ANALECTA
BOLLANDIANA

Des presses de l'Imprimerie DE MEESTER, Wetteren (Belgique).

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXIX

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel
1951

ABRÉVIATIONS

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibid., 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.

Comm. martyr. hieron. = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).

Comm. martyr. rom. = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).

Mir. BVM. = *Index Miraculorum B. V. Mariae* editus in *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

38141

LE R. P. PAUL PEETERS

(1870-1950)

SON ŒUVRE ET SA PERSONNALITÉ DE BOLLANDISTE

Le 25 avril 1950, une manifestation de sympathie groupait autour des quatre-vingts ans du Père Peeters, fêtés dans l'intimité, quelques-uns de ses proches et de ses amis, des membres de la communauté religieuse à laquelle il appartenait et diverses notabilités du monde savant, dont plusieurs collaborateurs aux deux volumes de *Mélanges* qui lui étaient remis en cette circonstance.

Dans le spirituel discours qu'il lui adressa [1], M. le chanoine G. Ryckmans, insigne représentant de l'orientalisme en Belgique et collègue du jubilaire à l'Institut de France, en vint à noter qu'une seule signature manquait au florilège dont il le priait d'agréer l'hommage : « Ces tomes LXVII et LXVIII des *Analecta Bollandiana* sont les premiers depuis cinquante ans auxquels, mon Révérend Père, vous n'ayez pas collaboré. » Et, se défendant à juste titre de faire de cette observation un reproche, l'orateur esquissait aussitôt les « futures revanches » du héros de la fête : en premier lieu, la suite attendue de ses travaux ; puis, bien plus tard, à quatre-vingt-dix ans, la rédaction de ses Mémoires, chapitre original d'hagiographie : ceci, pour achever la ressemblance avec le vieil homme d'État et poète Usâma ibn-Munqidh, lequel environ cet âge se comparait à un arc dont son bâton de vieillesse eût été la corde.

Cœur délicat, profondément ému par la sincérité des vœux qui se déguisaient sous ces généreuses anticipations, le P. Peeters se devait néanmoins de mettre l'assistance en garde contre ce que d'aussi aimables propos avaient à la fois de trop flatteur pour lui et de trop optimiste en ce qui concernait l'état de ses forces physiques, dont mieux que personne il mesurait l'irrémédiable déclin.

[1] Publié dans la *Revue Générale Belge*, nov. 1950, p. 111-117.

Il le fit d'abord, tandis que se terminait l'allocution, avec cette muette éloquence des gestes qui lui était propre, hochements de tête et plus encore brusques mouvements de détente auxquels le corps entier participait, la main droite en particulier s'en allant tout d'un coup faire chavirer un reste de la belle ordonnance que, pour une fois, en considération de ses hôtes de marque, il avait consenti à laisser imposer à sa chevelure rebelle. Puis bientôt, à son tour de parole, prenant prétexte du *monumentum* qui lui était offert, le sens dérivé du terme latin, sur lequel il se plut à jouer, lui fournit l'occasion d'une revanche immédiate. Quant aux autres revanches prévues et souhaitées, il était écrit, hélas, qu'une trop faible part seulement s'en trouverait réalisée.

Moins de quatre mois plus tard, en effet, le P. Peeters nous quittait pour toujours. C'était le jeudi 18 août, un peu avant 2 heures du matin, au quarante-neuvième jour anniversaire de son ordination sacerdotale, dans le grand collège endeuillé par deux fois déjà depuis le jeudi précédent et vaguement averti, aux dernières nouvelles, de cette troisième menace qui planait sur son plus vieil et plus ancien habitant.

Penchés à son chevet, quelques visages familiers, que ses yeux n'apercevaient plus ; rangés autour de lui, ses vieux meubles, presque tous porteurs de quelque perfectionnement, ingénieux et compliqué, auquel il aimait, à ses moments perdus, d'occuper ses doigts ; et, surtout, les livres qui avaient fait partie de son existence : sur ce pupitre tournant, de sa fabrication, un dictionnaire pehlevi, ouvert et consulté depuis des années, que d'autres mains refermeraient ; jonchant la table, pêle-mêle avec la liasse de son manuscrit, dont l'écriture, restée si étonnamment ferme et élégante, respirait l'énergie, à l'image de son âme, les épreuves de son dernier volume — son testament scientifique — que d'autres achèveraient de corriger.

La veille, levé le premier, comme chaque matin, à 4 heures 30, il avait célébré la messe, s'était senti légèrement indisposé après le déjeuner, n'avait point paru à la Bibliothèque et, le soir, vers 7 heures, gagné par la fièvre, s'était mis au lit, pour entrer bientôt dans une paisible agonie.

> Nos tamen hoc agimus tenuique in pulvere sulcos
> Ducimus et litus sterili versamus aratro.

Au bout du dernier sillon, tracé d'un soc que lui seul, empruntant

ces lignes à Juvénal [1] pour en orner le frontispice du troisième recueil de ses articles [2], s'obstinait à déclarer stérile, sans cesser cependant, même aux heures les plus sombres, de proclamer après S. Paul : *Debet, in spe, qui arat, arare* [3], le bon ouvrier se couchait, pour ne plus se relever. La mort, elle seule, parvenait à arrêter ce cœur, ce corps, cette tête qui n'avaient jamais connu de repos ; à pacifier, dans la contemplation d'un Visage enfin révélé, les traits extraordinairement mobiles et expressifs [4] de ce pèlerin, en marche vers la vérité depuis quatre-vingts ans.

***

Paul-Jean-Marie-Charles-Joseph Peeters était né à Tournai, le 20 septembre 1870, le jour même où les troupes piémontaises, sous la conduite du général Cadorna, pénétraient dans Rome par la brèche ouverte à proximité de la Porta Pia : coïncidence qu'il entendit bien souvent commenter dans son entourage, avant d'en faire à son tour mention à titre de curiosité. Il fut baptisé le lendemain en l'église Notre-Dame par son oncle, l'abbé de Brouwer.

Il était le deuxième enfant d'un foyer qui devait accueillir cinq garçons et dix filles. La ligne paternelle comptait des ancêtres français : son grand-père, originaire de Cambrai, s'était fixé à Tournai par son mariage et ses occupations, en même temps que, faute de loisirs désormais, il lui fallait abandonner des travaux d'archéologie pour lesquels il avait manifesté un goût très sûr durant sa jeunesse.

La mère du P. Peeters appartenait à une famille d'armateurs et d'industriels du pays d'Ostende, puis de Bruges, et portait un nom fort connu en Belgique et à l'étranger. Filleule de Montalembert, femme remarquablement éduquée, intelligente et pieuse, énergique et dévouée, elle n'usait de son ascendant sur ses nombreux enfants que

[1] *Sat.*, VII, 48-49.

[2] 1924-1929. Il s'agit de recueils composés pour l'usage privé de l'auteur.

[3] 1 *Cor.* 9, 10. Cf. *A nos lecteurs* [28], p. 379, et *Après un siècle* [63], p. XLIV. Ici, comme dans les pages qui suivent, les numéros entre crochets renvoient à la bibliographie jointe à cette notice. Le sigle (Ms.), placé à la fin d'une citation, indique un emprunt au cahier autographe qui a gardé une série de réflexions du P. Peeters, la plupart d'ordre psychologique et moral.

[4] La photographie qui figure en tête de ces pages est due au talent du P. J. Francken, confrère du P. Peeters à Saint-Michel. Elle a été prise en avril 1944.

pour leur inculquer, avec les plus solides traditions d'honneur et de foi, le culte du devoir poussé presque jusqu'au scrupule. Elle qui, se sentant née pour le commandement, déclarait plaisamment qu'elle n'aurait pu entrer au couvent qu'à la condition d'y devenir tout de suite supérieure, vit coup sur coup ses deux aînés et trois de ses filles lui demander la permission de se donner à Dieu dans la vie religieuse. D'un même élan avec son mari, elle partagea leur sacrifice, dans des sentiments dont le P. Peeters retrouvait, quelques années plus tard, l'exacte expression sous la plume de Louis Veuillot, écrivant à sa fille : « Rien ne me fait plus de peine et plus de joie que ta résolution. Je ne peux m'y habituer en aucun sens. La joie est dans mon âme et ne peut entrer dans mon cœur ; la peine est dans mon cœur et ne peut troubler mon âme. »

Le jeune Paul Peeters fit ses premières classes chez les Frères des Écoles chrétiennes. Si l'art de la photographie avait alors été pratiqué autant qu'il l'est aujourd'hui, le document ne manquerait ni de charme ni de piquant qui le représenterait assis sur les mêmes bancs que ces deux autres savants en herbe, Paulin Ladeuze et Henri Leclercq, lesquels n'étaient pas encore Monseigneur Ladeuze, éminent spécialiste des études pachômiennes et recteur de l'Université de Louvain, ni Dom Henri Leclercq, éditeur infatigable autant qu'érudit du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie.*

Ce fut en 1881 que l'étudiant commença ses humanités gréco-latines au collège des Jésuites de sa ville. Le pays se trouvait à mi-distance environ des fameuses journées d'élections de 1878 et de 1884, qui assurèrent la victoire successivement aux deux grands partis rivaux, et la tension provoquée par l'atmosphère de « guerre scolaire » ne faisait qu'augmenter de jour en jour. De ces lointaines heures d'effervescence, le P. Peeters vieillissant avait retenu, plus que le souvenir des horions échangés au cours des bagarres entre camps adverses, le magnifique exemple de foi et de générosité donné par ses compatriotes catholiques, au service d'une cause qui galvanisait toutes leurs énergies. Et certes lui-même n'était pas le dernier à apporter son obole, fruit de ses menues privations. Mais qui le connaît et l'a entendu professer que l'indignation est la première vertu de l'apôtre, ne saurait s'empêcher de croire que ses convictions, bouillantes comme elles le restèrent toujours, prirent plus d'une fois des formes moins évangéliques, auxquelles il pouvait lui arriver de songer en ayant à traduire l'expression

unguibus et rostro. Au foyer familial, le père faisait, devant ses enfants, la revue quotidienne des événements, ceux du royaume comme ceux de l'étranger, et les discutait passionnément. L'intérêt que dès lors l'adolescent avait appris à porter aux vicissitudes politiques de sa patrie et à la chose publique en général ne devait plus jamais se démentir.

Dès lors aussi, toutefois, la place d'honneur était réservée aux études. Celles-ci l'enchantaient et l'enfiévraient à la fois. Esprit d'une rare ouverture, doué d'une intelligence aiguë et pénétrante, prompte à saisir d'emblée les données d'un problème dans leur enchaînement et leurs corollaires, possédant une imagination agile, une mémoire ordonnée et sans défaillance, servi par une sensibilité qui se piquait au jeu et par une volonté hardie, la régularité avec laquelle il cueillait les lauriers scolaires décourageait la compétition. Son appétit de savoir était insatiable ; un jour, on le vit rentrer tout rêveur à la maison : il venait, pour la première fois, d'entendre narrer les prouesses du défunt cardinal Mezzofanti, l'homme qui avait la réputation de parler 70 langues et dialectes.

Le 24 septembre 1887, à la fin de sa rhétorique, il disait adieu aux cinq clochers de sa cathédrale et à son Escaut pour rejoindre son frère Louis au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Arlon. Sa première formation religieuse terminée, après deux ans, on le retrouve, suivant le cours régulier, *auditor rhetoricae* au juvénat de Tronchiennes, approfondissant avec ses compagnons, durant une année, le programme scientifique et surtout littéraire des études d'humanités classiques, en guise de préparation à l'enseignement que ces jeunes religieux sont appelés à donner plus tard dans les collèges.

Puis s'ouvre à Louvain, en 1890, le cycle des trois années de philosophie scolastique, que clôturera pour lui le Grand Acte ou soutenance publique des thèses *de universa philosophia*, avec toute la solennité qui s'attachait traditionnellement à cette prestation. Sans doute le P. Peeters put-il craindre un moment que le choix qui l'avait ainsi distingué, avec le genre de talent que pareille distinction sous-entendait, ne risquât de lui barrer la route des missions lointaines, où il avait instamment sollicité la faveur d'être envoyé, en renfort aux héroïques pionniers qui s'y dépensaient et dont les noms étaient sur toutes les lèvres.

Toujours est-il que, sur ces entrefaites, les supérieurs l'engageaient dans une troisième voie, celle à laquelle le destinaient le plus

incontestablement ses aptitudes ; elle se trouverait l'avoir idéalement acheminé vers sa vraie carrière, sans que nul ne l'eût prévu. Le P. Peeters repartait pour le juvénat de Tronchiennes, cette fois-ci comme professeur de ses jeunes confrères — certains, à la vérité, plus âgés que lui. C'est en cette qualité que, de 1893-94 à 1897-98, il reparaît immuablement, fermant la marche des Pères de cette communauté, à la page 45 des catalogues de la Province ; seule s'allonge, d'année en année, la liste des branches dont l'enseignement lui est confié, latin en tête, français en queue, mathématiques au milieu.

***

Au point de vue de l'œuvre future, on ne saurait exagérer l'importance capitale, décisive même, de cette étape de sa formation, laquelle au premier abord semblerait un détour. Et, certes, il serait tentant de camper ici le professeur, si admirablement taillé pour sa mission, de caractériser l'empreinte indélébile dont il marqua les privilégiés qui passèrent par ses mains, ou encore de s'arrêter à citer ceux d'entre eux qui lui firent le plus honneur. Mais, dans le cadre de cette notice consacrée au bollandiste, il nous appartient surtout de rappeler, sans faire injure à personne, qu'il fut lui-même son plus brillant élève, et de tâcher de définir la trempe incomparable, le tour propre que cet enseignement acheva de donner à son esprit.

Disons d'un mot que la fréquentation assidue des anciens comme aussi des meilleurs parmi les modernes, un Sainte-Beuve par exemple, l'imprégna pour toujours de ce large et vigoureux humanisme, en quoi des juges particulièrement autorisés se sont plu à reconnaître le secret de sa personnalité de savant. Sa vue perçante — nous parlons au sens métaphorique du mot —, cette vue analogue à celle qu'il eut l'occasion d'admirer chez les marins ou chez les Arabes du désert, il la tenait sans doute de son génie naturel ; mais de quelle façon s'en servirait-il, et quel usage ferait-il de ce qu'elle lui découvrirait ? A l'homme condamné par vocation à devenir un spécialiste, et un spécialiste au carré, cet humanisme serait deux fois indispensable.

Tout d'abord, à un niveau plus profond que celui de l'érudition même la moins intempérante, il lui assurait le goût et comme l'instinct des vastes ensembles historiques, qui confèrent aux détails apparemment insignifiants leur plein volume et leur poids, avant

de s'en trouver en retour éclairés d'un jour souvent nouveau et saisissant. Le recul que lui donnait sa connaissance étendue de l'antiquité, et non moins un sens averti des lois de la psychologie individuelle et collective, lui permettraient notamment d'aérer de vieux problèmes empoussiérés et de leur restituer leurs dimensions vraies. Plus le P. Peeters avancera en âge, et plus l'exploration minutieuse par lui menée à travers des régions inconnues ouvrira des perspectives telles qu'aimait à en contempler son regard épris d'espace.

Pour qui s'aventure sur ses traces, une étude rédigée de sa main paraît d'abord et reste longtemps un labyrinthe ou un tunnel. Mais le lecteur qui consent à le suivre jusqu'au bout, dût-il s'y reprendre à plusieurs fois — ce lecteur que l'auteur commence par encourager en lui décernant un brevet d'intrépidité, l'humour n'abdiquant jamais ses droits, même et surtout dans les sujets les plus graves —, au sortir des tortueux dédales où seul son guide peut se flatter de n'avoir point perdu le fil d'Ariane, débouche, un peu ébloui et passablement courbatu, dans la pleine lumière et devant des horizons largement dégagés ; il voit enfin comment tout se tient, s'agence, s'articule : l'explication cohérente et totale est sa récompense.

Car c'est un des traits saillants de l'œuvre du P. Peeters que cette volonté, cette rage, pourrait-on dire, de ne laisser aucune question sans réponse, aucune énigme sans solution. Son intrépidité à lui — celle d'un défricheur, la seule digne du nom —, loin de reculer devant un problème, en provoque à foison et, jurerait-on, les complique à plaisir, qu'il entreprend aussitôt allègrement de démêler, à quelque nœud qu'il faille remonter, pour arriver à l'explication dernière et assister à la naissance de l'histoire. « Le génie des origines » : cette expression l'avait frappé chez Sainte-Beuve, vers le temps dont nous parlons ; elle ne cessera plus de représenter à ses yeux le plus haut mérite de l'historien et sa propre ambition secrète.

Mais pareille obstination, qui ne le sait ? peut devenir forcenée, tourner à l'idée fixe ou au système, pousser à l'érudition spécieuse, aux combinaisons hasardeuses. Rares sont ceux qui échappent à ces dangers. C'est l'écueil qui guette les esprits hardis, dévorés de curiosité, munis d'un savoir fait de tout ce qu'ignore le commun des érudits, dotés d'une imagination jamais à court de rapprochements ingénieux, d'hypothèses inattendues, de vues originales et fulgurantes.

Dirons-nous que le P. Peeters ne fut jamais victime de l'envergure même de ses talents? Et cependant, qui fréquentera longuement et sans parti pris son œuvre scientifique ne manquera pas d'y découvrir, sous des dehors parfois trompeurs et, sinon pour tel détail donné, du moins dans l'ensemble, une justesse de ton, un sens de la mesure et de la nuance, aiguisé par l'expérience de la complexité du phénomène historique, et, pour tout dire, croissant avec l'âge, une prudence avisée, qui sont autant de fruits d'un humanisme tempérant avec bonheur un génie naturellement porté à ne reconnaître aucune limite.

***

Si tel est foncièrement le lien qui unit les cinq années d'enseignement du jeune P. Peeters à ses cinquante années de bollandisme, au point d'en faire se confondre les perspectives, la soudure apparente entre ces deux périodes fut constituée par la linguistique ; le fait ne saurait étonner de la part d'un futur orientaliste.

Deux premiers travaux, des environs de sa 27me année, ne tardèrent pas à affirmer avec autorité et même avec éclat l'intérêt qu'il portait aux problèmes de la psychologie du langage en général et de la grammaire comparée en particulier. Aujourd'hui encore, on ne relira pas sans profit la série d'articles parus dans les *Études* sous le titre de *Langues et littératures anciennes dans l'éducation* [88]. C'est un éloquent plaidoyer en faveur du privilège des lettres anciennes en cette matière, au nom des avantages pédagogiques qu'elles offrent, sans concurrence possible même des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine. Riche d'analyses pénétrantes et subtiles, farci d'exemples pertinents, il n'a pas été remplacé [1] ; il eût été plus difficile encore de le réfuter.

Une idée chère à l'auteur n'y fait qu'une rapide apparition, le temps qu'il faut pour introduire le concept de génie des langues : c'est la distinction mise en vive lumière, parce que trop négligée ordinairement, entre l'opération de la pensée et celle du parler ; elle sera le thème, traité cette fois-ci à loisir dans la *Revue des Questions scientifiques*, d'un article double auquel elle donne son titre : *Langage et pensée* [89] ; *Pensée et langage* [90].

[1] L'argumentation restera la même dans *Les humanités anciennes dans l'enseignement secondaire* [158].

C'est elle encore qui inspire les *Deux mots d'un profane sur le style* adressés aux lecteurs de la *Revue Générale :* vingt petites pages qui valent un long traité [91]. Il s'agit chaque fois de mettre l'accent sur les prérogatives de l'esprit créateur : le langage n'est pas plus le fac-similé matériel, l'enregistrement automatique de la pensée, qu'il n'est destiné à transfuser celle-ci dans une intelligence qui resterait inerte. Vérités que l'auteur s'étonnait peut-être candidement d'avoir à rappeler et à prouver, comme si elles n'eussent été pour tous, comme pour lui, des truismes et des axiomes. Elles retentiront plus tard sur sa façon d'envisager les droits et les devoirs du traducteur : « Une bonne traduction est toujours à recommencer », c'est un mot de W. de Humboldt qu'il avait retenu.

Indépendamment de leurs qualités de fond, ces essais d'un débutant sont la preuve que, d'ores et déjà, le P. Peeters s'était forgé cette langue personnelle et inimitable qui aurait pu le dispenser de signer n'importe lequel de ses articles et jusqu'à un compte rendu de quelques lignes. Trois mots jaillis de sa plume, ou plutôt distillés à longueur de journée au plus secret de son être, et lui-même surgissait et s'animait devant vous. Langue toute classique cependant, impitoyable aux néologismes et à la mode, n'empruntant ses prestiges qu'à la vigueur de la pensée, à la propriété des termes, mais combien pittoresques et variés, à la cohérence sans raideur des images, mais combien vives ! Une prose déliée, racée, comme un pur sang musclé, nerveux, docile à la moindre impulsion du cavalier et qui va où il sent qu'on le mène, jamais essoufflé, malgré les longs circuits, les dures randonnées ; l'allure aisée, souple, fière, parfois légèrement tendue ou même toute proche de l'exercice de haute-école, mais plus souvent gracieuse et presque enjouée, d'un coursier bien tenu en main, fringant au dernier jour comme au premier.

C'est la comparaison à laquelle on songe naturellement en le lisant, et si protestation de modestie tomba jamais à faux chez lui, c'est bien lorsque, dans le troisième des articles précités [91], il exprimait la crainte que l'apologie qu'il y faisait de la manière d'écrire de Brunetière ne parût aux habiles et aux délicats inspirée par « l'humeur égalitaire d'un Béotien qui, mécontent de les voir caracoler sur leurs Pégases, voulait mettre à la mode l'allure de la bête de labour au pas de laquelle il se promène ». « Béotien », « allure de bête de labour » ? Personne fut-il tenté, à la lecture du P. Peeters, de lui appliquer pareilles épithètes ?

Les préférences qu'il affichait de la sorte pour les vertus de force et de santé du langage, il les formulait plus heureusement dans la note suivante, rédigée vers le même temps pour son compte personnel : « Si j'étais capable d'avoir un style à moi, je voudrais donner à mon lecteur la sensation d'être solidement installé, la tête au grand air, dans un véhicule à ressorts durs, qu'un attelage rustique emporte au trot soutenu, sur un lacet de montagne, à travers un paysage ensoleillé, dont l'unité se dessine mieux à mesure que le regard le domine de plus haut » (Ms.). A la robustesse ainsi prônée, ses grands dons lui permettaient de marier la légèreté et l'élégance.

Quant à sa rigueur de plume, à aucun instant elle ne fléchit, et jusqu'au terme de sa vie le démon du style, autant sinon plus que l'arthrite qui parfois crispait sa face, le tenailla, de jour et de nuit. Ne lui arrivait-il pas de s'éveiller en sursaut, l'esprit traversé comme d'une flèche par le souvenir lancinant du voisinage de deux mots trop semblables, dans une page écrite de la veille, sur laquelle son subconscient continuait de se tourmenter? Il ne lui restait plus, s'il voulait retrouver le sommeil, qu'à enfiler sa capote, à traverser la bibliothèque dans le noir et à expurger le vocable malencontreux. L'honneur de la langue méritait ces sacrifices, et bien d'autres. Pour nous, suivant son conseil, « ne rions pas — si l'envie nous en prenait — de ces vieux artistes qui s'arracheraient leurs derniers cheveux pour une fausse note ou une erreur de dessin, qu'ils ont peut-être seuls remarquées. En se désolant d'être restés inégaux à leur art, ils montrent qu'ils ne l'ont jamais offensé volontairement » (Ms.).

Le plus admirable est que son style manifeste les mêmes qualités, quel que soit le domaine où il s'exerce : narration d'un événement, discussion d'une théorie, description technique des particularités d'un manuscrit, échappées dans la théologie, la philosophie, l'art, le droit, la médecine, la stratégie, la politique, l'analyse psychologique, la réflexion morale, le portrait, le panégyrique ou la controverse, partout on se croirait en présence d'un homme dont la langue prouve qu'il a pu consacrer sa vie à ne polir que la seule pierre qu'il fait miroiter entre ses doigts.

Cette plasticité d'un talent précoce, le P. Peeters aura le douloureux honneur, durant les derniers mois de son séjour à Tronchiennes, de la mettre au service d'une chère et pure mémoire : celle d'*Henry Beck, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Congo*

belge [78]. Ce jeune religieux, qui commençait ses classes d'humanités au collège Notre-Dame de Tournai l'année même où Paul Peeters y terminait les siennes, retrouva cet aîné dans sa chaire professorale de 1895 à 1896 ; il n'avait pas vingt-quatre ans lorsqu il mourut, le 30 décembre 1897, sur le chemin du retour de la mission qui avait été toute sa pensée et d'où sa maladie l'avait fait rappeler après trois mois. Ce beau caractère, un peu tragique comme son bref destin, revit dans des pages pleines de piété, où percent tour à tour l'affection du maître et la secrète envie, bientôt muée en fraternelle compassion, de l'ancien candidat à l'apostolat lointain.

***

Nous étant attardé à mettre en relief les mérites du P. Peeters écrivant sa langue maternelle, nous dirons seulement, du latin, qu'il n'était pas loin de pouvoir l'écrire avec une égale fluidité, ou une égale recherche — selon son humeur et la nature du sujet — ; avec ce même tour spontané aussi, qui permet quasi infailliblement de déceler sa main, dès les premiers mots d'un texte. Sa connaissance du grec était à peine moins approfondie que celle du latin. Le russe, dont il attaqua l'étude le 15 août 1894 ([158]), lui était familier à l'époque où sont publiés les articles que nous avons mentionnés : le génie des langues slaves y est plusieurs fois invoqué en connaissance de cause ; et son admiration pour Gogol et Tourgueniev en particulier ne faiblira plus.

Vix discit homo duas aut tres, aut per magistros, aut per regiones in quibus versatur aliqua consuetudine, ut multum tres aut quattuor linguas. Ce plafond des possibilités humaines en matière de polyglottie, tel que le fixait S. Augustin [1] avec une tranquille assurance ou une modestie qui amusait et désarmait le P. Peeters, voilà qu'il était crevé dès le départ.

En comparaison, les vingt et une langues, au bas mot, qu'avait possédées le bollandiste Tinnebroek pouvaient donner le vertige. L'énumération qu'en faisait le P. V. de Buck dans le tome IX des *Acta Sanctorum* d'Octobre [2] frappa vivement l'imagination du professeur de juvénat, qui en prit la référence. Lisons-la à sa suite et si possible à travers ses yeux. « Quum diem obiit (à trente-huit

[1] *Serm.*, éd. G. Morin (*Miscellanea Agostiniana*, t. I, p. 109).
[2] (1858), p. xi.

ans), idiomata noverat, saltem viginti unum : videlicet hebraicum, syriacum, arabicum, sanscriticum, armeniacum, hiber[n]icum (c'est le géorgien), russiacum, graecum veteris et recentioris formae, latinum, hispanicum, lusitanicum, gallicum, moeso-gothicum (= le vieux-gotique), germanicum, belgicum, anglo-saxonicum, anglicum, islandicum, danicum et suecicum. Quarum quidem omnium linguarum non perfectam habebat notitiam, multo minus expeditum loquendi usum ; deerat enim occasio ; sed leges sciebat et indolem, scripta non difficulter intelligebat atque etiam, si necesse esset aut eo voluptas ferret, ipse scribebat. »

C'est une liste à laquelle il y aurait moins à retrancher qu'à ajouter, si l'on s'avisait un jour de dresser le relevé exact des langues dont le P. Peeters à son tour s'est rendu maître. Lui-même s'en souciait fort peu. Il affectait de n'attacher à ce côté de son mérite qu'une médiocre importance, et ne craignait rien tant que d'avoir jamais à passer pour un de ces « savants perroquets » dont l'histoire relayée par la légende a transmis à la postérité les tours de force propres à éblouir le badaud ; il n'était pas éloigné de faire du don des langues un apanage des peuples enfants, ou moins évolués, pour qui cet exercice représente une peu glorieuse obligation.

Sur le fond de vérité que recouvraient ces boutades, et notamment sur les raisons de fait et de droit d'une incompatibilité souvent observée entre aptitude aux langues étrangères d'une part et de l'autre dispositions à l'authentique travail d'érudition et de critique, il s'est expliqué, avec plus de gravité et de nuance, ainsi qu'il seyait, dans une communication faite en 1935 à l'Académie de Belgique sur les *Érudits et polyglottes d'autrefois* [140] ; mais le ton y reste particulièrement plaisant, et la leçon prend fin sur la définition humoristique, qu'il aimait à citer, de la polyglottie, faculté de se taire en plusieurs langues.

Ce n'étaient cependant pas uniquement des souvenirs joyeux que lui avait laissés l'apprentissage des langues. Et pour cause ! L'arménien, qu'il fut amené à étudier, dans le cadre de ses fonctions et de ses goûts de professeur de philologie, il eut à se l'assimiler sans maître et sans autre livre qu'un dictionnaire de poche et une grammaire de l'arménien classique, en arménien, qu'il commença par traduire en partant de la comparaison des exemples tirés de la Bible arménienne avec le grec des Septante : ce qu'il appellera un jour la situation du renard de La Fontaine devant le vase au long col de la cigogne. « Au premier abord, nuit noire. Rien que

des mots qui ne disent rien. Il est presque indifférent qu'ils soient connus ou inconnus. Alors un commencement de lueur, puis d'autres ; la phrase s'étoile de points lumineux : ce sont des termes dont la fonction apparaît et qui éclairent leur entourage. Enfin, de proche en proche, la clarté finit par gagner partout les ténèbres » ([88]). Ainsi décrit-il, vers cette époque, la succession d'états par lesquels passe l'esprit d'un apprenti latiniste mis en présence d'un texte un peu difficile. Mais, pour serrer de si près la réalité, lui-même ne laissait-il point parler son expérience, alors en cours, d'apprenti arménisant?

C'est en tout cas à ces efforts qu'il songera lorsque, dans *Érudits et polyglottes*, il rendra hommage à la lignée d'interprètes arméniens ou géorgiens qui, à partir du v^e^ siècle, traduisent infatigablement du grec, du syriaque, de l'arabe, du géorgien ou de l'arménien (selon les cas), du pehlevi, du persan et exceptionnellement du latin ; ils ne possèdent même pas un lexique élémentaire de ces langues, qu'ils ne viennent à bout de maîtriser que par l'usage, à force de lire et de relire des documents écrits. Sur quoi il observe : « Cela nous paraît tout simple, jusqu'au moment où il nous arrive à nous aussi de nous trouver démunis de ces utiles secours, qui nous donnent à trop bon marché l'illusion de connaître et de comprendre. Il faut avoir soi-même pratiqué cette méthode pour savoir ce qu'en vaut l'aune. » Et quelques lignes plus haut, cette allusion, qui en dit long, au dépaysement éprouvé par une intelligence déjà formée, dans cet apprentissage, toujours à recommencer, qui fait de l'étude méthodique d'une langue un perpétuel retour au rudiment. Aussi conclut-il : « Acquérir le maniement d'une langue étrangère, c'est un peu comme partir pour un pays neuf. Qui ne veut rien changer à ses habitudes réglées, rangées, méticuleuses, fait mieux de rester chez lui. »

Mais jamais le P. Peeters ne maudira, tout en les déplorant, les dures conditions dans lesquelles il eut à peiner. Et quand, par la suite, ayant à signaler des manuels plus commodes que ceux qu'il avait pratiqués, il félicitera les débutants, *nati melioribus annis*, assurés désormais de ne pas connaître les tâtonnements et les bévues qui avaient mis à si rude épreuve la persévérance de leurs devanciers, ces congratulations seront-elles, dans son esprit, absolument sans réserve? Il lui eût fallu, pour cela, être moins convaincu de la supériorité que garde en fin de compte le savoir des travailleurs — c'est toujours aux grands interprètes arméniens

et géorgiens qu'il en a — qui devaient lire des livres entiers pour apprendre un mot, qu'il suffirait actuellement d'aller pêcher dans un dictionnaire, sans même se dire que cet oracle aussi peut mystifier.

***

Ce goût insolite du jeune professeur de juvénat pour l'arménien ne fut pas, on le pense bien, sans retenir, à Bruxelles, l'attention des PP. Bollandistes. Ceux-ci cherchèrent naturellement à s'attacher cette recrue de choix. L'orientalisme bollandien, comme l'écrira le P. Peeters dans son aperçu de *L'Œuvre* [84], était né sous un signe funeste. En moins de vingt ans, de 1855 à 1872, il perdait, coup sur coup, trois jeunes talents qui avaient donné plus que des promesses. Le P. Tinnebroëk, que nous avons déjà rencontré, était mort de phtisie à 38 ans ; son remplaçant, le P. Édouard Carpentier, tombait victime d'épuisement à 45 ans ; une apoplexie foudroyante emportait le P. Henri Matagne au même âge que Tinnebroek.

Le P. Peeters a brièvement caractérisé leur valeur respective. Cinq années suffisent au premier, grâce à son excellente culture classique et à la vivacité de son esprit curieux de nouveauté, ouvert en particulier aux problèmes de l'hagiographie slave, pour marquer brillamment sa place dans l'histoire des *Acta*. Le second le surpasse encore et révèle dans ses commentaires aux volumes IX-XII d'Octobre le coup d'œil intuitif et hardi d'un chercheur d'avant-garde, notamment dans l'étude des débuts de la pénétration chrétienne en Arabie. Le troisième, intelligence sûre et prompte, mémoire spacieuse, est un travailleur stoïque et intrépide.

Depuis le départ, à cinq années d'intervalle, des deux derniers de ces bons ouvriers, le domaine à peine entaméde l'orient alisme était pratiquement resté à l'abandon. Aussi est-ce une besogne de défricheur qui attend le P. Peeters, lorsqu'il a terminé ses quatre années de théologie, pendant lesquelles il s'est familiarisé avec la pensée des Pères de l'Église, celle de S. Augustin en particulier. Entretemps il est ordonné prêtre à Louvain le même jour que son frère Louis, 18 août 1901.

Les Bollandistes l'avaient engagé à pousser plus loin l'étude des langues de l'Orient chrétien qui ont possédé une littérature hagiographique. Le nouvel arrivé vit-il clairement la situation peu enviable à laquelle ce programme pouvait le mener ? Son premier article paru dans les *Analecta Bollandiana*, en 1902, sous forme d'un

compte rendu critique du livre de Baumstark sur la légende des apôtres S. Pierre et S. Paul dans la littérature syrienne [5], le montre déjà suffisamment averti du genre de difficultés que lui réservait l'exploration d'un secteur, sans guère d'originalité propre, où l'emprunt, l'imitation, le plagiat, le démarquage ont brouillé toutes les frontières.

Pour le reste, il allait de l'avant, faisant confiance à l'avenir et renouvelant en sa personne l'expérience qu'avaient connue plusieurs de ses devanciers. Ne fera-t-il pas ressortir un jour, avec un plaisir évident, que l'œuvre même des Bollandistes était née d'une semblable confiance inexpérimentée ou d'une ignorance providentielle, en l'occurrence celle de Bolland, dont Papebroch avait écrit qu'« heureusement ni lui ni son Provincial, le P. J. Van der Straeten, ne savaient au juste ce qu'ils entreprenaient »?

Cette « réflexion irrévérencieuise » d'un grand aîné enchantait le P. Peeters qui la commentait de la façon suivante : « Pour les hommes comme pour les peuples qui arrivent à la croisée des chemins, la sagesse n'est pas nécessairement de tout prévoir... Quand l'heure est venue d'oser et d'agir, la circonspection qui balance trop savamment les risques et les chances ne dicte ordinairement que des conseils pusillanimes. Mieux vaut alors que le regard soit trop court, pourvu que le courage ne le soit pas et que, devant les difficultés imprévues, il sache se raidir, jusqu'au moment où la tâche dont la claire vue l'aurait d'abord épouvanté se trouve accomplie par une simple suite d'efforts recommencés au jour le jour » ([84]).

Une certaine démesure de l'entreprise n'était d'ailleurs pas pour faire peur au P. Peeters, assez bien armé, lui aussi, de cette fougue lucide et endurante dont, parlant de Rosweyde, il a dit que Dieu ne l'avait pas donnée pour rien à notre race ([84]). Et, après tout, il lui suffisait que la nécessité absolue de l'ouvrage en excusât la témérité, selon la formule de S. Jean de la Croix : « Ne mesurons pas nos travaux à notre faiblesse, mais nos efforts à nos travaux. » Il se mit donc à obéir aux inflexibles exigences du métier, non sans se demander bien souvent s'il ne succomberait pas à la tâche.

Pour commencer, tombé malade, en cette année 1902, à la fin de sa théologie, il va en guise de congé de convalescence étudier l'arabe à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. En plus des leçons académiques qu'il reçoit de maîtres tels que le P. Louis Cheïkho, il s'asseoit toutes les après-midi sur les bancs d'une classe d'arabe, où professeur et élèves parlent en chœur, deux heures durant, dans

le plus pur patois beyrouthin. Ce séjour d'un an lui donne tout loisir pour sillonner le pays, en compagnie notamment de son compatriote et confrère, l'illustre islamisant Henri Lammens, et pour recueillir des observations dont il tirera parti le reste de sa carrière. Mais l'enseignement le plus profitable que lui ont laissé ces courses est peut-être celui dont, quelque huit ans après, il faisait part aux membres de la Société philologique de l'Université de Louvain, dans une conférence intitulée *Philologie et Histoire* [106]. Il leur a rappelé, d'abord, la naïveté avec laquelle, en sa jeunesse, entretenu dans ses illusions par le commentaire dont il se servait, il s'était évertué à reporter sur une carte l'itinéraire des Dix Mille par les montagnes de l'Arménie. « Plus tard, poursuit-il, sur les routes de Syrie, dans les cantons infréquentés du Liban, ou dans le désert montueux de l'Antiochène, cet essai d'herméneutique me fut remis en mémoire. Au soir des longues étapes, j'essayais de situer dans l'espace les localités rencontrées au cours de la marche. Vains efforts ! Nous avions chevauché par des sentiers invraisemblables, suivant une ligne sinueuse qui prenait tous les degrés d'inclinaison et pointait, par sauts brusques, toutes les divisions de la rose des vents. Sur les hauteurs et les distances, les indigènes nous avaient donné des mesures plus fantaisistes que les mesures itinéraires de nos paysans ardennais. Celles que nous avions estimées nous-mêmes étaient fausses, sans exception. Or, nous étions allés là-bas, tout justement, pour regarder et pour observer ; notre but avait été choisi et marqué d'avance ; la route était libre comme nos pensées : les pillards kurdes n'étaient pas sur pied de guerre et nul danger de rencontrer tout à coup, au détour d'un chemin, les éclaireurs de Tissapherne ! Cette leçon de choses me découvrit des questions oubliées dans mon beau commentaire de l'*Anabase*. » Elle lui apprenait les précautions avec lesquelles il faut aborder l'interprétation des données topographiques de textes qui ne sont pas avant tout composés pour qu'on en tire une carte.

Rentré en Europe afin d'y accomplir, selon les traditions de l'Ordre, un dernier stage de formation spirituelle, qu'il passa dans la maison de son noviciat en qualité d'adjoint au Maître des novices, il fut, aussitôt après, nommé officiellement bollandiste, en la fête de S. Ignace de Loyola, le 31 juillet 1904.

L'année 1905 voit donc paraître son nom sur la page-titre des *Analecta*, à la suite de ceux des PP. Charles De Smedt, président, qui mourra en 1911, François Van Ortroy, Joseph Van den Gheyn,

Hippolyte Delehaye, qui succédera au P. De Smedt à partir de 1912, et Albert Poncelet : les futures *Figures bollandiennes contemporaines* [85], dont il esquissera les traits originaux avec une sûreté de coup d'œil et de main que n'auraient pas désavouée ses maîtres dans l'art du portrait, le cardinal de Retz, le duc de Saint-Simon et Monseigneur Louis Duchesne.

* * *

Un instrument élémentaire de travail manquait encore à l'outillage de quiconque voulait comprendre l'hagiographie orientale et en retrouver le fond historique moyennant un rigoureux retour aux sources. Plus indispensable même que l'inventaire des manuscrits, c'était le recensement systématique et complet au possible de tous les textes de cette espèce déjà publiés en syriaque, en copte, en éthiopien, en arabe, en géorgien et en arménien.

Le P. Peeters consacra donc ses premiers labeurs à combler cette lacune, sur le modèle de la *Bibliotheca hagiographica graeca* et de la *Bibliotheca hagiographica latina*, mais en ayant à improviser des solutions inédites à des problèmes tout neufs. Parallèlement à ce travail, il menait de front une active collaboration aux *Analecta* et la rédaction des commentaires de sa plume qui paraîtraient en 1910 dans le tome III des *Acta* de Novembre [1]. Lorsqu'en cette même année, grâce à des concours comme celui des PP. Mékhitharistes de Vienne, la *Bibliotheca hagiographica orientalis* [80] sortit des presses de l'Imprimerie Catholique à Beyrouth, où le P. Peeters était retourné dès 1908 pour en surveiller la mise en train, elle fut saluée par les acclamations qui avaient accueilli ses deux aînées. « On ne peut qu'envier, disait Eb. Nestle dans la *Byzantinische Zeitschrift* [1], une société qui dispose d'un collaborateur capable de colliger dans toutes les littératures orientales ce qui s'y trouve d'important pour son but. »

Seul l'auteur se montrait plus exigeant et peu satisfait : le répertoire, malgré ses 1251 numéros bien comptés, ne répondait que partiellement à ses espoirs et à ses peines. Pour des raisons indépendantes de sa volonté, l'hagiographie géorgienne n'y était pas représentée. La perspective du moment où il lui serait permis de corriger

[1] T. XX (1910), p. 267.

ce défaut ne le consolait que médiocrement d'avoir eu à exclure les « Hiberorum nobilissimae litterae » d'un volume où la place n'avait pas été ménagée à l'« Aethiopum barbaries ».

C'est pourtant avec l'ambition de forger cet instrument parfait qu'un jour il s'était plongé dans l'étude du géorgien, étude dont il souligna plus d'une fois la difficulté : dernier coup de tête imprudent, à l'en croire, dont il se tira cependant suffisamment pour qu'en 1908 le grand ibérisant Nicolas Marr, qui se plaignait peu auparavant d'être une voix criant dans le désert, lui envoyât un de ses livres comme à son unique lecteur dans toute l'Europe occidentale.

Les « Hiberorum nobilissimae litterae » se vengèrent, très noblement en effet, de l'éviction dont elles avaient souffert et réservèrent au P. Peeters une des révélations majeures de sa vie. Car il ne faudrait pas croire que ses idées n'aient pas eu à subir d'évolution, ou d'évolution autre que rigidement unilinéaire. S'imaginer cela, sous prétexte de le grandir, équivaudrait en fait à fermer volontairement les yeux à ses vrais titres de gloire, et rien ne l'affligeait personnellement comme de voir si souvent autour de lui les éloges s'égarer sur les côtés secondaires d'un mérite qu'ils prétendaient honorer.

Or, le hasard voulut que, lors de ses débuts et pendant plusieurs années d'affilée, les textes hagiographiques orientaux, relativement brefs, dont il eut à donner l'édition et la traduction avec notes et éclaircissements dans les *Analecta*, fussent tous, ou presque tous, de provenance grecque. Nous ne parlons pas ici d'études comme celles qu'il consacre au *Martyrologe syriaque de Rabban Sliba* [10] et à *L'histoire du Synaxaire arménien* [17], où des trésors de sagacité et d'érudition sont prodigués pour l'acquisition de résultats d'une valeur inaltérable, mais des commentaires qui portent notamment sur l'*Histoire arabe d'Abraham le moine* [6], le *Miracle arabe des SS. Cyr et Jean à Monembasie* [8], la *Version arabe de la Passion de S^te^ Catherine d'Alexandrie* [9], ou encore la *Passion arménienne de S. Georges* [12] et les recensions en diverses langues de *L'autobiographie du pseudo-Denys l'Aréopagite* [15, 21] : autant de pièces qui, d'une manière ou d'une autre, faisaient l'aveu, apparemment indiscutable, d'un original grec.

Cette rencontre n'était assurément point faite pour l'arracher au préjugé ambiant, alors en tranquille possession d'état, jusque parmi son entourage le plus proche, et qu'il ne cessera de dénoncer

plus tard sous le nom de « mirage grec ». Une sorte de fatalité l'avait alors poussé à s'y laisser prendre à son tour.

C'est ainsi que, dans une dissertation sur la *Légende de Saïdnaia* (Miracle de Notre-Dame de Sardenay, près de Damas) [7], où l'auteur déploie une étonnante adresse à débrouiller l'écheveau compliqué des Voyages en Terre sainte au moyen âge, lorsque se pose enfin la question de l'original de l'homélie arabe que venait d'éditer le P. Cheïkho, il met une certaine frénésie à adorer ce que demain il brûlera : « S'il n'était clair de soi que seul un récit grec a pu se répandre à la fois dans l'Orient arabe et dans l'Occident latin dès le début du XIII^e siècle, la preuve en serait aisée à fournir pour le cas spécial qui nous concerne... Le rédacteur arabe travaillait pour un autre public : grec le héros, grec le récit... Si la légende de Saïdnaia n'est pas de provenance byzantine, l'étroite ressemblance du texte arabe et des vieux récits occidentaux ne comporte plus d'explication acceptable. »

Que l'on compare ces tranchantes affirmations avec tel énoncé, d'une subtilité étudiée, que nous empruntons à *Traductions et traducteurs dans l'hagiographie orientale* [38], la première synthèse importante de sa vie, parue en 1922 : « A mesure qu'on réfléchit mieux aux conditions concrètes du pays et de l'époque, on se sent moins persuadé que des récits (latins et français) comme la légende de Saïdnaia n'ont pu être traduits de l'arabe, qui existe encore, aussi bien que d'un original présumé grec, qui n'existe plus. »

En 1933, même conclusion, exprimée cette fois sans ambages : « Il faut se rendre à l'évidence et admettre que le récit a été composé d'original en arabe. Le public auquel il était destiné n'a pu le lire qu'en cette langue, et le texte porte en lui-même les signes certains de cette provenance... Toutes les rédactions de la légende actuellement connues démentent à l'unisson l'hypothèse d'un original grec, d'ailleurs introuvable. »

Telle est l'évolution. On voit qu'il serait aussi exact de parler d'une révolution. « Acquérir de l'expérience, dira un jour le P. Peeters, c'est, par définition, revenir d'une erreur ou perdre une illusion » (Ms.). Lui-même avait chèrement acquis la sienne. *Vae soli !* «Malheur à celui qui est seu et n'a personne, s'il tombe, pour le remettre debout ! » L'exclamation mélancolique de l'Ecclésiaste [1]

[1] *Eccle.* 4, 10.

figure en tête du premier recueil de ses articles, ceux qui vont de 1902 à 1912. Elle ne résume que trop exactement, en effet, cette phase de son activité et le souvenir qu'il en garderait. Son handicap le plus grave avait été l'absence à ses côtés d'un guide autorisé, qui lui eût crié casse-cou et, mieux, indiqué la bonne direction.

Au moins cette expérience l'empêcherait-elle d'appartenir aux « fortes têtes inconfusibles, péremptoires et triomphantes, que la crainte de se tromper n'a jamais effleurées » (Ms.). Et certes ce n'est pas en leur compagnie que le place le distique d'Ovide [1] qui sert d'exergue au recueil suivant de ses articles (1913-1923) :

> Cum relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno
> Me quoque, qui feci, iudice digna lini.

Cette même vérité, qui correspond, plus qu'à une réaction passagère, à un trait fondamental de sa nature, retentira encore au seuil du troisième recueil (1924-1929) dans le vers de Solon [2] : *Γηράσκω δ'αἰεὶ πολλὰ διδασκόμενος*, et il en jugera la résonance assez durable pour qu'elle le dispense d'inscrire quoi que ce soit à l'entrée des derniers recueils.

***

Pour en revenir à notre littérature géorgienne et à la révélation dont elle fut l'occasion, il est aisé de constater que c'est l'analyse d'un document en cette langue qui opéra le revirement. La Vie de *S. Romain le Néo-martyr* [20], moine de Galatie capturé par les Sarrasins et mis à mort à Raqqa au VIII[e] siècle, causa au P. Peeters, quand il l'aborda en 1911, une double surprise. D'abord, cette pièce se montrait, au contrôle, un témoignage excellent, dont les dernières pages en particulier égalent par leur pathétique sobriété les plus belles qu'ait léguées en ce genre l'antiquité chrétienne. Ensuite et surtout, à notre point de vue, elle mettait inopinément celui qui l'examinait devant un fait pour lui inouï. « En quelle langue a-t-elle été rédigée ? », demandait-il. Réponse, preuves à l'appui : « La version géorgienne dérive d'un texte arabe » (ce qui, remarque l'auteur, n'offre encore rien d'étonnant). Mais le texte arabe, à son tour, de quoi dérive-t-il ? Nouvelle réponse, grosse de signification pour l'avenir, sous ses dehors timides : « D'après les

[1] I *Pont.* v, 15.

[2] *Εἰς ἑαυτὸν ὑποθ καὶ*, 12 (18).

présomptions ordinaires, il *devrait* (c'est nous qui soulignons) venir d'un original grec. Cependant, il est permis d'en douter. »

C'est tout, et c'est assez. La lumière a jailli. La vie du P. Peeters vient de prendre son orientation définitive. Car ces six petits mots : « il est permis d'en douter », spécimen d'affirmation du type dit modeste, ne tromperont personne. Assurément, celui qui les écrit, étourdi encore sous l'effet du choc, ne se sent point si tôt d'humeur à heurter de front l'opinion accréditée et à alerter « les oies du Capitole ». Mais lui-même, en présence du fait irrécusable, ne doute plus. Sous ses yeux, l'hagiographie orientale, que jusqu'alors il a, comme tout le monde, crue étroitement tributaire de Byzance, vient de se voir conférer droit de cité et autonomie.

L'évidence s'est imposée à lui, presque, pourrait-on dire, à son corps défendant. C'est pourquoi d'ailleurs il n'aura jamais rien d'un partisan étroit, d'un converti fanatique et iconoclaste : « Un principe qu'on applique à travers tout n'est plus qu'une idée fixe » (Ms.). Il saura toujours « raison garder » ; des hésitations subsisteront chez lui, des perplexités, des tâtonnements, qui étonneront ceux-là seuls qui n'ont pas été formés à la même école que lui.

De même, on pourra se montrer surpris, après coup, qu'il ait fallu tant de peine pour que rentrât dans ses droits une vérité aujourd'hui mieux reconnue ; ou encore, que la preuve en eût été nécessaire. Mais c'est là l'histoire de toutes les découvertes scientifiques. Le P. Peeters l'a rappelé à propos de l'*Agathange* arménien qui, lui aussi, jugé sur l'étiquette du nom, a longtemps fait figure de traduction en regard du grec. « La donnée historique de l'*Agathange* aurait dû rendre évident à tous les yeux que cette œuvre unique en son genre n'avait pu éclore qu'en Arménie et en langue arménienne » ([86]). Encore fallait-il qu'un « vrai critique » passât par là et prît l'initiative de désarticuler l'erreur.

Aperçue dans un éclair par le P. Peeters, la vérité ne cesserait plus de s'affirmer et de le guider tout au long de sa voie. La majorité de ses travaux désormais s'attacheront à démêler les problèmes d'interpénétration réciproque des littératures de l'Orient chrétien, pour faire revivre les textes primitifs, ainsi que dans le déchiffrement d'un palimpseste, et sans jamais perdre de vue qu'au fond de la question d'ordre littéraire, c'est la valeur même des témoignages historiques qui se trouve mise en cause.

Nous avons dit quel fut son premier essai, dans cette ligne. Un des derniers exemples typiques, en 1941, sera livré par l'étude

sur *La Vie géorgienne de S. Porphyre de Gaza* [69]. Ce document, où se reconnaît un original syriaque, donne la clef des difficultés que soulève la Vie grecque du saint évêque, attribuée à Marc le Diacre, que les professeurs H. Grégoire et M.-A. Kugener avaient éditée avec une introduction dont le P. Peeters recommandait la lecture aux imaginations routinières.

Dix ans plus tôt, un relais important sur cette même route était l'article intitulé *La première traduction latine de « Barlaam et Joasaph » et son original grec* [53]. Reconstituant avec une patiente dextérité la chaîne qui relie le vieux conte bouddhique au roman hagiographique chrétien, l'auteur renvoie à son néant l'intermédiaire syriaque imaginé en désespoir de cause ; il restitue à la version géorgienne son rôle de maillon entre, d'une part, les traductions arabes, qui elles-mêmes remontent aux versions pehlevies du livre primitif, et de l'autre, à travers le canevas fourni par la traduction grecque de S. Euthyme l'Hagiorite, le joyau de l'hagiographie byzantine qu'est « l'histoire édifiante de Barlaam et de Joasaph », nouveau point de départ des récits de toutes les littératures européennes et orientales.

Ce sont là travaux de détail, si l'on peut dire — le simple énoncé, forcément approximatif, du contenu montre en réalité ce qu'il en est. Quant aux exposés d'ensemble, illustrant de façon plus ample mais toujours circonstanciée la mesure dans laquelle l'hagiographie orientale a réagi sur l'hellénisme byzantin, ils viennent, de loin en loin, jalonner la voie et marquent comme autant de dates dans l'exploration de l'Orient chrétien. A mi-chemin environ, en 1922, c'est le mémoire fondamental déjà cité : *Traductions et traducteurs dans l'hagiographie orientale à l'époque byzantine* [38] ; et au terme, synthèse définitive, en plus d'un sens, hélas, c'est le recueil que l'auteur achevait de revoir quand la plume lui a échappé des mains : *Le Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* [86], récapitulation et couronnement d'un demi-siècle de recherches et de réflexion.

***

Après avoir, de la sorte, vu se dessiner la pensée directrice qui inspira l'hagiographe orientaliste, il nous faut maintenant dresser, dans ses grandes lignes, le panorama des différents territoires où il porta tour à tour ses investigations, avec un désordre plus apparent que réel.

Il est à peine nécessaire de dire pourquoi un tel tableau, dans le cadre de ces quelques pages, ne peut être que fort sommaire et même schématique. Pour souligner combien il l'est, il suffira d'indiquer qu'il n'embrasse qu'une partie des articles ou commentaires, parmi les plus représentatifs ; à plus forte raison doit-il s'interdire de prendre en considération les innombrables comptes rendus, où d'aucuns, non sans de bonnes raisons, se plaisent à voir la fraction de son œuvre qui l'emporte en intérêt, celle où il a mis le plus de lui-même, de son intelligence pétillante, de son sens critique acéré, de sa prodigieuse érudition et de ce tour incisif, de ce bonheur d'expression qui n'est qu'à lui.

Sur un terrain qui côtoie l'hagiographie, celui des Évangiles apocryphes, rappelons d'abord, parues en 1911 et 1914 dans la collection Hemmer-Lejay, deux traductions avec notes : la première, des rédactions copte et arabe de l'*Histoire de Joseph le Charpentier* [81] ; la seconde, des ouvrages arabe, arménien et syriaque qui portent aujourd'hui le nom d'*Évangile de l'Enfance* [82]. Littérature dont la pauvreté d'invention, doublement inconvenante en la matière, lui dictait d'affligeantes réflexions ; plus que les enseignements qu'il pouvait en tirer pour son métier, l'exercice de traduction, brillamment exécuté, lui fut profitable.

Au point de vue hagiographique proprement dit, auquel désormais nous nous tiendrons, c'est sans conteste dans le champ de l'hagiographie géorgienne qu'il fit œuvre le plus féconde de pionnier. Cela vaut en tout état de cause, quoi qu'il en soit du fait que ce secteur occupe aussi le plus de place dans sa production, au cours des années qui suivent immédiatement l'étude sur la Vie de S. Romain le Néo-martyr, dont nous avons dit le rôle révélateur.

De la prédominance que montre alors l'élément géorgien, il ne faut pas chercher loin un premier motif : le souvenir de sa bonne fortune et le souci de réparer l'injuste oubli dans lequel l'ancienne érudition a laissé la littérature géorgienne, « cette Cendrillon », comme il l'appelle, trop longtemps tenue pour inexistante.

La Vie de *S. Hilarion d'Ibérie* [25], rencontrée un peu plus tard, l'a confirmé dans sa nouvelle foi, ce qui ne va pas sans quelque mérite de la part du néophyte, car le rédacteur géorgien, croyant peut-être augmenter par là le prestige de la pièce, voudrait que son auteur l'eût composée en grec : « Rien, déclare le critique, ne donne la moindre vraisemblance à cette supposition. Au contraire, le sentiment national géorgien s'y fait jour sous une forme qui ne

semble pas destinée à des lecteurs grecs. » Le même document lui est l'occasion de saisir sur le vif, en cet ascète du IXe siècle, à l'humeur voyageuse, qu'est Hilarion, le trait spécifiquement géorgien de la dévotion itinérante, de la croyance à la vertu sanctificatrice de l'exil volontaire. De nombreux exemples du même penchant lui permettront d'esquisser à la longue une théorie d'ensemble au sujet de la politique qui, de dessein formé, exploite et dirige paradoxalement cet instinct d'expatriation à des fins de meilleure sauvegarde du caractère national [86].

La guerre 1914-1918, survenant brutalement, allait lui être une seconde raison, bien involontaire celle-ci, de s'attacher au géorgien. Se voyant forcé d'abandonner successivement tous les travaux qu'il avait sur le métier, l'idée lui vint d'employer cette morte saison à rassembler les matériaux d'un *Vitae Patrum* géorgien.

Il s'agissait, avant toute autre recherche, que les circonstances d'ailleurs interdisaient, de traduire, sans se laisser rebuter par des obstacles de langue que personne n'avait osé affronter, une masse considérable de textes, la plupart fort mal publiés. « Cet ouvrage de patience, écrivait l'auteur dans sa préface, semblait une besogne assez bien assortie à la triste qualité de nos loisirs. Ne fallait-il pas mettre à profit la nécessité qui le rendait tolérable, comme tant d'autres succédanés devant lesquels on avait appris à ne pas faire le délicat? »

Entrepris *in angustia temporum*, selon l'expression du prophète Daniel, au beau milieu des perquisitions et des réquisitions, tandis qu'aux côtés du P. Peeters la mort frappait, le 20 septembre 1917, le P. Van Ortroy, réduisant à deux le nombre des Bollandistes, et que, le 31 janvier 1918, la police allemande arrêtait le P. Delehaye, bientôt condamné à dix ans de travaux forcés ([28]), le travail ne parut qu'en 1922-1923, sous le titre d'*Histoires monastiques géorgiennes* [30, 83]. En un volume de plus de 300 pages, il constituait à lui seul les tomes XXXVI-XXXVII des *Analecta*, correspondant aux années 1917-1919.

Des quatre pièces qui s'y trouvaient présentées en traduction, les deux dernières, Vies de S. Sérapion de Zarzma et de S. Grégoire de Khandztha, sont mélangées d'éléments légendaires qui toutefois n'en masquent pas le fond historique ; par contre, les deux premières, d'excellent aloi, offrent un grand intérêt, et le P. Peeters ne se privera pas d'y recourir souvent dans la suite, après en avoir déjà fourni un commentaire partiel dans l'article capital sur *Traductions et tra-*

ducteurs [38, 86], publié quelques mois plus tôt. L'une de ces Vies concerne les fondateurs, au x^e^ siècle, de la célèbre laure des Ibères ou d'Iviron au mont Athos : S. Jean l'Hagiorite, ancien dignitaire de la cour de David le Grand, et son fils et successeur S. Euthyme (que nous avons déjà mentionné à propos de la traduction en grec du « Barlaam et Joasaph »), tous deux les vrais créateurs de la littérature sacrée des Géorgiens. L'autre Vie traite de S. Georges l'Hagiorite, mort à Constantinople en 1065, le biographe des précédents et, à travers ses incessantes pérégrinations, le continuateur de leur œuvre providentielle de « Pères Interprètes ». C'est en effet d'Iviron que la seconde et véritable renaissance des lettres géorgiennes prit son essor, pour gagner, en Géorgie comme dans la diaspora, les communautés monastiques qui gardaient fidèlement leur langue et leur caractère national et n'émigraient sans doute que pour les mieux soustraire aux ruines des invasions, concourant à leur insu à enrichir durablement le fonds de l'hagiographie universelle : l'œuvre du P. Peeters est là qui en porte témoignage.

Plus tard, curieux avant tout des origines, il s'attaquera au problème des *Débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques* [54]. Il discerne une double pénétration : l'une, par voie de mer, dès avant la fondation de Constantinople, rayonnant assez loin vers l'intérieur du pays à partir des villes du littoral oriental du Pont-Euxin, où les Grecs ont des établissements ; l'autre, par voie de terre, grâce à une propagande plus méthodique venue de l'Arménie romaine très peu de temps après la conversion officielle du royaume arménien, au IV^e^ siècle, sinon plus tôt. Un épisode caractéristique en est connu, qui se termina par le martyre, en territoire géorgien, de Grégoire, premier évêque des Albans et petit-fils de S. Grégoire l'Illuminateur.

Quant au cycle tardif de légendes épiques qui s'est formé autour de S^te^ Nino, l'évangélisatrice de la Géorgie, le pseudo-Moïse de Khoren en porte la responsabilité, par sa contrefaçon du récit poétique, mais à fond historique et cohérent, mis en circulation par le Latin Rufin, lequel le tenait de la bouche même du prince royal géorgien Bacour. L'histoire religieuse des Ibères débute donc par une page qui leur appartient en propre, mais qui leur est revenue de l'étranger, à une date qui ne peut être antérieure au IX^e^ siècle. Il s'ensuit que les traditions locales dont l'archéologie a retrouvé des vestiges beaucoup plus anciens constituent un témoignage indépendant de la légende écrite.

Nous ne quitterons pas la Géorgie, pour pénétrer en Arménie, sans avoir salué au moins en passant une province montagneuse à laquelle le P. Peeters n'a cessé de s'intéresser de plus en plus — il allait d'ailleurs comme d'instinct à tout ce qui était compliqué et avait chance, par là même, d'être à la fois chargé de signification et négligé par la généralité des érudits. C'est la marche bilingue du Tao-Clarǧethi, située sur les confins de l'Arménie ; la Géorgie, sous l'influence de maîtres arméniens, s'y est éveillée à la vie littéraire, les deux races y ont prévalu tour à tour, et sa population est restée inébranlablement fidèle à l'orthodoxie chalcédonienne, après l'inféodation de l'Église d'Arménie au schisme monophysite.

Plus encore que la Géorgie, l'Arménie devait frapper le P. Peeters par sa volonté farouche et prédominante de maintenir son caractère ethnique, à travers les vicissitudes de son histoire et partout où la race se trouvait représentée, au dehors comme à l'intérieur de ses changeantes frontières.

L'effort le plus efficace qu'elle eut à déployer à cet effet fut la création, de toutes pièces, d'un alphabet propre et par là d'une langue écrite et d'un rudiment de littérature nationale à base de traductions, pour faire échec aux mesures prises par le souverain sassanide Iazdgerd I^er^, au début du v^e^ siècle, en vue de l'iraniser. Le P. Peeters a publié sur cette question, dans la *Revue des Études arméniennes*, un article intitulé *Pour l'histoire de l'alphabet arménien* [119], qui fut qualifié, dès son apparition, « d'essai génial en vue de la solution d'un problème controversé et de base solide à la recherche future [1] » et, récemment, « d'étude la plus originale et la plus sûre que nous possédions en la matière [2] ». Lui-même s'y est plusieurs fois référé dans les *Analecta*, notamment à propos de *Jérémie, évêque de l'Ibérie perse (431)* [56] et de *S. Grégoire l'Illuminateur dans le calendrier lapidaire de Naples* [71].

Il s'y trouve d'ailleurs en plein sur le terrain hagiographique, puisque aussi bien l'Église d'Arménie a honoré d'un culte les principaux artisans de cette innovation : le patriarche S. Sahak, qui prit l'initiative des expéditions à l'étranger, et surtout celui qui les exécuta, S. Mesrop ou Maštots, l'inventeur de cette écriture et le premier d'une série d'hommes qui « acceptèrent de n'être d'abord que

[1] K. Mlaker, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, t. XXXIV (1931), p. 353.
[2] H. Grégoire, dans un rapport dont il sera reparlé, ci-dessous, p. XL.

des traducteurs, mais le furent avec génie ». La confirmation de la véridicité de la Vie de Mesrop par Koriun, au moins dans ses grandes lignes, est une conclusion indirecte de l'étude.

Celle-ci constitue une fort curieuse contribution à l'histoire des relations de la Persarménie avec les grands centres culturels de la Mésopotamie syrienne, tels qu'Édesse et Samosate, et avec Byzance. Curieuse surtout parce qu'elle révèle, ou plutôt rappelle à ceux qui avaient intérêt à l'oublier, que la littérature arménienne est éclose, à la veille du concile d'Éphèse, sous le signe de Théodore de Mopsueste et a commencé à s'épanouir dans un terroir saturé d'influences nestoriennes : ce qui ne laisse pas d'être piquant si l'on songe qu'avant un siècle l'Église nationale arménienne aura passé au monophysisme. Cependant, il n'y a pas d'extravagance à ce dernier revirement, et la volte-face s'opère de façon réfléchie sous l'empire du même instinct de conservation et du même sentiment racial ombrageux ; celui-ci, en effet, veut radicalement se garantir contre la mainmise du siège patriarcal de Séleucie-Ctésiphon, lequel, à la faveur du schisme nestorien, organisait les chrétientés de Perse en Église nationale sous le contrôle plus ou moins direct des rois du pays.

C'est à l'occasion du conflit qui amena la rupture entre l'Église géorgienne et le patriarcat arménien monophysite qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire, plus d'un siècle après sa mort, *S^te^ Šoušanik, martyre en Arméno-Géorgie* († *13 décembre 482-484*) [60]. A cette patronne des femmes pieuses persécutées par leur mari ou par leurs proches, arrière-petite-fille de S. Sahak le patriarche, ci-dessus nommé, et par là descendante directe de S. Grégoire l'Illuminateur, le P. Peeters consacre une des dissertations les plus copieuses (avec traduction des Passions arménienne et géorgienne de la sainte et recensement critique des témoignages) et les plus doctes qu'il ait écrites. Rien d'étonnant, puisque la province de Géorgie arménienne qui sert de théâtre aux événements est une de ces « marches » où son ingéniosité peut se donner librement carrière.

A cet égard, la légende de S. Grégoire l'Illuminateur, telle que la présentent les diverses recensions, grecques ou arménienne, de l'ouvrage diffus d'*Agathange*, lui offrait elle-même une matière de choix. L'article cité plus haut [71] rappelle notamment les innombrables et inextricables problèmes posés par ce livre, « autour desquels les susceptibilités religieuses et nationales, les rivalités ethniques, l'esprit de système ou de chicane, le pédantisme et l'érudi-

tion, la vraie comme la fausse, se sont abattus pour les embrouiller à frais communs ».

S'il ne prétend pas s'y attaquer à son tour, du moins s'applique-t-il à mettre en lumière le rêve à la fois politique et religieux de l'Arménie unitaire qui a inspiré cette fiction épique, pour faire de l'apôtre de l'Arménie romaine l'évangélisateur de tout le royaume — ce qu'évidemment il ne pouvait être qu'au titre posthume — et de son siège patriarcal d'Eğmiadsin, qui tiendrait son autocéphalie par rapport à l'Église grecque de la mission confiée directement par le Christ à S. Grégoire, le centre de ralliement et le cœur de toute la nation. Il est d'autant plus digne d'attention que cette rhapsodie ait pu ensuite s'imposer à la littérature byzantine au point d'avoir passé si longtemps pour un de ses authentiques produits.

Quant à la conversion de l'Arménie, le P. Peeters a eu plusieurs fois l'occasion de souligner la part considérable qu'y avaient prise, dans les provinces soumises à l'empire perse, des missionnaires syriens partis de Nisibe, une génération au moins avant S. Grégoire. Au dire de l'historien arménien Fauste de Byzance, un de ceux-là était Jacques de Nisibe, dont le P. Peeters a examiné la légende [33] dans les multiples formes (grecque, arménienne, syrienne) que lui a values la position de son héros, évêque d'une « marche », encore un coup, à la limite mouvante entre la province romaine d'Euphratésie et la Perse.

Dans ce dernier pays de Perse, il était normal qu'avant tout autre sujet la persécution de Sapor II (339-379) retînt l'attention de l'hagiographe. Il trouvait publiées, de façon inégalement satisfaisante, la plupart des pièces, en majorité syriaques, qui y ont trait ; mais celles-ci attendaient encore un examen critique approfondi.

Une des premières en date et en rang parmi les victimes de cette tourmente, *S. Eleutherios-Guhištazad*, avait vu ses faits et gestes étrangement embrouillés et sa personnalité deux ou trois fois dédoublée par le zèle maladroit de ses biographes ; le P. Peeters le rencontra très tôt et, en plusieurs temps aussi [14, 2, 43], lui restitua sa véritable identité.

L'histoire de la persécution dans son ensemble, celle notamment de ses origines et de ses phases principales, fait l'objet de plusieurs études fouillées et neuves, en particulier, dès 1920, *Le début de la persécution de Sapor d'après Fauste de Byzance* [110] et, en 1938,

La date du martyre de S. Syméon, archevêque de Séleucie-Ctésiphon [64]. Mais c'est surtout la publication, en 1925, du tome IV des *Acta* de Novembre [2], dont près de cent pages sont dévolues à l'hagiographie iranienne, qui amena le P. Peeters à se familiariser avec ce chapitre de la vie de l'Église perse, auquel appartiennent la Passion des SS. Narsès et Joseph, avec le catalogue des martyrs du Beth-Garmaï qui lui fait suite, et les Actes des SS. Sapor, Isaac et compagnons, tous documents syriaques édités et commentés dans ce volume.

La connaissance intime qu'il possédait de cette vaste littérature l'autorisait et l'obligeait, la même année, dans un article intitulé *Le « Passionnaire d'Adiabène »* [43], à porter un jugement très sévère sur une chronique ecclésiastique syriaque découverte par A. Mingana et qui, sous le nom de « Chronique d'Arbèle », jouissait de la faveur usurpée de certains critiques en vue. Celui qui prenait en défaut cette narration, chaque fois qu'elle pénétrait sur le terrain de l'hagiographie, allait bientôt devoir marquer d'une censure plus infamante un autre document syriaque inédit, produit par le même éditeur, sur le christianisme chez les Turcs d'Asie centrale au VIe siècle (*Un nouveau document sur l'histoire des Turcs?* [115]) ; et des juges de la compétence d'un Pelliot proclameraient aussitôt leur plein accord [1].

En plus des textes relatifs à la persécution de Sapor, le susdit volume de Novembre [2] contient la version arménienne de la Passion syriaque de S. Iazdbozid, mage converti, martyrisé en 553 sous Khosrau Ier. Le P. Peeters a pu montrer combien heureusement ce témoignage historique tranchait sur la légende fantaisiste fabriquée plus tard par les Arméniens monophysites qui s'étaient annexé ce saint nestorien. Dans la *Miscellanea Giovanni Mercati*, ses *Observations sur la Vie syriaque de Mār Abā, catholicos de l'Église perse (540-552)* [154] feront également ressortir la consistance du récit, où éclate désormais en pleine lumière l'indomptable fermeté d'âme de ce prélat, contemporain de Iazdbozid et comme lui élevé dans la religion de Zoroastre.

Mār Abā aurait, semble-t-il, quelque droit au titre de « martyr vivant » qu'ont décerné à *Sainte Golindouch, martyre perse* [73] ceux qui la virent achever en paix ses jours à Hiérapolis d'Euphra-

[1] Dans *T'oung Pao*, 1930, p. 114.

tésie, le 13 juillet 591, lorsque, après avoir confessé la foi en Perse sous Khosrau Ier et son successeur Hormizd IV, elle fut parvenue à échapper à ses persécuteurs. La légende dont la gratifia un hagiographe s'appuyant sur les dires de témoins oculaires, comme aussi les allusions épisodiques des chroniqueurs byzantins chez qui sa vie a trouvé un écho, laissent discerner des attaches certaines avec les événements qui ont un moment réduit la Perse à conclure une alliance avec l'empereur Maurice. De la comparaison à laquelle de pareils indices donnent lieu entre les procédés de composition des différents historiens, Théophylacte Simocattès ne sort pas grandi, au rebours d'Évagrius, lequel manifeste au moins certaines des qualités qui font l'esprit critique.

La même constatation se dégage également d'une des dernières études qu'ait écrites le P. Peeters, en vue d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : *Les ex-voto de Khosrau Aparwez à Sergiopolis* [76, 160] sont l'attestation, en forme authentique, par un souverain non chrétien, de l'intervention en sa faveur du mégalomartyr S. Serge, thaumaturge de l'Église orientale, dans des circonstances historiques dont la vérité est surtout parlante à travers le texte et le contexte d'Évagrius.

Après la Géorgie, l'Arménie, la Perse, s'offre à nos regards l'immense région qui, au sud et à l'ouest de leurs frontières, s'étend jusqu'aux rives de la Méditerranée orientale et de la Mer Rouge. Nous ne pourrons guère ici qu'énumérer des noms.

Dominant tous les autres, du haut des quarante coudées de sa colonne dressée en plein désert, S. Syméon stylite l'Ancien († 559) reste « l'une des plus surprenantes figures qui aient jamais paru dans les annales de l'hagiographie » ([86], p. 93). Sa vigoureuse originalité a visiblement conquis le P. Peeters, qui, sans s'interdire de-ci de-là un furtif sourire, s'emploie à lui conférer son austère relief dans le cadre de son milieu naturel. A cet effet, étudiant *S. Syméon Stylite et ses premiers biographes* [72, 86], il s'attache à la Vie syriaque, la venge du tort que lui a fait subir la Vie grecque rédigée par un soi-disant disciple du saint, en détermine la meilleure recension et montre combien cette source, par là qu'elle reflète le plus exactement la tradition locale, l'emporte même sur le précieux chapitre du témoin oculaire et fidèle rapporteur Théodoret de Cyrrhe, responsable, par son excellence même, d'avoir créé l'illusion que son héros appartenait en propre à l'hagiographie grecque,

Le nom de S. Syméon l'Ancien entraîne celui de son imitateur sur le mont Admirable, S. Syméon stylite le Jeune, et indirectement celui de la mère de ce dernier, S^te^ Marthe ; la biographie de S^te^ Marthe, en géorgien comme en grec, offre un caractère particulier dont le P. Peeters a suggéré une interprétation hardie, qui s'appuie sur les réflexions faites à propos de *Saint Thomas d'Émèse et la Vie de Sainte Marthe* [46] et de *L'église géorgienne du Clibanion au mont Admirable* [47], pour s'affirmer dans *Le Tréfonds oriental* [86].

Avant S. Syméon stylite l'Ancien et comme lui, d'autres saints thaumaturges d'Orient ont été, en raison même de la popularité de leur culte, « hellénisés par annexion » ou « par acclimatation ». Ainsi les glorieux martyrs Cosme et Damien, les médecins anargyres. Si leur histoire est devenue très vite « une de ces légendes erratiques qui reprennent racine dans les différents endroits où elles se posent » ([86], p. 66), le P. Peeters fait ressortir en revanche le coloris indiscutablement syrien des récits où il est question de leur sanctuaire : telle, par exemple, tout d'abord, la *Vie de Rabboula, évêque d'Édesse* († *7 août 436*) [117], où l'on pourrait être tenté de relever la plus ancienne mention relative au culte de Cosme et de Damien, à Bérée, si l'examen auquel le P. Peeters a soumis ce panégyrique n'avait prouvé qu'il prête le flanc à la critique ; telle encore la légende de S. Dometios le Persan, honoré près de Cyrrhe, et tardivement appelé à la rescousse des SS. Cosme et Damien dans la lutte contre la concurrence déloyale que leur faisait son homonyme du mont Qouros dans le Kurdistan, S. Dometios le médecin [66, 86].

Un autre couple fameux de thaumaturges orientaux destinés à recevoir la consécration de l'hellénisme est celui que forme avec S. Bacchus le mégalomartyr S. Serge. Leur basilique, dont un exemple unique en son genre nous a déjà confirmé la célébrité, s'élève à Roṣapha, en plein désert d'Euphratésie ; et, de même que le sanctuaire des SS. Cosme et Damien à Cyrrhe, grâce à un écrit de Théodoret, c'est à l'occasion des discussions qui suivent le concile d'Éphèse qu'elle est signalée pour la première fois [86].

Puisque nous en sommes, une fois de plus, à évoquer en passant un des conciles primordiaux de l'Église, ouvrons ici une brève parenthèse pour rappeler la contribution de choix apportée par le P. Peeters à la connaissance en profondeur de leur grande et petite histoire comme de celle des hérésies et des sectes. Lui-même n'était pas fâché de penser que l'article dont il avait prévu qu'il serait le dernier

signé de son nom dans les *Analecta* posât la question : *Jacques de Saroug appartient-il à la secte monophysite?* [77] et y répondît par la négative.

Mais cette contribution gît surtout éparse à travers l'ensemble de ses écrits, tant et si bien que la règle que nous nous sommes fixée de laisser dans l'ombre ses comptes rendus doit ici souffrir une exception : un tableau de l'œuvre du P. Peeters manquerait par trop outrageusement de vérité s'il n'y était fait place à la série de recensions consacrées aux *Acta Conciliorum œcumenicorum* d'Édouard Schwartz [61]. Si le critique ne ménage pas son admiration à la prodigieuse activité et à la science de l'éditeur, on peut estimer qu'il ne le ménage pas non plus et même qu'il met à le prendre en défaut un malin plaisir, sinon de l'acharnement. Mais il s'est loyalement expliqué à ce sujet : c'est d'abord un souci de justice envers de méritants devanciers, systématiquement ignorés, méconnus ou dénigrés par Schwartz, qui lui a donné, à son tour, « l'envie de noter les moments où se découvre, même chez lui, le talon d'Achille ».

Cette parenthèse fermée, nous rencontrons, après le groupe des thaumaturges, celui des néo-martyrs : S. Pierre, prêtre de Capitolias, en Transjordanie, connu par une Passion géorgienne à lire avec circonspection, martyrisé en janvier 715 sur l'ordre du khalife de Damas Walīd I[er], et devenu S. Pierre de Maïouma dans sa légende posthume, notamment chez Théophane [67, 68] ; les saintes femmes de Ḥoms, mises à mort en 779, sous le règne de al-Mahdi [68] ; S. Romain le néo-martyr, que nous connaissons déjà, exécuté l'année suivante à Raqqa [20] ; et, martyrisé à Raqqa aussi, quelques années plus tard, sous Haroun al-Rachid, S. Antoine le Qoraïšite, musulman converti, dont la Passion est malheureusement loin de valoir celle de S. Romain, qu'il s'agisse des abrégés arabe et éthiopien qu'en a édités le P. Peeters [24] ou de l'autobiographie en géorgien qu'il a analysée [26].

Enfin, pour clore cette section, il faut souligner l'intérêt prêté par l'orientaliste à une nouvelle variété du roman hagiographique : celui du paladin controversiste, sous la domination arabe, à l'exemple de Théodore Abu Qurra, moine de Saint-Sabas, puis évêque melchite de Ḥarran, discutant devant al-Ma'moun, le fils de Haroun al-Rachid. Sur le modèle de la *Passion de S. Michel le Sabaïte* [50], les Vies des évêques imaginaires d'Édesse Jean et Théodore sont des produits d'une arrière-floraison légendaire, dont le P. Peeters

a montré qu'elle portait la marque de l'époque où l'Église byzantine, à la suite des armées victorieuses de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès, au x^e siècle, venait de reprendre pied dans les anciennes provinces perdues.

Nous pourrons être plus bref en ce qui concerne l'Égypte. Le P. Peeters eut ici la satisfaction — quelque peu celle d'un Stanley serrant la main d'un Livingstone — de rencontrer un autre découvreur de terres, M. le professeur, aujourd'hui Monseigneur L.-Th. Lefort, et de saluer en lui le maître des études pachômiennes, auquel il tenait à associer Paulin Ladeuze, son ancien condisciple, dont la dissertation doctorale à Louvain en 1898 avait partiellement ouvert les voies en ce domaine. Admirateur sincère du fondateur de l'institution cénobitique, « cette création égyptienne comptant au premier rang des forces qui ont fait l'Europe » ([86], p. 48), le P. Peeters ne fut pas des derniers à applaudir aux impeccables éditions de son savant ami, qui imposaient désormais les monuments de la tradition copte au respect des historiens ; il saisit toute occasion, solennelle [152] ou non [59, 75], de payer un juste tribut d'hommages aux exceptionnels mérites d'intelligence et de caractère qui les avaient rendues possibles. En même temps, épris du souci de la nuance et du juste milieu, il se devait de faire observer que ces monuments coptes, eux aussi, sont justiciables de la critique, et mettait en garde l'érudition future contre toute réaction excessive : après les avoir si longtemps tenus pour nuls et non avenus, la tentation serait maintenant de déprécier aussi injustement la valeur, non négligeable cependant, de la tradition grecque.

A côté du père des moines, le P. Peeters réserva, dans son affection et dans sa production scientifique, une part à la grande figure de l'Église d'Alexandrie, le patriarche S. Athanase ; il lui eût été difficile de faire de lui une image de l'hagiographie conventionnelle en le peignant au naturel, tel notamment qu'il le voyait dans ses démêlés avec ses ennemis lors du concile de Tyr en 335 [150, 74]. L'étude sur *Une Vie copte de S. Jean de Lycopolis* [62] lui fut surtout l'occasion de jauger le degré de véracité, plutôt faible, de l'*Histoire Lausiaque*, dont le chapitre traitant de ce saint est le principal témoignage qui a servi à établir la chronologie de la biographie de Pallade. Quant à S. Ménas, le P. Peeters a pu, avant de mourir, formuler par écrit l'essentiel de ses opinions en ce qui regarde le dossier hagiographique de ce martyr, célébré le 11 novembre [4, 86].

L'Éthiopie nous retiendra moins encore. Le P. Peeters ne s'est jamais caché de l'espèce de découragement, sinon de dégoût, qui le prenait devant « l'exubérance malsaine de la végétation tropicale avec laquelle l'épopée édifiante y a fleuri » ([86], p. 9). C'est dans ses comptes rendus et dans ses notices des *Acta* [2, 4] que l'on trouvera le meilleur des pages qu'il a consacrées à cette littérature.

Et c'est là aussi qu'on cherchera les nombreux exemples de son réel intérêt et de sa compétence profonde en matière d'hagiographie slave ; mention spéciale doit ici être faite d'un mémoire important paru au lendemain de la guerre 1914-1918 dans les *Analecta* sur *La canonisation des saints dans l'Église russe* ([29] ; note complémentaire en 1920 = [32]).

Quant à l'hagiographie byzantine, c'est à tout moment que nous aurions dû interrompre cet exposé pour en parler, et on l'aura bien aperçue, inextricablement mêlée au reste. Comme l'a déclaré en connaissance de cause le coryphée des études byzantines en Belgique, M. H. Grégoire : « Quand le P. Peeters pense « Byzance », c'est tout l'Orient qui est présent ; et quand il pense « l'Orient », Byzance tout entière ne cesse d'être présente [1]. » Après le commentaire de Ste Marie la Jeune dans les *Acta* [2], après des études comme celles sur *Une Vie grecque du pape S. Martin Ier* [57] ou sur *Le texte original de la Passion des Sept Dormants* [40], que le P. Peeters n'a jamais tenu à revendiquer pour la littérature syriaque, on en aura une dernière preuve dans son article, posthume, sur *Hypatius et Vitalien* [159].

***

Arrêtons là cette longue et sèche nomenclature, nécessaire cependant pour dessiner tant bien que mal les contours fuyants du champ de recherches où s'est déroulée l'activité du P. Peeters. Il nous tarde en effet de dire la flamme qui l'animait tandis qu'infatigablement il parcourait en tous sens ce territoire, de rappeler, en d'autres termes, sa profession de foi d'historien. L'article fondamental s'en fixa très tôt dans son esprit avant d'être proclamé de plus en plus haut, avec une franchise qui, dans les derniers temps, prenait presque un accent de défi. Nous ne nous priverons pas de le

[1] Dans une séance organisée, le 23 novembre 1950, à la mémoire de son défunt Président, par la Société belge d'Études orientales.

citer abondamment, au risque de nous répéter : car s'il a lui-même, de gaîté de cœur, affronté ce risque, contrairement à son habitude, c'est qu'il s'agissait là pour lui d'un point de capitale importance ; et il nous sera permis d'ajouter que nulle part ailleurs il ne se laisse surprendre aussi au naturel.

« La critique est l'âme de l'histoire. » C'est ainsi que débute une étude sur *Les aphorismes du droit dans la critique historique* [151], à laquelle nous reviendrons bientôt. La question est en gros de savoir quand et comment la critique répondra à cette définition.

En 1911, parlant devant des étudiants en philologie, il fait cette déclaration : « L'histoire, quand elle se meut dans les hauteurs de son rôle, déploie toujours une large mesure d'intuition. Elle partage avec les sciences d'observation la glorieuse nécessité de marcher par initiatives conjecturales. Concevoir le génie de l'historien comme un réflecteur doué uniquement de la propriété mécanique de mettre en ordre des fragments d'information incohérents et dépareillés, qui s'y projettent d'une certaine région du temps et de l'espace, c'est le rêve d'un théoricien qui n'a pas vu de près ce dont il parle ou ne comprend pas ce qu'il a fait. Pour être indulgents, disons que c'est l'idéal d'un explorateur qui n'a jamais quitté la grande route. Il répond aux ambitions des érudits tardigrades, qui se plaisent au métier de remettre à neuf de vieilles thèses, en cousant bout à bout des pièces d'archives. Mais une large et belle recherche historique, conduite d'après cette formule, est une impossibilité » ([106], p. 23). Et, plus loin, cet hymne qui éclate : « L'hypothèse ! l'arme des forts, l'illumination qui devance les tâtonnements des lentes recherches, l'élan hardi de la pensée, qui franchit les ornières ou les abîmes, blâmée de ceux-là seuls que l'inspiration n'a jamais soulevés. C'est par elle que le savoir passe du labeur sordide au travail créateur. Elle règne sur l'histoire comme sur toutes les sciences dignes de ce nom ; et les prudents, qui croient se l'interdire, ne s'aperçoivent pas qu'ils répètent, comme vérités acquises, les hypothèses de leurs devanciers » (ibid., p. 24). A quoi il ajoute, en toute honnêteté : « Mais les esprits intuitifs qu'elle séduit, un peu par ses dangers mêmes, doivent être mis en garde contre le mirage de leurs propres intuitions. » Et, s'adressant à des philologues, il fait remarquer que c'est tout juste le service rendu par leur science à l'historien, que de le préserver, en raison des recherches arides et minutieuses qu'elle impose, de « la déformation professionnelle des spéculatifs ».

Dans le mémoire académique de 1942 sur *L'Œuvre des Bollandistes* [84], où est reprise une partie des éléments élaborés dans l'aperçu *Après un siècle* [63], quand se pose la question du « critère permettant de discerner et de doser, avec une exactitude suffisante, le vrai et le faux dans les témoignages historiques », faute de quoi l'histoire n'est qu'un leurre, c'est pareillement « le sens exercé et souvent l'art de divination » du critique qui est prôné.

« Or, insiste l'auteur, la faculté qui mène à bien ces délicates recherches est avant tout un don de nature qu'aucun dressage ne remplace. A force d'application et de recherches patientes, un érudit sans imagination arrivera bien à repérer dans les livres ou dans les vieux papiers toutes les données positives d'un problème. Mais il pourra les colliger, les lire et les relire cent fois sans voir émerger, à travers le lacis disjoint et brouillé des faits constatés, la pointe imperceptible de la réalité sous-jacente qui les rejoint et les explique. Pour la discerner, il faut l'avertissement d'un sens plus subtil, une intuition, un trait de lumière, qui sont aussi de l'ordre expérimental, mais qui dépassent la zone des apparences susceptibles d'une observation directe. Cette inspiration qui polarise l'attention du chercheur et donne l'éveil à son instinct, il n'y a pas de méthode pour la mettre en jeu à point nommé. Et l'on a vu d'illustres philologues que tout leur flair abandonnait au sortir des questions qui se décident par des combinaisons de variantes et des collations de manuscrits » (p. 93). Le contexte, ici, ne demandait pas que fût mis en évidence, comme dans la conférence susdite, le rôle de correctif joué par la pratique des méthodes philologiques, mais bien plutôt le climat de l'atelier bollandien, tendant à faire d'un « don de nature » une « tradition d'école ».

Une dernière occasion allait se présenter au P. Peeters de développer ses idées chères, devant une assistance d'élite, sans plus devoir y apporter de tempérament : l'objet de son exposé était en effet de dépister les confusions inconscientes qui sont à l'origine du désaveu infligé à l'intuition et à l'hypothèse en matière d'histoire et qui vont par voie de conséquence à ruiner celle-ci. Il s'agit du discours académique sur *Les aphorismes du droit dans la critique historique* [151], prononcé le 9 mai 1946, à la séance publique de la Classe des Lettres, dont le P. Peeters était cette année-là le directeur, en même temps que président de l'Académie. Dès 1911, il avait attiré l'attention de ses auditeurs sur les survivances abusives,

notamment en herméneutique des textes, « du stage que les sciences historiques ont fait, à une époque lointaine, dans les écoles de droit » ([106], p. 13).

En 1946, la question était traitée dans son ampleur, et l'orateur s'appliquait à montrer les conséquences désastreuses auxquelles l'histoire est logiquement conduite, non seulement par une exégèse juridique des témoignages, mais surtout et de façon plus radicale par un effort impossible en vue de réaliser les exigences de la certitude légale, si différente pourtant, dans son but et ses moyens, de la certitude historique.

C'est à propos de cette seconde considération qu'il dénonçait « la tendance de certains réformateurs de la méthode historique, qui, en théorie, rejetteraient volontiers dans le domaine de l'inconnaissable toute assertion non garantie par une pièce d'archives ou par un témoignage exprès, formel et susceptible d'être soumis à expertise » (p. 97) ; ceci, au grand dam du « flair subtil et délié » qui devrait avertir les historiens s'ils sont ou ne sont pas sur la voie des preuves qu'ils cherchent. « Dans tous les ordres du savoir, toutes les grandes découvertes sont dues à des intelligences intuitives ou primesautières, qui arrivent d'un élan inspiré au but lointain où des esprits plus timorés ou plus lourds les rejoignent ensuite sur les béquilles de la dialectique » (p. 100).

« Dans une intelligence normalement constituée, les acquisitions des facultés connaissantes... ne demeurent pas à l'état de poussière neutre et inerte. Par le seul jeu de leurs affinités électives, elles se relient en un réseau émotif, qui vibre dans la subconscience au passage d'une onde avec laquelle il est accordé. Ce sont ces antennes que devrait posséder celui qui est improvisé juge de la probabilité d'une hypothèse ou d'une inférence nouvelle (p. 101). Pourquoi les praticiens de la critique historique rougiraient-ils d'avouer qu'ils ont foi dans le don primesautier qui relève leur profession au-dessus de l'activité machinale d'un ramasseur de fiches?... Après une étude consciencieuse d'un problème et une longue pratique de ses tenants et aboutissants, il vient un moment où le critique est averti par une sorte d'évidence intime que, compte tenu loyalement des possibilités contraires, les éléments d'une preuve incomplète lui interdisent de se détourner de la direction pointée par leurs recoupements. Cette impulsion a chez lui la même spontanéité impérieuse que les réactions automatiques du sens de l'équilibre » (p. 102-103).

« Il va de soi que notre logique se sentirait mieux d'aplomb si

ces anticipations indéfinissables se laissaient définir et ramener à l'une des formes classiques de la connaissance rationnelle. Mais si quelqu'un est ici en faute, c'est la logique. Le voyageur qui traverse une banquise aurait aussi le cœur plus ferme si les chiens de son traîneau pouvaient lui expliquer à quels signes ils reconnaissent que la glace porte. Mais les chiens se taisent ou parlent entre eux de choses plus intéressantes. La vraie prudence est pourtant de s'en rapporter à leur instinct, puisqu'il a fait ses preuves. Il n'est récusé que par les poltrons. Celui de la critique n'est pas plus mal partagé » (p. 103).

« Si la circonspection a ses excuses, la probité scientifique a ses devoirs, et l'intrépidité intellectuelle en est un, quand l'évidence crie qu'à un problème épineux il faut un essai de réponse, fût-elle provisoire. On veillera seulement à la donner pour ce qu'elle vaut, sans oublier qu'une déduction conjecturale ne devient pas certaine, par le besoin où l'on est de trouver une solution (p. 105). L'évidence historique est une chose et l'évidence judiciaire en est une autre (p. 108). Le refus d'accorder à l'hypothèse son rôle nécessaire dans la recherche historique n'a pu se faire accepter que par une analogie décevante avec la règle du droit » (p. 109).

Et, après avoir montré comment les théoriciens qui ont commis cette confusion des genres et se piquent de ne rien avancer que sur preuves positives, sont sujets, en droit comme en fait, à retomber sans le savoir dans la méthode conjecturale ou intuitive, le P. Peeters conclut ce chapitre par une distinction qui achève de nous éclairer sur sa personnalité d'historien : « Au fond de toute cette querelle de méthode, se trahit un antagonisme congénital entre deux races d'intelligences. C'est pour y trouver une issue que de laborieux tâcherons, plus robustes que subtils et qui sentent où le bât les blesse, se sont forgé une conception légale et formaliste de l'évidence documentaire, qui semble inspirée de la pratique notariale. Ils ne la conçoivent que fondée sur un dossier de pièces à conviction et de preuves écrites susceptibles de vérification positive, qui assurent à leurs conclusions une objectivité et une impartialité entendues comme elles le sont devant un tribunal civil et comme elles étaient censées l'être à l'audience de Perrin Dandin. »

« Il y a sans doute dans le passé humain des coins ou des plages moins oubliés, qui se prêtent à être évoqués par ces moyens terre-à-terre. Mais quand on les aura reconstitués, on se trouvera en présence de fragments de tableaux pareils aux débris d'une vaste mo-

saïque ou d'une fresque très mutilée. Pour les interpréter, pour leur rendre une signification, pour y marquer un point d'attache avec l'ensemble auquel ils appartenaient nécessairement, il faudra faire venir un voyant dont le regard ait le don de percer ce mystère. Il n'y réussira peut-être qu'imparfaitement et non du premier coup. Si l'on constate ensuite qu'il s'est trompé, c'est qu'un autre après lui aura vu plus clair. Mais par celui-ci ou par celui-là, ou, sur leurs brisées, par un troisième, l'histoire aura fait un ouvrage qui la relève au-dessus d'un pur jeu de patience » (p. 111-112).

***

C'est à des savants de cette « race d'intelligences » que le P. Peeters, exigeant pour autrui, autant qu'il commençait par l'être pour lui-même, réservait le nom de maîtres. Citons, parmi les morts : Mgr Duchesne, Friedrich Wilhelm Karl Müller, Basile Bolotov, Theodor Nöldeke, Ignazio Guidi, Paul Pelliot, Franz Cumont. Qu'ils soient tous humanistes n'est pas un effet du hasard, mais une variante de la même réalité.

Et ceux-ci en retour, les seuls dont le suffrage lui importât, l'avaient agréé pour l'un des leurs. D'une plume tremblotante, en travers d'une carte postale, le vieux Nöldeke lui écrivait, le 12 mai 1930 : « Monsieur et très honoré collègue. C'est bien sous ce nom que je puis m'adresser à vous. Oui, il me plaît de le reconnaître, votre travail, tout comme le nôtre, a pour objet d'apprécier *critiquement* les légendes et de chercher, en véritable historien, à les exploiter en vue d'en dégager des faits certains. J'ai lu de vos articles, sans pouvoir dire que ma mémoire affaiblie par l'âge — je suis aujourd'hui un vieillard de 94 ans — ait tout également retenu. Vous avez réussi de façon brillante à combiner *dans leur interdépendance* les légendes en question ; mais aussi, vous disposiez à cet effet de la connaissance, qui me manque, du géorgien et de l'arménien. Soyez cordialement remercié pour l'envoi de votre remarquable travail [1], et croyez-moi votre tout dévoué. »

« Als echter Historiker » : tombé de lèvres si autorisées, le compliment n'était pas pour déplaire à son destinataire, qui aurait pu

[1] Il s'agit de l'article : *Pour l'histoire de l'alphabet arménien*. Voir ci-dessus, p. XXVI.

le rappeler opportunément à ceux qu'éblouissaient surtout ses dons d'écrivain — nous ne parlons pas de ceux qui voyaient d'abord et presque exclusivement en lui le polyglotte, à qui la légende a d'ailleurs cru devoir prêter.

Vingt ans plus tard, quelques mois à peine avant la mort du P. Peeters, ces lignes de Nöldeke trouvaient un écho amplifié — et la consonance fortuite est éloquente — dans la note chaleureuse, rédigée par M. H. Grégoire à l'intention du jury appelé à décerner le Prix quinquennal des Sciences historiques pour la douzième période. Par décision du même jury, elle fut publiée intégralement dans le rapport soumis au Ministre de l'Instruction publique[1]. Nous n'en transcrivons ici qu'une partie : « Le R. P. Paul Peeters, bollandiste, me paraît, comme je l'ai dit dès la première réunion de ce jury, tant la chose me semble évidente, devoir être proclamé lauréat du Concours quinquennal d'Histoire pour la période 1936-1940... Unissant d'une manière que je crois inégalée dans la science moderne — le grand Nöldeke mis à part — l'esprit critique le plus acéré, l'imagination historique la plus vive et la plus pénétrante, soit qu'elle procède par induction, soit qu'elle opère par intuition, unissant, dis-je, ces rares qualités, indispensables à celui qui veut tirer quelque profit, pour l'histoire, d'une littérature légendaire, à une connaissance vraiment parfaite, non point passive, mais active, des langues orientales, y compris les langues slaves, le R. P. Paul Peeters a définitivement consacré aux yeux de la science indépendante le prestige de sa Maison et de son École : je dis « école » à bon escient, sachant très bien que le P. Paul Peeters n'a jamais enseigné comme nous enseignons, mais j'ose dire que tous ceux qui touchent avec critique aux textes orientaux, y compris les byzantins, sont ses disciples. » L'éloge, qui avait commencé par magnifier dans le P. Peeters un collaborateur complétant à merveille le P. Delehaye, entrait ensuite dans quelques détails, soulignait notamment le flair redoutable, et redouté, d'un homme habile à scruter le cœur comme la langue des Orientaux, devenu « l'expert de toutes ces questions de confins, de contacts et de mélanges, de nationalités, de foi et de langues » ; il n'omettait pas, pour

[1] Paru au *Moniteur Belge*, 18-19 décembre 1950, p. 8874-8883 ; voir également *La Nouvelle Clio*, n° 8, septembre 1950, p. 456-459. Le jury était composé de MM. le chanoine A. De Meyer, président, A. Severyns, secrétaire-rapporteur, H. Grégoire, J. Pirenne, H. Van de Weerd, membres.

finir, de rappeler les mérites de l'historien du bollandisme. Après le vote unanime du jury, le prix fut en effet décerné au P. Peeters, le 15 avril 1950.

Dans l'intervalle des années où furent rendus ces deux hommages, l'un privé, l'autre public, viennent se placer une série de distinctions, consacrant officiellement, aux yeux de l'étranger comme de ses compatriotes, le renom qui s'attachait aux travaux du P. Peeters. Le 22 février 1930, il est nommé consulteur de la Sacrée Congrégation des Rites, dans la section historique, dès la fondation de celle-ci par Pie XI. En 1933, il devient membre effectif de l'Académie royale de Belgique (classe des Lettres), dont il était membre correspondant depuis 1928. En 1935, le tome X de la revue *Byzantion* est dédié, en témoignage de respectueuse admiration et de profonde gratitude, « Au R. P. Paul Peeters qui, maître de toutes les langues de l'Orient chrétien, a pénétré l'âme multiple de Byzance ». Cette même année, à titre d'hôte de l'Université catholique de Beyrouth et de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, il fait son troisième et dernier séjour en Orient.

En 1941, il est appelé à reprendre la succession du P. Delehaye à la tête de la Société des Bollandistes et se voit également confier la présidence de la Société belge d'Études orientales, qu'il assumera jusqu'à sa mort. Le 31 décembre 1942, la Pontificia Accademia Romana di Archeologia l'admet au nombre de ses membres correspondants étrangers. Au printemps de 1943, la Fondation Schlumberger l'invite à donner au Collège de France la série de six leçons qui sera un jour *Le Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* [86]. Le 18 mai 1945, sur la proposition conjointe de MM. Jacques Zeiller et Paul Pelliot, il est, à l'unanimité, élu Associé étranger par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Lauréat, le 30 août suivant, du prix quinquennal des Amis du Hainaut, l'Université de Strasbourg lui confère, le 22 novembre 1946, le doctorat *honoris causa* en théologie, et l'Université catholique de Louvain, le 20 octobre 1947, lui octroie de même le doctorat en philologie et histoire orientales, avec l'attendu suivant [1] : « Quum eximius Vir Reverendus Pater Paulus Peeters, e Societate

[1] On le trouvera aussi dans la notice nécrologique du P. Peeters publiée par M. G. Garitte dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLV (1950), p. 826-827.

Iesu, Praeses Societatis Bollandistarum, disciplinae hagiographicae antistes, multis egregiisque scriptis quadraginta amplius annis *Analectis Bollandianis* perpetuo cooperatus sit ac litterarum christianarum orientalium peritissimus hagiographicos textus orientales, quos *Acta Sanctorum* mensis Novembris voluminibus tertio et quarto, prorsus ingentibus, permultos continent, sagax indagarit critice ediderit prudens explanarit, philologiae et hagiographiae orientalis exemplar mansurum... »

* * *

Ces honneurs académiques venaient couronner les mérites du savant, les seuls également auxquels la présente esquisse eût à s'arrêter. A l'énumération de ces quelques titres officiels, il aurait fallu ajouter bien des témoignages, de nature fort diverse, s'il s'était agi de dépeindre, autrement que d'une manière incidente, l'homme, aux aspects attachants et multiples, qu'était ce savant.

Le religieux, tout d'abord, aussi inflexible observateur de la règle et de la vie commune de son Ordre que bon connaisseur de son histoire.

Le prêtre, à la foi dépouillée, à la vie intérieure plus teintée de moralisme que de mysticisme, et cependant chargée d'une ardeur communicative que se rappelleront ceux qui lui confièrent la conduite de leur âme, les générations de jeunes gens notamment, dont il aimait à prévoir l'avenir et à favoriser l'ascension intellectuelle et spirituelle.

Le conseiller avisé, excellant à définir dans leur extrême rigueur les droits comme les responsabilités des personnes ou des institutions, écouté et agréé par des hommes qui représentaient toutes les nuances de l'opinion, lui-même d'ailleurs d'une parfaite courtoisie, pratiquant en parole et en geste une politesse presque maniérée, accessible aux idées d'autrui, pourvu qu'on ne fût pas de parti pris, et visant à placer tout débat au niveau élevé où un plus grand nombre d'esprits pût se rencontrer.

Le patriote : d'abord celui qui, à 65 ans, selon un souvenir de M. Henri Lacoste [1], faisait retentir les bords de l'Oronte des accents inaccoutumés du chant « Les Tournaisiens sont là » ; et sur-

[1] Dans *Le Courrier de l'Escaut*, 17 septembre 1950, sous un pseudonyme.

tout le Belge, « Belga », du nom de plume ou plutôt du nom de guerre dont il usait dans les colonnes de *La Libre Belgique* clandestine [109] ; le « professeur d'énergie », dont l'attitude, au cours des occupations ennemies de son pays comme en d'autres occasions, s'éclaire à la lumière de deux déclarations retrouvées dans ses notes (Ms.), la première, qui porte bien sa marque : « L'espérance est un devoir, et l'un des premiers corollaires de ce devoir est de ne jamais céder aux faiblesses qui nous le rendent impossible » ; la seconde, empruntée au « Guardian » du 3 septembre 1914 : « Il est des crises où l'expression du désespoir, comme le faisait remarquer Nelson, équivaut à une offense de première grandeur. »

Le bienfaiteur, au lendemain de la première comme à la veille de la seconde guerre, et le soutien moral de nombreux réfugiés ou groupes de réfugiés venus de l'est, et qui trouvèrent chez lui jusqu'à de nouveaux motifs de mieux aimer leur pays.

Enfin, l'ami, fidèle et dévoué, qu'on s'attachait plus indéfectiblement par les qualités de cœur et de caractère que par celles de l'esprit, et qu'affligeait jusqu'au tragique tout deuil, toute mauvaise nouvelle affectant ceux qui lui étaient chers ; et Dieu sait que ces épreuves ne lui furent pas épargnées dans ses dernières années.

Incorporés à ces aspects divers, choisis parmi beaucoup d'autres, il faudrait mettre en évidence les contrastes dont était tissée sa nature, à la fois simple et compliquée, simple dans sa complication même. On pourrait ici multiplier les exemples. Mais à quoi bon ? Nous en trouvons d'ailleurs un, dès que nous retournons à l'homme et au savant, confronté avec les tardifs honneurs et distinctions que nous avons rappelés. Il serait faux de dire que le P. Peeters y fût insensible. Point n'était besoin d'une extrême perspicacité pour s'apercevoir qu'il y était beaucoup plus sensible même qu'il ne lui eût plu de l'avouer. Mais il serait également faux de dire qu'il y fût attaché, ou qu'il en tirât vanité. Simplement, un certain désir de justice — sentiment ancré si avant en lui — se trouvait satisfait ; ce dont il éprouvait une heureuse surprise et un stimulant.

Plus qu'aucun autre, il avait conscience de l'imperfection de son œuvre, mais il lui était impossible d'ignorer ce qu'elle représentait d'obstacles vaincus, d'efforts déployés en vue d'une fin qu'il avait, le tout premier, avec une implacable exigence, commencé par situer à une hauteur quasi inaccessible. Bref, justice était rendue moins à lui-même qu'à l'idéal qu'il s'était proposé — ou mieux, qui

s'était imposé à lui — et auquel il comparait, en toute objectivité, le résultat atteint, se félicitant ou se critiquant, selon les cas, comme un artiste devant sa toile.

Cette satisfaction, faut-il le dire? il la ressentait davantage encore quand il voyait un autre bénéficier d'une pareille faveur, et le plus, lorsque c'était à lui qu'échoyait le rare privilège d'exprimer, en connaissance de cause, une admiration sans réserve, surtout s'il s'y ajoutait l'agrément de redresser un tort, de réparer un oubli, de révéler au public un talent trop ami de l'ombre.

Mais il abhorrait avec non moins de vivacité toute façon de se faire valoir personnellement et n'exaltait rien tant que la modestie, le désintéressement au service de la vérité. Un souvenir consigné par le professeur Enno Littmann [1] l'avait particulièrement frappé. Celui-ci, secrétaire de rédaction, en 1902, de la section sémitique au Congrès orientaliste de Hambourg, rappelait que, de la place qu'il occupait, il pouvait contempler toute l'assemblée ; aux premiers rangs se pressait une foule nombreuse ; c'est dans un coin, en retrait, qu'il apercevait les trois collègues auxquels il portait le plus de vénération : Nöldeke, de Goeje et Guidi ; l'impression lui en était restée, impérissable.

Cependant, le P. Peeters n'avait pas à chercher de ces beaux exemples en dehors d'une histoire qu'il connaissait à la perfection ; il lui suffisait de feuilleter un album de famille. Un trait essentiel manquerait à l'image du P. Peeters, et nous serions infidèle à sa volonté, si, en terminant, nous n'évoquions à son propos une figure à laquelle il avait voué un culte secret.

Il s'agit de Godefroid Henskens, dont il parle en ces termes vibrants : « *Henschenius*, nom qu'il faudrait écrire en lettres d'or sur le mémorial des *Acta Sanctorum*, précisément parce qu'il ne rappelle rien de très éclatant et ne résume qu'une longue vie d'effacement volontaire. Godefroid Henskens est l'un de ces nobles caractères qui ont dédaigné la renommée, sans s'inquiéter de savoir si ce dédain même leur serait compté. D'autres ont tenu dans l'histoire des *Acta Sanctorum* une place plus voyante ; personne n'a plus largement contribué à réaliser les difficiles conditions d'équilibre intérieur et de cohésion, faute desquelles l'œuvre aurait péri avant

[1] *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, N. F., t. XIV (1935), p. 130.

d'avoir réussi à se consolider. Modeste, désintéressé, dévoué sans réserve à la tâche commune et soucieux uniquement d'en assurer le succès, il demeure le modèle accompli de ces ouvriers obscurs, dont les services sont infiniment supérieurs à leur rôle apparent » ([84], p. 16-17).

« D'autres ont tenu une place plus voyante. » Celui qui traçait ces mots pouvait penser aux deux noms illustres encadrant dans l'histoire celui d'Henskens : Bolland, et surtout Papebroch, ce Papebroch dont le P. Delehaye, comme l'a noté le P. Peeters, laissait volontiers paraître, dans ses minutes d'abandon, qu'il l'avait pris pour idéal. Au sujet de la personnalité puissante du P. Delehaye, sur le plan scientifique autant que sur le plan humain, le P. Peeters a dit en termes mesurés tout ce qu'il y avait à dire. Mais il ne pouvait ajouter que, vivant durant près de quarante ans à ses côtés et, sinon sous sa férule, du moins à son ombre, il lui était arrivé, sans doute plus fréquemment qu'à son tour, d'avoir à faire preuve de cette condescendance mutuelle dont il écrivait un jour que c'est à ce prix qu'entre des esprits d'élite voués à une tâche commune les affinités électives prennent le dessus.

Et il le fit de bon cœur, sans compter, comme lorsqu'il alimentait généreusement de sa meilleure encre des ouvrages signés par d'autres, quitte à confier, en manière de compensation, cette remarque malicieuse à son cahier de réflexions : « Travailler en équipe est une bonne formule. N'en médisons pas sous prétexte que les larrons en foire en connaissent la vertu. Mais il faut pourtant consentir à voir qu'elle prête à des abus. La courte échelle est éminemment un travail d'équipe » (Ms.).

On n'imagine pas que le nom du P. Peeters puisse jamais cesser de rappeler, en hagiographie, rien que « de très éclatant ». Mais pour rendre pleine justice à sa mémoire, on voudra bien se souvenir que lui-même ne désirait se faire gloire, si l'on peut dire, que d'« une longue vie d'effacement volontaire », au sein d'une activité collective à laquelle il insistait pour que s'adressât, par delà sa personne, tout honneur qui venait à lui échoir.

Son éloge d'Henskens prenait, de ce chef, valeur de témoignage : « Ce n'est pas seulement pour sa part de travail créateur dans la genèse de l'œuvre qu'Henschenius a pu être appelé le second fondateur des *Acta Sanctorum*. Son grand et inoubliable service est d'avoir établi par son exemple la loi fondamentale d'une collaboration désintéressée et d'un dévouement absolu à l'œuvre commune.

Faute de cet esprit, dont il est le parfait modèle, l'institution bollandienne n'aurait pas tardé à périr par dislocation intérieure, et la puissance même des talents appelés à s'y coudoyer journellement ne pouvait que précipiter cette crise fatale. A ceux qui demanderaient comment assurer la marche durable d'une entreprise qui requiert une parfaite conformité de vues et la convergence de toutes les forces, on pourrait se borner à répondre : « Cherchez un Godefroid Henschenius. » Mais il serait difficile à trouver » ([84], p. 19). Pour sa part, le P. Peeters trouvait et saluait en Victor de Buck un autre exemple typique de ces qualités, à la période moderne du bollandisme.

Autant d'ailleurs et même plus qu'à une nécessité vitale de l'œuvre, ce dépassement de l'individu répondait, chez le P. Peeters, à une option de l'être profond et rejoignait les exigences de sa vocation religieuse, ainsi que le soulignèrent en plus d'une occasion ses supérieurs. Il avait médité de longue date une page de Taine [1] dont il fit la substance de sa réponse et de ses adieux, lors de la séance d'hommage que nous avons évoquée en tête de ces lignes. En voici le début, qu'il déclama avec émotion : « Tant qu'un homme ne s'intéresse qu'à soi, à sa fortune, à son avancement, à son succès personnel et propre, il s'intéresse à bien peu de chose : tout cela est de médiocre importance et de courte durée, comme lui-même. A côté de cette barque qu'il conduit avec tant de soin, il y en a des milliers et des millions d'autres, de structure pareille et de taille à peu près égale : aucune d'elles ne vaut beaucoup, et la sienne ne vaut pas davantage... »

« Heureusement, pour mieux placer son effort, l'homme a d'autres objets plus vastes et plus solides, une famille, une commune, une église, une patrie, toutes les associations dont il est ou devient membre, toutes les entreprises collectives de science, d'éducation, de bienfaisance, d'utilité locale ou générale, la plupart pourvues d'un statut légal et constituées en corps ou même en personnes civiles, aussi bien définies et protégées que lui, mais plus précieuses et plus viables : car elles servent beaucoup d'hommes et durent indéfiniment ; même, quelques-unes ont une histoire séculaire, et la longueur de leur passé présage la longueur de leur avenir.

[1] *Les Origines de la France contemporaine. Le Régime moderne*, t. I, livre IV, ch. I.

Dans l'innombrable flottille des esquifs qui sombrent incessamment, et incessamment sont remplacés par d'autres, elles subsistent comme des vaisseaux de haut bord... »

Dans la note plus exclusivement religieuse que l'on attendait de lui, Lacordaire a énoncé une vérité analogue, en une formule également imagée, que répétait, en 1948, l'avant-propos aux *Figures bollandiennes contemporaines* [85] et qui fut retenue pour le souvenir mortuaire du défunt *Senior* des Bollandistes : « Ce qu'il nous faut, pour nous sentir utiles et nous attacher à notre vie, c'est la certitude de travailler à quelque chose d'éternel ; et nous l'avons... Ouvriers d'une œuvre commencée par Dieu, nous y apportons une pierre que les siècles n'ébranleront jamais, et, si faible que soit notre part dans l'édifice commun, elle y sera éternellement. Ainsi, aux jours du moyen âge, on voyait des chrétiens quitter leur patrie pour se donner à quelque cathédrale qui se bâtissait sur les bords d'un fleuve étranger ; contents de leur journée, parce qu'elle avait servi, ils regardaient, le soir, de combien l'œuvre s'était avancée vers Dieu, et, lorsque après vingt ou trente ans d'un obscur travail la croix brillait au sommet du sanctuaire élevé de leurs mains, ils y jetaient un dernier regard et...s'en allaient, sans laisser leur nom, mourir en paix dans la bienheureuse pensée d'avoir fait quelque chose pour Dieu [1]. »

A côté de cette leçon, la plus grave et la plus nécessaire peut-être que le P. Peeters ait ambitionné de nous donner, ne peut guère figurer que celle de la magnifique unité de sa vie. Nous la recueillerons telle qu'au seuil de son éternité une des dernières phrases tombées de sa plume l'exprimait, avec une humble assurance qui n'est pas sans rappeler, toutes proportions gardées, celle dont usa un jour le Maître de vérité auquel il avait attaché ses pas : « L'auteur sent mieux que personne tout ce que son effort avait de démesuré. Du moins peut-il se rendre le témoignage de n'avoir rien avancé sur ces épineux problèmes, sans être rassuré par une évidence intime aussi impérieuse que la voix de la conscience, parce qu'elle est, elle aussi, garantie par la certitude de n'avoir à aucun moment rusé avec la vérité [2]. »

Paul Devos.

[1] Quatrième *Conférence* de Toulouse.

[2] *Le Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, à la fin de l'avant-propos.

BIBLIOGRAPHIE
DU P. PAUL PEETERS

I. DANS LES *ACTA SANCTORUM*

1. Acta Sanctorum Novembris, collecta, digesta, illustrata a Carolo De Smedt, Francisco Van Ortroy, Hippolyto Delehaye, Alberto Poncelet et Paulo Peeters, Societatis Iesu presbyteris. *Tomus III*, quo dies quintus, sextus, septimus et octavus continentur [1]. — Bruxellis, 1910, in-fol., xii-1001 pp.
2. Acta Sanctorum Novembris, collecta, digesta, illustrata ab Hippolyto Delehaye et Paulo Peeters, Societatis Iesu presbyteris. *Tomus IV*, quo dies nonus et decimus continentur [2]. — Bruxellis, 1925, in-fol., xii-767 pp.
3. Acta Sanctorum Novembris, collecta, digesta, illustrata ab Hippolyto Delehaye, Paulo Peeters et Mauritio Coens, Societatis Iesu presbyteris. *Tomi II pars posterior*, qua continetur Hippolyti Delehaye *Commentarius perpetuus in Martyrologium Hieronymianum* ad recensionem Henrici Quentin, O. S. B. — Bruxellis, 1931, in-fol., xxiii-721 pp.
4. Propylaeum ad Acta Sanctorum Decembris, ediderunt Hippolytus Delehaye, Paulus Peeters, Mauritius Coens, Balduinus de Gaiffier, Paulus Grosjean, Franciscus Halkin, pres-

[1] Dans ce volume quatre commentaires sont signés des initiales du P. Peeters : De SS. Zacharia et Elisabeth parentibus S. Iohannis Baptistae (p. 5-29) ; De SS. Domnino et sociis mm. in Palaestina (p. 46-52) ; De SS. Hierone et sociis mm. Melitinae in Armenia (p. 325-338) ; De S. Achilla ep. Alexandrino (p. 338-340).

[2] Dix commentaires du P. Peeters : De S. Timotheo ep. Antinoi (p. 115-117) ; De S. Ascanafro principe Romano (p. 142-144) ; De S. Isbozeta m. in Perside (p. 191-216) ; De S. Iohanne presbytero abbate Montis Bizan in Aethiopia (p. 247-267) ; De S. Demetriano Antiochiae episcopo (p. 384-391) ; De SS. Narsete, Ioseph et sociis mm. in Perside (p. 411-432) ; De S. Martyriano seu Mari de Beth-Sahde m. (p. 432-472) ; De S. Daniele monacho in Perside (p. 472-474) ; De S. Constantino m. in Babylonia (p. 541-563) ; De S. Maria Iuniore matrona Bizyae in Thracia (p. 688-705).

byteri Societatis Iesu. *Martyrologium Romanum... scholiis historicis instructum* [1]. — Bruxellis, 1940, in-fol., XXIII-660 pp.

II. DANS LES *ANALECTA BOLLANDIANA*

Les comptes rendus critiques insérés au Bulletin des publications hagiographiques *des* Analecta Bollandiana *ne sont pas repris ici. Ils sont signés du nom de l'auteur aux tomes XXII (1903) et XXIII (1904), puis de ses seules initiales* P. P. *du tome XXIV (1905) au tome LXVI (1948). A partir du tome L (1932), chaque* Bulletin *se termine par des notices bibliographiques non signées.*

5. Notes sur la légende des apôtres S. Pierre et S. Paul dans la littérature syrienne. — XXI (1902), 121-140.
6. Historia S. Abramii ex apographo arabico. — XXIV (1905), 349-356.
7. La légende de Saïdnaia. — XXV (1906), 137-157.
8. Miraculum sanctorum Cyri et Iohannis in urbe Monembasia. — Ibid., 233-240.

[1] Dans cette œuvre collective, aucune notice n'est signée. Voici la liste des principales notices dues au P. Peeters : De SS. Cyrillo et Methodio epp. (p. 63-64) ; De SS. Sadoth ep. et aliis CXXVIII mm. in Perside (p. 70) ; De SS. Iona et Barachisio mm. in Persia (p. 116-117) ; De SS. Symeone ep. Seleuciae et sociis mm. in Perside (p. 149-151) ; De SS. Orentio, Heroe, Pharnacio, Firmino, Firmo, Cyriaco et Longino mm. Satalis in Armenia (p. 253) ; De S. Symeone cognomento Salo, Emesae (p. 265) ; De S. Domitio m. in Syria (p. 271) ; De SS. Dormientibus septem Ephesi (p. 308-309) ; De SS. Ia et sociis mm. in Persia (p. 322) ; De S. Wenceslao duce Bohemiae m. (p. 421-422) ; De SS. Rhipsime et sociis vv. mm. in Armenia (p. 424-425) ; De S. Gregorio ep. Magnae Armeniae (p. 426-427) ; De SS. Aretha et sociis mm. in civitate Nagran (p. 473-474) ; De S. Frumentio ep. in India (p. 480) ; De S. Elesbaan rege Aethiopiae (p. 480-481) ; De SS. Hierone, Nicandro, Hesychio et aliis XXX mm. Melitinae (p. 502) ; De S. Menna Aegyptio m. (p. 511-512) ; De S. Martino papa m. in Chersoneso (p. 513-514) ; De SS. Benedicto, Iohanne, Matthaeo, Isaac et Christiano eremitis mm. in Polonia (p. 515-516) ; De S. Iosaphat archiep. Polocensi, m. Vitepsci (p. 516-517) ; De SS. Guria et Samona mm. Edessae (p. 524-525) ; De S. Gregorio Thaumaturgo ep. Neocaesariensi (p. 527-528) ; De S. Catharina v. m. Alexandriae (p. 543-544) ; De S. Iacobo interciso, m. in Persia (p. 549-550) ; De SS. Barlaam et Iosaphat, in India (p. 551-552) ; De S. Barsaba m. in Perside (p. 578) ; De S. Christiana ancilla apud Iberos (p. 585-586) ; De S. Archelao ep. in Mesopotamia (p. 602-603).

9. Une version arabe de la Passion de sainte Catherine d'Alexandrie. — XXVI (1907), 5-32.
10. Le martyrologe de Rabban Sliba. — XXVII (1908), 129-200.
11. Le sanctuaire de la lapidation de S. Étienne. — Ibid., 359-368.
12. Une Passion arménienne de S. Georges. — XXVIII (1909), 249-271.
13. Une Passion arménienne des SS. Abdas, Hormisdas, Šâhîn (Suenès) et Benjamin. — Ibid., 399-415.
14. S. Eleutherios-Guhištâzâd. — XXIX (1910), 151-156.
15. La vision de Denys l'Aréopagite à Héliopolis. — Ibid., 302-322.
16. Le Révérend Père Charles De Smedt. — XXX (1911), I-X. — Repris dans le n° 85, ci-dessous, chap. I. Cf. n° 105.
17. Pour l'histoire du synaxaire arménien. — XXX (1911), 5-26.
18. La Passion arménienne de S. Phocas. — Ibid., 290-295.
19. Une Invention des SS. Valère, Vincent et Eulalie dans le Péloponèse. — Ibid., 296-306.
20. S. Romain le néo-martyr († 1er mai 780), d'après un document géorgien. — Ibid., 393-427.
21. La version géorgienne de l'autobiographie de Denys l'Aréopagite. — XXXI (1912), 5-10. — Cf. ci-dessous, n° 37.
22. Le Révérend Père Albert Poncelet. — XXXI (1912), 129-136. — Repris dans le n° 85, ci-dessous, chap. II.
23. De codice hiberico bibliothecae Bodleianae Oxoniensis. — XXXI (1912), 301-318.
24. S. Antoine le néo-martyr. — Ibid., 410-450. — Cf. n° 26.
25. S. Hilarion d'Ibérie. — XXXII (1913), 236-269.
26. L'autobiographie de S. Antoine le néo-martyr. — XXXIII (1914), 52-63.
27. S. Ražden le Persan. — Ibid., 294-317.
28. A nos lecteurs [6 décembre 1919]. — Ibid., 377-379.
29. La canonisation des saints dans l'Église russe. — Ibid., 380-420. — Voir ci-dessous, n° 32.
30. Histoires monastiques géorgiennes. — XXXVI-XXXVII (1917-1919, paru en 1922-1923), 5-319. — Identique au n° 83, ci-dessous.
31. Un nouveau manuscrit arabe du récit de la prise de Jérusalem par les Perses en 614. — XXXVIII (1920), 137-147. — Voir ci-dessous, n° 112.
32. La canonisation des saints dans l'Église russe. Note complémentaire. — XXXVIII (1920), 172-176. — Voir n° 29, ci-dessus.
33. La légende de S. Jacques de Nisibe. — XXXVIII (1920), 285-373.

34. Le Révérend Père François Van Ortroy. — XXXIX (1921), 5-19. — Repris dans le n° 85, ci-dessous, chap. IV.

35. Les traductions orientales du mot Martyr. — XXXIX (1921), 50-64.

36. Un Miracle des SS. Serge et Théodore et la Vie de S. Basile, dans Fauste de Byzance. — Ibid., 65-88.

37. La version ibéro-arménienne de l'autobiographie de Denys l'Aréopagite. — Ibid., 277-313. — Cf. n° 21, ci-dessus.

38. Traductions et traducteurs dans l'hagiographie orientale à l'époque byzantine. — XL (1922), 241-298. — Repris dans le n° 86, ci-dessous, appendice.

39. A propos de l'Évangile arabe de l'Enfance. Le manuscrit de J. Golius. — XLI (1923), 132-134. — Cf. n° 82, ci-dessous.

40. Le texte original de la Passion des Sept Dormants. — XLI (1923), 369-385.

41. La date de la fête des SS. Juventin et Maximin. — XLII (1924), 77-82.

42. S. Démétrianus évêque d'Antioche? — Ibid., 288-314.

43. Le « Passionnaire d'Adiabène ». — XLIII (1925), 261-304.

44. La Passion géorgienne des SS. Théodore, Julien, Eubulus, Malcamon, Mocimus et Salamanès. — XLIV (1926), 70-101. — En collaboration avec Robert P. Blake.

45. La Passion arabe de S. 'Abd al-Masîḥ. — Ibid., 270-341.

46. Saint Thomas d'Émèse et la Vie de sainte Marthe. — XLV (1927), 262-296.

47. L'église géorgienne du Clibanion au Mont Admirable. — XLVI (1928), 241-286.

48. La Passion de S. Julien d'Émèse. — XLVII (1929), 44-76.

49. La Passion de S. Pansophios d'Alexandrie. — Ibid., 307-337. — Voir ci-dessous, n° 122.

50. La Passion de S. Michel le Sabaïte. — XLVIII (1930), 65-98.

51. La Passion de S. Basile d'Épiphanie. — Ibid., 302-323.

52. Une légende syriaque de S. Iazdbozid. — XLIX (1931), 5-21.

53. La première traduction latine de « Barlaam et Joasaph » et son original grec. — Ibid., 276-312.

54. Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques. — L (1932), 5-58. — Cf. n° 128, ci-dessous.

55. Un colophon géorgien de Thornik le Moine. — L (1932), 358-371.

56. Jérémie, évêque de l'Ibérie perse (431). — LI (1933), 5-33.

57. Une Vie grecque du pape S. Martin Ier. — Ibid., 225-262.

58. Les Khazars dans la Passion de S. Abo de Tiflis. — LII (1934), 21-56.

59. A propos de la Vie sahidique de S. Pachôme. — Ibid., 286-320. — Voir ci-dessous, n° 75.

60. Sainte Šoušanik, martyre en Arméno-Géorgie († 13/14 décembre 482/484). — LIII (1935), 5-48, 245-307.

61. Sur une contribution récente à l'histoire du monophysisme [A propos du *Concilium Chalcedonense* d'E. Schwartz]. — LIV (1936), 143-159.

62. Une Vie copte de S. Jean de Lycopolis. — Ibid., 359-381.

63. Après un siècle. L'œuvre des Bollandistes de 1837 à 1937. — LV (1937), v-xliv. — Reproduction abrégée au n° 144, ci-dessous.

64. La date du martyre de saint Syméon, archevêque de Séleucie-Ctésiphon. — LVI (1938), 118-143.

65. La légende de S. Orentius et de ses six frères martyrs. — Ibid., 241-264.

66. S. Dometios le martyr et S. Dometios le médecin. — LVII (1939), 72-104.

67. La Passion de S. Pierre de Capitolias († 13 janvier 715). — Ibid., 299-333. — Voir le n° suivant.

68. Glanures martyrologiques : Les Néo-martyres de Ḥoms en 779. La basilique des Confesseurs à Édesse. Encore S. Pierre de Maïouma. — LVIII (1940), 104-125.

69. La Vie géorgienne de S. Porphyre de Gaza. — LIX (1941), 65-216.

70. Le Révérend Père Hippolyte Delehaye. — LX (1942), i-xxxvii. — Repris dans le n° 85, ci-dessous, chap. V. Cf. n° 148.

71. S. Grégoire l'Illuminateur dans le calendrier lapidaire de Naples. — LX (1942), 91-130.

72. S. Syméon Stylite et ses premiers biographes. — LXI (1943), 29-71. — Repris dans le n° 86, ci-dessous, chap. V.

73. Sainte Golindouch, martyre perse († 13 juillet 591). — LXII (1944), 74-125.

74. L'épilogue du Synode de Tyr en 335. — LXIII (1945), 131-144. — Voir ci-dessous, n° 150.

75. Le dossier copte de S. Pachôme et ses rapports avec la tradition grecque. — LXIV (1946), 258-277. — Voir ci-dessus, n° 59 ; ci-dessous, n°s 135 et 152.

76. Les ex-voto de Khosrau Aparwēz à Sergiopolis. — LXV (1947), 5-56. — Cf. n° 160, ci-dessous.

77. Jacques de Saroug appartient-il à la secte monophysite ? — LXVI (1948), 134-198.

III. OUVRAGES SÉPARÉS

Les tirages à part d'articles mentionnés dans d'autres sections de cette bibliographie ne sont pas repris ici.

Les éditions successives d'un ouvrage sont groupées sous un même numéro, à la date de la première édition.

Sauf indication contraire, tous ces ouvrages sont de format in-8° et publiés à Bruxelles.

78. Henry Beck, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Congo Belge. — Bruges, 1898, 211 pp. — Deuxième édition, 1899, 238 pp. — Troisième édition, 1910, 238 pp. — Quatrième édition, [1911], 187 pp.

79. L'âme et la vie. Conférences faites à la Sodalité des étudiants de l'Université catholique de Louvain. — Louvain, 1910, 99 pp.

80. Bibliotheca hagiographica orientalis. Ediderunt Socii Bollandiani. — 1910, XXIII-288 pp. (dans la collection *Subsidia hagiographica*, n° 10).

81. Évangiles apocryphes. I. Protévangile de Jacques, Pseudo-Matthieu, Évangile de Thomas. Textes annotés et traduits par Ch. MICHEL. Histoire de Joseph le Charpentier. Rédactions copte et arabe traduites et annotées par P. PEETERS. — Paris, 1911, XL-255 pp. (dans la collection *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, n° 13).

82. Évangiles apocryphes. II. L'Évangile de l'Enfance. Rédactions syriaques, arabe et arméniennes traduites et annotées. — Ibid., 1914, LX-330 pp. (dans la même collection, n° 18). — Voir ci-dessus, n° 39.

83. Histoires monastiques géorgiennes. — (1922) 1923, 319 pp. — Identique au n° 30, ci-dessus.

84. L'œuvre des Bollandistes. — 1942, 128 pp. — *Mémoires de l'Académie royale de Belgique, Classe des Lettres*, collection in-8°, 2e série, t. XXXIX, n° 4. — Constitue le n° 24 de la collection *Subsidia hagiographica*.

85. Figures bollandiennes contemporaines. — 1948, 120 pp. in-16 (dans la *Collection Durandal*, n° 73). — Les chapitres I, II, IV et V sont la réimpression des n^{os} 16, 22, 34 et 70, ci-dessus ; les chapitres III et VI, des n^{os} 108 et 116, ci-dessous.

86. Orient et Byzance. Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine. — 1950, 236 pp. (dans la collection *Subsidia hagio-*

graphica, n° 26). — Le chap. V et l'appendice sont un remaniement des n^os^ 72 et 38, ci-dessus.

87. Recherches d'histoire, de philologie et d'hagiographie orientales. — Deux volumes, à paraître en 1951 (dans la collection *Subsidia hagiographica*, n° 27).

IV. PRINCIPAUX ARTICLES EN DEHORS DES *ANALECTA BOLLANDIANA*

88. Langues et littératures anciennes dans l'éducation. — *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, t. LXIX (Paris, 1896), pp. 224-249, 475-490 ; t. LXX (1897), pp. 496-512, 633-646.

89. Langage et pensée. — *Revue des questions scientifiques*, 2^e^ série, t. XI (Louvain-Bruxelles, 1897), p. 139-181.

90. Pensée et langage. — Ibid., t. XII (1897), p. 449-483.

91. Deux mots d'un profane sur le style. — *La Revue Générale*, t. LXVIII (Bruxelles, 1898), p. 5-25.

92. Compte rendu critique de : Giovanni Vailati, Alcune osservazioni sulle questioni di parole nella storia della scienza e della cultura. — *Revue des questions scientifiques*, 2^e^ série, t. XV (1899), p. 623-627.

93. A propos du libre arbitre. — Même recueil, t. XVII (1900), p. 118-143.

94. Compte rendu critique de : Lucien Roure, S. J., Doctrines et problèmes. — Ibid., p. 636-638.

95. Compte rendu critique de : M. De Munnynck, O. P., La conservation de l'énergie et la liberté morale. — Ibid., t. XVIII (1900), p. 638-642.

96. La langue internationale. — Même recueil, 3^e^ série, t. I (1902), p. 547-586. — Réponse aux observations de Louis Couturat. — Ibid., t. II (1902), p. 223-230.

97. Les Missions catholiques et les langues indigènes. — *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, t. VII (Bruxelles, 1905), p. 19-39. — Nouvelle rédaction, avec d'importants compléments, dans *Revue des questions scientifiques*, 3^e^ série, t. VII (1905), p. 575-615.

98. A propos de l'origine des langues. Unité ou pluralité? — *La Revue apologétique*, t. VIII (Bruxelles, 1906-1907), p. 422-439.

99. Compte rendu critique de : W. E. Crum, Catalogue of the Cop-

tic Manuscripts in the British Museum. — *Byzantinische Zeitschrift*, t. XVI (Munich, 1907), p. 300-303.

100. Compte rendu critique de : N. Marr, Osnovnyja tablitsy k' grammatikè drevnegruzinskago jazykè (Tables fondamentales de grammaire paléo-géorgienne). — *Revue des questions scientifiques*, 3e série, t. XIV (1908), p. 639-642.

101. La légende de S. Denys l'Aréopagite et l'épître à Apollophanès [en arabe]. — *Al-Machriq*, t. XII (Beyrouth, 1909), p. 118-127.

102. Une ancienne version arabe de la Vie de S. Euthyme [en arabe]. — Ibid., p. 344-353.

103. S. Barlaam du Mont Casius. — *Mélanges de la Faculté orientale (Université Saint-Joseph, Beyrouth)*, t. III, fasc. 2 (1909), p. 805-813.

104. Compte rendu critique de : Henry Dugout, S. J., Atlas philologique élémentaire. — *Missions belges de la Compagnie de Jésus*, t. XIII (1911), p. 36-37.

105. Nécrologie. Le R. P. Charles De Smedt. — *Revue des questions scientifiques*, 3e série, t. XIX (1911), p. 693-696. — Voir ci-dessus, no 16.

106. Philologie et histoire. Conférence faite, le 23 février 1911, à la Société philologique de l'Université de Louvain. — *La Revue des Humanités en Belgique*, t. XIV (Malines, 1911), p. 130-156. — Il en existe un tirage à part avec pagination spéciale (Gand, 1912).

107. La Passion arménienne de S. Serge le Stratélate. — *Huschardzan. Festschrift aus Anlass des 100jährigen Bestandes der Mechitharisten-Kongregation in Wien...* (Vienne, 1911), p. 186-192.

108. Le Révérend Père Joseph Van den Gheyn. — *Revue des questions scientifiques*, 3e série, t. XXIII (1913), p. 389-396. — Repris dans le no 85, ci-dessus, chap. III.

109. Collaboration à la *Libre Belgique* clandestine, durant la première guerre mondiale, sous le pseudonyme *Belga*.

109*bis*. La guerre et la bonté divine. — *La Femme belge*, t. I (Bruxelles, 1914-1915), p. 933-938.

110. Le début de la persécution de Sapor d'après Fauste de Byzance. — *Revue des études arméniennes*, t. I (Paris, 1920-1921), p. 15-33.

111. La Yougoslavie. Extrait d'une conférence faite à Tournai, en mars 1923. — *La Revue générale*, t. CX (1923), p. 356-385.

112. La prise de Jérusalem par les Perses. — *Mélanges de l'Université Saint-Joseph (Beyrouth)*, t. IX (1923-1924), p. 1-42. — Voir ci-dessus, no 31.

113. Sur la nécessité d'un Onomasticon de l'Orient byzantin. — *Byzantion*, t. I (Bruxelles, 1924), p. 485-499.

114. Une sainte arménienne oubliée. Sainte Marie la Jeune († 902-903). — *Handes Amsorya*, t. XLI (Vienne, 1927), col. 723-730.

115. Un nouveau document sur l'histoire des Turcs? [Compte rendu critique de : A. Mingana, The Early Spread of Christianity in Central Asia and the Far East : a New Document]. — *Byzantion*, t. IV (1927-1928), p. 569-574.

116. Le Révérend Père Henri Bosmans, S. J. — *Revue des questions scientifiques*, 4e série, t. XIII (1928), p. 201-214. — Repris dans le n° 85, ci-dessus, chap. VI.

117. La Vie de Rabboula, évêque d'Édesse († 7 août 436). — *Recherches de science religieuse*, t. XVIII (= *Mélanges L. de Grandmaison*, Paris, 1928), p. 170-204.

118. Linguistique caucasienne [Compte rendu critique de : Adolf Dirr, Einführung in das Studium der kaukasischen Sprachen]. — *Le Muséon*, t. XLII (Louvain, 1929), p. 100-111.

119. Pour l'histoire de l'alphabet arménien. — *Revue des études arméniennes*, t. IX (1929), p. 203-237.

120. Rapport sur : A. Cuny, La catégorie du duel dans les langues indo-européennes et chamito-sémitiques. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres et des sciences morales et politiques*, 5e série, t. XV (1929), p. 192-196.

121. Histoire et littérature géorgiennes [Comptes rendus critiques de : Ivané Džavakhišvili, Histoire économique de la Géorgie ; Franz Zorell, S. J., Grammatik zur altgeorgischen Bibelübersetzung, mit Textproben und Wörterverzeichnis ; A. Chanidzé, Grammaire géorgienne]. — *Byzantion*, t. V (1929-1930), p. 694-701.

122. Une légende de Virgile dans l'hagiographie grecque. — *Mélanges Paul Thomas* (Bruges, 1930), p. 546-554. — Cf. n° 49, ci-dessus.

123. Comment travailler à la réunion de l'Église russe? — *Nouvelle Revue théologique*, t. LVIII (Louvain, 1931), p. 35-46.

124. L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie en 338. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres*, 5e série, t. XVII (1931), p. 10-47.

125. Quelques noms géographiques arméniens dans Skylitzès. — *Byzantion*, t. VI (1931), p. 435-440.

126. Le livre posthume de Markwart [Compte rendu critique de : Joseph Markwart, Südarmenien und die Tigrisquellen nach griechischen und arabischen Geographen]. — Ibid., p. 855-860. — Cf. n° 130, ci-dessous.

127. Une « vie romancée » de Harun ar-Rashid [Compte rendu critique de : G. Audisio, Harun ar-Rashid, Caliph of Bagdad]. — *Byzantion*, t. VI (1931), p. 870-871.

128. Les débuts du christianisme en Géorgie. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres*, 5e série, t. XVIII (1932), p. 25-27. — Voir ci-dessus, n° 54.

129. Une grammaire géorgienne en langue française [Compte rendu critique de : N. Marr et M. Brière, La langue géorgienne]. — *Byzantion*, t. VII (1932), p. 526-531.

130. Markwart, mis en ordre par Honigmann [Note sur le compte rendu, par E. Honigmann, de : Joseph Markwart, Südarmenien und die Tigrisquellen nach griechischen und arabischen Geographen]. — Ibid., p. 531-532. — Cf. n° 126, ci-dessus.

131. Compte rendu critique de : Adolf Rücker, Anton Baumstark zum 60. Geburtstag. — *Byzantion*, t. VII (1932), p. 695-696.

132. Simples réflexions sur l'objection de conscience. — *Bulletin de l'Amicale Saint-Michel*, t. II (Bruxelles, 1932), p. 38-44.

133. Le secret professionnel de l'avocat. — *Saint-Michel* (*Bulletin de l'Association des anciens élèves du Collège Saint-Michel*), Bruxelles, octobre 1933, p. 2-10. — Cf. n° 138.

134. Deux puissances rivales : l'opinion publique et l'histoire. Conférence du 1er octobre 1932. — *Hauteclaire*, t. III (Bruxelles, 1933), p. 6-27.

135. Note bibliographique sur : François Halkin, S. J., Sancti Pachomii Vitae graecae. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres*, 5e série, t. XIX (1933), p. 20-21.

136. *Πασαγνάθης - Περσογενής*. — *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 405-423.

137. Le Révérend Père Carlos Lefèvre. — *Hauteclaire*, t. IV (1934), p. 1-11.

138. Le secret professionnel. Précisions nécessaires. — *Nouvelle Revue théologique*, t. LXI (1934), p. 277-284. — Cf. n° 133.

139. A propos de la version arménienne de l'historien Socrate. — *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales*, t. II (= *Mélanges Bidez*, Bruxelles, 1934), p. 647-675.

140. Érudits et polyglottes d'autrefois. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres*, 5e série, t. XXI (1935), p. 123-144. — Repris dans *Le Flambeau*, t. XVIII (Bruxelles, 1935), p. 141-160.

141. Comment se forme un esprit national? [Notes d'un auditeur des Conférences « Hauteclaire »]. — *Hauteclaire*, t. V (1935), p. 163-181.

142. Note bibliographique sur : Habib Zayat, La Croix dans l'Is-

lam. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres*, 5e série, t. XXII (1936), p. 7-8.

143. Le monachisme antique comme force de liaison entre les Églises et nationalités orientales [en arabe]. — *Al-Machriq*, t. XXXIV (1936), p. 321-344.

144. L'œuvre des Bollandistes de 1837 à 1937. — *Le Flambeau*, t. XX (1937), p. 539-570. — Reproduction abrégée du n° 63, ci-dessus.

145. Note bibliographique sur : V. N. Bénéchévitch, Les manuscrits grecs du Mont Sinaï et le monde savant de l'Europe, depuis le xvii^e siècle jusqu'à 1927. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres*, 5e série, t. XXIII (1937), p. 250-251.

146. Notes bibliographiques sur : H. Zayat, Al-Khizanat ach-charqiyat, t. II et IV. — Ibid., t. XXV (1939), p. 19-21 ; t. XXXV (1949), p. 532-537.

147. Encore le coq sacré d'Hiérapolis. — Ibid., t. XXIX (1943), p. 274-310.

148. Notice sur la vie et les travaux du R. P. Hippolyte Delehaye — *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, t. CIX (1943), Notices, p. 55-89. — Comparer le n° 70, ci-dessus.

149. Nos Morts. — *Hauteclaire*, t. X (1944), p. 3-6.

150. Comment saint Athanase s'enfuit de Tyr en 335. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres*, 5e série, t. XXX (1944), p. 131-177. — Cf. n° 74, ci-dessus.

151. Les aphorismes du droit dans la critique historique. — Même *Bulletin*, t. XXXII (1946), p. 81-116.

152. L'édition critique des Vies coptes de S. Pachôme par M. le Professeur Lefort. — *Le Muséon*, t. LIX (= *Mélanges L.-Th. Lefort*, Louvain, 1946), p. 17-34. — Voir ci-dessus, n^os 59 et 75.

153. Un feuillet d'une Vie arabe de S. Pachôme. — *Le Muséon*, t. c., p. 399-412.

154. Observations sur la Vie syriaque de Mār Abā, catholicos de l'Église perse (540-552). — *Studi e testi*, 125 (= *Miscellanea Giovanni Mercati*, t. V, Vatican, 1946), p. 69-112.

155. Un témoignage autographe sur le siège d'Antioche par les Croisés en 1098. — *Miscellanea historica in honorem Alberti De Meyer*, t. I (Louvain, 1946), p. 373-390.

156. Réponse du nouveau docteur *honoris causa*, le R. P. Peeters, au discours de Mgr Michel Andrieu, Strasbourg, 22 novembre 1946. — *Université de Strasbourg* (Strasbourg, 1946), p. 18-19.

157. Un manuscrit byzantin daté du pontificat du pape Jean XIX

(en 1029-1030). — *Archives de l'Orient chrétien*, t. I (= *Mémorial Louis Petit*, Paris-Bucarest, 1948), p. 373-392.

158. Les humanités anciennes dans l'enseignement secondaire. Interview [prise par Édouard Ned]. — *Reconstruction nationale*, édition spéciale hors-série de la *Revue militaire belge* (Bruxelles, [1948]), p. 72-77. — Repris dans *Le Flambeau*, t. XXXI (1948), p. 207-217.

159. Hypatius et Vitalien. — *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves*, t. X (= *Mélanges Henri Grégoire*, t. II, Bruxelles, 1950), p. 5-51.

160. Les ex-voto de Khosrau Aparwēz à la basilique Saint-Serge de Rosāpha. — A paraître dans les *Mémoires de l'Institut national de France* (Académie des Inscriptions), t. XLIII. — Cf. ci-dessus, n° 76, et *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1947, pp. 373 et 511.

LA VÉRITABLE DATE DU MARTYRE DE S. POLYCARPE

(23 FÉVRIER 177)

ET LE « CORPUS POLYCARPIANUM »

1. *L'exactitude d'Eusèbe.*

Je me souviens d'avoir, un jour lointain, dans une conférence faite à Strasbourg sur l'épigraphie chrétienne, parlé avec enthousiasme d'Eusèbe, et d'avoir osé le mettre en parallèle avec Thucydide, ce qui, je le confesse, était singulièrement exagéré. Mais enfin, la comparaison ne portait que sur un point : la fidélité avec laquelle les deux historiens citaient et copiaient leurs documents. Or, quand le contrôle est possible, il apparaît que Thucydide, « inventeur de discours », nous livre des copies littérales ou presque d'« instruments diplomatiques », comme le traité de la quadruple alliance entre Athènes, Argos, Tégée et Mantinée, dont un fragment épigraphique a été retrouvé sur l'Acropole. Et la fameuse inscription d'Arykanda [1] a démontré pareillement le soin minutieux avec lequel Eusèbe a transcrit la réponse de l'empereur Maximin (et, *pro forma*, de ses collègues) à la pétition des villes païennes.

Génie à part, Eusèbe de Césarée mérite par son exactitude, sinon par sa critique, d'être rapproché du plus grand des historiens grecs et même peut-être de tous les historiens. Il ne semble pas qu'il ait jamais altéré sciemment, par interpolation ou d'autre manière, les pièces, souvent rares et précieuses, qu'il nous a conservées, en original ou en traduction : et cela vaut, je crois, pour les édits impériaux (par exemple, pour les édits de tolérance, pour lesquels nous

[1] Cf. H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, fasc. 1 (*Lycie*), n° 282, p. 94 ; *CIL.*, III, 12132 et 13625 *b*.

avons le témoignage et le contrôle de Lactance), pour les extraits des anciens Pères, pour les Martyres de Smyrne et de Lyon. Loin d'interpoler ces documents, Eusèbe, souvent, nous en fournit une forme exempte des additions et surcharges que la critique y relève ou devrait y relever.

2. *Présomption d'historicité en faveur de la date eusébienne.*

Nous ne nous occuperons ici que de la lettre de l'Église de Smyrne qui contient la Passion de Polycarpe (précédée de celle des onze martyrs de Philadelphie), et aussi, mais plus brièvement, du Martyre de Pionius et de celui de Carpus, Papylus et Agathonicé. Ces trois pièces sont citées ou résumées par Eusèbe dans un seul et même chapitre [1], dont nous connaissons la source, puisque l'historien de l'Église a pris soin de nous l'indiquer. Il s'agit d'un recueil d'anciens Martyres dont lui-même est l'auteur. Plus d'une fois, dans l'*Histoire ecclésiastique*, il renvoie à cet ouvrage [2]. Cela est important, car, puisque Eusèbe ne s'est pas borné à citer ces pièces, mais qu'il les a encore éditées, il est vraisemblable qu'il les connaissait bien, qu'il ne les a pas lues distraitement ou superficiellement et que, surtout, il n'a pas commis à leur sujet d'énormes erreurs de date, par pure légèreté — ce qu'on a malheureusement admis, d'une manière aussi déraisonnable que générale.

Parlons d'abord de cette question de date. D'après Eusèbe, le martyre de Polycarpe et des Philadelphiens serait du temps de Marc-Aurèle (161-180). C'est à la même époque qu'il attribue aussi le martyre de Pionius. Enfin, il affirme que dans sa source, c'est-à-dire, évidemment, la source de son *Recueil de Martyres*, les Actes de Carpus, Papylus et Agathonicé suivaient immédiatement les autres pièces, ce qui implique également un synchronisme.

D'ailleurs, en ce qui concerne le dernier groupe, on peut démontrer qu'il s'agit en effet de martyrs du temps de Marc-Aurèle. Notons que Rufin, qui ne se trompe pas toujours, donne la forme *Papyrius* pour *Papylos ;* or, Papyrios est cité par Polycrate d'É-

[1] *Hist. eccl.*, IV, xv.

[2] IV, xv, 47 ; V, préambule, 2 ; V, iv, 3 ; V, xxi, 5. Cf. L. Duchesne, dans les Prolégomènes (p. lxvii) du *Martyrologium Hieronymianum*, édité par De Rossi et Duchesne en tête des *Acta Sanctorum*, Nov. t. II, 1 (1894).

phèse dans l'épître où il énumère les martyrs et docteurs d'Asie qui, comme Polycarpe, ont suivi, pour la célébration de la Pâque, l'usage des Quartodécimans. Il est vrai que certains Actes de ces trois martyrs en font des victimes de la persécution de Dèce (249-251). Mais c'est là une erreur. Des Actes authentiques, ou plus authentiques, ne donnent point de date. Dans son dernier article sur les Martyrs de Pergame[1], le R. P. H. Delehaye accepte la date eusébienne, en faveur de laquelle Harnack s'était prononcé. L'attribution à la persécution de Dèce d'une foule de pièces martyrologiques est une erreur ou une manie dont on peut citer des exemples célèbres. Les Passions les plus insignes n'ont pas échappé à ce genre de transferts. Par exemple, la passion admirable de Perpétue et de Félicité, qui est presque certainement de 203, a été mise sous Valérien et Gallien (253-260) !

Les persécutions de Dèce et de Valérien, en effet, étaient admises par tous les historiens du christianisme, tandis que beaucoup de chrétiens tenaient à ménager les Antonins et les Sévères, dont les règnes, pour la plupart des provinces, avaient été un âge d'or. En particulier, les Antonins jouissaient aussi d'une grande réputation de bienfaisante clémence et avaient permis aux apologistes de se réclamer de leur philosophie. Lactance, on le sait, n'a pas admis que Trajan, Marc-Aurèle, Septime Sévère eussent persécuté les chrétiens. Déjà Tertullien défend Trajan et ne met pas en cause personnellement Marc-Aurèle, ni Commode, tout en accusant le proconsul Saturnin d'avoir, le premier, tiré l'épée contre les chrétiens (martyre des saints de Scilli en 180). Chose remarquable d'ailleurs, les Scillitains, eux aussi, avaient été déplacés, datés de 193, sous Commode.

Si donc Eusèbe, non seulement dans l'*Histoire ecclésiastique* et la *Chronique*, mais encore dans son *Recueil de Martyres*, s'est prononcé si résolument sur la date de ces trois groupes de passions, nous avons tous les motifs de croire que c'est à bon escient qu'il les attribuait au temps de Marc-Aurèle, et que, si des traditions postérieures à Eusèbe donnent des dates différentes, notamment l'époque de Dèce, c'est Eusèbe qui a pleinement raison, et les autres « témoins » qui se trompent.

[1] *Anal. Boll.*, t. LVIII (1940), p. 142-176 : *Les Actes des martyrs de Pergame*. Voir notamment, p. 148, les conclusions relatives à la chronologie.

3. *Waddington contre Eusèbe.*

Comment, dans ces conditions, peut-on expliquer que tous les historiens et critiques modernes, depuis près d'un siècle [1], sauf de rares exceptions, ont abandonné la chronologie d'Eusèbe et placé sous Dèce le martyre de Pionius et la passion des martyrs de Pergame, et d'autre part sous Antonin, bien plus favorable en fait que Marc-Aurèle au christianisme, la passion de Polycarpe? La raison principale en est le prestige d'un grand érudit français, Waddington, qui, dans un mémoire célèbre considéré jusqu'ici comme définitif, a cru pouvoir identifier le proconsul Statius Quadratus, mentionné dans un texte post-eusébien [2], avec le consul Quadratus, dont, par une série de conjectures savantes, il place le proconsulat en 155, sous Antonin le Pieux. Cette première « erreur chronologique d'Eusèbe » une fois établie, on n'a pas hésité à retenir les dates que donnaient des textes tardifs pour Pionius et les martyrs de Pergame.

Nous montrerons dans la dernière partie de ce travail que la base même du raisonnement de Waddington est ruineuse. Mais il nous faut d'abord examiner brièvement l'histoire du texte du Martyre de Polycarpe. La forme la plus ancienne de cette Passion que nous puissions atteindre se trouve dans Eusèbe [3]. Le proconsul qui condamna Polycarpe n'est pas nommé, et tout indique qu'Eusèbe n'a pas connu l'appendice chronologique où il figure. Il ne peut s'agir d'un oubli ou d'une omission d'Eusèbe, puisque, nous l'avons dit, cette Passion faisait partie d'un Recueil d'anciens Martyres édité par Eusèbe lui-même. Le rôle d'éditeur de ces vénérables documents dont Eusèbe s'est chargé est de nature, rappelons-le, à nous inspirer confiance.

4. *Le Pseudo-Pionius* [4].

En revanche, c'est avec la plus grande méfiance qu'il nous faut

[1] Voir ci-dessous, p. 29-31, la Note additionnelle 1.

[2] Ci-après, p. 15-16.

[3] *Hist. eccl.*, IV, xv, 1-45.

[4] Nous supposons connue de tous nos lecteurs l'admirable étude du P. Delehaye, travail de maître, qui a inspiré le présent essai d'un « vieux débutant » : *Les Passions historiques*, § 1. *L'hagiographie de Smyrne*, premier chapitre d'un grand livre, *Les Passions des Martyrs et les Genres littéraires* (Bruxelles, 1921), p. 10-59.

considérer les variantes et notamment les additions au texte d'Eusèbe que nous présente la seconde édition du Martyre de Polycarpe, *ratione auctoris*. Cet auteur est un faussaire notoire dont les procédés ont été qualifiés avec une juste sévérité par le P. Delehaye. C'est le Pseudo-Pionius, postérieur à Eusèbe d'un demi-siècle, qui s'est servi certes des Passions eusébiennes, mais pour les arranger à sa manière, pour les enrichir de tout un roman hagiographique, la *Vie de Polycarpe* (*BHG.* 1561), et de diverses adjonctions et retouches. Le Pseudo-Pionius, « parfait mystificateur », est le moins sûr des garants. Mais avant de mettre le doigt sur ses interpolations et inventions personnelles, il nous faut reconstituer son œuvre, dévoiler ses intentions et caractériser sa manière.

5. *Le* Corpus Polycarpianum *du Pseudo-Pionius.*

Cette œuvre, c'est le *Corpus Polycarpianum*. Lightfoot et le P. Delehaye ont bien montré qu'il se composait essentiellement du Martyre de Polycarpe (*BHG.* 1556-1560), combiné avec cette *Vie de Polycarpe* inventée à peu près de toutes pièces[1], et d'une réédition de la lettre de Polycarpe aux Philippiens. Mais, on ne l'a pas assez dit, le *Corpus Polycarpianum* comprenait une autre pièce encore : une réédition de la Passion de Pionius (*BHG.* 1546). Peut-on prouver que celle-ci faisait effectivement partie du *Corpus* de ce remanieur astucieux que nous appelons le Pseudo-Pionius? La chose nous paraît évidente. Il est démontré que l'auteur de la Vie est responsable au surplus des appendices qui suivent, dans nos manuscrits du Martyre de Polycarpe, la Passion proprement dite[2]. On s'y réfère, en effet, explicitement à la Vie de Polycarpe, qui va, dit-on, suivre le Martyre. Or, l'auteur de ces *addenda* se nomme.

[1] Cf. C. Schmidt, *Gespräche Jesu mit seinen Jüngern* (= *Texte u. Untersuchungen*, t. XLIII, 1919), p. 705-725, cité par Delehaye, op. c., p. 54, note 1.

[2] On les trouvera, par exemple, dans J. B. Lightfoot, *The Apostolic Fathers*², Part II, t. III, p. 410 ss., et dans F. X. Funk, *Patres Apostolici*², t. I (1901), p. 340-345. L'appendice chronologique, ou chapitre xxi, présente quelques variantes fort intéressantes. Ainsi le manuscrit de Moscou, du xiii^e siècle, utilisé pour la première fois par Gebhardt (*Zeitschrift für die hist. Theologie*, t. XLV, 1875, p. 355-370), donne les précisions *κατὰ μὲν Ἀσιανούς* à propos de *ξανθικός* et *κατὰ δὲ Ῥωμαίους* à propos de *πρὸ ἑπτὰ καλανδῶν μαρτίων*. C'est le seul manuscrit qui donne *μαρτίων*, tous les autres donnant *μαΐων*, et la traduction latine *mense aprilio, vii kal. maii.*

Il signe : *Ἐγὼ Πιόνιος*, sans aucune qualification, comme s'il s'agissait d'un personnage très connu. Cependant, soucieux d'authentiquer le document qu'il édite, et avant sa signature, il cite trois autres garants, trois Pères de l'Église : Irénée, Gaïus, évidemment le fameux presbytre contemporain d'Irénée, un Isocrate en qui nous reconnaissons sans peine un autre écrivain fameux, le prophète, apologiste et martyr de Corinthe Kodratos. Le nom de Pionius qui doit garantir l'authenticité d'un texte émanant d'Irénée et copié successivement par les deux autres, doit être également célèbre. Or, nous ne connaissons qu'un seul Pionius, le martyr de Smyrne. Le faussaire, évidemment, a voulu se faire passer pour le martyr. Cette idée, on comprend ce qui la lui a suggérée. Dans le *Recueil des Martyres* d'Eusèbe, la Passion de Pionius suivait immédiatement celle de Polycarpe. Voulant présenter, pour des motifs que nous allons dire, une Vie inédite de Polycarpe, il était naturel de la mettre sous le patronage non seulement d'Irénée, disciple de Polycarpe, et de ses contemporains Gaïus et Kodratos, mais encore du martyr de Smyrne, Pionius. Comment le faussaire aurait-il laissé échapper l'occasion de rééditer avec des interpolations appropriées la Passion même de Pionius ? N'en doutons pas, c'est bien le Pseudo-Pionius qui a introduit dans cette Passion les rapprochements entre Pionius et Polycarpe ignorés d'Eusèbe, qui dit seulement que ces martyrs ont souffert vers le même temps.

Dans un des appendices au Martyre de Polycarpe, le Pseudo-Pionius dit que les documents qu'il publie, copiés d'Irénée successivement par Gaïus, Isocrate et lui-même, il les a miraculeusement découverts grâce à une révélation de Polycarpe. L'auteur de cette fiction avérée n'est-il pas le même qui a prêté au martyr Pionius la vision qui lui prédit, à la veille de l'anniversaire de Polycarpe, qu'il sera arrêté ce jour-là ? N'est-ce pas le même faussaire qui, aux chapitres II et XXIII de la Passion, se contredisant lui-même d'ailleurs, déclare que Pionius, arrêté au sixième mois, le 2, jour de grand sabbat, fut martyrisé le dix-neuvième jour du même mois, qui tombait aussi un samedi ? Nous verrons plus loin l'origine de l'erreur qui dépare déjà le texte d'Eusèbe et par laquelle le grand sabbat, c'est-à-dire le samedi saint, a été placé le 23 février. Mais il est évident que la fixation à un samedi 23 février du martyre de Polycarpe était traditionnelle. A supposer que l'anniversaire de la fête de Polycarpe où Pionius fut arrêté coïncidât également avec cette férie, il était impossible que le 19 du même mois de xan-

thikos fût un samedi. On voit à quelle inadvertance a été conduit le remanieur de ce texte par ailleurs si pathétique, par son désir de présenter Pionius comme mystiquement lié à la personne du grand Polycarpe. Mais nous croyons que ces observations suffisent pour imposer l'hypothèse que la Passion remaniée de Pionius faisait bien partie du *Corpus Polycarpianum*, dont l'auteur a voulu nous faire croire qu'il était mieux informé que quiconque de toutes les circonstances de la vie et de la mort de Polycarpe.

Fort du triple témoignage d'Irénée, de Gaïus et de Quadratus, se donnant pour Pionius le martyr, gratifié des révélations de l'évêque-martyr avec lequel il avait une sorte d'association mystique, il pouvait avec autorité relater la vie inconnue et proclamer la vraie doctrine du grand saint de Smyrne. Il pouvait même rompre avec une tradition remontant à Irénée, dont il invoque pourtant le témoignage : faire fi de l'origine johannique de l'Église de Smyrne, en attribuer la fondation à saint Paul et, du coup, mettre sous le patronage de l'apôtre des gentils son propre système, ni quartodéciman, ni nicénien, sur la célébration de la Pâque — *Tantae molis erat...* Car tel est, en effet, le but suprême du grand effort d'imagination, d'astuce et d'érudition de celui qui, pour célébrer Polycarpe, prit, non sans arrière-pensée, le masque de Pionius.

6. *Le* Corpus Polycarpianum *contenait une réédition de la* Passio Pionii.

Nous attachons, on le comprendra, la plus grande importance à la démonstration d'un fait que nous croyons essentiel : le *Corpus Polycarpianum* contenait une recension remaniée, datée du temps de Dèce, du Martyre de Pionius, celle qu'une recension manuscrite, indépendante d'Eusèbe, nous a conservée. Puisque le point est capital, on exigera peut-être qu'après de très fortes présomptions, nous en apportions des preuves décisives. Les voici.

D'abord, l'historien Socrate, écrivant vers 440, date le martyre de Polycarpe du temps de Gordien (238-244) [1]. Date absurde, d'une invraisemblance criante. Comment l'expliquer, sinon par le fait que Socrate lisait le Martyre de Polycarpe dans un *Corpus Polycarpianum* comprenant entre autres la Passion de Polycarpe

[1] *Hist. eccl.*, V, XXII.

et celle de Pionius, cette dernière pourvue de l'épisode de Sabina-Théodoté, chassée par sa maîtresse *ἐπὶ Γορδιανοῦ ?* Certes, les deux Passions sont accouplées déjà chez Eusèbe. Mais, dans l'*Histoire ecclésiastique*, elles sont toutes deux datées du temps de Marc-Aurèle. C'est donc dans un autre recueil, associant également les deux pièces, mais ne nommant pas d'empereur à propos du martyre de Polycarpe, que Socrate a été chercher l'une et l'autre. Et précisément, d'après le P. Delehaye, le Pseudo-Pionius opérait au début du v^e^ siècle. Peut-être Socrate n'a-t-il connu qu'un exemplaire du dit *Corpus* où la date décienne avait été omise, de sorte que la seule *nota temporis* précise qui subsistât dans l'ensemble du document était les mots : *ἐπὶ Γορδιανοῦ* [1].

Seconde preuve, plus convaincante encore : la notice de Polycarpe dans le Synaxaire, au 23 février [2]. L'influence du Pseudo-Pionius y est indubitable. Cette fois, avec la mention de Dèce. Polycarpe est le successeur de Boucolos. Il est vrai que le synaxariste a emprunté à une autre source la tradition relative à l'apôtre Jean. Lightfoot a été très embarrassé par ces singularités. Il note : « The martyrdom of Polycarp was connected with those of Pionius and his companions as having occurred at the same season of the year and in the same city, and was bound up in the same volume (Euseb., *H. E.*, IV, 15). Pionius however suffered under Decius. Hence the Menaea assign the martyrdom of Polycarp to this same reign. This is the converse error to that of Eusebius, who apparently makes Pionius suffer under M. Aurelius because Polycarp was martyred under this emperor [3]. » Il est évident que la

[1] Il se pourrait que ces deux mots aient fait allusion primitivement, non à l'empereur Gordien, mais au village ou à la propriété située dans la montagne où fut reléguée par sa cruelle maîtresse la servante chrétienne. Supposition d'autant plus vraisemblable que nous trouvons le lieudit *Γόρδας*, alias *Gurdo*, dans une Passion des martyrs pergaméniens. C'était le lieu d'origine de Carpus lui-même : *Carpus episcopus a Gurdo* (dans *Anal. Boll.*, t. LVIII, p. 146). Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 134, l. 53.

[2] *Ἄθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Πολυκάρπου ἐπισκόπου Σμύρνης. Οὗτος ἐμαθητεύθη τῷ θεολόγῳ καὶ εὐαγγελιστῇ Ἰωάννῃ σὺν Ἰγνατίῳ τῷ θεοφόρῳ · καὶ μετὰ Βουκόλον χειροτονεῖται ἐπίσκοπος τῆς Σμυρναίων ἐκκλησίας, προθεσπίσαντος αὐτῷ τὴν ἀρχιερωσύνην τοῦ μακαρίου Βουκόλου. Ἐν δὲ τῷ κατὰ Δέκιον διωγμῷ συλληφθεὶς προσήχθη κ. τ. λ. Synax. Eccl. CP.*, col. 485.

[3] J. B. Lightfoot, *The Apostolic Fathers*[1], Part II, t. I (Londres, 1885), p. 561.

source principale du Synaxaire n'est pas Eusèbe, qui ne connaît pas la *Vie de Polycarpe*, mais le *Corpus Polycarpianum* [1], et il est inutile d'ajouter que ce n'est pas Eusèbe qui se trompe ici.

7. *La tendance du Pseudo-Pionius.*

Il peut paraître audacieusement paradoxal et presque impie, de la part d'un *cultor Polycarpi*, de passer entièrement sous silence le fait que son patron était un homme apostolique, un disciple direct de l'apôtre bien-aimé de son divin Maître, Jean l'Évangéliste, fondateur de l'Église d'Éphèse et qui avait ordonné Polycarpe comme premier évêque de Smyrne. Quel chrétien soucieux du prestige de son Église pouvait, à Smyrne, renoncer à cette tradition, plus d'une fois affirmée par Irénée? Assurément point le martyr Pionius, ardent patriote local et qui ne manque pas de revendiquer dans ses discours apologétiques le grand nom d'Homère. Aurait-il fait fi des antiquités chrétiennes de sa cité, au point de séparer dans le temps le prophétique vieillard des hommes apostoliques? Cela paraît impossible. Et il n'y a point de meilleure preuve du caractère apocryphe de la *Vie de Polycarpe*. L'auteur de celle-ci a certainement connu, ne fût-ce que par Eusèbe, citant Irénée, les origines johanniques de l'Église de Smyrne, mais il les a tues d'une manière systématique. Rien de plus caractéristique à cet égard que ses citations d'Irénée. Toutes celles qui font allusion à Jean sont, dans les appendices du Martyre de Polycarpe, où pourtant Irénée est allégué comme témoin primitif et principal, soigneusement omises.

Or, si l'hagiographe renonce ainsi, pour l'Église de Smyrne qu'il prétend illustrer et pour le héros même du *Corpus Polycarpianum*, aux titres les plus éclatants, il faut certes qu'il obéisse à une pensée bien impérieuse, en tout cas à une intention très précise. Il faut aussi qu'il puisse ne point apparaître comme un ennemi de la gloire de Smyrne. En lui enlevant Jean, il devait lui donner en échange quelqu'un de plus grand encore, et il n'avait guère le choix. Puisqu'il s'agissait d'apostolicité, un nom se recommandait : celui d'un des deux coryphées des apôtres, Pierre et Paul. En choisissant Paul, il faisait de Smyrne l'égale de Rome, alors

[1] Cf. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs*, p. 55.

que Polycarpe, même disciple de saint Jean, ne pouvait assurer à sa ville épiscopale l'égalité avec Éphèse. On croit percevoir ici l'écho de la longue compétition entre les deux cités d'Asie, compétition très ancienne et qui se prolongea jusqu'en plein VI^e siècle, où Justinien la trancha une fois de plus en faveur d'Éphèse [1].

Je m'en voudrais d'insister sur ce point, parce que, très certainement, si le martyr Pionius était de Smyrne ou, tout au moins, des environs, le faussaire qui se sert de son nom, tout en connaissant la région de Smyrne, était un Oriental. Nous reviendrons sur la *Vie de Polycarpe* et sa tendance. Qu'il nous suffise de répéter ici que, si l'auteur y a présenté S. Paul comme le fondateur de l'Église de Smyrne, c'est principalement pour donner à sa doctrine sur la Pâque une autorité qu'il croyait irréfutable. Il est clair que, si S. Paul, mort plus d'une génération avant la fin du I^er siècle de notre ère, avait fondé l'Église de Smyrne, il n'était plus possible de lui assigner comme successeur direct S. Polycarpe. Et voilà la raison pour laquelle, entre Paul et Polycarpe, le Pseudo-Pionius insère un certain Stratéas, cité dans les *Constitutions Apostoliques*, VII, 46, et dont il fait le frère de Timothée (les *Constitutions Apostoliques* nommaient Ariston, Stratéas, puis un autre Ariston), puis Boucolos, dont l'auteur a vu, dit-il, à Smyrne, le tombeau, près de la déposition du martyr Thraséas. Le P. Delehaye remarque à ce

[1] Voyez J. Keil, *Johannes von Ephesus und Polykarpos von Smyrna*, dans la *Strena Buliciana*, p. 366-372, et le résumé que nous en avons donné dans *Byzantion*, t. I (1924), p. 712-715. Éphèse et Smyrne se sont disputé pendant un millénaire la primauté dans l'Asie. Leur dispute a plus d'une fois donné lieu à des arbitrages impériaux. Éphèse, capitale de la province romaine d'Asie, devint métropole chrétienne ; Smyrne s'insurgea contre cette hégémonie, et, après le concile de Chalcédoine, réussit à s'émanciper ecclésiastiquement d'Éphèse, sous la forme d'un archevêché autocéphale. Une décision de l'empereur Justinien, tout en louant Polycarpe, conteste son apostolicité. L'empereur, en effet, après avoir cité le très saint martyr Polycarpe, ajoute : *οὐ γὰρ ἕτερος τούτῳ περὶ τῆς ὁσιότητος οὐδὲ τῆς ἱερωσύνης ἂν ἀμιλληθείη · ἀλλὰ τῶν ἀποστόλων τε καὶ μαθητῶν τὴν ἐξαίρετον δόξαν οὐδὲ αὐτὸς ἀποδέξοιτο.* « Le saint martyr Polycarpe... nul autre, en effet, ne pourrait lutter avec lui, ni pour la sainteté, ni pour le caractère sacré. Mais lui-même n'eût jamais consenti à accepter la gloire privilégiée des apôtres et des disciples. Et si d'aucuns tentaient d'attribuer cette gloire à votre apostolique Timothée, *τῷ καθ'ὑμᾶς ἀποστολικῷ Τιμοθέῳ...* » La suite manque et est difficile à restituer, mais le sens doit être que Timothée n'est tout de même pas comparable à S. Jean, dont la première partie du texte de Justinien fait un panégyrique en forme.

propos : « Nous croyons que le lieu de la sépulture de Boucolos ne compte pas parmi les inventions de Pionius. Cette sépulture devait être connue, et mettons même qu'elle fût ornée d'une épitaphe portant le nom de *Βουκόλος ἐπίσκοπος*. Va-t-on nous faire croire que son rang dans la liste épiscopale y figurait également? Et que vaut l'argumentation contre Irénée, si l'on sait simplement que Boucolos fut évêque? Tout ce que nous dirons de plus ne repose que sur l'autorité du faux Pionius [1]. »

Un mot encore des deux successeurs que le Pseudo-Pionius donne à Polycarpe, Papirius et Camerius. De Camerius, nous ne savons absolument rien, et, pour ma part, je doute de l'authenticité de ce nom. N'est-ce pas un dédoublement de Papirius, comme Ariston est dédoublé dans la liste des *Constitutions Apostoliques*? Quant à Papirius, à notre avis, c'est le martyr de Pergame, *alias* Papylos, mais que Rufin, lui aussi, appelle Papirius et qui figure exactement sous ce nom dans la lettre de Polycrate d'Éphèse au pape Victor (Eusèbe, *H. E.*, V, 24). Pour composer sa liste des évêques et des martyrs d'Éphèse, le Pseudo-Pionius s'est certainement servi de ce document, où l'on trouve les trois noms de Polycarpe, Thraséas et Papirius.

Comme l'illustre Bollandiste, tout en voyant dans le Pseudo-Pionius l'auteur habile d'un roman historique à thèse, nous sommes loin de méconnaître son érudition. Il sait exploiter des sources littéraires, monumentales, épigraphiques même. Ses inventions ne sont pas dénuées d'une certaine plausibilité. On peut croire, par exemple, que pour rendre vraisemblable sa datation décienne du martyre de Pionius, son prête-nom, il y introduisit l'épisode de cette Sabina-Théodoté, chassée par sa maîtresse *ἐπὶ Γορδιανοῦ*, ou plutôt, comme nous l'avons conjecturé ci-dessus (p. 8, note 1), qu'il transforma en date impériale l'indication d'un lieu (Gordos, Gordas) qui se retrouve dans les Actes des martyrs pergaméniens.

8. *Additions et retouches sûrement dues au Pseudo-Pionius.*

Ayant ainsi caractérisé la manière du Pseudo-Pionius, nous n'hésiterons pas à lui imputer, outre les adjonctions que les critiques lui attribuent, dans le *Martyre de Pionius*, la datation en apparence

[1] *Cf.* DELEHAYE, *Les Passions des martyrs*, p. 58.

si précise par l'empereur Dèce et les consuls de 250, qui nous prouve qu'il savait consulter et copier les *Fastes consulaires* et, dans la *Passion de Polycarpe*, le paragraphe XXI, qui ne cite aucun empereur, mais bien un proconsul, Statius Quadratus. Voici ce texte fameux :

Μαρτυρεῖ δὲ ὁ μακάριος Πολύκαρπος μηνὸς ξανθικοῦ δευτέρᾳ ἱσταμένου πρὸ ἑπτὰ καλανδῶν μαρτίων [1], *σαββάτῳ μεγάλῳ* [2],

[1] Pour les variantes, notamment *μαΐων* pour *μαρτίων*, voir ci-dessus, p. 5, fin de la note 1.

[2] Parmi les singularités de l'appendice chronologique, la plus énigmatique est celle du grand sabbat, qui aurait coïncidé avec le 23 février, jour de la passion de Polycarpe. Le grand sabbat ne peut signifier que le samedi saint. Et jamais le samedi saint ni le sabbat de la Pâque juive n'a pu se présenter, dans aucun système connu, dans aucun comput chrétien, orthodoxe ou hérétique, au mois de février. Il doit s'agir d'une erreur, d'une confusion, d'un amalgame de données contradictoires. Mais ce n'est pas le Pseudo-Pionius qui en est responsable. La même particularité se trouve déjà dans le texte de la Passion, telle que la cite Eusèbe (*Hist. eccl.*, IV, XV, 15). Il nous est impossible de résumer ici la vaste littérature engendrée par cette difficulté majeure. Disons seulement qu'on a tenté de la résoudre par l'hypothèse que *σάββατον μέγα* « might well be used of a sabbat which coincided with the feast of Purim » ; mais on ajoute : « This festival could hardly fall as early as 23 February, since, according to rule, Nisan 15 must take place after the vernal equinox. » Cette objection, qui est de Wieseler, nous paraît décisive. Mais Lightfoot et Zahn affirment que le calendrier juif actuel, qui en effet empêcherait une telle coïncidence, n'était pas en usage à l'époque de Polycarpe. Et ils se cramponnent désespérément à l'espoir qu'il s'agirait vraiment ici de la fête de Purim. Malgré l'autorité et l'érudition d'un Lightfoot, l'idée nous paraît saugrenue et nous la croyons aujourd'hui abandonnée de tous. Comment supporter l'hypothèse que dans une Passion chrétienne, où les Juifs sont traités sans bienveillance, le jour du martyre et, par conséquent, la fête du saint soient rattachés à une fête juive?

M. Jacques Moreau a trouvé le premier une solution infiniment simple de cette irritante énigme. Le mois macédonien de Xanthikos, qui correspond au mois romain de février dans le calendrier de la province d'Asie (avec début au 21 de ce mois), correspond au contraire exactement au mois d'avril dans le calendrier syro-macédonien (ou d'Antioche), fort répandu en Orient et suivi entre autres par Eusèbe (voir la première phrase de ses *Martyrs de Palestine*). En Orient donc, il est normal que Pâques tombe en Xanthikos, et même il est arrivé, à l'époque de la grande persécution, que des martyrs aient eu la chance de souffrir un 2 Xanthikos qui coïncidait avec Pâques (Eusèbe, *Martyrs de Palestine*, VII, 1). En ce qui concerne Polycarpe, martyr d'Asie, l'addition des mots *μέγα σάββατον* dénote une retouche du texte primitif de la Passion qui ne peut être imputée qu'à un chrétien d'Orient. Il est tout naturel qu'Eusèbe de Césarée ait connu le martyre dans une recension orientale.

Nous ne nous dissimulons pas que ce lapsus, qui paraît ancien, est assez

ὥρᾳ ὀγδόῃ · συνελήφθη δὲ ὑπὸ Ἡρώδου ἐπὶ ἀρχιερέως Φιλίππου Τραλλιανοῦ, ἀνθυπατεύοντος Στατίου Κοδράτου, βασιλεύοντος δὲ εἰς τοὺς αἰῶνας τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ · ᾧ ἡ δόξα, τιμή, μεγαλωσύνη, θρόνος αἰώνιος, ἀπὸ γενεᾶς εἰς γενεάν. Ἀμήν.

A la vérité, ce premier appendice à la *Passion* se décelait immédiatement comme une adjonction postérieure. D'abord, Eusèbe

inquiétant. Ce qui a toujours frappé les lecteurs de la Passion de Polycarpe, c'est le parti pris de son auteur qui, d'un bout à l'autre, s'efforce de montrer combien la dite passion fut conforme à celle du Christ. Le nom même de l'irénarque Hérode, l'hostilité des Juifs sont exploités dans ce sens. Le grand sabbat paraît rentrer dans le même système. S'il en est ainsi, cette faute chronologique plus ou moins intentionnelle n'est qu'une majoration maladroite par rapport à la version primitive, dont le but est d'accentuer encore la concordance de la passion du saint avec celle de Notre-Seigneur.

En d'autres termes, d'après nous, il n'y a pas eu, à proprement parler, interpolation des mots *μέγα σάββατον*, mais seulement de l'adjectif *μέγα*. La férie du samedi, comme le jour du mois, est un élément traditionnel authentique et primitif, dont il faut faire grand cas et dont nous tiendrons compte, comme tous nos prédécesseurs, dans notre recherche de l'année de cette passion.

Notons encore que, par les soins sans doute du Pseudo-Pionius, le *μέγα σάββατον* est indiqué comme le jour anniversaire de la passion de Polycarpe à l'époque de Dèce, jour où furent arrêtés Pionius et ses compagnons. Il est remarquable qu'en 250, comme en 177, le 23 février tombait un samedi. Et le Pseudo-Pionius a sans doute tiré parti de cette circonstance pour rendre croyable son déplacement de Pionius du temps de Marc-Aurèle à celui de Dèce. Quant au *μέγα σάββατον*, il l'a purement et simplement emprunté au texte déjà interpolé du martyre de Polycarpe. Mais si Pionius fut arrêté le 2 Xanthikos, il ne fut exécuté que le dix-neuvième jour du même mois, c'est-à-dire le 12 mars, un samedi également. Or, le 12 mars, ni en 250, ni en 251, ne tomba un samedi. Lightfoot (*Apostolic Fathers*[2], Part II, t. I, p. 720 sq.) estime qu'il y a interpolation du mot *σάββατον*, ce qui nous paraît fort peu probable. Nous estimons assurément que les Actes de Pionius, Actes qu'Eusèbe a connus, ont été interpolés par le Pseudo-Pionius, qui les a placés au temps de Dèce. Mais, selon nous, la mention du samedi 12 mars comme jour du martyre de Pionius est primitive et nous permet de fixer ce martyre au 12 mars 180, soit quelques jours avant la mort de Marc-Aurèle, quelques mois avant l'exécution des Scillitains.

P.-S. On a fait remarquer avec raison que l'Église d'Asie, fêtant Pâques non un dimanche mais le 14 nisan, quel que fût le jour de la semaine, ne devait pas connaître de « samedi » saint (F. X. Funk, *Patres apostolici*[2], t. I [Tubingue, 1901], p. 322). On ajoute que si le *μέγα σάββατον* du ch. VIII désignait, comme nous le pensons, le samedi saint, la *παρασκευή* du chapitre précédent serait le vendredi saint : circonstance qui aurait certainement été notée pour souligner la ressemblance avec la passion du Christ. C'est une raison de plus pour croire que l'adjectif *μέγα* ne figurait pas dans la rédaction primitive du Martyre.

ne le connaît pas. Si, pour la *Passio Pionii*, dont Eusèbe ne nous donne qu'un résumé, l'argument *ex silentio* peut être récusé, pour la *Passion de Polycarpe*, conservée à peu près *in extenso* par Eusèbe, cet argument est de la plus grande valeur et est généralement employé par la critique. Nous n'en donnerons qu'un exemple, à notre sens décisif. C'est le fameux épisode de la colombe. Au paragraphe XVI de la *Passion*, on lit :

Πέρας γοῦν ἰδόντες οἱ ἄνομοι μὴ δυνάμενον αὐτοῦ τὸ σῶμα ὑπὸ τοῦ πυρὸς δαπανηθῆναι, ἐκέλευσαν προσελθόντα αὐτῷ κομφέκτορα παραβῦσαι ξιφίδιον. Καὶ τοῦτο ποιήσαντος, ἐξῆλθεν [περιστερὰ καὶ] πλῆθος αἵματος, ὥστε κατασβέσαι τὸ πῦρ καὶ θαυμάσαι πάντα τὸν ὄχλον, εἰ τοσαύτη τις διαφορὰ μεταξὺ τῶν τε ἀπίστων καὶ τῶν ἐκλεκτῶν · ὧν εἷς καὶ οὗτος γεγόνει ὁ θαυμασιώτατος [Πολύκαρπος], ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς χρόνοις διδάσκαλος ἀποστολικὸς καὶ προφητικὸς γενόμενος, ἐπίσκοπος τῆς ἐν Σμύρνῃ ἁγίας (ou *καθολικῆς*) *ἐκκλησίας · πᾶν γὰρ ῥῆμα, ὃ ἀφῆκεν ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ, ἐτελειώθη καὶ τελειωθήσεται.*

Les mots *περιστερὰ καί* ne sont pas chez Eusèbe. Je suis convaincu que c'est une addition du Pseudo-Pionius, à qui plaisait, comme on le voit par le paragraphe XXI de sa *Vie de Polycarpe*, le symbole de la colombe. Au moment de la consécration de l'évêque, dit-il, l'un des frères vit autour de la tête de Polycarpe une colombe blanche autour de laquelle était un cercle de feu : *εἶδεν περὶ τὴν κεφαλὴν Πολυκάρπου περιστερὰν λευκὴν περὶ ἣν κύκλος ἦν φωτός*. Le Pseudo-Pionius a-t-il complètement inventé cette colombe sortant assez bizarrement, avec un flot de sang, de la poitrine du martyr? Ou n'a-t-il pas habilement tiré parti, à son ordinaire, de deux mots qu'on attend ici et qui, très probablement, se trouvaient dans le texte primitif : *ἐξῆλθε π ε ρ ὶ σ τ έ ρ ν α πλῆθος αἵματος? Περὶ στέρνα* nous paraît presque indispensable dans ce contexte. Il s'agit de préciser que le *confector*, pour achever la victime, la frappait au cœur, en pleine poitrine [1].

Quoi qu'il en soit, le Pseudo-Pionius a certainement retouché tous les textes qu'il édite, quand il ne les a pas tirés entièrement de son cru. Et l'on se demande comment, puisqu'il est admis que tout

[1] Je vois que Ruchat avait déjà fait cette conjecture, que je trouve très supérieure à celle, louée extrêmement par Lightfoot, de Wordsworth : *περὶ στύρακα*, « about the sword-haft ».

le paragraphe XXII ne contient que des inventions du Pseudo-Pionius, le premier *addendum*, ce § XXI que nous avons transcrit plus haut, a paru digne de foi. Il est clair, pourtant, qu'il sort du cadre de la *Passion* authentique, laquelle se termine par des salutations aux destinataires de la lettre de l'Église de Smyrne, par la mention du frère Marcien ou Marcion, rédacteur du document, par l'invitation à transmettre la lettre aux frères « d'au-delà », c'est-à-dire aux Églises plus éloignées de Smyrne que celle de Philomélium, et par la signature d'*Εὐάρεστος ὁ γράψας*, qui s'associe personnellement, avec toute sa famille, aux salutations collectives de la communauté. Tout ce qui suit cette conclusion est évidemment suspect.

9. *L'appendice chronologique mentionnant le proconsul Quadratus est une addition tardive.*

Et pourtant, le grand Lightfoot lui-même s'est refusé à sacrifier ce premier appendice chronologique, tandis qu'il abandonne dans son intégralité le paragraphe XXII. Son raisonnement est très faible. Il prétend sauver le dit appendice par un argument tiré de la doxologie finale. Il écrit : « This is generally treated as a later addition to the letter, and as coming from a different hand. The main ground for this view is the fact that Eusebius betrays no knowledge of it. His silence will be dealt with hereafter. But one point appears to have been overlooked, which seems to me of the highest importance in determining the question. I refer to the relation which the close of this paragraph bears to the Epistle of Clement, as evidence that it formed part of the original document. Just as the opening of the Smyrnæan Letter is modelled on the opening of Clement's Epistle, so also the end of the same epistle is copied in the concluding words of this paragraph. The comparison of both passages in the two documents will show the character of the obligations.

Ἡ ἐκκλησία τοῦ Θεοῦ ἡ παροικοῦσα Ῥώμην τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ Θεοῦ τῇ παροικούσῃ Κόρινθον ... χάρις ὑμῖν καὶ εἰρήνη ἀπὸ παντοκράτορος Θεοῦ διὰ Ἰησοῦ Χριστοῦ πληθυνθείη.

Ἡ ἐκκλησία τοῦ Θεοῦ ἡ παροικοῦσα Σμύρναν τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ Θεοῦ τῇ παροικούσῃ ἐν Φιλομηλίῳ ... ἔλεος καὶ εἰρήνη καὶ ἀγάπη [ἀπὸ] Θεοῦ πατρὸς καὶ [τοῦ] Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ πληθυνθείη.

αὐτῷ δόξα, τιμή, κράτος καὶ μεγαλωσύνη, θρόνος αἰώνιος, ἀπὸ γενεᾶς εἰς γενεάν. Ἀμήν.

ᾧ ἡ δόξα, τιμή, μεγαλωσύνη, θρόνος αἰώνιος, ἀπὸ γενεᾶς εἰς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

Et la conclusion qu'il donne : « The obligations being the same in kind at the beginning and at the end of the letter, it is a reasonable and indeed an almost irresistible inference that they were penned by the same hand [1]. »

Lightfoot oublie que la doxologie finale avait déjà été mise à la fin de la lettre par le scribe *Εὐάρεστος* avant sa propre signature, et qu'elle est répétée, avec de légères variantes, à la fin du chap. XXII par les soins du Pseudo-Pionius, qui a dû se charger de la reproduire, avec les termes mêmes de Clément, à la fin du paragraphe XXI. En bonne méthode, on ne peut séparer ce premier appendice des autres, qui sont l'œuvre d'un faussaire habile. On ne peut donc faire fond sur le nom du proconsul Statius Quadratus, et il est inutile d'examiner ici le système de Waddington et celui de ses quelques rares adversaires.

10. *Origine de l'interpolation du nom de Statius Quadratus.*

Il sera plus intéressant de nous demander où le Pseudo-Pionius a trouvé l'idée de nommer Statius Quadratus le proconsul anonyme dont il était question dans sa source. La recherche, je crois, ne sera pas difficile. Il suffit de se reporter à la datation d'Eusèbe, non dans l'*Histoire ecclésiastique*, mais dans la *Chronique*. Dans l'*Histoire*, le martyre de Polycarpe vient immédiatement après l'avènement de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, sans autre précision. Dans la *Chronique*, il y a une date : la septième année de Marc-Aurèle, ou plutôt, après la mention de la septième année de cet empereur, on lit cette notice : « Une persécution ayant assailli l'Église, Polycarpe souffrit le martyre et ce martyre nous est conservé par écrit. Beaucoup aussi souffrirent courageusement le martyre en Gaule et leurs combats sont relatés point par point dans un écrit conservé jusqu'à ce jour. » La septième année de Marc-Aurèle est l'an 167 après J.-C. [2].

[1] LIGHTFOOT, *Apostolic Fathers*[2], Part II, t. I, p. 626 : *The Chronological Appendix.*

[2] La persécution des martyrs de Lyon et de Vienne a eu lieu en réalité

Or, l'un des consuls de l'an 167 s'appelait Quadratus, non Statius Quadratus, il est vrai, mais Ummidius Quadratus. Ce consul exerça sa charge avec l'empereur lui-même, et les *Fastes* portent : *Imp. Verus III M. Ummidius Quadratus*. Il est donc possible qu'une datation consulaire par Verus et Quadratus ait été le point de départ du système du Pseudo-Pionius, introduisant dans cette affaire le nom du proconsul Quadratus.

Une base monumentale mentionnant le proconsul d'Asie Statius Quadratus, sans date, était encore parfaitement lisible au XVIII^e^ siècle, en un lieu très fréquenté, Magnésie du Sipyle [1] : elle devait être visible du temps du Pseudo-Pionius, qui s'est révélé parfait romancier, mais aussi bon antiquaire et *στηλοκόπας*. Il est permis de croire qu'il n'avait aucun moyen de dater ce proconsul Quadratus, car il n'a rien dit des empereurs régnants. Ainsi donc, une source épigraphique, restée intacte presque jusqu'à nos jours, a fourni au faussaire le nom d'un proconsul d'Asie, Quadratus, qui lui était suggéré par le consul Quadratus de 167 — date à laquelle Eusèbe place le martyre — comme, selon la conjecture certaine du P. Delehaye, une source monumentale et épigraphique lui avait suggéré le nom de l'évêque Boucolos [2].

Il en sera de même pour Philippe de Tralles, représentant d'une famille richissime qui accapara pendant plusieurs générations l'honneur de l'asiarchat et dont le nom se lisait — et se lit encore aujourd'hui — sur une foule de monuments. Eusèbe, déjà, connaît un asiarque Philippe [3]. Mais les sources épigraphiques [4] proclament que la famille était de Tralles et Strabon va jusqu'à dire que l'asiarchat était une sorte de privilège des citoyens riches de Tralles.

Il était donc facile à un auteur lettré et curieux, qui connaissait *de visu* la province d'Asie, d'enrichir de détails historiques et prosopographiques les données de la *Passion de Polycarpe*.

dix ans plus tard, en 177. On verra qu'en fait Polycarpe est mort la même année.

[1] *CIG.* 3410. Copiée par plusieurs voyageurs anglais, hollandais et autres, elle n'a pas été retrouvée au XIX^e^ siècle.

[2] *Les Passions des martyrs*, p. 58.

[3] *Hist. eccl.*, IV, XV, 27.

[4] Cf. PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. X, 1 (1917), col. 753-755, n° 385.

11. *La date de Statius Quadratus confirmée par Aristide?*

On a vu combien est suspect le premier appendice, le « chronologique » : comme tous ceux qui suivent, il trahit la manière d'un mystificateur érudit, le Pseudo-Pionius.

Ainsi s'explique que le mémoire du savant Waddington, aboutissant à fixer le proconsulat de Quadratus en 154-155 et le martyre de Polycarpe au 23 février 155, sous Antonin et non sous Marc-Aurèle, en dépit d'Eusèbe, ait engagé la critique dans une véritable impasse. Le problème que pose l'utilisation des œuvres du rhéteur Aristide — le triomphe de Waddington — n'est pas résolu et paraît tout à fait insoluble.

Aristide a connu un proconsul Quadratus, qui doit être le juge de Polycarpe ; le prédécesseur immédiat de ce Quadratus est un Severus, C. Julius Severus [1]. Mais il est prouvé aujourd'hui que le proconsulat de C. Julius est antérieur de trois ans à la date présumée du proconsulat de Statius Quadratus. Il faudrait donc admettre que le rhéteur Aristide — dont par ailleurs on invoque le témoignage en reconstruisant laborieusement la chronologie — s'est trompé ; ou que le Severus d'Aristide est un autre que C. Julius, un Hoenius, qui fut consul, certes, mais dont rien n'indique qu'il ait été proconsul d'Asie ou d'ailleurs [2]. Cette seule difficulté remettrait en question la valeur du système de Waddington, même si l'on admettait (*quod non*) la validité de son point de départ.

Waddington et presque tous ceux qui l'ont suivi ont accepté comme authentique l'appendice chronologique. Lightfoot a très bien vu qu'on pouvait le rejeter comme tous les appendices qui suivent ; il l'a défendu dans la page la plus faible de son immense ouvrage. Mais personne jusqu'ici n'avait montré qu'il est l'œuvre d'un mystificateur, opérant sur une donnée d'Eusèbe (Quadratus consul en 167) et le témoignage d'une inscription. Cette *praescriptio*, comme eût dit Tertullien, nous permet de réduire des deux tiers le présent mémoire. Car la thèse de Waddington, et en partie celles de ses adversaires acceptant ses présupposés, appartiennent à l'histoire de notre discipline. Il est impossible désormais d'opposer la date de 155 à la chronologie d'Eusèbe.

[1] ARISTIDE, éd. DINDORF, t. I, p. 523.

[2] *Prosopographia Imperii Romani*, III, S, 640. Cf. MILTNER, *Statius* (21) *Quadratus*, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, 2e S., t. III (1929), col. 2221-2223.

12. *Retour à la tradition eusébienne : Polycarpe souffrit sous Marc-Aurèle.*

Et tous les experts en la matière reconnaîtront que ce retour à la tradition eusébienne leur apporte plus d'un soulagement. Presque tout ce que nous savons de Polycarpe, de sa vie et de son martyre, par la Lettre, par Irénée, par Eusèbe, devrait être, en effet, abandonné ou condamné, si l'on maintenait la date de 155.

J. Réville, dans un article qui reste excellent, avait déjà remarqué que l'époque de Marc-Aurèle, et surtout ses dernières années, et non point le règne d'Antonin le Pieux, sont le cadre chronologique que *réclame*, pour ainsi dire, la Passion de Polycarpe, apparentée si étroitement à celle des martyrs de Lyon. Nous avons résumé en note ces pages lumineuses [1]. Nous y ajouterons seulement un argument qui nous paraît décisif.

13. *L'apologie de Méliton et les attaques de Celse.*

Imaginons Polycarpe et les douze [2] Philadelphiens martyrisés en 155, sous Antonin. Un Père d'Asie, le fameux Méliton de Sardes, aurait-il pu, vingt ans après un drame qui n'a cessé d'émouvoir, de génération en génération, la conscience chrétienne, après une passion qui devait demeurer exemplaire, écrire aux empereurs : « Pour la première fois, *ce qui n'a jamais eu lieu auparavant, on persécute maintenant les chrétiens en vertu de nouveaux arrêts* [3] » ? Certes, sous Marc-Aurèle, avant 177, il y avait eu à Rome et en Asie [4] quelques martyrs, mais leurs Actes sont falsifiés ou inexistants, et les doutes les plus graves — ou l'ignorance la plus complète — dérobent à notre connaissance les circonstances précises de la mort de Justin, d'Apollonius, de Sagaris. Mais il est évident que c'est seulement à la fin du règne de Marc-Aurèle, à la suite des malheurs, des catastrophes même de cette fin de règne et, il faut le dire

[1] Ci-dessous, p. 30-31.

[2] Ou plutôt onze. Cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 112.

[3] Méliton de Sardes, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, xxvi, 5.

[4] Mais certainement pas en Afrique ni en Gaule. Pour l'Afrique, cela résulte d'un texte de Tertullien sur le proconsul Saturnin, qui « le premier tira l'épée contre nous ».

aussi, à cause de la confiance dans la victoire de leur foi qui animait alors les chrétiens, que l'on peut parler de persécution ; et Renan a eu raison de penser qu'en dépit de sa bonté, de sa douceur, Marc-Aurèle fut, en somme, le premier persécuteur. Le ton assuré et même provocant des apologistes avant le cri d'alarme de Méliton, la violence soudaine de la polémique antichrétienne dans le fameux réquisitoire de Celse constatant avec joie que la contre-offensive est engagée, l'affaire de Lyon si sûrement datée [1], tout cela forme un ensemble de preuves dont il est difficile et même impossible de contester la force.

14. *Point d'Actes des martyrs avant Marc-Aurèle.*

Mais il y a plus. S'il y a eu, de Néron à Marc-Aurèle, quelques martyrs — ou si l'on veut, quelques centaines de martyrs [2] —, il est évident que leurs Actes n'ont pas été rédigés. Le genre littéraire des Passions n'existait pas encore dans la littérature chrétienne. Les Passions de Polycarpe et des Martyrs de Lyon et de Vienne ont été mises par écrit, pour la première fois sans doute, sous la forme de l'épître — forme qui, depuis l'âge apostolique, était la forme littéraire chrétienne *κατ' ἐξοχήν*.

De toute évidence, il y a un rapport entre la naissance de ce genre appelé à tant de succès et une foule de circonstances qui se sont trouvées réunies à cette époque : débuts du culte liturgique des martyrs, importance attachée à leurs tombes (*depositio*, *τρόπαια* [3]), période de paix religieuse sous le règne christianophile de Commode, propice à la diffusion des Actes des *athlètes* de la foi... Mais ce n'est pas tout. Les Passions de Smyrne et de Lyon nous révèlent que ces documents avaient un but à la fois apologétique et polémique : démontrer que la grande Église, l'Église *catholique* (alors nommée pour la première fois), bien distincte des communautés hérétiques, l'Église « officielle » avec ses évêques, successeurs

[1] Voir ci-après, p. 37.

[2] On ne peut guère forcer ce chiffre tout approximatif, puisque Origène, au milieu du IIIe siècle, avant la persécution de Dèce, affirmait encore (malgré les martyrs des temps de Marc-Aurèle, de Commode, de Septime Sévère — parmi ces derniers figurait son propre père, Léonidès) que jusqu'alors les martyrs avaient été *σφόδρα εὐαρίθμητοι*. Origène, *Contra Celsum*, III, 8.

[3] Gaïus, cité par Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, xxv, 7.

des Apôtres, sans rechercher témérairement le martyre, l'acceptait, à l'exemple du Christ : bien plus, que ses fidèles, loin de le céder en courage aux dissidents, subissaient avec une fermeté héroïque toutes les épreuves, tandis que les autres faiblissaient...

15. *Influence du Montanisme. L'épisode de Quintus.*

Or, quels sont ces hérétiques qui prétendaient en remontrer à l'Église catholique, taxée par eux de tiédeur, et qui affectaient de posséder, pour ainsi dire, le monopole du martyre? Tout le monde reconnaît — ou devrait reconnaître — en eux les Montanistes, et il n'y a à cela aucun mérite particulier. Car la Passion de Polycarpe les désigne par leur nom : ce sont les Phrygiens — et l'on sait que c'est toujours par cet ethnique que la secte est nommée, du moins pendant les premiers siècles [1].

Il est inouï qu'on ait refusé d'apercevoir cette évidence. Pourtant, la tendance de la lettre entière est non seulement visible, mais voyante. Le document, en effet, débute par l'épisode de Quintus (*Κόϊντος*), Phrygien venu de « Phrygie », qui s'offrit spontanément au martyre pour faire la leçon à la grande Église et qui, mis en présence des bêtes, faiblit, devint lâche (*ἐδειλίασεν*).

[1] Le grand historien du montanisme reste B. N. Bonwetsch. Mais on peut se servir de *La Crise montaniste*, la thèse de feu P. de Labriolle, complétée par *Les sources de l'histoire du montanisme*, dans les *Collectanea Friburgensia*, Fribourg-Paris, 1913. On y relèvera en plus d'un endroit l'influence funeste de la datation waddingtonienne. A cet égard, la page 588, où Labriolle laisse tomber le montanisme évident de Quintus et les traces de montanisme des Actes des martyrs de Pergame, est bien caractéristique. Néanmoins, Labriolle a eu le mérite de rompre avec la chronologie d'Épiphane, défendue par Bonwetsch et Harnack lui-même. Mais il faut avouer que déjà le grand Tillemont avait dit tout l'essentiel sur l'absurdité de la chronologie d'Épiphane, qui fait commencer le montanisme sous Antonin, en 156 ou 157 (*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*[2], t. II, p. 666), et sur la parfaite exactitude d'Eusèbe, qui date ce début de 171 dans sa *Chronique* : « Les martyrs de Lyon... mandèrent aux chrétiens d'Asie et de Phrygie et au pape Éleuthère le jugement qu'ils faisoient de la prophétie de Montan, laquelle, dit Eusèbe, ne faisoit encore que commencer. Il est donc certain que cette hérésie troubloit déjà l'Église en 177 et, selon Eusèbe, elle ne faisoit néanmoins encore que commencer. Ainsi, on n'en peut mieux placer le commencement qu'en 171, comme fait Eusèbe, ou un peu après » (p. 667).

Il n'y a pas d'intention plus claire dans toute la littérature chrétienne. Or, cette évidence a été « refusée »... Pourquoi ? Simplement parce que, d'après la date traditionnelle de la Passion (167), et bien plus, d'après la date waddingtonienne (155), la Passion de Polycarpe était antérieure au montanisme (171). Bien des critiques ont été frappés du rôle de Quintus, Phrygien de Phrygie ; mais pour des raisons uniquement chronologiques, ils en ont été réduits à parler de pré-montanisme [1].

Nous verrons qu'il y a lieu de retenir, non seulement cette indication générale, mais encore le rapport chronologique très étroit que suppose, entre les lettres de Lyon et de Smyrne, la notice de la *Chronique*.

16. *L'argument d'Anicet.*

Mais il nous faut profiter de notre liberté regagnée pour rendre vraisemblable et naturel le seul fait de la vie de Polycarpe — j'entends sa vie authentique — qui nous soit connu avec quelque certitude. On pense bien que je veux parler du voyage à Rome du vieil évêque de Smyrne. Irénée dit et répète que ce dernier se rendit auprès du pape Anicet pour y discuter la question de la Pâque, dans un esprit irénique et charitable, mais sans que l'évêque de Smyrne fît de concessions à l'usage romain : comme les grands « Asiates », il était quartodéciman. Or, le pape Anicet a occupé le siège de Pierre de 155 à 166 [2]. Pour qu'il ait pu recevoir Polycarpe — si l'on s'en tient à la date waddingtonienne du martyre — il faudrait admettre 1° que le pape Anicet fut intronisé dès le début de l'année 155 ; 2° que le voyage du martyr à Rome se place immédiatement après, mais fut d'assez courte durée pour permettre à Polycarpe de regagner Smyrne à temps pour y être martyrisé le 23 février ! Ce qui est évidemment impossible. La Passion ne dit nulle part que Polycarpe, lorsqu'il fut arrêté, revenait d'un voyage à Rome. On ne naviguait guère en janvier, surtout à l'âge de 86 ans ou plus.

[1] Par exemple, W. M. Calder (cf. *Byzantion*, t. I, 1924, p. 707), et, bien avant lui, E. Renan, qui appelle Quintus « montaniste par anticipation » (*L'Église chrétienne*, p. 453).

[2] Cf. A. Mercati, *The New List of the Popes*, dans les *Mediaeval Studies* de Toronto, t. IX (1947), p. 71-80.

Si Polycarpe n'atteignit cet âge que vers 177, son déplacement à Rome entre 155 et 166 devient, au contraire, chose toute naturelle.

On trouve parfois, pour l'intronisation d'Anicet, la date de 154 [1]. Ceux qui l'adoptent, contre toute vraisemblance, ont voulu rendre possible, à la rigueur, la fameuse rencontre entre Anicet et Polycarpe dans la première année du pontificat du premier, dans la dernière année de la vie du martyr nonagénaire !

La visite romaine de Polycarpe en 154-155 est une énormité du même ordre que le pré-montanisme de Quintus.

17. *La fausse date de 167.*

Les deux arguments sont décisifs contre la date de 155. Le premier l'est aussi contre la date de 167. Comment expliquer celle-ci ? Très simplement, nous semble-t-il. Eusèbe sait que les martyrs de Lyon souffrirent en la *dix-septième* année de Marc-Aurèle. Il a donc voulu placer le dit martyre à cette date ; et l'analogie, qui avait dû le frapper, entre la Passion des Lyonnais et celle de Polycarpe l'a conduit à associer les deux pièces dans la même notice [2]. Mais, par suite d'une faute de copiste, la notice a été rattachée à la *septième* année de Marc-Aurèle, donc à l'an 167 — cela dans la *Chronique* [3]. Dans l'*Histoire ecclésiastique*, le martyre de Lyon vient à sa place, à la fin du règne de Marc-Aurèle [4]. Privé sans doute d'une *nota temporis* aussi précise pour le martyre de Polycarpe, l'historien a mis celui-ci « sous Marc-Aurèle » sans plus, en tête de tous les événements du règne, mais sans indiquer que l'ordre qu'il suit est chronologique. De même, après Lyon, vient le Miracle de la Légion fulminante, qui a beaucoup embarrassé Eusèbe. Il l'attribue à Marc-Aurèle ; mais, égaré sans doute par sa source, il appelle ce Marc-Aurèle le frère d'Antonin et conclut : *Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὅπῃ τις ἐθέλοι τιθέσθω* [5].

[1] Par exemple, G. Bardy, *L'Église romaine sous le pontificat de saint Anicet*, dans *Recherches de science religieuse*, t. XVII (1927), p. 481-511.

[2] A moins qu'il ne soit parti d'indications qui plaçaient les martyres de Smyrne et de Lyon la même année.

[3] Olympiade 236, 4 ; année d'Abraham 2183.

[4] L. V, préambule, § 1 ; ch. III, § 4 : sous le pape S. Éleuthère (175-189).

[5] Voir ci-dessous, p. 37-38, la Note additionnelle 4, qui est de M. Paul Orgels.

18. *Le martyre de Polycarpe contemporain de celui des confesseurs de Lyon.*

Il nous faut, en terminant, essayer de fixer la date réelle du martyre de Smyrne. On a déjà compris que nous allons prêcher le retour au système d'Eusèbe dans sa *Chronique*, lorsqu'il associe les deux grands martyres, indiquant par là que celui de Polycarpe, s'il est antérieur à l'autre, doit l'être de peu. Ajoutons encore ceci : tout indique que le mouvement montaniste, visé dans l'un comme dans l'autre texte, devait être encore assez récent lors des deux Passions ; la chose est d'ailleurs dite par Eusèbe à propos des Lyonnais [1].

Comme les martyrs de Lyon, après de longues tribulations et une procédure retardée par un appel à l'empereur, souffrirent lors des fêtes provinciales du mois d'août, le martyre de Polycarpe, qui est du 23 février, pourrait se placer au début de la même année 177.

Il faudrait dire : *devrait* se placer, s'il nous était permis — et nous croyons qu'il nous est permis — d'utiliser pour dater définitivement le martyre un texte d'Irénée qu'on a eu le tort de ne pas alléguer. Je laisse à M. Paul Orgels le soin d'exposer ce dernier point. Puisse son raisonnement, que j'estime rigoureux, mettre fin à une longue et pénible controverse !

19. *Le séjour d'Irénée à Rome.*

L'appendice au *Martyre de Polycarpe*, dans le manuscrit de Moscou, après avoir rappelé que le texte de la Lettre avait été copié par Gaïus, compagnon d'Irénée, sur les écrits de celui-ci, a jugé bon, pour faire ressortir l'excellence de cette source, de nous fournir certains renseignements sur la personne et sur l'œuvre du dit Irénée. Non content de caractériser exactement celle-ci et de nous rappeler, d'une manière non moins exacte, qu'Irénée, d'après ses propres dires, avait été le disciple du saint, il n'hésite pas à reproduire le passage relatant l'incident bien connu entre Polycarpe et Marcion, passage qui se lit effectivement au livre III du traité *Contre les hérésies*. Après quoi il ajoute : « Le fait suivant

[1] *Hist. eccl.*, V, III, 4.

est encore rapporté dans les écrits d'Irénée. Au jour et à l'heure où Polycarpe subit le martyre à Smyrne, Irénée, qui se trouvait alors à Rome, entendit une voix pareille au son de la trompette, qui disait : « Polycarpe a subi le martyre ! » Ce dernier épisode n'est rapporté dans aucun des écrits conservés d'Irénée. Mais l'œuvre de celui-ci nous est parvenue sous une forme si fragmentaire qu'on ne saurait tirer argument de ce fait contre l'authenticité du morceau en question. Et le contexte dont nous venons de parler et, en particulier, la citation relative à Marcion créent une sérieuse présomption en faveur de cette authenticité. Au surplus, on ne voit point pourquoi le Pseudo-Pionius ou un autre se serait mis en frais d'inventer cette histoire. Nous n'hésiterons donc pas à admettre que l'appendice du manuscrit de Moscou nous a conservé ici un authentique fragment d'Irénée et, par conséquent, que celui-ci, d'après son propre témoignage, se trouvait à Rome au moment où Polycarpe subit le martyre.

Or, nous ne connaissons qu'un séjour d'Irénée à Rome : celui dont nous parle Eusèbe [1] et qui se place à l'époque des martyres de Lyon. Pendant que la communauté chrétienne de cette ville traversait la crise terrible provoquée par la persécution de Marc-Aurèle et que les confesseurs lyonnais étaient en prison, ceux-ci dépêchèrent à Rome leur frère Irénée, alors prêtre de l'Église de Lyon, en le chargeant de remettre au pape Éleuthère une lettre dans laquelle ils faisaient connaître à celui-ci leur sentiment sur la prédication montaniste, qui soulevait à ce moment une grande émotion à travers tout le monde chrétien. Il ne semble donc pas douteux que, lorsque Blandine et ses compagnons, quelque temps après, succombèrent héroïquement dans l'amphithéâtre du Confluent, Irénée se trouvait à Rome. Et la lettre de recommandation qui lui fut remise à l'occasion de ce voyage — lettre qui nous a été conservée par Eusèbe également [2] — atteste que le messager des confesseurs lyonnais ne devait point être connu alors dans les milieux chrétiens de Rome. On ne voit donc pas à quelle époque autre que celle où les martyrs de Lyon se couvrirent d'une gloire impérissable, Irénée aurait pu percevoir à Rome la voix prophétique qui, comme à son de trompette, l'avertit que S. Polycarpe avait rendu le suprême témoignage.

[1] *Hist. eccl.*, V, IV.

[2] Ibid.

20. *Conclusions.*

Résumons une dernière fois les résultats de cette étude, au risque de nous répéter littéralement, car, sans ménager l'« intérêt de curiosité », nous n'avons guère caché à nos lecteurs, dès le début de notre mémoire, les buts vers lesquels nous les menions et où plus d'une fois, sans doute, ils nous ont devancés.

C'est à tort qu'on date universellement du 23 février 155 la Passion de Polycarpe. Non seulement il n'y a aucune raison de ne pas croire le vieil historien de l'Église, lorsqu'il l'assigne au règne de Marc-Aurèle (161-180), mais il faut lui faire confiance lorsque, dans la *Chronique* et — semble-t-il — dans un passage décisif de l'*Histoire* [1], il la reporte à l'année même de la passion des martyrs de Lyon. Ce fut, dès l'origine, une grave erreur de la critique que de refuser d'admettre le témoignage de la notice qui lie chronologiquement les martyres de Lyon à ceux de Smyrne. Comme, d'après Eusèbe lui-même dans l'*Histoire*, les martyres de Lyon sont de la 17e année de Marc-Aurèle (et du temps du pape Éleuthère), le martyre de Polycarpe doit tomber, comme celui des confesseurs de Lyon, en 177, le premier le 23 février, le second en août. Ainsi s'expliquent les traits communs que présentent ces deux Passions et notamment le rôle qu'y joue la question montaniste (affaire relativement récente, d'après Eusèbe, à l'époque des martyres de Lyon) : or le mouvement montaniste commence en 171. Ainsi s'explique que Polycarpe ait pu visiter à Rome le pape Anicet, qui siégea de 155 à 166 environ. Ainsi s'explique, surtout, qu'un fragment d'Irénée affirme que ce Père entendit à Rome une trompette prophétique lui annoncer le martyre de Polycarpe : or Irénée ne fut à Rome qu'en l'an 177 [2].

[1] *Hist. eccl.*, V, prol., 1. Cf. ci-après, p. 37.

[2] Pareillement, c'est avec un soulagement véritable que l'on reportera au temps de Marc-Aurèle la *Passio Pionii*, où l'on peut dire que les non-conformistes sont à l'honneur, puisque le prêtre Métrodore, marcionite, brûlé en même temps que Pionius sur un bûcher séparé, regarde comme lui vers l'Orient, et que parmi les confesseurs non martyrisés se trouve un montaniste, Eutychianos. Tout cela paraît convenir beaucoup mieux au temps de Marc-Aurèle qu'au temps de Dèce, époque où l'orthodoxie catholique avait triomphé si complètement que ce libéralisme à l'égard des hérétiques semble inimaginable sous la plume d'un catholique. Au temps de Marc-Aurèle, en revanche, comme

Comment les modernes ont-ils fermé les yeux sur de telles évidences ? C'est ce que nous avons curieusement recherché. Le *πρῶτον ψεῦδος* paraît avoir été une erreur de plume d'Eusèbe lui-même qui, dans sa *Chronique*, écrivit *septième* au lieu de *dix-septième* année de Marc-Aurèle, tout en affirmant la simultanéité ou la contemporanéité des deux Passions. Dans son *Histoire*, le même Eusèbe paraît avoir été égaré par sa propre erreur ; s'il parle de la 17e année comme d'une année de persécution générale et place le récit des martyres de Lyon à la fin du règne de Marc-Aurèle, il ne se prononce pas sur la date précise de la passion de Polycarpe et, sans se compromettre, dit seulement qu'elle eut lieu sous le règne de Marc-Aurèle [1].

Le *lapsus calami* d'Eusèbe a été l'origine d'une grave complication. Un éditeur de la Passion de Polycarpe, le Pseudo-Pionius, écrivant vers 400 après J.-C., mystificateur érudit, a enrichi le vieux Martyre d'une série d'*addenda* de son cru, dont un appendice chronologique où il a voulu faire figurer le nom du proconsul qui condamna Polycarpe et que la rédaction primitive laissait anonyme. Le nom de Quadratus lui fut suggéré par le consul de 167, et le gentilice de Statius par une inscription demeurée *in situ* jusqu'au XVIIIe siècle. De là, les savantes combinaisons de Waddington, qui aboutirent à la date fausse de 155.

Le Pseudo-Pionius est, par ailleurs, responsable d'une erreur chronologique encore plus grave quant à la Passion de Pionius [2], qu'il

au temps de Commode et de Septime Sévère, la mention des montanistes, dans les Passions les plus célèbres, est pour ainsi dire obligatoire. Le schisme n'est pas encore définitif. Les martyrs de Lyon semblent intercéder, de leur prison même, en faveur des Phrygiens. Il y a des traces certaines de montanisme dans la *Passion des martyrs de Pergame*. Certes, à Lyon comme à Smyrne, on blâme les Phrygiens, là de leur refus judaïque de manger certains mets réputés impurs, ici de leur hâte téméraire à chercher le martyre. Inversement, dans les *Actes de Perpétue et de Félicité*, rédigés probablement par Tertullien dans un milieu montaniste, c'est l'évêque catholique qui est en butte aux reproches de la martyre. On pourrait dire, presque sans exagération, que la présence du montanisme est de règle dans les *Actes des martyrs* de la fin du second siècle.

[1] En paraissant renoncer ici au synchronisme qu'il avait à juste titre noté dans la *Chronique* et dont en somme il reste trace dans l'*Histoire ecclésiastique*, Eusèbe n'aurait-il pas cru soustraire à toute critique la croyance ou la tradition relative à l'« apostolicité » de Polycarpe, élève de S. Jean ? Cette idée n'avait-elle pas déjà suggéré le changement de la 17e en 7e année ?

[2] Elle nous paraît se placer en 180 (*supra*, p. 13), un peu avant l'époque de

assigne au temps de Dèce (249-251). Il faut restituer encore à la *quarta persecutio*, celle de Marc-Aurèle, les martyrs de Pergame, Carpus, Papylus et Agathonicé.

Les rapports étroits qui existent entre la crise montaniste et la naissance du genre littéraire des Actes des martyrs apparaîtront désormais en pleine lumière.

Ajoutons une dernière observation. Dans toutes les tentatives faites pour dater le martyre de Polycarpe, on a admis — ce qui, en effet, semble à peu près certain — que ce martyre eut lieu un samedi 23 février. En 155 (datation de Waddington), comme en 166 (datation antérieure à Waddington), le 23 février coïncida avec ce jour de la semaine. De même, en 172 et en 177, le 23 février tomba un samedi. Chacune de ces années, sous ce rapport, pourrait donc convenir ici. Mais l'année 172 est trop proche de la date que nous sommes obligés d'assigner aux débuts du mouvement montaniste (171), pour qu'il y ait lieu, semble-t-il, de la retenir. Nous sommes ainsi amenés à faire choix de l'année 177 et, par conséquent, à rapprocher le martyre de Polycarpe de celui des Lyonnais, conformément au synchronisme qu'Eusèbe avait admis dans sa *Chronique* [1].

Puisse notre solution d'un des problèmes capitaux de l'ancienne littérature chrétienne, que nous avions proposée de vive voix au R. P. Peeters, ne point paraître trop indigne du génial critique, notre Maître vénéré, dont chaque volume des *Analecta Bollandiana*, depuis un demi-siècle, illustre la méthode hardie et féconde!

Frontin et d'Arrius Antonin. Cf. B. Aubé, *Les chrétiens dans l'Empire romain de la fin des Antonins au milieu du III^e siècle* [2] (Paris, 1881), p. 29 ss.

[1] Il est à peine besoin de faire remarquer que ceux-là mêmes qui prennent tout à fait au sérieux et tout à fait à la lettre les expressions d'Irénée concernant les rapports de Polycarpe dans sa jeunesse avec les apôtres, en particulier avec Jean, peuvent s'accommoder de notre datation. Car si Polycarpe, en 177, avait déjà servi le Christ pendant quatre-vingt-six ans, il est évident qu'il avait pu voir dans son enfance de saints vieillards ayant connu le Christ. Une des expressions d'Irénée, qui va jusqu'à dire que son maître aurait été établi évêque de Smyrne par les apôtres, pourrait n'être qu'une exagération. Car il est naturel que si Polycarpe avait été, dès son jeune âge, distingué et, en quelque sorte, désigné par les apôtres, on ait plus tard invoqué ce privilège pour en faire un évêque de Smyrne. Des exagérations ou majorations semblables, dont Eusèbe, notons-le, se garde soigneusement, se relèvent ailleurs encore dans Irénée.

Note additionnelle 1.

Bref historique de la question.

Il faudrait un gros volume pour faire l'histoire de ce problème... Mais ce volume existe. On le trouvera dans les *Apostolic Fathers* de J. B. Lightfoot [1]. Ce travail de haute érudition, qui fait grand honneur à l'Église anglicane, ne rend pas absolument inutiles les observations candides et pénétrantes de Le Nain de Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles* [2].

Comme nous l'avons dit, la critique, jusqu'au mémoire de Waddington, est restée sous l'influence de la date erronée de 167 que l'on déduisait de la *Chronique* d'Eusèbe, sans prendre garde que le même Eusèbe affirme que les martyres de Smyrne et de Lyon sont contemporains. Presque aucun critique n'a pris cette importante notice comme point de départ de ses recherches. Mais ce qui domine la science depuis 1867, c'est le travail de W. H. Waddington, intitulé *Mémoire sur la chronologie de la vie du rhéteur Aelius Aristide* [3], complété par les *Fastes asiatiques de l'Empire romain* [4]. La date obtenue par Waddington (155) repose uniquement sur la fixation à cette année du proconsulat de Statius Quadratus, sans que Waddington se soit demandé si l'appendice chronologique où ce proconsul est mentionné [5] mérite confiance.

La thèse de Waddington n'a cessé de recueillir d'éclatantes adhésions. Des esprits aussi critiques qu'Ernest Renan, *L'Antéchrist*, p. 207, et B. Aubé, *Histoire des persécutions de l'Église jusqu'à la fin des Antonins*, p. 323, s'y sont ralliés. En Allemagne, il y eut quelques contradicteurs, notamment M. Baumgart, K. Wieseler, Th. Keim. Mais leurs tentatives de remettre en question un problème que le *consensus omnium doctorum*, ou peu s'en faut, déclarait résolu, eurent peu de succès. Citons pour mémoire un article de W. M. Ramsay, *The Date of St. Polycarp's Martyrdom*, paru dans les *Jahre hefte des österreichischen archäologischen Instituts in Wien*, t. XXVII (1931), *Beiblatt*, p. 245-258. On y trouvera, avec la bibliographie la plus récente, une réfutation en règle de l'argumentation

[1] Deuxième édition, Part II, t. I (1889), p. 434-722, surtout à partir de la p. 646. Les textes sont réunis dans le même ouvrage, t. III, p. 311-506.

[2] T. II² (Paris, 1701), p. 314 ss., avec les notes sur la persécution de Marc-Aurèle, p. 632 ss.

[3] *Mémoires de l'Institut de France* (Académie des Inscriptions), t. XXVI, 1, p. 203-268.

[4] Appendice de Le Bas et Waddington, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure*, t. III, vol. 2, *Commentaire* (Paris, 1872), p. 729-730.

[5] Ci-dessus, p. 15.

anti-waddingtonienne de W. Schmid, dans *Rheinisches Museum*, 1893, p. 78 sqq. Voyez aussi R. Egger, *Jahreshefte des österr. archäolog. Instituts*, t. IX (1906), *Beiblatt*, p. 60-75, sur la chronologie des proconsuls d'Asie.

Mais, parmi les contradicteurs de Waddington, le seul qui mérite vraiment d'être pris en considération est Jean Réville. Bien qu'il n'ait pas entrevu la véritable solution du problème, il a néanmoins rejeté l'appendice chronologique comme étant l'œuvre du Pseudo-Pionius. Dans son excellente *Étude critique sur la date du martyre de S. Polycarpe*[1], il écrit : « Ni Eusèbe ni Jérôme ne connaissent les indications de cet appendice, quoique tous deux mentionnent le martyre de Polycarpe dans leur *Chronique*. Eusèbe, qui copie presque toute l'épître dans son *Histoire ecclésiastique*, n'eût pas manqué d'insérer les renseignements chronologiques de la fin, s'il les avait trouvés dans le texte qui existait de son temps. Nous pouvons donc hardiment admettre que la rédaction de cette notice ajoutée à l'épître de Smyrne est postérieure au commencement du IVe siècle, c'est-à-dire d'au moins cent cinquante ans postérieure à l'événement auquel elle se rapporte. Le silence de Jérôme et les prétentions du copiste Pionius à avoir, pour ainsi dire, découvert l'épître de Smyrne déjà oubliée semblent même prouver que la notice ne remonte pas plus haut que la fin du IVe ou le commencement du Ve siècle, et qu'elle est simplement le résultat des recherches faites par Pionius lui-même. Notre Pionius n'est pas antérieur à la fin du IVe siècle » (p. 372 sq.). Et un peu plus loin : « On a reporté de dix ans en arrière la date du martyre de Polycarpe, parce que le proconsul qui est censé avoir présidé à son martyre aurait occupé le pouvoir en Asie du mois de mai 154 au mois de mai 155. Or, il se trouve que le nom du proconsul qui présida au martyre ne nous est transmis que par un seul document d'une époque très tardive, dont les autres indications sont fort sujettes à caution, et que la détermination de la place que ce proconsul occupe dans les fastes d'Asie, d'après les œuvres d'Aristide, repose sur une hypothèse s'appliquant elle-même à un texte peu précis » (p. 378). On ne saurait mieux dire, même aujourd'hui.

Enfin J. Réville doit être hautement loué pour sa page 380, où l'on trouve formulé, avec une rigueur que nul ne dépassera, l'argument d'Anicet, *τὸ ἀληθῶς ἀνίκητον ἐπιχείρημα*, comme auraient dit les Byzantins, car cet argument est proprement invincible, c'est-à-dire irréfutable : « Malgré les nombreuses incertitudes qui planent sur la chronologie des papes au IIe siècle de notre ère, il semble bien avéré qu'Anicet ne devint pas évêque de Rome avant l'an 155. Il est mort, en effet, en 167 ou en 166 ; tous les catalogues des papes, excepté le catalogue *Liberianus*, sont unanimes à lui assigner un pontificat de onze ans ; par conséquent, il monta sur le trône épiscopal en 156 ou en 155. Polycarpe, qui se rendit à Rome sous le pontificat de ce

[1] Dans *Revue de l'histoire des religions*, t. III (1881), p. 369-381.

même Anicet, ne peut donc pas avoir été martyr à Smyrne aux environs de la Pâque (*sic*) de l'an 155. Il est vrai que l'on peut au besoin reculer l'avènement d'Anicet jusqu'à l'an 154, en se fondant exclusivement sur le catalogue qui lui assigne, contrairement à tous les autres, un pontificat de douze ans, et en admettant exclusivement l'an 166 comme date de sa mort. Mais, même dans cette hypothèse peu fondée, il reste très peu probable que Polycarpe ait pu subir le martyre en 155. Il alla à Rome, en effet, pour s'entretenir avec Anicet au sujet des divergences entre les quartodécimans et leurs adversaires ; il devait donc avoir appris à Smyrne l'avènement d'Anicet, avoir pris les dispositions nécessaires pour un voyage aussi important que celui de Smyrne à Rome ; il resta un certain temps à Rome, puisqu'il y discuta avec les hérétiques ; il faut lui accorder le temps nécessaire pour le voyage d'aller et de retour, d'autant plus qu'à cette époque il était déjà âgé. En accumulant toutes les combinaisons les plus favorables, on arrive à ce résultat que Polycarpe aurait subi le martyre presque immédiatement après son retour de Rome, ce qui n'est pas impossible, mais ce qui, d'autre part, n'est confirmé par aucun témoignage quelconque. Et la base sur laquelle ce calcul repose est trop fragile pour pouvoir se passer de confirmation. Bien au contraire, les historiens ecclésiastiques s'accordent à reconnaître qu'il s'écoula un intervalle assez long entre le voyage de Polycarpe à Rome auprès d'Anicet et son martyre à Smyrne. Eusèbe estime cet intervalle à 15 ans, Jérôme à 12 ans. »

Chose surprenante, l'étude de J. Réville, malgré les observations si justes qu'elle contenait, eut peu d'écho. L'illustre Harnack [1], en dépit des réserves que lui inspirèrent les arguments de Waddington, admit la date du 23 février 155. Et celle qu'Ed. Schwartz crut à son tour pouvoir proposer (22 février 156) [2] ne s'écartait que légèrement de la précédente [3]. En somme, depuis près d'un siècle, la datation waddingtonienne a fait loi. Et la liste des erreurs de toute nature qu'elle a entraînées — liste qui mériterait d'être dressée — s'allonge tous les jours [4].

[1] *Chronologie der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, t. I (Leipzig, 1897), p. 334-356.

[2] *Christliche und jüdische Ostertafeln* (= *Abhandlungen der k. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen*, N. F., t. VIII, 6, 1905), p. 127-130.

[3] Dans les deux éditions de la *Bibliotheca hagiographica graeca* (1895 et 1909), le P. Delehaye s'en tenait encore à la date de 155. Plus tard, il se rallia à l'année 156 : *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), p. 11.

[4] On ne perdra rien à ignorer la récente brochure de J. M. van der Ven, curé de Olland (Pays-Bas) : *De sterfjaren van S. Jacobus de Meerdere, S. Petrus en S. Polycarpus. Een cronologische studie* (1948).

Note additionnelle 2.

Les Addenda du Pseudo-Pionius.

Le Pseudo-Pionius tient sur toutes choses à se représenter comme le dépositaire, miraculeusement informé, de toute la tradition polycarpienne. Il ne lui suffit pas de rééditer le *Martyre de Polycarpe*, pièce insigne, que tout le monde pouvait connaître par l'exemplaire qu'en avait adressé l'Église de Smyrne à l'Église de Philomélion, celle que cite Eusèbe ; il veut encore connaître et révéler la vie de Polycarpe *avant son martyre*, les origines de l'Église de Smyrne, la succession de ses premiers évêques. Et sur ce point le Pseudo-Pionius s'écarte tout à fait de la tradition qui faisait de Polycarpe, élève de S. Jean, le premier des pasteurs de l'Église de Smyrne. Dans quelle intention le faussaire a-t-il placé aux origines de l'Église smyrnéenne non S. Jean, mais l'apôtre S. Paul ? Il est facile de répondre à cette question. Le Pseudo-Pionius est un partisan fanatique d'un système sur la date de la fête de Pâques qui diffère à la fois de la thèse des Quartodécimans — à laquelle se ralliait le Polycarpe historique, disciple de Jean — et du comput qui finit par triompher à Nicée. Son but évident, en forgeant une Vie de Polycarpe, est de prouver que son héros tenait de S. Paul lui-même une manière de fixer la date de Pâques à laquelle restèrent attachés, jusqu'en plein v^e^ siècle, des sectaires entêtés.

Pour inspirer confiance dans son roman hagiographique tendancieux, le Pseudo-Pionius imagina de greffer, pour ainsi dire, sa fausse Vie de Polycarpe sur un document insoupçonnable, le *Martyre*. Mais pour la Vie, la garantie de la lettre de l'Église de Smyrne à celle de Philomélion ne lui suffisait plus ; il lui fallait imaginer la découverte, faite grâce à une révélation de S. Polycarpe lui-même, de vieux papiers, d'une copie d'un document rédigé par un écrivain célèbre, disciple de S. Irénée, et qui aurait lui-même transcrit une biographie de Polycarpe rédigée par l'illustre évêque de Lyon.

Il était habile d'attribuer à S. Irénée une Vie de Polycarpe. C'est aux écrits d'Irénée, en effet, que nous devons aujourd'hui tout ce que nous croyons savoir de Polycarpe, abstraction faite, bien entendu, de son fameux *Martyre*. Entre Irénée et lui, le Pseudo-Pionius a donc imaginé deux intermédiaires. Le premier, il l'a choisi non sans ingéniosité. C'est Gaïus, prêtre romain, disciple d'Irénée, qui florissait sans doute au début du III^e^ siècle et dont nous savons par Eusèbe qu'il a polémiqué contre les Montanistes. Gaïus faisait autorité. Son nom inspirait confiance.

Mais, afin que personne ne doutât des importantes révélations qu'il apportait sur le comput de Pâques, sa grande affaire, le Pseudo-Pionius a voulu un troisième témoin, aussi fameux de son temps que les deux autres. Ce troisième témoin est resté inconnu jusqu'à présent,

parce que le texte des *addenda* qui suivent la Passion de Polycarpe et dont l'auteur est le Pseudo-Pionius a subi une légère altération qui a défiguré un nom propre. Reportons-nous au texte tel qu'il figure dans les manuscrits autres que celui de Moscou.

Passio Polycarpi, § XXII.

2. *Ταῦτα μετεγράψατο μὲν Γάϊος ἐκ τῶν Εἰρηναίου, μαθητοῦ τοῦ Πολυκάρπου, ὃς καὶ συνεπολιτεύσατο τῷ Εἰρηναίῳ.*

3. *Ἐγὼ δὲ Σωκράτης ἐν Κορίνθῳ ἐκ τῶν Γαΐου ἀντιγράφων ἔγραψα. Ἡ χάρις μετὰ πάντων.*

4. *Ἐγὼ δὲ πάλιν Πιόνιος ἐκ τοῦ προγεγραμμένου ἔγραψα ἀναζητήσας αὐτά, κατὰ ἀποκάλυψιν φανερώσαντός μοι τοῦ μακαρίου Πολυκάρπου, καθὼς δηλώσω ἐν τῷ καθεξῆς, συναγαγὼν αὐτὰ ἤδη σχεδὸν ἐκ τοῦ χρόνου κεκμηκότα, ἵνα κἀμὲ συναγάγῃ ὁ Κύριος Ἰησοῦς Χριστὸς μετὰ τῶν ἐκλεκτῶν αὐτοῦ εἰς τὴν ἐπουράνιον βασιλείαν αὐτοῦ· ᾧ ἡ δόξα σὺν πατρὶ καὶ ἁγίῳ πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν*[1].

Dans le célèbre manuscrit de Moscou, dont Lightfoot dit : « The Moscow MS generally preserved the older and better readings », ces trois paragraphes se présentent assez différemment. Le premier, c'est-à-dire le numéro 2, est bourré de références aux écrits d'Irénée. Le numéro 3 combine les paragraphes 2 et 3 des autres *codices* sous cette forme :

Ἐκ τούτων οὖν, ὡς προλέλεκται, τῶν τοῦ Εἰρηναίου συγγραμμάτων Γάϊος μετεγράψατο, ἐκ δὲ τῶν Γαΐου ἀντιγράφων Ἰσοκράτης ἐν Κορίνθῳ.

Et enfin le numéro 4 :

Ἐγὼ δὲ πάλιν Πιόνιος ἐκ τῶν Ἰσοκράτους ἀντιγράφων ἔγραψα, κατὰ ἀποκάλυψιν τοῦ ἁγίου Πολυκάρπου ζητήσας αὐτά, συναγαγὼν αὐτὰ ἤδη σχεδὸν ἐκ τοῦ χρόνου κεκμηκότα, ἵνα κἀμὲ συναγάγῃ ὁ Κύριος Ἰησοῦς Χριστὸς μετὰ τῶν ἐκλεκτῶν αὐτοῦ εἰς τὴν ἐπουράνιον αὐτοῦ βασιλείαν· ᾧ ἡ δόξα σὺν τῷ πατρὶ [καὶ τῷ υἱῷ] καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

On remarque aussitôt que, d'après le manuscrit de Moscou, le troisième témoin, celui qui a copié et certifié la copie de Gaïus, s'appelle Isocrate au lieu de Socrate. Isocrate ou Socrate a fait ce travail à Corinthe, ce qui fait naturellement supposer que le personnage a eu des rapports avec l'Église chrétienne de Corinthe et qu'il a résidé dans cette ville. Cet important détail devrait rendre facile son identification. Or, comme nous l'avons déjà dit, nul jusqu'aujourd'hui ne l'a découverte. L'histoire de l'Église de Corinthe, l'histoire de l'Église chrétienne en général, ne connaissent, au IIIe siècle, ni Socrate, ni Isocrate. Mais il est vrai qu'au Ve siècle, un historien de l'Église d'une grande célébrité et d'une immense autorité s'appela Socrate ; d'où la présomption qu'ici encore le manuscrit de Moscou aura gardé la bonne leçon, la forme authentique, Isocrate.

[1] Éd. LIGHTFOOT[2], t. III, p. 401 ; éd. FUNK[2], t. I, p. 340-342.

Voyons si cette forme *Ἰσοκράτης* ou le génitif *Ἰσοκράτους* ne recèle pas le nom du personnage que le Pseudo-Pionius avait en vue. Tout paléographe sait qu'une des confusions les plus fréquentes qui se produisent dans l'onciale est celle du kappa *K* et du groupe *IC*. L'exemple classique est celui d'Athénée, dont les manuscrits disent qu'un certain Spartiate, pour sa rouerie, avait reçu le surnom de *CKYΦOC*, ce qui est absurde. Il faut lire naturellement *CICYΦOΣ* (Sisyphe). Charles Michel, il y a près de cinquante ans, frappait l'imagination des jeunes philologues de Liège par ce cas impressionnant. Je m'en suis souvenu lorsque j'ai recherché la véritable identité du docteur chrétien qui se cache sous la forme *ICOKPATOYC*. Disons tout de suite qu'il faut lire *KOΔPATOY*. Ce nom de Kodratos était fort sujet à s'altérer. Au § XXI du *Martyre de Polycarpe*, un autre *Kodratos*, au génitif, est devenu dans deux manuscrits *κοράτου*.

Il faut avouer que le Pseudo-Pionius a eu la main heureuse en mettant son faux sous le patronage de *Kodratos-Quadratus*. Le personnage était, en effet, très célèbre au IVe siècle et au Ve encore, comme on peut le voir par les écrits d'Eusèbe et de Jérôme. Célèbre et légendaire. Car il est vraiment très difficile de dire s'il y a eu un, deux, trois ou quatre docteurs chrétiens de ce nom. Il semble, en dernière analyse, qu'il faille distinguer un *Kodratos* apologiste de la première moitié du IIe siècle, un *Kodratos* évêque d'Athènes mentionné par Denys de Corinthe dans une lettre du troisième quart du IIe siècle, un *Kodratos* prophète d'Asie... Mais ces personnages ont été de bonne heure confondus [1]. Visiblement, le Pseudo-Pionius, combinant tous ces *Κοδρᾶτοι*, a vu dans le personnage synthétique de ce nom un intermédiaire providentiel entre l'Occident et l'Orient, entre Irénée de Gaule et de Rome et les Églises d'Asie. Son *Kodratos* de Corinthe était tout indiqué pour recueillir et transmettre à l'Église de Smyrne l'histoire véritable de Polycarpe.

NOTE ADDITIONNELLE 3.

Sur les différents docteurs chrétiens du nom de Κοδρᾶτος - Quadratus [2].

Eusèbe, au livre III de son *Histoire ecclésiastique* [3], parlant du règne de Trajan, met à cette époque Papias d'Hiérapolis, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne et Quadratus, « que l'on dit avoir été honoré du charisme prophétique, avec les filles de Philippe ». Le même Eusèbe, arrivé à l'époque d'Hadrien, écrit : « C'est à ce dernier (Hadrien)

[1] Voir ci-dessous, la Note additionnelle 3.

[2] Cf. G. BARDY, *Sur l'apologiste Quadratus*, dans les *Mélanges Henri Grégoire*, t. I (Bruxelles, 1949), p. 75-86.

[3] Ch. XXXVI, 1-2, et XXXVII, 1.

que s'adressa Quadratus, en lui remettant un discours ; il avait composé une apologie en faveur de notre religion, parce que des hommes méchants s'efforçaient de tracasser les nôtres ; cet écrit se trouve encore chez un grand nombre de nos frères et chez nous aussi. On peut y voir des preuves éclatantes de l'intelligence et de l'exactitude apostolique de l'auteur [1]. »

Je dois transcrire à présent le commentaire très judicieux de M. Bardy : « Là-dessus l'historien cite quelques lignes (cinq dans l'édition de Schwartz) de Quadratus, relatives aux miraculés du Sauveur, dont quelques-uns vivaient encore du temps de l'apologiste ; et il conclut : « Tel était cet homme. » Il ne dit pas où vivait Quadratus, ni où il a présenté son apologie à Hadrien. Il ne dit pas davantage que Quadratus a été disciple des Apôtres, ni qu'il a été évêque. Tout ce qu'on peut conclure de ces formules, c'est qu'il parle du même personnage qui a été déjà cité, puisqu'il n'éprouve pas le besoin de le présenter à nouveau. Ajoutons que, sous le règne d'Hadrien, il ne pouvait plus y avoir de malades guéris ou de morts ressuscités par Notre-Seigneur. Les derniers d'entre eux avaient certainement disparu depuis plusieurs années, et si Quadratus a pu encore les connaître, ce n'a été qu'aux temps relativement lointains de sa jeunesse. »

Pour en finir avec l'*Histoire ecclésiastique*, il nous faut encore examiner deux mentions de Quadratus, l'une au livre V, XXIII, 2-3, l'autre au même livre V, XVII, 2-4. Dans le premier passage, S. Denys de Corinthe, vers 170, dans une lettre aux Athéniens, parle du martyre d'un évêque d'Athènes, Publius, et Eusèbe ajoute : « Denys fait mention de Quadratus, devenu leur évêque après le martyre de Publius, en témoignant que par son zèle ils avaient été rassemblés et avaient retrouvé leur ardeur pour la foi. » Malheureusement, rien n'indique à quelle époque vivait ce Quadratus, évêque d'Athènes, ni s'il est le même que l'apologiste et que le prophète d'Asie. C'est à ce prophète d'Asie, probablement du début du IIe siècle, que se réfère l'anonyme antimontaniste cité par Eusèbe dans l'*Histoire ecclésiastique*, V, XVII, 2-4.

Enfin, la *Chronique* d'Eusèbe, à la huitième année d'Hadrien, voit dans Quadratus, disciple des Apôtres, mais non évêque, le même que l'apologiste du temps d'Hadrien : cette indication chronologique, d'ailleurs, n'est pas sûre, parce qu'Eusèbe dit la même chose d'Aristide et qu'Aristide a adressé son apologie à Antonin.

Conclusion de M. Bardy : « Eusèbe paraît bien distinguer trois personnages différents, le prophète, l'apologiste et l'hellène, totalement indépendants l'un de l'autre [2]. »

Après Eusèbe, Jérôme, qui n'a pas d'autres sources qu'Eusèbe,

[1] IV, III, 1.

[2] M. Bardy n'examine pas la thèse de Dom Paul Andriessen qui croit reconnaître l'apologiste Quadratus dans l'auteur anonyme de la *Lettre à Diognète : L'Apologie de Quadratus conservée sous le titre d'Épître à Diognète*, dans les *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. XIII et XIV (1946-1947).

est le premier à affirmer, évidemment sans preuves, l'identité de l'apologiste et de l'évêque d'Athènes. Le même Jérôme écrit dans sa lettre à Magnus : « Je citerai des faits. Quadratus, disciple des Apôtres et évêque de l'Église d'Athènes, n'a-t-il pas présenté un livre en faveur de notre religion à l'empereur Hadrien qui visitait les temples d'Éleusis ? Il fut si admiré de tous que son excellent génie apaisa une persécution fort grave [1]. » Observation de M. Bardy : « Ici saint Jérôme invente manifestement, afin de mettre en valeur la personne et l'œuvre de Quadratus [2]. »

On verra dans l'article de M. Bardy comment, d'après Photius, le moine André, hérétique et faussaire des environs de l'an 600, avait utilisé de prétendus fragments de Quadratus.

Mais c'est au IXe siècle seulement que Florus de Lyon osa réduire à l'unité tous les Quadratus. Cette notice fut reproduite dans le *Martyrologe* d'Adon. A ce portrait composite, le Pseudo-Bède ajoute encore un trait, et M. Bardy conclut : « Désormais Quadratus est en possession de tous les traits avec lesquels il traversera les siècles : disciple des Apôtres, évêque d'Athènes, apologiste du temps d'Hadrien, prophète, législateur de l'Église universelle. Rien ne manque à sa gloire. »

Si, pourtant. Les auteurs cités n'ont pas attribué à leur *Quadratus* ou à leurs *Quadrati* la qualité de martyr ; et cependant, sans aller jusqu'en Afrique, on peut trouver, à Corinthe même, un martyr Codratus. Sa légende, *BHG.* 357, lui donne des compagnons nommés Denys, Cyprien et Anectus et place leur trépas sous Dèce et Valérien. On en trouve un résumé dans le Synaxaire de Constantinople, au 10 mars [3], et dans le Martyrologe romain, à la même date. Le commentateur bollandiste de ce dernier texte écrit fort justement : « Historia conficta, cui quid veritatis subsit nemo facile dixerit [4]. » A notre avis, Codratus-Quadratus et Denys, martyrs de Corinthe, sont une pure invention, dont le seul fondement est le rapprochement de Denys de Corinthe et de Quadratus d'Athènes dans un des passages cités d'Eusèbe. Il est probable qu'un hagiographe de Corinthe a voulu conférer cette dignité en quelque sorte suprême aux deux célèbres évêques de Grèce [5]. Dans tous les cas, la date assez basse à laquelle le P. Delehaye met le Pseudo-Pionius explique la mention *ἐν Κορίνθῳ* dans l'appendice du *Martyrium Polycarpi* [6], et confirme notre conjecture sur l'identité *Ἰσοκράτους = Κοδράτου*.

[1] *P. L.*, t. XXII, col. 667 ; éd. I. Hilberg, t. I (1910), p. 704-705.

[2] T. c., p. 81.

[3] *Synax. Eccl. CP.*, col. 523-528.

[4] *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 92, n° 4.

[5] Cf. Tillemont, *Mémoires* [2], t. III, pp. 356-357 et 715 : *Qu'on n'a rien de bon sur S. Codrat.*

[6] § XXII, 2 : *ἐγὼ δὲ Σωκράτης ἐν Κορίνθῳ*. Cf. ms. de Moscou, Épilogue, § 5 : *Ἰσοκράτης ἐν Κορίνθῳ*.

Note additionnelle 4.

Encore la fausse date de 167.

Celle-ci nous est fournie par Eusèbe, qui, dans sa *Chronique* [1], place le martyre de Polycarpe dans la 7e année de Marc-Aurèle. Mais — détail extrêmement important et dont la critique récente, sous l'influence de l'ingénieux système de Waddington, n'a plus tenu aucun compte — Eusèbe, dans le même ouvrage, rattache également à cette année le martyre des Lyonnais. Certes, sur ce point, Eusèbe a commis une erreur, qu'il a d'ailleurs rectifiée plus tard, puisque dans le préambule du livre V de l'*Histoire ecclésiastique*, il nous fait connaître la vraie date des martyres de Lyon (17e année de Marc-Aurèle), garantie par le fait que les confesseurs lyonnais, de leur prison, adressèrent une lettre au pape S. Éleuthère, intronisé en 175. Il reste que la notice de la *Chronique* pourrait refléter une tradition qui, en rapprochant chronologiquement les martyres de Smyrne et ceux de Lyon, avait conservé le souvenir d'un fait réel. S'il en était ainsi, la dite notice nous fournirait un moyen très simple de déterminer la date exacte du martyre de Polycarpe : ce martyre devrait être placé, non dans la 7e année, mais dans la 17e année de Marc-Aurèle.

Un second fait ne laisse pas de nous inciter à rapprocher chronologiquement les martyres dont il vient d'être question. Dans le même passage qui nous fournit la date exacte et précise des martyres de Lyon, Eusèbe nous apprend que la dix-septième année de Marc-Aurèle fut marquée par une violente reprise de la persécution « en certaines régions de la terre ». « L'attaque, remarque-t-il à ce propos, vint du peuple des villes, et on peut conjecturer que des milliers de martyrs s'y illustrèrent, d'après ce qui se passa dans une seule province. » Eusèbe y revient plus loin, lorsque, au chapitre II du même livre, après avoir reproduit la lettre des Églises de Vienne et de Lyon, il fait cette observation : « Par là on peut conjecturer par un raisonnement vraisemblable ce qui se passa dans les autres provinces ». Précieuses indications, qui nous révèlent à la fois l'origine et le caractère étendu, sinon général, de la persécution qui sévit à cette époque. Bien qu'Eusèbe, à propos de cette persécution, n'ait parlé que des martyres de Lyon — c'est au livre précédent qu'il mentionne ceux de Smyrne, placés d'ailleurs sous le règne de Marc-Aurèle, — les lignes que nous venons de citer feront paraître assez naturel d'admettre la simultanéité ou la quasi-simultanéité des martyres de Smyrne et de Lyon. En effet, à moins de considérer les martyres de Smyrne, ainsi que ceux dont Eusèbe nous dit qu'ils eurent lieu à la même époque, comme contemporains des martyres de Lyon, on ne voit guère

[1] Olympiade 236, 4 ; année d'Abraham 2183.

comment on arriverait à rendre compte des lignes en question, si affirmatives quant au grand nombre des martyrs de la fin du règne de Marc-Aurèle. Il semble, en d'autres termes, que les passages cités du livre V de l'*Histoire ecclésiastique* aient, en quelque sorte, conservé des traces du synchronisme si nettement affirmé dans la notice de la *Chronique*.

Pour quelle raison Eusèbe s'est-il contenté, dans l'*Histoire*, de dater le martyre de Polycarpe d'une manière assez vague et a-t-il renoncé à l'indication si précise qu'il nous avait fournie dans la *Chronique* ? On peut, à cet égard, se demander si l'historien n'a pas craint, en adoptant pour le martyre de Polycarpe une date relativement basse, de se mettre en contradiction avec la tradition qui faisait de l'évêque de Smyrne un homme apostolique. Déjà ce scrupule avait pu jouer lorsque Eusèbe, dans la *Chronique*, avait daté les deux passions de Smyrne et de Lyon de la 7e année de Marc-Aurèle, encore que, ici, il serait fort aisé de rendre compte paléographiquement d'une altération qui aurait transformé la 17e année en 7e année.

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE
avec la collaboration de Paul ORGELS.

LE RÉGIME JURIDIQUE DES PLUS ANCIENS CIMETIÈRES CHRÉTIENS A ROME

Le problème des origines de la propriété ecclésiastique tient une place considérable dans notre littérature d'histoire juridique aussi bien que religieuse. Mais dans ces recherches, principalement sinon exclusivement poursuivies du point de vue des Églises elles-mêmes et de leur organisation, peut-être n'a-t-on pas fait aux anciens cimetières chrétiens la place nettement distincte qu'ils méritent. Il est vrai que la solennelle restitution des cimetières aux Églises à l'heure de la paix religieuse suppose que déjà auparavant ceux-ci se trouvaient confondus dans le patrimoine ecclésiastique. D'autre part, une hypothèse célèbre, longtemps en vogue, et qui attribuait aux communautés chrétiennes primitives la forme de collèges funéraires, semblait ôter tout fondement à pareille distinction.

C'est pourtant au génial inventeur de cette hypothèse, Jean-B. de Rossi, que nous devons les premiers et les plus solides indices d'une origine autonome des grands cimetières chrétiens. En dépit de graves divergences, surtout d'ordre chronologique, les travaux les plus récents de l'archéologie chrétienne ont confirmé et multiplié ces indices. Si bien qu'aujourd'hui nous nous trouvons en présence d'une donnée générale qui n'est plus guère contestable : les plus anciens et les plus importants cimetières chrétiens de Rome sont d'origine strictement privée et familiale, étant primitivement des zones de terrain affectées par leurs propriétaires aux membres de leur *familia*.

Comment et sous quelle forme juridique ont pu se maintenir ces institutions d'origine familiale jusqu'à leur absorption tardive dans le patrimoine des Églises ? Et comment dans le même temps se sont-elles transformées au point de justifier pareille absorption ? Tels sont les problèmes que nous tenterons de résoudre.

L'hypothèse dont je dois me contenter d'indiquer ici les grandes lignes n'est peut-être point à l'heure actuelle susceptible de preuves directes. Seule la découverte d'un très ancien cimetière chrétien ayant par quelque miracle échappé aux pieux ravages des *cultores martyrum* pourrait lui apporter pareille confirmation. Sa vraie force lui vient de ce qu'elle remplit très exactement, croyons-nous, la lacune que laissent aujourd'hui subsister les dernières recherches historiques et archéologiques. C'est assez dire que nous la tenons pour toujours sujette à révision et à rectification.

I

Le problème ne saurait être mieux posé que par l'examen de quelques données archéologiques.

Il y a près d'un siècle, J.-B. de Rossi mettait au jour le long de la via Appia la zone la plus antique du cimetière dit de Calliste, zone traditionnellement appelée crypte de Lucine. Le tracé de ses galeries, rigoureusement enfermé dans un quadrilatère que seuls devaient franchir des développements dus au IIIe siècle, lui suggéra aussitôt l'hypothèse d'une *area* sépulcrale annexée au tombeau de quelque riche personnage et affectée à la sépulture de ses affranchis et de leurs descendants (*familia*)[1]. La fondation de ce cimetière peut avec de fortes vraisemblances être attribuée au Ier siècle de notre ère, encore que les galeries souterraines ne remontent guère qu'à la première moitié du IIe siècle[2]. Elles sont jusqu'à ce moment occupées par des chrétiens de condition modeste, en partie au moins descendants des affranchis bénéficiaires de la concession funéraire[3].

C'est en présence d'un thème analogue que nous place l'histoire du cimetière de Domitille. L'affectation funéraire de cette zone peut, cette fois de façon sûre, être attribuée à une chrétienne, Flavia Domitilla, nièce de Vespasien, exilée ensuite par Domitien pour avoir adopté, selon Dion, les coutumes «juives»[4]. L'*area*, fort étendue, comporte à la fois des tombeaux en surface, sous forme

[1] G. B. de Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 320.

[2] P. Styger, *Die Römischen Katakomben* (Berlin, 1933), p. 26 et ss.

[3] Ibid., p. 33.

[4] Dion Cassius, 67, 14. Voyez pour l'identification P. Styger, op. c., p. 63-66.

de colombaires qui semblent avoir été utilisés jusqu'au temps d'Hadrien, et des galeries souterraines enserrant en un immense réseau plusieurs groupes primitivement distincts. Diverses inscriptions païennes rappellent les concessions obtenues de la fondatrice [1]. Quant aux galeries souterraines, les noyaux anciens, ici plus librement développés, paraissent dater de la première moitié du IIe siècle. Tel est le cas notamment pour le fameux hypogée ou vestibule dit des Flaviens, aménagé par les descendants chrétiens des premiers bénéficiaires [2], et pour le centre dit des Aurelii, où des inscriptions encore *in situ* rappellent le souvenir d'affranchis des *gentes* Aelia et Aurelia [3].

L'histoire se répète au cimetière de Priscille, à l'hypogée des Acilii. L'opinion ancienne en faisait le tombeau des Acilii, dont l'un des membres, le consul Manilius Acilius Glabrio, subit le martyre en 95, sous Domitien. En réalité, la construction de l'hypogée doit être reportée un peu avant le milieu du IIe siècle. Mais cette zone n'en possède pas moins des rapports indiscutables avec les Acilii, comme en témoignent de nombreux fragments d'inscriptions trouvés dans les galeries, mais provenant, semble-t-il, de la surface, et le nom même de Priscilla, familier à cette *gens* et

[1] *CIL.* VI, 16246 : *...ex indulgentia Flaviae Domitillae;* et VI, 8942 (inscription de Baucylla, nourrice des enfants de Flavia Domitilla) : *...eius beneficio hoc sepulcrum feci.* Je ne vois aucune raison de supposer que ces inscriptions (voyez aussi *CIL.* VII, 948) de caractère païen soient antérieures à la conversion de Flavia Domitilla, comme le veut Styger (op. c., p. 66). La qualité de chrétienne n'interdisait pas des actes de bienfaisance envers des dépendants fussent-ils païens. Il faut du reste se garder d'exagérer la répugnance que pouvaient éprouver les chrétiens au voisinage de tombes païennes. Les récentes fouilles en dessous de la basilique Saint-Pierre ont révélé l'existence de tombes chrétiennes dans des mausolées païens et datant vraisemblablement du IIIe siècle de notre ère (Tombe dite de l'Égyptien et Monument des Caetenni). Cette coexistence suscite moins d'objections encore lorsqu'il s'agit de vastes zones sépulcrales comme celle de Domitille.

[2] Styger, op. c., p. 80. Sur la date de la façade de l'hypogée des « Flaviens », voyez A. M. Schneider, *Der Eingang zum Hypogaeum Flavianum*, dans *Mitteilungen des deutschen Archäol. Instituts, Röm. Abt.*, t. XLIII (1928), p. 1-12. On ne saurait sérieusement se baser sur le caractère grandiose de l'entrée de l'hypogée pour se refuser à croire que celui-ci pût être destiné à des affranchis et à leurs descendants. C'est oublier que les fils d'affranchis sont *ingenui* et que leurs petits-fils ont accès aux plus hautes magistratures et au sénat.

[3] Styger, op. c., pp. 88, 99.

qui est demeuré attaché au cimetière [1]. L'hypothèse d'une fondation funéraire remontant au premier siècle de notre ère demeure donc très vraisemblable. Mais c'est aux descendants des affranchis, premiers bénéficiaires de la fondation, que doit être attribué le cimetière souterrain que nous trouvons en leur possession vers le milieu du IIe siècle.

Au cimetière de Prétextat reparaît, dans la région dite de la *Scala Maggiore*, le plan géométrique en forme de grille qui trahit du coup sa dépendance originaire d'une *area* privée [2]. Styger suppose qu'il s'agit d'une fondation d'un affranchi chrétien dans le domaine impérial situé à l'est de la via Appia.

Le cimetière anonyme plus récemment découvert (1926) au nord de la via Tiburtina offre dans ses parties les plus anciennes la même disposition et permet d'en rattacher également l'origine à une *area* privée [3].

II

Ce coup d'œil sur les résultats des recherches archéologiques les plus récentes nous met en présence de quelques données d'extrême importance.

Les plus anciens cimetières chrétiens ont presque invariablement pour origine des domaines privés affectés par leurs propriétaires à une destination funéraire. Les galeries souterraines qui s'étendent sous ces fonds laissent, par leur disposition, clairement reconnaître cette origine, et il n'est pas interdit de penser que des explorations plus poussées multiplieront les indices existants. Dans plusieurs cas, ces affectations funéraires peuvent avec de sérieuses vraisemblances être datées de la fin du Ier siècle (Lucine, Domitille et Priscille). Nous nous garderons d'ailleurs d'envisager cette donnée comme constituant une règle absolue. C'est ainsi que le cimetière de Calliste, d'époque notablement plus tardive (fin du IIe siècle), fut dès sa fondation réservé aux clercs et paraît avoir toujours été propriété de l'Église de Rome [4].

Dès avant le milieu du IIe siècle de notre ère, nous assistons

[1] Styger, op. c., p. 110. Peut-être trouvera-t-on un peu trop absolue a thèse de l'auteur en tant qu'elle exclut totalement la possibilité d'une inhlu mation de certains membres de la famille noble des Acilii dans l'hypogée.

[2] Styger, p. 147. [3] Ibid., p. 189. [4] Ibid., p. 61.

au développement, dans ces mêmes *areae* privées, d'un système de galeries souterraines destinées à l'inhumation. Ces cimetières — vulgairement mais abusivement appelés catacombes —, nous n'avons pas de preuve sûre qu'ils aient jamais été occupés par les fondateurs eux-mêmes ou leurs descendants. Mais nous les trouvons au IIe siècle entre les mains de leurs affranchis ou plutôt des descendants de ceux-ci. Du reste, ces cimetières souterrains sont exclusivement chrétiens.

Bornons-nous pour l'instant à ces quelques données de fait et demandons-nous dans quelle mesure elles correspondent aux pratiques romaines.

L'affectation de certaines zones de terrain à l'usage funéraire par des particuliers est de pratique constante. Le cas normal et le plus ancien est celui des tombes dites familiales, exclusivement réservées aux membres de la famille, c'est-à-dire aux agnats, à l'exclusion des héritiers testamentaires [1]. Ces tombes constituent dans la région de Rome la sépulture type et même imposée par les anciens usages [2].

Très modestes à l'origine, mesurant à peine quelques pieds *in fronte* et un peu plus *in agro*, ces zones prennent bientôt plus d'ampleur. A la tombe réservée aux proches s'annexe, chez les familles puissantes, une *area adiecta*. Celle-ci est destinée à la sépulture des affranchis et de leurs descendants. Porteurs du nom, ils se voient aussi confier le soin de perpétuer le culte familial. Dans les zones ainsi constituées, ils bâtissent des colombaires, des édicules funèbres ; ils fondent à leur tour des tombes familiales réservées à leurs propres affranchis et à leurs descendants. Le développement de ces sortes de fondations funéraires se situe à Rome aux environs de l'an 100 de notre ère et s'inspire incontestablement de certains modèles hellénistiques. Je ne puis sur ce point que renvoyer le lecteur à la récente et très remarquable étude de M. Eberhard F. Bruck [3].

[1] Albertario, *Studi di Diritto Romano*, t. II, *Sepulchra familiaria e sepulchra hereditaria*, p. 1-27.

[2] Cicéron, *de leg.*, II, 55 : *Iam tanta est religio sepulcrorum, ut extra sacra et gentem inferri fas negent esse.*

[3] E. F. Bruck, *Foundations for the Deceased in Roman Law, Religion and Political Thought*, dans *Scritti in onore di Contardo Ferrini*, t. IV (1949), p. 1-27.

Le cas des tombes familiales n'est d'ailleurs pas le seul. Par disposition testamentaire ou entre vifs, des particuliers affectent un terrain à la sépulture des membres de leur corporation (*collegium*) ; ou encore c'est à tous les membres de la colonie ou du municipe qu'un citoyen donne ou lègue un terrain pour constituer un véritable cimetière public [1].

L'origine première des plus anciens cimetières chrétiens, telle qu'elle ressort des plus récentes recherches archéologiques, est donc entièrement conforme aux coutumes romaines. Elle n'offre du point de vue matériel aucun trait spécifiquement chrétien. Il semble dès lors naturel d'orienter nos recherches vers le régime juridique normalement applicable à ce genre d'institution funéraire. Il n'y a aucune raison de supposer que les chrétiens n'en aient point fait usage. Et cette méthode apparaît d'autant plus justifiable que certains cimetières chrétiens peuvent fort bien remonter à des fondations familiales païennes ou sans couleur religieuse définie.

III

Le régime des zones affectées à une destination funéraire peut être envisagé tout d'abord du point de vue juridico-religieux. On sait en effet que tout tombeau romain (*sepulcrum*) est *res religiosa*. Il appartient, dit Gaius, aux dieux mânes [2] et se trouve comme tel juridiquement protégé contre tout acte susceptible de porter atteinte à sa fonction sépulcrale. Or, bien que ce caractère ne touche point directement au problème qui nous occupe, il a été si souvent invoqué comme suffisant à expliquer la persistance et l'immunité des cimetières chrétiens vis-à-vis des païens, qu'il ne sera pas inutile d'en fixer ici les limites exactes.

Le caractère religieux ne couvre une parcelle de terrain ou un monument qu'à compter du moment où il est effectivement occupé par un corps. Il s'étend d'ailleurs au monument tout entier, considéré dans son unité architecturale, même lorsque l'accès s'en trouve réservé à de nouvelles inhumations, comme c'est le cas pour les tombes collectives, tombes familiales ou colombaires.

[1] Pour des *areae* léguées ou données à des municipes ou collèges, voyez, par exemple, Dessau, *ILS* (= *Inscriptiones latinae selectae*), 7846, 7847, etc.

[2] Gaius, II, 4 : *religiosae* (res) *quae diis manibus relictae sunt.*

Mais il n'en va pas de même des *areae* sépulcrales, des zones qu'une clause testamentaire ou autre destine à recevoir des sépultures. Cette simple destination est impuissante à leur conférer le caractère religieux, et seuls dans ces *areae* les emplacements effectivement occupés par des morts (*sepulcra*) en seront revêtus. L'affectation des parties libres de ces zones à l'usage funéraire demeure donc exclusivement assurée par les clauses testamentaires ou conventionnelles qui l'ont imposée.

Mais il faut considérer surtout que la protection légale attachée aux *res religiosae* garantit uniquement leur fonction funéraire en général, et nullement leur affectation particulière et exclusive aux morts appartenant à certains groupes, famille, collège ou cité. Qu'il s'agisse de tombes collectives ou d'*areae* sépulcrales, cette affectation n'a, en droit, d'autre fondement que les clauses, souvent sanctionnées par des amendes, qui figurent à l'acte de fondation [1]. C'est donc à l'examen de ces clauses que nous devons nous attacher et en particulier aux moyens par lesquels les disposants, donateurs ou testateurs, cherchaient à en assurer l'efficacité.

L'un des procédés consistait à transférer la propriété du lieu de sépulture — ou éventuellement un certain capital — à une cité ou à un collège, à charge d'en assurer la destination funéraire indiquée. Les textes nous ont conservé quelques exemples de ce type de « fondations indirectes », dont les clauses sont d'ailleurs fort simples [2]. En ce qui concerne les tombes familiales, ce procédé ne semble guère avoir été utilisé qu'à titre subsidiaire, pour le cas d'extinction totale de la *familia* [3]. Les fondateurs ne pro-

[1] Voyez sur tous ces points nos études : *Les défenses d'aliéner en droit funéraire romain*, dans *Studia et Documenta Historiae et Iuris*, t. XIII-XIV (1947-1948), p. 278-288 ; *Le § 2 du Gnomon de l'Idiologue et le caractère religieux des tombeaux romains*, dans *Revue internationale des Droits de l'Antiquité*, t. I (1948), p. 199-212 ; *Locus religiosus*, dans *Atti del Congresso Internazionale di Diritto Romano* (Vérone, 1948), sous presse.

[2] Voyez, par exemple, *CIL.* V, 6528 (*ILS*, 7846) : *Hora*[*tius*] ... *Balb*[*us*] *municipibus* [*su*]*eis incoleisque loca sepultura*(*e*) *s*(*ua*) *p*(*ecunia*) *dat... In quibus loceis nemo humatus erit, qui volet sibei vivous monumentum faciet*, etc. Cf. *ILS*, 7258, 7259, 7266, 7267, etc.

[3] Voyez l'inscription funéraire de Iunia Libertas citée ci-après : *et si nemo ex familia superaverit, tunc eos hortos cum aedificiis et tabernis ita uti macerie clusi sunt finibus suis proprietatis iurisque esse volo colonorum coloniae reipublicae Ostiensium*, etc. Et Scaevola, l. 18 dig., D., 33, 2, *de us.*, 34 pr. ;

fessaient, avec quelque raison, qu'une confiance très limitée dans la fidélité des cités à de tels engagements [1].

Cependant la création directe d'entités juridiques destinées à réaliser les fins assignées par des particuliers à tout ou partie de leurs biens est une conception étrangère au droit classique [2]. A moins de recourir à quelque personne juridique existante, c'est donc à des personnes physiques que les donateurs ou testateurs devront confier leurs biens et la destination qu'ils leur assignent. Dans le cas des tombes familiales, ce seront normalement les membres de la *familia* eux-mêmes, bénéficiaires de la destination. Or, de telles personnes jouissent naturellement d'une liberté générale de disposer, et leur durée est essentiellement éphémère. Pour sauvegarder la destination exclusive de la tombe et sa perpétuité, les disposants seront amenés à prendre des dispositions de deux ordres : les unes comporteront de strictes limitations à la faculté d'aliéner la tombe et les biens éventuellement annexés ; les autres s'occuperont de régler la transmission de ces droits et biens aux descendants.

Comme type fort simple de ces dispositions, nous citerons l'inscription de Iunia Libertas, publiée par G. Calza en 1939 [3]. La testatrice cède à ses affranchis, à ceux qu'eux-mêmes auront affranchis et à leur descendance la totalité de ses droits sur un ensemble de biens comprenant des jardins, maisons et boutiques [4].

post cuius (novissimi) decessum ad rem publicam Arelatensium pertinere volo. Parfois l'attribution à une cité est prévue pour le cas de violation de la défense d'aliéner. Scaevola, l. 19 dig., D., 32, *de leg.*, 38, 5 : *quod si adversus ea quid factum erit, tunc eas portiones praediumve cum taberna ad rem publicam Tusculanorum pertinere volo.*

[1] La libéralité faite par Iunia Libertas à la cité d'Ostie n'a pas empêché une prompte destruction de sa tombe, dont l'inscription s'est retrouvée dans le pavement d'une boutique. Voyez notre étude : *La fondation funéraire de Iunia Libertas*, dans *Studi Solazzi* (Naples, 1948), p. 542 et s. La méfiance des fondateurs à l'égard des administrations publiques est suffisamment attestée par la lettre de Pline le Jeune, VII, 18 : *Numeres rei publicae summam? Verendum est ne dilabatur. Des agros? Ut publici neglegentur.* La fondation constituée entre les mains d'une cité ou d'un collège semble avoir fréquemment été faite sous forme d'une libéralité en argent à charge d'entretien du culte funéraire. *ILS*, 7258-7259 et ss.

[2] Duff, *Personality in Roman Private Law* (Cambridge, 1938), p. 168 et s.

[3] Dans la revue milanaise *Epigraphica*, t. I, p. 160 et s. Voyez notre commentaire dans l'art. cité des *Mélanges Solazzi*, p. 542 et s.

[4] L'ambiguïté des termes de l'inscription rend fort délicate la question de

Il s'agit donc non seulement d'une tombe et d'une *area* sépulcrale, mais d'un petit domaine, dont les revenus, comme il apparaît plus loin, doivent servir à l'entretien de la tombe et au culte funéraire [1]. Vient ensuite la clause caractéristique du régime imposé à ces biens : *ne quis ex is usum fructumve portioni(s) suae vendidisse aut alienasse aut ali concessisse velit donec ad unum unamve usus fructus perveniat* (ll. 7-10).

C'est d'abord la défense faite à tout bénéficiaire présent ou futur d'aliéner sa part au profit d'une personne étrangère à la famille (*ali*). D'autres documents précisent le but de cette interdiction : *ne de nomine exeat familiae suae* [2]. Et cette inaliénabilité — relative — continuera de grever ces biens tant que subsistera

savoir s'il s'agit d'un legs en pleine propriété ou d'un simple legs d'usufruit. C'est en faveur de cette dernière forme, d'ailleurs relativement fréquente, que nous nous étions prononcé dans l'étude précitée (p. 549 et s.). Il n'est pas contestable que le texte considère chaque bénéficiaire pris individuellement comme ne possédant qu'un droit d'usufruit (*...ne qui ex is usum fructumve portionis suae vendidisse... velit*). En revanche, il semble que l'attribution globale des biens se fasse en pleine et entière propriété au profit des affranchis comme au profit de la colonie d'Ostie. La contradiction pourrait se résoudre si, dans l'esprit de la testatrice, les biens légués formaient une masse unique, un véritable *corpus* constitué en nue propriété, dont les affranchis ne possédaient à titre individuel qu'une part d'usufruit. Conception étrangère sans doute à la doctrine classique, mais vers laquelle tendait naturellement la pratique. Plus simplement, on peut admettre que le nom d'*ususfructus* désignait la propriété elle-même en tant qu'amputée du droit d'aliéner. Voyez en ce sens L. Caes, *Le statut juridique de la sponsalicia largitas échue à la mère veuve sui iuris* (Courtrai, 1949), p. 110 et s.

[1] Sur ces annexes de caractère plus ou moins somptuaire, voyez notre étude citée, *Les défenses d'aliéner en droit funéraire romain*, p. 280 et s. Dès le début du IIe siècle, les empereurs réagirent contre la prétention des fondateurs d'étendre à ces biens les prohibitions d'aliéner attachées aux tombes familiales (ibid., note 15). Rappelons à ce propos la charmante épigramme de Martial, I, 116 :

Hoc nemus aeterno cinerum sacravit honori
Faenius et culti iugera pulchra soli.
Hoc tegitur cito rapta suis Antulla sepulcro,
hoc erit Antullae mixtus uterque parens.
Si cupit hunc aliquis, moneo, ne speret agellum :
perpetuo dominis serviet iste suis.

[2] *CIL.* VI, 13203 (Arangio-Ruiz, *Negotia*, 81, c.) ; *CIL.* II, 4332 (*ILS*, 8271 ; Arangio-Ruiz, *Negotia*, 81, f) : *ne quis eos venderet, set per genus ipsorum po<s>sessio decurreret vel per atnatos vel manumissos.*

un seul héritier du nom, entre les mains duquel la totalité des parts se trouvera alors concentrée. Le fonctionnement d'un tel régime s'avère extrêmement délicat et compliqué. Il implique à la fois la conservation et la transmission rigide de ces biens aux descendants et, à défaut de ceux-ci, l'accroissement des parts délaissées au profit des survivants [1]. Tout ce mécanisme paraît avoir été plus ou moins efficacement assuré grâce à des fidéicommis, un type de disposition de dernière volonté qui bénéficiait auprès de la jurisprudence classique d'une interprétation particulièrement large et bienveillante [2]. Les testateurs eux-mêmes étaient conscients de la précarité de ce système, de son extrême vulnérabilité à la chicane ou au mauvais vouloir de certains légataires. Si bien que des testateurs jugèrent parfois bon de conclure de telles dispositions par un impératif : *Iurisconsultus et dolus malus abesto.* Seules la *fides* et la reconnaissance des affranchis et de leur descendance pouvaient assurer la solidité et la durée de pareil régime.

Quelles que pussent être leurs faiblesses du point de vue juridique, ces pseudo-fondations funéraires ont été extraordinairement fréquentes au IIe et au IIIe siècle de notre ère, et elles se trouvent de fait impliquées dans le régime des innombrables tombes vouées à la sépulture des descendants, des affranchis et de leur postérité. Si de telles dispositions sont d'ailleurs sans grande portée lorsqu'il s'agit de modestes tombes, il en va tout autrement lorsqu'elles portent sur les lieux de sépulture de riches familles. Au monument réservé aux membres de la famille au sens strict s'ajoutent alors une *area* destinée aux affranchis, très souvent des jardins, des bois, des maisons et boutiques. Une large communauté d'intérêts s'établit dès lors entre tous les bénéficiaires. Des règles précises devront être fixées pour l'utilisation des revenus et leur partage [3] ; certaines décisions quant à l'usage des biens pourront être prises

[1] Scaevola, l. 18 dig., D., 33, 2, *de us.*, 34 pr. : *...ut qui ab* (*de* Mo) *his decesserit, portio eius reliquis adcrescat, ita ut ad novissimum pertineat;* Papinien, l. 8 resp. D., 31, *de leg.*, 77, 13 : *...quod si quis eorum sine liberis vita decesserit, partes eorum ad reliquos pertinere volo ;* Paul, l. 10 resp., D., eod. tit., 87, 2.

[2] Mitteis, *Römisches Privatrecht*, p. 415 ; G. Le Bras, *Les fondations privées du haut Empire*, dans *Studi in onore di Salvatore Riccobono*, t. III (1933), p. 59 ; Eb. F. Bruck, *Foundations for the Deceased*, dans *Scritti in onore di Contardo Ferrini*, t. IV (1949), p. 25 et s.

[3] Donation de Flavius Syntrophus (*CIL.* VI, 10239 ; Arangio-Ruiz, *Negotia*, n. 94), l. 5 et ss.

même à la simple majorité des voix, ce qui dénote un degré avancé d'organisation sociale [1]. La bonne gestion de ces biens et la fidèle observation des volontés du disposant exigeront souvent la nomination d'administrateurs, tels les trois affranchis nommés *curatores* par le testament de P. Dasumius Tuscus et au remplacement desquels il sera pourvu en cas de décès par voie d'élection [2].

Bref, autour de ces biens grevés d'affectation funéraire gravitent de véritables associations de fait [3]. En droit, certes, elles ne se soutiennent que par de fragiles constructions juridiques. Sans unité de patrimoine, sans *corpus*, elles ne participent en rien au statut des collèges. Mais l'ambition chez les donateurs de se survivre dans leur nom, d'une part, et d'autre part l'intérêt qu'y trouvaient des légions d'affranchis ont suffi à en multiplier l'usage et à en faire des réalités vivantes, bien que de durée généralement assez éphémère.

IV

A présent, il nous reste à voir dans quelle mesure cette institution si répandue à Rome peut contribuer à éclairer notre problème, celui du régime juridique des anciens cimetières chrétiens.

Il est un point initial sur lequel elle satisfait exactement aux données actuelles de l'archéologie. Ces cimetières chrétiens ont pour origine des concessions funéraires faites par de riches particuliers à leurs affranchis. Mais de toute évidence cette origine ne suffit point à identifier le régime juridique qui leur était appliqué. Et dire, avec quelques auteurs, que ces cimetières gardaient un caractère privé, c'est faire seulement la constatation purement négative qu'ils n'appartenaient pas alors au patrimoine des Églises [4].

[1] Ibid., l. 10 et s. : (*et si quis*) *ibi inhabitare voluerit, ex communi omnium consensu maiorisve partis* (*eorum qui vivent, id ei liceat*).

[2] Testament de P. Dasumius Tuscus (*CIL.* VI, 10229 ; Arangio-Ruiz, *Negotia*, n. 48), l. 100 et s. ; testament d'un citoyen romain de Gaule (*CIL.* VI, 5708 ; *ILS*, 8379 ; Arangio-Ruiz, *Negotia*, n. 49), de la fin du Ier ou du commencement du IIe siècle, l. 12 et s. : *Vicibus ex se curatores ad hoc officium nominent, qui id annuum habeant habeantque potestatem exigendi hos nummos*, etc.

[3] En ce sens Eb. F. Bruck, article cité, p. 24, note 6. G. Le Bras (article cité, p. 59) va jusqu'à voir dans ces associations d'affranchis chargées d'un culte des « formations analogues à celles de nos monastères ».

[4] Selon G. Bovini, *La proprietà ecclesiastica e la condizione giuridica della Chiesa in età precostantiniana* (Milan, 1949), qui reconnaît fort justement l'ori-

Normalement ces concessions funéraires comportent un abandon total de tous les droits des propriétaires originaires au profit des affranchis et de leur postérité. Il ne pouvait donc en résulter qu'une forme quelconque de propriété soit commune, soit corporative. Selon de Rossi, les affranchis chrétiens, dans lesquels il voyait les premiers bénéficiaires de ces fondations, auraient formé entre eux des collèges d'un type particulier, régulièrement autorisés et protégés par la loi, qu'il appelait des collèges familiaux [1]. Bien que tous les collèges répondant à ce type soient manifestement païens, Waltzing accorda quelque vraisemblance à cette hypothèse [2]. Plus récemment, Styger cherchait la solution dans une voie analogue. On sait quel rôle capital le savant auteur des *Römische Katakomben* attribuait aux affranchis impériaux, ceux de la *domus Caesaris* [3], dans le développement de l'Église primitive. Nos cimetières auraient pour origine des concessions funéraires faites en faveur de certains groupes d'affranchis, fonctionnaires de la *domus* impériale et régulièrement constitués soit en collèges funéraires, soit plutôt, si nous saisissons bien la pensée, qui paraît un peu flottante, de l'auteur, en corporations professionnelles [4].

gine privée des cimetières chrétiens, ceux-ci seraient demeurés propriété individuelle jusqu'à leur absorption dans le patrimoine de l'Église (p. 71 et ss.). L'hypothèse est peu vraisemblable historiquement et contraire aux usages romains en matière de sépultures destinées aux affranchis.

[1] G. B. DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. III, pp. 37-42, 507-513 ; *Bullettino dell'Instituto di corrispondenza archeologica*, 1877, p. 49-50 ; *I collegii funeraticii famigliari e privati e le loro denominazioni*, dans *Commentationes in honorem Mommseni* (1877), p. 705-711 ; *Bullettino dell' Instituto*, 1885, p. 20-21. Voyez la liste de ces collèges dans J.-P. WALTZING, *Étude historique sur les corporations professionnelles*, t. IV, p. 177-180, qui émet lui-même des réserves au sujet du caractère collégial des groupes désignés par plusieurs de ces dénominations.

[2] *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. III, 2 (1914), v° *Collegia*, col. 2108, n. 10. L'auteur invoque cette hypothèse pour expliquer que les cimetières chrétiens aient échappé aux rigueurs qui atteignaient les communautés religieuses et leurs chefs. Ibid., col. 2132.

[3] Épître de S. Paul aux Philippiens, IV, 22.

[4] A propos de la zone de la via Appia, l'auteur parle tantôt de caisse funéraire, *Begräbniskasse*, tantôt de famille de fonctionnaires palatins et de corporations, *Körperschaften* (*Römische Martyrergrüfte*, p. 80). Dans la même région, il cite en exemples le colombaire des cuisiniers impériaux, *collegium cocorum Augusti nostri*, et un *sodalicium* (*Römische Katakomben*, p. 349 et s.). J'incline à croire que le caractère professionnel de ces groupements eût constitué

Il serait trop long et inutile de reprendre ici toutes les objections qui ont été accumulées depuis le temps de Mgr Duchesne contre l'utilisation par les chrétiens de la forme collégiale officielle. Elles ont convaincu la plupart des auteurs, y compris Waltzing, qui a très justement noté le recul des collèges funéraires devant le développement du christianisme [1]. Et elles ont pour la propriété des cimetières la même valeur que pour la propriété des églises.

Si des auteurs aussi récents que Styger ont encore eu recours à cette hypothèse, c'est sans doute parce qu'ils n'ont aperçu aucune autre forme possible d'appartenance collective. Peu étudiées, même par les juristes, nos fondations funéraires, malgré leur immense diffusion, paraissent avoir échappé à leur attention.

Il est pourtant extrêmement naturel de supposer que nos cimetières, primitivement établis en faveur de groupes familiaux, se sont constitués sous ce régime de droit commun. Et cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que certains d'entre eux peuvent fort bien avoir une origine païenne ou sans couleur religieuse définie.

D'autre part, la forme non publique et soustraite à toute formalité d'autorisation de ces pseudo-fondations devait les faire envisager avec une particulière faveur par les chrétiens.

Il semble qu'en partant de cette hypothèse nous puissions de façon approximative nous représenter le régime juridique de nos cimetières et son évolution jusque dans la première moitié du IIIe siècle.

Ce régime ne se distinguait sans doute en rien, à l'origine, de celui de tant d'autres concessions funéraires faites en faveur des affranchis d'une famille et de leur descendance. A la fois propriétaires et bénéficiaires de la zone funéraire et des biens éventuellement annexés, ceux-ci forment des associations de fait caractérisées par la communauté du nom et basées sur le principe familial.

Mais ici se place un phénomène historique d'énorme importance et qui en fait devait totalement différencier le sort des fondations chrétiennes, ou devenues telles, de leurs congénères païennes.

un grave obstacle à l'extraordinaire expansion à laquelle nous font assister les cimetières chrétiens. Sur ces collèges de la *domus Augusta*, voyez WALTZING, *Étude historique*, t. IV, p. 153 et ss. Contre l'hypothèse de Styger, voyez BOVINI, op. c., p. 77.

[1] WALTZING, *Étude historique*, t. II, p. 131 et ss.

Rien de plus fragile et de plus éphémère que ces dernières. Déjà faiblement constituées du point de vue juridique, leur fondement moral et social se détériore et se désagrège avec une extrême rapidité. Non seulement elles s'éteignent automatiquement faute de postérité chez les affranchis, mais les sentiments de reconnaissance et de solidarité, qui constituent leurs meilleures garanties de durée, perdent après une ou deux générations toute efficacité réelle. Il n'est pas rare dans ces conditions de voir une tombe familiale changer de mains pour servir, moyennant une rénovation sommaire, de sépulture à une autre famille [1].

Tout autre devait être la destinée des fondations dont les bénéficiaires étaient ou devinrent chrétiens. C'est leur longue durée et leur prodigieuse extension qui constituent les traits les plus saillants de leur histoire. Sans doute, comme leurs congénères païennes, elles ont subi tous les facteurs de désagrégation inhérents à leur constitution originairement purement familiale. Mais tandis que s'affaiblissaient ces sentiments de solidarité familiale, fondés d'ailleurs sur une parenté purement nominale, une solidarité bien plus forte se développait au sein de ces communautés, celle qui unit entre eux tous les frères d'une même religion. *Corpus sumus de conscientia religionis et disciplinae unitate et spei foedere*, dit Tertullien (*Apol.*, c. 39, 1).

C'est au cours de la première moitié du IIe siècle que paraît s'être produite l'évolution décisive. Les bénéficiaires de certaines fondations, forts de l'unanimité de leurs convictions chrétiennes, abandonnent les monuments en surface où jusqu'alors ils se faisaient inhumer, et entament la construction de galeries en sous-sol. Comme l'observe d'ailleurs très justement Styger à propos de l'hypogée des Acilii, entre les occupants de la surface et ceux des cimetières souterrains la continuité est certaine, et aucune constitution ou donation nouvelle ne paraît avoir été nécessaire [2].

Mais à compter de ce moment, l'affectation de ces zones à l'usage funéraire des porteurs du même nom n'est plus qu'une tradition sans le moindre exclusivisme. La pratique avait d'ailleurs toujours

[1] Voyez notre notice *A propos de quelques inscriptions découvertes dans la Nécropole de l'Isola Sacra*, dans *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sc. morales et politiques de l'Acad. roy. de Belgique*, 5e s., t. XXXIV (1948), p. 425 et ss.

[2] *Römische Katakomben*, p. 111.

toléré des exceptions en faveur d'amis ou de proches, puisqu'aussi bien l'on voit à Isola Sacra un mari faire gentiment place au premier mari de sa femme. Dans bien des cas, le sentiment de la communauté religieuse s'est révélé plus fort chez les chrétiens que celui de la famille, même naturelle, témoin cette inscription de M. Restutus au cimetière de Domitille par laquelle il réserve l'hypogée à sa propre sépulture et aux membres croyants de sa famille : *sibi et suis fidentibus in domino* [1]. D'année en année, ces cimetières se sont ouverts plus largement à tous les chrétiens sans distinction d'origine, suivant les circonstances et la commodité des lieux.

Et pourtant, rien ne permet de croire à une constitution nouvelle, à une modification dans le régime juridique de ces fondations. Ce régime, qui se montrait si faible, si éphémère, lorsqu'il n'avait pour soutien que la fidélité des affranchis et de leur descendance ou tout simplement la vanité du fondateur, pouvait acquérir une singulière efficacité entre les mains d'un groupe unanime, fortement discipliné et décidé à mettre à profit tous les moyens qu'il offrait. En droit et en apparence, il se bornait à régler l'usage d'une sépulture familiale. En réalité, il développait entre les bénéficiaires tous les éléments d'une véritable association, sans que ses membres eussent à se conformer aux prescriptions de la loi concernant les collèges. Il me paraît vraisemblable que les chrétiens se contentèrent de cette forme juridique, rudimentaire si l'on veut, mais que son caractère strictement privé mettait à l'abri des immixtions administratives.

Ce régime, cependant, ne pouvait se maintenir indéfiniment. A mesure que ces cimetières s'ouvraient plus largement à tous les chrétiens sans distinction, leur dépendance vis-à-vis de tel ou tel groupe représentant plus ou moins authentiquement la famille des fondateurs devint un fait purement arbitraire. Leur commune destination à la sépulture de tous les chrétiens devait logiquement les réunir un jour sous l'administration de l'Église de Rome.

A quel moment se produisit ce changement radical dans leur statut? C'est ici, une fois de plus, que l'archéologie prête le plus précieux secours à l'histoire juridique. Des observations minutieuses, poursuivies dans tous les grands cimetières chrétiens de Rome, ont permis à P. Styger de constater un phénomène frap-

[1] Marucchi-Iosi, *Le Catacombe romane*, p. 164 (reprod.).

pant[1]. Vers la même époque, dans la première moitié du IIIe siècle de notre ère, et plus précisément aux environs des années 230 et suivantes, des modifications profondes interviennent presque simultanément dans l'utilisation et, si j'ose dire, dans l'exploitation de ces cimetières. Dans la zone de Lucine de nouvelles galeries débordent le périmètre de l'*area* primitive, le cimetière de Calliste s'ouvre aux laïcs, de nouveaux aménagements apparaissent au cimetière de Domitille, dans la zone des Aurelii comme à l'hypogée des Flaviens, au cimetière de Priscille, dans la zone des Acilii comme dans la région de l'Arénaire. Une telle simultanéité, concluait Styger, ne peut guère être que l'effet d'un changement d'ensemble dans le statut juridique de nos cimetières. C'est à cette époque que l'Église aurait pris en main et unifié l'administration de tous les cimetières chrétiens de Rome.

Divers indices semblent confirmer cette hypothèse. Le pape Fabien (236-250) fit exécuter de nombreux travaux de construction dans les cimetières[2]. Le *Liber Pontificalis* nous rapporte d'autre part que le pape Denys (260-267) réorganisa les cimetières[3].

La réforme était inévitable et nécessaire. Mais peut-être le rattachement des cimetières au patrimoine de l'Église eut-il pour conséquence de les exposer davantage, de les rendre plus vulnérables aux mesures de persécution. En tout cas, nous les voyons expressément visés par l'Édit de Valérien de 257[4]. Ils devaient être restitués aux évêques par l'Édit de tolérance de Gallien, quatre ans plus tard.

Peut-être l'hypothèse que je viens d'indiquer jettera-t-elle quelque lumière sur le régime des cimetières chrétiens à Rome et sur certains aspects de la vie chrétienne primitive. Mais elle est, bien entendu, complètement étrangère à un autre problème, celui du statut des Églises, dont les données sont si difficilement saisissables et que je me suis gardé d'aborder.

Louvain. Fernand De Visscher.

[1] Voyez l'important exposé d'ensemble de Styger, *Römische Katakomben*, p. 129 et s.

[2] Chronographe de 354 (éd. Mommsen, *Chronica minora*, t. I, p. 75) : *multas fabricas per cimeteria fieri iussit.*

[3] C. XXVI (éd. Duchesne, t. I, p. 157).

[4] *Acta Cypriani* (*BHL.* 2037), fin du § 1.

NOUVELLE VERSION PROVENÇALE DE LA LETTRE DU CHRIST TOMBÉE DU CIEL

Nous venons de publier au tome II des *Mélanges Paul Peeters* [1] une revue des rédactions de la lettre de Jésus sur le repos dominical qui ont été écrites au moyen âge dans les diverses langues romanes. N'a été signalé qu'un seul texte provençal, conservé à Auch dans un manuscrit du xv^e^ siècle. Nous pouvons aujourd'hui publier un fragment d'une autre version dans la même langue, que renferme le ms. du xiv^e^ s., fr. 13509 de la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit est connu pour contenir une des œuvres de Raimon Feraut, moine de Lérins, la *Vida de sant Honorat* [2]. Sur la partie du verso du dernier feuillet (114) primitivement restée blanche, figure, en deux colonnes, le début de notre version, qu'interrompt la perte de la fin du livre. L'écriture est différente, mais contemporaine de celle du poème. Une forme comme *dimenegue* montre que le copiste était de la Provence, comme celui de la *Vida*. Quant à la source de la composition, elle n'est pas celle du ms. d'Auch. Les mentions de l'écriture sur table de marbre, du *Kyrie eleison* crié par le peuple et de la menace de l'invasion des Sarrasins, la classent avec la version latine du xii^e^ s. (Bibl. nat., lat. 5302) publiée par le P. Daniel [3] (*Pa*) et la version catalane du xiv^e^ s. (ibid., esp. 486), qui en est l'adaptation (Daniel *Pb*). Voici ces quelques lignes que le frottement d'une fin de livre a effacées çà et là [4].

[1] *Anal. Boll.*, t. LXVIII (1950), p. 383-396.

[2] Éd. I. Suwe (Upsal, 1943), ms. *R* suivant le classement de R. Flachaire de Roustan, *Les manuscrits du poème de Raimon Feraut sur la vie de saint Honorat de Lérins*, dans *Le Moyen Age*, 2^e^ série, t. XXVI (1924-1925), p. 255.

[3] Daniel de Molins de Rei, *Notes sobres la lletra caiguda del cel*, dans *Estudis Franciscans*, t. XLIII (1931), p. 81.

[4] Complétons nos informations bibliographiques précédentes en signalant l'important article de Dom L. *Gougaud, La prière dite « de Charlemagne » et les pièces apocryphes apparentées*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XX (1924), p. 211-238.

... del cel sobre l'autar de Sant Peyre de Roma, escricha en taula de marme, he lum d'ella hy ... ayssi coma fuoc. Venc l'angels de Nostre Senhor et aquella tenia en sas mans. Tot lo pobol ho vezia et enclineron si lo cap e cazegron ... la cara de luy cridant e dizent : *Kyrie eleyson, Salvayre Nostre... os.*

Fils dels homes, aves vist aquo. Primieramentz ay mandat a vos autres e non aves crezut lo jorn mieu sant dimenegue ni vos est peneditz de vostres peccatz, aras aves ausit que lo solelh e la terra traspassaran e las mieuas paraulas non defalhiran. Hieu que suy Senher ay donat a totz vos autres formentarias et oli, et aves lo perdut. E totas aquestas causas dels huels vostres veyres per vostres peccatz e per amor d'aysso car non aves gardat lo mieu sant dimenegue. E per amor d'aysso, mandaray sobre vos autres Sarrazins los cals an comprat vostre sanc. E mandaray, si non coles lo mieu sant dimenegue e las mieuas obras, gens diversas. Per que, si non o fazes, en la sieutat vos menaray, terratremol e fams e verinozas serpens e totz mals vos demostraray, car non gardas lo mieu sant dimenegue e car non fas las mieuas obras. E per amor d'aysso, hieu vos demostraray neblas malas e pudentas, trons et eulhau ...

Paris. Clovis Brunel.

LES SOURCES
DE LA PASSION DE S. EUTROPE DE SAINTES
DANS LE « LIBER SANCTI IACOBI »

Depuis le v^e^ siècle, S. Eutrope est honoré comme premier évêque de Saintes [1]. Dans le courant du vi^e^ siècle, la vieille église qui lui était dédiée menaçant ruine, une nouvelle lui fut consacrée, ainsi que l'atteste Fortunat (vers 600) dans son *Carmen de basilica S. Eutropis* [2]. Grégoire de Tours († 594) rapporte, non sans quelque hésitation, que S. Eutrope aurait été envoyé en Gaule par S. Clément et martyrisé par les païens qu'il voulait convertir [3].

L'auteur de la *Vita BHL.* 2785, qui écrivait avant le xiii^e^ siècle, avoue qu'en dehors des renseignements fournis par Fortunat et Grégoire de Tours, il n'a rien trouvé. Cette pénurie d'informations ne découragea pas le mystérieux compilateur qui rédigea au xii^e^ siècle le cinquième livre du *Codex Calixtinus* connu sous le nom de *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* [4].

S'il fallait l'en croire, il découvrit une longue Passion, qui aurait été écrite par S. Denys de Paris [5]. En voici une brève analyse.

[1] *Comm. martyr. rom.*, p. 164.

[2] *M. G.*, Auct. antiq., t. IV, 1, p. 15 :

Eutropitis enim venerandi antistitis aula
conruerat senio dilacerata suo.

[3] *In gloria martyrum*, c. 55.

[4] *BHL.* 4073. Nous nous servirons de l'édition de M^lle^ J. Vielliard, *Le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* (Mâcon, 1938), p. 64-78. Au sujet de l'édition de W. M. Whitehill, voir plus loin notre recension des livres relatifs à S. Jacques et au pèlerinage de Compostelle. Rappelons que le compilateur du *Guide du Pèlerin* ne donne en général que de brèves indications sur les principaux centres de pèlerinage qui s'échelonnent le long des routes de Saint-Jacques et fait une exception à propos de S. Eutrope de Saintes. Il insère le texte intégral de la Passion de ce martyr.

[5] *BHL.* 2784.

Dans une lettre-préface, S. Denys annonce à S. Clément le martyre du compagnon d'apostolat que le pape lui avait donné, S. Eutrope. Il le prie de remettre aux parents du glorieux disparu le texte de la Passion, qui raconte ce qui suit : Eutrope, Perse d'origine, a pour père l'émir (*admirandus*) Xerxès. S'étant rendu en Galilée à la cour d'Hérode, il entend parler des miracles du Christ. Fortement attiré par la personne et la doctrine du Rédempteur, il rentre à Babylone et raconte à son père ce qu'il a vu. Il revient en Judée et assiste à l'entrée triomphale de Jésus, le jour des Rameaux, mais, ayant appris que les Juifs voulaient mettre le Christ à mort, il retourne dans sa patrie, où bientôt se répand la nouvelle de la résurrection. Nouveau voyage en Palestine et nouveau retour à Babylone. Sur ces entrefaites arrivent en Perse les apôtres Simon et Thaddée. Après avoir victorieusement confondu les mages Zaroès et Arfaxad, les missionnaires consacrent Abdias premier évêque de Babylone et ordonnent Eutrope archidiacre. Celui-ci quitte définitivement sa patrie et se rend à Rome pour se mettre à la disposition de S. Pierre. Envoyé en Gaule, il évangélise Saintes. Le piètre succès de son apostolat le ramène à Rome, où S. Clément préside aux destinées de l'Église. Sur les exhortations de ce dernier, il reprend courageusement le chemin de Saintes. Après avoir opéré quelques conversions, il est mis à mort. Une grande basilique fut ensuite élevée sur sa tombe.

On devine que, du point de vue historique, il n'y a rien à tirer de cette pauvre élucubration [1], mais nous voudrions montrer comment s'y est pris l'hagiographe pour mettre sur pied ce récit fantaisiste. En fait, il a puisé à trois sources principales.

***

La première est assez facile à découvrir. En effet, l'auteur introduit dans son récit la mission des SS. Simon et Thaddée à Babylone, au temps de Xerxès ; or, les Actes de ces deux apôtres nous fournissent quelques éléments de la Passion de S. Eutrope et plus particulièrement la plupart des noms qui s'y rencontrent [2]. Qu'on en juge plutôt.

[1] Les anciens bollandistes, qui ont connu la Passion du pseudo-Denys, ne l'ont pas publiée, jugeant ces Actes « maxima ex parte fabulosa ». *Act. SS.*, April. t. III, p. 735.

[2] Au cours de nos recherches, nous avons constaté que cette source avait déjà

PASSION DES SS. SIMON ET JUDE (THADDÉE) [1]

Apostoli Simon atque Iudas occurrentem habebant exercitum Varardach ducis regis Babyloniorum, cui nomen erat Xerxes (p. 610-611). [Nicanor [2], amicus regis, dum exercitium belli ageretur.]

Hac praedicatione polluta Persida post Zaroen et Arfaxat, magnum meruit invenire doctorem per beatos apostolos Simonem et Iudam, id est Dominum Iesum Christum (p. 610).

Ordinavere autem Apostoli in civitate Babylonis episcopum nomine Abdiam, qui cum ipsis venerat a Iudaea, qui et ipse viderat oculis suis Dominum (p. 628).

PASSION DE S. EUTROPE.

Babilonis admirandus, nomine Xerses, ... et erant cum eo (Eutropio) Warradac, dux exercituum, et Nicanor, regis dapifer, pueri pedagogus.

Simon scilicet et Thadeus, apostoli Domini, Persidem directi sunt. Qui cum Babilonem ingressi essent, eiectis a finibus illis quibusdam magis Zaroen et Arfaxat, qui populos suis variis locucionibus et signis a fide avertebant,

et Abdiam virum fidelissimum, evangelica doctrina imbutum, quem secum a Iherosolimitanis horis adduxerunt, antistitem super christianam plebem et Eutropium archidiaconem ordinaverunt.

Dans la Passion des SS. Simon et Jude, le nom d'Eutrope ne vient qu'une fois. Encore s'agit-il d'un Épilogue [3], qui fait défaut dans plusieurs manuscrits. Nous le transcrivons d'après le manuscrit 104 de la Bibliothèque royale de Bruxelles :

Scripsit autem gesta sanctorum apostolorum (Simon et Jude) *Abdias, episcopus Babyloniae, qui ab ipsis episcopus ordinatus est, sermone hebraeo. Quae omnia a discipulo eiusdem Abdiae, Eutropo*

été indiquée par L. Audiat, *Saint Eutrope, premier évêque de Saintes* (Paris, 1887), p. XVIII-XXII. Cf. P. DAVID, *Études sur le Livre de Saint-Jacques attribué au pape Calixte II*, dans le *Bulletin des études portugaises*, t. XII (1948), p. 139.

[1] Nous suivons l'édition de J. A. Fabricius, *Codex apocryphus novi Testamenti*, Pars I (Hambourg, 1719), p. 608-636.

[2] Dans la recension publiée par Lazius et Fabricius, le passage relatif à Nicanor fait défaut. Il se lit dans la plus ancienne édition du Pseudo-Abdias, imprimée par Frid. Nausea, sous le titre : *Anonymi philalethi eusebiani in vitas Apostolorum rhapsodiae* (Cologne, 1531). Cf. R. A. LIPSIUS, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 2 (1884), p. 167. Orderic Vital, dans le résumé qu'il donne de cette légende, mentionne ce passage, mais écrit : *Nicharon* au lieu de Nicanor (l. II, c. XI ; éd. A. LE PREVOST, t. I, p. 341).

[3] LIPSIUS, op. c., t. I, pp. 117, 119, 130.

nomine, in graecum translata sunt. Quae universa nihilominus ab Africano in decem libris congesta sunt per latinam linguam... [1].

Nous avons ici le passage principal, qui à cause de l'homonymie [2] a suggéré au compilateur de rattacher l'évêque de Saintes à l'Orient et d'insérer dans son récit quelques-uns des épisodes de la Passion des SS. Simon et Jude [3].

***

Nous avons vu plus haut que Grégoire de Tours plaçait avec réserve la mission de S. Eutrope à l'époque du pape S. Clément : *Eutropius quoque martyr Sanctoniae urbis a beato Clemente episcopo fertur directus in Galliis* [4]. Parmi les principaux documents hagiographiques qui parlaient de l'envoi de missionnaires romains en Gaule, figurait le groupe des Passions de S. Denys [5].

[1] *Catal. Brux.*, t. I, p. 95 ; cf. LIPSIUS, t. c., p. 117.

[2] Le cas est fréquent où l'identité du nom a introduit dans des Vies de Saints des éléments absolument étrangers. Cf. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques* [3] (Bruxelles, 1927), p. 93-97 ; ID., *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), p. 24.

[3] L'auteur de la Passion cite aussi le nom de la femme de Xerxès : *ex Guiva regina generavit humanitus* (éd. J. VIELLIARD, p. 66). Pierre de Natalibus a lu : *Guina* (IV, 105), ainsi que L. Audiat (*Saint Eutrope et son prieuré*, Saintes, 1877, p. 8). Vincent de Beauvais transcrit : *Guma* (XI, 28). Du point de vue paléographique, ces formes sont très semblables. Nous n'avons pu découvrir où le compilateur a trouvé ce nom. A. von Gutschmid (*Die Königsnamen in den apokryphen Apostelgeschichten*, dans *Kleine Schriften*, t. II, Leipzig, 1890, p. 367) étudie les Actes des apôtres Simon et Jude et croit qu'au lieu de Xerxès, il faudrait lire Nerses. Le nom Guiva semble lui avoir échappé.

[4] *In gloria martyrum*, c. 55.

[5] A savoir *BHL.* 2171, 2175, 2178. Ces trois textes ont fait l'objet de nombreux travaux. Citons : L. LEVILLAIN, *Études sur l'abbaye de Saint-Denis, à l'époque mérovingienne*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXXII (1921), p. 6-116 ; M. BUCHNER, *Die Areopagitika des Abtes Hilduin von St. Denis und ihr kirchenpolitischer Hintergrund*, Paderborn, 1939 (= *Quellenfälschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, Heft III). D'après M. L. Levillain, le classement des trois Passions serait le suivant : *BHL.* 2171 (Inc. *Gloriosae*), composée au v[e] siècle, a été récrite à la fin du VIII[e] ; *BHL.* 2175 (*Post beatam ac salutiferam*) est l'œuvre d'Hilduin et a été rédigée entre 835 et 840 ; enfin *BHL.* 2178 (*Post beatam et gloriosam*) serait de la fin du IX[e] siècle.

Le rapport de ces deux derniers textes a été étudié récemment par le P. H. Moretus, S. J. (*Les Passions de saint Denys*, dans *Mélanges offerts au R. P.*

Il était assez naturel que notre auteur s'inspirât de ce dossier pour donner plus de couleur à son récit. D'après les indices que nous avons relevés, c'est l'œuvre d'Hilduin (*BHL.* 2175) qui a été démarquée.

Le compilateur commence par introduire S. Eutrope dans le cycle de S. Denys. Il le place ainsi dans le sillage de ce dernier : *Eutropium, quem mecum in his horis ad predicandum Christi nomen misistis* [1], lit-on dans la lettre apocryphe de S. Denys à S. Clément.

Aux paroles prononcées par le pape : *Perge in nomine Domini, partes aggrediens Occidentis, ... apostolica nostra auctoritate, omnem suscipiens Galliam* [2], correspond ce passage de la mission de S. Eutrope : *Iussu et consilio eius* (Petri) *regionem Gallicam cum aliis fratribus predicando aggreditur* [3]. Ces *alii fratres* ne sont nullement énigmatiques si nous relisons cette phrase de la Passion de S. Denys : *Socios quoque ei et comministros verbi plures et probatos viros adhibuit* [4], à laquelle fait pendant dans la Passion de S. Eutrope : *Ab ipso papa, ordine episcopali suscepto, una cum beato Dionisio, qui a Grecie horis Romam advenerat, simul cum ceteris fratribus quos ipse Clemens ad predicandum Galliam dirigebat, Autisiodorum usque pervenit* [5].

De même qu'Hilduin a trouvé ses sources d'information dans des écrits grecs, de même notre hagiographe prétend avoir découvert la Passion de S. Eutrope à Constantinople : *quam scilicet passionem Constantinoplim* (sic) *in scola Grecorum, quodam codice passionum plurimorum sanctorum olim repperi* [6].

Ferdinand Cavallera, Toulouse, 1948, p. 215-230) et par le P. R.-J. Loenertz, O. P. (cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 118). Ce dernier reprendra bientôt ici même l'examen du problème. Que *BHL.* 2178 soit antérieur à *BHL.* 2175, ne semble plus douteux. Par ailleurs il paraît moins probable que *BHL.* 2171 ait été remanié au VIII[e] siècle.

[1] Éd. VIELLIARD, p. 64.

[2] *P. L.*, t. CVI, col. 39.

[3] Éd. VIELLIARD, p. 72.

[4] *P. L.*, l. c.

[5] Éd. VIELLIARD, p. 74. Ce passage par Auxerre mérite d'être signalé. On le retrouve dans d'autres textes ; voir par exemple : Ch. J. LIEBMANN, *Étude sur la Vie en prose de saint Denis* (New-York, 1942), p. XXXVIII ; L. AUDIAT, op. c., pp. 57, 184, 384, 431.

[6] Ibid. Voici quelques passages des écrits d'Hilduin qui font allusion à des sources grecques. Parlant de la lettre d'Aristarque à Onésiphore, Hilduin écrit à Louis le Pieux : *Quam epistolam vestrae dominationi dirigimus... ; curiosus autem ex graecorum fontibus, unde et nos illam sumpsimus, poterit mutuare* (*M. G.*, Epist. t. V, p. 329). Et plus loin : *Habemus tamen Grecae auctoritatis martyro-*

Dans sa *Passio S. Dionisii*, Hilduin se plaît à décrire le charme d'Athènes, puis de Paris. Il suffit de mettre en regard la description de la ville de Saintes par notre faussaire pour constater que c'est là qu'il a puisé son inspiration[1].

Dans le discours qu'il adresse à S. Denys, S. Clément l'exhortait à ne pas craindre les païens et à affronter courageusement le martyre : *Et ne verearis multitudinem et atrocitatem gentis barbaricae, pro certo sciens quia qui plus laborat, plus mercedis accipiet ;* et plus loin : *Non veritus gentis expetere feritatem, quia virtutem suam praeteritarum poenarum recordatio roborabat*[2]. La Passion de S. Eutrope fait écho : *Et si forte a gentilium furore illis aliquod martirii genus illatum fuerit, accipere pacienter pro Christo discant, nec etiam amodo formident*[3].

Après le martyre, les fidèles élèvent une église sur la tombe ici de S. Denys, là de S. Eutrope : *Basilicam super pretiosorum martyrum corpora, magno sumptu cultuque eximio construxerunt, ubi quotidie, operante Domino nostro Iesu Christo, merita eorum vir-*

logium de tomo cartisscriniis Constantinopolitanis adeptum (ibid., p. 332). Et dans la lettre adressée par Hilduin à tous les fidèles, il ajoute : *Visum est mihi... ut notitiam de ordine conversionis et praedicationis atque adventus Romam seu triumphalis martyrii beatissimi Dionisii, quae maxime graecorum continetur hystoriis... in lucem Christo iuvante reducerem* (ibid., p. 335).

[1] Voici les trois descriptions : 1) Athènes. *Haec civitas munitissimis moenibus, mari florido, mellitis, ut sic dictum sit, rivulis et fluminibus, satis pinguissimis nemoribus consitis, et aromatibus odoratis, vinetis nectareis et ubertatis copia effluentibus, olivetis abundantissimis, viretis florentibus, pascuis pecoribus sufficientissimis, voluptatum cunctarum affluentiis, ultra urbes alias exornata, quondam floruit* (*BHL.* 2175 ; *P.L.*, t. CVI, col. 26) ; cf. M. Buchner, op. c., p. 89-95. 2) La description de Paris a été empruntée, presque mot à mot, par Hilduin à la Passion *Gloriosae* (*BHL.* 2171) : *Tunc memorata Parisiorum civitas, ut sedes regia, et conventu Gallorum ac Germanorum, et nobilitate pollebat, quia erat salubris aere, iucunda flumine, fecunda terris, arboribus nemorosa et vineis uberrima, constipata populis,... unda fluminis circumfluente...* (*P. L.*, t. c., col. 40). 3) Saintes : *Vidit* (Eutropius) *eam undique muris antiquis optime septam, excelsis turribus decoratam, in optimo loco sitam, amplitudine et latitudine congruam, cunctis felicitatibus et ferculis affluentem, pratis optimis, fontibusque lucis saciatam, ingenti flumine munitam, ortis et pomariis et vineis per circuitum uberrimam, salubri aere opertam, plateis et vicis amenam, multisque modis venustam* (éd. Vielliard, p. 72).

[2] *P. L.*, t. CVI, col. 39-40. Le second texte provient de la Passion *Gloriosae* (*M. G.*, Auct. Antiq., t. IV, 2, p. 103).

[3] Éd. Vielliard. p. 64.

tutum probantur monstrari frequentia[1]. — *Postea vero super beati Eutropii corpus sanctissimum ingens basilica sub eius honore... a christianis miro opere fabricatur, in qua a cunctis morborum generibus coliniti crebro liberantur, claudi eriguntur* [2].

Ces quelques parallèles suffisent à montrer que le rédacteur de la Passion de S. Eutrope a voulu rehausser la gloire du premier évêque de Saintes en le rattachant à S. Denys, qui au XII^e^ siècle brillait d'un éclat tout particulier dans l'hagiographie.

* * *

Il est une troisième source à laquelle l'hagiographe a emprunté quelques éléments pour enrichir son pauvre récit, c'est la fameuse correspondance d'Abgar avec le Christ. On sait que ce texte a été largement diffusé en Occident. Sans avoir la prétention de retrouver la recension la plus voisine de notre Passion, nous croyons que le texte latin publié par E. von Dobschütz [3] sous le titre : *Eine lateinisch-armenische Fassung der Abgarlegende* (*BHL.* 4214) présente plusieurs passages qui sont à rapprocher de la Passion de S. Eutrope.

On se rappelle qu'Abgar, ayant entendu parler des miracles opérés par le Christ, souhaite voir le Sauveur. Ici, c'est Eutrope, qui ayant été témoin des actions merveilleuses accomplies par le Christ, relate à son père ce qu'il a vu.

ABGAR [4]	EUTROPE [5]
Quod verbo tantum cecos facis videre, claudos ambulare, leprosos mundas, immundos spiritus ac demonia eicis et eos qui longis egritudinibus affliguntur sanas et curas, mortuos quoque suscitas.	Mortuis vitam, leprosis emundationem, cecis visum, surdis auditum, claudis pristinam virtutem, omnibusque generibus infirmorum sanitatem ipse prebet.

Dans sa missive, Abgar écrit qu'il a eu connaissance des complots des Juifs contre le Christ et l'invite à venir dans son royaume.

[1] *P. L.*, t. c., col. 49. [2] Éd. VIELLIARD, p. 76.

[3] *Christusbilder. Untersuchungen zur christlichen Legende* (= *Texte und Untersuchungen*, t. XVIII, Leipzig, 1899), p. 143**-152**. Au sujet des traductions latines de la lettre d'Abgar, voir A. SIEGMUND, *Die Ueberlieferung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche bis zum zwölften Jahrhundert* (Munich, 1949), p. 40-41.

[4] DOBSCHÜTZ, p. 144**. [5] Éd. VIELLIARD, p. 66.

La Passion de S. Eutrope renferme une réflexion à peu près semblable :

Abgar [1]	Eutrope [2]
Illud comperi quod Iudei murmurabant adversum te et volunt tibi insidiari.	Tunc didicit (Eutropius) a quibusdam quod Iudei Salvatorem in proximo essent occisuri.

Après avoir entendu parler du Christ, Abgar souhaite vivement le voir ; de son côté Xerxès, après avoir écouté le récit de son fils, éprouve le même désir :

Abgar [3]	Eutrope [4]
Magnificentia verba sibi relata tacita mente revolvens, inspiratione Spiritus Sancti videndi Dominum captus est desiderio vehementi.	Admirandus vero hec et his similia a puero auscultans, diligenter tacitus cogitabat qualiter eum (Christum) videre posset.

Les envoyés d'Abgar se trouvent à Jérusalem durant les journées qui précèdent la Passion et assistent à l'entrée triomphale de Jésus. C'est à la même époque qu'Eutrope séjourne dans la cité sainte et ce sont les mêmes versets d'évangile qui sont mentionnés de part et d'autre :

Abgar [5]	Eutrope [6]
Die vero ante pasca VI°, cum Dominus, ut beatus Ioannes evangelista testatur, in Bethaniam ac in crastinum Ierosolimam venisset, turba multa, que ad diem festum venerat, cum ramis palmarum procedentes obviam ei sedenti super asellum clamant : « Osanna, benedictus qui venit in nomine Domini rex Israel » ; videntes prefati nuntii, qui cum aliis ascenderant ut adorarent, Domino tantam glorificationem et honorificentiam exiberi, quem magnum crediderant, crediderunt maiorem, eum adorare querentes et adimplere mandata...	Qui (Eutropius) cum ... Domino revertenti a Bethania, ubi Lazarum resuscitaverat, inter valvas Iherosolimitanas, confluentibus undique turbis innumeris, obviaret, videns Ebreorum pueros ceterasque gentium phalanges obviam ei exeuntes, palmarum et olivarum ceterarumque arborum flores et frondes per viam qua iturus erat sternentes ac « Osanna filio David » clamantes ... Sed quia ad plenum Salvatorem tunc videre pre nimia multitudine turbarum circumfluentium non poterat, valde cepit constristari. Erat enim ipse cum his de qui-

[1] Dobschütz, p. 144**.
[2] Vielliard, p. 70.
[3] Dobschütz, p. 144**.
[4] Vielliard, p. 68.
[5] Dobschütz, p. 145**.
[6] Vielliard, p. 68.

et existentes in quodam atrio seu porticu ante domum eandem accesserunt ad Philippum, qui erat a Bethsaida, Galilee rogantes eum et dicentes : « Domine, volumus Ihesum videre. » Qui dixit Andree, rursus Andreas et Philippus dixerunt Ihesu.

bus testificat Iohannes in evangelio suo dicens : « Domine, volumus Ihesum videre. » Quod Philippus, Andree sociatus, Domino nunciavit.

Ne faut-il pas aussi rapprocher les mots : *qui cum aliis ascenderant ut adorarent* (cf. *Luc* 24, 52 ; *Ioh.* 4, 21), que nous venons de transcrire, de ces deux passages de la Passion de S. Eutrope : *et adorato creatore in templo gentili more remeavit ad patris sui domum*, et, un peu plus loin, *Iherusalem adiit causa adorandi in templo* [1] ?

* * *

A première vue, notre compilateur pourrait paraître érudit. Mais on s'explique assez bien comment il a été amené à puiser aux trois documents que nous venons d'identifier. Le nom d'Eutrope rencontré dans la Passion des SS. Simon et Jude (Thaddée) lui a donné l'idée de suppléer au silence des textes occidentaux et de transférer l'action en Orient [2]. La mission de S. Eutrope par S. Clément, suggérée par Grégoire de Tours, a aiguillé son attention vers S. Denys de Paris. Enfin, ne serait-ce pas une simple coïncidence qui lui aurait fait rapprocher la Passion des SS. Simon et Jude (Thaddée) et le texte d'Abgar, où l'apôtre envoyé au prince s'appelle précisément Thaddée (Addaï) dans les recensions grecques et latines [3] ?

[1] Ibid., pp. 66 et 68.

[2] Nous avons rappelé ailleurs ce prestige de l'Orient sur les hagiographes de la Gaule. Cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 43.

[3] B. Altaner, *Précis de patrologie* (1941), p. 62-63. Thaddée était déjà rangé au temps d'Eusèbe parmi les soixante-dix disciples : *ἀπέστειλεν αὐτῷ* (Abgar) *Ἰούδας, ὁ καὶ Θωμᾶς, Θαδδαῖον ἀπόστολον, ἕνα τῶν ἑβδομήκοντα* (*Histoire ecclésiastique*, I, XIII, 11). Eutrope aussi figura plus tard dans la liste des soixante-dix disciples ; cf. L. Delisle, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXVIII (1879), p. 297-300. Une note du manuscrit 72 de Toulouse, fol. 201, fait une réserve à ce sujet : *Verumptamen iuxta textum et seriem gestorum sancti Eutropii et ordinem temporis vocacionis sue, non videtur ipse fuisse unus de primis septuaginta duobus disci-*

Ce qui apparaît clairement par ailleurs, c'est l'indigence du vocabulaire de l'hagiographe. Des formules comme : *Et cepit, et valde cepit* reviennent en cascades. On constate qu'une fois que le modèle lui fait défaut, il n'a d'autre ressource que de juxtaposer les paragraphes qu'il démarque.

Pour conclure, il faudrait dire quelques mots sur la personne du compilateur, mais ce problème ne peut être résolu que dans le cadre d'une étude plus large : Qui a composé le *Guide du Pèlerin*[1] et cet auteur est-il le même que celui qui a réuni les divers éléments du *Codex S. Iacobi* ou *Codex Calixtinus?* Comme nous le montrons dans un autre travail [2], il n'est pas sans intérêt d'avoir signalé un nouveau rapprochement entre les sources du *Codex Calixtinus* et les textes qui glorifient S. Denys, car d'autres indices prouvent que l'abbaye parisienne, centre si actif de propagande hagiographique, a été mêlée directement ou indirectement à l'élaboration du *Codex S. Iacobi.*

Baudouin DE GAIFFIER.

pulis Domini Ihesu Christi (ibid., p. 299, note 1). Le livre de P. SAINTYVES, *Deux mythes évangéliques. Les douze apôtres et les 72 disciples* (Paris, 1938), n'apporte sur l'évolution de cette légende aucun élément intéressant.

[1] D'après M. l'abbé P. David (op. c., p. 139) la Vie de S. Eutrope aurait été introduite dans le *Guide du Pèlerin* par un interpolateur.

[2] Voir plus loin notre recension sur S. Jacques et le pèlerinage de Compostelle.

INSCRIPTIONS GRECQUES RELATIVES A L'HAGIOGRAPHIE

(*suite*)

L'enquête que nous avons faite précédemment [1] à travers les provinces romaines de Phénicie, de Syrie et d'Arabie nous a permis de cueillir une gerbe assez touffue d'inscriptions grecques mentionnant des saints, la plupart du temps en qualité de patrons d'un sanctuaire. Si nous passons maintenant en Palestine, nous y rencontrerons une série à peine moins importante de monuments du même genre. Cette abondance relative est d'autant plus surprenante que, dans tous ces pays araméens, la culture grecque fut promptement submergée par l'invasion arabe [2]. Les textes épigraphiques que nous y avons relevés doivent donc tous être datés du v^e^ au vii^e^ siècle [3]. Si cette courte période nous a laissé, dans la mosaïque et dans la pierre, tant de témoignages directs ou indirects de sa dévotion aux saints, il faut en conclure que, dans les marches orientales de l'Empire, la piété chrétienne s'adressait avec prédilection à ces protecteurs et intercesseurs auprès de Dieu.

Parmi eux on distingue sans peine trois catégories : 1) les personnages bibliques, soit de l'Ancien Testament, comme les prophètes Élie [4], Zacharie [5], Isaïe [6], et le patriarche Lot [7], soit du

[1] *Anal. Boll.*, t. LXVII (1949), p. 87-108.

[2] Cf. P. Peeters, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (Bruxelles, 1950), p. 19-24.

[3] Seules les inscriptions de l'église des Apôtres à I'djāz, en Syrie Seconde, remontent à la fin du iv^e^ siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 102, note 4). Les sanctuaires de S. Serge à Eitha et de S. Georges à Saccaea, qu'on a prétendu dater de 354 ou environ, doivent apparemment être rajeunis (cf. ibid., pp. 104, note 5, et 105, note 6).

[4] Ibid., pp. 103, 106, 108 ; ci-dessous, p. 72.

[5] *Anal. Boll.*, t. LXVII, p. 97-98.

[6] Ci-après, p. 74-75.

[7] Ci-dessous, p. 73.

Nouveau, comme le Précurseur [1], les apôtres Thomas [2], Pierre et Paul [3] et le protomartyr Étienne [4] ; 2) les martyrs locaux, tels que S. Basile de Scythopolis [5], S. Marc d'Aréthuse [6] et S. Thomas d'Anasartha [7] ; 3) les patrons plus universellement vénérés, qu'ils fussent du terroir, comme S. Georges de Lydda [8], Cosme et Damien [9], Serge et Bacchus [10], ou qu'ils appartinssent à des régions voisines, comme les Égyptiens Cyr et Jean [11], S. Théodore d'Amasée [12] et les Quarante martyrs de Sébaste [13].

IV. La Palestine [14].

Des fouilles récentes (1949), dirigées par M. Avi-Yonah, ont mis au jour, sur la colline de Sheikh Bader, dans les faubourgs occidentaux de Jérusalem, une église et un monastère remontant au VI^e^ ou au VII^e^ siècle. Une inscription en mosaïque, retrouvée dans un oratoire à abside, invoque le « Seigneur, Dieu de saint Georges » :

† *Κύριε, ὁ Θεὸς τοῦ ἁγίου Γε(ωργί)ου, μνήσθητι τοῦ (καρ)ποφορή(σαντος)* †

Jean Perrot en conclut avec beaucoup de vraisemblance que « l'église était sans doute dédiée à saint Georges [15] ». Rapprochant ensuite cette inscription de l'épitaphe jérichontaine du prêtre

[1] *Anal. Boll.*, t. LXVII, pp. 95, 97, 100, 104, 108 ; ci-après, p. 70. Cf. J. W. Crowfoot, *Churches at Bosra and Samaria-Sebaste* (Londres, 1937), p. 24-26 : *The Cult of S. John the Baptist at Sebaste.* — Rappelons que la Sainte Vierge a été exclue de notre enquête.

[2] Ci-dessous, p. 69.

[3] *Anal. Boll.*, t. LXVII, p. 108.

[4] Ibid., p. 100 ; ci-après, pp. 71-72, 74-75.

[5] Ci-dessous, p. 75.

[6] *Anal. Boll.*, t. LXVII, p. 98.

[7] Ibid., p. 101.

[8] Ibid., pp. 95, 98, 101, 103, 105, 108 ; ci-dessous, pp. 68, 72, 74.

[9] *Anal. Boll.*, t. LXVII, pp. 101-102, 108.

[10] Ibid., pp. 99, 101, 104-105, 107.

[11] Ci-après, p. 71.

[12] *Anal. Boll.*, t. LXVII, pp. 99, 101-102, 106-107 ; ci-dessous, p. 72.

[13] *Anal. Boll.*, t. LXVII, pp. 99, 101.

[14] Nous commencerons notre pèlerinage par Jérusalem ; nous visiterons ensuite les environs de la capitale (Aïn Karem, Oumm er-Roûs), pour passer de là à Hébron et à Bersabée, puis à Jéricho, en Samarie et près d'Acre. Après une incursion en Transjordanie et dans le Hauran, nous reviendrons à Jérusalem pour écarter, en terminant, deux inscriptions pseudo-hagiographiques.

[15] Dans *Syria*, t. XXVII (1950), p. 195.

Cyriaque († 11 décembre 566), qui fonda — le texte ne précise pas en quel endroit — un sanctuaire de S. Georges et le donna à la Nouvelle église de Jérusalem [1], il se montre enclin à identifier les deux édifices et à en faire remonter la construction au début du VI^e siècle, avant la révolte des Samaritains.

C'est aussi à M. Avi-Yonah que nous devons la connaissance d'une importante inscription de Jérusalem, gravée dans le bois et mentionnant la fondation ou la restauration d'un sanctuaire de S. Thomas sous le patriarche Pierre (524-552) :

[ἐπὶ τοῦ] ὁσιωτάτου [ἀρχιε]πισκόπου καὶ πατριάρχου Πέτρου καὶ τοῦ θεοφιλε[...]ου ὁ πᾶς οἶκος οὗτο[ς τ]οῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐκ θεμελί[...

Nous avons ici la plus ancienne attestation épigraphique du titre de patriarche revendiqué par les archevêques de la Ville sainte et un exemple unique — ou peu s'en faut — d'inscription monumentale sur bois conservée depuis le temps de Justinien jusqu'à nos jours [2].

La « mensa martyrum » du V^e siècle dont s'enorgueillit le musée des Bénédictins, à Jérusalem, a déjà été mentionnée ici [3] dans un compte rendu du *Supplementum epigraphicum graecum*. Elle a été republiée par Cl. Kopp, en 1939 [4], et par P. Thomsen, en 1941 [5]. Mais l'identification proposée par ce dernier des SS. Callinique, Domninus et Thècle avec des homonymes connus d'ailleurs est loin de s'imposer. En effet, nous ignorons tout de la provenance (palestinienne ou étrangère ?) des reliques déposées par l'impératrice Eudocie dans le sarcophage dont le couvercle porte l'inscription en cause. Il paraît donc imprudent de choisir, par exemple,

[1] Voir ci-dessous, p. 72.

[2] M. Avi-Yonah, dans *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, t. X (1942), p. 162-165 et pl. XXXV, 3-4. Cf. Timothéos (Thémélès), dans *Νέα Σιών*, t. XXXVII (1942), p. 273-276.

[3] *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 306, d'après le *Supplementum epigraphicum graecum*, t. VIII (1937-1938), p. 28, n° 192.

[4] *Grabungen und Forschungen im Heiligen Land 1867-1938* (Cologne, 1939), p. 135.

[5] Dans *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. LXIV (1941), p. 209-210, n° 18.

la Ste Thècle de Bethphagé [1] plutôt que celle de Césarée [2] ou que la vierge de Séleucie, disciple prétendue de l'apôtre S. Paul.

Une inscription, malheureusement trop mutilée pour autoriser des conclusions certaines, semble rappeler « le nom (Sophie) de la pieuse fondatrice d'un monastère dédié à la Vierge et à S. Jean [3] ».

La bourgade d'Aïn Karem ou 'Ein Kārim, à 7 kilomètres à l'ouest de Jérusalem, passe pour avoir vu naître le Précurseur [4]. Les Franciscains, qui desservent les sanctuaires de Saint-Jean-Baptiste et de la Visitation [5], y ont fait de 1939 à 1942 des fouilles grâce auxquelles l'inscription en mosaïque *Χαίρεσθε, Θεοῦ μάρτυρες*, connue depuis 1885 [6], a pu être mise en meilleure lumière. Le Père B. Bagatti, O.F.M., a consacré à cette acclamation en trois mots et à la chapelle dont elle orne le pavement un bon article illustré d'un plan et d'une dizaine de figures [7]. Son confrère, le Père S. J. Saller est revenu deux ou trois fois sur le même sujet dans son grand ouvrage paru en 1946 [8]. L'identification des martyrs anonymes salués dans l'inscription reste problématique. Il faut exclure, apparemment, les SS. Innocents [9], les moines sabaïtes

[1] Signalée par le pèlerin Théodose. P. Geyer, *Itinera hierosolymitana saec. IV-VIII* (Vienne, 1898), p. 146. Cf. H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs* [2] (1933), p. 186, avec la note 11.

[2] Eusèbe, *De martyribus Palaestinae*, c. III, 1 et VI, 3. Cf. *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 347, n° 4 (au 19 août).

[3] H. Vincent et F.-M. Abel, *Jérusalem*, t. II, 3 (Paris, 1922), p. 575, avec la note 8 ; cf. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XIII, 1 (1937), col. 853 ; Thomsen, t. c., p. 209, n° 15.

[4] Cf. Cl. Kopp, *'Ain Kārim — die Heimat Johannes des Täufers?*, dans *Theologie und Glaube*, t. XL (1950), p. 422-442.

[5] Cf. B. Bagatti, *Il santuario della Visitazione ad 'Ain Karim (Montana Iudaeae)*. Jérusalem, 1948, in-4° (= *Pubblicazioni dello Studium Biblicum Franciscanum*, n° 5).

[6] Cf. M. Avi-Yonah, dans *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, t. II (1933), p. 157-158, n° 71 (2) ; *Dictionnaire d'arch. chrét. et de lit.*, t. c., col. 854 ; *Supplementum epigraphicum graecum*, t. VIII, p. 34, n° 229.

[7] Dans *Rivista di archeologia cristiana*, t. XVII (1940), p. 279-292. Cf. *Epigraphica*, t. III (Milan, 1941), p. 310, n° 1765.

[8] *Discoveries at St. John's, 'Ein Karim, 1941-1942* (= *Publications of the Studium Biblicum Franciscanum*, n° 3), pp. 127, 131-134, 147 et pl. 19.

[9] « La mosaïque des *Martyrs de Dieu* peut se rapporter aux Innocents. » F.-M. Abel, *Géographie de la Palestine*, t. II (Paris, 1938), p. 296.

massacrés par les Samaritains [1] et le Chef du Baptiste [2]. L'hésitation reste possible entre la foule des martyrs en général [3] et un groupe de martyrs auxquels la chapelle aurait été dédiée mais dont le nom n'a pas encore été retrouvé [4].

Plus à l'ouest, non loin de Beit Ğemal, au sommet de la colline d'Oumm er-Roûs, l'inscription *Κύρου Ἰωάννου* [5], trouvée dans les ruines d'une église [6], semble indiquer le patronage des célèbres thaumaturges de Menouthis, les SS. Cyr et Jean [7].

A Hébron, où l'on vénérait le tombeau des patriarches, une invocation à « saint Abraham », gravée dans la pierre, remonterait au VI^e^ siècle. Reproduite en fac-similé dans le grand ouvrage du Père L.-H. Vincent et du capitaine Mackay [8], elle a été transcrite au tome VIII du *Supplementum epigraphicum graecum* sous le n° 240 [9].

Dans son relevé des traces anciennes du *Christianisme dans le sud palestinien*, Mgr R. Devreesse n'a pas manqué de signaler, à Bersabée, parmi d'autres inscriptions du VI^e^-VII^e^ siècle, une mention du culte de S. Étienne [10]. Publié d'abord dans la *Revue biblique* [11],

[1] B. Meistermann, *La patrie de saint Jean-Baptiste* (Paris, 1904), p. 198-208.

[2] Saller, op. c., p. 132-134.

[3] Avi-Yonah, dans *The Quarterly...*, t. III (1933), p. 69.

[4] Bagatti, art. c., p. 292.

[5] Fac-similé dans *Revue biblique*, t. VIII (1899), p. 454. Cf. M. Avi-Yonah, dans *The Quarterly...*, t. III (1933), p. 45-46, n° 326, et p. 69 ; *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XIII, 1 (1937), col. 821 ; *Supplementum epigr. graecum*, t. VIII, p. 34, n° 228 ; *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 306-307.

[6] R. A. S. Macalister, dans le *Quarterly Statement* du « Palestine Exploration Fund », 1899, p. 200-204. D'après A. Mallon, dans *Biblica*, t. III (1922), p. 504, l'inscription a péri, victime du vandalisme des indigènes.

[7] Cf. H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. XLIII (1925), p. 19-32 ; *Origines du culte des martyrs*[2] (1933), p. 223-224 ; *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 42-43 (au 31 janvier).

[8] *Hébron. Le Haram el-Khalîl, sépulture des Patriarches* (Paris, 1923), p. 161, fig. 68.

[9] Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 307.

[10] *Revue des sciences religieuses*, t. XX (1940), p. 241.

[11] N. S., t. II (1905), p. 251, n° 7, et pl. IX (fac-similé).

le fragment « relatait sans doute la dédicace de quelque édifice religieux placé sous le vocable du protomartyr ». Il a été repris par A. Alt dans son recueil des inscriptions grecques de la Palestine Troisième [1]. Une autre inscription, sur un linteau de Bersabée, contient une invocation au même S. Étienne [2].

Dans le jardin de l'hospice russe à Jéricho, se voit une inscription en mosaïque provenant de la « tombe du bienheureux Cyriaque, prêtre et higoumène, fondateur du vénérable sanctuaire du saint et illustre martyr Georges, qu'il donna à la Nouvelle église de la glorieuse Théotocos à Jérusalem. Il mourut le 11 décembre de la 15e indiction, en la 2e année du règne de notre maître Flavius Justin (566) ». Le texte, édité et commenté plusieurs fois [3], a trouvé place lui aussi dans le *Supplementum epigraphicum graecum* [4]. Tout récemment, il a été ingénieusement — trop ingénieusement, peut-être — exploité par Jean Perrot pour dater un oratoire de S. Georges découvert en 1949 à proximité de Jérusalem [5]. Il reste, croyons-nous, assez vraisemblable que la fondation de l'higoumène Cyriaque s'élevait plutôt à Jéricho qu'à Jérusalem.

Les deux inscriptions d'ʿAboud et de Medjdel-Yaba, au nord de Lydda, qui mentionnent un *μαρτύριον τοῦ ἁγίου Θ(εοδώρου)* et un *μαρτύριον τοῦ ἁγίου Κηρύκου* ont été reproduites à l'article *Palestine* du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* [6].

L'*ἁγλαὸς δόμος*, construit près de Samarie par l'évêque Étienne en l'honneur du prophète Élie, fournit une nouvelle preuve de la popularité de ce culte dès le Ve, voire le IVe siècle [7].

[1] Dans les *Wissenschaftliche Veröffentlichungen des deutsch-türkischen Denkmalschutz-Kommandos*, Heft 2 (Berlin, 1921), p. 14, n° 8.

[2] *Dictionnaire d'archéologie chrét. et de liturgie*, t. XIII, 1 (1937), col. 865-866, d'après *Revue biblique*, N. S., t. IV (1907), p. 607-611.

[3] Notamment par M. Avi-Yonah dans *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, t. II (1932), p. 161-162, n° 98. On trouvera là les références aux éditions antérieures. Cf. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*[2] (1933), p. 186, note 8.

[4] T. VIII, p. 48, n° 315.

[5] Dans *Syria*, t. XXVII (1950), p. 195-196. Voir ci-dessus, p. 68-69.

[6] T. XIII, 1 (1937), col. 855.

[7] *Supplementum epigr. graecum*, t. VIII, p. 18, n° 119. Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 306 ; t. LXVII (1949), pp. 103, 106, 108.

Le fragment d'une inscription datée de 539/540 qui est conservé à Mi'ilya, dans le district d'Acre, est si malencontreusement cassé qu'on ne peut dire s'il contenait une invocation au « Seigneur, Dieu de S^te^ Marie » ou de « S^te^ Marine [1] ».

Le site d'el-Meḫayet, où les Franciscains ont fouillé les ruines de l'ancien Nébo, nous avait déjà fourni des invocations au « Dieu de S. Lot et de S. Procope » et au « Dieu des saints martyrs », ainsi qu'une prière adressée directement à S. Lot [2]. Ces deux inscriptions figurent en bonne place dans le bel in-quarto consacré par les Pères S. J. Saller et B. Bagatti à la ville de Nébo [3]. Les savants auteurs croient pouvoir vieillir d'un siècle entier l'oratoire achevé sous l'évêque Jean dont parle le premier texte : ils en placent la construction en novembre 512 ou 527. Un excursus sur le culte de Lot, neveu d'Abraham [4], fait état notamment des calendriers et lectionnaires géorgiens étudiés par Goussen et des martyrologes latins signalés par Quentin et « Migne » (entendez la réédition, dans la *Patrologie latine*, dumartyrologe d'Usuard publié par le bollandiste J.-B. du Sollier aux tomes VI et VII des *Acta Sanctorum Iunii*). Il est assez étonnant qu'à propos d'inscriptions grecques on n'ait pas songé à consulter les livres liturgiques de l'Église byzantine, tels que le synaxaire de Constantinople et les ménées d'octobre [5]. Il n'est pas exact de dire que les Bollandistes ne font que nommer S. Lot au 10 octobre « without any addition whatsoever » (p. 197) ; ils l'ont inscrit parmi les *praetermissi* au 9 et au 10 octobre et ont expliqué pourquoi ils ne lui réservaient pas un commentaire développé [6].

Une nouvelle inscription en mosaïque, découverte en 1935 et

[1] *Suppl. epigr. gr.*, t. c., p. 1, n° 1. Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 306.

[2] *Anal. Boll.*, t. LXVII (1949), p. 108.

[3] *The Town of Nebo* (*Khirbet el-Mekhayyat*), with a brief survey of other ancient Christian monuments in Transjordan (= *Publications of the Studium Biblicum Franciscanum*, n° 7, Jérusalem, 1949), pp. 183, 192 ; pl. 34, 1-2.

[4] P. 193-199.

[5] *Synax. Eccl. CP.*, col. 124, n° 5 : καὶ μνήμη Ἀβραὰμ τοῦ πατριάρχου καὶ Λὼτ τοῦ ἀνεψιοῦ αὐτοῦ (9 octobre). Dans les ménées, les SS. Abraham et Lot sont annoncés ensemble, au 9 octobre, et commémorés chacun par deux vers iambiques.

[6] *Act. SS.*, Oct. t. IV, p. 565-566 ; t. V, p. 4.

publiée par le Père Saller[1], contient d'abord, en un grec qui fourmille de solécismes, une invocation à S. Georges, apparemment patron de cette église, une des quatre de Nébo : *ἅγιε Γεώργιε, πρόσδηξαι* (sic) *τὴν προσφορὰν καὶ τὸν κάματον τοὺς ἀνθρόπους τῇ κόμῃ ταύτῃ καὶ ὑπὲρ σοτηρίας καὶ προσφορὰ Στεφάνου κὲ Λία ἀδελφ(ῶν) τήκνα κομιτί(σσης)*. Vient ensuite une double datation de l'édifice, construit sous l'évêque Élie et achevé (ou consacré) pendant l'épiscopat de Jean et le consulat de Flavius, au mois de Dios de la 4e indiction, c'est-à-dire, d'après les éditeurs, en novembre 525 ou 540.

Dans la capitale de la Transjordanie, à ʿAmmān (l'ancienne Philadelphie), une plaque en marbre blanc rappelle l'érection d'un sanctuaire par « l'humble prêtre de Saint-Georges » sous l'épiscopat de Polyeucte, évêque de Philadelphie[2].

Parmi les six inscriptions grecques chrétiennes de Riḥāb, en Transjordanie septentrionale, que M. Avi-Yonah a publiées naguère[3], trois intéressent notre enquête hagiographique, puisqu'elles nous révèlent les patrons auxquels étaient dédiées trois églises de la localité : le prophète Isaïe, S. Basile martyr et S. Étienne.

Ce dernier est évidemment le protomartyr. Son *ναὸς* fut terminé en mai 620, vers la fin de l'épiscopat de Polyeucte, archevêque de Bostra, durant l'occupation du pays par les Perses (614-627).

S. Isaïe était fêté, le 9 mai, à Constantinople, dans un oratoire attenant au sanctuaire de Saint-Laurent près des Blachernes[4] ; son tombeau y était le centre d'un pèlerinage, où l'incubation était en honneur[5]. Mais le *ναὸς τοῦ ἁγίου προφήτου Ἡσαΐου*

[1] Op. c., p. 140 et pl. 31. Le commentaire de l'inscription ne remplit pas moins de vingt pages (139-158).

[2] *Dictionnaire d'archéologie chrét. et de liturgie*, t. XIII, 1 (1937), col. 879. Les diocèses de Philadelphie et de Bostra appartenant à la province romaine d'Arabie, nous aurions dû mentionner cette inscription et les trois suivantes au chapitre précédent (*Anal. Boll.*, t. LXVII, p. 103-108).

[3] Dans *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, t. XIII (1947-1948), p. 68-72. Cf. Saller-Bagatti, *The Town of Nebo* (Jérusalem, 1949), p. 224, n° 31.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, col. 424 et 667.

[5] H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. XLII (1924), p. 257-265 ; t. XLIII (1925), p. 39-40 ; *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 272 (au 6 juillet).

élevé à Riḥāb au VI^e siècle et orné d'un pavement de mosaïque au temps de l'archevêque Théodore de Bostra pourrait bien être le monument le plus ancien d'un culte peu répandu.

Le « martyr » Basile, dont l'église fut achevée sous l'archevêque Polyeucte, doit-il être identifié au prêtre Basile d'Ancyre, mis à mort sous Julien [1] ? Telle est l'opinion de M. Avi-Yonah [2]. Mais il paraît plus vraisemblable que nous avons affaire à un homonyme palestinien, le martyr Basile de Scythopolis, titulaire d'une église dans cette ville [3].

Des quelque soixante *Nouvelles inscriptions* (grecques) *du Djebel Druze et du Hauran* [4], que M. Dunand vient de publier [5], deux méritent d'être relevées ici. L'une, trouvée à Namer sur un linteau, fournit la « première attestation du culte de S. Étienne dans la région » : † *ὁ ἅγιος* † *Στέφανος* [6]. L'autre, « encore à sa place originelle sur la façade d'une église à trois nefs » à Douneibe (*Danaba*), en indique apparemment le titulaire : † *ἅγιος Ρομανός* [7], l'illustre martyr d'Antioche [8].

Pour terminer, voici deux inscriptions pseudo-hagiographiques, analogues à celles que nous avons groupées dans notre premier chapitre [9].

[1] *Comm. martyr. rom.*, p. 107 (au 22 mars). [2] T. c., p. 71.

[3] Cf. Delehaye, *Origines du culte des martyrs* [2], p. 183 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 800, n° 4 (au 5 juillet).

[4] Cf. *Anal. Boll.*, t. LXVII, p. 104-106 : Auranitide.

[5] Dans *Archiv orientální*, t. XVIII (1950), p. 144-164. Le n° 338 (p. 153) n'a rien à voir avec des limites d'asile ; il faut lire *τὰ σὰ σοὶ προσφέρομεν, Κύριε* (*tua tibi offerimus, Domine*).

[6] N° 356, p. 159. [7] N° 373, p. 164.

[8] Cf. H. Delehaye, *S. Romain martyr d'Antioche*, dans *Anal. Boll.*, t. L (1932), p. 241-283.

[9] *Anal. Boll.*, t. LXVII, p. 88-96. Nous profiterons de l'occasion qui s'offre pour corriger une erreur. Sur une plaque de bronze portant un buste avec tête nimbée, M. L. Robert avait lu l'inscription : *ὁ ἅ(γιος) Γεώργιος ὁ ἅ(γιος) Βλά(σιος)*. Nous nous demandions comment deux noms de saints pouvaient désigner un seul personnage nimbé (p. 88). Le savant professeur du Collège de France a bien voulu nous écrire que, d'après son estampage, il y avait manifestement place pour un second buste nimbé, bien qu'il fût effacé. Notre objection tombe ainsi dans le vide. D'ailleurs, l'objet en question, se rapportant à l'*instrumentum domesticum*, n'avait aucun titre à figurer dans notre relevé (cf. p. 87, note 5).

Un des meilleurs archéologues allemands, A.-M. Schneider, ayant trouvé dans les ruines d'une église du Ǧebel abu Ṭōr, près de Jérusalem, un fragment de couvercle d'ossuaire avec l'inscription *Θήκη Π...*, s'est demandé s'il ne fallait pas compléter : *Προκοπίου* [1]. Il s'agirait du tombeau de S. Procope de Jérusalem, lecteur de Scythopolis, martyrisé à Césarée en 303 [2]. Nous savons en effet qu'il existait en cet endroit une église Saint-Procope [3]. Mais la pierre a beau être travaillée avec le plus grand soin, rien n'indique un reliquaire ou un sarcophage de martyr ; la formule, absolument banale, est celle des épitaphes les plus communes. Elle désigne sans plus la sépulture d'un fidèle dont le nom commençait par la lettre *Π*.

L'inscription funéraire de l'abbesse Thècle nomme ainsi la maison religieuse qu'elle gouvernait : *μοναστήριον Ἰουβενα(λίου) τοῦ Γεωργίου* [4]. A la suite de plusieurs autres, le vétéran des palestinologues, P. Thomsen, traduit : « couvent Saint-Georges de Juvénal », c'est-à-dire fondé par Juvénal [5]. Pourquoi « Saint » Georges [6] ? Si le second génitif désignait le patron, il serait précédé de l'épithète *ἁγίου* pour le mieux distinguer du premier. La vraie interprétation est toute simple : le monastère portait le nom de Juvénal *fils* de Georges.

François Halkin.

[1] Dans *Oriens christianus*, t. XXX (1933), p. 152-155. Cf. *Supplementum epigr. graecum*, t. VIII, p. 27, n° 187 ; P. Thomsen, dans *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. LXIV (1941), p. 230-231, n° 192 D.

[2] *Comm. martyr. rom.*, p. 277, n° 5 (au 8 juillet).

[3] H. Vincent et F.-M. Abel, *Jérusalem*, t. II, 4 (Paris, 1926), p. 866.

[4] *Supplem. epigr. graec.*, t. c., p. 29-30, n° 199 ; *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XIII, 1 (1937), col. 835.

[5] *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. c., p. 218-219, n° 116.

[6] La question nous avait été posée par M. E. Honigmann, qui vient de consacrer à cette inscription l'*Appendix II* (p. 275-276) de son important mémoire sur *Juvenal of Jerusalem*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, t. V (Cambridge, Mass., 1950), p. 209-279.

NOTES D'HAGIOGRAPHIE CELTIQUE [1]

15. S. Fintan Máeldub.

Dans le Livre de Leinster, transcrit avant 1161, se lisent les deux quatrains suivants : [2]

1. Car*a* m'anma-sa Maeldub no co n-e frith *ar* baegul
   acht a chulchi 's a blae lín ni ro-thecht > ní < don ts*h*aeghul.
2. Do-b*e*rim teist *ar* Maeldub *ar* ulc fri demun n*h*daerdub
   co *m*berad cuil ina crub na fil do chul *im* Maeldub.

En voici la traduction : « Máeldub est l'ami de mon âme. Il ne fut pas trouvé en danger [3]. A part son manteau [4] et sa chemise de lin [5], il ne posséda rien au monde. Je rends témoignage à Máel-

[1] Voir *Anal. Boll.*, t. LXI, p. 91-107, et t. LXIII, p. 65-130. Nous remercions M. Gerard Murphy, qui a bien voulu relire cet article.

[2] Fac-similé, p. 348, marge inférieure.

[3] Ce second vers est du remplissage, comme il s'en rencontre souvent dans la versification irlandaise.

[4] Le mot *cuilche* désigne un vêtement, qu'il n'est pas facile de déterminer. Certains auteurs y voient une chasuble, mais il y a lieu de faire remarquer que, dans la Vie Tripartite de S. Patrice (éd. Stokes, t. I, p. 58 ; éd. Mulchrone, t. I, p. 35-36 ; passage transcrit par l'auteur de la Vie de S. Benén ou Benignus, *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 172-173), le mot irlandais *casal* répond toujours au latin *casula* des passages parallèles de Tírechán (*BHL.* 6496) et de Muirchú (*BHL.* 6498 ; *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 157) quand *casula* désigne le vêtement de S. Patrice, tandis que l'irlandais *tonach* (emprunté au latin *tunica*, comme *casal* l'est à *casula*) répond au même mot *casula* de Tírechán et de Muirchú quand celui-ci signifie le vêtement du druide. *Cochull*, en irlandais, est l'équivalent du latin *cucullum*, « vêtement à capuchon ». L'usage moderne n'est ici d'aucun secours : *cuilche* peut se dire de n'importe quel vêtement d'après Dinneen, mais il n'est rien moins que sûr que ce lexicographe l'ait trouvé dans la langue d'aujourd'hui. G. M[urphy], dans *Béaloideas*, t. VI (1936), p. 136, relève deux exemples anciens, l'un au sens de « couverture (d'un saint) pour la nuit », l'autre au sens de « plumage (d'un oiseau) ». On trouvera quelques brefs renseignements sur les habits monastiques irlandais chez John Ryan, *Irish Monasticism* (Dublin, 1931), p. 384-385.

[5] L'irlandais *bláe* semble répondre au latin *tunica* chez les auteurs plus

dub, pour le malheur des démons vils et noirs : un cousin [1] porterait dans sa griffe tout ce qu'il y a de péché en Máeldub. »

Ces deux strophes répondent au premier et au dernier des cinq quatrains du poème en l'honneur de S. Máeldub attribué à S. Féchín de Fobar [2], pièce ancienne et de belle venue, qui a servi de modèle à l'abréviateur plutôt maladroit dont l'œuvre nous est conservée dans le Livre de Leinster. Tel est le plus souvent le rapport que l'on observe entre cette compilation du XII^e^ siècle et les originaux, quand ceux-ci sont arrivés jusqu'à nous.

***

De quel S. Máeldub s'agit-il ici ? Le *Félire* d'Óengus inscrit au 20 octobre : *Fintan Maeldub* [3], mais ces deux noms sont séparés l'un de l'autre par la fin d'un vers et rien ne prouve que l'auteur songe à un seul saint. On trouve à la même date au Martyrologe de Tallaght : *Fintain Maelduib* (génitif), entre deux points [4], et chez Máel Muire Úa Gormáin : *Fintan Maeldub* [5]. Le calendrier du missel de Drummond porte : *In Gallia sancti Caprasii martyris et in Hiberna sancti confessoris Fintain* [6]. Le Martyrologe de Donegal n'est pas une autorité indépendante ; il reproduit exactement Úa Gormáin.

Ce saint au double nom est mentionné également dans la Vie de S. Cainnech, abbé d'Achad Bó Chainnich [7], et dans celle de

anciens, c'est-à-dire au vêtement porté sur la peau ; cf. RYAN, l. c. *Hessens Irisches Lexikon* le traduit en allemand *Brustlatz*, en anglais *stomacher* (t. I, p. 94, i. v. *blaí, blá*), c'est-à-dire « pièce d'estomac » ; c'est sans doute une confusion avec le composé *brot-blá* (« *blae* de poitrine »). G. Murphy discute à fond la définition du *Lexikon*, ibid., p. 135-136.

[1] L'insecte de ce nom, bien entendu.

[2] Dans les commentaires au *Félire* d'Óengus, au 20 octobre : éd. STOKES[1], p. CLVIII-CLIX ; STOKES [2], pp. 224, 226.

[3] Éd. STOKES [1], p. CLI ; STOKES [2], p. 217.

[4] Éd. BEST et LAWLOR, p. 81.

[5] Éd. STOKES, p. 200.

[6] A. P. FORBES, *Kalendars of Scottish Saints*, p. 26.

[7] DE SMEDT et DE BACKER, *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi*, § 60 ; PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, § 46. De même à la fin de la recension inédite des manuscrits Rawlinson B. 485 et 505, mentionnés par Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, n° 222, auxquels il faut ajouter le manuscrit A. 24 de la Bibliothèque des Franciscains de Dublin, décrit *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 113.

S. Fintán, abbé de Clúain Éidnech [1], à qui, d'après ce dernier document, il aurait succédé dans cette charge.

Les commentateurs du *Félire* sont rarement à court quand il s'agit d'expliquer une double appellation de ce genre. Voici comment s'exprime celui du manuscrit Rawlinson B. 505 : *Maeldub immorro a ainm díles, acht oentu do-roni ocus Fintan Cluana Eidnech i lLaichis, co tarda ainm cechtarde riana chele, et Fintan de eo dicitur in commemorationem societatis eius* [2]. Traduisons : « Son nom propre était Máeldub, mais il établit une union avec Fintán de Clúain Éidnech, en Laigis, si bien que chacun donna son nom à l'autre, et on l'appelle Fintán en souvenir de cette union. »

Il est certain qu'en Irlande un nom nouveau était adopté parfois à l'entrée de la vie monastique [3]. Ce n'est pas un motif suffisant pour ajouter créance aux dires de cet annotateur du *Félire*. La circonspection s'impose ici d'autant plus que, dans un autre manuscrit du même commentaire, Laud 610, à la date du lendemain, le même fait exactement est rapporté concernant S. Fintán, alias Munnu, abbé de Tech Munnu [4]. Un vestige de la même tradition se rencontre également à la fin de la liste des saints qui ont changé de nom, dans le manuscrit Egerton 92 [5], partiellement illisible à cet endroit. La liste parallèle du Livre de Leinster, qui aiderait à reconstituer le texte, fait défaut ici [6]. Il se peut que le nom manquant au manuscrit Egerton ait été Máeldub, car la mention suivante, dernière de la liste, est : *Fintan ainm Munnu* (« Fintán était le nom de Munnu »). Ce manuscrit aurait ainsi enregistré l'une et l'autre version, celle de Laud 610 et celle de Rawlinson B. 505. Des mentions qui précèdent immédiatement celle qui nous occupe, il est permis de conclure seulement que les mots *erat nomen* venaient avant le génitif *Finntain Cluana hEidnech* (« de Fintán de Clúain Éidnech »).

[1] PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, § 22 ; DE SMEDT et DE BACKER, op. c., § 23 ; manuscrits Rawlinson cités par Plummer, en note, et manuscrit de Maynooth décrit *Anal. Boll.*, t. c., p. 118.

[2] Éd. STOKES [2], p. 224.

[3] John RYAN, op. c., p. 217 ; P. GROSJEAN, *Irish Texts*, t. III, p. 101, §§ 283-287.

[4] Éd. STOKES [2], p. 226. Les mots sont les mêmes, y compris la phrase latine à la fin.

[5] Fol. 27 ; éd. P. GROSJEAN, t. c., p. 81-82.

[6] Éd. P. GROSJEAN, op. c., t. IV, p. 88-100.

Si réellement S. Fintán, abbé de Clúain Éidnech, a eu pour successeur S. Fintán Máeldub [1], nous aurions là deux des quatre Fintán de Clúain Éidnech que mentionnent, au 21 février, certains commentateurs du *Félire* [2]. Le troisième de ces homonymes serait alors S. Fintán Corach, commémoré à la même date dans le texte même du *Félire*, ainsi qu'au Martyrologe de Tallaght et au calendrier du missel de Drummond : *Apud Hiberniam sancti Fintain hoc die natale celebratur* [3]. Aucune trace d'un quatrième ne se rencontre ailleurs, que nous sachions. La tradition prétendue qui identifierait de la sorte le second et le troisième ne paraît, au reste, rien moins que sûre, particulièrement dans le cas de S. Fintán Corach. Óengus, auteur du *Félire*, appartenait bien à la communauté de Clúain Éidnech, mais l'origine du texte n'en garantit pas les commentaires.

Nous penchons à croire, en effet, que les rapports de Fintán Corach avec Clúain Éidnech ne sont qu'une invention érudite. Nombre d'églises ou de monastères sont attribués à ce saint. Les deux manuscrits cités du commentaire [4] hésitent entre Lemchoill, Clúain Áitchein et Clúain Ferta Brénainn, en ajoutant Clúain Éidnech comme quatrième conjecture. Celui du *Lebor Brecc*, en une addition marginale [5], semble conclure en faveur de Clúain Ferta et en fournit une excellente raison : Fintán Corach était issu de la même race que la mère de S. Brénainn, fondateur de ce monastère : *.i. comorba Brenaind Fintan ocus do Chorco Duibne dó ocus do Chorco Dúibne mathair Brenaind* (« Fintán était successeur de Brénainn et appartenait aux Corca Duibne, et la mère de Brénainn appartenait aux Corca Duibne »).

Le commentaire du manuscrit Rawlinson B. 512 donne, sans doute à son insu, un autre motif de croire que Fintán Corach fut abbé de Clúain Ferta Brénainn, en citant le quatrain suivant sur trois abbés qui se succédèrent en un monastère non désigné :

Finntan Corach, Seanach Garbh, Colman mac Comgaill condalb,
triar doib co n-gliaid n-gaile diaid i n-diaid i n-apdaine

[1] La succession n'a pu être immédiate, car il semble bien qu'il faille placer, entre les deux, au moins un nom, celui de S. Colmán Stellán.

[2] *Vel, quod verius, i Cluain Ednech atat na .iiii. Fintain*, manuscrit Rawlinson B. 512, éd. Stokes [2], p. 78. Le *Lebor Brecc* offre un texte semblable, éd. Stokes [1], p. LIII.

[3] Forbes, op. c., p. 5.

[4] Stokes [2], p. 76 ; Stokes [1], p. LIII.

[5] Stokes [1], ibid.

(« Fintán Corach, Senach Garb, l'amical Colmán, fils de Comgall, ce trio au courage guerrier, l'un après l'autre dans l'abbatiat »). Les Annales d'Ulster, à l'an 620 (*recte* 621), montrent qu'il s'agit de Clúain Ferta Brénainn : *Senach Garbh abbas Cluana Ferta moritur.*

***

S. Colmán, fils de Comgall, est plus difficile à identifier dans les règles. Les Généalogies des saints en prose du Livre de Leinster fournissent la notice suivante : *Senach* ocus *Colman da mac Comgaill m Luaigne m Eogain m Guaire m Eirc m Milige m Intait m Lug*dach *Loigse m Conaill Cernaig. It é conhgaib Tulach Mac nhDomnaill* ocus *Druim Toga*[1]. Ainsi, après avoir fait remonter les deux frères Senach et Colmán, fils de Comgall, fils de Luaigne, jusqu'à Lugaid Laigis, éponyme de Laigis[2], une note les identifie comme les saints établis à Tulach Mac nDomnaill et à Druim Toga. Tulach Mac nDomnail (« colline des Fils de Domnall ») est une erreur pour Tulach Mac Comgaill (« colline des Fils de Comgall »), toponyme qui renferme le nom des deux frères et est parfaitement attesté d'ailleurs. C'est maintenant un ancien cimetière au hameau d'Oughaval, dans la paroisse et baronnie de Stradbally, au comté de Leix[3].

[1] Fac-similé, p. 349 f, correspondant au *Lebor Brecc*, fol. 16 d (ce dernier omet accidentellement *m Eogain* et s'arrête après *m Lugdach Loigse*). Une seconde généalogie des mêmes saints (Livre de Leinster, p. 350 b ; *Lebor Brecc*, fol. 17 e) fait de Lugna le père, non le grand-père, des deux frères, qui deviennent ainsi Senach et Colmán, non plus fils de Comgall, mais de Lugna. D'où une difficulté supplémentaire d'identifiation du premier parmi les quelque deux cents saints Colmán dont le souvenir est conservé. Cette divergence ou cette erreur de transcription doit remonter assez haut dans l'histoire des compilations généalogiques, puisqu'elle a donné lieu à l'insertion de deux généalogies en des points divers, mais correspondants, dans les manuscrits considérés ici. En outre, au fol. 17 e du *Lebor Brecc*, le nom de Colmán n'apparaît pas en tête, et la généalogie se présente comme celle du seul Senach. Les deux frères, pourtant, y étaient mentionnés à l'origine, car la note qui suit est restée au pluriel : *It e fileat i Tulaig* etc. (« C'est eux qui sont à Tulach, » etc.). Voir aussi les généalogies en vers, éd. P. Grosjean, *Irish Texts*, t. III, p. 72, § 203 et note *t*. Ces dernières mentionnent (p. 69, § 186 et note *q*) une sainte Colmán, fille de Comgall. C'est la *Columba* du Martyrologe de Tallaght, au 22 janvier, *Colma* chez Máel Muire Úa Gormáin, *Coma* ou *Colmán* dans les commentaires du *Félire* (éd. Stokes[1], p. xxxix ; Stokes[2], p. 50).

[2] Ce nom subsiste dans celui du comté actuel de Leix.

[3] La note d'identification qui suit la généalogie des deux saints dans le

Les généalogies séculières de Laigis confirment cette identification. Comgall, père des deux saints, y est présenté comme fils de Lugna, fils d'Eogan, fils de Guaire, fils de Milige, fils d'Intat. Le texte poursuit : *Comgall a quo Broccain. Is é a fherand Fán Lethan* ocus *ind Nua-Chonhgbáil .i. Tulach Mac Comgaill la brath*air *.i. la Colmán mac Comgaill .i. erla*m *na cilli* [1]. Colmán, le patron de l'église de Núa-Chongbáil, avait donc un troisième frère, Broccán, qui ne fut pas homme d'église, mais seigneur du territoire où est situé Núa-Chongbáil. C'est sous le nom de Colmán moccu Loigse (« Colmán descendant de Laigis ») qu'il figure au Martyrologe de Tallaght, au 15 mai, et dans les Vies les plus anciennes de S. Colum Cille, qui apprit miraculeusement la nouvelle de sa mort [2].

Nulle part ailleurs Druim Toga n'est indiqué comme une église des SS. Senach et Colmán, fils de Comgall. Sans doute, dans un exemplaire ancien des Généalogies d'où découlent ceux que nous avons pu consulter, le sigle 7 (pour *ocus*, « et ») a-t-il remplacé par erreur *.i.* (« c'est-à-dire »). Druim Toga ne serait qu'un autre nom de Tulach Mac Comgaill [3].

La mère des « Fils de Comgall, en Mag Corainn, » était Cumman, fille de Dallbrónach, d'après l'opuscule sur les Mères des saints irlandais [4]. Les noms de ces « Fils de Comgall » n'y sont pas exprimés, mais Senach et Colmán, fils de Comgall, sont trop clairement rattachés au territoire de Laigis pour n'être pas différents de ceux-là. Il semble impossible de les placer dans le territoire de Corann, où s'étendait Mag Corainn (« la plaine de Corann »)

Livre de Leinster, p. 350 b, et dans le *Lebor Brecc*, fol. 17 e, détermine avec exactitude l'endroit désigné, à Úachongbáil, qui n'est autre que Núa-Chongbáil, écrit en anglais autrefois Nohaval, ensuite Oughaval et même Oakvale, prononcé Ochval.

[1] Livre de Leinster, fac-similé, p. 318 a.

[2] Cumméne Ailbe, *BHL.* 1885, *Act. SS.*, Iun. t. II, p. 186, n° 4 (*pro S. Columbano episcopo; Columbanus episcopus Lageniensis*, c'est-à-dire : évêque dans le Leinster) ; Adamnan, *BHL.* 1886, livre III, chap. 12 (*sancti Columbani episcopi mocu Loigse; Columbanus episcopus Lagenensis*). On peut consulter sur S. Colmán la compilation de John O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. V, p. 377-383.

[3] Telle semble être aussi la conclusion du P. Edmond Hogan, qui s'est rendu sur le site. Il identifie Druim Toga et Tulach Mac Comgaill avec le cimetière de Nohaval ou Ohaval (*Onomasticon Goedelicum*, p. 369, col. 2 ; p. 555, col. 2 ; p. 656, col. 2).

[4] Livre de Leinster, fac-similé, p. 354 d.

et qui correspond aux baronnies de Gallen (comté de Mayo), de Leny et de Corran (comté de Sligo).

S. Senach, fils de Comgall, n'est pas reconnaissable dans les calendriers et martyrologes, mais il est probable que les deux frères sont désignés comme *Meic Comgaill* (« les Fils de Comgall ») dans la liste qui s'intitule *Macrad Noeb hErend* [1].

S. Colmán, fils de Comgall, est certainement différent de Colmán, fils de Comgellán, qui, selon certaines recensions des préfaces de l'*Amra* ou Hymne sur S. Colum Cille [2], prononça le jugement arbitral entre les Dál Riada d'Irlande et ceux d'Écosse, et mourut en 624 (*recte* 625) d'après les Annales d'Ulster. Un quatrain cité par Manus Ó Domnaill [3] l'appelle, il est vrai, Colmán, fils de Comgall, mais il est expressément rattaché à Dál Riada, ce qui rend impossible de le confondre avec un moccu Laigsi, et sa mort se place une petite trentaine d'années après celle de S. Colum Cille, à qui S. Colmán, fils de Comgall, prédécéda.

Le quatrain cité ci-dessus [4] du manuscrit Rawlinson B. 512 semble à première vue permettre de recouvrer les noms de trois abbés de Clúain Ferta Brénainn, dont un seul était mentionné, avec sa date d'obit, dans les Annales [5]. Mais on souscrira malaisément à cette conclusion : S. Fintán Corach et S. Senach Garb ont des liens certains avec la famille et le monastère de S. Brénainn,

[1] Éd. P. Grosjean, *Irish Texts*, t. III, p. 24, n° 136.

[2] *Liber Hymnorum*, éd. Bernard et Atkinson, t. I, p. 163-164 ; t. II, pp. 56, 226. Voir aussi la Vie ancienne, éd. Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 314 ; éd. P. Grosjean, dans *Scottish Gaelic Studies*, t. II, p. 158.

[3] *Betha Colaim Chille*, *Life of Colum Cille*, éd. O'Kelleher et Schoepperle, p. 368. Partout ailleurs, Manus Ó Domnaill le fait fils de Comgellán. La forme « fils de Comgall » dans le quatrain, garantie d'ailleurs par la métrique, appartient donc bien à sa source. C'est peut-être une simple variante adoptée pour sa commodité par un versificateur fantaisiste.

[4] P. 80.

[5] Une discussion futile s'est engagée sur le point de savoir si ces trois abbés étaient ou non bénédictins. L'origine en est dans la fausse leçon *duib* (« noirs »), au troisième vers, pour *doib* (datif pluriel du pronom personnel). On a voulu voir en eux des moines noirs. Cf. John O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. II, p. 657-660. Les différents saints du nom de Senach font l'objet d'une sérieuse étude critique de H. J. Lawlor et R. I. Best, *The Ancient List of the Coarbs of Patrick*, dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXX, Section C (1918-1920), p. 337-338, note 1.

fils de Finnlug ; S. Colmán, fils de Comgall, n'en a point et est parfaitement identifié dans une autre famille et une autre région. Il reste cependant étrange que le quatrain mentionne un Senach, nom relativement rare, et qu'un Senach soit frère de Colmán, fils de Comgall.

* * *

Différentes explications ont été proposées pour résoudre les difficultés amoncelées ici par l'homonymie et la confusion des traditions. La plus audacieuse est celle de John O'Hanlon [1], qui scinde en deux le saint commémoré au 20 octobre : l'un serait Máeldub de Clúain Imorrois, en Uí Failge, l'autre, Fintán de Dermag, en Uí Duach. Un des commentateurs du *Félire* avait déjà indiqué cette voie : *Vel duo sancti sunt Fintan et Maeldub* etc. [2].

Les commentaires médiévaux du *Félire* conduisent à tant de complications que l'on hésiterait sur la date même du *natalis* de S. Fintán moccu Echdach, abbé de Clúain Éidnech, sans le témoignage définitif de sa Vie : *dormivit in pace tercio decimo kalendas marcii* [3]. Ces mots représentent la tradition locale de fête, dans le propre monastère du saint, au moment du moins où la Vie fut écrite. La recension qui nous en est parvenue est de basse époque, mais nous ne voyons pas la moindre raison d'imaginer qu'un changement soit intervenu : la date de fête de S. Fintán moccu Echdach, abbé de Clúain Éidnech, reste ferme, 17 février, depuis le *Félire* d'Óengus, moine du lieu, jusqu'à la fin du moyen âge.

Le *Comainmnigud Náem nÉrenn* (« Liste des saints irlandais homonymes ») distingue soigneusement S. Fintán, abbé de Clúain Éidnech, de S. Fintán Máeldub [4]. Le premier des deux serait

[1] Op. c., t. X, p. 374-378. Le même auteur avait défendu une autre solution, au tome II, l.c. Aux deux endroits, il cite longuement la littérature du sujet.

[2] Commentaire du *Lebor Brecc*, éd. Stokes [1], p. clviii. Suit un passage qu'il est inutile de transcrire ici et qui nous entraînerait dans une discussion ardue concernant les SS. Comgán et Diarmaid, abbés de Glenn Uissen, autre exemple, semble-t-il, d'un double nom ayant donné naissance à la croyance en deux personnages différents. Si réellement S. Comgán et S. Diarmaid se succédèrent, il y aurait lieu de se demander lequel des deux précéda l'autre.

[3] *BHL.* 2993, éd. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. II, p. 106, § 22.

[4] Éd. D. T. Brosnan, dans *Archivium Hibernicum*, t. I, p. 329.

donc S. Fintán moccu Echdach. Cependant, le *Comainmnigud* est loin de mériter une confiance totale. Les sources et la méthode n'en ont pas encore été soumises à un examen approfondi, qui serait une entreprise bien longue et bien ardue, mais un usage fréquent de ce curieux catalogue y décèle à peu près toutes les sortes de confusion et de redoublement imaginables, aussi bien celles qu'offraient vraisemblablement les sources que celles qui ont pu germer dans l'imagination sans critique d'un compilateur mal préparé.

Les généalogies imprimées, en prose [1] et en vers [2], font de Fintán et de Máeldub deux frères. On sait que, dans la recension de Michel O'Clery, les généalogies en prose s'accompagnent d'annotations identifiant les saints mentionnés. Au nom de Fintán, deux dates sont ainsi inscrites : « 19 Sept.,1 Oct. » ; au nom de Máeldub, deux autres dates : « 18 et 23 Dec. ». Mais, au contraire des notes qui expliquent le poème de Máel Muire Úa Gormáin et dont la majeure partie, croyons-nous, remonte aux sources consultées par ce versificateur du XII^e^ siècle, celles des généalogies en prose n'ont aucun garant ancien et doivent être considérées comme souvent arbitraires. Dans le cas présent, l'annotateur, John Colgan, ne s'est pas demandé si Fintán et Máeldub étaient réellement différents ou si ces deux noms ne désignaient pas la même personne. Il a négligé aussi de remonter à des sources anciennes et sérieuses afin de déterminer quelle date de fête était traditionnellement assignée à l'un ou à l'autre.

C'est l'occasion de mettre en garde le lecteur moderne contre les indications de fête, de généalogie, de lieu insérées dans le manuscrit autographe des généalogies en prose de Michel O'Clery [3], comme dans celui de sa recension longue du Martyrologe de Donegal,

[1] Éd. Paul WALSH, *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, chap. II, §§ 19, 27, p. 46-47.

[2] Éd. P. GROSJEAN, *Irish Texts*, t. III, p. 47, § 42.

[3] Manuscrit de la Bibliothèque des Franciscains de Dublin, autographe, imprimé par Walsh, op. c., qui identifie sans hésitation l'auteur des annotations (p. VII). Celui-ci est assurément John Colgan. Le P. Canice Mooney, O. F. M., veut bien nous le confirmer, grâce à deux pièces signées dont il nous envoie la photographie : une lettre latine du 2 avril 1642 et une irlandaise du 26 décembre 1628, conservées parmi les archives des Franciscains irlandais, à Dún Mhuire, Killiney (manuscrit D IV, p. 204 ; manuscrit A 30, n° 6).

l'un et l'autre assez médiocres compilations, après tout, en dépit des services qu'ils ont rendus. Du moins le texte de Michel O'Clery était-il aussi conforme que possible aux exemplaires qu'il avait eus sous les yeux. Survint alors cet annotateur qui se donna pour tâche de corriger les erreurs qu'il croyait déceler, de suppléer aux omissions et d'harmoniser les deux ouvrages. C'est la même main, et celle de John Colgan en personne. Avec tout le respect que mérite ce grand érudit, le premier qui ait tenté de mettre un ordre définitif dans le chaos de l'hagiographie irlandaise, il faut observer que les identifications de saints, aussi bien dans les généalogies en prose que dans le Martyrologe de Donegal, sont proposées presque au hasard et trop souvent par la méthode des résidus [1]. Ces identifications, qui ne s'accordent même pas toujours entre elles, ne sont dignes de créance que pour des personnages parfaitement connus d'ailleurs. Un dictionnaire biographique sommaire des saints irlandais serait bien nécessaire. Il tiendrait compte des dates de fête, des localisations, de la chronologie, des généalogies, de la famille du saint et des régions auxquelles celle-ci se rattache, des commentaires médiévaux du *Félire*, des listes et catalogues divers, soigneusement pesés, ainsi que des autres sources de renseignements qui s'y ajouteraient parfois.

* * *

Deux mentions du Martyrologe de Tallaght doivent encore être examinées : au 1er octobre : *Fintan*, sans plus ; au 2 octobre : *Maelduib Bic et Liadnain abbatum* (« Máeldub le Petit [ou le Mineur] et Liadnán, abbés »).

Máeldub Bec, d'après l'annotateur de Máel Muire Úa Gormáin, aurait été abbé de Fobar. Aucune raison de révoquer ce point en doute. Il est possible, pour ne pas dire probable, dans ce cas, que Liadnán, qui l'accompagne, avec le même titre d'abbé, dans le Martyrologe de Tallaght, ait appartenu au même monastère. En effet, plus on se familiarise avec l'ancien martyrologe irlandais, représenté principalement par celui de Tallaght, plus on se convainc que, fort souvent, les évêques, abbés ou abbesses d'un même lieu s'y trouvent groupés sous une même date. Sans doute le plus

[1] C'est l'expression de Charles Plummer.

célèbre dans la liste des saints locaux y a-t-il attiré les autres. Le jour de fête indiqué ne serait donc l'anniversaire réel que d'un seul, à déterminer. Les exemples ne manquent pas, dans les martyrologes d'Orient comme d'Occident, de corruption du texte et d'encombrement des notices par l'insertion, d'abord dans l'interligne ou en marge, de noms mis en rapport, pour quelque motif que ce soit, avec le saint du jour, ces noms s'introduisant dans le texte même au cours d'une transcription. Ils constituent une des principales difficultés d'interprétation du martyrologe hiéronymien. En Irlande, semble-t-il, on est allé plus loin encore : les saints d'un endroit donné, chef-lieu de diocèse (dans le bas moyen âge) ou monastère, ont été réellement commémorés le même jour ou à des jours successifs. Cette indication ne sera pas à négliger lorsque deviendra possible l'étude critique de l'ancien martyrologe irlandais. Les saintes Brigit et Der-Lugdach, toutes deux abbesses de Cell Dara, au 1er février, les saints Colum Cille et Báethéne, tous deux abbés d'Iona, au 9 juin, fournissent des cas hors de conteste. Des légendes relativement tardives ont pour but de rendre compte de cette fête commune. Elles représentent le fondateur ou la fondatrice comme étant morts exactement le même jour de l'année que leur successeur immédiat. On n'en tirera d'autre conclusion que celle-ci : l'origine réelle de la fête commune avait été oubliée. Cette considération aidera parfois à dater les Vies de saints où se rencontrent des traces de ces légendes explicatives : elles ne sauraient remonter à une génération très proche de la fondation.

Pour revenir à Máeldub Bec, l'épithète (« le Petit ou le Mineur ») peut avoir caractérisé, du vivant même du saint, sa petite stature. Il est également possible qu'elle le distingue simplement d'un homonyme plus fameux, dans ce cas, sans doute, Fintán Máeldub. La mention d'un S. Fintán au 1er octobre, alors que Máeldub Bec figure au 2, est peut-être une simple coïncidence. Máel Muire Úa Gormáin commémore plus de vingt Fintán, dont quatre (au 19 septembre, au 1er octobre, au 7 et au 9 novembre) sans épithète ou autre indication qui les identifie, ouvrant ainsi largement la porte aux conjectures. Un nom inexpliqué, dans une compilation telle que l'ancien martyrologe irlandais, qui rassemble des calendriers locaux, issus apparemment de diptyques, doit être considéré comme une anomalie à élucider. Dans le cas qui nous occupe, la mention de Fintán, appelée par celle de Máeldub au 2 octobre, peut avoir été déplacée d'un jour par un accident de transcription.

Que Máeldub Bec, de Fobar, soit un simple doublet de Fintán Máeldub, serait une hypothèse gratuite.

La liste des saints irlandais homonymes inscrit Máeldub Bec parmi ceux dont le nom commence par Máel-[1], tandis que Fintán Máeldub y apparaît ailleurs, parmi les trente-trois Fintán qu'elle énumère [2].

16. Un feuillet de Michel O'Clery.

Du manuscrit 5057-5059 de la Bibliothèque royale de Belgique, encore assez mal connu, nous extrayons les pièces transcrites par Michel O'Clery au fol. 4. Ni la source d'où elles sont tirées, ni l'année et le lieu de la copie ne sont indiqués. Aucun autre manuscrit, que nous sachions, ne renferme l'ensemble de ces textes. Cependant, les plis du papier avant la reliure, encore apparents, permettent de déterminer dans quel paquet de documents celui-ci fut envoyé d'Irlande aux hagiographes franciscains de Louvain. Nous avons indiqué ailleurs qu'il convient de les rattacher à diverses pièces, dont certaines transcrites en Munster pendant l'été de 1634 et recopiées en juin 1635, et nous avons suggéré que l'original du présent feuillet aurait été le Livre Rouge de Munster, manuscrit perdu [3].

***

La première pièce concerne S. Máel Anfaid. Une recension différente est insérée au commentaire du *Félire* d'Óengus [4].

Mæl Anf*aid*h ab D*air*inn*s*i do-*connair*c in *ar*aile ló én becc occ caoí *ocus* ag dog*r*a móir. « A Dhé, » *ar* sé, « cidh *for*úair súd? Atgillim,» *ar* sé, «ni caithiubh-sa biadh *co* ro-f<h>oillsig he *da*mh.» Anta*n* d*idiu* baoi ann, co-faca aing*el* ina dhocu*m*. « Maith si*n*, a c< h>leri*g*h, » ol in t-ang*el*, « na cu*irid*h a snimh an ní si*n*. Mo-Lua m*ac* Oiche athbath, *ocus* as *air*e caoinit na hanmann*a*, *ar* ni ro-m<h>*ar*bh en riamh do bhiucc no do mhor, *ar* ní lugha caoinit na hanmann*a* [5] ele é ina an t-en becc ucc*at* at*connar*cais. » Fin*it*.

[1] Éd. Brosnan, t. c., p. 349. [2] Ibid., p. 329.
[3] *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 204, note 2.
[4] Éd. Stokes [1], p. xl ; Stokes [2], p. 56, cf. p. 182.
[5] Le scribe ajoute les mots suivants, raturés ensuite : *air* ni rodm*ar*bh en riamh do bhiucc no do mhór *ar* ni lugha chaoinit na hanmann*a*.

Traduction : Máel Anfaid, abbé de Dairinis [1], vit un jour un petit oiseau qui pleurait et se lamentait beaucoup. « O Dieu, dit-il, quelle est la cause de ceci ? Je m'engage, dit-il, à ne point prendre de nourriture jusqu'à ce qu'Il me (le) révèle. » Comme il était là, il vit un ange à sa rencontre. « Eh bien ! ô clerc, dit l'ange, ne te torture pas à ce propos. Mo-Lúa mac Oiche [2] est mort, et c'est pourquoi les animaux se lamentent, parce qu'il n'a jamais tué un oiseau grand ni petit ; car les autres animaux ne le pleurent pas moins [3] que ce petit oiseau que tu as vu. » *Finit.*

***

Vient ensuite le récit de l'apparition à Máel Póil, abbé de Cell Bécáin, de l'âme d'une moniale. Elle se rencontre dans d'autres manuscrits [4].

Maol Poil Ua Cionætha .i. ab mainistreach Cille Beccain ro-búi *ocus* manach ag luadh easdroloighci. M*ar* do-chodail i*ar*-si*n* co-faca mainces soscel*a* roba m*ar*bh sealat roimhe-si*n*, *ocus* geran móran aicce.

[1] Sur S. Máel Anfaid, commémoré au 31 janvier dans le Martyrologe de Tallaght (*Maol Anfaidh Dairinsi*), dans le *Félire* d'Óengus et dans celui de Máel Muire Úa Gormáin, voir John O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. I, p. 597-598. Dairinis (« l'île des chênes ») ou Dairinis Máelanfaid (« Dairinis de Máel Anfaid ») était bien jadis une île de la rivière appelée en irlandais Aba Mhór ou Abhann Mhór (en anglais Blackwater). L'endroit est maintenant dans les terres. C'est Molana, au comté de Waterford, près de Youghal (en irlandais Eochaill).

[2] Moccu Ochae (« descendant d'Ocha ») serait plus correct que mac Ochae (« fils d'Ocha »). Il s'agit de S. Lugaid (en latin Lugid(i)us ou Luanus), abbé de Clúain Ferta Molúa, aujourd'hui Clonfertmulloe ou Kyle, paroisse de la baronnie de Clandonagh, au comté de Leix. Sa fête est le 4 août. On a de lui des Vies latines, *BHL.* 5058-5060. Cf. O'Hanlon, op. c., t. VIII, p. 39-70, et J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 397-399.

[3] L'addition, ensuite raturée, répète les mots précédents, avec des variantes de pure orthographe.

[4] Livre de Lismore (fin du xv^{e} siècle), fol. 44^{v}, col. 1, édité par Julius Pokorny, dans *Irish Texts*, t. I, p. 44 ; manuscrit Egerton 92, du Musée Britannique, fol. 27, col. 2 (transcrit, pour cette partie, en 1453) ; manuscrit de l'Académie Royale d'Irlande 24. C. 9, p. 233, et 23. H. 6, fol. 86^{v}, col. 1, tous deux dérivant du Livre de Lismore. Celui-ci diffère de la recension de Bruxelles, et Robin Flower (*Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 513) observe d'autre part que le manuscrit Egerton s'écarte aussi du Livre de Lismore.

Cumain lais a eccnairc. « Cinnus atathar annsin, a bhannsccal? » ar se. — « Cuma deit on, » ar sí, « ag luadh easdrolaigchi ocus gan m' eccnairc-si do ghábail, ocus as mairec do-ni sin, » ar sí. — « Cia heccnairc bud áil let úaim, a bhansccál? » ar se [1]. — « An mBiait ón, » ar si, « ocus an mBiaid [2] a ndeaghaidh na Biaide ocus an mBiaid fo sheacht, » ar si fedh a hanala, ag furailemh na Biáide do ghabhail go minic di, conach fil acht aiffrionn na marbh eccnairc as mo onóir ag Dia ina an mBiáid. Ut dixit:

1. Imann as ferr ar talman tabradh nech í ara anmain
as ro-bhuidech Dia dhe do ṡior-gabháil na Biáidi.
2. An Biaid mbuan ferr do nech beith da luadh
uinge do dercc-ór fo sheacht luach a ghabhála aoin-feacht.

Ceileabrais doibh iar sin. Finit.

Traduction : Máel Póil Úa Cinaeda, abbé du monastère de Cell Bécáin [3], était en conversation avec un moine à propos d'astrologie. Il vit ensuite dans son sommeil une moniale évangélique [4], morte peu auparavant, qui se lamentait beaucoup. Il se

[1] (ar se) au-dessus de la ligne.

[2] (ón - mBiaid) au-dessus de la ligne.

[3] Il existe plus d'un endroit du nom de Cell Bécáin ou Cell Béccáin (« *cella* de S. Bécán, Béccán ou Bécgán ») : Kilpeacon, paroisse de la baronnie de Smallcounty, au comté de Limerick ; Kilpeacon, ancienne église dans la paroisse de Killaldriff, baronnie de Clanwilliam, au comté de Tipperary ; Kilbeggan, autrefois Kilbeagan, dans la paroisse d'Aghamore, baronnie de Costello, comté de Mayo ; enfin Kilbeggan, paroisse de la baronnie de Moycashel, au comté de West Meath. C'est assurément de celui-ci qu'il est question. A la fin du XII^e siècle ou au début du XIII^e, un monastère cistercien s'y établit, comme le marque exactement le mot irlandais *mainistir*, peu employé pour des fondations très anciennes. L'abbé Máel Póil (« serviteur de S. Paul ») Úa Cinaeda est inconnu d'ailleurs. Les Uí Cinaeda vivaient non loin de la Boyne, qui coule à peu de distance de Kilbeggan. C'est donc un nom de plus à ajouter à la liste des abbés cisterciens en Irlande, d'origine indigène. Sa date ne peut être fixée que par celle de cette portion du manuscrit Egerton, donc avant 1453. Les Uí Cinaeda ont donné deux *erenaghs* à Trim. Les Annales d'Ulster marquent leur obit (Eochaid en 1059 et Flann en 1100). Le P. Aubrey Gwynn vient de montrer qu'il fallait sans doute en ajouter un troisième, Dub-dá-lethe, en 1057 (*The Bishops of Cork in the Twelfth Century*, dans *The Irish Ecclesiastical Record*, 5^e série, t. LXXIV, 1950, 2, p. 21-22). Sur le monastère cistercien de Kilbeggan (en latin, semble-t-il, *Flumen Dei*), voir L. Janauschek, *Origines Cistercienses*, t. I, p. 205, n° DXXIX ; John Healy, *History of the Diocese of Meath* (Dublin, 1908), t. I, p. 93 ; J.-M. Canivez, *Statuta Capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis*, t. III, p. 209, année 1281, n° 15.

[4] Le sens du mot irlandais *soscela* (à lire peut-être *soscel*aidhe, même signi-

souvint du service funèbre pour elle. « Comment es-tu ici, ô femme ? » dit-il. — « Voilà qui t'est bien égal, dit-elle, toi qui parles d'astrologie et ne célèbres pas mon service funèbre, et maudit est celui qui agit de la sorte. » — « Quel service funèbre te plaît-il d'avoir de moi, ô femme ? » dit-il. — « *Beati* [1], dit-elle, et *Beati* sur *Beati*, et *Beati* sept fois, » dit-elle, suppliant avec ce qui lui

fication : « évangélique ») ne paraît guère convenir, à moins que dès l'époque de ce récit il n'ait voulu dire « loquace, bavard ». On sait combien le silence était rigoureux chez les Cisterciens. La moniale aurait été en « enfer » pour l'avoir violé.

[1] C'est le psaume 118, *Beati immaculati*, qu'à l'imitation des Égyptiens (Palladius, *Historia Lausiaca*, chap. xxvi, éd. C. Butler, *The Lausiac History of Palladius*, t. II, p. 81, 20) les Irlandais tenaient en grand honneur (John Ryan, *Irish Monasticism, Origins and Early Development*, p. 345, note 1). Plus d'une pièce gaélique a été écrite à la louange de ce psaume ou pour en conseiller la récitation par manière de suffrage pour les défunts. Ainsi un poème du manuscrit Rawlinson B. 502, de la Bibliothèque Bodléienne, fol. 75, col. 1, édité, avec variantes du *Lebor Brecc*, p. 181, col. 2, par Osborn Bergin, dans *Ériu*, t. XI, p. 103-106 (*Inc.* : Secht coicait huide co mbrig ; *des.* : triasin Spirut sechtn*h*delbach). Ce poème est accompagné de trois morceaux en prose : un prologue (*Inc.* : Cestnaighthir beus hi sunn cia lín huide ; *des.* : dá staid ar fichet in cech pais), un commentaire et un épilogue (*Inc.* : Iss e seo tra huidi beres ind anim ; *des.* : ocus ní hiatsom féin rodas orddaig). Le *Lebor Brecc* omet la conclusion en prose. Le manuscrit 23.O.48 de l'Académie Royale Irlandaise, à Dublin, ignoré de Bergin, ne donne, au contraire, que la conclusion. L'auteur y disserte sur la longueur du chemin qui mène de « l'enfer » au ciel, égale à celui du retour de l'Exil, de Babylone à Jérusalem. Ce voyage se mesure au nombre des versets et des strophes du psaume 118 : 365 jours de marche, de 176 *passus* chacun, chaque *passus* étant de 22 stades. On se souvient que le *Prologus galeatus* compte 22 livres dans l'Ancien Testament. De ces considérations et d'autres pareilles, ce texte conclut que la récitation quotidienne du psaume 118 pendant un an tire une âme de « l'enfer ». Le versificateur irlandais n'a pas puisé tout cela dans son imagination. Il avait sous les yeux un modèle latin, auquel il se réfère dans la strophe 5 : *Argamaint seo remi-tét ind ochtmad sailm déc ar chét* (« Ceci est l'*argumentum* qui précède le psaume 118 »). Nous en retrouvons un vestige, plutôt que l'original, dans le commentaire des psaumes provenant de Bobbio, aujourd'hui à l'Ambrosienne, manuscrit C. 301 inf., fol. 131^{v}, col. 2. L'équivalence établie entre le psaume 118 et l'ensemble de l'Ancien Testament remonte fort haut en Irlande. On le voit par un passage du *Corus Béscna*, traité juridique dont l'origine, selon E. Mac Neill (*St. Patrick, Apostle of Ireland*, London, 1931, p. 101), serait à placer dès avant les premiers écrits sur S. Patrice : *berla ban Biaid .i. racht litre*, « la pure langue du *Beati*, c'est-à-dire la Loi de la lettre (l'Ancien Testament) », *Ancient Laws of Ireland*, t. III, p. 30,

restait de souffle, afin que *Beati* fût récité souvent pour elle, car il n'est pas de service funèbre, sauf la messe des morts, qui donne plus d'honneur à Dieu que *Beati*. Comme dit (le poète) : « L'hymne le meilleur que quelqu'un puisse offrir sur terre à Dieu pour son âme, que Dieu reçoit avec reconnaissance, c'est la récitation continue de *Beati*. *Beati* continuel, c'est le meilleur pour qui le récite : sept onces d'or rouge est la récompense d'une récitation [1]. » Alors elle leur [2] dit adieu. *Finit.*

*
* *

[1] Au prologue en prose, décrit dans la note précédente, se rattache un poème (*Inc.* : Biaid do gobail co minicc) dont notre récit reproduit ces deux strophes et qui se lit en entier dans le manuscrit de l'Académie Royale d'Irlande 23.O.48, deuxième partie, fol. 34 (45), col. 2. Sur le nombre de versets du psaume, il y a un quatrain dans le manuscrit 24.P.9, du même fond, p. 306 (*Inc.* : Ata versi isin Bhíaid bhinn). Quatre manuscrits de l'Académie renferment une pièce de vers (*Inc.* : Geibid in mBiaid, maith in mod) à la louange du *Beati* et sur les mérites que vaut sa récitation : 23.P.2, fol. 171^{v} (alias 162^{v}, alias 346), col. 2 ; 24.C.9, p. 298-306 ; 23.L.11, p. 280 ; 3.B.2, fol. 36^{v}. Enfin, deux récits en prose inculquent que la récitation quotidienne du *Beati* pendant un an tire une âme de « l'enfer ». C'est d'abord celui qui concerne la sœur de S. Mo-Laisse (alias Laisrén, Lasrianus), abbé de Lethglenn, publié par J. Pokorny avec une traduction allemande, d'après le Livre de Leinster, fac-similé, p. 285 b - 286 a (dans *Miscellany presented to Kuno Meyer*, éd. O. Bergin et C. Marstrander, Halle, 1912, p. 207-215), et en partie, d'après le Livre de Lismore, fol. 42^{v}, par Whitley Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. x ; cf. les manuscrits de l'Académie Royale Irlandaise 24.C.6, p. 61, et 23.H.6, fol. 84^{v}, col. 2. Ensuite, l'histoire des Deux Clercs, qui vient immédiatement après la précédente dans les quatre manuscrits que nous venons de citer et se lit séparément dans ceux d'Oxford, Rawlinson B.512, fol. 140^{v}, col. 2, et de Dublin, Académie, 23.M.50, p. 200, et 23.H.28, fol. 62, éditée par Stokes, avec une traduction anglaise, op. c., p. xi-xii. C'est au même genre qu'il faut rattacher une note du manuscrit de Londres, Musée Britannique, Additional 30,512, fol. 35^{v}, marge inférieure (éd. P. Grosjean, *Irish Texts*, t. I, p. 24) : sept cercles entourent la Trinité, et la largeur de chacun est de mille années de marche, calculées à soixante mille pas par jour, précisions topographiques qui dérivent sans doute de quelque apocryphe non identifié.

[2] La recension du Livre de Lismore omet le second quatrain et la phrase qui suit, peu en harmonie, d'ailleurs, avec le début du récit : l'âme de la moniale n'était apparue qu'à l'abbé seul, pendant son sommeil, et le moine avec lequel il s'était entretenu d'astrologie s'était apparemment retiré. On ne voit pas ce que vient faire ici ce pluriel, à moins que l'abbé Máel Póil ne se soit endormi pendant la conversation.

Le récit [1] qui suit immédiatement, fol. 4-4v, semble inédit et inconnu d'ailleurs.

Domhn*all* Breifn*ech* mac Eu*n*ghusi [2] Maith baói a mainist*ir* Ratha Moighe Tuaisc*irt* a cCiarr*aigh*e Luachra. Is e ro-boí a comhett na n-abhall. As í teist boi f*air* co*n*ach duaigh aén [3] ubhall a ffeccmais a proi*nn*-tighe riamh. Rongabh gal*ar* bais é. Ro-bligtea bo dó do buaibh an coitchi*nn* *ar* leith. Ro-thuit tatham codalta f*air* la a*nn* an tan robás ag den*am* an aifri*nn*. « At*connarcus* aislingthi, » *ar* se fris an mac ecclaisi bái na fharr*adh*, « .i. lenam becc *ar* mo mhuin *ocus* me féin a ath*air* a*nn*d*ar* lim, *con*am-t*ar*la a tech mór. Rioghan mná maithe a*nn* astigh, *ocus* a lán do ghillibh óga isi*n* leith ele do*n* tigh ag aíni*us* [4] *ocus* ag soict*er* iter [5]. Ro-bas acc erail an leinimh *ar* an rioghai*n*, *ar* so*n* altroim dé. « As i a*n*cóir a gabail, » *ar* na gilli ócca. — « Gebhat, » *ar* in bhen. D*ar* lim, *ar* se, as do*n* lenamh ro-blighte*a* an bó bleg*har* damh, *ocus* ro-fhuaccrus uáim an mboin o ro-díongb*adh* dim an lenab. » — « Do gal*ar*-sa an lenamh sin, » *ar* in mac-ecclaisi ele, « *ocus* slainte fogebha. » — « Ni hedh, » *ar* se, « *acht* m'anam-sa an lenamh, *ocus* an Ecclas an bhen, *et* aingil De tuccs*at* impidhe *ar* in Ecclais a*nn*, *ocus* antan benf*aidh*er clocc medhóin lái anosa, is a*nn* sgerf*as* m' anam-sa *ocus* mo corp. » *Et* ita f*actum* *est*. Finit.

Traduction : Domnall Breifnech, fils d'Óengus le Bon [6], était au monastère de Ráith Maige Tuaiscirt, en Ciarraige Luachra [7].

[1] Dans la marge droite du fol. 4, deux quatrains sur les limites des territoires de Tír Eogain (Tirowen) et de Tír Conaill (Tirconnell) : D'egla go mb*edh* tegmá*il* tall / et*er* Eog*han* is *Con*all / tucc*adh* ag*am* dubh is pen*n* / go sgriobai*nn* crioch na ffer*onn*. O th*ar*bh Chi*nn* Cusla ag sál / go corr Chinn Eala, na ccual / iss ass a*n*si*n* uaidh amach / go Loch Feabhail foarlennach. Loch Feabhail est la baie appelée en anglais Lough Foyle ; Ceann Cusla, le hameau de Kincaslough ou Kincasslagh, paroisse de Templemore, baronnie de Boylaght, comté de Donegal. Nous n'avons pas réussi à identifier les autres toponymes.

[2] Ce mot, peu lisible dans le manuscrit, en remplace un autre, entièrement raturé.

[3] Mot ajouté dans l'interligne.

[4] Mot à peine lisible.

[5] Nous hésitons sur la manière de résoudre l'abréviation employée par le copiste.

[6] Breifnech signifie : « originaire de Breifne », région qui comprenait les comtés actuels de Leitrim et de Cavan, formant le diocèse de Kilmore, Nous n'oserions pas affirmer que ce Domnall, d'ailleurs inconnu, ait bien été fils d'Óengus, puisque le nom de son père a été récrit, comme nous l'avons marqué ci-dessus, note 2.

[7] Ciarraige Luachra désigne soit le nord du comté actuel de Kerry soit parfois le comté tout entier. Raith Maige Tuaiscirt serait aujourd'hui, d'après les topographes, Rattoo, paroisse de la baronnie de Clanmaurice, au comté de Kerry, sur la rive méridionale de l'estuaire du Shannon.

Il était gardien des pommes [1]. On rendait témoignage de lui qu'il n'avait jamais mangé une pomme en dehors du réfectoire. Il prit une maladie mortelle. On trayait pour lui une vache à part parmi celles de la communauté. Un songe lui survint, le jour de sa mort, en disant la messe. « J'ai eu une vision, » dit-il au petit clerc qui était près de lui : « un petit enfant sur mes épaules, dont il me semblait être le père, je suis entré dans une grande maison. A l'intérieur était une reine, la meilleure des femmes [2], et beaucoup de petits enfants dans une autre partie de la maison, en grande splendeur et grand plaisir. Ils offraient l'enfant à la reine pour le recevoir en nourrice. « Il est juste de le recevoir, » dirent les enfants. — « Il (le) recevra, » dit la femme. Il me semble, dit-il, que c'est pour l'enfant que fut traite la vache qui est traite pour moi, et que j'ai repoussé la vache loin de moi quand l'enfant m'a été enlevé. » — « Cet enfant, c'est ta maladie, » dit le petit clerc, « et tu recouvreras la santé. » — « Non point, dit-il, mais l'enfant, c'est mon âme ; la femme, c'est l'Église ; et ce sont les anges de Dieu qui ont intercédé pour moi auprès de l'Église ; et quand sonnera la cloche de midi, c'est alors que se sépareront mon âme et mon corps. » *Et ita factum est. Finit.*

***

La pièce qui suit, au fol. 4^{v}, sur S. Comgall, abbé de Bennchor[3],

[1] Le mot *abhall* est ambigu : il signifie à la fois pomme et pommier.

[2] Tel semble bien être le sens. Il y a peut-être une lacune.

[3] C'est le n° 124 du Catalogue de Charles Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*. Nous l'avons imprimé déjà, avec une traduction latine (*Anal. Boll.*, t. LII, p. 355-356), d'après le seul manuscrit alors connu de nous, celui du Collège de la Trinité, à Dublin, H.3.17, col. 677-678. Dans cette recension de Dublin, au début, *Mocaemog* semble un nom propre, et Plummer, l.c., l'a transcrit *Mochoemoc*. Nous avons conjecturé qu'il s'agissait de S. Mo-Choemóc (latinisé Pulcherius), le futur abbé de Liath Mochoemóc (*Anal. Boll.*, t. c., p. 356, note 1). La leçon du manuscrit de Bruxelles, *macaemh ócc* (« un jeune enfant ») semble préférable. Dans celui de Dublin, il faut diviser le mot en deux et lire *mocaem og*, simple variante orthographique. En effet, d'après les Vies de S. Fintán, dit Munnu, ce jeune enfant n'était autre que le futur abbé de Tech Munnu (*BHL.* 2996, éd. De Smedt et De Backer, col. 394-395 ; *BHL.* 2997, éd. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. II, p. 227-228 ; *BHL.* 2998, éd. De Smedt et De Backer, col. 490-491, et manuscrit Rawlinson B. 485, fol. 121^{v}, col. 2).

et son jeune disciple, ne paraît avoir survécu que dans un seul autre manuscrit.

Comghall Bennc*air* boi for slig*idh*, *ocus* macaomh ócc ina fharr*adh*, *ocus* ro-ghabh ita mór in mac*æmh* *ocus* ro-fhuabair digh d'ól. « Leicc go teirt, a mheic, » ar Comhgall, « g*an* digh d'ol. » Ro-fhuabair an mac digh d'ol im theirt. « Leig co medhon laoi, a mheic [1], » *ar* Comhgall. Ro-fuabair an macaomh digh d'ól a medhon laói. « Leicc go noi*n*, » *ar* Comgall. Ro-leicc an mac*æmh* go noi*n* gan digh. Dorala óglach amhra doibh *ar* in slighidh. Bennachaiss [2] cach dia chele dibh .i. Comhgall *ocus* an t-ócclach. « Cait a mbeiti anocht? » *ar* in t-occlach. — « Isi*n* baile a ccedaighf*idh* Dia duinn, » *ar* Comhgall. — « Teccaidh lemsa, » *ar* in t-ócclach. Docuad*ar* lais, *ocus* fuaratar biadh *ocus* linn go lór. Tucc*adh* capan hi [3] laimh Comhgaill, *ocus* a lán lenda ann. « Tarr, a mac*æimh*, » *ar* Comhgall, « *ocus* ibh an copan-sa, *ocus* bidh a fhios acc*at*, an aoi*ne* ro-fhuilngis gan digh d'ól *ocus* tu an-iotaigh c*ar* an lái, is a cumáin na haoine si*n* doratt an Coimde an deoch-sa ano*cht* dhuinn. » Fini*t*.

Traduction : Comgall de Bennchor était en chemin avec un jeune enfant [4]. L'enfant, pris d'une grande soif, voulut boire. « Attends de boire jusqu'à tierce, mon fils, » dit Comgall. A tierce, l'enfant voulut boire. « Attends jusqu'à midi, mon fils, » dit Comgall. A midi, l'enfant voulut boire. « Attends jusqu'à none, » dit Comgall. L'enfant attendit jusqu'à none. Un jeune homme splendide vint à leur rencontre sur le chemin. Ils se saluèrent, Comgall et le jeune homme. « Où serez-vous à la nuit? » dit le jeune homme. — « Où Dieu nous le permettra, » dit Comgall. — « Venez avec moi, » dit le jeune homme. Ils allèrent avec lui et trouvèrent beaucoup de nourriture et de cervoise. On mit dans la main de Comgall une coupe pleine de cervoise. « Viens, mon fils, dit Comgall, et bois cette coupe, et sache que c'est à cause de l'abstinence gardée par toi, alors que tu avais très soif, durant la journée, que Dieu nous a donné, ce soir, cette boisson. » *Finit.*

* * *

Le dernier passage copié par Michel O'Clery, toujours au verso du même feuillet, traite de pratiques pénitentielles [5]. Il présente

[1] (*a mheic*) ajouté dans l'interligne, de la même main.

[2] Les lettres *ss* en remplacent une autre ou d'autres, maintenant illisibles.

[3] Corrigé de *a*.

[4] Voir ci-dessus, p. 94, note 3.

[5] Le manuscrit Egerton 1781, fol. 151, du Musée Britannique, renferme une note dont l'incipit est le même et qui n'est sans doute pas différente de celle-ci.

de grandes analogies avec certaines prescriptions des règles monastiques irlandaises.

Gibe lenab ail aitr*i*g*h*e do den*a*m*h* ina pheactoibh, dén*a*d*h* sé m*a*r so .i. gu*r*ab í a dheoch uiscce, *ocus* biadh feoidhi, *ocus* édach c*r*uaidh, *ocus* sgiursa *a*r*a* druim, *ocus* codl*a*d*h* goirit, *ocus* leab*a*d*h* cumang c*r*uaidh, *ocus* fill*ea*d*h* minic na nglun, *ocus* bual*a*d*h* an ochta, *ocus* a bhél f*r*i l*á*[*i*]*r*, *ocus* a in*n*tinn *ar* nemh, *ocus* a thenga ag ern*uigh*the, *ocus* a c*hr*oidhe saidhbir, *ocus* < a> lamh tiodhnaicech, *ocus* aoine minic, *ocus* in*n*tinn umhal, *ocus* suil aonda, *ocus* codl*a*d*h* glan, *ocus* c*r*oidhe tr*o*c*a*r, *ocus* creidemh d*í*r*ea*c*h*, *ocus* doch*a*s daingen i nDia, *ocus* g*r*aidh dúbalta, *ocus* beith bruitnech im Dhia *ocus* im dhuine, *et reliqua*.

Traduction : Que celui qui veut faire pénitence de ses péchés agisse ainsi : que l'eau soit sa boisson, sa nourriture flétrie, son vêtement âpre, la discipline sur son dos, son sommeil court, son lit étroit et dur, ses génuflexions fréquentes, qu'il se batte la poitrine, que sa bouche soit à terre, son esprit au ciel, sa langue occupée à la prière, son cœur riche, sa main généreuse, son jeûne fréquent, son esprit humble, son œil simple, son sommeil pur, son cœur miséricordieux, sa foi droite, son espérance ferme en Dieu, sa charité double [1], et qu'il soit... [2] envers Dieu et les hommes [3].

17. Un miracle posthume de S. Ciarán de Clúain en faveur du roi Diarmait mac Cerrbéoil.

Ce récit que nous tirons du manuscrit 5057-5059 de la Bibliothèque royale de Belgique, fol. 37-37^{v} (pages 39 et 40), provient assurément de Clúain Moccu Nois, fondation de S. Ciarán. Il prétend rendre compte de l'origine des services dus au monastère

[1] C'est-à-dire : envers Dieu et envers le prochain.

[2] Le sens de *bruithnach*, parfois *brúithnech*, *bruichnech*, reste obscur.

[3] Le reste du fol. 4^{v} est blanc, sauf les généalogies suivantes, écrites en retournant la page : Eog*a*n Buidhe m*a*c an Fir Dorcha m*ic* Ruaidri Senóir maith *a*r*a* chinn féin. Eman*n* Óg m*a*c Aodh*a* Buidhe m*ic* Donnch*a*id*h* í Gallcub- do sh*l*ioch*t* Donnchaidh Fir Cuimhne. Brián Uaine m*a*c Taidg Ríab*a*i*gh* Senoir Eol*a*i*gh*. Comparer à ce dernier nom la note marginale du manuscrit du Collège de la Trinité, à Dublin, H.3.18, p. 191 : as duillachan Tai<d>c Riabaigh sinn (Abbott et Gwynn, *Catalogue*, p. 359). L'original du traité de droit qui se lit aux pages 185-196 de ce manuscrit a donc été copié par ce Tadg Riabach ou lui a appartenu. Le sens de l'épithète *Eolach* serait alors : « savant, érudit ».

par deux races royales, Clann Colmáin (en Mide) et Síl Áeda Sláine (en Breg). Le texte n'en est ni d'apparence ancienne ni entièrement satisfaisant [1]. Nous n'en connaissons qu'un autre manuscrit, incomplet [2]. Les Annales de Clúain rapportent les mêmes faits [3] et l'épilogue de la pièce épique irlandaise qui s'intitule *Aided Diarmata* (« la Mort tragique de Diarmait ») [4], une production également de Clúain, sans doute, y fait clairement allusion.

Ani dia fil manchine Chloinde Colmáin <ocus> Sil Aodha Sláine do Chlúain.

Ceann-gala*[i]*r ro-gabh Di*a*rm*ai*t mac Cerbhail corbo do-fholachta do fris, *co n*ach fétadh síodhugh*a*dh *no* caingne fher nÉren*n* do co-ruccadh *ar* mhéid a threabhlaite. Ro-thimchill i*a*romh nóemha

[1] Les fol. 37 et 38 ont été ensuite paginés 39-42, ce qui explique certaines divergences de citation. On y lit deux pièces : le Miracle posthume de S. Ciarán et l'Élégie que nous imprimons ci-dessous, p. 102-106. Toutes deux sont de la main de Michel O'Clery. Le bas du fol. 38 (p. 41) et le verso du même folio (p. 42) sont restés blancs. Ces folios forment un binion. Rien n'indique où Michel O'Clery en a trouvé l'original, ni à quelle date il les a écrits ou envoyés à Louvain.

[2] Ce récit se lisait dans l'exemplaire dont fut copié, au XVI[e] siècle, le manuscrit Harley 5280, du Musée Britannique, mais le début seulement en a été transcrit, au fol. 73[v] : *Cendgalur dogab Diarmuid mac Fergusa Cerrbeoil cor uo dofulochta dou fris co nach fedud sidugud no caingniu fer nErind do corughad ar mett a trebloide. Rotimchill iarum noema Eriond oc cuinchid forithen* ocus *ni fuair. Luid co Colum Cille. Is...* Le reste de la page a été laissé en blanc (R. Flower, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 319).

[3] Le texte original en a péri, mais on possède une version anglaise, *The Annals of Clonmacnoise...* translated into English A.D. 1627 by Conell Mageoghagan (= *Royal Society of Antiquaries of Ireland*, Extra Volume, éd. D. Murphy, Dublin, 1896), à l'année 547, p. 82-83. Voir aussi R. A. S. Macalister, *The Latin and Irish Lives of Ciaran*, p. 161-163 (= *Translations of Christian Literature*. Series V. *Lives of the Celtic Saints*, London, 1921).

[4] Il serait trop long d'indiquer ici les diverses recensions de l'*Aided Diarmata* et les manuscrits qui les contiennent, ainsi que les fragments,concernant divers saints irlandais, épars de tous côtés ; voir Standish Hayes O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 82 ; t. II, p. 88. Voici le résumé des derniers paragraphes : le roi périt par le feu et son cadavre est consumé, à l'exception de la tête ; celle-ci, avec ce qu'on avait pu retrouver du reste, est portée à Clúain Moccu Nois et y est inhumée à un endroit nommé Claon Ferta ou An Céite. C'est là, en effet, que le roi avait fait élection de sépulture quand il avait jeûné dans la Petite Église et qu'il avait été ainsi guéri de son mal de tête, après avoir jeûné en l'honneur des (autres) saints d'Irlande sans rien obtenir d'eux.

Erenn oc cuingidh foirithen, *ocus* ní fhúair. Luidh go Colum Cille. Asbert Colum : « Eircc co Cluain Meic Nóis, » or se, « ait i ffil t' hanmchairtine, *ocus* troisg, *ocus* curther ni di uroibh Chíaráin it chentt, *ocus* bat óg-shlán de, *ar* ní fil ni is mo rath andaite. » Docomhlai iaromh Diarmait co Clúain. Ni boi Enda isuidhe, acht boi for cuairt fhairce. Lughna mac Lughach is é ba sacart i Clúain in tan sin. Troisccit iaromh an rí *ocus* na cléirigh. Doberar uisci isin ffiondchloch *ocus* ní d' úroibh Ciarain. Is eisidhe dano robo tráthaire hi Clúain. Rosfothraic in rí as *ocus* dorighne a thonach corbo hócc-shlán de focétóir. Ro-ghníset altughadh buidhe do Dhía *ocus* do Ciarán in rí cona cleircibh, *ocus* asbert Díarmait : « Is fertach in clocc, a chléirigh, » or sé. Conadh de ro-len in Fertach clocc Lughna, *ar* is dó tuccadh iar sin an clocc an tan do-luidh do ghabáil a chille. A nEaglais Bhicc ro-troisc Diarmait. Is inte docóidh Ciarán dochum nimhe. Ro-edhbhair dano an ri Foerinn *ocus* Magh Lethairbe do Dhía *ocus* do Chiarán. Is frisidhe atbertar Foere agus Magh Nestea iníu. Ro-erb immorro na cleirigh for Lughna comet Foerend consi a bhaile indíu. Ro-tidhnaic Diarmait .l. cell do Ciarán i mMidhi *ocus* a mBreghoibh i llógh a shlánaighthe. Ro-aitcister dano an rí cusna cleircibh, cipett ionadh a nErinn hí ffaghbadh bas, immo tabhairt co Clúain dia adhnacul, *ocus* ní día huroibh fair, *ocus* cipett do roisedh dhe .i. ciped oigheth nosbéredh cipedh dia chorp no roisedh .i. do cinn no a chorp uile, imma bheith aidhche i nEclais Bhic. Rofaomhadh úadhsamh sin, *ocus* gabhar amhail bas fechtnach dosomh in duthracht sin im Dia *ocus* Ciarán. Ni tainic tra a cenn-< galar> frisin ri ond uair-sin, cein boi i mbiú. Luidh an rí dia thoigh iarsin, *ocus* ro thimna ceilebradh. Forocart Diarmait dia mhacoibh iarsuidhe techt dia saighidh, *ocus* isbert friu ara ttuctais a mhancine agus a n-anmchairdine do Chíarán, « *ar* is tria ríar Chíarain do dhenomh dhamh-sa fúarus righe nErenn. » — « Dobheirim-si tra me féin do Ciarán, *ocus* mo chlann doméissi, » or Colmán Mór. — « Dobheirim-si dano [1] fon cumma cétna, » or Aodh Sláine. — « Dobheirim-si dano, » ar Colman Beg, « ... [2] ». — « Cidh fil ann dano, » *ar* Diarmait, « acht an ti ticfa tarsin timna-sin, corscarthar frí fhlaithemhnus in la conscéra fri Ciarán a mancine. » Et quod completum est usque nunc. Dia ndeabradh so síos :

1. O dogníat Clann Colmain cain réir Chíarain, caoimh an chreadhail,
   is leo in righe reil rathach frisin díne trén-chathach.
2. Dia [3] ro saiset Sil nAodha in muiriucht mas mor maordha,
   mo silfait na flatha afán co tisat aithne Ciarán.
3. Clann Colmáin o lenait dhi dia ndeghúir dilis caidhchi,
   iar leo cach dimnadlacc, is leo in righe o dogniat. O dogníat.

[1] Le manuscrit ajoute : *or Colman*, ensuite raturé.
[2] Il semble y avoir ici une lacune.
[3] *Día* dans le manuscrit.

TRADUCTION :

Pourquoi Clann Colmáin et Síl Aeda Sláine servent Clúain.

Diarmait, fils de Cerr-béol [1], fut pris d'une douleur de tête qui lui devint intolérable et l'empêchait de pacifier et de juger les hommes d'Irlande, tant son mal était grand. Il fit le tour des saints d'Irlande pour demander leur aide et n'en trouva pas. Il se rendit auprès de Colum Cille [2]. Colum Cille dit : « Va à Clúain Moccu Nois [3], où est ta direction spirituelle [4], jeûne, et que l'on te mette sur la tête un peu de la terre (du tombeau) de Ciarán, et tu seras complètement guéri, car il n'est rien qui contienne plus de grâce. » Alors Diarmait se rend à Clúain. Énda [5] n'y était pas, mais faisait le tour de la *parochia* [6]. Lugna mac Lugach était prêtre à Clúain en ce temps-là [7]. Le roi et les clercs jeûnent.

[1] Diarmait, fils de Fergus Cerr-béol (« à la bouche tordue », épithète déformée en Cearbhall dans les textes du bas moyen âge), roi d'Irlande, fameux dans la fable, vécut vers le milieu du VI^e^ siècle. Il fut le père de Colmán Mór (« le Grand ») et de Colmán Bec (« le Petit »), ainsi que d'Áed Sláine (« de Sláine »).

[2] Colum Cille était alors à Iona, s'il en faut croire les Annales de Clúain, citées ci-dessus, p. 97, note 3.

[3] C'est le célèbre monastère de S. Ciarán le Jeune, sur le bord du Shannon, chef de nombreux monastères et d'églises à travers toute l'Irlande. Les hagiographes irlandais rappellent souvent l'amitié de S. Colum Cille et de S. Ciarán.

[4] En irlandais *anmchairdine*, « la fonction d'ami de l'âme », c'est-à-dire celle de confesseur et de directeur spirituel.

[5] Les Annales de Clúain, l. c., expriment plus clairement qu'il s'agit d'Aena (alias Oenu, Oennu) Moccu Laigse, successeur immédiat de S. Ciarán, qui d'ailleurs n'est guère connu que de nom et par quelques passages des Vies du fondateur ; cf. J. O'HANLON, *Lives of the Irish Saints*, t. I, p. 382, au 20 janvier.

[6] Le tour ou le circuit de la *parochia*, c'est la visite des monastères et des *cellae* dépendant de Clúain, un des principaux devoirs de l'abbé, chef de la congrégation monastique ou, si l'on veut, de l'Ordre de Saint-Ciarán.

[7] Notre récit présente ce Lugna mac Lugach (« fils de Lugaid ou de Lugdach ») comme l'un des prinicpaux parmi les moines de Clúain, puisqu'il remplace l'abbé absent. Son nom, pourtant, ne se rencontre pas parmi ceux des saints irlandais, à moins qu'il ne s'agisse de S. Lugna, prêtre, de Cell Tarsna, commémoré dans les martyrologes et calendriers au même jour que l'abbé S. Oenu Moccu Laigsi (20 janvier). Au hameau de Ballytarsna, paroisse de Ballysheehan, baronnie de Middlethird, comté de Tipperary, se voient les ruines d'une ancienne église nommée Templebeg (O'HANLON, t. c., p. 384). Ce « Petit Temple » n'a rien de commun avec la « Petite Église » où mourut S. Ciarán (voir ci-dessous, p. 100, note 6), et l'on n'en saurait tirer argument

On apporte de l'eau dans la Clochette blanche [1] avec de la terre de Ciarán. C'est lui qui était sonneur de clochette à Clúain [2]. Le roi fut baigné et lavé, et fut complètement guéri sur-le-champ. Le roi et ses clercs [3] rendent grâces à Dieu et à Ciarán, et Diarmait dit : « La clochette est miraculeuse (*fertach*), ô clerc ! » C'est pourquoi l'épithète *fertach* fut attachée à la clochette de Lugna [4], car la clochette lui fut donnée quand il partit pour prendre possession de sa *cella* [5]. C'est dans la Petite Église que jeûna Diarmait, celle d'où Ciarán partit pour le ciel [6]. Alors le roi donna

pour démontrer que S. Lugna de Cell Tarsna fût le prêtre de Clúain dont parle notre récit. Ballytarsna, en effet, ne représente pas l'ancien Cell Tarsna, dont le nom se retrouve dans ceux de Kiltrasna, hameau de la paroisse de Killashandra, baronnie de Tullyhunco, au comté de Clare, et de Kiltrasna, hameau de la paroisse de Killeane, baronnie de Clare, au comté de Galway (E. Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, p. 212, col. 2) ; mais l'église de Lugna mac Lugach devrait plutôt se chercher en Mide ou en Breg, et non en Clare et Galway.

[1] Le texte, assez embrouillé, s'éclaire par la comparaison des Annales de Clúain, l. c., qui mentionnent la Clochette blanche, en ajoutant qu'il en a été question plus haut déjà, en un passage sans doute perdu ou omis par le traducteur anglais de 1627.

[2] Tel doit être le sens du mot irlandais *tráthaire*, inconnu d'ailleurs. Il serait dérivé de *tráth* (« heure canoniale ») et désignerait le moine chargé d'appeler la communauté à la prière en agitant la clochette. Il n'est pas question de cet office chez John Ryan, *Irish Monasticism, Origins and Early Development*, p. 274-275, et nous ne connaissons pas de mot latin correspondant à l'irlandais *tráthaire ;* ce serait sans doute *horarius*. La phrase, maladroitement insérée ici, se rapporte à Lugna, cité plus haut dans le texte, et non à S. Ciarán, dont il vient d'être question.

[3] Si l'on adoptait dans le texte *cona* au lieu de *cosna*, il faudrait retrancher le possessif et lire : « les clercs », ce qui s'accorderait mieux avec d'autres endroits du récit. Les clercs paraissent être ceux de Clúain, et non des gens de la suite royale.

[4] Sur les noms donnés aux clochettes chez les anciens Irlandais, voir *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 228-229.

[5] L'auteur veut dire que ce moine de Clúain fut ensuite envoyé par l'abbé pour régir une *cella* et qu'alors il reçut en don cette clochette et l'emporta avec lui. Sur la *cella* de Lugna, voir ci-dessus, p. 99, note 7, et ci-dessous, p. 101, notes 1 et 3. La parole royale a été conservée en irlandais dans la version anglaise des Annales, sous une forme un peu différente : *Is feartach an ni doni an clog orainn* (« Miraculeuse est la chose que nous fait la clochette »).

[6] Ce passage et quelques autres signalent un temple appelé Ecclas Becc (« la petite Église »), dans l'enceinte du monastère de Clúain ; cf. E. Hogan, op. c., aux mots Ecclas Becc, Port Grencha, Tipra Fingin. S. Ciarán y serait mort, non seulement d'après notre récit et les Annales de Clúain, mais encore selon

à Dieu et à Cíarán Foere et Mag Lethairbe [1], qui s'appellent aujourd'hui Foere et Mag Nestea. Les clercs confièrent [2] à Lugna la garde de Foere, qui est maintenant sa place [3]. Diarmait donna à Cíarán [4] cinquante *cellae* en Mide et en Breg [5] pour récompense de sa guérison. Le roi demanda aux clercs d'être transporté, pour y être enterré, à Clúain, quel que fût le lieu où il mourrait en Irlande, et qu'un peu de sa terre [6] fût posée sur lui, et, quoi que ce fût qui parvînt de lui (à Clúain), soit la tête soit le corps entier [7], qu'il fût gardé une nuit dans la Petite Église. Cela fut accepté de lui, et il est admis que cette piété envers Dieu et envers Cíarán fut pour lui cause de prospérité [8]. Son mal de tête ne survint plus au roi, depuis cette heure-là, aussi longtemps qu'il vécut. Le roi se rendit alors dans sa demeure et dit adieu. Ensuite Diarmait ordonna à ses fils de venir à lui et leur dit de donner leur service et leur direction spirituelle [9] à Cíarán : « En effet, dit-il, c'est en faisant la volonté de Cíarán que j'ai obtenu la royauté de l'Irlande [10]. » — « Je me donne moi-même à Cíarán, et mes enfantsaprès moi, » dit Colmán Mór. — « Je donne de même, » dit Áed Sláine. — « Je donne, » dit Colmán Becc, « ... [11]. » — « Quoi

sa Vie irlandaise, éd. W. Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 132, ligne 4450, et le passage de l'*Aided Diarmata* cité ci-dessus, p. 97, note 4.

[1] Ni l'un ni l'autre de ces toponymes n'a été identifié, non plus que Mag Nestea. D'après les Annales de Clúain, l'église de S. Lugna se serait appelée Fore, du nom de la région ; cf. ci-dessous, note 3.

[2] Au singulier dans le texte.

[3] C'est le sens vraisemblable de ce passage obscur : S. Lugna se serait établi à Foere, où reposaient ses reliques à l'époque où fut composé notre récit.

[4] C'est-à-dire au monastère de Clúain.

[5] Mide est l'ancien nom d'un royaume, conservé dans celui des comtés de Meath et de West Meath. Mag Breg (« la plaine de Breg ») se trouve à l'est de l'Irlande, et les topographes la considèrent d'ordinaire comme faisant partie du royaume de Mide.

[6] La terre de Cíarán, celle de son sépulcre.

[7] Notre auteur se souvient de ce que rapporte l'*Aided Diarmata* (ci-dessus, p. 97, note 4) : le cadavre du roi périt dans l'incendie, sauf la tête.

[8] Phrase entortillée et obscure.

[9] C'est-à-dire au monastère de Clúain. La direction spirituelle est exprimée par le même mot *anmchairdine*, expliqué ci-dessus, p. 99, note 4.

[10] Ceci semble un détail nouveau qui n'a pas été mentionné encore. Peut-être faut-il y voir un ressouvenir de l'incapacité de régner en cas de déficience physique, attestée aux temps les plus anciens et remontant à la préhistoire.

[11] Il semble que le texte présente ici une lacune.

qu'il en soit, dit Diarmait, quiconque transgressera cette donation, qu'il soit écarté de la souveraineté le jour où il écartera de Cíarán son service. » *Et quod completum est usque nunc*[1]. Sur ce sujet a été composé ce qui suit : « 1. Depuis que l'excellent Clann Colmáin fait la volonté de Cíarán, pieux, religieux, à eux est la royauté claire, prospère, à la race vigoureuse et belliqueuse. 2. Si le Síl Áeda désire la souveraineté, belle, grande, majestueuse, ...royaumes débiles, jusqu'à ce qu'ils viennent à la connaissance de Cíarán. 3. Le Clann Colmáin, s'ils le suivent, toujours fidèlement et opportunément, ... à eux est la royauté s'il font (cela). »

18. Élégie de S. Cíarán de Clúain Moccu Nois.

L'envie et la jalousie qu'auraient portées à S. Cíarán de Clúain Moccu Nois les autres saints irlandais, d'après les hagiographes[2], montèrent à un tel excès que, joignant le jeûne à la prière, ils auraient tous ensemble demandé à Dieu la mort prématurée de leur rival[3]. C'est, en tout cas, un poème d'assez haute antiqui-

[1] Ce détail pourrait aider à fixer la date de composition du Miracle, si les coutumes régionales à la fin du moyen âge pouvaient être déterminées avec précision.

[2] Vie latine de S. Cíarán, *BHL.* 4654, éd. PLUMMER, § 17 : *parrochia enim eius per medium Hibernie dilatabitur ; et hec prophetia multam invidiam contra sanctum Kiaranum suscitavit.* Ibid., § 25 : *quidam presbyter... invidia diaboli instinctus.* Ibid., § 33 : *Audiens sanctus Columba* (Colum Cille) *obitum sancti Kiarani, dixit : Benedictus Deus, qui sanctissimum Kiaranum de hoc seculo in iuventute sua ad se vocavit; si enim vivus esset usque ad senectutem, invidia multorum esset contra eum; valde enim parrochiam Hibernie apprehenderet.* D'après sa Vie irlandaise, éd. STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lignes 4247-4252, tous les saints d'Irlande sont jaloux de Cíarán, sauf S. Colum Cille. Un autre passage (lignes 4332-4334) parle de l'envie suscitée chez ses frères par les dons qu'il fait aux pauvres. Cf. C. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. L, note 2.

[3] Ainsi la même Vie irlandaise, lignes 4472-4476, dont voici la traduction : « Les saints d'Irlande portèrent envie à Cíarán à cause de son excellence et mirent leur confiance dans le Roi du ciel, pour que fût abrégée la vie de Cíarán. Telle fut leur envie que même son compagnon Colum Cille dit : « Béni soit Dieu qui a pris S. Ciarán ; car, s'il avait atteint la vieillesse, il n'aurait pas laissé en Irlande la place de deux chevaux de char qui ne lui appartînt. » C'est là, exprimé de facon plus pittoresque, ce que nous venons de citer de la Vie latine, § 33. Les choses sont présentées autrement dans la grande Vie de S. Colum Cille, de Manus Ó Domnaill, éd. O'KELLEHER et SCHOEPPERLE, *Betha Colaim Chille*, p. 128, n° 130 : S. Colum Cille avait promis à S. Ciarán,

té [1] que celui qui est mis sur les lèvres de S. Ciarán pour plaindre son sort. Il est conservé dans quelques manuscrits [2]. Nous y ajoutons le n° 5057-5059 de la Bibliothèque royale de Belgique, fol. 37v-38 (pages 40 et 41), copie du XVIIe siècle, de la main de Michel O'Clery [3]. Elle ne paraît dépendre d'aucun des autres témoins. Elle ne contient que huit quatrains [4] et est précédée d'un bref prologue, fort proche de la notice insérée au commentaire du *Félire* d'Óengus dans le *Lebor Brecc* [5]. La diligence habituelle de Michel O'Clery

en récompense de la peine qu'il avait prise de copier un demi-manuscrit, que la moitié des églises de l'Irlande porterait son nom.

[1] Dès avant le début du Xe siècle, s'il est bien vrai que Cormac, fils de Cuilennán, dont les Annales rapportent la mort à l'an 903, inséra un quatrain de cette élégie dans son glossaire irlandais, où elle se lit dans les manuscrits au mot *cacaid* (*Sanas Cormaic*, éd. Kuno Meyer [= *Anecdota from Irish Manuscripts*, éd. O. J. Bergin, R. I. Best, K. Meyer, J. G. O'Keeffe, t. IV], p. 32, n° 394). Les deux premières lignes sont citées dans le glossaire de Michel O'Clery, *Revue celtique*, t. IV, p. 378. La langue de l'original remonterait à la fin de la période du vieil irlandais (Mairín O'Daly, dans *Éigse*, t. II, 1940, p. 183). C'est le n° 170, 1, de J. F. Kennet, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, pp. 381, 779.

[2] Dans le Livre de Leinster (copié peu avant 1161), fac-similé, p. 374, en dix quatrains, texte mutilé et corrompu (édité par R. A. S. Macalister, *The Latin and Irish Lives of Ciaran* (= *Translations of Christian Literature*. Series V. *Lives of the Celtic Saints*), Londres, 1921, p. 168-169, et par M. O'Daly, l. c., p. 183-186. Le manuscrit 2324-2340 de la Bibliothèque royale de Belgique, fol. 84, renferme une copie prise par Michel O'Clery du Livre de Leinster, alors moins abîmé qu'aujourd'hui ; nous en avons publié les variantes, *Anal. Boll.*, t. LV, p. 285-287. Le manuscrit de Londres, Musée Britannique, Additional 30,512 (du XVe-XVIe siècle), fol. 43v, semble indépendant du Livre de Leinster. Il donne en effet 12 quatrains, comme le manuscrit Egerton 175 du même fonds (XIXe siècle), fol. 14, qu'il faut en rapprocher (*Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. I, par S. H. O'Grady, p. 646 ; t. II, par R. Flower, p. 494). Voir aussi J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, pp. 381, 779.

[3] Voir ci-dessus, p. 97, note 1.

[4] Les quatrains 2 et 3 du Livre de Leinster manquent au manuscrit de Bruxelles. Leur lien avec le reste du poème n'est guère étroit. Il se peut qu'il faille y voir une addition postérieure.

[5] Éd. Stokes, *Félire*[1], p. CXLIV, éd. M. O'Daly, l. c., p. 183 ; le commentaire du manuscrit Rawlinson B. 512, éd. Stokes, *Félire*[2], p. 204, ne présente que des divergences verbales. Tous deux ne citent que le début de l'élégie. C'est un motif de penser que le manuscrit de Bruxelles 5057-5059 dérive d'un exemplaire plus complet du même commentaire. Les fol. 44-46 de ce dernier recueil, d'ailleurs, de la main de Michel O'Clery, sont remplis de poèmes extraits d'un pareil commentaire, dont quelques-uns ne se rencontrent dans aucune des deux éditions du *Félire* imprimées par Stokes.

porte à croire qu'il a fidèlement reproduit son exemplaire, sans doute un texte du même commentaire, aujourd'hui perdu. Ce que le martyrologe de Donegal dit du morceau [1] remonte certainement à l'une des deux copies de Michel O'Clery conservées à Bruxelles, mais il ne paraît pas possible de déterminer laquelle [2].

Ciarán mor *m*ac in tShoéir ro-chan in ornuighthe-so an tan ro-sia*ch*t go críochuibh báis dó. Naimh Er*en*d ro-troiscc*s*et im timdhibhe a shaog*ail*, ar ro-b*a*dh leis a oenór in Eire m*u*n*a* nd*er*nta si*n*. Et *a*rai ni d*er*na Dia f*o*ro-sum si*n*, no co ro-indis in t-aing*e*l dó. *Conid*h and ro-accoib *sum* día m*a*ncoiph cen [3] ní do geall*a*dh no co fesdais. Od*r*án tra o Letrach Od*r*án *ocus* M*a*c Cuilin*n* ó L*u*sca do-chód*ar* dia indisi*n* dó in neich imor-t*r*oisccset. « Is ced duibh d*a*no indi si*n* dul do shen*a*dh ind aeóir remhuinn, » *ar* Ciaran, « ... [4] d*a*no, » ol se, « dobért*ar* doibh an ni i*a*rttaid. » *Conidh* andsin dorighne-siom an eatt*a*l-so.

Eatal Chíaráin m*ei*c an tShaoir inso.

1. An frim, a Ri rich*id*h ráin curbom etol frisi*n* dáil
   *a*ra cloi*n*ter a n-asb*er* is sa*n*ct cech sen, a Dhe máir.
2. Me*n*ma b*er*or fr*i*a na ré ni fintor feibh *ar* a mbí ;
   asa oetiu lenta baes agass go aes bes ní thí.

[1] Au 9 octobre, p. 242 de l'édition imprimée.

[2] Parmi les poèmes extraits d'un commentaire du *Félire*, cités à la fin de la note 6, p. 103, nous trouvons une strophe sur « les trois mauvais conseils qui souillent l'Irlande du nord » : l'expulsion de S. Carthach ou Mo-Chuda de son monastère de Raithin, l'exil de S. Colum Cille au delà de la mer, la mort prématurée de S. Ciarán. En voici le texte : « Leit<h>e Cuin*n* ro-c<h>arusa / Mo-Chuda co n-a chlamr*adh* / d'inn*a*r*badh* a rRat<h>ain ra-glai*n* / cur Col*a*i*m* Ch*ille* t*a*r sal / ti*m*dibe saog*hail* Ciar*a*in. » De même dans le *Lebor Brecc*, fac-similé, p. 87, marge inférieure : « Teora saobu san*u*sa / Lethi Cúi*n*d ro-char*u*sa / Mo-Chuda *con*a chlamr*adh* / d'indarba a Rathin ra-glai*n* / cur Chol*u*i*m* Cil*le* tar sál / ti*m*dibe saegail Chi*a*ran. » Stokes, dans sa première édition du *Félire*, p. LXXXVII, a omis ces vers, par suite d'une erreur. En effet, il cite, au même endroit, comme provenant de la marge inférieure, un passage reproduit par lui du milieu de la page 87. Une note en prose sur le même sujet se lit dans ce commentaire du *Lebor Brecc*, éd. Stokes [1], p. CXLIV ; dans le manuscrit des Franciscains de Dublin, éd. Stokes [2], p. 204 ; enfin dans le manuscrit Rawlinson B. 512, fol. 62, col. 1, édité par Stokes, *The Tripartite Life of Patrick*, p. 556, avec traduction anglaise, p. 557. Kuno Meyer a imprimé ces vers, d'après le manuscrit de Bruxelles 5100-5104, *The Triads of Ireland* (= *Royal Irish Academy. Todd Lecture Series*, t. XIII), Dublin, 1906, p. IX, note 1.

[3] Dans le manuscrit *cech*. Nous empruntons au *Lebor Brecc* la leçon *cen*, qui s'accorde mieux avec le sens.

[4] Le manuscrit porte : *acc*, ces lettres surmontées d'un trait horizontal. La suspension ou l'abréviation n'est pas claire.

3. Ni ortha loegh ria n-oes daimh *ar* cantan is treisi *ar* chách ;
ni ortha uan na orc moeth, ni brisde cr*a*obh fors-mbí bl*á*th.
4. Búa*in* an ghoirt riasiú rob ab*aid*, car in cag*aid*, a Rí rin*n* ?
Is e an long*a*dh riana thráth, in blath don choll o mbi fin*n*.
5. Fuin*e*dh a m*e*dhon laii, ní ord baii cana romh ;
matton in oidhche im m*e*dhon, rena dhedhol, ca ni col ?
6. Cluinte itge no guidhe is o chr*i*dhi der*ó*il dúir ;
a Isa, cenomm*a*rba, is beg mo th*a*rba sin n-ú*i*r.
7. Is duit, a Dhe, mo tolto, ce mbe sen*n*ta f*o*rm corp ;
ce nombe*r*a cen taithlech, nocha mbía maithb*e*d ort.
8. Is f*o*rt fhoesamh cecamti, re ndul a crí, a Rí shláin ;
ocutt guidhe cen dichil, an f*r*im, a Ri [an] ricidh rain. A.

Traduction : Cíarán le Grand, fils du Forgeron [1], chanta cette prière quand il parvint aux frontières de la mort. Les saints d'Irlande jeûnèrent pour que sa vie fût abrégée, parce que sans cela l'Irlande [2] aurait appartenu à lui seul. Et pourtant Dieu ne le leur accorda pas avant qu'un ange [3] ne l'eût fait savoir à Cíarán. Alors il interdit à ses moines de rien promettre avant de savoir. Mais Odrán de Letrach Odráin et Mac Cuilinne de Lusca [4] vinrent lui dire pourquoi ils jeûnaient. « Il vous est permis, » dit Cíarán, « d'aller bénir l'air avant nous, » dit Cíarán, « mais... [5] », dit-il, « ce que vous demandez vous sera accordé. » Alors il composa cette élégie [6] :

1. Arrête pour moi, ô Roi du ciel splendide, jusqu'à ce que je sois pur pour la rencontre [7] ; jusqu'à ce que ma parole soit entendue : tout qui est vieux est saint, ô Dieu grand !

[1] C'est sous ce nom qu'est connu S. Cíarán, abbé de Clúain Moccu Nois. Son père aurait été forgeron ou, plus exactement, charron.

[2] D'après le *Lebor Brecc*, éd. Stokes, *Félire* [1], p. cxliv, la moitié de l'Irlande seulement ; d'après d'autres, l'île entière (ci-dessus, p. 102, note 3).

[3] Une lacune semble s'être produite ici par homoeoteleuton. Le texte du *Lebor Brecc*, l. c., permet d'y suppléer : « lui-même (Cíarán) jeûna avec eux, parce qu'il ne savait pourquoi cela se faisait, jusqu'à ce que... ».

[4] Ce sont les saints inscrits au Martyrologe de Tallaght à des dates mal établies, le premier au 2 ou au 27 octobre, le second au 6 ou au 7 septembre.

[5] Un mot manque ici. L'abréviation employée n'est pas claire pour nous. Le sens de ce qui précède est peut-être que ces deux saints mourraient avant Cíarán et ainsi consacreraient par leur bénédiction l'air que celui-ci aurait à traverser pour parvenir au ciel.

[6] Nous rendons ainsi le mot *eattal, eatal*, qui est celui d'une sorte de poème. Il n'est employé qu'une fois ailleurs, croyons-nous, dans un ancien traité de métrique irlandaise, éd. R. Thurneysen, dans W. Stokes et E. Windisch, *Irische Texte*, t. III, p. 104, n° 293.

[7] Le mot irlandais *dál* veut dire « assemblée, réunion, groupe » et plus parti-

2. L'esprit [1] qui est enlevé avant son temps, on ne connaît pas l'honneur où il aurait été ; depuis sa jeunesse, il suit la vanité ; peut-être n'atteint-il pas la sagesse avant l'âge [2].

3. Il ne faut pas abattre le veau avant (qu'il atteigne) l'âge de bœuf, car tout ce qui prend de l'âge devient de plus en plus fort [3] ; il ne faut pas abattre l'agneau ou le tendre porcelet, il ne faut pas briser le rameau en fleur.

4. Moissonner le champ avant qu'il ne soit mûr, cela convient-il, ô Roi des étoiles ? C'est un repas intempestif de détruire la fleur quand elle est blanche.

5. Coucher de soleil à midi, ce n'est pas l'ordre profitable... [4] ; le matin à minuit, avant l'aube, pourquoi est-ce permis [5] ?

6. Écoute la prière que je t'adresse d'un cœur malheureux et dur ; ô Jésus, même si tu me tues, il sert de peu que je sois mis au tombeau [6].

7. A toi, ô Dieu, mes désirs, quoique... à mon corps [7] ; même si tu me ravis sans laisser (le temps de) la pénitence, je ne te (le) reprocherai pas [8].

8. A toi la garde de toutes les choses qui sont, avant de sortir du corps, ô Roi parfait ; je te prie avec diligence, arrête pour moi, ô Roi du ciel splendide.

Paul GROSJEAN.

culièrement « avance hostile ». Le poète fait allusion sans doute à l'expression assez usitée *dál bais* (« rencontre avec la mort »).

[1] Dans le Livre de Leinster, au lieu de *menman* (« esprit »,) se lit *maccan* (« jeune homme »), certainement préférable.

[2] Tel paraît être le sens, en nous aidant du Livre de Leinster et des conjectures de M. O'Daly : ag gáeis cach áis bes ni thé.

[3] Ainsi dans le Livre de Leinster : ar cach sen as tressiu achách.

[4] Notre manuscrit n'aide pas à résoudre la difficulté signalée déjà, *Anal. Boll.*, t. LV, p. 287.

[5] Le Livre de Leinster intervertit les mots, ce qui fournit une meilleure rime : matan i n-aidche, in dedól / riana medón, cia mó col ? (« le matin dans la nuit, l'aube avant la minuit, quel plus grand crime ? »).

[6] Cf. *Psalm.* 6, 6 ; 113, 17.

[7] Le Livre de Leinster porte : cen copé sentu dom chorp (« quoique mon corps ne jouisse pas de l'âge »).

[8] Cette traduction suppose la correction *m'aithfer*, suggérée par feu John Fraser (*Anal. Boll.*, ibid.).

L'ORIGINE CORBÉIENNE DU PSAUTIER DE ZURICH CAR. C 161 D'APRÈS SES LITANIES

Lorsqu'en 1932 Dom Cunibert Mohlberg analysa, dans son Catalogue des manuscrits médiévaux de la Bibliothèque centrale de Zurich, le recueil Car. C 161, il le fit très sobrement, selon son plan [1]. Sous la dénomination : psautier gallican avec cantiques et litanies, il data le manuscrit des confins du IXe et du Xe siècles. Comme indice d'une provenance antérieure, il se contenta de relever la présence, à la fin du volume, d'un inventaire de trésor d'église, de main plus tardive, et que, dubitativement d'ailleurs, il rapporta au Fraumünster de Zurich [2].

Séduit par le cachet de haute noblesse et par la riche ornementation de ce psautier, moins connu sans doute parce qu'on le dépouilla dès avant la Renaissance de sa somptueuse reliure primitive, l'érudit bénédictin y revint plus tard et lui consacra une ample dissertation [3]. Dans l'entretemps, M. A. Bruckner lui avait fait une place dans le tome IV de ses *Scriptoria medii aevi Helvetica* [4], paru en 1940. Il inclinait, pour sa part, à y voir un produit de l'école calligraphique et ornementale de Tours, exécuté peut-

[1] *Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich*, I : *Mittelalterliche Handschriften*, von Cunibert Mohlberg (Zurich, 1932), p. 136, n° 324.

[2] Publié d'abord par P. Kläui dans l'*Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich*, XII : *Nachträge* (1939), p. 22-23. L'éditeur datait le document de 1150 environ.

[3] *Das Zürcher Psalterium (Car C 161 = N° 324) und das darin enthaltene sogenannte Schatzverzeichnis des Grossmünsters, mit vorläufigen Bemerkungen zur ältesten Kirchengeschichte Zürichs*, dans *Zeitschrift für schweizerische Archaeologie und Kunstgeschichte*, t. V (1943), p. 31-43 et planches 18 à 20, avec douze reproductions.

[4] P. 83-84 et planche X.

être à Zurich même par le scribe ; quant à l'inventaire précité, il le rattachait non au Fraumünster, mais au Grossmünster de cette ville. Dom Mohlberg, ayant pris le temps d'étudier le problème de plus près, ne se rallia ni à l'une ni à l'autre de ces deux opinions. Par une analyse approfondie du texte de l'inventaire, qui daterait selon lui de 1100 environ, plutôt avant qu'après le début du XII^e^ siècle, il démontra que la sacristie en question était bien celle d'un couvent distingué de femmes, en l'occurrence le Fraumünster, ou Marienmünster, lequel était précisément une fondation carolingienne, plus désignée qu'aucune autre à recevoir un don royal. Le psautier lui-même, observait-il, se caractérise par le groupement tripartite, dont la première origine est irlandaise, avec subdivision en quinze séries de dix psaumes, ce qui lui semble s'être transmis sur le continent sous l'action des missionnaires insulaires, le long de la route qui mène aux Alpes. L'enluminure met spécialement en relief cette répartition. Exceptionnellement, dans notre manuscrit, une initiale plus ornée distingue le psaume 109, et non le psaume 101, comme on s'y attendrait. Ce point semble déceler un emprunt à l'usage romain. Le psaume 109, en effet, y est le premier de l'ultime série d'un partage en huit groupes, déterminé par le rite liturgique [1], et introduit les vêpres de l'office dominical. Pareil indice, de l'avis de Dom Mohlberg, dénote l'influence de l'école palatine. On le retrouve dans le manuscrit 1861 de la Hofbibliothek de Vienne, un psautier de grand luxe qui fut donné en présent par Charlemagne au pape Hadrien. Finalement, c'est au *scriptorium* de Reims que le savant auteur, se fondant notamment sur un mémoire de F. M. Carey [2], crut pouvoir faire remonter le beau recueil de Zurich.

Désireux, toutefois, de voir étudier par un spécialiste averti le style du manuscrit et la place qui lui revient dans l'histoire de l'art, Dom Mohlberg le confia, pour examen, aux soins de M. Otto Homburger, conservateur à Berne [3]. En appendice à l'article précé-

[1] Cf. V. Leroquais, *Les psautiers manuscrits latins des bibliothèques publiques de France*, t. I (Paris, 1940-1941), p. XCIII-XCIV.

[2] *The Scriptorium of Reims during the Archbishopric of Hincmar (845-882 A.D.)*, dans *Classical and Mediaeval Studies in Honor of Edward Kennard Rand*, ed. by L. W. Jones (New-York, 1938), p. 41-60.

[3] Par lettre, celui-ci s'était montré assez favorable à la thèse d'une provenance rémoise, ou, tout au moins, à un *scriptorium* du nord-est de la France. Voir C. Mohlberg, op. c., p. 33, note 8.

dent, M. Homburger fit paraître les résultats de son étude [1]. Une comparaison du codex avec le missel dit de S. Éloi (Paris, Bibl. nat. 12051, fonds Saint-Germain) [2] lui avait bientôt paru s'imposer ; elle l'amena, par des analyses fort poussées tant du style que des motifs ornementaux, à se prononcer pour l'école de Corbie, écartant ainsi Tours et Reims. Comme Léopold Delisle l'avait fait jadis avec succès pour le missel ou mieux : le sacramentaire du fonds Saint-Germain [3], M. Homburger aurait désiré joindre à ces analogies de forme une confirmation plus tangible de l'origine corbéienne du psautier de Zurich [4]. Il s'engagea dans la bonne voie, lorsque, par une note qui termine son article, il estima souhaitable l'examen des litanies que renferme le manuscrit [5]. Ayant lu, après les hostilités, notre 4e série d'*Anciennes litanies des Saints* [6], notamment le nº XXII, provenant de Corbie, il nous adressa en 1947 une photocopie des feuillets 179 à 182v du psautier de Zurich, avec prière de déterminer, si possible, leur origine. C'est ainsi qu'avec un

[1] Exkurs I : *Die kunstgeschichtliche Stellung des Psalteriums*, p. 44-50.

[2] Cf. V. Leroquais, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I (1924), p. 63-64.

[3] *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* (Paris, 1886), p. 175-178. Une messe de S. Gentien a été insérée dans le manuscrit à la suite de la translation des reliques de ce martyr à Corbie. Cf. *BHL.* 3351.

[4] Notons ici que Dom Mohlberg signala cette conclusion des recherches de M. Homburger et opposa ces nouveaux arguments à une origine tourangelle du psautier Car. C 161, préconisée par M. Bruckner. Quant à sa propre hypothèse rémoise, il n'en fait plus mention après la « saubere Beweisführung » de M. Homburger. Voir p. 23 de l'article *Rand- und andere Glossen zum ältesten Schriftwesen in Zürich bis etwa 1300*, paru dans la nouvelle revue internationale *Scriptorium*, t. I (Bruxelles, 1946-1947), p. 17-32. — Sur les *scriptoria* de Tours, de Reims, de Corbie, sur leur histoire, leurs œuvres et leurs traits distinctifs, on peut consulter avec profit les pages très denses que leur a consacrées Mgr É. Lesne dans le t. IV (Lille, 1938) de son *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, sous le titre : *Les Livres. « Scriptoria » et Bibliothèques, du commencement du VIIIe à la fin du XIe siècle.* Pour les besoins de notre étude, nous avons eu maintes fois recours à l'article *Corbie* (*manuscrits liturgiques de*) de Dom A. Wilmart, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* de F. Cabrol et H. Leclercq, t. III, 2 (Paris, 1914), col. 2914-2958.

[5] Dans cette note 34 de la p. 50, il convient de rectifier une double erreur typographique. Lire, à la deuxième ligne, *Victoricus* au lieu de *Victorinus* et S. 48 au lieu de S. 43.

[6] *Anal. Boll.*, t. LXII (1944), p. 126-168.

retard bien involontaire, dont nous nous excusons auprès de notre distingué correspondant, nous trouvons, grâce à lui, l'occasion de faire connaître à nos lecteurs ces litanies de l'époque carolingienne. Leur composition oriente, incontestablement, ainsi qu'on va le voir, vers le milieu de Corbie.

Dans le manuscrit Car. C 161, le psautier est suivi, comme il est fréquent[1], de divers cantiques bibliques et d'hymnes (cantiques de Moïse, *Te Deum*, etc.), de la profession de foi *Quicumque*, puis de litanies et d'oraisons.

Les litanies, écrites en belle minuscule caroline du IXe siècle, sont de deux sortes : 1° une *letania maior*, précédée d'une prière d'inspiration pénitentielle (*Peccavimus, Domine, peccavimus*) ; 2° trois litanies fort courtes, *in Sabbato sancto Paschae*, respectivement intitulées *letania prima septima, secunda quina* et *tertia terna*.

Nous croyons utile de les reproduire ici *in extenso*, avec les prières qui s'y rapportent.

INCIPIT LETANIA

[fol. 179r] Peccavimus Domine, peccavimus ; parce peccatis nostris et salva nos.

Qui gubernasti Noe super undas diluvii, exaudi nos.

Et Ionam de abysso verbo revocasti, libera nos.

Qui Petro mergenti manum porrexisti, auxiliare nobis, Christe, filius Dei.

Qui fecisti mirabilia, Domine, cum patribus nostris, et nobis indulge peccata.

Et mitte manum tuam de alto, libera nos.

Christe, audi nos ; Christe, audi nos ; Christe, audi nos.

Dicamus omnes : Domine, miserere, Domine, miserere.

[F. 179v]	Sancta MARIA, inter-	Sancte	Petre
	[cede[1] <pro nobis>		Paule
Sancte	Michael		Andrea
	Gabriel		Iacobe
	Raphael		Iohannes
	Iohannes		Philippe

[1] int̄ *cod.* Cette abréviation est répétée après chaque nom.

[1] Cf. V. LEROQUAIS, *Les psautiers*, t. I, p. LV.

Sancte Bartholomeę
Matheę
Thoma
Iacobe
Taddee
Symon
Mathia
Marce
Luca
Barnaba
Line
Clete
Clemens
Syxte
Corneli
Cipriane
Chrisogone

STEPHANE
Apollenaris
Laurenti
Saturnine
Cosmas
Damiane
Anastasii
Marcelle
Vincenti
Georgi
Gervasi
Protasi
[f. 180r] Nazari
Celse
Pancrati
Neree
Achilleę
Fabiane
Sebastiane
Tranquilline

Sancte Iohannes
Paule
Ypolite
Magne
Tiburti
Valeriane
Maxime
Nabor
Benigne
Timothee
Dyonisi
Rustice
Eleutheri
Maurici
Exsuperi
Candide
Victor
Firmine
Luciane
Quintine
Crispine
Crispiniane
Fusciane
Victoricæ [1]
Gentiane
Rufine
Valeri
Piato
Marcelle
Iuste
Pastor
Zotice
[f. 180v] Genesi
Erenee
Fereole
Felicule
Zenon
Leodegari

[1] *sic.*

Sancte Landiberte
Simplice
Faustine
Viatricis [1]
Felicissime
Agapite
Gurgone
Cyriace
Vitalis
Valentine
Marcelliane
Prote
Iacente
Prẹiecte
Hermes

HILARI
Martine
Ambrosi
Hieronime
Agustine
Felix
Gregori
Silvester
Leo
Donate
Esidore
Eusebii
Benedicte
Columbane
Mamerte
Mamertine
Cesari
Brici
Marcialis
[f. 181r] Sulpici
Remegi

Sancte Germane
Vedaste
Patrici
Evorci
Aniane
Servaci
Albine
Marcelline
Gaugerice
Walarice
Medarde
Audoine
Honorate
Amande
Philiberte
Audomare
Richari
Trudo
Eligi
Goar

Sancta FELICITAS
Perpetua
Agathe
Lucia
Agnes
Cecilia
Anastasia
Petronilla
Tecla
Eufemia
Prisca
Eugenia
Cristina
Blandina
Iuliana
Genovefa

[1] *S̃ce Viatricis* (pour *Sancta Beatrix*), la compagne de martyre des SS. Simplice et Faustin, qui précèdent.

Sancta Corona
Aurea
[f. 181v] Columba
Concordia
Marina
Afra
Eulalia
Sotheris
Brigida
Praxedis
Savina

Omnes SANCTI, intercedite.
Omnes Angeli
Archangeli
Virtutes
Potestates
Principatus
Dominationes
Throni
Cherubin
Seraphin
Patriarchę
Prophete
Apostoli
Martyres
Confessores
Virgines

Propicius esto, parce nobis, Domine.

Ab omni malo libera nos, Domine.

Per crucem tuam, libera nos, Domine.

Peccatores, te rogamus.

Ut pacem nobis dones, te rogamus.

Ut domnum illum apostolicum in sancta religione conservare digneris, te rogamus.

Ut ecclesiam tuam inmaculatam custodire digneris, te rogamus.

Ut regem illum et exercitum Francorum conservare digneris, te rogamus.

[fol. 182r] Ut eis vitam et sanitatem atque victoriam dones, te rogamus.

Ut sanitatem nobis dones, te rogamus audi nos.

Ut aeris temperiem bonam nobis dones, te rogamus.

Ut pluviam nobis dones, te rogamus audi nos.

Ut fructum terrae nobis dones, te rogamus audi nos.

Fili Dei, te rogamus audi nos.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis Domine.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Christe, audi nos. Christe, audi nos. Christe, audi nos.

Dicamus omnes : Domine, miserere, Domine, miserere.

Suscipe orationem nostram, qui sedes ad dexteram patris, miserere nobis. Alleluia, alleluia, alleluia.

EXPLICIT LETANIA MAIOR
[fol. 182v] INCIPIUNT LETANIAE
IN SABBATO SANCTO PASCHAE.

Prima septima

Kyrieleyson ; Christe, eleyson ; Kyrieleyson.
Christe, audi nos. Christe, audi nos. Christe, audi nos.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancte Petre, ora.
Sancte Paule, ora.
Sancte Michael, ora.
Sancte Andrea, ora.
Sancte Stephane, ora.
Sancte Hilari, ora.
Omnes sancti, orate pro nobis.

Secunda quina.

Sancta Maria, ora.
Sancte Gabriel, ora.
Sancte Iacobe, ora.
Sancte Laurenti, ora.
Sancte Martine, ora.
Omnes sancti, orate pro nobis.

Tertia terna.

Sancta Maria, ora.
Sancte Raphael, ora.
Sancte Iohannes, ora.
Omnes sancti, orate pro nobis.
Propitius esto, parce nobis, Domine.

Étant donné l'objectif restreint de cet article, nous pouvons négliger les trois dernières litanies, dont les sept, cinq et trois invocations, même répétées respectivement autant de fois, n'ont rien de bien spécial à nous apprendre. Réservons toute notre attention à la *letania maior*, dont la composition est plus caractéristique.

La dénomination de *litaniae maiores* est généralement réservée

à celles qui se chantaient le 25 avril, jour de S. Marc, à Rome puis en Occident, aux processions qui remplacèrent les antiques *Robigalia*. Il ne faudrait pas, cependant, limiter à cette seule solennité l'usage des litanies longues qui se lisent dans nos psautiers. S'ajoutant aux psaumes de l'office, ces supplications convenaient aussi pour exprimer, par exemple, les sentiments de la componction en temps de carême [1]. Les éléments qui, dans notre manuscrit, constituent la prière introductive *Peccavimus* se rencontrent dans plus d'un livre liturgique de l'époque. Le même texte, suivi d'une quinzaine d'invocations au Christ, à la Vierge et aux Apôtres, se trouve dans le Missel de Stowe, où il sert de prière préparatoire, en tête de l'ordinaire de la messe [2]. Voici encore, à titre de comparaison, quelques lignes extraites d'une *confessio peccatorum* publiée par Dom Wilmart d'après le manuscrit 106 des archives métropolitaines de Cologne (IX^e^ siècle) [3] :

Peccavi, Domine, peccavi ; peccavi, Domine, peccavi ; peccavi, Domine, peccavi, peccavi. Parce, Domine, peccatis meis, propiciare et salva me, qui gubernasti Noe super undas diluvii ; exaudi me, qui Ionam de abysso verbo revocasti ; libera me, qui Petro mergenti manum porrexisti. Auxiliare me, Christe Iesu, fili Dei vivi, qui fecisti, Domine, mirabilia cum patribus nostris, et meis propiciare temporibus. Emitte manum tuam de alto, eripe meet libera me de ista angustia et de ista anxietate quam nunc pacior. Peccavi, Domine, peccavi, peccavi, etc.

On aura remarqué les analogies qu'offre cette prière avec le texte publié ci-dessus, notamment celle des images tirées de l'Écriture, présentées dans le même ordre et en termes identiques. Dans le manuscrit de Zurich, toutefois, il ne s'agit pas d'un exercice de dévotion individuelle. Le pluriel *Peccavimus*, la distribution de la prière en versets et répons, et enfin l'exhortation finale : *Dicamus omnes*, nous montrent qu'une communauté entière y était intéressée.

Venons-en à l'analyse de la *letania maior*.

Si M. Homburger a eu l'idée de comparer le style décoratif du psautier Car. C 161 avec celui du sacramentaire dit de S. Éloi, ou de Corbie, nous nous sommes tourné spontanément, à la lecture de nos litanies, vers celles, encore présentes à notre mémoire, que

[1] Cf. V. Leroquais, *Les psautiers*, t. I, p. LVII.

[2] *The Stowe Missal*, éd. G. F. Warren, t. II (Londres, 1915), p. 3.

[3] *Precum libelli quattuor aevi Karolini*, prior pars (Rome, 1940), p. 57.

nous avons publiées d'après le manuscrit n° 18 de la bibliothèque d'Amiens, originaire, lui aussi, du puissant monastère de la Somme[1]. Ce manuscrit, un psautier de la première moitié du IXe siècle, avec des cantiques et des prières, présente à peu de chose près la même composition que le recueil du monastère zurichois. En outre, dans la deuxième des trois litanies qu'il renferme, les invocations aux mêmes saints se succèdent dans un ordre le plus souvent identique.

Que le lecteur, pour en juger, veuille bien rapprocher, par exemple, des noms imprimés ci-dessus, les saints régionaux du manuscrit d'Amiens :

Firmine	Victorice
Luciane	Gentiane
Quintine	Rufine
Crispine	Valeri
Crispiniane	Piato [2]
Fusciane	

Ce sont là autant de martyrs ou groupes de martyrs du pays [3]. Mais ailleurs aussi, parmi les évêques appartenant à des contrées fort diverses, on observe le même parallélisme. Ainsi :

Cesari	Remigi
Brici	Germane
Marcialis	Vedaste
Sulpici	Patrici [4].

Jusqu'à certaines graphies un peu particulières qui se répondent de part et d'autre, telles que : *Erenee, Fereole, Agustine, Audoine.*

Déjà, la conclusion s'amorce : une pareille concordance ne saurait être fortuite. Tout semble indiquer qu'un psautier corbéien d'un type au moins fort semblable à celui d'Amiens, a dû se trouver sous les yeux du scribe qui exécutait la commande du manuscrit de luxe qui vint enrichir ensuite la *libraria* du Fraumünster. Certes, il n'a pas inséré dans ses litanies — et ce pour de bonnes raisons — les noms des saints abbés Adalard et Radbert ni celui de l'ermite Précord, que l'on relève, en interligne et de main postérieure, dans

[1] *Anal. Boll.*, t. c., p. 155-159.

[2] Ibid., p. 157.

[3] Tels d'entre eux étaient particulièrement en honneur à Corbie. Ainsi, les saints Rufin et Valère, dont l'abbé Paschase Radbert rédigea lui-même la Passion (*BHL.* 7374). Nous avons rappelé ci-dessus la translation à l'abbaye des reliques de S. Gentien, le compagnon des martyrs amiénois Fuscien et Victoric.

[4] Ibid., p. 158.

le manuscrit d'Amiens, qui servit à l'usage de Corbie. Le culte de ces saints, décédés tous trois au IXe siècle, est d'intérêt strictement local, et on ne saurait déterminer, pour chacun d'eux, à quelle date précise il eut son expression liturgique.

Mais il reste un argument, à notre avis contraignant. Au nombre des confesseurs, on trouve, dans les deux cas, les saints Albin et Marcellin. Quels sont ces deux pontifes et pour quelle raison les invoque-t-on ici conjointement? Un précieux renseignement, qui nous est fourni par la recension C du martyrologe hiéronymien, va répondre à la seconde question. On y lit, au 21 septembre : *Corbeia monasterio dedicatio basilicae domni Albini et Marcellini episcoporum* [1]. Ce que l'historien de l'abbaye, Dom Grenier, commente ainsi : « A Corbie, on bâtit une troisième basilique pour servir d'église paroissiale. Elle fut dédiée en l'honneur de saint Albin et de saint Marcellin évêques, le 21 septembre, et gouvernée pendant plusieurs siècles par des moines. [2] »

Pour établir l'identité de ces deux patrons, assez inattendus, il nous faut interroger, à défaut d'un témoignage péremptoire, les calendriers et les passionnaires du monastère qui ont survécu.

La plus ancienne liste, malheureusement fort incomplète, des fêtes de Corbie, écrite en onciales de la fin du VIIe ou du commencement du VIIIe siècle et reproduite par Dom Wilmart [3], porte déjà au 1er mars : *Depositio sancti Albini episcopi*. La date nous montre qu'il s'agit ici de S. Aubin, évêque d'Angers. On retrouve cette même fête mentionnée, au Xe siècle, dans le calendrier du manuscrit Q. I. 56 de Saint-Pétersbourg [4], provenant de Corbie.

La fête de S. Marcellin, évêque, comptait aussi parmi les solennités célébrées anciennement à l'abbaye [5]. Il s'agit, en l'occurrence, de S. Marcellin, honoré le 20 avril, qui occupa le premier le siège d'Embrun [6]. Sa Vie se lisait dans plus d'un passionnaire de Cor-

[1] *Comm. martyr. hieron.*, p. 521.

[2] *Histoire de la Ville et du Comté de Corbie* par Dom Grenier, publiée par H. Josse, A. de Calonne et Cl. Brunel, t. I (Amiens, 1910), p. 32.

[3] Art. *Corbie*, col. 2927-2928, d'après le manuscrit 14086 de la Bibliothèque nationale (fonds Saint-Germain, 1311), fol. 4-5.

[4] A. Staerk, *Les manuscrits latins du V_e au XIIIe siècle conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*, t. I (Saint-Pétersbourg, 1910), p. 306.

[5] Du temps d'Adalard le Vieux : *missa ... sancti Marcellini*. Cf. A. Wilmart, art. *Corbie*, col. 2928-2929, où l'on trouvera les références.

[6] L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. I, p. 290 ; *Act. SS.*, April. t. II, p. 750-755.

bie [1] ; ainsi, le manuscrit composite F. I. 12 de Saint-Pétersbourg contient un cahier (fol. 39-46, du IXe siècle), où se trouvent réunies la *Vita* (*BHL.* 5227), les *Virtutes* (*BHL.* 5228) et une hymne en l'honneur du saint (inc. *Si mihi lingue centum sint*) [2].

La réunion de ces deux saints, que seul a rapprochés ici leur commun patronage sur une église de Corbie [3], ne peut convenir qu'à des litanies composées dans le milieu monastique où ce patronage était alors familier.

Nous estimons avoir procuré de la sorte à M. Homburger la confirmation qu'il attendait. Le mérite, pourtant, lui restera d'avoir songé, le premier, à restituer à sa véritable patrie d'origine, l'école de Corbie, un des plus beaux joyaux de la Bibliothèque centrale de Zurich.

Maurice Coens.

[1] Cf. A. Wilmart, art. *Corbie*, col. 2947-2948.

[2] A. Staerk, t. c., p. 36.

[3] Il est à croire que la présence à Corbie de reliques des deux évêques ne fut pas étrangère au choix de ce patronage. On pourrait relever une indication, à cet égard, dans un acte d'Alexandre III en faveur de l'abbaye, publié récemment par J. Ramackers, *Papsturkunden in Frankreich*, N. F., t. IV : *Picardie* (Göttingen, 1942), p. 273. Il y est fait mention de l'*ecclesia sancti Albini* et des reliques de saints *qui ibi sunt*.

ACTES DE THOMAS ET ACTES DE PAUL

Un examen détaillé du fragment des *Πράξεις Παύλου* conservé dans la langue originale par le papyrus fayoumique de la Bibliothèque de Hambourg [1] a récemment amené M. Erik Peterson à esquisser une série de rapprochements entre ces Actes et ceux de Thomas *BHG.* 1800-1831 [2]. Les analogies qu'il dégage portant non seulement sur les situations et les idées mais encore sur les expressions, il croit pouvoir formuler, en termes très précis, le dilemme suivant : « entweder sind die Thomas- und Paulus-Akten aus demselben Milieu hervorgegangen und von ein- und demselben Verfasser geschrieben worden oder aber der Verfasser einer dieser Akten hat den andern kopiert [3] ».

Divers indices lui permettent de ne retenir que le second membre de cette alternative et de voir dans les Actes de Thomas le modèle des Actes de Paul, que Tertullien dénonçait déjà vers les dernières années du IIe siècle ou les premières du IIIe [4]. On n'ignore pas que le même papyrus de Hambourg avait servi à C. Schmidt pour se prononcer, à l'encontre de l'opinion jusqu'alors reçue, en faveur de la priorité des Actes de Pierre par rapport à ceux de Paul [5].

Sans entrer ici dans le fond du débat ni discuter, notons-le bien, une telle conclusion prise en elle-même, nous voudrions rappeler, à ce propos, une question préjudicielle dont l'omission par M. Pe-

[1] Édité par Carl Schmidt (et Wilhelm Schubart), *ΠΡΑΞΕΙΣ ΠΑΥΛΟΥ, Acta Pauli*, Glückstadt-Hamburg, 1936 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LV (1937), p. 354-357.

[2] *Einige Bemerkungen zum Hamburger Papyrus-Fragment der Acta Pauli*, dans *Vigiliae Christianae*, t. III (1949), p. 142-162.

[3] P. 154-155.

[4] *De baptismo*, 17.

[5] Op. c., p. 127-130. L'argument principal est tiré de la scène où le Seigneur dit à Pierre : *εἰσέρχομαι εἰς τὴν Ῥώμην σταυρωθῆναι* et *ναί, Πέτρε, πάλιν σταυροῦμαι*, déclarations plus adaptées à la situation du héros que celle du Christ à S. Paul dans les Actes de ce dernier : *ἄνωθεν μέλλω σταυροῦσθαι.*

terson nous semble avoir singulièrement énervé la force de son argumentation. C'est donc d'une question de méthode qu'il s'agira.

Commençons par résumer cette argumentation. Elle part d'un discours dont C. Schmidt avait déjà relevé le caractère particulier et signalé la communauté de traits avec un passage des Actes de Thomas [1]. Il se lit à la page 2 du papyrus de Hambourg. Y sont mises en scène Euboula, femme de Diophantos, affranchi du gouverneur d'Éphèse Hieronymos, et l'épouse de ce dernier, la matrone Artemilla. La première est disciple assidue de S. Paul, la seconde brûle d'être introduite en sa présence. La recevant enfin sous des vêtements d'emprunt dans sa prison, l'apôtre, à la veille d'être exposé aux bêtes, adresse à Artemilla cette exhortation :

« *Γύναι, ἡ τούτου τοῦ κόσμου ἄρχουσα, ἡ τοῦ χρυσοῦ πολλοῦ δεσπότις, ἡ τῆς τρυφῆς πολλῆς πολῖτις, ἡ τῶν ἱματίων ἀλαζών, κάθισον εἰς τὸ ἔδαφος καὶ ἐπιλάθου τοῦ πλούτου καὶ τοῦ κάλλους σου καὶ τῶν κοσμίων σου κομπῶν. Οὐδὲν γάρ σε ταῦτα ὠφελήσει, ἐὰν μὴ Θεὸν αἰτήσῃ τὸν τὰ μὲν ὧδε δεινὰ σκύβαλα ἡγούμενον, τὰ δὲ ἐκεῖ θαυμάσια χαριζόμενον. Χρυσὸς ἀπόλλυται, πλοῦτος καταναλίσκεται, ἱμάτια κατατρίβεται, κάλλος γηρᾷ καὶ πόλεις μεγάλαι μετατίθενται καὶ κόσμος αἴρεται ἐν πυρὶ διὰ τὴν τῶν ἀνθρώπων ἀνομίαν · μόνος δὲ ὁ Θεὸς μένει καὶ ἡ δι' αὐτοῦ διδομένη υἱοθεσία, ἐν ᾧ δεῖ σωθῆναι. Καὶ νῦν, Ἀρτεμίλλα, ἔλπισον ἐπὶ Θεὸν καὶ ῥύσεταί σε, ἔλπισον ἐπὶ Χριστὸν καὶ δώσει σοι ἄφεσιν ἁμαρτιῶν καὶ ἐπιθήσει σοι ἐλευθέριον στέφανον, ἵνα μηκέτι εἰδώλοις λατρεύῃς καὶ κνείσαις, ἀλλὰ ζῶντι Θεῷ καὶ πατρὶ Χριστοῦ, οὗ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.* » *Καὶ ταῦτα Ἀρτεμίλλα ἀκούσασα μετὰ Εὐβούλας ἐδεήθη Παύλου, ἵνα λούσῃ ἤδη ἐν Θεῷ* [2].

C'est en regard de ce texte qu'on place le discours par lequel S. Thomas accueille Mygdonia lorsque, descendue de sa chaise à porteurs, celle-ci est venue se jeter à ses pieds, implorant de lui les

[1] Op. c., p. 105-106.

[2] Op. c., p. 28^{18}-30^{35}. La lecture du texte ne faisant pas difficulté, malgré les lacunes du manuscrit, nous n'en avons pas reproduit les graphies défectueuses ni les sigles typographiques de l'éditeur. Il est à remarquer qu'une portion de ce discours, celle qui va de *χρυσός* (l. 6) à *σωθῆναι* (l. 10), a été, moyennant de légères modifications, interpolée un peu plus bas dans le récit, à la p. 9 (très lacuneuse) du papyrus de Hambourg, éd. c., p. 62^{8-12} ; cette dernière partie des Actes correspond à la *Passio Pauli BHG.* 1451-1452.

lumières de la foi et la grâce du baptême. Notons que Mygdonia, femme de Charisios, un parent du roi indien Misdaios, forme avec Tertia, qu'elle amènera à son tour à l'apôtre, un couple qui offre quelque analogie avec celui que nous a fait connaître l'épisode de Paul à Ephèse. Voici ce morceau des Actes de Thomas :

Καὶ ἤρξατο λέγειν πρὸς τὴν γυναῖκα Μυγδονίαν · « Ἀνάστα ἀπὸ τῆς γῆς καὶ ἀναπόλησον σεαυτήν · οὐδὲν γάρ σε ὠφελήσει ὁ ἐπίθετος κόσμος οὗτος, οὐδὲ τὸ κάλλος τοῦ σώματός σου, οὐδὲ τὰ ἀμφιάσματά σου · ἀλλ' οὔτε ἡ φήμη τοῦ περὶ σὲ ἀξιώματος, οὔτε ἡ ἐξουσία τοῦ κόσμου τούτου, οὔτε ἡ κοινωνία ἡ ῥυπαρὰ ἡ πρὸς τὸν ἄνδρα σου αὕτη ὀνήσει σε στερηθεῖσαν ἀπὸ τῆς κοινωνίας τῆς ἀληθινῆς · ἡ γὰρ φαντασία τοῦ καλλωπισμοῦ καταργεῖται, καὶ τὸ σῶμα γηράσκει καὶ ἀλλάσσεται, καὶ τὰ ἐνδύματα παλαιοῦται, καὶ ἡ ἐξουσία καὶ ἡ δεσποτεία παρέρχεται μετ' αὐτῶν καὶ ὑπόδικον εἶναι, ἐν ᾧ ἤδη πολλοὶ ἐπολιτεύσαντο · παρέρχεται δὲ καὶ ἡ κοινωνία τῆς παιδοποιΐας ὡς δὴ κατάγνωσις οὖσα. Ἰησοῦς μόνος μένει ἀεὶ καὶ οἱ εἰς αὐτὸν ἐλπίζοντες. » Ταῦτα εἰπὼν λέγει πρὸς τὴν γυναῖκα · « Ἄπελθε μετ' εἰρήνης, καὶ ὁ κύριος τῶν ἰδίων μυστηρίων ἀξίαν σε ποιήσει[1]. »

Tout n'est pas également limpide dans ce texte, notamment la phrase *ἡ ἐξουσία καὶ ἡ δεσποτεία παρέρχεται μετ' αὐτῶν καὶ ὑπόδικον εἶναι, ἐν ᾧ ἤδη πολλοὶ ἐπολιτεύσαντο.* Mais, justement, pour M. Peterson, elle s'éclaire à la lumière du passage parallèle du papyrus : *καὶ πόλεις μεγάλαι μετατίθενται καὶ κόσμος αἴρεται ἐν πυρὶ διὰ τὴν τῶν ἀνθρώπων ἀνομίαν*, si bien qu'il faut comprendre : *παρέρχεται μετὰ τοῦ κόσμου διὰ ὑπόδικον εἶναι* (à savoir le *κόσμος*). Ceci renforce encore l'indéniable ressemblance des deux discours, qui éclate surtout dans les locutions *οὐδὲν γάρ σε ταῦτα ὠφελήσει — οὐδὲν γάρ σε ὠφελήσει* et *μόνος δὲ ὁ Θεὸς μένει καὶ ἡ δι' αὐτοῦ διδομένη νίοθεσία ἐν ᾧ δεῖ σωθῆναι — Ἰησοῦς μόνος μένει ἀεὶ καὶ οἱ εἰς αὐτὸν ἐλπίζοντες.* Ce dernier parallélisme permet en outre d'ébaucher un premier argument en faveur de l'antériorité des Actes de Thomas dans l'ordre du temps et de la dépendance : ils mentionnent à diverses reprises, sous plus d'une forme, le correspondant antithétique de la *διὰ τοῦ Θεοῦ νίοθεσία*, cette *κοινωνία τῆς παιδοποιΐας*, que l'atténuation des tendances encratites a fait écarter au contraire des Actes de Paul.

[1] Éd. M. Bonnet, *Acta Apostolorum Apocrypha*, II, 2 (Leipzig, 1903), p. 203[8]-204[2].

L'auteur étend alors son enquête à la suite du récit, en particulier au rôle joué, d'abord par l'enfant mystérieux qui, avec un sourire, délivre Paul de ses liens, puis par le jeune homme, également mystérieux et souriant, qui guide l'apôtre ainsi que les deux femmes vers le lieu du baptême et, dans la nuit, éclaire leurs pas grâce à une lumière surnaturelle qui émane de lui. Peut-être ce personnage a-t-il l'aspect extérieur de S. Paul, mais les lacunes regrettables que le papyrus offre en cet endroit empêchent une vraie certitude à ce sujet. M. Peterson s'emploie à y remédier en quelque mesure par le recours aux Actes de Thomas. Ceux-ci en effet, comme maint autre apocryphe, connaissent le beau jeune homme qui surgit brusquement et disparaît de même en diverses circonstances, porteur notamment d'une lumière à l'occasion d'un baptême. Il est bien naturel d'y voir une personnification du Christ, spécialement du Christ guide et illuminateur, lequel d'autre part pourra aussi emprunter, s'il lui plaît, les traits de Judas Thomas, comme d'un double, d'un jumeau — par où l'on rejoint la signification étymologique, en araméen, du nom de Thomas, telle que la donne l'évangile de S. Jean [1] et que la rappellent au début les Actes *BHG.* 1800-1801 [2]. A partir de cette constatation, l'auteur n'a plus aucune peine à déduire le caractère dérivé de ce thème dans les Actes de Paul par rapport à l'originalité qui le distingue dans les Actes de S. Thomas.

Sa thèse en est-elle pour autant démontrée?

C'est ici qu'il convient de faire état de la question préjudicielle annoncée ci-dessus. Pour parler net, on n'est pas peu étonné de n'apercevoir, tout au long de l'exposé de M. Peterson, aucune mention proprement dite des Actes syriaques de Thomas. On pourrait même, aussi invraisemblable que cela paraisse, soupçonner l'auteur d'en ignorer l'existence, si une allusion incidente, perdue au milieu d'une note [3], ne venait opportunément témoigner du contraire. Mais le problème posé par l'existence de cette recension n'a pas été envisagé ; or, il n'était pas indifférent qu'il le fût ou non, si on se rappelle en quels termes est formulé le dilemme auquel aboutissaient les recherches.

[1] *Ioh.* 11, 16 ; 20, 24 ; 21, 2. [2] Éd. c., p. 100^{4-5}.

[3] Op. c., p. 157, n. 57. « Dass das Diatessaron in den syrischen Thomas- und Iohannes-Akten benutzt ist, haben Burkitt und Connolly gezeigt (s. Peters, Das Diatessaron, p. 35, 37). »

Sans doute, s'il était avéré que le texte syriaque ne représente que le décalque plus ou moins fidèle d'un original grec, on pourrait se dispenser d'en encombrer sa démonstration. Mais c'est bien plutôt l'inverse qui est vrai : les Actes de Thomas sont un produit — et un chef-d'œuvre — authentique de la littérature syriaque.

S'il se fait que les jugements portés à ce sujet n'ont pas été plus catégoriques et ne sont point parvenus à rallier d'emblée l'unanimité de la critique [1], c'est que la version grecque, moins soumise que l'écrit syriaque aux retouches et remaniements qui visaient à enlever à celui-ci sa couleur trop franchement gnostique [2], a su mieux

[1] Cf. P. PEETERS, *Traductions et traducteurs dans l'hagiographie orientale à l'époque byzantine*, dans *Anal. Boll.*, t. XL (1922), p. 255, n. 6 : « L'hymne de l'âme qu'on trouve insérée dans les *Acta Thomae* est reconnue pour syriaque sans contestation. Le même caractère, quoique très nettement marqué, n'est pas aussi reconnaissable dans le reste de la composition. » Sans y insister, le même auteur se montre plus affirmatif dans *Le Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (Bruxelles, 1950), p. 24. On sait que, dans sa préface, le premier éditeur des Actes syriaques de S. Thomas, W. Wright, se déclarait « presque certain » qu'ils représentaient une traduction d'un texte grec.

[2] C'est un point sur lequel insiste à différentes reprises M. Geo Widengren, *Mesopotamian Elements in Manichaeism* (*King and Saviour II*) (= *Uppsala Universitets Årsskrift*, 1946, 3). Les exemples qu'il en donne ne sont pas tous également probants. Certains reposent sur une simple conjecture, ainsi p. 20, n. 1 ; d'autres sur une assertion inexacte, cf. p. 89 (n. 2), où les « douaniers » dont il est question sont mentionnés aussi bien dans l'édition de Wright (ce dernier responsable, avant Burkitt, de la traduction incriminée « the tax-gatherers ») que dans celles de Bedjan et des fragments sinaïtiques ou dans le texte grec. Par contre, p. 110, l'auteur a raison de préférer le grec : *ἔσεσθε... προσδοκῶντες ἀπολήψεσθαι ἐκεῖνον τὸν γάμον τὸν ἄφθορον καὶ ἀληθινόν, καὶ ἔσεσθε ἐν αὐτῷ παρανύμφοι συνεισερχόμενοι εἰς τὸν νυμφῶνα* ... au syriaque ܘܬܬܚܙܘ ܠܗܘ ܕܥܬܝܕ ܠܡܗܘܐ ܒܗ ܘܐܢܬܘܢ ܒܢܝ ܚܘܪ̈ܐ ܘܡܙܕܡܢ ܠܡܥܠ ܒܝܬ ܚܕܪܐ ܕܡܪܝܐ, « et vous attendrez le moment où vous verrez les vraies noces et y serez des glorificateurs et serez comptés avec ceux qui entreront dans la chambre nuptiale ». A titre de correction, nous proposerions donc : ܡܫܘܫܒ̈ܢܐ, « paranymphes, amis de l'époux », au lieu de ܡܬܚܙܝܢ ; le remplacement de ܬܚܙܘ par le mot qui signifierait « vous recevrez », en parlant d'une noce, s'impose moins. A la page 89, déjà citée, de la monographie de M. Widengren, une inadvertance fait indûment appliquer à Thomas et, à travers sa personne, au « Sauveur-Apôtre » gnostique, l'épithète de « marchand » ; celle-ci s'adresse en réalité au trafiquant qui est censé avoir rapporté de l'Inde à Édesse les restes de l'apôtre. D'une façon générale, l'auteur semble montrer trop d'impatience à plier dans le sens de sa thèse

sauvegarder nombre de leçons propres à la rédaction primitive, et de celles qui ont spécialement attiré l'attention des érudits. Elle n'a, de la sorte, pas cessé de faire illusion, par ses mérites mêmes.

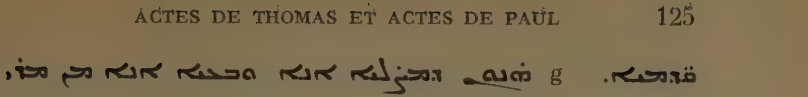
Aussi n'est-il pas superflu d'ajouter un supplément de preuve aux raisons apportées depuis plus d'un demi-siècle à l'appui de la composition originale des Actes de Judas Thomas en syriaque. A cet effet, nous n'aurons d'ailleurs pas à sortir du cercle d'idées auxquelles nous nous arrêtons après M. Peterson, car c'est un passage où retentit l'écho direct du discours de Thomas à Mygdonia, à savoir l'apostrophe adressée par celle-ci à son mari [1], qui nous fournira les indices désirés.

Kariš, pour reconquérir sa femme, a commencé par lui énumérer les titres qu'il avait à être préféré au sorcier étranger par les doctrines duquel elle s'était laissé séduire : ܐܢܐ ܛܒ ܡܢ ܗܘ ܓܒܪܐ ܗܢܐ ܘܫܦܝܪ ܠܝ ܘܫܦܝܪ ܐܝܬ ܠܝ ܘܟܠ ܥܡܐ ܝܕܥܝܢ ܕܐܝܬ ܠܝ ܩܪܝܒ ܐܝܟ ܕܝܠܝ : « Je vaux beaucoup mieux que ce magicien. Je suis plus beau que lui ; je possède richesses et honneurs ; et tout le monde sait que nul n'a une parenté comme moi. » Puis il a ajouté qu'elle-même lui était plus que sa famille et que ses biens. A quoi Mygdonia répond que Celui qu'elle aime dépasse ces avantages comme le ciel dépasse la terre :

ܐ ܐܝܟ ܕܫܡܝܐ ܥܠ ܐܪܥܐ ܗܟܢܐ ܕܐܢܬ ܠܝ ܐܝܬ ܠܟ ܥܠ ܟܠ ܡܢ ܕܐܝܬ ܠܟ ܒ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܕ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܓ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܕ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܗ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܘ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܙ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܚ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܛ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܝ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܟ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܠ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܡ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܢ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܣ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܥ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܦ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܨ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܩ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܪ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܫ ܕܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ ܬ ܘܐܢܐ ܠܝ ܐܝܬ ܠܝ ܐܠܐ ܚܕ ܒܠܚܘܕ

fondamentale tout ce qui se présente sur sa route ; toutefois, pour juger équitablement de sa tendance, il faut attendre l'étude complémentaire (*King and Saviour I*), encore à paraître.

[1] Éd. WRIGHT, *Apocryphal Acts of the Apostles*, t. I (1871), p. ٩٣ – ٩٥. L'édition de Bedjan (*Acta Martyrum et Sanctorum*, t. III, 1892) a pris comme base celle de Wright, par rapport à laquelle le manuscrit Sachau de Berlin, consulté par Bedjan, présente des variantes d'inégale et en général de moindre valeur. Les fragments du palimpseste sinaïtique publiés au complet dans les *Horae Semiticae*, t. III (Londres, 1904), ne comportent malheureusement aucun des passages que nous aurons à examiner.



[a] Car tes richesses passent, [b] ta beauté se corrompt, [c] tes vêtements s'usent et passent et sont consumés, [d] et tu restes seul avec tes fautes et tes péchés ; [e] si tu n'en es délivré, ils t'accompagneront. [f] Ne me rappelle pas tes actions d'autrefois à mon endroit, [g] que je prie et implore mon Seigneur d'abolir pour moi. [h] Ne me rappelle pas tes plaisirs sordides et impurs ni tes actions charnelles, [i] dont je prie d'être débarrassée par l'amour de mon Seigneur. [j] J'ai oublié toutes tes habitudes. [k] Ton commerce et tes actions prennent fin avec toi ; [l] seul mon Seigneur et Sauveur Jésus demeure à jamais, [m] Lui et les âmes qui se réfugient en Lui.

Le texte grec correspondant porte : *ὁ πλοῦτός σου παρελεύσεται, καὶ τὸ κάλλος σου ἀφανισθήσεται, καὶ οἱ πέπλοι σου, καὶ τὰ πολλὰ ἔργα· μόνος δὲ σὺ μετὰ τῶν πλημμελημάτων σου γυμνός· μὴ ὑπομνήσῃς δὲ ἐπ' ἐμοὶ τὰς πράξεις· εὔχομαι γὰρ τῷ κυρίῳ ἐπιλαθέσθαι σε, ὥστε μηκέτι μνησθῆναι τῶν προτέρων ἡδονῶν καὶ τῆς συνηθείας τῆς σωματικῆς, αἵτινες ὡς σκιὰ παρελεύσονται· Ἰησοῦς δὲ μόνος μένει εἰς τὸν αἰῶνα καὶ αἱ ψυχαὶ αἱ εἰς αὐτὸν ἐλπίζουσαι*[1].

L'écrivain grec, c'est patent, ne s'est pas astreint à reproduire mot pour mot son modèle. Sans négliger le fait que la recension dont il usait a pu légèrement différer de celles que nous connaissons[2] et que sa propre rédaction a été sujette aux accidents ordi-

[1] Éd. BONNET, p. 227[14-21].

[2] Les divergences entre deux manuscrits séparés par plus de quatre siècles, comme le sont les vingt feuillets palimpsestes du Sinaï et le manuscrit du British Museum ayant servi à Wright, ne manquent pas d'être instructives à cet égard. Cf. WIDENGREN, op. c., p. 37.

naires de la transmission manuscrite [1], il nous donne l'impression d'avoir par moments perdu pied. La version syriaque est, à tout prendre, d'une lecture plus satisfaisante, tant pour ce qui regarde son unité organique, si intimement fondue à toute la trame des Actes, que ses balancements et ses antithèses : il serait difficile d'attribuer cette supériorité à quelque arrangement postérieur.

Quelques bévues assez voyantes commises par le traducteur ne laissent d'ailleurs place à aucun doute à cet égard. Il y a d'abord l'expression *καὶ τὰ πολλὰ ἔργα*, absente du syriaque et qui, sans être manifestement hors de place, n'est que médiocrement supportée par le contexte immédiat. Une confusion des plus courantes entre les lettres ܪ et ܝ rend compte à l'évidence de sa présence dans le grec : l'interprète (c) a lu ܥܒ̈ܕ̈ܐ, « œuvres », là où le premier rédacteur avait écrit ܥܒ̈ܪ̈ܝ, « ils passent » [2]. Les participes ܕܠܝ̈ܡ ܡܬܒ̈ܠܥ̈ܝ̈ܢ, qualifiant des vêtements, se retrouvent à d'autres endroits du récit, toujours dans la même idée de contraste entre les vraies et les fausses valeurs, par exemple : ܗܕܐ ܡܬܢܐ ܕܟܣܦ ܘܠܒ̈ܘܫܐ ܕܡܬܒ̈ܠܥ̈ܝ̈ܢ ܗܢܘ ܕܠܐ ܡܬܒ̈ܠܥ̈ܝ̈ܢ ܠܥ̈ܠܡ ܠܐ ܢܒ̈ܠܐ [3] : « ce cadeau de noces-là, c'est de l'argent et des vêtements qui s'usent et passent (version grecque *πέπλα παλαιούμενα*) ; celui-ci est de paroles vivantes qui ne passeront jamais ». Le mot ܡܬܒ̈ܠܥ̈ܝ̈ܢ, « et ils sont consumés », aurait-il, par suite de l'erreur initiale, été lu ܣܓ̈ܝ̈ܐ, « nombreux » (*τὰ πολλὰ ἔργα*) ? Ce serait supposer beaucoup de distraction au traducteur ou beaucoup de défauts à la copie sur laquelle il travaillait, mais peut-être y est-on autorisé par la grande liberté avec laquelle a été transposée, et déformée, la suite de ce passage.

Ainsi la phrase *εὔχομαι γὰρ τῷ κυρίῳ ἐπιλαθέσθαι σε* n'a d'explication que si le verbe ܫܟ̈ܚ, « il a oublié », a pris, aux yeux du tra-

[1] Voir l'apparat critique de l'édition de Bonnet.

[2] La présence des mots grecs en question est indirectement une preuve de la supériorité du manuscrit du British Museum, d'ailleurs proclamée par Bedjan ; car il semble, d'après l'édition de ce dernier, que le manuscrit Sachau n'ait retenu que le premier des trois qualificatifs qui se font suite : le copiste aura peut-être hésité devant une forme que le traducteur grec a admise telle quelle, sans y regarder de si près, ou, plus simplement, ici comme ailleurs, il aura été négligent.

[3] Éd. WRIGHT, p. ٥٧١.

ducteur, la place de ܫܒܩ, « il a effacé, aboli » (à savoir les actions passées) (g) ; ce qui a entraîné le *μηκέτι μνησθῆναι* pour rendre la forme af'el ܠܐ ܐܬܕܟܪ, plus correctement interprétée deux lignes plus haut. Or, c'est bien ܫܒܩ qui s'impose, comme le prouve, outre la présence de ܠܐ, le parallélisme on ne peut plus remarquable avec cet extrait d'un discours antérieur de Judas Thomas dans les Actes : ... ܘܢܫܒܩ ܠܟ ܡܢ ܟܠ ܚܛܗܝܟ ܘܢܕܟܝ ܠܟ ܡܢ ܟܠ ܚܛܗܝܟ. ܐܢ ܠܐ ܬܬܒ ܠܟ ܠܘܬ ܐܠܗܐ ܘܢܗܘܝܢ ܥܡ ܟ ܘܢܬܐ ܘܢܗܘܝܢ ܩܕܡ ܟ. ܘܢܬܐ ܘܢܗܘܝܢ ܩܕܡ ܟ ܠܘܬ ܐܠܗܐ ܘܢܬܟܠܡ ܘܢܬܐ ܘܢܗܘܝܢ ܩܕܡ ܟ. [1] : « Et il (le Christ Jésus) effacera toutes vos actions précédentes... et vous purifiera de vos péchés ; ceux-ci, si vous ne vous en repentez auprès de Dieu, vous accompagneront et iront avec vous et seront trouvés devant vous. » En même temps, on reconnaît, dans la seconde partie de cette phrase, une idée familière à l'auteur, exprimée en termes à peu près identiques, que le traducteur grec a toutefois omis, dans le passage qui nous occupe (e).

On cherchera en vain dans le syriaque le mot qui signifierait *ὡς σκιὰ (παρελεύσονται)* ; n'est-ce pas le participe ܚܠܦ, « ils cessent » (k), qui aurait été décomposé en ܒܛܠ . ܒ, « dans l'ombre », le terme *παρελεύσονται* étant amené par le contexte et notamment par l'opposition *Ἰησοῦς δὲ μόνος μένει?* Cependant il importe d'observer qu'une fois au cours de l'ouvrage, dans une phrase qui prouve d'ailleurs l'originalité du texte syriaque [2], le même participe ܚܠܦ, dans le sens susdit, est représenté en grec par le verbe *παρέρχομαι*.

Il reste un dernier indice à relever : en passant d'une langue à l'autre, la fin, déjà citée, du discours de Kariš à sa femme a subi des altérations, sinon quant à l'idée générale, du moins quant à sa

[1] P. ... ـ ...

[2] P. ... Cf. F. C. Burkitt, *The Original Language of the Acts of Judas Thomas*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. I (1900), p. 284 : le grec a traduit *καὶ ὅτι ἐξουθένισα τὸν ἄνδρα τοῦτον*, là où le syriaque porte : « cet acte de corruption a été méprisé par moi » ; c'est que ... a été lu .... Nöldeke avait le premier mentionné cette anomalie.

progression naturelle : ܠ ܒܝܫ ܪܝܫܐ ܪܝܫܐ, « je possède richesses et honneurs », a été lu ܠ ,ܒܝܫ ܪܝܫܐ ܪܝܫܐ, *πλοῦτος δέ μοι καὶ τιμὴ σὺ εἶ ;* toute cette conclusion a dans le texte syriaque incomparablement plus de force et de grâce.

Bornons à cette page prise au hasard notre démonstration, qui eût été depuis longtemps rendue vaine si les marques de filiation du grec par rapport au syriaque s'étaient trouvées répandues partout ailleurs avec une égale profusion, ce qui n'est pas le cas. Dans le cadre des autres preuves d'ensemble et de détail où elle prend sa valeur, il en résulte au moins qu'avant de s'adresser à n'importe quelle autre pièce, c'est avec la version syriaque qu'il faut comparer tout passage des Actes grecs de Thomas qui présenterait des difficultés d'interprétation. Ainsi du discours qui avait servi de point de départ aux remarques de M. Peterson. Dans la langue originale, il se lit :

ܠ ܕܐ ܪܘܚܐ ܩܕܝܫܬܐ b .ܫܒܚܘ ,ܠ ܐܬܪ ,ܐܡܪ a
ܠ ܠ ܠܐ ܫܟܚ ܠ d ܕܐ ,ܐܡܪ c .ܪ ܐܝܟ
ܪܟܐ ܪܘܚܐ ܡܝܕܐ ܠ ܠ e .ܠ ܐܬ ܐܡܪ
ܪܠܐ ܐܡܪ ܠ ܠ g .ܫܒܚ ܠ ܠ f .ܠ
ܫܒܚܬܐ ܫܒܚ ܠ h .ܐܬ ܐܡܪ ܐ
ܫܒܚܬܐ ,ܡ ܪ ܠ i .ܫܒܚ ܐ
ܒܟ ܪܝܫܐ k .ܠ ܠ ܐ ܫܒܚ j .ܐܝܐ
ܪ .ܐܬ ܪܠܐ m .ܠ ܫܒܚ l .ܡܫܒ
.ܪܐ ܒ ܡ ܡ ܐ ܪ ܐ ܪ
ܐ ܠ ܪ ܫ ܪ ܐ ܪ ܫ n
ܪ ܐ ܡ ܐ ܡ ܐ p .ܪ ܐ ܡ
ܐ ܡ ܪ ܐ ܡ ܐ q ⁘ ܐ ܡ ܠ ܐ

[1] Voir, pour la même idée, la note précédente.

ܘܐܡܪ ܠܗ ܠܐ ܬܬܟܠ ܥܠ ܙܝܢܟ ܘܠܐ ܥܠ ܫܦܪ ܓܫܡܟ ܘܠܐ ܥܠ ܠܒܘܫܟ ܘܠܐ ܥܠ ܫܘܡܗ ܘܫܘܠܛܢܗ ܕܥܒܪ ܒܥܠܡܐ ܘܠܐ ܬܫܬܡܫ ܒܗ ܒܗܝ ܚܒܪܘܬܐ ܕܠܐ ܫܪܝܐ ܘܠܐ ܬܦܪܫ ܡܢ ܒܥܠܬ ܚܬܢܘܬܐ ܕܫܘܝܐ ܘܠܐ ܬܦܪܫ ܡܢ ܒܥܠܬ ܚܬܢܘܬܐ ܕܫܪܝܪܐ ܘܐܡܪ ܠܗ ܙܠ ܒܫܠܡܐ ܘܐܬܬܟܝ ܡܪܢ ܠܟ ܕܬܗܘܐ ܫܪܝ ܠܪܙܘܗܝ ܩܕܝܫܐ.[1]

[a] Et il commença à dire à la femme : [b] « Mygdonia, lève-toi de terre [c] et ressaisis-toi, [d] et ne te préoccupe pas de ta parure, qui passe, [e] ni de la beauté de ton corps, qui s'use, [f] ni de tes vêtements, [g] ni de ce renom et de cette puissance dans le monde qui passe. [h] Ne te dégrade pas à cette union conjugale immonde [i] et ne te prive pas de l'union conjugale vraie. [j] Car la parure périt, [k] le corps vieillit et se corrompt, [l] les vêtements s'usent, [m] la puissance passe, avec le châtiment selon que chacun des hommes s'y est comporté, [n] l'union conjugale passe, avec beaucoup de mépris [2] ; [o] Jésus seul demeure, [p] Lui et ceux qui espèrent en Lui et se réfugient (en Lui) et s'abandonnent à Lui. » [q] Et lorsqu'il eut dit cela, il dit à la femme : « Va en paix. Et que Notre Seigneur te rende digne de ses mystères divins. »

La traduction grecque de ce morceau, à laquelle on se reportera [3], a été plus fidèlement exécutée, dans l'ensemble, et garde par conséquent moins de traces de son caractère de version que ce n'était le cas pour le paragraphe ci-dessus étudié. On pourrait même y reconnaître une ou deux leçons meilleures que celles de nos manuscrits syriaques : ainsi le ܡ de ܡܫܟܫܟ (n) trahirait-il un vestige de la présence, dans la teneur primitive, de l'équivalent de *τῆς παιδοποιΐας* déterminant *ἡ κοινωνία*.

L'expression dont le sens a été le moins respecté est ܠܐ ܬܬܟܠ ܥܠ, « ne te soucie pas de » (d), rendue par *οὐδὲν (γάρ) σε ὠφελήσει :* c'est tout juste le membre de phrase qui, mis en regard du passage des Actes de Paul, a singulièrement contribué, au point de vue du vocabulaire, à faire considérer ceux-ci comme étant tributaires des Actes de Thomas. Prêtons un instant d'attention à cette entorse faite au sens d'une locution peu compliquée et partout ailleurs correctement interprétée [4]. Ne semblerait-il pas, si l'on s'en tenait à une critique étroitement et exclusivement verbale ou littéraire, que l'on serait bien plutôt en droit d'y relever une influence exercée sur le traducteur par un texte préexistant [5], en l'occurrence les

[1] P. ...

[2] La proposition énigmatique *παρέρχεται μετ' αὐτῶν κ.τ.λ.* a donc retrouvé son explication naturelle.

[3] Plus haut, p. 121.

[4] Par exemple p. 242[8] : *τῆς δὲ ψυχῆς οὐ φροντίζεις τὴν αἰσχρότητα.*

[5] Sans négliger l'Écriture ; ainsi *Eccli.* 5,8 : *Μὴ ἔπεχε ἐπὶ χρήμασιν ἀδίκοις, οὐδὲν γὰρ ὠφελήσεις (-σει ; -σει σε) ἐν ἡμέρᾳ ἐπαγωγῆς ; Matth.* 16, 26 ; *Mc.* 8, 36 ; *Lc.* 9, 25.

Actes de Paul? Le prétendu rapport de dépendance s'en trouverait inversé. En réalité, ce petit exemple n'est là que pour faire mesurer, une fois de plus, ce qu'a de court et de fragile une telle critique ; elle doit veiller à élargir sa base et ne s'avancer qu'avec prudence, surtout lorsqu'elle s'avise de rapprocher des idées d'un type devenu somme toute banal, qu'il s'agisse du contraste qui fait le fond des discours protreptiques auxquels nous nous sommes attaché [1] ou, plus généralement, des thèmes qui circulent à travers toute la littérature, plus ou moins imprégnée de gnosticisme, des Actes apocryphes des Apôtres.

C'est pourquoi il ne faudra rien négliger des éléments positifs et historiquement contrôlables que ne manqueront pas d'apporter les recherches actuellement en cours sur les mouvements hérétiques, gnostiques ou autres, leur naissance, leur propagation, leurs relations entre eux aux différents moments de leur histoire. Et c'est pourquoi aussi il n'était sans doute pas inutile de souligner, en attendant, et de préciser le fait indéniable de la langue dans laquelle cette pièce a été écrite d'original.

Paul Devos.

[1] M. L. Alfonsi, dans l'article même où il se rallie d'enthousiasme aux conclusions de M. Peterson, montre par des exemples empruntés à Aristote, à Marc-Aurèle, à S. Grégoire de Nazianze, à Boèce, combien est courant le thème de la caducité des choses terrestres : *Echi protrettici in un passo del Papiro Amburghese delle Πράξεις Παύλου*, dans *Aegyptus*, t. XXX (1950), p. 67-71. Tout texte gnostique se devait d'accentuer encore ce motif, qui ne se prête pas à une infinité de variations : les Actes de S. Thomas, par la monotonie de certaines répétitions, sont là pour le prouver.

HAGIOGRAPHIE BOURGUIGNONNE

A PROPOS DE LA THÈSE DE DOCTORAT DE M. RENÉ LOUIS SUR GIRART, COMTE DE VIENNE

L'importante thèse de doctorat de M. René Louis [1] comporte deux parties nettement distinctes. Dans la première, l'auteur s'est assigné pour tâche de grouper et de trier les renseignements qui permettent de retracer la biographie du puissant comte Girart, contemporain de Charles le Chauve. Le terrain ainsi déblayé, il aborde dans la seconde partie le problème littéraire : origine et formation de la légende. C'est ce qu'indique le titre : *De l'histoire à la légende*. Comme le remarquait jadis le P. Poncelet [2], le cas de Girart de Vienne, ou de Roussillon, est à rapprocher de celui du comte Guillaume de Gellone. De part et d'autre, il s'agit d'un personnage historique très réel qui peu à peu est devenu un saint et le héros de roman célébré par les chansons de geste. Certes, d'illustres historiens avaient déjà étudié le sujet, notamment J. Bédier [3] et F. Lot [4]. Mais personne jusqu'ici n'avait poussé l'enquête avec une telle persévérance et une telle minutie.

Nombreux sont les critiques qui ont apprécié la thèse de M. R. Louis. Qu'il suffise de rappeler F. Lot [5], E. Faral [6], G. Tessier [7], G. Drioux [8],

[1] *De l'histoire à la légende*, t. I, *Girart, comte de Vienne (... 819-877) et ses fondations monastiques*. Auxerre, 1946, in-8°, IX-244 pp. ; t. II et III, *Girart, comte de Vienne dans les chansons de geste : Girart de Vienne, Girart de Fraite, Girart de Roussillon*. Auxerre, 1947, in-8°, 416, 356 pp., 16 planches hors texte. Cette thèse valut à l'auteur le grand prix Gobert en 1948.

[2] *Anal. Boll.*, t. XXVII (1908), p. 112-113.

[3] *Les légendes épiques*, t. II (Paris, 1908), p. 1-94.

[4] *Études sur les légendes épiques françaises*, dans *Romania*, t. LII (1926), p. 257-295.

[5] *Encore la légende de Girart de Roussillon. A propos d'un livre récent*, dans *Romania*, t. LXX (1948-1949), pp. 192-233, 355-396.

[6] *Journal des Savants*, 1948, p. 5-15.

[7] *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XXXIV (1948), p. 123-126.

[8] *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLIII (1948), p. 575-581.

Jacques Laurent [1], M. Bataillon [2], J. Perret [3], Mlle R. Foreville [4], L. Levillain [5], Rita Lejeune [6], J. Calmette et H. David [7], R. Guiette [8]. Dans l'ensemble, ces recensions approuvent la première partie ; la seconde a donné lieu à des discussions qui témoignent de l'intérêt des questions soulevées par M. Louis et aussi de la difficulté d'arriver à un résultat définitif.

Dans les pages qui suivent, nous voudrions examiner la thèse sous un angle restreint. Quels sont les problèmes hagiographiques qu'a rencontrés l'auteur et quelle solution leur a-t-il donnée ? Nous en distinguons trois principaux : textes hagiographiques composés à l'occasion de la fondation des monastères de Vézelay et de Pothières ; classement des textes qui racontent les origines du culte de la Madeleine à Vézelay ; la *Vita Girardi comitis* (*BHL.* 3550-3551).

***

Le principal récit relatif aux origines des abbayes de Vézelay et de Pothières est la *Translatio SS. Eusebii, Pontiani, Vincentii, Peregrini* (*BHL.* 2747), dédiée par l'auteur anonyme au comte Girart et à sa femme. Ce document relate le transfert des reliques non seulement de S. Eusèbe et de ses compagnons de Rome en Bourgogne, mais aussi de S. Ostien et de S. Andéol. En effet, en cours de route, la pieuse caravane fit halte à Lyon et avant de repartir descendit à Bourg-Saint-Andéol et près de Viviers pour emporter des reliques de S. Andéol et de S. Ostien. Les précieux restes furent partagés entre les deux fondations dues à la générosité du comte Girart et de son épouse. Vézelay reçut les ossements de S. Pontien et de S. Andéol ; Pothières ceux de S. Eusèbe et de S. Ostien.

La *Translatio SS. Eusebii et sociorum* n'est conservée que dans un seul manuscrit : Bruxelles, Bibliothèque royale, n° 1791-1794 [9]. Ce vénérable recueil, qui date du xe siècle, mérite de retenir notre attention. Outre le martyrologe d'Adon, l'*Historia persecutionis Africae* de Victor de Vite et quelques extraits de chroniques, il contient des

[1] *Annales de Bourgogne*, t. X (1948), p. 42-58. Dans la même revue (t. XXI, 304-310), voir l'article de J. Richard, *La controverse sur Girart de Roussillon et les noms de châteaux-forts bourguignons.*

[2] *Annales, Économies, sociétés, civilisations* (1949), p. 95-101.

[3] *Revue des sciences humaines*, fasc. 54 (1949), p. 129-132.

[4] *Revue du Moyen âge latin*, t. V (1949), p. 159-162.

[5] *Le Moyen âge*, t. LV (1949), p. 225-245.

[6] *De l'histoire à la légende* dans *Le Moyen âge*, t. LVI (1950), p. 1-28.

[7] *Annales du Midi*, t. LXII (1950), p. 259-277.

[8] *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XXVIII, p. 555-561.

[9] *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 297-298 ; J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I (1901), p. 304-305.

textes hagiographiques qui avaient un intérêt tout particulier pour les communautés de Vézelay et de Pothières, à savoir la *Passio SS. Eusebii et soc.* (*BHL.* 2742), la *Passio S. Andeoli* (*BHL.* 423), la *Vita Hostiani* (*BHL.* 3989). Cette dernière, comme la *Translatio SS. Eusebii et sociorum*, n'est connue que par notre manuscrit. Avec raison M. R. Louis écrit : « La réunion de toutes ces pièces hagiographiques ne permet pas de douter que cette collection n'ait été constituée sous l'influence de Girart ou, du moins, dans l'un des monastères fondés par lui. Le manuscrit lui-même a peut-être été écrit à Vézelay ou à Pothières, d'où il sera passé ultérieurement dans la librairie des ducs de Bourgogne, puis à la Bibliothèque royale de Belgique » (p. 91, n. 1). C'est parfaitement exact, à un détail près [1].

Ce manuscrit nous donne l'occasion de rappeler les rapports qui unirent Adon (800-875) à Girart. N'est-ce pas grâce à l'appui de ce dernier qu'Adon devint archevêque de Vienne? Il est assez naturel de penser que c'est avec l'aide du peu scrupuleux martyrologiste que le comte se mit à la recherche des corps saints et des documents qui en expliquaient l'origine. Dans la littérature des martyrologes, les SS. Eusèbe et Pontien sont mentionnés pour la première fois par le *Vetus* ou *Parvum romanum*, faux rédigé, comme chacun sait, par Adon lui-même, qui inscrivit ensuite ces martyrs dans sa propre compilation. Ne serait-ce pas lui qui, après avoir exhumé tant de Passions romaines, aurait attiré l'attention sur ce groupe de saints? Il est certain qu'il a connu non seulement la Passion, mais aussi la translation faite à l'initiative du comte Girart, car, dans la seconde édition du martyrologe, il a inséré quelques lignes pour la commémorer [2]. Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'Adon a été en relation

[1] Ce n'est qu'à la fin du XVIII[e] siècle ou au début du XIX[e] que le recueil entra à la Bibliothèque royale. Au XVII[e] siècle, il appartenait à l'humaniste hollandais Pierre Schryver ou Scriverius (1576-1660), qui le prêta au P. Rosweyde († 1629) pour son édition du martyrologe d'Adon (cf. éd. d'Anvers, 1631, p. 30). Une fois restitué, les Bollandistes le perdirent de vue, car dans l'élaboration des commentaires sur S. Hostien (30 juin) et les SS. Eusèbe et Pontien (25 août), ils ignorèrent l'existence des deux textes *BHL.* 3989 et *BHL.* 2747, qui ne furent publiés qu'en 1883. Au folio 1, sous une grossière rature, on lit le nom d'un possesseur : *Petri Scriverii* précédé d'un mot qui pourrait être *sum.* Cette mention raturée a été mal déchiffrée par Nolte, qui, sur une étiquette collée au verso du deuxième feuillet de garde, a écrit au crayon : *Sancti Petri Scrinerii.* De son côté le P. Van den Gheyn a transcrit fautivement le dernier mot : *Sancti Petri Savinensis* (t. c., p. 305). Quand Dom H. Quentin fit le relevé des manuscrits du martyrologe d'Adon (*Les martyrologes historiques*, 1908), cet intéressant témoin de la tradition manuscrite lui a échappé.

[2] QUENTIN, op. c., pp. 518, 674. C'est en partie grâce à cette mention que Dom Quentin a distingué les manuscrits de la seconde édition du martyrologe. M. R. L. place la translation en 863 (t. I, p. 90), tandis que Dom Quentin la datait de 865 (op. c., p. 674).

avec S. Nicolas Ier et que les reliques des martyrs Eusèbe et Pontien [1] ont été données aux envoyés du comte Girart par le même pape.

Adon a aussi été au courant de la découverte des ossements de S. Andéol. Il écrit en effet dans sa chronique : *Huius imperatoris tempore, ossa beatissimi Andeoli martyris, ipso revelante, reperta in loco qui antiquitus Gentibus dicitur, in Vivariensi parrochia sito* [2]. Mais il ne fait pas allusion à la translation [3].

***

C'est surtout à propos des origines et de la diffusion du culte de Marie-Madeleine à Vézelay que M. R. Louis s'est vu contraint de pénétrer dans le domaine hagiographique. Il a tenu à soumettre les textes à un nouvel examen et à en déterminer l'origine. Énumérons d'abord ces documents d'après l'ordre chronologique tel que l'avait établi Mgr Duchesne [4] ; nous indiquerons ensuite les modifications apportées par M. Louis.

1° *BHL.* 5459-5479 : *Claruit autem Viceliacum*, c'est-à-dire la série des miracles obtenus à Vézelay par l'intercession de Marie-Madeleine.

[1] Il est étrange que la Chronique d'Adon (*M. G.*, Script. t. II, p. 323) relate la translation des SS. Eusèbe et Pontien en ces termes : *Cuius* (Nicolai papae) *tempore translata sunt membra sanctorum Eusebii ac Pontiani Viennatibus et in basilica apostolorum reverenter condita.* Comment accorder ce texte avec la seconde édition du martyrologe d'Adon qui désigne Vézelay et Pothières ainsi que la *Translatio* (*BHL.* 2747) ? Dans son livre *Ado von Vienne* (Steyl, 1911), p. 105, W. Kremers ne semble pas avoir aperçu la difficulté. De son côté, M. Louis suggère que ce passage de la Chronique ne peut être d'Adon et est sans doute interpolé.

[2] *M. G.*, Script., t. II, p. 322.

[3] La découverte des reliques de S. Andéol semble avoir eu un certain retentissement. Nous énumérerons brièvement les principaux témoins de cet événement. 1. Épitaphe de l'évêque de Viviers, Bernoin († 873/874) : *Ic invenitur tumulos Bernuini episcopi qui invenit corpus beati Andeoli martiris* (L. Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. I², p. 239). 2. Translation des martyrs de Cordoue, Georges, Aurèle et Félix (*BHL.* 3409). C'est en 858 qu'Usuard et Odilard se rendirent en Espagne et rapportèrent à Paris les reliques de S. Georges et de ses compagnons. En revenant, ils s'arrêtèrent à Viviers : *Memorati fratres digredientes, in pagum Vivariensem... deveniunt, ubi audita revelatione corporis sancti martyris Andeoli discipuli magni Polycarpi... quoniam non longior erat ad hoc accessus, illud* (sic) *se studio contulerunt orandi ; ex quo et proprii corporis acceptis reliquiis, ad quod restabat iter complendum remeant* (*P. L.*, t. CXV, col. 948). 3. *Translatio Eusebii et Pontiani* (*BHL.* 2747) : *Sub idem fere tempore* (sic) *in dioecesi Vivariensi beati Andeoli martyris, ipso revelante, venerabile corpus repertum est.*

[4] *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I² (Paris, 1907), p. 321-360.

2° *BHL.* 5443-5449 : *Post dominicae igitur resurrectionis gloriam.* Ce texte, qui nous est parvenu dans de nombreuses recensions, raconte le voyage de Marie-Madeleine et de Maximin de Palestine en Provence et comment tous deux reposent dans l'église de Saint-Maximin.

3° *BHL.* 5488. Ce document, appelé par M. Lot la « version autunoise », relate le transfert des corps de Madeleine et de Maximin de la Provence à Vézelay par le chevalier Adelelme ou Aleaume [1].

4° *BHL.* 5489 : *Quoniam divinae placuit miserationi.* Dans cette nouvelle version, c'est Badilon qui est chargé par le comte Girart de Vienne de transporter le corps de Marie-Madeleine du midi de la France à Vézelay. Il n'est plus question d'Adelelme.

D'après L. Duchesne, tous ces récits ont été rédigés par les moines de Vézelay, qui, par le fait même, sont les créateurs de la légende de la Madeleine provençale [2]. M. Louis, tout en acceptant l'ordre de classement, ne pense pas qu'il faille attribuer aux moines de Vézelay la paternité de tout le dossier. La *Vita BHL.* 5443 aurait vu le jour en Provence et serait l'œuvre d'un moine de Saint-Victor de Marseille, qui l'aurait composée afin d'expliquer comment le prieuré de Saint-Maximin, lequel dépendait de Saint-Victor, possédait les reliques de S^te^ Marie-Madeleine et de S. Maximin (pp. 166-169, 209-210). Son intention était de s'opposer ainsi aux prétentions de Vézelay, en affirmant que les corps reposaient toujours à Saint-Maximin.

Ayant pris connaissance du manifeste des moines provençaux, Vézelay répliqua par le document *BHL.* 5488, c'est-à-dire la version autunoise. Certes, y lit-on, les reliques ont jadis été déposées à Saint-Maximin, mais, au IX^e^ siècle, Aleaume les a transférées à Vézelay. A cette version, les méridionaux auraient riposté par le sermon *BHL.* 5442.

Pouvons-nous accepter cette ingénieuse théorie et ce duel entre Vézelay et la Provence [3] ? Nous ne le pensons pas. En effet, pour at-

[1] On verra plus loin que ce texte n'est que la seconde partie du n° *BHL.* 5442 : *Omnipotentis Domini clementia.* Cette seconde partie est désignée par les premiers mots : *Quomodo autem Virzilliacensium.*

[2] De l'examen des textes Mgr Duchesne avait emporté la conviction qu'au début ce fut Vézelay seul qui propagea le culte de Marie-Madeleine et que les Provençaux ne réagirent pas : « Tout ce qui en a été raconté depuis (le XI^e^ siècle) dérive non d'une tradition locale, mais des écrits fabriqués par les moines de Vézelay » (t. c., p. 332) ; « Avant la fin du XII^e^ siècle, ce que l'on racontait des saints de Palestine émigrés en Provence, on le tenait des Bourguignons et spécialement des moines de Vézelay » (ibid., p. 341 ; cf. pp. 334-335, 340).

[3] M. Jacques Laurent accepte la thèse de M. Louis : « Sans doute, on ne saurait retenir que les Vézéliens ont inventé la « Madeleine provençale », car ils ne sont pas les auteurs de la notice *Post dominicae resurrectionis*, comme ont prétendu Mgr Duchesne, Bédier et M. F. Lot, mais ils ont, du moins, par leurs agissements, provoqué l'éclosion de la tradition de Provence, y compris son com-

tribuer la *Vita BHL.* 5443 à Saint-Maximin, M. Louis ne dispose au fond que d'un argument : *Is fecit cui prodest.* Cet argument aurait quelque force s'il était étayé par d'autres ; or, on n'en voit pas. Par ailleurs, d'après la tradition manuscrite, il semble bien que ce texte, connu à la fin du XI^e^ siècle, en tout cas au XII^e^ [1], ait surtout été répandu dans le nord de la France. Imagine-t-on que la propagande des moines de Saint-Victor et de Saint-Maximin ait été efficace au point de disséminer un peu partout dans le nord ce que M. Louis appelle le manifeste provençal? On a plutôt l'impression que tous ces documents ont été mis en circulation au nord de la Loire et donc par Vézelay.

La « version autunoise » (*BHL.* 5488), sur laquelle Mgr Duchesne et M. Louis se sont appuyés, mérite d'être examinée attentivement. Elle n'est conservée, à notre connaissance, que dans un seul manuscrit : Paris, Bibliothèque nationale, lat. 17627, fol. 93^v^-95. Elle commence par les mots : *Omnipotentis Dei clementia videns* et se termine par : *Placeat igitur Domino nostro dilecto tuo ut reddat nos Deo patri suo cum quo vivit in unitate Spiritus sancti Deus per aeterna secula seculorum. Amen.* Faillon [2], d'une manière tout à fait arbitraire, coupa le texte en deux. Il publia le début aux colonnes 573-574 du tome II de ses *Monuments inédits* et la suite, que rien ne distingue dans le manuscrit : *Quomodo autem Virzilliacensium,* aux colonnes 741-744. Encore laissa-t-il tomber les cinq dernières lignes du sermon [3]. Ce déplorable manque de méthode a entraîné plusieurs erreurs. Et d'abord dans le catalogue des manuscrits hagiographiques de Paris [4], puis dans la *Bibliotheca hagiographica latina,* où les numéros 5442 et 5488 désignent les deux tronçons publiés séparément par Faillon, alors qu'il eût fallu, pour respecter la véritable physionomie du texte, les mentionner sous un seul numéro [5].

plément poétique de la pénitence de Madeleine à la Sainte-Baume » (*Annales de Bourgogne,* t. c., p. 50).

[1] H. Hansel, *Die Maria-Magdalena-Legende. Eine Quellen-Untersuchung,* t. I (Greifswald, 1937), pp. 106, 128 ; cf. *Anal. Boll.,* t. LVI, p. 440. La seconde partie de l'ouvrage, qui était prête pour l'impression, a été détruite pendant la guerre ; dans une lettre du 25 juillet 1950, M. Hansel nous apprend qu'il s'efforcera malgré les difficultés de reconstituer son travail.

[2] *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine,* t. I et II (Paris, 1848).

[3] Vu l'importance que ce texte a prise dans l'histoire du culte de Marie-Madeleine et les défectuosités de l'édition de Faillon, nous croyons utile de le réimprimer en appendice.

[4] En faisant le catalogue, les Bollandistes n'ont pas remarqué que le prologue et la brève Vie de S^te^ Marie-Madeleine avaient été publiés par Faillon, col. 573-574. Cf. *Catal. Lat. Paris.,* t. III, p. 411. A. Molinier se contente de mentionner : « fragments d'une autre rédaction », désignant par là *BHL.* 5488 (*Les sources de l'histoire de France,* t. II, Paris, 1902, p. 95, n° 1393).

[5] L'indication de la *BHL.* sous le numéro 5488 : « Excerpta (omisso nempe

De son côté, Mgr Duchesne s'est mépris sur l'agencement des pièces du dossier présenté par Faillon. Il a cru que la partie *Quomodo autem Virzilliacensium* (*BHL.* 5488) se rattachait, non à *Omnipotentis Dei clementia* (*BHL.* 5442), mais à la *Vita BHL.* 5443 : *Post dominicae igitur resurrectionis gloriam*, dans laquelle Marie-Madeleine est accompagnée de Maximin [1]. Quant à la première partie : *Omnipotentis Dei clementia*, où la sainte arrive en Gaule avec Lazare et Marthe, Mgr Duchesne la traitait comme un tout indépendant [2]. L'illustre historien écrivait : « Dans ce récit — c'est-à-dire *BHL.* 5443 — il y a juste ce qu'il faut pour authentiquer les reliques de Vézelay. De Lazare, de Marthe, des autres personnages évangéliques auxquels on donna plus tard un rôle en ces histoires, il n'y a pas la moindre trace. [3] » Ce serait exact si les documents se présentaient comme il se le figurait, mais en réalité dans le *Sermo BHL.* 5442, lequel ne fait qu'un avec *BHL.* 5488, Lazare et Marthe accompagnent Marie-Madeleine.

Ce malencontreux morcellement du texte a été également funeste à l'argumentation de M. Louis. S'appuyant sur l'exposé de Mgr Duchesne, il regarde la seconde partie, *BHL.* 5488 — qu'il croit indépendante de *BHL.* 5442 —, comme antérieure à celle-ci. En outre, il y voit une riposte des moines de Saint-Maximin non pas tant à Vézelay qu'à l'archevêque d'Aix. Le manuscrit 17627 de la Bibliothèque nationale de Paris prouve que le récit de l'arrivée de Marie-Madeleine, de Marthe et de Lazare a été rédigé en même temps et au même endroit que le texte de la Translation par le chevalier Aleaume. On doit donc renoncer à rattacher à la Provence le sermon *BHL.* 5442.

Il resterait à déterminer lequel des deux documents *BHL.* 5442 et *BHL.* 5443 est le plus ancien. Tant que nous ne posséderons pas une étude de la tradition manuscrite de *BHL.* 5443 (cf. *BHL.* 5444-5449), il sera difficile de répondre à cette question [4].

toto initio et paucis in fine sententiis) » doit être modifiée. L'*initium* n'est pas omis dans le volume de Faillon, il se trouve aux colonnes 573-574 (*BHL.* 5442) ; quant aux dernières phrases, nous les publions plus bas.

[1] T. c., p. 330.

[2] Ibid., p. 337-338. Quelques notes de Mgr Duchesne doivent être corrigées. Pour désigner les divers textes, il s'est uniquement servi de Faillon sans recourir à la *BHL.* Mais il n'a pas remarqué une erreur de pagination, dans Faillon, où il faut lire col. 432 et non 439 ; si bien que, chaque fois que Duchesne cite (pp. 330, 333) la col. 440, il veut mentionner le texte imprimé à la col. 433, c'est-à-dire *BHL.* 5443. Quand il écrit : « Pour l'établir (la sépulture de Marie-Madeleine à Aix), ils (les moines de Vézelay) fabriquèrent une double relation... » (p. 330), cette double relation représente *BHL.* 5443 et *BHL.* 5488, c'est-à-dire Faillon, col. 433 et 741.

[3] T. c., p. 334.

[4] Espérons que M. H. Hansel pourra reconstituer la suite de son travail ; nous en attendions l'impression pour signaler les modifications qu'il faudra

On peut aussi se demander si le récit de la translation (*BHL.* 5488) a l'importance que Duchesne et M. Louis lui ont attribuée [1]. C'est peu vraisemblable. Il faut sans doute y voir un premier essai d'explication de l'arrivée des reliques à Vézelay, essai que déclassera bientôt une autre version, celle du transfert des reliques par Badilon à la demande de Girart de Roussillon (*BHL.* 5489).

Dans cette efflorescence de légendes, il n'est pas aisé de discerner à quelle époque Lazare fut associé à Marie-Madeleine. D'après Mgr Duchesne, le culte de S. Lazare à Autun n'est pas antérieur à la première moitié du XII^e^ siècle [2]. En fait, il est plus ancien, et le P. de Vrégille en a relevé des traces à Autun dès le X^e^ siècle [3]. Vézelay ne semble donc pas avoir été le premier centre de propagande dans le nord de la France.

introduire dans le classement des textes consacrés à Marie-Madeleine. L'inventaire, tel qu'il se lit dans la *BHL.*, devra être amendé sur quelques points. Dans l'entretemps, la thèse de M. Louis a suscité de nouvelles recherches. Le P. Ph.-I. André-Vincent, O. P., a publié un petit livre : *La Sainte-Baume* (Paris, 1950). L'appendice II : *La tradition provençale et l'histoire* (p. 119-139) prétend ébranler les positions de Mgr Duchesne et justifier la thèse provençale. Il serait trop long de discuter ici les arguments proposés par le P. André-Vincent. Le livre de M. Hans Hansel, qui n'est pas cité, et nos propres remarques à la thèse de M. R. Louis ont écarté déjà en partie les preuves alléguées par l'auteur. Le martyrologe anglo-saxon n'a pas été découvert par Cokkinger, mais par O. Cockayne. Ce texte a été publié par G. Herzfeld, *An Old English Martyrology* (London, 1900). Cf. *Anal. Boll.*, XXI, 93. De son côté, M. l'abbé V. Saxer prépare à l'Université de Strasbourg une thèse qui étudiera l'origine et l'évolution des principaux textes consacrés à S^te^ Marie-Madeleine. Dans son beau livre : *La Madeleine de Vézelay* (Melun, 1948), M. Francis Salet s'est surtout intéressé à l'archéologie ; pour l'histoire des origines de l'abbaye, il s'inspire de la thèse de M. Louis.

[1] Mgr Duchesne s'est bien rendu compte que le Sermon (*BHL.* 5442) n'avait guère été connu : « Cette version, qui fut peu copiée, ne paraît avoir joui d'aucun crédit » (op. c., p. 38) ; mais il n'a pas remarqué que le récit de la translation (*BHL.* 5488), qui ne fait qu'un avec le sermon, n'a pas eu une diffusion plus considérable.

[2] T. c., p. 338-339.

[3] *Saint Lazare d'Autun ou la Madeleine de Vézelay ? Un problème d'antériorité*, dans *Annales de Bourgogne*, t. XXI (1949), p. 34-43. On est un peu surpris, à propos de la mention *SS. Lazari et Prisci mm.* du 1^er^ septembre, de lire cette question : « Mais qui est *Priscus ?* » et en note : « Priscus n'est-il pas saint Bris, honoré à Auxerre le 26 mai ? L'oraison suivante permettrait peut-être de l'identifier : *Omnipotens sempiterne Deus, fortitudo certantium et martyrum palma...* ». Il s'agit indubitablement de S. Priscus de Capoue, qui est mentionné, le 1^er^ septembre, dans l'Hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 481) et dans le martyrologe romain (*Comm. martyr. rom.*, p. 374). Quant à l'oraison, elle se trouve déjà dans le Gélasien pour la messe de ce même S. Priscus de Capoue (éd. WILSON, p. 196).

Ce que M. Louis dit de la diffusion du culte de S. Lazare doit être revisé en fonction de ce que nous venons d'exposer au sujet de l'origine de *BHL.* 5442, 5488. On ne peut plus écrire, par exemple : « A cette époque (début du XII^e siècle), sous l'influence des légendes provençales et spécialement de la notice *Omnipotentis Domini clementia* (= *BHL.* 5442), les moines de Vézelay ne se contentent plus de la Madeleine : ils se targuent de détenir aussi le corps de Lazare et de Marthe » (p. 177). Les Provençaux n'ayant pas rédigé cette notice, ce ne sont donc pas eux qui ont provoqué une réaction de Vézelay.

Un peu plus bas, M. Louis ajoute : « Il est assuré qu'Avallon a devancé Autun dans le culte de Lazare, il est presque aussi certain que ce culte est né à Avallon sous l'influence de Vézelay. Les chanoines de Sainte-Marie d'Avallon, auxquels le comte Girart et la comtesse Berthe avaient donné jadis la *villa* de Tharoiseau, voyaient d'un œil d'envie la célébrité et la richesse que valait à leurs voisins de Vézelay le corps de Marie-Madeleine. »

L'article du P. de Vrégille ne permet pas d'accepter cette manière de voir. L'étude des origines du culte de Lazare en Bourgogne devrait être reprise en s'appuyant sur les textes liturgiques.

Pour expliquer la présence des reliques à Vézelay, les hagiographes bourguignons imaginaient qu'un groupe de disciples, fuyant la persécution en Palestine, avait débarqué à Marseille et évangélisé la Gaule. Ils ne devaient pas chercher bien loin des récits parallèles. Nous avons naguère [1] rappelé que les textes désignés parfois sous le nom de cycle de Bourgogne font d'un voyage d'Orientaux venant répandre la bonne nouvelle en Gaule et débarquant à Marseille un de leurs thèmes favoris. Qu'il suffise d'énumérer les principaux : Passion de S. Bénigne (*BHL.* 1155) : *cursu celeri ad Massiliam unda famulante devecti sunt.* Passion des SS. Andoche, Thyrse et Félix (*BHL.* 424) : *celeriter eos ad Massiliam unda maris adduxit.* Passion de S. Andéol (*BHL.* 423) : *Gratia autem Domini favente, celeriter eos ad Massiliam unda maris advexit.* Passion des SS. Speusippe, Éleusippe, Méleusippe (*BHL.* 7829) : *feliciter gubernatione divina ad Massiliensium littora celerius pervenerunt.* Enfin citons encore ce passage de la Vie de S. Pélerin d'Auxerre, extrait des *Gesta pontificum Autissiodorensium : Athlete quippe Domini navali tramite Massiliam petentes...*

Faut-il s'étonner de retrouver dans les légendes de Marie-Madeleine la même traversée ? Partis de Palestine, les voyageurs débarquent à Marseille. *BHL.* 5442 : *Ubi maris portus abebatur, Marsiliae civitatis finibus devenit. BHL.* 5443 : *prospero cursu pervenerunt Massiliam. BHL.* 5450 : *spirantibus austris, prospero cursu Massiliam applicuerunt. BHL.* 5457 : *Zephiro spirante, vernali gratior aura, Deo duce, cursu placido Massiliae portui feliciter applicuerunt.* La Vie de S^te Marthe (*BHL.* 5545), qui se rattache étroitement à la légende de

[1] *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 45.

Marie-Madeleine, renferme des expressions identiques : *prospero cursu ad portum Marsiliae, Domino ducente, pervenerunt.*

Les moines de Vézelay, qui n'ignoraient pas l'hagiographie de leur contrée, ont rangé Marie-Madeleine dans la liste déjà longue de ces Orientaux qui venaient évangéliser la Gaule. Il est piquant de constater que les narrateurs ont tenu à expliquer discrètement comment une femme faisait partie de ces expéditions apostoliques. D'après *BHL.* 5442, Marie-Madeleine est *apostola apostolorum ;* toutefois, un peu plus loin, se souvenant que la discipline ecclésiastique n'était pas favorable à l'apostolat féminin [1], l'auteur anonyme ajoute : *Sed quia muliebri sexui noverat prohibitum publicis auditibus non debere divinum inferre sermonem, ad peragendum illud opus idoneum fratrem adhibuit Lazarum.* La *Vita BHL.* 5443 explique d'une autre manière la présence de Marie-Madeleine dans le groupe des missionnaires : *Huius religionis sanctitudini beata Maria Magdalene se contulit, beatitudinis contubernio illi (Maximino) coniuncta, veluti beata semper Virgo Maria sancto evangelistae Ioanni, utpote a Domino ipsi commissa. Quapropter, in praefata dispersione, beata Maria Magdalene illi sociata est.* Arrivée en France, elle ne prêchera pas, mais se retirera dans la solitude [2].

***

Ainsi qu'il se devait, M. Louis a consacré plusieurs chapitres à l'étude de la *Vita Girardi comitis* (*BHL.* 3550). Au sujet des manuscrits qui ont conservé cette œuvre, il croit, comme naguère E. B. Ham, que le codex de Rouge-Cloître signalé par Martène et Durand a disparu. Il est à Vienne (Autriche) et a été décrit dans les *Analecta Bollandiana* [3]. Les critiques sont d'accord pour reconnaître dans l'auteur de cette pièce un moine de Pothières. Ils le sont beaucoup moins au sujet de la date de composition, problème étroitement lié à celui des rapports du texte latin avec la Chanson de geste.

Paul Meyer la plaçait à la fin du XI^e^ siècle ; Joseph Bédier et Ferdinand Lot au début du XII^e^. Les recherches de M. Louis l'ont amené à rajeunir ce texte qui serait de la fin du XII^e^ ou du début du XIII^e^ siècle. Il rejoint les positions de Ph. A. Becker [4]. La *Vita* ne

[1] Cf. P. DE LABRIOLLE, *Mulieres in ecclesia taceant,* dans *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes,* t. I (1911), pp. 3-24, 103-122.

[2] Un des points les plus intéressants du livre de M. H. Hansel (voir plus haut, p. 136) est d'avoir montré que vers le X^e^ siècle, en Italie, semble-t-il, « das Wüstenleben der Maria Aegyptiaca zu einem Büsserleben der Maria Magdalena umgestaltet (wird), das sich über Deutschland bis nach England verbreitet, während es in Frankreich zunächst abgelehnt wird » (op. c., p. 128).

[3] *Anal. Boll.,* t. XIV, p. 62 ; t. LX, p. 273-274.

[4] *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie,* t. XXVIII (1907), col. 371 ; *Grundriss der altfranzösischen Literatur* (Heidelberg, 1907), p. 89.

peut donc être antérieure à la version française d'Oxford [1] et c'est de celle-ci que dérivent trois passages importants de la *Vita*, à savoir : exil de Girart et de Berthe dans la forêt (§§ 10-29) ; Miracles de Vézelay et de Pothières (§§ 83-101) ; prise de Roussillon par trahison, victoire de Girart sous les murs du château et bataille de Vaubeton (§§ 126-149) [2].

Ce rajeunissement enlève beaucoup de l'intérêt que P. Meyer et J. Bédier avaient accordé au document latin, lequel n'a guère eu d'influence sur l'évolution des textes français composant le dossier épique de Girart. C'est un des points que M. Louis s'est attaché à prouver avec le plus grand luxe de détails.

Parmi les sources de la *Vita Girardi*, le savant historien, outre une chanson de geste perdue et la version d'Oxford, mentionne la *Translatio* de Marie-Madeleine à Vézelay (*BHL.* 5489) [3], la *Vita* de S. Germain d'Auxerre (*BHL.* 3453) et la *Vita* de S. Didier de Langres (*BHL.* 2145). A cette dernière aurait été empruntée l'allusion aux ravages des Vandales dans la Bourgogne. Prudemment M. Louis ajoute : « ou de quelque autre texte du même genre » (t. III, p. 110). En effet, il n'y a aucun indice décisif que le moine de Pothières ait eu sous les yeux ce texte, plutôt que par exemple la *Passio SS. Florentini et Hilarii* (*BHL.* 3033) ou la *Vita S. Lupi* (*BHL.* 5087). On pourrait redire ici ce que disait M. Bardy à propos de S. Florentin : « Il (l'hagiographe) nomme les Vandales parce qu'ils ont laissé dans tout l'Occident un redoutable souvenir [4] ».

Nous nous demandons si l'auteur de la *Vita Girardi* n'a pas cherché également son inspiration dans la Vie de S. Géraud d'Aurillac par Odon de Cluny (*BHL.* 3411). Sans oser l'affirmer catégoriquement, nous pensons cependant que cette hypothèse doit être prise en considération à cause des indices que voici. On remarque d'abord un certain nombre d'expressions parallèles [5].

[1] M. Louis a consacré à cette version une bonne partie du t. II : p. 177-416. Nous signalons les pages 335-416 : *De l'idéal de l'amour courtois à l'idéal de la paix chrétienne*. Écrites d'une plume alerte, elles dénotent un historien qui sait dégager de la lettre du texte l'esprit. Ceux qui s'intéressent aux problèmes posés par Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident* (Paris, 1939), liront avec plaisir le passage qui traite de la « quête d'un amour lointain » (p. 398-405).

[2] T. III, p. 129. Les paragraphes renvoient à l'édition de P. Meyer dans *Romania*, t. VII (1878), p. 178-224.

[3] Sur les emprunts à la légende de Badilon, voir particulièrement t. III, p. 97-98.

[4] *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XXI, p. 7.

[5]

Vita Geraldi Auriliacensis	Vita Girardi de Rossellon
Quod vir iste iustitiae cultor fuerit (*Act. SS.*, Oct. t. VI, p. 313)	*Iusticie rectissimus cultor*, § 6.
quadam haereditaria dote, haereditario iure sibi vindicaverat (p. 301-302)	*iure hereditario, ..., iure heredis*, § 9.
defixus quidem inhiabat (p. 303)	*inhianter anhelare*, § 30.

En plus de ces similitudes verbales, qui, isolées, ne seraient peut-être pas très probantes, nous constatons des similitudes de fond qui ne sont pas fortuites. Les hagiographes ont toujours été tentés de se servir de la biographie d'un saint homonyme pour enrichir celle de leur héros. Or, ici l'homonyme présente, dans sa vie, de nombreux traits qui pouvaient sans invraisemblance être transposés dans la *Vita* de Girart de Roussillon. Le « bon comte » d'Aurillac était un des rares laïques que le moyen âge avait placés sur les autels. Le moine de Pothières trouvait donc dans ce texte un modèle où il était aisé de puiser non seulement quelques expressions, mais des faits qui s'harmonisaient parfaitement avec le sujet. Les premiers paragraphes, après la préface, où est résumée la vie de Girart de Roussillon, offrent un schéma qui correspond à peu près à ce que nous lisons dans la *Vita S. Geraldi Auriliacensis*.

Faut-il attribuer au hasard les parallélismes suivants? Les héros ne combattent qu'à contre-cœur et après avoir tout fait pour éviter la guerre. Mais s'il faut livrer bataille, Dieu défend ses fidèles serviteurs. Les deux hagiographes éprouvent le besoin de plaider la cause de leur héros et d'excuser les actes qui cadrent mal avec une vie consacrée au Seigneur. Ne retrouve-t-on pas aussi de part et d'autre une allusion à une tentation contre la chasteté et, dans la Vie de Girart de Vienne, à une lourde faute? Enfin les deux guerriers ont à cœur de protéger les monastères.

Parler de plagiat serait exagéré ; nous dirions plutôt que le moine de Pothières n'a pas hésité à transformer Girart de Roussillon en un saint digne d'être honoré d'un culte public, parce qu'il trouvait dans la *Vita* de Géraud un modèle qui présentait de nombreux points de rapprochement avec le fondateur de Vézelay et de Pothières.

Avec raison M. Louis voit dans la rédaction de la *Vita Girardi* « une tentative de canonisation de Girart et de Berthe » (t. III,

cum inevitabilis ei praeliandi necessitas incumberet (ibid).

ad sua remeavit (p. 311)

Quod Geraldus, Deo pro se pugnante, semper hostibus praevaleret (p.312).

illo semper cum rege aggredi renitente, § 42.

nisi causa inevitabili, § 44.

remeant hylares ad propria, § 28.

defendere se, Deo protegente,... divinitus Girardo triumphus tribuitur, § 62, 63.

ille (Girardus) *autem robustissime se defendebat, Deoque auxiliante, iugiter triumphabat*, § 65.

A ces indices, ajoutons encore celui-ci. Dans la Chanson publiée par P. Meyer, *Girart de Roussillon. Chanson de geste traduite pour la première fois* (Paris, 1884), p. 244, on lit : « Ils (Girart et les deux charbonniers) sortirent du bois... et s'en vinrent à Aurillac sous Troilon. » On n'a pu identifier cette localité qui, d'après le contexte, devrait se trouver à la lisière de la forêt d'Ardenne.

p. 142). La légende visait non seulement à exalter le saint fondateur, mais à accréditer auprès des foules l'idée que le comte de Roussillon était un saint qui accomplissait des miracles. En agissant ainsi, l'auteur modifiait-il la physionomie de Girart telle que la dépeignait la Chanson de geste ? En d'autres termes, la légende hagiographique différait-elle de la légende épique ? J. Bédier avait souligné leur étroite parenté. M. Louis s'étonne que le savant académicien se soit ainsi mépris sur le vrai caractère de la *Vita*. Celle-ci cherche, en fait, à faire vénérer comme un saint un héros épique. Pour le poète, Girart s'engage dans la voie de la sainteté au moment où se termine la série de ses exploits ; pour l'hagiographe, selon la tradition du genre, Girart est dès le début et malgré une faute un candidat aux honneurs des autels.

Du point de vue littéraire, la *Vita* est une pièce artificielle, composée de morceaux juxtaposés [1] et assez maladroitement réunis. Elle n'a pas, semble-t-il, atteint son but : obtenir que Girart fût compté parmi les saints guerriers, tels que Guillaume de Gellone et Géraud d'Aurillac [2]. Jamais la date obituaire du 4 mars ne s'est muée en date de culte, et nous ne croyons pas que les moines aient pensé à voir dans la mention martyrologique du 13 octobre : *Sancti Gerardi confessoris* (S. Géraud d'Aurillac) une commémoraison du fondateur de Vézelay (t. III, p. 152). On peut dire que la tentative de canonisation par les moines de Pothières a été un échec.

Mais le rédacteur de la *Vita* poursuivait vraisemblablement un second but : jaloux du pèlerinage de Vézelay et désireux d'attirer les foules jusqu'à Pothières, les moines, tout en reconnaissant que Girart avait enrichi Vézelay des précieuses reliques de Marie-Madeleine, mettaient en relief la prédilection de Girart pour Pothières, où il avait voulu être enseveli à côté de Berthe [3].

Si la *Vita* a eu une médiocre influence, elle reste par ailleurs un témoin intéressant de ce genre littéraire qui essaie de transformer un héros en un saint.

[1] M. Louis ajoute : « Le seul aspect déloyal de la tentative de canonisation de Girart et de Berthe que constitue la *Vita*, c'est que le fabricateur de ce roman historique fait de pièces et de morceaux, ait cherché à faire passer l'ensemble de sa compilation pour une *verax ac simplex relatio* des anciens du monastère » (t. III, p. 142).

[2] A propos des héros qui renoncent au monde et choisissent la vie du cloître, voir Th. Walker, *Die altfranzösischen Dichtungen vom Helden im Kloster* (Tubingue, 1910) ; et R. Lejeune, *Recherches sur le thème : Les chansons de geste et l'histoire* (Liège, 1948).

[3] « La *Vita*, dit M. Louis, est une revendication du tombeau de Girart contre toute prétention possible des moines de Vézelay » (t. III, p. 151). M. R. Louis me fait remarquer que le manuscrit de Paris de la chanson de geste (fonds français, n° 2180) contient des laisses supplémentaires où le corps de Girart est dit conservé à Vézelay avec celui de Berthe.

En terminant, nous voudrions revenir sur le passage où l'hagiographe raconte que Girart, exilé par son rival, se retire dans la solitude : *At ille* (Girardus), *in Altissimo spem ponens atque umbra alarum illius protectus, exilium una cum coniuge intrepide petens, et sicut de beato Paulo primo heremita perhibetur, necessitatem fugiendi in bonam voluntatem convertit penitendi. Septem etenim annis, quo nimirum numero solet perfectio designari, vitam pauperem et austeram incognitus duxit,.. illud vile exercitium carbonum quo fabrilia opera fiunt devote aggreditur et ex eis honera ingentia propriis humeris convectans publice distrahebat* (§ 11-15).

Où a-t-il découvert cet épisode? D'après la Chanson renouvelée, Girart, errant à l'aventure dans une forêt, y rencontre deux charbonniers. Ceux-ci l'invitent à se joindre à eux. « Portez ce charbon, lui dit l'un, devenez portefaix et vous aurez votre juste part du gain [1] ». Le comte accepte et pendant 22 ans fait ce rude métier. Est-ce la source de notre hagiographe? Peut-être : remarquons que d'après ce dernier, Girart reste sept ans dans la forêt et non pas vingt-deux.

Ce trait de dépouillement volontaire et d'humilité se retrouve ailleurs dans la littérature hagiographique : le noble Thibaut de Provins devint charbonnier dans la forêt de Pettingen (Luxembourg) [2]. Il eut pour imitateur le comte Évrard de Breteuil, comme nous l'apprend Guibert de Nogent [3]. M. Louis, qui a rédigé une note érudite sur les saints charbonniers, croit pouvoir ranger parmi eux le comte Simon de Crespi et S. Aybert. Pour le premier, ce n'est pas la Vie primitive (*BHL.* 7757) qui relate le fait, mais Étienne de Bourbon dans un de ses *Exempla.* Ne faut-il pas y voir une prolifération de la légende et un emprunt à la Vie de S. Thibaut? Quant à S. Aybert, je ne sais si l'on peut le joindre à cette pieuse confrérie de charbonniers ; l'hagiographe (*BHG.* 180) dit simplement qu'il a quitté le siècle à l'exemple de S. Thibaut.

Nous n'avons relevé que les principales incidences hagiographiques de la thèse de M. Louis. Elles sont loin de révéler l'intérêt de l'ensemble de l'ouvrage, qui touche à la littérature épique, à l'histoire et à l'archéologie. On ne peut qu'admirer la maîtrise du jeune professeur qui n'a pas hésité à étudier son sujet dans toute son ampleur et à poursuivre ses recherches dans les directions les plus diverses. Son effort a souvent été couronné de succès.

Baudouin de Gaiffier.

[1] P. Meyer, op. c., p. 244.

[2] *BHL.* 8031. Par erreur, M. Louis a localisé cette forêt en Souabe. Notons que Girart exerce le métier de charbonnier dans la forêt d'Ardenne, comme S. Thibaut.

[3] *De vita sua*, c. IX (éd. G. Bourgin, p. 25).

APPENDICE

Sermo de sancta Maria Magdalenae

(Paris, B. N., ms. lat. 17627, fol. 93v-95)

Omnipotentis Dei clementia videns laqueis diabolicis inretitum hominem, quem ad imaginem et similitudinem sui formaverat, cupiens eidem iuvamen suae protectionis inpendere, voluit unigenitum filium suum, cum quo et per quem universa condiderat, per misterii incarnationem mittere in mundum, quo eundem hominem salvum faciens [1] *ad agnitionem veritatis adduceret. Haec autem omnia qualiter acta sint, cunctis per universum orbem fidelibus evangelica et apostolica intonante tuba certum habetur. Igitur inter duodecim quos elegit, multos utriusque sexus ad fidei suae cognitionem pertraxit, ut in omnem terram sonus praedicationis eorum exiret, et in fines earum* [2] *illorum procederent verba* [3]. *Ex eo autem inclito agmine protectricem* [4] *nostram sanctam Mariam ter quaterque beatam, quae a Magdalo castello Magdalena[e] Maria nuncupatur, sicut in evangelio narrante didicimus, ex peccatrice muliere adeo sibi gratam effecit, ut mereretur ab eo audire : « Dimissa sunt ei peccata multa, quoniam dilexit multum* [5]. *» Et iterum : « Optimam partem elegit sibi Maria, quae non auferetur ab ea in aeternum* [6]. *»*

Quid autem in vita gesserit illa, quam post mortem Domini gloriosiorem [7] *inter omnes mulieres novimus, praeter quod evangelica pandit historia, nonnullis incertum habetur, quo vel cum quibus manserit* [8], *excepto quod in libro Actuum apostolorum legitur : « Erant apostoli perseverantes unanimiter in oratione, cum mulieribus, » et reliqua* [9]. *Ceterum veridica multorum relatio eam cum beato Lazaro fratre suo atque beata Martha sorore sua habet discessisse, ingruente persecutione plebis iudaicae, sicut et reliqui apostoli.*

Ipsa quoque vere apostola apostolorum, relictis illis, sicut apostolus dicit : « Quoniam verbum Dei sprevistis et indignos nos iudicastis, ecce convertimur ad gentium populos » [10], *ubi maris portus abebatur, Marsiliae civitatis finibus devenit, ubi reliquorum sanctorum vallata contubernio cum quibus illi erat grata societas, sicut apud incolas loci illius antiquorum scriptis retinetur et universorum hodieque narratione*

[1] *faceret* a été biffé, et une autre main a écrit : *faciens*.
[2] Il faut lire sans doute : *terrarum*.
[3] Cf. *Ps.* 18, 5 ; *Rom.* 10, 18.
[4] Faillon avait lu *peccatricem*.
[5] Cf. *Luc.* 7, 47.
[6] Ibid. 10, 42.
[7] Codex : *Gloriosiosiorem*. Faillon a omis *vitam*.
[8] Je ne sais pourquoi Faillon a ajouté un *S.* après *manserit*.
[9] Cf. *Act.* 1, 14.
[10] Cf. *Act.* 13, 46.

confirmatur, ad praenominatam etiam urbem <ad> verbi Dei gratiam spargendam gentibus devenit. Sed quia muliebri sexui noverat prohibitum publicis auditibus non debere divinum inferre sermonem, ad peragendum illud opus idoneum fratrem adhibuit Lazarum, ut sicut ille spiritu et corpore a Christo Domino resurrectionem promeruit obtinere, ita populos ad vitam spiritaliter suscitaret. Postea vero ad locum quem prius delegerant regressi, divino operi diutissime insistentes presentis vitae finem praeclaris virtutibus adipiscentes eternae vitae gaudiis inlati eius quem potissimum dilexerant faciem contemplantur.

Monstratur autem adhuc in loco ubi corpora Sanctorum tumulata noscuntur ecclesia in honore beati Maximi confessoris, praefatae civitatis antistitis [1], *mira magnitudine praeerecta, quae multis virtutibus illorum decorata, quamvis Saracenorum violentia illud in quo est regnum maneat permaxime desertum, horum parietum tamen adhuc subsistit decore.*

Quomodo autem Virzilliacensium Galliarum castro beata<e> Maria<e> Magdalenae, sanctissimi quoque Maximini episcopi perlata fuerunt pignora brevi stilo adnotanda sunt [2]. *Karlemanni* [3] *Francorum regis tempore, non fortuitu, ut opinor, sed divina providentia, Adalgarium* [4] *sanctae Edunensis ecclesiae episcopum praedicto castro monasterio quodam die contigit advenisse. Qui cum ceteris suis fidelibus Adelelmum inclitum militem secum adduxit. Qui miles frater erat Eudonis* [5] *religiosissimi praedicti coenobii archimandritae. Idem denique episcopus inter nonnulla religionis sermocinia mentionem intulit quanta dilectione beata Maria Magdalenae Christum persecuta fuerit. Unde diutius et prout dignum fuerat piis suspiriis sermones protrahentes praedictus miles intulisse fertur : « Huius, inquit, quam piis alloquiis veneramini, Mariae ab infantia vidi et cognosco locum sepulturae. » Quo audito praefatus abbas huius rei ardore Deo inspirante succensus genibus episcopi provolutus manus quoque praenominati fratris sui pro affectu deosculari gestiens tanto pro pignore rogitabat.*

Quid multa Praeparantur expense, eliguntur monachi cum militibus qui cum praedicto Adelelmo hoc opus peragere valerent. At ubi ad urbem Arelatensem perducti sunt, universorum relatu omnem illam regionem penitus vastatam atque desertam compererunt, ita ut ab eo loco nullus inveniretur hominum nisi tantum Saraceni qui vastitatem intulerant. Quo audito graviter perturbati, tandem beati Gregorii papę sententię recordati <sunt> dicentis : « Bonum opus nobis semper in

[1] *Praefatae civitatis* ne peut désigner que Marseille ; or, S. Maximin appartient à Aix. Si ce texte avait été rédigé dans le Midi, l'auteur aurait-il fait cette confusion ?

[2] *Sic.*

[3] Carloman, 879-884.

[4] Adalgaire, évêque d'Autun, 875-893.

[5] Eudes, abbé de Vézelay ; cf. René Louis, op. c., t. I, pp. 135, 170.

voluntate sit, nam ex divino adiutorio erit in perfectione. » *Huius ergo monitis roborati, prefati quoque episcopi vel abbatis orationibus confisi, ceptum aggredientes iter ad locum usque pervenerunt, quo sanctorum corporum pretiosissimum reconditum erat thesaurum* [1]. *At ubi celeriter gloriosissimę Marię Magdalenę beatique Maximini confessoris Christi collegerunt corpora, Saracenorum superveniente multitudine, vix prius ab speculatore super adventum eorum agnoverunt. Unde nimirum subito pavore perterriti sanctorum deposcunt presidia quorum pretiosa pre manibus gerebant pignora. Dei autem opitulante clementia, grandis inter eos exoritur nebula tandiu perdurans quousque, recedentibus nostratibus, ad grata pervenirent tuitionis loca. Obtinuit hoc protectrix nostra Maria, quę pio fonte prius abluerat crimina. Choruscantibus denique virtutum insigniis ad locum prospere perducuntur cęnobii Virzilliacensis* [2], *ubi postea multis enituit prodigiis, quod ipsa esset quę purgantem mundum noxis suis olim deterserat capillis. Intervenientilus ergo tuis, o domina, <meritis>, scelerum nostrorum multimoda deterge crimina, quę dici et esse meruisti Domini dilecta. Placeat igitur Domino nostro dilecto tuo ut reddat nos Deo Patri suo, cum quo vivit in unitate Spiritus sancti Deus per ęterna secula seculorum. Amen.*

[1] *Sic.*

[2] L'édition de Faillon s'arrête ici.

Post-scriptum. — En attendant la seconde partie du travail de M. H. Hansel (p. 136), nous signalerons l'article de Jean Misrahi, *A « Vita sanctae Mariae Magdalenae »* (BHL. 5456) *in an Eleventh-Century Manuscript*, dans *Speculum*, t. XVIII (1943), p. 335-339. Ce texte, comme l'avait remarqué M. Hansel à propos du groupe *BHL.* 5453-5456, prouve que la vie pénitente de Marie-Madeleine n'a pas d'abord été rattachée à la Provence, mais que, dès avant le x[e] siècle, les traits les plus caractéristiques de la Vie de S[te] Marie l'Égyptienne avaient été adaptés à la sainte de l'Évangile, sans toutefois préciser l'endroit de sa retraite.

Le lecteur attentif de la thèse sur Girart de Vienne s'apercevra que M. Louis mentionne dans sa bibliographie J. Gazay, *Études sur les légendes de sainte Marie-Madeleine et de Joseph d'Arimathie*, dans *Annales du Midi*, t. LI (1939), pp. 5-36, 113-168, 225-284, 337-389, mais s'abstient de s'y référer au cours de son exposé. Avec raison, certes, car ce long mémoire est plein d'une érudition mal assimilée et de multiples confusions.

M[lle] Delpierre a soutenu en 1948 une thèse à l'École du Louvre : *L'iconographie de sainte Marie-Madeleine dans l'art français, de l'époque romane à la fin du XVI[e] siècle.* Un bref résumé en a été publié dans la revue *Musées de France*, t. III (1948), p. 202-204.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Paul Peeters. *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine.* Bruxelles, Société des Bollandistes, 1950, 236 pp. (= *Subsidia hagiographica*, n° 26).

Le Père Paul Peeters, Président de la Société des Bollandistes, mettait la dernière main à l'ouvrage que nous annonçons, quand la mort vint le surprendre, le 18 août 1950.

En réunissant dans ce volume les six leçons qu'il avait faites naguère au Collège de France (Fondation Schlumberger), le savant orientaliste présente au public la synthèse des résultats acquis par un demi-siècle de recherches dans le domaine aussi varié qu'étendu de l'hagiographie orientale. Il met en évidence la constante interpénétration des anciennes littératures de l'Orient chrétien et montre notamment la part considérable qui revient dans l'élaboration des textes byzantins aux Orientaux hellénisés ou polyglottes. Il étudie enfin le cheminement, parfois déconcertant, des récits historiques et des légendes passant, par exemple, du grec en syriaque ou en arménien, du syriaque en arabe ou en géorgien, pour repasser plus tard, non sans quelque métamorphose, dans la langue originale ou dans un autre idiome.

L'ouvrage ne manquera pas d'intéresser, non seulement les hagiographes, les byzantinistes et les orientalistes, mais encore tous les historiens et philologues, auxquels les problèmes du bilinguisme littéraire et de l'interdépendance des civilisations ne peuvent rester indifférents.

Voici le titre des six leçons. 1 : *L'Orient.* 2 : *L'Égypte.* 3 : *La Syrie bilingue.* 4 : *Grecs hybrides et Orientaux hellénisants.* 5 : *Un saint hellénisé par annexion : Syméon stylite.* 6 : *Colonies orientales et centres polyglottes dans l'Empire byzantin.* En appendice (p. 165-219), une édition revue et mise à jour de l'important mémoire publié par le P. Peeters au lendemain de la première guerre mondiale : *Traductions et traducteurs dans l'hagiographie orientale à l'époque byzantine* (dans *Anal. Boll.*, t. XL, 1922). Enfin, un index des noms de personnes et un index des noms géographiques permettent au lecteur de retrouver rapidement, dans ce volume bourré d'idées et de faits, le renseignement qu'il cherche.

Enciclopedia cattolica, t. I-IV : *A-D*. Cité du Vatican (et Florence, éd. Sansoni), 1948-1950, 4 vol. in-4° de 2016 colonnes chacun, abondamment illustrés.

Entreprise sous la direction de Mgr Pio Paschini, recteur de l'Athénée pontifical du Latran, du P. C. Testore, S. J., rédacteur en chef, et de Mgr A. P. Frutaz, secrétaire général, cette nouvelle encyclopédie catholique s'inspire à la fois des exemples de ses aînées, la *Catholic Encyclopedia*, publiée à New-York de 1907 à 1922, et *Catholicisme*, commencé à Paris en 1947, et d'un modèle italien terminé à la veille de la dernière guerre, l'*Enciclopedia italiana*. De celle-ci elle a imité le format, la couverture, la disposition du texte, de la bibliographie et de l'illustration, bref tout ce qui regarde l'apparence extérieure. Aux deux autres elle a l'ambition, non point de se substituer, mais de fournir un pendant romain, plus complet, plus luxueux et parfaitement à jour. Le nom seul des trente membres du comité de rédaction garantit un contrôle sérieux et compétent des articles dans les domaines les plus variés, de l'archéologie chrétienne, confiée au Prof. Josi, à l'histoire des religions (Prof. N. Turchi), de l'ascétique (Mgr A. Romeo) à l'Orient chrétien (P. I. Ortiz de Urbina, S. J.), de la patristique (Prof. E. Peterson) à l'ethnologie et au folklore religieux (comte P. Dalla Torre), de l'art sacré (Prof. E. Lavagnino) à l'histoire de l'Église ancienne (P. B. Pesci, O. F. M.) et à la missiologie (Mgr S. M. Paventi). La liste des collaborateurs remplit près de sept pages in-quarto. Nous y rencontrons des représentants de tous les pays et de tous les ordres religieux qui ont à Rome un séminaire, une faculté de théologie, un institut archéologique ou historique. Chacun d'eux a été chargé de rédiger les articles qui relevaient de sa spécialité.

Le P. Walz, O. P., par exemple, a consacré quatre ou cinq colonnes à S. Dominique et le P. Balić, O. F. M., sept ou huit à Jean Duns Scot. La notice du P. Delehaye est due à Dom Mohlberg, qui avait déjà commémoré l'ancien Président des Bollandistes († 1941) dans les *Rendiconti della Pont. Accademia Romana di Archeologia*, t. XIX (1942-1943), p. 15-46 ; celle d'un autre hagiographe belge, le P. J.-B. Du Sollier ou Sollerius, écrite par Mgr Frutaz, marque bien les mérites de l'éditeur d'Usuard (on pourrait ajouter à la bibliographie les *Lettres inédites du bollandiste Du Sollier à l'historien Schannat*, dans *Anal. Boll.* LXII et LXIII). A propos du pape S. Denys, le Prof. C. Cecchelli tient déjà compte du mémoire publié ici même par le P. Loenertz en 1949 (t. LXVI, 1948). Traitant de l'hagiographie de Constantinople, le Prof. Josi ne manque pas de citer les *Origines du culte des martyrs*, du P. Delehaye ; il aurait trouvé une étude plus détaillée dans les *Saints de Thrace et de Mésie*, du même auteur (*Anal. Boll.* XXXI, 1912, 225-240). A propos de Constantin l'Acropolite, le P. Gordillo aurait pu renvoyer aux lettres de ce Byzantin qui ont été imprimées en 1933 avec un discours contenant des détails autobiographiques nouveaux (*Anal. Boll.* LI, 263-284). La Vie grecque du jeune S. Dosithée, dont P.-M. Brun a donné une réédition en 1932 dans le tome XXVI des *Orientalia christiana* (cf. *Anal. Boll.* LII, 413-415), a malheureusement échappé

au P. Candal, S. J. Des articles comme *Duchesne* (*Louis*) par Mgr Frutaz, *Cromazio* (*S.*) par Mgr Paschini, *De Rossi* (*Gio. B.*) par le Prof. Josi et maints autres mériteraient d'être signalés ici. Nous préférons laisser aux lecteurs le plaisir de les découvrir eux-mêmes : chaque fois qu'ils consulteront l'Encyclopédie vaticane, ils se féliciteront d'avoir eu sous la main un répertoire aussi commode, aussi richement illustré et aussi exactement au courant des derniers résultats de la recherche scientifique.

Il existe des tirés à part de certaines notices plus étendues. Nous en avons reçu un de Mgr Frutaz : *Diaconia* (Florence, 1950, in-16, 28 pp.) ; le texte et l'illustration, excellents l'un et l'autre, ne concernent pas uniquement les diaconies romaines, mais aussi celles de Gerasa, Pesaro, Naples, etc.

Grâce à l'inlassable dévouement et à la constante application au travail de ses rédacteurs, notamment du P. Testore et de Mgr Frutaz, l'*Enciclopedia cattolica* progresse à une allure étonnante : un nouveau volume de plus de 2000 colonnes est mis en circulation tous les six mois. Sauf obstacle imprévu, la fin de l'alphabet sera atteinte vers 1955 ou 1956. Dès maintenant, on peut dire que la publication fait grand honneur à ceux qui l'ont lancée ; elle constitue un ouvrage de référence absolument indispensable à toute bibliothèque de quelque importance. F. Halkin.

Enciclopedia ecclesiastica, t. III : *Ebn.-Giord.* ; t. IV : *Giorg.-Inq.* Milan, Vallardi, et Turin, Marietti, 1949-1950, 2 vol. gr. in-8°, 624, 625 pp., planches hors texte.

Les deux premiers tomes de cette Encyclopédie ecclésiastique avaient paru en 1942 et 1944 (cf. *Anal. Boll.* LXIV, 278-279). Après une interruption de cinq ans, deux nouveaux volumes sont sortis de presse, en mai 1949 et mai 1950. La haute direction reste aux mains de Mgr Bernareggi, évêque de Bergame, tandis que le secrétariat général, assuré d'abord par Mgr A. Meli, est confié, à partir du t. IV, à l'abbé L. Cortesi, professeur au séminaire de Bergame. Destinée en tout premier lieu au clergé italien, l'*Enciclopedia ecclesiastica* rendra service aussi en d'autres pays. Si beaucoup d'articles se bornent à condenser les renseignements fournis par des répertoires français, allemands ou italiens plus développés, le souci de mettre à jour l'information bibliographique est cependant manifeste pour ainsi dire à chaque page : quantité de mémoires publiés en ces dernières années dans des revues ou séparément sont déjà signalés aux lecteurs ; par exemple, l'opuscule du P. D. Mondrone sur la B^e^ (aujourd'hui S^te^) *Maria Goretti* (Rome, 1947) ou l'étude de Mgr Paschini sur les efforts faits au XVI^e^ siècle pour créer un évêché à Gorizia (dans *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, t. III, 1949, p. 165-190).

La démonstration par le P. Peeters de l'orthodoxie de Jacques de Saroug (*Anal. Boll.* LXVI, 1948 [paru en juillet 1949], p. 134-198) est sans doute arrivée trop tard pour être enregistrée, de même que — a fortiori — la contribution de Franz Dölger aux *Mélanges Paul Peeters* (*Anal. Boll.* LXVIII,

p. 5-26 : *Johannes « von Euboia »*). A propos de Photius et de S. Ignace de Constantinople, nous voyons cités les articles si neufs de F. Dvornik et du P. V. Grumel, mais non pas le *Schisme byzantin* (Paris, 1941) du P. Jugie, ni le *Photian Schism* du Prof. Dvornik (Cambridge, 1948). Sur la *Descriptio orbis romani* de Georges de Chypre il y avait lieu de consulter E. Honigmann, *Le Synekdèmos d'Hiéroklès* (Bruxelles, 1939), p. 49-70 ; quelques lignes sur Hiéroclès lui-même n'auraient pas été superflues. Concernant un autre Georges de Chypre, le patriarche Grégoire II de Constantinople, on s'étonne de ne pas voir mentionner l'autobiographie publiée par W. Lameere en appendice à ses recherches sur *La tradition manuscrite de la correspondance de Grégoire de Chypre* (Bruxelles et Rome, 1937), p. 173-191. Certains collaborateurs de l'*Enciclopedia ecclesiastica* montrent parfois trop de respect pour ce qu'ils appellent des « tradizioni antiche » (art. *Filippo diacono*) ou pour des Actes de martyrs prétendument contemporains (*Filippo d'Eraclea*). Le martyrologe romain, compilation tardive et sans valeur historique propre, ne devrait pas être indiqué en tête des références, comme une source ancienne ; le commentaire qui en a été donné dans le dernier volume des *Acta Sanctorum* (*Propylaeum Decembris*, 1940) aurait permis à peu de frais de réviser, voire de remanier, maintes notices relatives à l'hagiographie. La polémique en faveur de Gersen comme auteur de l'*Imitation* ne relève-t-elle pas d'un certain chauvinisme plutôt que du zèle objectif pour la vérité ?

F. Halkin.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, t. XI : *Caabeiro-Catulensis*. Paris, Letouzey et Ané, 1939-1949, in-4°, 1528 col.

Commencé en 1912 sous la direction de Mgr Baudrillart, continué par les professeurs A. De Meyer et Ét. Van Cauwenbergh, de l'université de Louvain, le *Dictionnaire* était arrivé, en 1938, à la fin du tome X et de la lettre *B* (cf. *Anal. Boll.* LIX, 357-358). Du tome suivant, un seul fascicule double parut avant la deuxième guerre mondiale. Après la tourmente, le reste du volume, soit 4 fascicules (63-66), ne put voir le jour qu'en 1948-1949. Il suffit de se rappeler le nouveau désastre qui anéantit, en 1940, la bibliothèque de l'*Alma mater*, pour comprendre et justifier ce long délai.

La réputation du recueil étant bien établie, nous n'avons pas à dire toutes les richesses d'information qu'on trouvera dans ce tome XI. Nous plaçant à un point de vue spécial, nous signalerons un certain nombre d'articles concernant l'Orient chrétien, particulièrement byzantin. Beaucoup de notices en ce domaine sont dues à des Assomptionnistes français, tels que les Pères Grumel, Gouillard et Janin ; à ce dernier sont échus notamment en partage les diocèses de l'Église grecque. Pour que notre liste ne soit pas tout à fait inutile, nous ferons suivre chaque rubrique d'une ou deux références à des travaux qui auraient été utilisés avec profit ou qui, parus trop récemment pour que les collaborateurs du *Dictionnaire* aient pu en tenir compte, aideront à compléter ou à améliorer leurs notices.

Cabasa, diocèse dans le delta du Nil ; cf. Maspero et Wiet, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte* (Le Caire, 1919), p. 108. *Cadoi*, évêché de Phrygie ; cf. Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, i. v. Kadoi. *Cadosia*, en Bithynie ; cf. J. Sölch, dans *Klio*, t. XI (1911), p. 409-414. *Calla*, Ste Callis, martyrisée avec S. Léonide de Corinthe ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 193-194, et *Comm. martyr. rom.*, p. 139-140. *Callinicos*, diocèse d'Osrhoène ; cf. E. Honigmann, dans Pauly-Wissowa, i. v. Leontopolis, n° 6, et dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, i. v. al-Raḳḳa. *Calliope*, martyr de Pergé en Pamphylie ; cf. *BHO.* 184 et *Anal. Boll.* XXXI, 325. *Callipolis* (Gallipoli), en Thrace ; cf. Pauly-Wissowa, i. v. Kallipolis, n° 4. *Callistrate*, martyr ; cf. *BHO.* 185. *Carpasia*, en Chypre ; cf. *Κυπριακαὶ σπουδαί*, t. XI (1947, publié en 1948 : tout ce tome est consacré aux saints de Carpasia, à commencer par l'ami de S. Épiphane, l'évêque Philon, qui est inscrit au Synaxaire de Constantinople, au 24 janvier, et est nommé dans le Synodicon de l'île, éd. N. Cappuyns, dans *Byzantion*, t. X, 1935, pp. 492, 500-501). *Carpos*, martyr de Pergame ; cf. *Anal. Boll.* LVIII, 142-176, et ci-dessus, pp. 2, 8, note 1, et 27, en note. *Carrae* ou Harrān, en Osrhoène ; cf. *Peregrinatio Aetheriae* (éd. Geyer, p. 65-69), commentée par A. Bludau (1927), p. 35-38, et par H. Delehaye, *Origines du culte des martyrs* [2], p. 213-214. *Catherine d'Alexandrie*, vierge et martyre légendaire ; cf. *BHO.* 26, *Anal. Boll.* XLI, 357-368, et surtout *Comm. martyr. rom.*, au 25 novembre (notice critique due au P. Peeters).

Dans un instrument de travail comme le *Dictionnaire*, qui doit mettre les chercheurs sur la bonne piste, n'est-il pas regrettable que certains documents historiques soient cités dans des éditions périmées ? C'est le cas, par exemple, pour la chronique du comte Marcellin (art. *Caius*, n° 16) et pour le *Synecdemus* d'Hiéroclès, dont le texte revisé et commenté par E. Honigmann (cf. *Anal. Boll.* LX, 235-236) devrait être consulté et mentionné à propos de tous les diocèses anciens.

Plusieurs articles, confiés à de savants spécialistes, ont pris les proportions de monographies étendues. C'est ainsi que l'antipape *Cadalus*, du XIe siècle, se voit octroyer 46 colonnes par le chanoine F. Baix ; la ville et le diocèse de *Cahors*, 42 col. (chan. E. Sol) ; *Calahorra*, 66 col. (Dom M. Alamo) ; *Cantorbéry*, 27 col. (W. A. Pantin) ; *Carmel*, 34 col. (P. Melchior de Sainte-Marie) ; *Carthage*, 84 col. (PP. Ferron et Lapeyre) ; *Cassien*, 30 col. (Dom M. Cappuyns), et *Cassiodore*, 60 col. (id.). Ces longues dissertations, pleines de renseignements précieux, apportent parfois des résultats nouveaux ; elles rendront incontestablement service. Mais nous ne serons pas seul à nous demander si elles sont bien à leur place dans un dictionnaire et si elles ne retardent pas trop la progression d'un répertoire aussi utile. Pour notre part, nous aurions préféré qu'on les eût réduites de quelques colonnes, de manière à faire place à une série de notices brèves, par exemple sur les sujets suivants, qui ont été totalement passés sous silence : Calantius et Carius, saints de Chypre (cf. *Anal. Boll.* XXVI, 253 et 267). Callista (ou Callistus), martyr(e), en qui le P. Delehaye reconnaissait un des trois enfants de Ste Théodote de Nicée (*Anal. Boll.* XLIX, 47-49). Canidius, compagnon de martyre de S. Eugène de Trébizonde (cf. *BHG.*[2], pp. 43, 84-85). Castor, martyr alexandrin, inscrit au vieux martyrologe d'Orient (*Act. SS.*, Nov. II, 1, p. lxi), à l'hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 516-517) et au synaxaire (*Synax. Eccl. CP.*, col.

57) ; cf. *Anal. Boll.* XL, 64, 77. Candida, martyre en Perse (F. Nau, *Revue de l'Orient chrétien*, t. XX, 1915-1917, p. 23-24 ; cf. *Anal. Boll.* XXXVIII, 1920, 409). Cartérius, martyr de Tavium en Galatie (ibid., 379-382). Cattidius, martyr (*Synax. Eccl. CP.*, col. 869, l. 37), dont le nom a été déformé par Baronius (voir l'article *Cantidius*) et qui semble avoir joui d'un culte en Cappadoce (*Anal. Boll.* LVI, 144 : *Κατίδος*).

Le *breviarium Cambrense* n'est pas un manuscrit de Cambrai (art. *Candidianus*), mais un abrégé gallois du martyrologe hiéronymien ; cf. *Anal. Boll.* XXXII, 369 ss. (*Cambria* est le nom latin du Pays de Galles).

F. Halkin.

Marcel Richard. *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*. Paris (5e), Centre de documentation du C. N. R. S., 1948 [1949], in-8°, xv-132 pp. (= *Publications de l'Institut de recherche et d'histoire des Textes*, 1).

Dans un livre excellent, intitulé *Les Manuscrits* (Paris, 1949), le spécialiste français de la codicologie, le professeur A. Dain, n'a pas hésité à qualifier ce *Répertoire* d'« instrument de travail incomparable » (p. 77). L'éloge n'est pas exagéré. Reprenant, perfectionnant et mettant à jour la liste des *Kataloge griechischer Handschriften* dressée en 1924 par O. Schissel (cf. *Anal. Boll.* XLIV, 148-149), l'abbé Richard s'est efforcé de faire un relevé aussi complet que possible des bibliothèques qui possèdent des manuscrits grecs et d'indiquer pour chaque fonds le nombre des codices et les catalogues à consulter. Son *Répertoire* ne compte pas moins de 529 numéros, plus un très grand nombre de rappels non numérotés. Cette abondance ne nuit en rien à la clarté. On peut même dire qu'un des mérites les plus évidents du volume, c'est de n'être pas hérissé, comme le *Wegweiser* de Weinberger (1930), d'une multitude de sigles et de signes à déchiffrer péniblement, mais de rester parfaitement lisible et immédiatement intelligible.

En tête viennent quelques ouvrages généraux (comme le *Verzeichnis der Bibliotheken*, dans la préface d'Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand*, t. I, 1937, p. xxi-lviii), puis les « catalogues spécialisés » (mss. bibliques, patristiques, astrologiques, alchimiques, hagiographiques, liturgiques et médicaux) et les « catalogues régionaux » (ceux d'Omont pour la France, la Belgique, les Pays-Bas, la Suisse ; ceux d'Emidio Martini pour l'Italie, et ainsi de suite). Les neuf dixièmes du *Répertoire* sont remplis par la liste des villes où se trouvent aujourd'hui des manuscrits grecs. Le classement des localités en un seul ordre alphabétique, déjà adopté par Schissel, offre d'incontestables avantages ; on peut toutefois se demander, avec H. Rabe (*Gnomon*, t. I, 1925, p. 108), si le groupement par pays n'eût pas été préférable. Chaque fois qu'un catalogue (livre ou article de revue) décrit des manuscrits de plusieurs langues, les nos des manuscrits grecs sont soigneusement relevés : innovation des plus pratiques pour le chercheur, à qui elle permet, par exemple, de trouver tout de suite, dans les quatorze gros recueils du *Catalogue*

of Additions to the Manuscripts in the British Museum publiés en quatre-vingts ans, la description des 478 manuscrits grecs acquis parmi tant d'autres de 1783 à 1920 (cf. Dain, op. c., p. 76). Les renvois aux catalogues spécialisés ou régionaux indiquent avec précision les pages qui concernent tel ou tel fonds. Ces renvois déjà nombreux auraient encore pu être multipliés : sous Maihingen, Bâle, Nikolsburg, etc., une référence au *Catalogus codicum hagiogr. graecorum Germaniae, Belgii, Angliae* (1913) n'eût pas été de trop ; de même, sous Cassel, un renvoi au *Verzeichnis* d'Ehrhard.

En vue d'une prochaine réédition, voici quelques *addenda*. Les manuscrits de Grottaferrata ont reçu une numération progressive ; une table de concordance a été publiée en 1934 sous le titre de *Codices Cryptenses, Prospetto generale della segnatura... dei codici... di Grottaferrata...* (32 pp. in-4°). Dans les *Κυπριακαὶ Σπουδαί*, t. III, p. 115-154, P. Kirmitsès a décrit en 1939 les mss. 44 à 64 de la bibliothèque archiépiscopale de Leucosie. Trois mss. du monastère de Myrsinidion, à Chio, ont été signalés par E. Sabramès dans *Ἑλληνικά*, t. IV (1931), p. 483-485. Les annotations de Papadopoulos-Kérameus concernant les mss. de Kosinitza ne sont pas à vrai dire un catalogue, mais elles en tiennent lieu dans une certaine mesure (*Ὁ ἐν Κπ. ἑλληνικὸς σύλλογος*, Suppl. au t. XVII, 1886-1887, p. 25-64). D'après B. Mystakidès, dans *Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. VII (1930), p. 80-81, six mss. de Trébizonde auraient été achetés en 1923 par le Musée des Antiquités d'Istanbul. Un autre ms. de la même région, jadis au monastère de Saint-Georges *τοῦ Περιστεριώτου* (cf. A. Papadopoulos-Kérameus, *Τραπεζουντιακά*, dans *Vizanti skij Vremennik*, t. V, 1898, p. 678-680), a été acquis en 1945 par la Bodléienne, à Oxford ; il contient un synaxaire d'été, que nous analysons au tome II (1950) des *Mélanges Henri Grégoire*, p. 307-328. Les 21 mss. liturgiques conservés dans le trésor du patriarcat orthodoxe de Constantinople ont été décrits par le Prof. G. A. Sotiriou, *Κειμήλια τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου* (Athènes, 1938), p. 65-98. A défaut d'une description, qui n'a pas encore paru dans le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, à Bruxelles, on trouvera un facsimilé des mss. II. 2404 (fragment daté de 976) et II. 4836 (*Panarion* d'Épiphane, achevé le 1er mars 1281) dans l'*Album palaeographicum codicum graecorum* des Prof. Lefort et Cochez (Louvain, 1932), pl. 87 et 97.

F. Halkin.

Robert Devreesse. *Codices Vaticani graeci*, t. III : *Codices 604-866*. Cité du Vatican, Bibliothèque Vaticane, 1950, in-4°, xv-511 pp. (= *Bibliothecae apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti*).

Du catalogue analytique des manuscrits grecs du fonds Vatican — un des plus riches qui soient au monde — le tome Ier (1923) portait la signature du cardinal G. Mercati et de Pio Franchi de' Cavalieri. Dans la préface au tome II, édité quatorze ans plus tard (1937), Mgr Devreesse exprimait l'espoir qu'un délai moins long s'étendrait avant la publication du tome III, dont il avait déjà

commencé la rédaction. La seconde guerre mondiale a retardé jusqu'en 1950 l'achèvement de ce volume, alors que les 14 premières feuilles d'impression sont datées de mars 1938 à avril 1940. Nous trouvons dans ces quelque 500 pages la description très détaillée, suivant les instructions en vigueur, de 263 manuscrits se rapportant tous aux sciences sacrées. L'hagiographie y est fort bien représentée, notamment par la série des nos 793 à 826, où il n'y a que des Vies de saints. Il suffit de comparer au présent in-quarto le catalogue des manuscrits hagiographiques grecs de la Vaticane publié en 1899 par le P. Delehaye et Pio Franchi de' Cavalieri pour mesurer les progrès réalisés dans le domainede l'« inventorisation » et pour apprécier à leur juste valeur les mérites d'un labeur aussi désintéressé que celui de Mgr D. et de ses émules : c'est grâce à des dépouillements systématiques comme ceux des *Codices Vaticani graeci* qu'il sera possible, un jour, de réaliser le projet ambitieux d'une *Bibliotheca hagiographica graeca manu scripta*. En attendant cette échéance encore lointaine, voici quelques renseignements glanés dans le tome III et qui complètent nos propres répertoires.

Le ms. **629**, écrit en 1550, contient la *Philotheos Historia* de Théodoret, *BHG.* 1439-1440. — Ms. **636**, XIIIe s., f. 1-3 : *Euthaliana* sur S. Paul, *BHG.* 1453-1459. — Ms. **644**, f. 348v-349, « manu posteriore » (XIVe-XVe s. ?) : catalogue de reliques de Notre-Seigneur, de la Vierge et d'une trentaine de saints. — Ms. **658**, XIVe s., f. 194v-201v : *ἐκ τοῦ βίου τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Φιλήμονος, inc. Ἀδελφός τις τοὔνομα Ἰωάννης ἐκ τῆς Παραλιωτῶν ὁρμώμενος ;* même texte dans le ms. **735**, XIVe s., f. 288-289v ; autre texte sur le même abbé Philémon l'anachorète, *inc. Ἔλεγον περὶ τοῦ ἀββᾶ Φιλ. ὅτι καθεῖρξεν ἑαυτόν*, dans quatre mss. du XIVe s. (**703**, f. 226-234v ; **710**, f. 155-169v ; **730**, f. 105-111 ; **737**, f. 148-155v) ; s'agirait-il du prêtre ermite S. Philémon inscrit au 14 décembre dans le synaxaire copte ? — Ms. **659**, XVIe s., f. 97-101 : éloge de l'apôtre S. André, *BHG.* 107. — Ms. **662**, XIIIe s., f. 236-237v : vision de S. Pachôme, extraite non pas des *Paralipomena*, mais de la *Vita tertia*, § 105-109 in. (éd. HALKIN, p. 308[18]-311[21] ; cf. p. 63*-64*). — Ms. **663**, XVe s., f. 1v-6v, et ms. **730**, XIVe s., f. 221-224 : Vie de S. Dosithée (cf. *Anal. Boll.* LII, 1934, 413-415). — Ms. **687**, XVIe s., f. 1-145v : dispute de S. Grégentius avec un juif, *BHG.* 706 ; f. 200-244v : *De gestis in Perside*, *BHG.* 802-804 ; f. 245-259 : apologie du juif Théodose sur l'incarnation, cf. *BHG.* 810-811. — Ms. **697**, XIIIe-XIVe s., f. 130-132v : *Index apostolorum*, cf. *BHG.* 154 ; f. 132v-134v : Vies des Prophètes, *BHG.* 1588. — Ms. **702**, XVIe s., f. 132v-155v : Vie de S. Silvestre, *BHG.* 1631. — Ms. **703**, XIVe s. (cf. *Anal. Boll.* XXI, 1902, p. 6), f. 191v-203v et 287v-290 : extraits et abrégé de la *Philotheos* de Théodoret ; f. 234v-236v : vision de S. Pachôme extraite de la *Vita altera*, § 69-71 (éd. cit., p. 241[21]-246[4]) ; f. 291-292v : Ïambes en l'honneur des coryphées des apôtres, c'est-à-dire des SS. Pierre et Paul, *inc. Ἐρημοβατῶν Ἰσραὴλ ὁ δραπέτης ;* f. 294-302 : extraits des Vies métaphrastiques de Ste Xéné-Eusébie, des moines martyrs du Sinaï, de S. Euthyme et de S. Théodose. — Ms. **712**, XIIIe s., f. 20-21 et 21-22 : acolouthies de S. Joannice le Jeune et de S. Andronic le Jeune, martyr ; il n'eût pas été superflu d'indiquer la date liturgique de ces deux offices. — Ms. **721**, XIVe-XVe s., f. 109-

146 : acolouthie de S. Athanase de Lavra, et non pas de S. Athanase d'Alexandrie, comme l'indiquait la table de notre *Catal. Graec. Vatic.*, p. 305. — Ms. **724**, XVI^e^ s., f. 275-286 : discours sur les chaînes de S. Pierre, *BHG.* 1486. — Ms. **729**, XIV^e^ s., f. 146, au milieu d'apophtegmes des Pères : histoire de Philentolus (cf. *Anal. Boll.* LXIII, 1945, 56-64 ; LXIV, 256). — Ms. **730**, XIV^e^ s., f. 279^v^-282^v^ : récits « utiles à l'âme », à commencer par celui du soldat adultère ressuscité pour faire pénitence, *BHG.* 1318. — Mss. **731**, XIII^e^-XIV^e^ s., f. 1-93 ; **732**, XI^e^ s., f. 1-179^v^, et **858**, XIV^e^ s., f. 1-210^v^ : *Apophthegmata Patrum*, cf. *BHG.* 1443-1444 et 1445. — Mss. **734**, copié en 1290-1291, f. 4-10, et **735**, XIV^e^ s., f. 2-5 : Vie de S. Jean Climaque, *BHG.* 882. — Ms. **738**, XII^e^ s., f. 203^v^-266^v^ : exemplaire incomplet du *Pré spirituel*, *BHG.* 1441-1442. — Ms. **768**, f. 1-2^v^ et 228-229^v^ (feuilles de garde, XI^e^ s.) : fragments de la Vie de S. Spyridon, *BHG.* 1647. — Ms. **772**, f. 120 (feuille de garde palimpseste en demi-onciale du IX^e^ siècle) : fragment d'une Passion des S^tes^ Agapé, Irène et Chionia différente de *BHG.* 34 ; il s'agit en réalité des chap. 11-13 de la Passion métaphrastique de S^te^ Anastasie et de ses compagnes, *BHG.* 82, et le fragment doit donc être rajeuni d'au moins un siècle. — Ms. **787**, XIV^e^ s. : ménée de mai à août ; Mgr D. y relève 14 fêtes qu'il qualifie de « notandae », sans doute parce qu'il ne les a pas rencontrées dans l'édition romaine des ménées ; elles figurent toutes dans le synaxaire de Constantinople, éd. DELEHAYE, à l'exception d'une seule : S. Alexandre évêque d'Iconium et martyr (21 août). — Ms. **864**, fin du XIV^e^ s., f. 1-192 : Histoire Lausiaque, *BHG.* 1435-1438 ; f. 192-425^v^ : collection homilétique comprenant notamment le discours de Nectaire sur la fête de S. Théodore, *BHG.* 1768, l'histoire de l'image romaine de la Vierge, *BHG.* 1067, et le sermon de Georges de Nicomédie sur la Vierge au pied de la croix, *BHG.* 1139.

Le grand ouvrage, malheureusement inachevé, d'A. Ehrhard (cf. *Anal. Boll.* LXIII, 1945, 263) a rendu maints services à Mgr D., qui le cite souvent. S'il était pourvu d'une table des manuscrits dont il contient l'analyse, il aurait sans aucun doute été mentionné à propos des codices suivants : **651**, homiliaire d'Isidore de Thessalonique (EHRHARD, t. III, p. 711-713) ; **657**, homiliaire attribué à Théophane Kérameus, archevêque de Taormina, mais restitué par Ehrhard à Philagathos, hiéromoine et prédicateur à Rossano et en Sicile sous Roger II et ses successeurs (t. III, pp. 645, 679) ; **670**, sermons de Jean Plousiadénus, évêque de Méthone, traduits du latin (EHRHARD, t. III, p. 524, à la fin de la note) ; **716**, homélies sur l'évangile de S. Jean, avec un discours de Nicolas Cabasilas sur l'Ascension (f. 3-10^v^) et les *Acta Iohannis*, *BHG.* 916-917 (f. 257-316 ; EHRHARD, t. II, p. 305).

L'index général remplit 47 pages (463-509). Nous l'aurions souhaité plus complet encore. Les noms des saints n'y sont pas toujours repris quand le document qui les concerne (Vie, Passion, éloge, etc.) est classé sous un nom d'auteur vrai ou supposé. La *Vita Antonii*, par exemple, doit être cherchée à Athanasius, non à Antonius ; la Vie de S. Théodore Studite n'est pas mentionnée sous Theodorus Studites, mais seulement sous Michael monachus, etc. L'index des incipit forme un utile Appendice : *Initia operum quae inedita vel minus nota visa sunt* (p. 441-462). F. HALKIN.

Cyrus Giannelli. *Codices Vaticani graeci : Codices 1485-1683.* Cité du Vatican, Bibliothèque Vaticane, 1950, in-4°, xxviii-536 pp. (= *Bybliothecae apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti*).

Imprimé de janvier 1941 à mai 1950 et publié deux mois à peine après le tome III que nous venons d'annoncer, ce nouveau volume du Catalogue des manuscrits grecs de la Vaticane ne lui fait pas suite immédiatement : passant d'un bond par-dessus quelque six cents numéros, il contient l'analyse extrêmement (on serait parfois tenté de dire : excessivement) minutieuse et détaillée des codices 1485 à 1683. De ces 199 recueils, 63 proviennent du Collège grec de Rome ou Collège Saint-Athanase, 36 de l'abbaye grecque de Grottaferrat après de Frascati et 14 du monastère calabrais du Patir près de Rossano. L'ensemble est fort varié, puisqu'il comprend aussi bien des classiques, d'Homère à Libanius, et des œuvres profanes byzantines ou modernes, comme les commentaires d'Aristote ou le poème inédit de Jean Acciaiuoli sur les exploits de Charles-Quint, que des écrits religieux de toute espèce : livres liturgiques, homélies, compilations ascétiques, commentaires de la Bible et des Pères, chaînes exégétiques, etc. L'hagiographie n'y tient peut-être pas autant de place que dans le volume de Mgr Devreesse ; elle peut cependant revendiquer un nombre de manuscrits fort élevé, beaucoup plus élevé que ne le laisserait soupçonner le *Catalogus codicum hagiogr. graecorum bibliothecae Vaticanae*, publié par les Bollandistes en 1899. Celui-ci, en effet, ne mentionnait qu'une trentaine de n^{os} sur les 199 que décrit le nouveau catalogue. Or ce chiffre doit être plus que doublé, si l'on veut tenir compte de tous les documents hagiographiques signalés par M. Ciro Giannelli. Nous ne pouvons songer à en donner ici la description complète. Voici du moins une série d'indications sommaires, en guise de supplément aux listes bollandiennes de manuscrits hagiographiques. Nous mettons entre crochets nos propres remarques et additions ; tout le reste est dû à l'érudition et à la perspicacité de M. G.

Le ms. **1636**, copié en 1064, à l'exception d'une cinquantaine de feuillets qui remontent au x^{e}-xi^{e} s. et d'une vingtaine qui sont du xii^{e}, contient le seul exemplaire connu de ce que Mgr Ehrhard appelle le type B du « panégyrique » italo-grec annuel (*Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. und homil. Literatur*, t. II, p. 175), c'est-à-dire un recueil de légendes pour les principales fêtes fixes de toute l'année suivi d'homélies pour certains dimanches et pour les fêtes mobiles. Des 64 textes que renferme ce ms., près de la moitié nous intéressent directement : Nativitas B. M. V., *BHG.* 1082 ; Crucis exaltatio et inventio 430, 403, 409 ; P(assio) Demetrii 496 ; Michaelis miraculum 1282 ; P. Philippi ap. 1525 ; Praesentatio B. V. 1104 ; P. Aecaterinae 31 ; Acta Andreae ap. 94 ; P. Barbarae 213 ; Acta Nicolai 1350 cum homilia 1362 ; P. Luciae 995 ; Translatio Stephani 1650 ; hom. de Innocentibus 824 ; Vita et miracula Basilii 247-256, 258-259 ; P. Theodori 1750 ; P. Blasii 276 ; P. XL Sebastenorum 1201 ; P. Georgii 671-672 ; hom. de Iohanne Baptista 848,

de Petro et Paulo 1497 ; P. Panteleemonis 1413 ; hom. de Cruce 430, de Thoma ap. 1839-1841, de martyribus omnibus 1183 ; Vita Mariae Aegyptiacae 1042 ; hom. de B. V. dolorosa 1139 ; Georgii encomium a. Theodoro quaestore [cf. *Anal. Boll.* XXXI, 96]. Les trois derniers nos occupent les fol. 191v-210v, du XIIe siècle. L'homélie pseudo-chrysostomienne *de tribus pueris* (*P. G.*, t. LVI, col. 593-600), que le P. Delehaye a signalée dans le ms. 1641, se lit aussi dans les codices **1633, 1636** et **1652**.

Dans le ms. **1629**, XIe s., outre le panégyrique de S. Philogone, *BHG.* 1532, et d'autres œuvres de S. Jean Chrysostome, M. G. a découvert les restes d'un ménologe prémétaphrastique de mars : ce sont, sur trois feuilles de garde, du Xe-XIe s., des fragments de la Passion de Conon l'Isaurien et de celle de Codratus de Nicomédie, correspondant au texte du fameux ms. paléoslave appelé codex Suprasliensis (cf. Ehrhard, op. c., t. I, p. 593-603). Il a consacré à ces précieux vestiges d'un recueil disparu une étude approfondie qui a paru, en 1948, dans le *Mémorial Louis Petit*, p. 95-112.

Le ms. **1633**, Xe-XIe s., décrit trop rapidement par le P. Delehaye (*Anal. Boll.* XXI, 8), contient deux douzaines de textes qu'il n'a pas jugé bon de relever : Indictionis principium, *BHG.* 820 ; de Cruce 430 ; de Maria et Ioseph in Bethleem descriptis (*P. G.*, t. XXVIII, col. 944-957) ; de Stephano 1654 et 1657 ; de Innocentibus 824, 825 et *P. G.*, t. LXI, col. 697-700 ; de Annuntiatione homiliae quattuor ; de B. V. Maria 1110 ; de Mamante [1021] ; de Thoma ap. 1839-1841 ; de martyribus omnibus 1183 ; de apostolis et martyribus (*inc.* ut Passio Theodori 1750) ; de Iohanne Baptista 848, 867, 859 ; protevangelium Iacobi 1046 ; Basilii miracula 253-254, 258 ; Vita Eusebii Alexandrini 635 ; Acta Andreae et Matthiae 109.

Item, dans l'homiliaire **1641**, Xe-XIe s., qui est un « panégyrique » italogrec, comme les codices 1631, 1633, 1636 et 1673, on trouve six nos qui ne figurent pas dans le catalogue bollandien : de S. Thoma [*BHG.* 1839-1841], de martyribus 1183, de Iohanne Baptista 847 et 848, de Dormitione B. V. 1144 (le début seulement) et l'homélie sur le recensement à Bethléem, que nous venons de rencontrer dans le ms. 1633 et qui se lit aussi dans le ms. **1673**.

De même encore, dans le ms. **1587**, daté de 1389, M. G. signale sept homélies que notre prédécesseur avait omises en 1899, mais auxquelles il a fait place, dix ans plus tard, dans la seconde édition de la *BHG.* : de tribus Hierarchis 747 ; de B. V. Maria 1139, 1148, 1156 ; de Cruce 440 ; de Thoma ap. [1839-1841] ; de martyribus 1188. A noter aussi, f. 353v-357v, une prière des 318 Pères de Nicée (*inc. Εἰρήνης πρύτανι*), suivie de la liste de leurs noms [cf. *BHG.* 1431*bis*]. — Ms. **1673**, XIe s., ajouter l'homélie *BHG.* 1497 sur les SS. Pierre et Paul et celle sur le recensement à Bethléem.

Des sermons de Manuel II Paléologue (ms. **1619**, XVe s.), le P. Delehaye n'a indiqué que le premier et le dernier. Celui-ci, consacré au Précurseur, n'est pas acéphale ; seule manque l'initiale *X* du premier mot *Χρεών*. Le no 2, f. 15-29v, sur Ste Marie l'Égyptienne, n'est pas moins « hagiographique » que les autres.

Le ms. **1628**, XIe s., recueil d'homélies de Chrysostome disposées suivant l'ordre du calendrier [cf. Ehrhard, op. c., t. II, p. 221-224], ne renferme pas moins de 17 textes qui ont leur no d'ordre dans la *Bibliotheca hagiographica graeca :* Babylas 208, Juventin et Maximin 975, Bernicé et Prosdocé 274,

Pélagie 1477, Barlaam 222, Romain 1601, Martyrs d'Égypte 1192, Ignace 816, Philogone 1532, Lucien 998, Mélèce 1244, Drosis 566, Eustathe 644, les martyrs en général 1188, Julien 967, Paul ap. 1460*bis*, Maccabées 1008-1009. — Ms. **1630**, XI^e s., homélies de Chrysostome sur Lucien, *BHG.* 998, Mélèce 1244 et Eustathe 644. — Ms. **1637**, XI^e s., homélie du même sur S. Paul 1463.

Les mss. **1496**, XIII^e-XIV^e s. ; **1592**, XI^e s. [cf. EHRHARD, op. c., t. II, p. 213, note 1] ; **1651**, XI^e-XII^e s., et **1653**, XI^e s., contiennent parmi d'autres discours de Grégoire de Nazianze les éloges des SS. Mamas, Basile, Maccabées, Cyprien, Grégoire de Nysse et Athanase [*BHG.* 1021, 245, 1007, 457, 716 et 186]. — Le ms. **1675**, XI^e s., f. 103-108^v, contient aussi le premier de ces six discours.

Dans le ms. **1604**, XIII^e-XIV^e s., après l'homiliaire de Jean Xiphilin, on trouve quatre homélies de « Théophane Kérameus » ; [à ce prédicateur italo-grec, fameux en son temps, il faudrait donner son vrai nom de Philagathos, restitué par Ehrhard, op. c., t. III, p. 631-681 ; voir p. 638 quelques lignes sur le ms. 1604].

Après les homiliaires, passons aux ménées et ménologes. Ms. **1508**, XIV^e-XV^e s., ménées d'octobre-novembre et de mars, avec, au 31 mars, un canon en l'honneur de S. Hypace de Gangres et un synaxaire de S. Hypace « de Mélitène » [sic ? ; cf. *Synax. Eccl. CP.*, au 27 mars, col. 564-566 : S. *Acace* de Mélitène]. — Ms. **1510**, daté de 1431, ménées de mars à mai, avec synaxaires développés ; à noter, au 31 mars, un canon de S. Hypace évêque d'Ancyre [de Gangres ?] et, au 17 avril, un canon de S. Acace de Mélitène ; suivent des récits édifiants relatifs à S^te Thaïs, au carrier Euloge, à la patricienne Anastasie, etc. ; [sur le moine Carour de Ptolémaïs en Thébaïde, voir l'épître de l'évêque Ammon, *BHG.* 1397, dans *S. Pachomii Vitae graecae*, éd. HALKIN, p. 113]. — Ms. **1515**, copié en 1382, ménées de janvier-février, avec synaxaires identiques à ceux du ms. M, éd. DELEHAYE. — Ms. **1516**, XV^e s., f. 254-260^v : fragment d'un ménée d'octobre. — Ms. **1531**, XV^e s., ménée de décembre, sans synaxaires ; on y a inséré (f. 54-56^v, XVI^e s.) une Vie brève et un Miracle de S. Nicolas (cf. G. ANRICH, *Hagios Nikolaos*, t. I, p. 205-209). — Ms. **1558**, XVI^e s., ménée de juin. — Ms. **1559**, daté de 1545, ménée de juillet, avec les mêmes synaxaires que le ms. **1573** et une Passion inédite de S^te Paraskève (f. 197-201^v), qui se rencontre aussi dans les mss. 1573 et **1581**. — Ms. **1560**, XVI^e s., ménée d'août. — Ms. **1590**, XIV^e s., ménée de juillet. — Ms. **1602**, écrit en 1542, ménée de septembre.

Le ms. **1613**, connu sous le nom de « ménologe de Basile II », est en réalité un synaxaire [cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. XXIII-XXIV]. Au contraire, les « ménologes » des mss. **1537**, **1540**, **1541**, **1544** et **1546**, et le fragment de ménologe du ms. **1516**, f. 261-274^v, sont des calendriers liturgiques, munis parfois de petites pièces métriques extraites de l'office (*ἀπολυτίκια*, *κοντάκια*).

Parmi les *γεροντικά* et recueils analogues, il y a aussi quelque chose à glaner. Ms. **1524**, X^e-XI^e s., f. 42^v-53 : récits d'Anastase sur les moines du Sinaï (cf. *BHG.*, p. 202, n° 9) ; f. 101-102 : Vie de S. Éphrem, cf. *BHG.* 586. — Ms. **1571**, f. 75-80^v, XI^e s. : sept extraits des *Vitae Patrum* et du Pré spirituel, suivis de l'histoire édifiante de la vierge captive éditée par E. Cerulli [cf. *Anal. Boll.* LXIV, 255-256]. — Ms. **1589**, X^e s., f. 20-29^v : Vie prémétaphrastique de S. Chariton, éditée par G. Garitte [cf. *Anal. Boll.* LX, 230 ; LXIV, 254] ; f. 29^v-51^v : Vie de S. Antoine, *BHG.* 140. — Mss. **1599**, X^e s., et **1632**, XII^e

s. : *Apophthegmata Patrum*, recension proche de celle du ms. 1624 de Berlin analysé par Bousset et collection publiée par Nau, *BHG.* 1445. — Ms. **1600**, XII^e^ s., fol. 8^v^-11^v^ : Vie de Jean Climaque [*BHG.* 882].

Quelques acolouthies méritent d'être mentionnées. Ms. **1508**, XIV^e^-XV^e^ s. : acol. de S. Georges (3 nov.) et de S^te^ Parascève (26 juillet). — Ms. **1536**, copié vers 1500, f. 284-291^v^ : acol. de Philarète le Calabrais (8 avril). — Mss. **1529** et **1537**, XVI^e^ s. : office italo-grec de la Fête-Dieu.

Dans les marges d'un évangéliaire italo-grec du XII^e^ s. (ms. **1601**), une main du XIII^e^-XIV^e^ s. a ajouté entre autres la mention des fêtes suivantes : S. Jean le moissonneur, au 22 février [cf. *Anal. Boll.* LXVI, 290, note 4, et 294] ; S. Nicodème, au 12 mars [cf. ibid. XXIII, 46] ; S. Philippe d'Argyrion, au 12 mai [cf. ms. **1606**, f. 130 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 186] ; S. Conus, au 3 juin [cf. *Anal. Boll.* XXI, 25 et LVII, 434-436] ; enfin, au 25 mai, *τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰουν(ία?)*, [qui doit être S. Jéjunius, fêté précisément ce jour-là ; cf. *Anal. Boll.* LIV, 258].

Dans le ms. **1495**, XII^e^ s. [cf. Ehrhard, op. c., t. III, p. 3, note], f. 98-102 et 97, les trois fragments de la Passion de S. Eustache, *BHG.* 642, ont été soigneusement identifiés par M. G. — Ms. **1499**, XV^e^ s., f. 9-12^v^ : neuf chapitres extraits de la Vie de S. Niphon [cf. *Anal. Boll.* LIX, 300 ; LX, 242 ; LXIV, 251-252]. — Ms. **1506**, écrit en 1024 (et non au XII^e^ s.), f. 78^v^-80^v^ : index apostolorum, *BHG.* 154. — Ms. **1538**, XV^e^ s., f. 177-185^v^ : lettre d'Abgar, *BHG.* 1704 ; f. 87^v^-92^v^, 215^r-v^, 93-94^v^ : Vie de Sisinnius et Sisinnodore (éd. L. Allatius, *De templis Graecorum recentioribus*, 1645, p. 133-135) ; f. 248^v^-281 : Passio Marinae 1167. — Mss. **1546**, XVI^e^ s., f. 95^v^-96^v^, et **1571**, f. 1-2^v^, XV^e^ s. : éloge métrique de la Vierge par Jean Lampadarius (*inc.* *Ἦν πάλαι προεκήρυξαν*). — Dans le ms. **1572**, qu'il date du X^e^ s., M. G. a pris la peine de préciser quels sont les 9 Miracles de S. Démétrius, les 5 de Cosme et Damien, les 10 de Théodore. — Ms. **1576**, copié en 1619, p. 1-81 : recension brève des *Martyrs de Palestine* d'Eusèbe, *BHG.* 1193 ; p. 83-114 : fragment d'une liste, *BHG.* 1182, des martyrs traités par Eusèbe dans son Histoire ecclésiastique [il ne s'agit pas, hélas ! de la *συναγωγὴ τῶν ἀρχαίων μαρτυρίων* composée par Eusèbe avant 311 ; cf. Ehrhard, op. c., t. I, p. 1-18]. — Ms. **1595**, feuilles de garde en onciale du IX^e^ s. : fragments d'homélies sur la Croix [*BHG.* 433, 430]. — Le ms. **1596** serait du X^e^-XI^e^ s. ; Ehrhard, op. c., t. II, p. 432, le croit du XII^e^-XIII^e^. — Ms. **1598**, feuilles de garde, XV^e^ s. : fragment de la Vie de S. Martinien, *BHG.* 1177. — Ms. **1608**, XI^e^ s., f. 153-170^a^ : Miracles de Cosme et Damien (*BHG.* 385, 387), n^os^ 1-3, 9-11, 14-18 et 20, et non 1-3, 9-12 et 17. — Le ms. **1631** [cf. *Catal. Graec. Vatic.*, p. 141-143] serait du XI^e^ s. — Ms. **1646**, daté de 1118, f. 250-265^v^ : documents sur S. Maxime le Confesseur, *BHG.* 1231-1233 ; f. 268^v^-275 : éloge de la Vierge par Proclus, *BHG.* 1110. — Ms. **1650**, écrit en 1037, f. 34-34^v^ : notice euthalienne de S. Paul, *BHG.* 1459. — Ms. **1652**, XII^e^ s., f. 1-2 : fin des *Acta Andreae*, *BHG.* 100 ; f. 131-132^v^ : fragment de la Passion d'Aréthas, *BHG.* 166. — Ms. **1664**, XVI^e^ s., f. 240^v^-245^v^ : notice de S. Marc, différente de *BHG.* 1035 et 1036, en dépit d'une note d'A. Mai [ce texte inédit ne serait-il pas à comparer au ms. Patmos 736, f. 156 ?]. — Ms. **1669**, f. 319-350^v^, XI^e^ s. : Vie de Chrysostome, avec l'*inc.* de *BHG.* 875, puis abrégé de 876.

Les hagiographes seront particulièrement reconnaissants à M. G. du soin

qu'il a pris d'identifier les textes qui les intéressent en indiquant chaque fois le n° de la *BHG*. Il n'a guère manqué à cette louable habitude que dans le cas de certaines homélies, par exemple celles de Macaire Chrysocéphale (ms. 1597 : *BHG*. 129 Angeli, 1294 Michael et Gabriel, 932 Iohannes theol., 852 et 860 Iohannes Baptista).

C'est sans doute pousser un peu loin le scrupule de l'exactitude que de mettre entre crochets, dans les références à des travaux modernes, le n° de la première page d'un article de revue ou d'un chapitre de livre, sous prétexte que les imprimeurs ne paginent pas les titres. Mais on pardonnera volontiers cet excès de précision, comme aussi une certaine affectation de purisme dans l'orthographe (bybliotheca, Danihel, conlectio...) et dans le style (*quo de* pour *de quo*, *Obcursus* pour *Praesentatio* [*hypapante*] et *Adsumptio Christi* pour *Ascensio*...), si l'on songe à la masse énorme de renseignements sûrs dont nous sommes redevables à la science, au labeur et à l'acribie de M. G.

F. Halkin.

Berthold Altaner. *Patrologie. Leben, Schriften und Lehre der Kirchenväter*. 2e éd. Fribourg en Brisgau, Herder, 1950, xx-492 pp. (= *Herders theologische Grundrisse*).

Patristic Studies, vol. 75, 81-84. Washington, The Catholic University of America Press, 1946, 1949-1950, xix-303, xviii-239, xxviii-267, xxiii-115 et xvi-147 pp.

Publiée d'abord en 1938 (cf. *Anal. Boll.* LVI, 449-450), la *Patrologie* du professeur Altaner a connu un succès peu banal. Traduite successivement en italien, en français, en espagnol, en magyar, elle doit paraître bientôt en anglais à New-York. La deuxième édition dans la langue originale, retardée par la destruction de la bibliothèque personnelle de l'auteur et par le marasme économique de l'Allemagne depuis 1945, ne se borne pas à reproduire le texte primitif. Elle vise à l'améliorer constamment, d'après les résultats des travaux les plus récents, et à l'enrichir de nouvelles références qui mettent tout de suite le chercheur sur la bonne piste. Bien que la préface soit datée du 1er février 1950, plusieurs mémoires publiés en 1949 ou même après y sont déjà cités et utilisés. C'est ainsi que la thèse du P. Peeters sur l'orthodoxie de Jacques de Saroug (*Anal. Boll.* LXVI, 134-198) est résumée p. 303 et son argumentation déclarée convaincante. Parmi les écrivains qui n'étaient pas mentionnés dans la première édition et bénéficient dans la seconde d'une notice plus ou moins développée, nous relevons trois hagiographes : « Agathange », le panégyriste de S. Grégoire l'Illuminateur (voir maintenant P. Peeters, *Le Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, 1950, p. 78-82) ; l'auteur anonyme de la Vie prémétaphrastique de S. Chariton, publiée en 1941 par G. Garitte (cf. *Anal. Boll.* LX, 230 ; LXIV, 254) ; et Basile de Séleucie, qui nous a laissé, dans ses *Miracles de Ste Thècle*, un tableau pittoresque de la dévotion populaire dans un des pèlerinages les plus fameux au ve siècle (cf. *Anal. Boll.* XLIII, 49-57).

Le commentaire dum artyrologe romain, qui remplit le dernier volume des *Acta Sanctorum* (1940), est mentionné en bonne place (p. 182) ; il y aurait peut-être lieu d'y renvoyer le lecteur à propos des martyrs perses (p. 186, n° 18) et de S. Maxime le Confesseur (p. 470-473). Les Vies de saints seraient commodément désignées par leur n° d'ordre dans la *Bibliotheca hagiographica graeca*, dans la *Bibl. hag. latina* ou la *Bibl. hag. orientalis*, où l'on trouvera le détail des éditions anciennes et modernes. Ce n'est pas précisément une Vie des SS. Cyr et Jean que nous devons à Sophrone (p. 192), mais plutôt un panégyrique suivi de Miracles (cf. *Anal. Boll.* XLIII, 19-32). Sur la continuation de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe par Rufin, voir P. Van den Ven, *Encore le Rufin grec*, dans les *Mélanges L.-Th. Lefort* (*Muséon*, 1946), p. 281-294. Le *Supplément aux Acta sincera de Ruinart*, par E. Le Blant, n'est pas de 1923, mais de 1882. Le P. Peeters a écrit sur Évagre le scolastique quelques pages qui méritent d'être signalées (*Anal. Boll.* LXV, 1947, 35-40). L'édition Basset, avec traduction française, du synaxaire jacobite copte-arabe (p. 183) a paru par tranches dans les tomes I, III, XVI et XVII de la *Patrologia orientalis;* mais l'édition Forget, avec traduction latine, publiée de 1905 à 1926 dans le *Corpus Scriptorum christianorum orientalium*, bien qu'elle ne puisse passer pour parfaite ou définitive, est à la fois plus sûre et plus pratique. Par contre, les *Versions grecques des Actes des martyrs persans sous Sapor II*, éditées par le P. Delehaye, ne se trouvent réunies que dans la *Patrologia orientalis*, t. II, fasc. 4 (1905).

Des cinq volumes de *Patristic Studies* qui nous sont arrivés en dernier lieu, trois sont des dissertations présentées par des religieuses : *Nature and the Vocabulary of Nature in the Works of Saint Cyprian*, par la Sœur Mary Tarcisia Ball ; *Consolation in Saint Augustine*, par la Sœur M. Melchior Beyenka ; *Saint Augustine's de Fide rerum quae non videntur*, par la Sœur Mary Francis McDonald (vol. 84). Celle-ci annonce dans le sous-titre : « a critical text and translation with introduction and commentary » ; elle n'a pas collationné moins de 26 manuscrits sur les 29 dont elle a eu connaissance par les catalogues. La thèse de Dom Gerard L. Ellspermann, O. S. B., est consacrée à un sujet plus vaste : *The Attitude of the Early Christian Latin Writers toward Pagan Literature and Learning* (vol. 82). Les œuvres de Minucius Félix, de Tertullien, de S. Cyprien, d'Arnobe, de Lactance, de S. Hilaire, de S. Ambroise, de S. Jérôme, de Rufin et de S. Augustin ont fourni à l'auteur une série de passages parfois contradictoires, qu'il s'efforce d'éclairer l'un par l'autre, non sans recourir aux commentaires de prédécesseurs aussi compétents et sagaces que P. Monceaux, P. de Labriolle et H.-I. Marrou. On s'étonne que le bel ouvrage du Prof. J.-R. Palanque, *Saint Ambroise et l'Empire romain* (cf. *Anal. Boll.* LII, 395-401), n'ait pas été consulté : la doctrine et la pratique de l'évêque de Milan concernant le paganisme y sont analysées et intégrées dans l'ensemble de ses idées politiques (p. 355-364). Quant à la dissertation de l'abbé Robert Wilde, *The Treatment of the Jews in the Greek Christian Writers of the First Three Centuries* (vol. 81), après deux chapitres préliminaires sur les relations des Juifs avec le monde païen et l'attitude des écrivains grecs profanes à l'égard des Juifs, elle passe en revue les auteurs grecs chrétiens depuis les Pères apostoliques jusqu'à S. Pierre d'Alexandrie et s'arrête particulièrement à S. Justin et à Origène. Les « homélies clé-

mentines » et autres apocryphes examinés brièvement dans le dernier chapitre (p. 212-225) ne sont peut-être pas tous du IIe ou du IIIe siècle, du moins dans la forme où ils nous sont parvenus. On ne peut faire grief à l'auteur d'avoir ignoré l'important volume du professeur Marcel Simon, paru presque en même temps : *Verus Israel, Étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire romain* (Paris, 1948). Sur un sujet connexe à celui qu'a traité R. Wilde, on lira maintenant : W. Wilbrand, *Ambrosius von Mailand und sein Verhältnis zum Judentum*, dans *Veritati, Festgabe für J. Hessen* (1949), p. 156-161 ; B. Blumenkranz, *Les auteurs chrétiens latins du Moyen Age sur les Juifs et le Judaïsme*, dans la *Revue des études juives*, t. CIX (1948-1949), p. 3-67 et suite. F. Halkin.

Elizabeth Dawes - Norman H. Baynes. *Three Byzantine Saints. Contemporary Biographies translated from the Greek.* Oxford, Blackwell, 1948, xv-275 pp.

Pour se faire une idée de la manière de vivre et de penser des petites gens dans l'Empire byzantin, rien ne vaut la lecture des Vies de saints, œuvres doublement « populaires » puisque écrites pour être lues par le peuple et mettant en scène des épisodes de l'existence quotidienne. C'est pourquoi le professeur Baynes, voulant rendre accessibles au grand public quelques-uns de ces documents d'histoire sociale, a fait choix de trois biographies rédigées par des contemporains et illustrant trois régions différentes : Constantinople (S. Daniel le stylite, Ve siècle), l'Asie Mineure (S. Théodore le Sycéote, fin du VIe siècle), et Alexandrie (S. Jean l'Aumônier, † 619 ou 620). Il a revu d'un bout à l'autre la traduction anglaise faite par Mlle Dawes et l'a pourvue de brèves introductions et de notes sommaires « destinées simplement à répondre à certaines questions qui pourraient surgir dans l'esprit du lecteur » (p. VII). Agréablement présenté, l'ouvrage ne manquera pas d'atteindre son but. A la multitude des gens cultivés qui ne lisent pas le grec il fera apprécier le charme et l'intérêt d'un genre de littérature trop souvent dédaigné. L'exemple donné par la traductrice et son savant mentor mériterait d'être suivi pour d'autres Vies de saints et en d'autres langues modernes.

Tandis que dans ses *Byzantinische Legenden* (Iéna, 1911 ; cf. *Anal. Boll.* XXXI, 348-349) H. Lietzmann avait réuni sous un même titre un texte historique (la Vie de S. Daniel le stylite), un conte moral (la légende de S. Martinien), un récit extravagant (la Vie de Syméon le fou) et une série d'extraits du *Pré spirituel*, le prof. B. n'a retenu que trois pièces, mais trois pièces de valeur, dont la critique moderne se plaît à reconnaître l'information sérieuse, même si le surnaturel et le merveilleux y tiennent une place qui déconcerte nos contemporains.

Nous ne dirons rien de la traduction, qui nous paraît fidèle, claire et judicieusement écourtée des longueurs inutiles ou fastidieuses. Voici quelques remarques concernant l'introduction et l'annotation. Peut-on affirmer sans

restriction que « l'incubation est encore pratiquée dans les églises de l'Europe méridionale » (p. XIII) ? Sur le « background of miracle » qui est « omniprésent » dans les trois biographies (p. XIV), voir aussi H. DELEHAYE, *Les recueils antiques de Miracles des saints*, dans *Anal. Boll.* XLIII (1925), surtout p. 64 ss. Pour identifier un saint de l'Église grecque, plutôt que la première édition du *Kalendarium manuale* de Nilles (1879), il faudrait citer la seconde (1896-1897) ou mieux encore le *Synaxarium Eccl. CP.* (1902). La Parthénopolis dont il est question au § 89 de la Vie de S. Daniel (cf. p. 84) pourrait être la ville de ce nom que Pline signale en Bithynie (*Hist. nat.*, V, 148).

Le biographe de Théodore est nommé dans le titre de la pièce : « Georges, disciple du saint, prêtre et higoumène du monastère de Sycéon ». L'édition de Théophile Joannou (1884), la seule qui existe (cf. *BHG.* 1748), n'offre pas un texte très sûr ; au § 23, par exemple, il faut corriger *προβολή* en *παραβολή*. Les mentions de cultes locaux inconnus d'ailleurs, tels celui de S. Heurétès à Iopolis (ou Ionopolis ?) et de S. Irénicus à Mazamia (§§ 13 et 36), ont été dûment relevées par le P. Delehaye dans ses *Origines du culte des martyrs* [2], p. 157. A propos de S. Autonome de Bithynie et de S. Platon d'Ancyre (p. 189), un renvoi au même répertoire n'aurait pas été superflu.

Quant à S. Ménas et à la prétendue confusion entre différents homonymes (p. 265), la compilation d'O'Leary ne peut que brouiller les idées ; il fallait consulter la notice du P. Peeters dans le dernier volume des *Acta Sanctorum : Comm. martyr. rom.* (1940), p. 511-512 ; à compléter maintenant par l'ouvrage posthume du même auteur : *Le Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (1950), p. 32-41. L'année de la mort de S. Jean l'Aumônier (p. 270) n'a pas encore été établie avec certitude ; il y a des raisons pour la fixer en 620 plutôt qu'en 619 (cf. *Anal. Boll.* LXV, 287). Sur le voyage d'un capitaine de vaisseau qui serait allé en vingt jours d'Alexandrie aux îles de Bretagne (p. 217), le commentaire de R. S. Lopez, *Relations anglo-byzantines du VIIe au Xe siècle*, dans *Byzantion*, t. XVIII (1948), p. 145-147, intéressera sûrement le lecteur britannique. L'opuscule du moine Kléopas Koikylidès sur le monastère de Choziba, près du Jourdain (p. 187), étant rédigé en grec moderne, rendra peu de service aux non-hellénistes ; la Vie de S. Georges, abbé de cette « laure », est du moins doublée d'un traduction latine (*Anal. Boll.* VII, 97-114, 336-359). Enfin, pour situer avec précision certaines localités de la capitale et de sa banlieue, on recourra dorénavant à la *Constantinople byzantine* du P. R. Janin (Paris, 1950). F. HALKIN.

A. VASILIEV. *Life of David of Thessalonica.* Extr. de *Traditio*, t. IV (New-York, 1946), p. 115-147.

ID. *The « Life » of St. Peter of Argos and its Historical Significance.* Ibid., t. V (1947), p. 163-191.

Le Nestor des études byzantines fait preuve d'une activité que l'âge ne réussit pas à ralentir. Parmi les publications qu'il nous a envoyées en ces dernières années, voici deux études d'hagiographie hellénique, extraites l'une et l'autre de l'excellente revue d'histoire ancienne et médiévale éditée à New-York sous le titre de *Traditio* par le professeur Stéphane Kuttner et Dom Anselme Strittmatter.

Bien que postérieure de cent quatre-vingts ans à la mort du saint, la Vie de David de Thessalonique (*BHG.* 493) nous a conservé sur son étrange ascétisme de « dendrite » et de reclus, sur son ambassade auprès de Justinien et de Théodora, ainsi que sur plusieurs personnages de l'époque, des renseignements que M. Vasiliev a raison de considérer comme authentiques. Avant de résumer le document et d'en commenter les passages les plus intéressants, il montre quelles étaient les lacunes de notre information avant l'édition princeps de V. Rose en 1887. Plus loin, il mentionne le panégyrique de S. David, tiré par Latyšev du ms. Vatican grec 1107 (cf. *Anal. Boll.* XXXII, 320), et la Vie brève, imprimée également en 1912 par le même Latyšev dans le second fascicule de son Ménologe anonyme. Il ne manque pas de signaler aussi les notices consacrées à David dans les livres liturgiques anciens et les répertoires modernes, tant slaves que grecs. A propos de la mosaïque découverte en 1927 dans la petite église Saint-David de Thessalonique, il rappelle le récit édifiant sur l'image miraculeuse du Christ τοῦ *Λατόμου* (*BHG.* 798) et recommande avec des éloges mérités le beau mémoire du P. V. Grumel (*Échos d'Orient*, 1930, p. 157-175). Il réserve enfin quelques pages, ornées de deux fac-similés, à l'iconographie du solitaire juché dans son arbre.

Il ne sera peut-être pas inutile de relever quelques confusions, erreurs et omissions regrettables. Au tome III de son *Ueberlieferung und Bestand*, Ehrhard n'énumère pas « plusieurs manuscrits de Vatopédi contenant un panégyrique et deux Vies de David, » dont la première aurait été compilée comme le panégyrique par Macarius Macrès et qui seraient toutes deux des abrégés « of the *Menaea* type » (p. 117). Aux quatre endroits indiqués en note, Ehrhard ne décrit qu'un codex de Vatopédi, le n° 637, et un de Jérusalem, le n° 17 ; or le premier renferme un panégyrique qui commence tout juste par les mêmes mots que celui qui a été publié par Latyšev sous le nom de Manuel Paléologue et le second est exactement celui où il a trouvé la seconde partie de son Ménologe. Deux autres mss. de l'Athos contiennent aussi la Vie de notre S. David : Lavra E 182, XII^e^ s., et Koutloumous 206, copié en 1551 (Ehrhard, op. c., t. II, pp. 618, 617). Rien d'étonnant si la *BHG.* ne mentionne pas la version en grec moderne insérée par Agapios Landos dans sa *Καλοκαιρινή* (Vasiliev, p. 116) : le P. Delehaye dit expressément dans sa préface (p. VII) qu'il ne relève pas ce genre de compositions en langue vulgaire quand le texte original est connu. Le *Μέγας συναξαριστής*, que M. V. regrette de n'avoir pu atteindre (p. 117), reproduit le résumé de la *Καλοκαιρινή*. Le ms. de l'Escurial qui contient la Vie de S. David n'est pas coté V. 11. 3 (p. 118), mais Y. II. 3 (cf. *Anal. Boll.* XXVIII, 358). Les *ἀναφοραί* que le saint homme reçoit de l'archevêque Aristide au moment de s'embarquer pour Constantinople (§ 15) n'étaient certainement pas « some suggestions » (p. 122). Le passage cité dans la note 49 (p. 132) ne reflète pas « directement ou indirectement » un texte d'Eusèbe ; c'est un emprunt textuel à S. Paul, comme l'indiquent et l'auteur lui-même par les mots *ἀποστολικῶς εἰπεῖν* et la référence *Hebr.* XI, 38 marquée dans les trois éditions. Il n'était pas bien difficile « d'identifier les sources » (p. 128) où certains auteurs ont puisé leur

prétendue science concernant une translation des reliques de S. David à Pavie ; il suffisait de lire le § 9 des *Acta SS.*, Iun. V, 178, pour être renvoyé au *Sanctuarium Papiense* de Jacques Gualla (1505) : le « David eremita » qui figure dans cette liste de reliques trouvées à San Pietro in Ciel d'Oro n'est sûrement pas le nôtre. Sur les martyrs Théodule et Agathopus de Thessalonique, pourquoi citer (p. 136, note 63) trois compilations modernes : le martyrologe romain (d'après Nilles !), le Ménologe oriental de l'archimandrite Serge (Moscou, 1876) et le *Biographical Dictionary of the Saints* de Holweck (1924), plutôt que le commentaire du martyrologe hiéronymien (*Acta SS.*, Nov. II, 2, 1931, p. 174), où le P. Delehaye énumère tous les témoignages qui comptent ?

Comme la Vie de S. David, celle de S. Pierre, évêque d'Argos († vers 922), n'a été publiée qu'à la fin du XIX^e^ siècle (*BHG.* 1504). Elle ne manque pas non plus d'intérêt pour l'historien. On comprend donc aisément que le prof. Vasiliev ait songé à la faire connaître et à en examiner surtout les passages qui concernent les incursions des pirates arabes de Crète, la famine qui désola le Péloponnèse et les invasions dévastatrices des « Barbares », c'est-à-dire des Bulgares. A propos de ces dernières, il invoque aussi le témoignage contemporain d'un autre document hagiographique : la Vie de S. Luc le jeune (*BHG.* 994). Des quatre homélies de S. Pierre d'Argos qui sont recensées dans la *BHG.*, il ne résume que l'oraison funèbre de S. Athanase de Méthone, un Sicilien de Catane réfugié à Patras et qui prit part au concile de Constantinople en 879 ; mais il ne laisse pas de signaler dans les deux discours sur la Conception de S^te^ Anne et dans le panégyrique des SS. Cosme et Damien quelques allusions aux envahisseurs slaves toujours menaçants. Il rapproche enfin de son héros trois autres saints de la même époque et de la même région : Nicon Metanoeite de Sparte, Marthe abbesse de Monembasie et Barbarus « le saint populaire du Péloponnèse, qui peut avoir vécu sous Michel II le Bègue » (p. 189).

M. V. a basé presque tout son travail sur la monographie de Chr. Papaoikonomos, *Ὁ πολιοῦχος τοῦ Ἄργους ἅγιος Πέτρος* (Athènes, 1908), qu'il déclare « entièrement inconnue hors de Grèce » (p. 169). Il ignore donc que Mgr Louis Petit en a donné, il y a un quart de siècle, une description concise, mais suffisante, dans sa *Bibliographie des Acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. 236, et qu'il en a indiqué là deux exemplaires conservés l'un dans sa bibliothèque privée (aujourd'hui à la Vaticane), l'autre chez les Bollandistes. M. V. croit avoir été le premier à faire usage, en 1898, de la Vie éditée dix ans auparavant par Cozza-Luzi ; mais, dès 1895, le P. Delehaye l'avait enregistrée dans la première édition de la *BHG.*, p. 108. Un manuscrit de Patmos, le n° 262, daté de 1192, renferme une notice brève de S. Pierre d'Argos, dont la fin a été publiée naguère en fac-similé par M. et M^me^ Lake (cf. *Anal. Boll.* LVII, 407). Sur S. Barbarus, M. V. ne semble connaître que le discours de Constantin Acropolite (*BHG.* 220) ; le P. Delehaye a pourtant publié, en 1910, avec le texte d'une Passion ancienne, une étude des plus intéressantes sur les avatars de cet énigmatique martyr transformé tardivement en anachorète (*Anal. Boll.* XXIX, 276-301 ; cf. LXVI, 1948, 66).

L'article du P. Henri Rickenbach, O. S. B., dont M. V. mentionne (p. 165, note 5) l'édition italienne parue dans le *Bessarione*, t. V (1899), p. 449-469, a été imprimé aussi en allemand : *Der hl. Petrus von Argos, sein Leben und seine Schriften*, dans les *Schweizer-Blätter für Kunst und Wissenschaft*, 1900, p. 1-27. Nous ne voyons pas sur quels arguments s'appuient Papaoikonomos (pp. 20-21, 57-58) et Vasiliev (p. 174 et note 43) pour attribuer la composition de la Vie de S. Pierre à son disciple et successeur, l'évêque Constantin d'Argos. Quant à la date de rédaction : « shortly after 927 » (p. 174 et note 44), empruntée par le savant russe au prof. N. Bees (*Ἑλληνικά*, t. I, 1928, p. 349-350), le raisonnement qui a servi à l'établir nous paraît manquer de rigueur. A propos de S. Nicon, nous sommes heureux d'avoir l'occasion de signaler l'article où le prof. G. Sotiriou rend compte des fouilles effectuées à Sparte et les éclaire à la lumière du *Βίος*, *BHG.* 1366 (*Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας τοῦ ἔτους 1939*, p. 107-118) ; cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XLIII (1950), p. 202-203. F. Halkin.

Alice Curtayne. *Saints and Scholars : The Spade-work.* Dans *The Irish Ecclesiastical Record*, 5e série, t. LXX (1948, 1), p. 33-39.

L'auteur, dont nous avons signalé autrefois certains ouvrages (*Anal. Boll.* XLVIII, 234 ; L, 231 ; LI, 215 ; LII, 151), attire l'attention sur les difficultés dont s'entoure la rédaction d'une Vie de saint irlandais, même parmi ceux qui sont restés populaires et semblent le mieux connus. Elle souligne la nécessité de fouiller quelques-uns des plus anciens sites monastiques et propose en exemple les travaux entrepris ou achevés à Cahercommaun, à Lough Gur et surtout à Nendrum (cf. *Anal. Boll.* XLIV, 188). Le cas de S. Senán d'Inis Cathaigh lui paraît un des plus intéressants. Aucun des sites où les Vies signalent un établissement de ce saint n'a été exploré, sauf Bishop's Island, au large de la côte du comté de Clare, dernier refuge du vieux moine quand Inis Cathaigh devint trop fréquenté pour être considéré encore comme une retraite paisible. Or, S. Senán est remarquable par le choix des lieux où il établit ses monastères. Ce sont toujours des îles, situées sur le cours de rivières, près de leur embouchure dans l'océan : Iniscara, non loin de la rivière Lee ; Inis Luinge, dans le Shannon ; Deer Island et Inis Tuaiscert, sur la rivière Fergus ; Iniscoarach, au large de Quilty, au comté de Clare ; Iniscunla, encore sur la rivière Fergus ; et enfin Inis Cathaigh, au sud de Kilrush, dans l'estuaire du Shannon. Pourquoi cette ressemblance entre les divers sites ? On a suggéré que S. Senán s'était donné pour tâche d'effacer jusqu'au souvenir des anciennes divinités des rivières et de la mer, en plantant la croix partout où survivaient des vestiges de leur culte. En tout cas, les traditions qui rapportent ses faits et gestes, s'il en subsiste, ne sauraient être recueillies que dans ces endroits et dans leurs environs. Ces recherches devraient s'accompagner d'explorations archéologiques aussi sérieuses que possible. On y joindrait ce qu'offrent les textes, narratifs ou lyriques. Il en est d'autres que les Miracles

de Senán, publiés par Charles Plummer, auxquels Mme C. fait allusion en en soulignant la pauvreté : Vies latines, Vies irlandaises, *Amra*, anecdotes (dont nous avons naguère publié trois spécimens, *Anal. Boll.* LXVI, 199-230) et poèmes divers (imprimés par nous dans *Irish Texts*, t. IV, 1934, p. 68-97). Tout cela contient pas mal de détails qu'il conviendrait de passer au crible de la critique. Dans un monde impécunieux, il s'écoulera encore du temps, sans doute, avant que tout soit mis en œuvre pour la gloire de ce saint irlandais en particulier : les fouilles coûtent cher. Cependant, comme pour les autres saints, l'Institut de Folklore de Dublin met ses soins à réunir ce qui concerne Senán, et nous tirerons peut-être encore de nos papiers, s'il plaît à Dieu, une édition satisfaisante de la Vie latine en vers (*BHL.* 7573). P. Grosjean.

John Mooney. *Eynhallow : The Holy Island of the Orkneys.* Deuxième édition. Kirkwall, Mackintosh, 1949, viii-188 pp., ill.

Id. *The Cathedral and Royal Burgh of Kirkwall.* Deuxième édition. Ibid., 1947, xv-251 pp., ill.

Ce n'est pas seulement la description archéologique et l'histoire détaillée de la petite île d'Eynhallow et de ses ruines que présente, en une édition revue et augmentée, le vétéran des antiquités orcadiennes. Il s'attache surtout à démontrer qu'Eynhallow fut considérée, dès les plus lointaines origines chrétiennes, comme un lieu sacré, comme l'île sainte par excellence de l'archipel.

Sur l'*insula Apemma, Apperma, Apennea, Apennia vel Apennina* et le monastère cistercien qui y aurait existé, le principal passage reste la notice de L. Janauschek (*Origines Cistercienses*, t. I, Vienne, 1877, p. 101). Le diligent historien cistercien a rencontré ce nom, qu'il n'identifie pas avec certitude, dans diverses listes de monastères, de basse époque, qui en fixent la fondation soit en 1201, soit en 1296. Les variantes *Apenna in rasula Orcadra* (sans doute pour : *Apenna in insula Orcade*), d'un manuscrit du xve siècle apparement, et *Orchates in insulis*, de Henriquez (*Fasciculus Sanctorum Ordinis Cisterciensis*, Cologne, 1631), n'apportent rien d'utile. Ni le volume d'index du P. Canivez (*Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciensis*, t. VIII, Louvain, 1941), ni l'*Onomasticon Goedelicum* du P. Edmond Hogan (Dublin, 1910), ni aucun autre auteur, que nous sachions, ne parle d'Apemma (Apennia). M. M. montre cependant qu'il n'est pas impossible que les listes utilisées par Janauschek aient conservé un nom sous lequel a pu être connu le monastère des Orcades dont l'abbé avait été un certain Laurent, consacré plus tard, en 1175, abbé cistercien de Melrose par l'évêque Jocelin de Glasgow (Chronique de Melrose, éd. J. Stevenson, *Chronica de Mailros*, dans le tome XLIX du *Bannatyne Club*, Édimbourg, 1835, p. 87 ; cf. A. O. Anderson, *Early Sources of Scottish History*, Édimbourg, 1922, t. II, p. 296). Il n'a pu cependant, à notre avis, démontrer sans conteste que l'ancien établissement monastique dont il décrit les ruines sur la petite île d'Eynhallow était cistercien. Dans la seconde moitié du xiie siècle, on imagine fort bien que l'abbé d'un petit monastère celtique soit entré dans l'Ordre de Cîteaux. Quant

au nom, sous ses variantes diverses, ne serait-ce pas une corruption de *Pomona*, qui désignait, en latin du moyen âge, l'île de Hrossey, la principale des Orcades ? Il y aurait lieu, en tout cas, de comparer le plan relevé par M. M. avec ceux des fondations cisterciennes récemment étudiés par le P. Anselme Dimier, O. C. R., en un ouvrage que nous présenterons prochainement aux lecteurs de ce Bulletin.

M. M. relève des traces du culte de S. Ninian dans l'appellation nordique de l'île de North Ronaldsay : Rinansey ou Rinarsey, conservant la forme celtique Ringan (p. 28). Il relate le passage à Eynhallow de S. Rognvald, neveu de S. Magnus (p. 36), et signale que les fêtes de leurs patrons étaient encore observées par les insulaires en 1633. Ceux-ci gardèrent l'habitude de certains pèlerinages jusqu'au siècle suivant, bien que les saints qu'on y vénérait restent inconnus (pp. 51, 58, 86). L'auteur rappelle (p. 79) l'incrédulité de Guillaume, troisième abbé cistercien de Melrose, devant les miracles attribués à son prédécesseur S. Waltheof (*BHL.* 8783-8784). Nous n'accepterions que sous bénéfice d'inventaire la théorie qui rapporte à un saint picte homonyme le patronage de divers lieux de culte portant le nom de S. Columba d'Iona (p. 91), comme celle qui étend jusqu'aux Orcades, d'après son biographe Jocelin de Furness (*BHL.* 4646), l'activité missionnaire de S. Kentigern (p. 92).

Du même auteur, nous avions loué en son temps le livre sur *St. Magnus, Earl of Orkney* (*Anal. Boll.* LV, 148). Il a étudié depuis l'histoire de la cathédrale qui porte le nom du comte et conserve ses reliques avec celles de son neveu S. Rognvald, fondateur de l'église. Il appartient à des spécialistes du droit public écossais et scandinave d'apprécier les lumières qu'apporte ce travail sur le régime de la propriété. Par une anomalie assez rare, la cathédrale n'a jamais été, à proprement parler, bien d'église. Elle fut aux comtes, successeurs de S. Rognvald, pendant plus de deux siècles, avant d'appartenir, depuis 1486, au Conseil de la ville et aux bourgeois de Kirkwall.

P. GROSJEAN.

L. HUYGHEBAERT. *Sint Hubertus, patroon van de jagers, in woord en beeld. Historie, legende, folklore.* Anvers, De Sikkel, 1949, in-4°, 362 pp., frontispice, illustrations.

L'auteur de cet ouvrage considérable, dont nous recommandons la lecture à tous les fervents du folklore, porte jusque dans son nom de famille — ainsi qu'il l'a remarqué lui-même — un signe de la dévotion singulière qu'il a conçue pour S. Hubert (*Hugbertus*). Pourtant, c'est par un chemin détourné qu'il vint à la rencontre du grand évêque de Liège. Spécialiste averti de l'étude des races canines, M. Huyghebaert fut assez naturellement enclin à observer le rôle du chien dans la vie populaire et sa représentation dans les arts figurés. De la sorte, il s'occupa non seulement des us et coutumes de la chasse, mais aussi des remèdes, naturels et surnaturels, employés par les hommes contre le terrible fléau de la rage. Or, S. Hubert, pour le peuple chrétien, surtout en Occident, est, depuis de longs

siècles, l'illustre protecteur de la vénerie et le guérisseur attitré de la rage.

En 1927, lors du XII^e centenaire de la mort du saint, M. H. rédigea en français — un peu plus hâtivement qu'il ne l'eût souhaité — un petit volume de circonstance, dont nous avons loué ici même (XLV, 359) les aspects instructifs et le pittoresque de bon aloi. Par la suite, la maison anversoise « De Sikkel », qui affectionne les belles publications, demanda à l'auteur une édition flamande de son livre, plus complète et plus largement illustrée. Ce fut pour M. H. une diversion opportune durant les loisirs forcés de la guerre, non seulement de réunir la documentation graphique dont on peut admirer aujourd'hui l'abondante variété, mais aussi d'élaborer une monographie où rien n'est laissé dans l'ombre de ce qui touche au culte populaire du patron de la chasse, surtout en pays de langue flamande. On s'aperçoit, en effet, bien vite que ces régions ont livré aux recherches de l'auteur un butin de choix. Mentionnons spécialement Anvers et la Campine, ainsi que les environs de Malines et de Louvain, avec Elewijt, Wakkerzeel et Tervuren. Les meilleurs chapitres ont pour objet S. Hubert et la rage, les attributs particuliers du saint en rapport avec son patronage (cerf crucifère, cor de chasse, cheval et chiens ; mitre, crosse, étole, clefs), la vénération de ses reliques, les ordres, gildes et confréries fondés en son honneur, les différentes sortes d'images dites de dévotion (images de propagande, « suffrages », souvenirs mortuaires, articles de colportage), le pain bénit, les « béatilles » variées vendues aux pèlerins (insignes, cornets, bagues, médailles, drapelets), enfin, la liste des lieux de culte dont S. Hubert est patron en Belgique. Il y a là une foule de notations précises — dont maintes sont inédites — et de judicieuses observations. Signalons aussi qu'au chap. II, pour saisir sur le vif l'idée que les populations se faisaient au XVII^e siècle de leur thaumaturge, M. H. a réimprimé le texte d'un curieux petit opuscule paru à Louvain en 1665 sous le titre : *Het Leven ende Mirakelen van den heylighen bisschop ende belyder Hubertus ... wiens HH. reliquien rusten inde parochiale Kerck van Waekerzeel.* Ce livret, aujourd'hui fort rare, a pour auteur Guillaume Zeebots, religieux de l'abbaye de Parc, qui géra longtemps la cure de Wakkerzeel. Il n'est pas illustré ; M. H. y a suppléé en reproduisant les gravures de G. Huret qui ornent un petit ouvrage similaire, plus élégant, publié à Paris vers la même époque.

Bien qu'il soit folkloriste avant tout et ne prétende nullement écrire une biographie du saint, M. H. a tenu, dès l'avant-propos, à avertir son lecteur qu'il lui faudra souvent distinguer entre la légende et l'histoire. Pourtant, un critique sourcilleux aura tôt fait de remarquer que l'auteur s'est moins appliqué à l'étude directe des documents de l'époque ancienne, tels que chartes, Vies et Miracles. Or, c'est là, et non dans des récits de seconde main, qu'on peut tenter de retrouver quelques éléments de la personnalité historique du grand évêque, comme aussi la chronique des premiers siècles de ce monastère d'Andage qui prit le nom de Saint-Hubert en Ardenne, con-

serva son corps et devint le centre de son culte. A défaut de bien sérier les témoignages, on court le risque, en mêlant les époques, de fausser la perspective historique. M. H. n'a pas toujours échappé à cet écueil, là où il traite de S. Hubert, protecteur de la chasse, et de ses prédécesseurs en cette qualité. Ainsi déjà, p. 1-2, après avoir emprunté à Saumery une phrase littéraire sur les autels de Diane, « adorée en une infinité de lieux » par les Gaulois comme « leur principale divinité », il passe ensuite à d'anciens « Ordres de Diane », avec rubans et médailles, dont le « déclin » se situerait, d'après A. Schwappach, à l'époque de la Renaissance, puis enfin à une « fête de Diane » célébrée à Grosbois sous le Directoire. On aurait souhaité quelque chose de moins inconsistant, surtout si l'auteur estime pouvoir reconnaître le transfert proprement dit d'un patronage antique de la chasse au saint évêque de Liège. Il est vrai que pour lui le terme « patron » ne semble avoir son sens véritable qu'au temps des confréries et des gildes ; ses exemples, en général, ne remontent guère plus haut et proviennent en grand nombre des régions flamandes, où il restait encore beaucoup à glaner. M. H. oppose volontiers le caractère tantôt rustique tantôt plébéien de la dévotion en ces contrées aux manifestations, à son sens plus aristocratiques, plus « chasse à courre », du même patronage à l'abbaye Saint-Hubert, dont il n'évoque — trop exclusivement — que certains abbés fastueux des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ainsi que leurs relations avec les grands veneurs de la cour de France. N'oublie-t-on pas ici les rudes populations forestières de l'Ardenne et les innombrables pèlerins qui, à travers les âges, vinrent de partout chercher auprès du corps de S. Hubert la « taille », le « répit » ou simplement, pour eux et pour leurs bêtes, une garantie contre le fléau de la rage ?

De ce livre, excellent par tant d'aspects, plus d'un pourrait retirer la conviction erronée que S. Hubert ne devint le patron des chasseurs que tardivement, grâce surtout à l'épisode adventice de la fameuse conversion et du cerf crucifère. Le succès de cet emprunt littéraire à la légende de S. Eustache fut, à la vérité, si universel qu'il travestit, et pour longtemps, le vénérable fondateur d'églises en un jeune duc, fringant chasseur, venu de l'Aquitaine et forcé de ployer le genou devant un crucifix miraculeux. Nous avons publié jadis ici même (XLV, 84-92) le plus ancien texte aujourd'hui connu de la Conversion, qui trouva sans tarder sa place dans les Vies du saint, en latin comme en langue vulgaire. Cette recension, brabançonne, semble-t-il, fut sans doute une des sources où puisa en 1459 le biographe Hubert le Prévost. Le manuscrit de Nimègue dont nous nous sommes servi est du XV^e^ siècle. Observons toutefois qu'on ne saurait dater de manière précise l'opération même du démarquage ; elle pourrait remonter un peu plus haut que les initiatives d'ordre cynégétique, littéraire ou artistique du XV^e^ siècle auxquelles on l'a successivement rattachée. Il est bien certain, par ailleurs, que, la fête de S. Eustache figurant dans nos calendriers médiévaux soit au 2 soit au 3 novembre (et non au 20 septembre, comme le pense M. H.), un moine ou un clerc a dû lire dans un Passionnaire les Vies, qui y voisinaient, de S. Eustache et de S. Hubert. Par une *pia fraus* dont il existe tant d'exemples dans l'hagiographie de tous les peuples, il a forgé un récit où le patron de la chasse en nos régions joua un rôle autrefois dévolu par la légende à S. Eustache, dont les exploits aventureux étaient moins connus chez nous.

Mais ne nous y trompons pas. Il ne convient nullement de substituer l'effet à la cause. Hubert ne prend pas la succession d'Eustache en tant que patron de la vénerie. C'est parce qu'il était de temps immémorial le protecteur attitré des chasseurs que le saint se vit octroyer ce supplément d'illustration. Et c'est ici le lieu de rappeler à M. H. quelques textes formels et de meilleure date que la documentation dont il fait état. C'est bien la crainte de la rage, comme l'admet notre auteur, qui fit se tourner les fidèles vers S. Hubert comme vers une protection assurée. Mais où et quand ce recours prit-il naissance? Chez les habitants, naturellement chasseurs, des régions forestières qui honoraient S. Hubert à l'abbaye d'Andage et lui portaient leurs redevances ou leurs dons prélevés sur les produits de la chasse. Ceci se passa fort tôt. On s'étonne de ne pas trouver relatés et commentés par M. H. des faits qui remontent aux IX^e^, X^e^ et XI^e^ siècles et dont le récit fut consigné dans les plus anciens manuscrits de la célèbre abbaye. Ces Miracles parlent fréquemment d'animaux, tant sauvages que domestiques, et aussi de chasse. Ainsi, dans l'édition du P. De Smedt (*Act. SS.*, Nov. I, 825 c), parmi les Miracles anciens, on voit à Luchy, non loin de Saint-Hubert, un chasseur subir la morsure d'un loup enragé (*morsu rabidi lupi infectus*) ; il se réfugie auprès du saint et lui promet son cheval, s'il obtient la guérison. On lui fait alors l'opération de la « taille » (*auro igitur sacratae stolae capiti periclitantis de more insito*), qui dès cette lointaine époque était déjà en usage. Même traitement (ibid., 827 c) pour la blessure causée par un chien (*ex consuetudine... incisus*). Un autre Miracle (ibid., 825 E-F) nous présente un personnage de marque, Thierry, qui, avec son frère Aleran, se passionnait pour la chasse (*hi cum pro opportunitate silvarum haberent venandi studium*). Leur intendant s'appelait Jammenold ; un jour, il rassemble la meute (*aggregatis canibus*) et, pour ne pas revenir bredouille, il exhorte les veneurs à partir *in nomine sancti pontificis*, promettant en outre à S. Hubert sa bonne part du butin. Bientôt, ils sont sur la trace d'un énorme sanglier, que les chiens débusquent. La bête, pourchassée du côté de l'abbaye, donne alors l'impression de vouloir se rendre au saint. Mais elle échappe lestement aux assauts de la meute, dès que Jammerold s'est écrié qu'une pareille prise devrait être réservée à son maître Thierry et qu'on trouverait bien à dédommager S. Hubert par quelque animal de moindre importance. Enfin, le narrateur ajoute ces lignes qui, tout intéressées qu'elles soient, ont une signification particulière pour notre propos : *Erat enim ab antiquo totius Arduennae primoribus ex debito firmatae consuetudinis, per singulas vices annuae venationis primitias et decimas cuiusque generis ferarum beato Huberto persolvere, eo quod idem sanctus priusquam mutato saeculari habitu propositi sancti ordinem percepisset, huius exercitii fuerit studiosus.* Nous avons cité tout le passage, qui date du XI^e^ siècle, parce qu'il nous décrit, cette fois en dehors de tout accident causé par la rage, les honneurs rendus par les chasseurs à S. Hubert comme à un patron spécial, et qu'à leurs coutumes, qui existaient *ex antiquo*, on donne pour motif que le saint lui-même, avant d'être d'Église, s'adonnait au plaisir de la chasse. Ce thème, développé plus tard dans la Conversion, ne dut donc pas apparaître comme une curieuse nouveauté aux moines de l'abbaye, ainsi que le pense M. H. (p. 21). L'expression du vieux Livre des Miracles *mutato saeculari habitu* a même dû fournir au rédacteur de la fameuse légende un prétexte et un point de départ tout indiqués.

Ici se pose une dernière question. S. Hubert aurait-il vraiment pratiqué la chasse, nous allions dire : de son vivant ? On ne possède, certes, aucun témoignage contemporain qui le prouve. Mais la chose paraît assez vraisemblable, si l'on considère son état de vie avant l'épiscopat. Outre le fait qu'à l'époque carolingienne les pontifes n'étaient généralement pas choisis parmi les gens de condition modeste, les meilleurs commentateurs modernes, tels que W. Levison, le chanoine F. Baix, C. Wampach et d'autres, ont retenu de l'analyse des chartes l'hypothèse fort plausible qu'Hubert (*Chuchobertus*) appartenait à la parenté, noble et bien possessionnée, de Plectrude, femme de Pépin. Dans les grands domaines d'entre Meuse et Rhin, les occasions ne manquaient pas de se livrer au délassement de la chasse. On observera que ce n'est pas sur le passage du Miracle cité ci-dessus que nous fondons notre opinion, formulée au surplus avec réserve. Marié avant d'être promu au siège de Tongres-Maastricht, tout comme un S. Arnoul, qui fut évêque de Metz, on comprend mieux à ses côtés la présence de l'*egregius filius*, Florbert, que signale le premier biographe et dont on ne doute plus guère aujourd'hui qu'il ait été un enfant d'Hubert au sens propre du terme, non un fils spirituel.

Nous arrêtons ici ces réflexions que nous a inspirées le beau livre de M. H., souhaitant qu'elles fassent relire à l'auteur les documents anciens, là surtout où nos vues ont pu différer. M. Coens.

Walter Muir Whitehill. *Liber Sancti Iacobi. Codex Calixtinus.* T. I : *Texto ;* t. II : *Musica* por Dom German Prado, O. S. B. ; t. III : *Estudios e indices.* Santiago de Compostela, 1944, 3 vol. in-4°, 430, 93 et CXVII pp. et 36 photocopies.

Pierre David. *Études sur le Livre de Saint-Jacques attribué au pape Calixte II.* Extrait du *Bulletin des Études portugaises*, t. X-XIII (Lisbonne, 1946-1949), 41, 73, 154, 53 pp.

Depuis longtemps on annonçait que tout le contenu du *Liber Sancti Iacobi* ou *Codex Calixtinus* du chapitre de Saint-Jacques de Compostelle serait mis à la disposition du monde savant, mais les projets n'aboutissaient pas. Or, à la fin des hostilités, on apprit qu'un érudit américain, M. Walter Muir Whitehill, avait publié intégralement le précieux manuscrit. Cette édition, commencée en 1927, presque terminée en 1935, fut retardée et par la guerre d'Espagne et par la guerre mondiale. En cours de route, le plan primitif se modifia. L'établissement d'un texte critique, basé sur l'examen de l'ensemble des manuscrits, parut une tâche trop ambitieuse et, après mûres réflexions, l'auteur résolut de se borner à donner une reproduction aussi exacte que possible du manuscrit de Compostelle. Le P. Germain Prado, O. S. B., spécialiste de l'histoire de la musique, se chargea de la partie musicale et le chanoine Jésus Carro Garcia, qui aida M. W. pendant toute l'élaboration du travail, décrivit sommairement les miniatures.

Grâce à cette publication, il est désormais possible d'étudier à loisir cette surprenante compilation, qui n'a jamais livré tout son secret. Rappelons que le *Codex Calixtinus* est le plus ancien té-

moin d'un recueil qu'on est convenu d'appeler le *Liber Sancti Iacobi*. Tout entier consacré à la gloire de l'apôtre et au pèlerinage de Compostelle, il est divisé en cinq livres : le premier contient les textes liturgiques de la messe et de l'office du saint ; le second, une série de Miracles ; le troisième, la *Translatio S. Iacobi ;* le quatrième, le Pseudo-Turpin ; le cinquième, le guide du pèlerin.

M. W. a droit à notre gratitude pour avoir assumé la lourde tâche de copier et d'imprimer ce volumineux ensemble. Malgré les circonstances défavorables, il a mené à bonne fin cette entreprise. Mieux que personne, il sait ce qui manque à son édition. Le texte, qui visait à reproduire scrupuleusement le manuscrit de Compostelle, comporte des fautes soit de lecture, soit d'impression, et il est prudent de se référer à la liste de corrections placée à la fin du tome I^er^. Mais celle-ci ne signale pas tous les passages qui devraient être amendés. Il eût été souhaitable d'identifier les emprunts à la Bible ou à d'autres sources aisément discernables.

Pour pénétrer dans ce labyrinthe de textes liturgiques et hagiographiques, de documents authentiques ou faux, il est indispensable de recourir à un guide expérimenté. La série d'articles de M. l'abbé P. David est une excellente initiation aux problèmes que pose cette compilation insolite. Courageusement, la plume à la main, le distingué professeur de Coïmbre a lu les 416 pages de l'édition de M. W. Il les a lues l'attention constamment en éveil, s'efforçant de déceler dans l'agencement des livres et des chapitres les éléments primitifs et les éléments additionnels et de montrer ainsi les couches successives qui ont peu à peu constitué le recueil. La question principale est en effet celle-ci : les cinq livres ont-ils été composés en même temps et par le même auteur ou ne sont-ils qu'un assemblage artificiel de pièces plus ou moins disparates?

Voici, dans ses grandes lignes, la réponse de M. D. Le livre II, ou série de vingt-deux Miracles, formerait la couche la plus ancienne ; viendrait ensuite le livre I^er^ destiné à fixer les textes de l'office et de la messe pour les différentes fêtes de S. Jacques : vigile (24 juillet) ; fête du martyre (25 juillet) ; solennité des miracles fixée au 3 octobre ; commémoraison du 30 décembre. Un remanieur aurait apporté quelques modifications dans le livre I^er^ et ajouté le livre III. Quant au livre IV, le Pseudo-Turpin, il existait déjà dans ses éléments essentiels avant d'être rattaché au recueil de S. Jacques. Enfin, le livre V avait paru lui aussi séparément et ne fut réuni à l'ensemble qu'au moment où fut constituée la compilation en cinq livres.

L'auteur, ou plutôt : les auteurs, restent inconnus. Aymeric Picaud (*Aymericus Picaudus, pictaviensis de Parteniaco veteri*), qui, d'après la bulle apocryphe mise sous le nom d'Innocent II, a porté le codex à Compostelle, a-t-il eu l'initiative d'agglutiner tous les tronçons du *Codex Calixtinus ?* On n'oserait l'affirmer et la preuve en tout cas reste à faire.

Telles sont, fortement schématisées, les conclusions de M. D.

Que convient-il d'en penser? En fait, les déductions de l'auteur s'appuient uniquement sur des arguments de critique interne. Parmi ceux-ci, il en est un qui à ses yeux semble avoir une importance particulière. Le premier rédacteur aurait voulu écarter de l'office de S. Jacques les textes douteux ou légendaires et de ce chef aurait exclu la Passion du Pseudo-Abdias (*BHL.* 4057). Plus tard, malgré cette condamnation, un interpolateur aurait inséré le récit du Pseudo-Abdias dans l'office. Nous avons relu attentivement les passages où M. D. croit déceler cette condamnation, mais nous ne l'y découvrons pas (cf. éd. WHITEHILL, pp. 35-36, 93-94).

Le compilateur note simplement que des doutes se sont élevés au sujet de cette Passion *BHL.* 4057, mais à tort, et qu'elle mérite de figurer dans le recueil liturgique. Si cet argument se montre caduc, nous ne voyons pas d'après quel critère M. D. distinguera des couches successives dans le premier livre.

Par ailleurs, la Passion de S. Jacques du pseudo-Abdias, telle qu'elle se lit dans le *Codex Calixtinus*, diffère en plus d'un point du texte traditionnel. Outre de nombreuses variantes, sans importance pour le sens général, la recension du codex contient quelques épisodes qui ne figurent pas dans la recension primitive : la prière de l'apôtre avant sa décapitation, le geste de porter sa tête dans ses mains, comme S. Denys, les prodiges qui suivent l'instant du martyre et, enfin, la mort tragique d'Hérode.

Nous nous sommes attaché à identifier la source où le compilateur a puisé ces additions. C'est la Passion de S. Denys par Hilduin (*BHL.* 2175). Denys, sur le point d'être exécuté, fait une prière ; il porte à quelque distance sa tête tranchée ; de nombreux prodiges, qui suscitent des conversions, se produisent après le supplice. Des similitudes d'expression et de pensée achèvent de nous convaincre que c'est bien là que le remanieur de la Passion de S. Jacques est allé chercher son inspiration. Nous ne citerons ici qu'un passage parallèle : *reddentes terrae corpora, beatas coelo animas intulere* (*BHL.* 2175, *P. L.*, t. CVI, col. 46 ; cf. *BHL.* 2171) et *Suscipiat terra terrenum corpus meum spe resurgendi, suscipiat celum celestem spiritum meum* (éd. W. M. WHITEHILL, p. 102 ; cf. p. 56 : *corpus telluri, spiritum paradiso* (non *paradisi*) *reddidit.*) Il n'est pas sans intérêt de constater que ce texte a été modifié d'après la Passion de S. Denys, car déjà d'autres indices avaient orienté vers l'abbaye parisienne les historiens qui voulaient élucider les origines du *Liber Sancti Iacobi*. Ci-dessus (p. 57-66), nous avons également indiqué un nouveau rapprochement entre le *Liber* et S. Denys, en montrant que la Passion de S. Eutrope insérée dans le *Liber* démarquait, en partie, celle de l'évêque de Paris.

Nous rejoignons ainsi une des conclusions des *Études* de M. D., qui à plusieurs reprises insiste sur l'influence du monastère de Saint-Denis dans la composition du *Codex Calixtinus*. « L'auteur appartient donc à un milieu étroitement lié à Saint-Denys » (IV, p. 49). D'autres érudits étaient arrivés au même résultat. Nous en signa-

lerons quelques-uns, qui, croyons-nous, ont échappé à l'attention de M. D.

Rendant compte du livre de H. M. Smyser, *The Pseudo-Turpin* (Cambridge, Mass., 1937), Sir Frederick Powicke écrivait : « Neither editor has been able so to widen his horizon as to take full account of a fundamental problem — the relation of pseudo-Turpin to the whole historical movement, which had its centre in Saint-Denis and which had as its object the appropriation of the Carolingian legend » (*Speculum*, t. XIII, 1938, p. 365). M. Robin Flower, ainsi que nous l'apprennent M. Powicke et M. J. M. Wallace-Hadrill (*Medium Aevum*, t. XVII, 1948, p. 37-45), avait souligné le rôle de Saint-Denis dans l'élaboration de ce recueil. Malheureusement, ces « conférences », faites à Oxford, n'ont pas été publiées. Signalons aussi l'intéressant chapitre du livre de P. E. Schramm, *Der König von Frankreich* (Weimar, 1939), intitulé : *Die Rolle des Klosters St. Denis und des Karlskultus* (p. 131-144). Enfin, dans une série d'études qui directement ou indirectement traitent du Pseudo-Turpin, M. Ronald N. Walpole a été amené à parler de l'influence du scriptorium de Saint-Denis : *Charlemagne and Roland. A Study of the Source of two Middle English Metrical Romances*, Roland and Vernagu *and* Otuel and Roland, dans *University of California Publications in Modern Philology*, t. XXI (1944), p. 385-452 ; *Philip Mouskés and the Pseudo-Turpin Chronicle* (ibid., t. XXVI, 1947, p. 327-440) ; *The Burgundian Translation of the Pseudo-Turpin Chronicle in Bibliothèque nationale French MS. 25438*, dans *Romance Philology*, t. II (1948-1949), p. 177-215 ; t. III (1949-1950), p. 83-116.

Depuis que les articles de M. D. ont paru, un des meilleurs spécialistes des études jacobéennes, A. Hämel, a publié, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Bavière (1950, Heft 2), un mémoire intitulé *Ueberlieferung und Bedeutung des Liber Sancti Iacobi und des Pseudo-Turpin*. Nous comptons l'analyser prochainement, en même temps que d'autres études du savant professeur de Wurzbourg et les trois mémoires que M. R. N. Walpole vient de nous faire parvenir. B. DE GAIFFIER.

Hugh Ross WILLIAMSON. *The Arrow and the Sword*. Londres, Faber et Faber, 1947, XVIII-182 pp.

Le sous-titre, assez long, porte d'abord : *An Essay in Detection*, et poursuit en expliquant qu'il s'agit d'une enquête sur la nature de la mort de Guillaume II d'Angleterre (*Rufus*, généralement traduit « le Roux », peut-être « le Rouge ») et de Thomas Becket, avec des réflexions sur le caractère de l'hérésie au moyen âge. L'auteur, qui appartient au clergé anglican, est connu comme romancier et comme écrivain de théâtre non moins que par des livres de méditations et même par des œuvres historiques sur la période moderne. Où classer, dans sa production, cet étrange ouvrage, sorte de roman policier à base d'histoire frelatée ? La thèse en est que le roi ne

périt pas victime d'un accident de chasse et que l'archevêque ne doit pas être rangé au nombre des martyrs chrétiens. Tous deux auraient été « rois », dans un sens mystique, magique, selon des idées et des traditions dérivées du mithriacisme et du manichéisme, perpétués au moyen âge dans la religion des sorciers et sorcières. Tous deux auraient été sacrifiés, en victimes volontaires, par les adeptes de ce culte souterrain, qui aurait cherché, dans la mise à mort du « roi », le renouvellement et le salut du peuple. Théorie qui n'a que l'apparence de l'histoire et que précèdent et accompagnent des considérations pour le moins singulières sur la persistance des superstitions orientales dans la pensée du moyen âge, avec des vues plus que hardies sur les sacrements et sur le sens profond de certains abus sexuels. Aucun historien sérieux ne s'attardera à la lecture de ces pages de haute fantaisie, dépourvues, d'ailleurs, quoi qu'il semble au profane, de références exactes autant que de faits substantiels et dûment prouvés. C'est le commentaire d'une tradition occulte qui se serait prolongée, depuis les plus anciennes civilisations du Moyen Orient jusqu'à l'aube des temps modernes, en passant par Israël, les gnostiques, les manichéens, les cathares et albigeois, qui font l'objet d'une section spéciale avec les joachimites. La seconde partie seule (p. 91-136) concerne Guillaume II et S. Thomas.

Indiquons ici quelques passages où l'érudition de l'auteur n'est pas à la hauteur de son imagination. Ils donneront une idée du reste. S'agit-il de rattacher Guillaume le Roux à la religion de Mithra ? Voici comment procède M. W. Le serment favori de ce roi d'Angleterre, celui du moins qu'il avait la réputation de ne jamais violer, était : *Per vultum de Luca*. Or, la Sainte-Face de Lucques représente le Christ crucifié, revêtu du colobium. Ce vêtement, sans aucun doute (*obviously*), n'est autre que la robe sacrée des Zoroastriens, la forme la plus ancienne de la dalmatique, portée par Commode et Élagabale, dans les cérémonies, comme prêtres de Mithra. Les pieds du Christ de Lucques ne sont pas cloués, marquant ainsi qu'il s'est livré de plein gré. La robe est, au reste, brodée de représentations des élus (*the Elect saints*), expression qui rappelle évidemment le mithriacisme. D'autre part, l'image de Lucques, qui date de la fin du VIII^e^ siècle, est contemporaine de la seconde vague manichéenne, l'hérésie paulicienne. Il ne faut donc pas voir dans le Saint-Voult de Lucques une simple relique de la piété chrétienne. La preuve en est que le nom même s'étendit à tous les crucifix habillés de la sorte. M. W. suggère que les images du Christ en croix, non vêtu et mort, s'introduisirent précisément par réaction contre l'image « manichéenne » de Lucques, où les hérétiques symbolisaient leur doctrine, car le Christ, comme homme, n'y était pas crucifié (p. 112). Suivent quelques réflexions sur l'interprétation ésotérique de la Croix, d'après les *Acta Iohannis* (une référence, pour ce passage de quelques lignes, à tout le volume de M. R. James, *The Apocryphal New Testament*). Conclusion générale : la Sainte-Face peut être regardée à juste titre comme symbolisant quelque chose d'autre que la Passion du Christ entendue dans le sens de l'orthodoxie chrétienne. Et d'ailleurs, Lucques, remarque M. W., était un centre d'extrême syncrétisme. Qu'on

en juge : la plus vieille église de la ville, Saint-Jean, se dresse sur le site d'un temple, dont les colonnes y sont remployées ; la tombe de S. Frediano n'était qu'un sarcophage païen « contenant (*sic*) des bas-reliefs des doctrines des mystères » ; son autel, d'après la légende, avait été miraculeusement traîné vers Lucques par deux vaches sauvages, lesquelles sont indubitablement, en effigie, des taureaux mithriaques (sur un croquis de Margaret Stokes, daté de 1892, seule référence de l'auteur pour ces nombreuses assertions). Enfin, à Lucques toujours, sur les fonts baptismaux, la figure du Christ portant un bélier est caractéristique et semble revêtir une signification ésotérique « d'après les descriptions qu'on en fait », comme le « serpent » représenté par un dragon et la coupole où sont sculptées les saisons. Brochant sur le tout, M. W. rappelle que le Saint-Voult est attribué à Nicodème, d'après un portrait du Christ sur un mouchoir reçu de S. Luc, en quoi il voit un essai de rapprochement du nom de l'évangéliste avec celui de la ville. D'ailleurs, et toujours d'après M. W., la conjonction de Luc et de Nicodème s'expliquerait encore bien plus simplement : l'Évangile de Nicodème, l'un des livres les plus importants de la version gnostique de la Bible, a pour auteur Luc, *Leucius*, à qui sont dus également les *Acta Iohannis*. De ce remarquable amoncellement de conjectures, de suggestions et de fausses interprétations, M. W. conclut avec sérénité que le serment de Guillaume le Roux, bien que prêté en apparence sur un crucifix, était pris en fait dans un tout autre sens, manichéen et non chrétien. Voilà quelques pages (110-113) qui donnent une idée de la méthode, si l'on peut dire.

Dans le surnom même de Guillaume, *Rufus*, M. W. découvre des sens symboliques et magiques. Rouge, couleur de sang, couleur de sorcellerie depuis l'ancienne Égypte et le salut au soleil incarné. En outre, sur les rives du Nil, on sacrifiait des hommes aux cheveux roux et des bœufs du même pelage. Guillaume, « le roi rouge », porte donc un nom qui, pour des milliers de ses sujets, était plus clair encore que celui de son grand-père, dit le Diable. Il ne vient pas à l'esprit de M. W. que Guillaume, fils de Guillaume (le Conquérant), a bien dû être distingué de son père assez tôt, et qu'un surnom tiré de la couleur de ses cheveux ou de l'apparence de son visage n'a rien que de fort naturel.

Autre exemple (p. 114-115) : M. W. glose sur une attaque contre Élie de la Flèche, comte du Mans, remise par Guillaume le Roux du samedi au lundi, à la suite de l'intervention de certains « sages » qui l'avaient supplié d'accorder ces deux jours de trêve par respect pour le séjour du Christ au tombeau et pour sa résurrection. L'explication, selon l'auteur, serait à chercher dans plusieurs faits qui lui donneraient, pense-t-il, un caractère magique : les « sages » auraient appartenu à la religion des sorciers, ce samedi aurait été une de leurs fêtes (*Lammas*, le 1er août), et enfin Élie, comme l'indiqueraient à la fois son nom et le déguisement blanc qu'il revêtit, en une autre occasion, afin de pénétrer par surprise dans un château fort, aurait été un adepte également. Motifs bien nécessaires, aux yeux de M. W., à cause du caractère païen du roi Guillaume. Cette construction tombe dans le vide. Rapportons-nous au seul témoin, Orderic Vital (éd. Le Prevost, t. IV, p. 60-62). Maiet, le château assiégé, le fut peut-être dès juin 1099, en juillet au plus tard, puisque toute la campagne se termina dans le courant de ce mois,

et d'ailleurs Élie, avec le gros de sa troupe, était dans une autre de ses places fortes, à Château-du-Loir.

Pour étayer sa thèse, M. W. (p. 131) veut que l'année où fut assassiné S. Thomas de Cantorbéry soit 1170. Ce chiffre même aurait porté un sens occulte aux yeux des contemporains, marquant ainsi le caractère « magique » de la mort de l'archevêque. Des quinze témoins anciens, écrit-il, tous, sauf deux, omettent cette date ou y substituent celle de 1171. On voit ici tout de suite la conséquence fort inattendue d'une double série de computations, celle qui fait commencer l'année à Noël et les autres (1er janvier, 25 mars ou même Pâques). M. W. allègue l'excellent *Handbook of Dates* de C. R. Cheney, et note que Gervais de Cantorbéry, après avoir hésité entre le style de Noël et celui de l'Annonciation, adopta le premier pour sa Chronique, bien que, même dans cet ouvrage, il ait fait une concession au système le plus usité à son époque pour la mort de S. Thomas, qu'il inscrit au 29 décembre 1170. Rien de plus simple et de moins surnaturel. D'ailleurs, même chez Gervais, des trois manuscrits utilisés par Stubbs dans son édition (t. I, p. 231-232), deux marquent l'année 1171 et le troisième, qui porte 1170, le fait en dépit du texte lui-même. Il eût été bon de vérifier l'original. Quant aux *fifteen authorities*, nous nous demandons si M. W. compte dans leur nombre l'auteur anonyme d'un distique mnémonique cité par Guillaume FitzStephen (*BHL.* 8176, éd. Robertson, p. 154), un contemporain, mort sans doute vers 1190. C'est un témoignage de première valeur, car Guillaume représente pour nous le Londres du XIIe siècle, et la date, garantie ici par le mètre, est 1171.

L'auteur choppe plus d'une fois sur des détails qui le montrent peu familiarisé avec la liturgie et les usages médiévaux. Ainsi, lors de la dernière rencontre d'Henry II et de S. Thomas Becket, à Amboise, dans l'automne de 1170, quand le roi commanda de célébrer une messe de *Requiem*, pour n'y pas devoir recevoir la paix de l'archevêque, M. W. nous montre S. Thomas baisant le livre après le dernier évangile et le tendant au roi (p. 126). C'est impossible. Le prologue de S. Jean, après la messe, commençait à être récité mais n'était pas lu. Les considérations qui suivent (p. 126-127), sur la dévotion spéciale des hérétiques aux premiers versets de S. Jean, tombent également à faux. Si M. W. s'était reporté à la source, Guillaume FitzStephen (éd. cit., p. 115), il aurait trouvé mentionnée une pieuse pratique fort différente, qu'il serait malaisé de convertir en cérémonie magique : *Post missam illam dictum est, ut assolet, in veneratione Dominae Nostrae perpetuae virginis Mariae « Salve sancta parens ». Quo dicto, sacerdos textum evangelii osculatus est, et accedenti ad eum et osculanti archiepiscopo tradidit regi deferendum.*

Des échanges commerciaux directs auraient existé entre la Grande-Bretagne et l'Orient dès les temps apostoliques. Pour preuve, M. W. cite en note (p. 52) la « légende » (entre guillemets qui lui confèrent un semblant de valeur historique) d'après laquelle Joseph d'Arimathie aurait visité des mines d'étain, sa propriété personnelle, dans le Cornwall. C'était, à l'époque, écrit-il, aussi naturel qu'aujourd'hui, pour un homme d'affaires londonien, de prendre l'avion à destination de New-York. Deux objections, pourtant, s'élèveront dans l'esprit d'un lecteur quelque peu critique : l'incommodité d'un aussi long voyage, au premier siècle de notre ère, et le caractère tardif du témoignage, récit manifestement imaginaire et postérieur aux faits d'un millénaire

au moins. Suit une dissertation sur le druidisme tel que les Romains l'ont rencontré dans les pays celtiques. Le sens historique y brille par son absence. L'urne de l'archidruide Chyndonax, découverte aux Poussots, sur le territoire de Dijon, en novembre 1598, et qui fit grand bruit après sa publication par Jean Guenebault (*Le réveil de Chindonax, prince des Vacies Druydes Celtiques Ditonois avec la saincteté, religion et diversité des céremonies*, Dijon, 1621), a disparu, il est vrai, et l'inscription, rejetée comme fausse par Lebègue (*Inscriptiones Graecae*, t. XIV, n° 370), vient seulement d'être réhabilitée par M. W. Vollgraff. Mais rien ne montre que Chyndonax, qualifié de chef des prêtres, ait pratiqué le culte druidique (T. D. Kendrick, *The Druids*, Londres, 1927, p. 20). M. Vollgraff voit en lui un prêtre de Mithra, c'est-à-dire d'Aphrodite Ourania, variante de la Grande Mère.

Autre détail où se marque la tendance de l'auteur et son peu de soin à vérifier les sources. D'après la *Thómas Saga Erkibyskups* (t. I, p. 538, lignes 17-18), l'archevêque, au moment de son martyre, aurait porté la mitre. Évidemment, conclut M. W., l'auteur islandais, bon chrétien, mais au fait du mystère qui se cachait là-dessous, s'est refusé à mentionner la coiffure qui était vraiment celle du saint dans son sacrifice « magique », c'est-à-dire le bonnet de Mithra ou bonnet phrygien, à quoi d'autres sources font allusion. C'est donc une preuve que l'Islandais accommode ses auteurs à la sauce chrétienne. Par malheur pour M. W., le vieux traducteur scandinave recourt ici à un terme ambigu : *kveif* ne signifie « mitre » que dans d'assez rares cas ; c'est le plus souvent une sorte de calotte, comme le moyen âge en connut de si diverses, même dans le costume épiscopal.

On ne saurait nier l'influence réelle et prolongée jusqu'à nos jours de la religion des sorciers et des sorcières, mais c'est une erreur d'y voir, avec M. W., la continuation d'une contre-église qui remonterait aux religions orientales. Bien des faits qui surprennent, isolés, dans les capitulaires carolingiens, les décrets des conciles, les pénitentiels, les charmes anglo-saxons, les Eddas, les Vies de saints (surtout celtiques), les superstitions populaires et la démonologie systématisée des sorciers, bien des pratiques encore courantes dans des coins reculés de l'Occident, sont l'écho, de plus en plus affaibli, de la religion authentiquement européenne, semble-t-il, dont les peuples de nos régions ont été imprégnés sans interruption depuis la fin des âges préhistoriques. Il serait plus exact de parler de deux religions, l'une réservée aux hommes, l'autre aux femmes, et très rarement confondues. Ces problèmes mériteraient l'attention de quelque historien sérieux de notre civilisation. P. Grosjean.

Christopher Woodforde. *Stained Glass in Somerset, 1250-1830.* Londres, Oxford University Press, 1946, xii-314 pp., 51 pl., ill.

En bordure des pays celtiques, le comté de Somerset abonde en vitraux du moyen âge, à cause de ses puissantes abbayes et de l'importance des familles seigneuriales, bienfaitrices d'églises. Il a moins souffert que d'autres des dévastations réformatrices du xvi^e^ siècle. Ces trésors trop peu connus ou difficilement accessibles sont pré-

sentés de main de maître par M. Woodforde, qui n'épargne aucun effort pour déterminer le sujet que représentent les moindres fragments et pour en retracer l'histoire, aussi bien artistique que documentaire. Dans le cadre de ce Bulletin, il faut signaler les remarques disséminées un peu partout sur le culte et les emblèmes des saints (repris en une seule liste aux pages 307-308) et sur les différentes « dévotions », soigneusement datées par des références à de nombreux textes écrits, afin d'établir la chronologie des commandes faites aux maîtres verriers. Le Somerset peut se féliciter de voir traiter avec tant d'érudition un sujet aussi vaste que compliqué.

Quelques passages touchent un aspect plus général de nos études. Ainsi, au début de son chapitre sur l'iconographie des vitraux médiévaux du Somerset (p. 165), M. W. souligne que les saints figurant dans les petits panneaux, en marge des grandes pièces, y trouvent place simplement à cause de leur popularité, comme des ornements ajoutés et qui vont de soi. Les saints plus rares et plus caractéristiques de la région forment, au contraire, le sujet principal, sauf exceptions dont la liste est fournie en note. D'après l'auteur, la raison en serait que, le plus souvent, les donateurs eux-mêmes imposaient le motif central, laissant aux artistes entière liberté de remplir à leur guise le reste du vitrail de personnages connus depuis tout temps et de tout le monde. Pour le sujet principal, selon M. W., le choix était essentiellement pratique et réaliste : le donateur, en commandant tel saint ou telle « dévotion », ou bien en attendait quelque faveur dans des circonstances déterminées ou bien se persuadait de l'avoir reçue dans le passé. Ainsi en était-il des symboles des Cinq Plaies ou du Calice surmonté de l'Hostie, qui assuraient une indulgence à celui qui en faisait représenter l'image. Il y a du vrai dans ces considérations, bien que l'auteur tombe dans une légère erreur quand il décrit une indulgence comme une période stipulée dont s'abrégerait le temps à passer en purgatoire, confusion pardonnable et peut-être même commune chez les modernes, mais peu admissible au moyen âge, où une pénitence, comme une indulgence, de tant d'années et tant de quarantaines représentait une valeur connue, à calculer en temps de ce monde et non de l'autre. Il nous paraît cependant que M. W. aurait dû marquer plus nettement ici l'influence que ne pouvait manquer d'exercer, sur le choix du sujet, le patronage d'une église, d'une chapelle, d'une famille, d'un groupe, d'une personne. C'est en tenir trop peu de compte que d'écrire qu'un vitrail n'était qu'une police d'assurance contre les dangers d'ici-bas et de l'au-delà, le motif central constituant la partie à remplir par le donateur, à titre personnel, tandis que les petits panneaux couvraient les risques généraux. Sans doute n'avons-nous dans les sociétés d'assurance qu'une confiance limitée, mais faut-il prêter tant de naïveté aux Anglais du moyen âge ? On en trouvait certes moins dans les Pays-Bas, par exemple. L'insistance même de la littérature hagiographique et pieuse sur ces privilèges particuliers suggère que les fidèles ne s'y laissaient pas prendre sans vert. Il y a loin de là, d'ailleurs, à conclure que, si des sujets comme les œuvres de miséricorde, les sept sacrements, les dix commandements, les béatitudes et les quinze signes du dernier jugement visaient à enseigner un point de doctrine, les figures séparées de saints ou

leurs « histoires » en plusieurs panneaux restaient sans guère d'utilité éducative.

Voici quelque remarques qui intéresseront l'hagiographe. A propos du culte de Joseph d'Arimathie, dont le centre est à Glastonbury, M. W., qui en relève toutes les traces anciennes (p. 187-188), observe à bon droit que, si vraiment c'est à cette dévotion qu'est due la popularité du prénom de Joseph dans l'Angleterre du moyen âge, il est fort étrange que si peu de représentations du saint aient survécu. Au sujet de S^te^ Zite de Lucques, qui ne se rencontre pas moins de trois fois, il signale la confusion entre cette sainte et Osyth (Ositha, Osgytha), abbesse et martyre (p. 181-182). Un testament de 1483 mentionne un vitrail de S. Sonday. M. W. identifie ce personnage, inconnu et pour cause, à S. Dominique, par traduction du nom, et renvoie à un essai de F. W. Austen (dans *Essex Review*, t. LIII, p. 22-26). La note 2 de la page 194, sur le développement du culte du Nom de Jésus, n'est peut-être pas tout à fait claire. Sur S^te^ Sidwell (Sativola) d'Exeter (p. 188, note 5), ajouter *Anal. Boll.* LVI, 179, et LVIII, 101, 203-204. P. 206, pour Robert de Tarote, lire : de Thourotte.

P. GROSJEAN.

Robert FAWTIER et Louis CANET. *La double expérience de Catherine Benincasa (Sainte Catherine de Sienne)*. Paris, Gallimard, 1948, in-8°, 369 pp. (= *Bibliothèque des idées*).

Étienne DELARUELLE. *Sainte Catherine de Sienne et la chrétienté de son temps*. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse. 1111 pages in-4° polycopiées.

Innocenzo TAURISANO, O. P. *Santa Caterina da Siena*. Rome, Società Apostolato Stampa, 1948, in-8°, XLVIII-695 pp.

ID. *Santa Caterina da Siena. Dialogo della divina Provvidenza*. Rome, F. Ferrari, 1947, in-8°, LXIV-551 pp.

ID. *I Fioretti di santa Caterina da Siena*. Ibid., 1950, in-8°, 418 pp., illustrations.

VI centenario di S. Caterina da Siena. Mostra caterinana di documenti, manoscritti, edizioni dei secoli XIII-XVIII nel palazzo del comune di Siena. 1947. Sienne, « La Diana », 1947, in-8°, 144 pp., illustrations.

George KAFTAL. *St Catherine in Tuscan Painting*. Oxford, Blackfriars, 1949, in-8°, 133 pp., illustrations.

Rendant compte de plusieurs ouvrages consacrés à S^te^ Catherine de Sienne, nous écrivions, il y a quatre ans : « L'intérêt suscité par la vie et l'œuvre de S^te^ Catherine ne décroît pas » (*Anal. Boll.* LXIV, 309). Aujourd'hui il faudrait dire : l'intérêt va croissant.

M. Fawtier n'avait plus abordé le sujet depuis 1930. Aussi est-ce avec une vive curiosité que nous avons pris connaissance de son livre. Sans doute, le savant historien n'avait cessé de suivre les études qui touchent à la vie de la tertiaire dominicaine, mais une circonstance fortuite et douloureuse ramena brusquement son at

tention sur elle. Le 29 avril 1942, il était arrêté par la Gestapo. Dans la solitude de sa cellule de Fresnes, il note la coïncidence : « Je me souvins que le 29 avril, jour de mon arrestation, était précisément celui où l'Église fête sainte Catherine de Sienne... Et je me promis, s'il m'était donné de conserver la vie et la liberté, d'écrire cette vie de sainte Catherine de Sienne... » (p. 10).

D'un critique aussi averti et aussi sévère, nous pouvions attendre un livre d'histoire et non un panégyrique. Ce souci de vérité a conduit l'auteur à répartir la tâche de la manière suivante : lui-même décrirait l'expérience humaine de la sainte, tandis que M. Louis Canet se chargerait d'exposer l'expérience divine et la vie mystique.

Disons d'abord un mot de l'expérience humaine. Si l'on compare les faits essentiels sur lesquels M. F. avait fait porter jadis l'effort de sa recherche, on peut dire qu'il maintient et même peut-être renforce les positions adoptées dans son *Essai de critique des sources*. Citons-en quelques exemples. On sait que l'on hésite sur la date de la naissance. Contre la date traditionnelle de 1347, M. F. avait soulevé plusieurs objections, qui n'avaient paru décisives ni au P. Mandonnet ni à É. Jordan (*Anal. Boll.* XL, 1922, p. 365-411). Revenant sur ce point, il écrit : « J'avoue n'avoir pas été convaincu par leurs arguments » et il conclut : « Il semble bien qu'il faille admettre une durée plus longue pour la vie de sainte Catherine de Sienne » (p. 53). On notera la formule : « Il semble bien ». C'est dire que, si M. F. n'a pas été convaincu par les arguments qui lui ont été opposés, de son côté, il ne trouve pas sa démonstration de tout point rigoureuse. Un des épisodes les plus célèbres de la vie de la sainte est sa charitable intervention lors de l'exécution du jeune noble pérugin, Niccoló Toldo. Ici M. F. est très catégorique : « Il ne fait point de doute que Caffarini a inventé cette histoire » (p. 129). D'autre part, nous possédons une lettre de Catherine à Raymond de Capoue, où elle raconte avoir assisté un condamné jusque sur le lieu du supplice, mais s'abstient de le nommer. Est-ce un faux? M. F., qui le pensait jadis, n'est plus aussi affirmatif : la lettre serait bien authentique, mais se référerait à un autre condamné à mort, Niccoló Toldo n'ayant pas été exécuté (p. 130). Cette thèse vient d'être combattue avec fermeté par le P. A. Dondaine, O. P. (*Sainte Catherine de Sienne et Niccoló Toldo*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. XIX, 1949, p. 169-207). Parmi les arguments allégués par le P. Dondaine, celui qui met en valeur la traduction italienne de la *Légende mineure* par Stefano Maconi s'avère particulièrement important. En face de ce témoignage, peut-on dire que « Caffarini a inventé cette histoire »?

La préoccupation de réagir contre le zèle indiscret des hagiographes ne pousse-t-elle pas M. F. à une attitude non seulement défiante mais légèrement agressive? Le paragraphe que voici nous paraît sévère : « L'arme de la charité, pour parler comme elle (Ste Catherine), lui semble suffisante pour assurer le salut des riches. Mais elle n'a pas de préoccupations sociales » (p. 184). N'est-ce pas juger une

sainte du XIVe siècle en fonction de la mentalité du XXe ? Dans l'ensemble, on peut dire que la nouvelle biographie n'a guère modifié les positions essentielles de la thèse de M. F. La réflexion ne l'a pas amené à adoucir son verdict ; on dirait même que, parfois, elle le porte à le durcir.

Au sujet des sources, l'auteur reste très défiant à l'égard de Raymond de Capoue ; il n'écarte pas toutefois son témoignage : « On voit donc que si l'on peut utiliser la *Légende Majeure*, il convient de le faire avec précaution » (p. 37). « Raymond de Capoue n'est pas un historien, c'est un hagiographe » (p. 38). Formule assez péremptoire, mais malgré tout imprécise, et n'y a-t-il pas exagération à dire que « son information est presque tout entière de seconde main » (p. 37) ? Raymond n'aurait-il presque rien retenu de ses nombreuses conversations avec la sainte ?

Les Catheriniens liront avec infiniment de plaisir cette phrase : « Il est peu de correspondances du moyen âge qui se présentent avec de telles garanties d'authenticité » (p. 42). Comme on le voit, le long travail de critique auquel s'est livré M. F. est loin d'avoir été négatif. Le témoignage si vivant et si concret de la correspondance ne dépasse-t-il pas en intérêt les récits des biographes ?

Chacun désirera aussi savoir comment M. F. apprécie le rôle politique de Catherine et son influence sur les événements auxquels elle a été mêlée. D'une manière générale, il réduit ce rôle à peu de chose. Presque nulle part, faute d'expérience et de la vie et des mille complexités des rivalités terrestres, Catherine n'a réussi. Qu'il s'agisse du retour d'Avignon, de la pacification de Florence, de l'organisation de la Croisade, de son action auprès d'Urbain VI, elle aurait essuyé des échecs (cf. pp. 157, 192). Le dernier chapitre accentue encore cette impression d'efforts généreux, mais stériles : « Catherine mourut sans éclat. Les chroniqueurs, qui l'avaient ignorée vivante, passaient sa mort sous silence. » « Son expérience humaine est un insuccès complet » (p. 235). Mais ces mots désabusés ne sont pas les mots définitifs, et M. F. passe alors la parole à M. Louis Canet pour qu'il retrace l'expérience spirituelle de la sainte. « Là peut-être allons-nous voir Catherine réussir, triompher, obtenir la vraie place qu'elle mérite, être enfin comprise » (p. 236).

On regrettera sans doute que « l'expérience » de Ste Catherine ait été ainsi scindée en deux : il est assez factice de juxtaposer ces deux aspects d'une vie qui, sur le plan politique et humain, est avant tout intéressante par ses intentions religieuses et spirituelles. A notre sens, c'est le principal reproche que l'on pourrait faire à ce livre. Mais écoutons M. Canet.

Personne ne contestera à cet écrivain une très riche culture historique et religieuse. Ami de Franz Cumont, c'est lui qui, aidé par la marquise de Maillé, a édité le dernier ouvrage du maître regretté : *Lux perpetua*. Très lié avec feu le P. Laberthonnière, M. C. s'est donné pour mission de publier, après la mort du philosophe, les œuvres principales restées manuscrites. Les études hagiographi-

ques ne lui sont nullement étrangères, car dès 1910 il faisait paraître dans les *Annales de philosophie chrétienne* un article intitulé : *L'attitude religieuse de saint François d'Assise.* Si le lecteur se rappelle cette information large et variée, il comprendra mieux dans quel esprit M. C. a abordé le problème de l'expérience religieuse de la mystique siennoise. Il est difficile de résumer cet exposé, surchargé de réflexions, souvent curieuses, parfois un peu surprenantes, et où s'entrecroisent, surtout dans les notes, les rapprochements les plus divers : théologie catholique, protestante, orthodoxe, musulmane. N'est-il pas à craindre que cette érudition foisonnante ne disperse l'attention du lecteur sans l'éclairer parfaitement sur le point fondamental? Ceci dit, il est indiscutable que M. C. a lu et relu les *Lettres* et le *Dialogue;* il en a recueilli la conviction « qu'il est impossible de lire les œuvres de sainte Catherine de Sienne, ... sans y reconnaître l'une des expressions les plus hautes, les plus originales et les plus puissantes qui aient été données du Christianisme » (p. 246). Et en fait, c'est là ce qui importe. Les pages de M. C., si elles ne réalisent point l'initiation rêvée aux écrits de l'ardente tertiaire, sont du moins une invitation pressante à prendre en main et les *Lettres* et le *Dialogue : Tolle, lege.*

La grande thèse de M. E. Delaruelle, aujourd'hui directeur au Séminaire de Toulouse, n'a pu encore être imprimée et nous l'avons lue en feuilles dactylographiées. Voici en deux mots la genèse de ce travail. En 1927, l'auteur entreprenait une étude sur la *Théorie des pouvoirs au XIVe siècle ;* approfondissant cette matière, il rédigea en 1935 une thèse de doctorat en théologie intitulée : *Introduction à l'étude des idées politiques de Ste Catherine de Sienne.* Il souhaitait parfaire son mémoire, en le présentant comme thèse en Sorbonne sous la direction d'É. Jordan, mais, faute de temps, il ne put reprendre l'œuvre qu'après la déclaration de guerre. C'est durant cette époque troublée que M. D. a mis la dernière main à son manuscrit. Ayant dû quitter Paris et séjourner dans le Midi, il a conquis son titre de docteur à l'Université de Toulouse. « L'œuvre que je présente aujourd'hui n'est pas...une œuvre d'érudition,...mais à proprement parler une thèse, et c'est à la démonstration de cette thèse qu'est ordonné mon plan » (p. 7).

L'ouvrage est divisé en 3 livres : La chrétienté avignonnaise ; Activité et idées politiques de Ste Catherine de Sienne ; L'originalité de Catherine.

La longueur de l'exposé ne lasse pas l'attention ; c'est avec clarté et aisance que l'auteur décrit cette société civile et religieuse du XIVe siècle, où Catherine fut appelée à faire entendre sa voix. Jamais jusqu'ici, croyons-nous, on n'avait dépeint avec un tel luxe de détails le milieu italien du Trecento. On peut même se demander si cette richesse ne voile pas le but principal de l'auteur. Sans doute, nous comprenons mieux les préoccupations, les inquiétudes de la sainte, les buts de son action et de son apostolat, mais ce souci de rappeler les perspectives historiques conduit M. D. à des dévelop-

pements qui auraient gagné à être réduits ; n'aurait-il pu alléger par exemple tout le chapitre II du livre Ier : *Les théories politiques du XIVe siècle*, et ne garder que les points fondamentaux, propres à mieux faire saisir le rôle de la sainte? Le chapitre IV également, tout entier consacré à l'Ordre dominicain, n'a-t-il pas pris des proportions trop grandes?

Quel est le résultat de cette longue exploration, entreprise pour mieux apprécier le rôle politique de Ste Catherine? Dans l'ensemble, il est, croyons-nous, assez limité et cela pour une double raison. M. D., ainsi qu'il le dit lui-même, n'a travaillé que d'après des sources imprimées ; les spécialistes des questions catheriniennes n'y trouveront donc pas d'inédit. En outre, l'auteur, qui a rencontré chemin faisant de nombreux problèmes dont la solution est encore pendante, n'a pu les approfondir ; ceci est surtout sensible au sixième et dernier chapitre du livre second : *Histoire et légende*, où sont étudiées les principales pièces du dossier catherinien. Sur le point particulier de savoir quelle fut l'importance de l'activité politique et religieuse de la sainte, le jugement de M. D. rejoint, à peu de chose près, celui de M. Fawtier : les résultats obtenus par la jeune tertiaire ont été très modestes. Le paragraphe intitulé : *Catherine homme d'État* résume, en des formules nuancées et qui s'atténuent l'une l'autre, les conclusions de l'enquête. Nous n'en citerons qu'un passage : « Il y a chez Catherine — c'est peut-être d'ailleurs sa grandeur — un manque complet de réalisme politique, une vision très insuffisante de la conjoncture historique telle qu'elle s'était réalisée de son temps. Elle n'est pas, dans l'ordre politique, une femme de génie » (p. 805 ; cf. pp. 678, 1111). Et après avoir relevé que Catherine se plaint elle-même d'avoir été jouée (p. 683), il ajoute : « Cette femme, sincèrement dévouée à Dieu et à l'Église, était déconcertée devant les *modi astuti del mondo* » (p. 685).

M. D. se demande ensuite comment la légende a transformé sur ce point les données de l'histoire et grossi l'influence que Catherine aurait eue sur la scène politique. C'est à cette occasion qu'il repasse en revue, au chapitre « Histoire et légende », tout le dossier catherinien. Dans ces pages, M. D. doit beaucoup à M. Fawtier et au P. M.-H. Laurent ; mais, tout en les suivant, sa constante préoccupation a été de voir comment s'était formée la légende attribuant à Catherine un rôle politique de premier plan.

Ni Raymond de Capoue, ni Caffarini n'avaient insisté sur cet aspect. Après la mort des contemporains, des biographes tels qu'Antonio della Rocca (*BHL.* 1705 b), Antonin de Florence (*BHL.* 1706) et surtout Pie II dans la bulle et le discours de canonisation (*BHL.* 1708) exaltent l'influence de Catherine et, simplifiant les perspectives historiques, campent devant la postérité une sainte dont l'action aurait eu les plus profonds contrecoups sur le plan terrestre. « C'est avec Pie II que commence la légende d'une Catherine qui a réussi en toutes ses entreprises » (p. 876).

On regrette que cette importante étude n'ait pas eu les honneurs de l'im-

pression. En prévision de temps meilleurs qui permettraient à l'auteur de l'imprimer, voici quelques suggestions. A propos de William Flete (pp. 367, 975), il y a lieu de tenir compte de l'article du P. M.-H. Laurent, O. P. : *De litteris ineditis Fr. Willelmi de Fleete* (*Analecta Augustiniana*, t. XVIII, 1942, p. 303-327), et du livre du P. Aubrey Gwynn, S. J., *The English Austin Friars in the Time of Wyclif* (Londres, 1940). Il est difficile de parler avec une parfaite exactitude des différents écrits de Caffarini (cf. *Anal. Boll.* LX, 277). C'est un écrivain qui remanie sans cesse ses manuscrits, si bien que son œuvre est en perpétuel devenir. Outre les travaux du P. Laurent et du prof. E. Franceschini (cf. ibid.), M. D. pourra aussi consulter maintenant l'article du P. Dondaine cité plus haut. L'excellent mémoire de M. Dupré Theseider : *Sulla composizione del Dialogo di S. Caterina da Siena* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. CXVII, 1941, p. 161-202) ne semble pas avoir été mis à profit. Il est vrai que, quand M. D. reprendra son travail, la question des sources du *Dialogue* aura progressé, car, si nous sommes bien informé, de nouvelles études sont sur le métier, comme nous le signalons plus bas.

A plusieurs reprises, l'auteur parle de la B^se^ Marguerite de Città di Castello. Voir à ce propos : M.-H. Laurent, *La plus ancienne légende de la B^se^ Marguerite de Città di Castello*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. X (1940), p. 109-131. Cette étude est particulièrement importante pour l'examen des sources latines de la Vie italienne rédigée par Caffarini. Au sujet d'Alphonse de Jaen, conseiller de S^te^ Brigitte, il n'est pas inutile de se référer à Seidlmayer, *Ein Gehilfe der hl. Birgitta von Schweden : Alfons von Jaen*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. L (1930), p. 1-18 ; cf. *Anal. Boll.* LX, 281. M. D. parle à plusieurs reprises de l'influence du B. Jean Colombini sur S^te^ Catherine. Nous ne voyons pas (pp. 368, 441) qu'il cite l'édition des lettres de Piero Misciattelli, parue en 1923 à Florence dans la collection *Libri della Fede*.

Depuis de nombreuses années, le P. I. Taurisano, O. P., s'est attaché tant par la parole que par la plume à faire rayonner le culte de S^te^ Catherine de Sienne (cf. *Anal. Boll.* XLI, 464 ; XLVIII, 235). A l'occasion du sixième centenaire de la naissance de la sainte (1347-1947), il a rédigé une nouvelle biographie, qui développe largement une petite esquisse publiée en 1940. Il a réuni dans l'introduction tout ce qui touche au problème critique. Le grand public est ainsi mis au courant des recherches des dernières années. On aurait souhaité que les travaux de M. Fawtier fussent appréciés en des termes plus sereins. Le style de la biographie n'a-t-il pas gardé trop souvent l'écho d'une éloquence assez vibrante, de mise peut-être dans une conférence, mais qui risque de lasser quand elle reparaît constamment au cours de ce gros volume ? N'est-il pas exagéré de dire : « Di nessun santo abbiamo una documentazione così perfetta come di Caterina » (p. XXI) ? Il y a des digressions qui auraient pu être élaguées, par exemple les dix pages relatives aux reliques de S. Thomas d'Aquin. P. 426-437, défile une série de saintes et de bienheureuses dominicaines. Certes, elles ont vécu dans le rayonnement de leur illustre consœur ; mais n'est-ce point là gonfler inutilement un récit qui aurait gagné à être plus concis ? Dans le chapitre consacré à la correspondance (p. 187-204), l'auteur avait l'occasion de nous faire

bénéficier de son long contact avec les lettres de la sainte, mais on n'y trouve que quelques appréciations d'historiens, juxtaposées les unes aux autres.

Presque en même temps, le P. T. a réédité le *Dialogue*, déjà publié par lui en 1928. Ainsi qu'il le dit lui-même, il n'a pas voulu donner ici l'édition définitive qui fait toujours défaut (cf. FAWTIER, op. c., p. 188), mais simplement améliorer son premier travail. Il maintient comme base le codex Casanatensis et le collationne avec les deux témoins principaux : Sienne, Este, et aussi avec un manuscrit qui appartenait à feu Pietro Fedele. Comme on le voit, l'édition n'a guère fait avancer le problème des rapports réciproques des différentes copies. « Abbiamo creduto opportuno scegliere il testo casanatense per più ragioni » (p. XXXI). On eût aimé savoir, d'une manière plus précise, quelles étaient ces raisons. Quant à la date, le P. T. n'est guère enclin à accepter les conclusions de M. Fawtier, à savoir que le *Dialogue* aurait été dicté entre l'avent de 1377 et le mois d'octobre 1378. Il préfère s'en tenir à la *tesi tradizionale*, c'est-à-dire au renseignement fourni par Raymond de Capoue, d'après lequel la tertiaire aurait rédigé son œuvre *brevi tempore*, expression qui devrait s'interpréter : entre août et novembre 1378. M. Delaruelle (pp. 1019, 1051) propose de placer la rédaction entre avril et septembre 1378. Dans son dernier livre, M. Fawtier renvoie à son travail antérieur et constate que le problème n'a pas encore reçu une solution satisfaisante. Celle-ci ne sera possible, remarque-t-il, que le jour où nous disposerons d'une édition critique. Récemment le P. M.-H. Laurent écrivait : « Le *Dialogo*, que la sainte dicta par intervalles de 1377 à l'automne de 1378, a été, croyons-nous, fortement remanié après sa mort » (*Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. XI, col. 1521). Arrivera-t-on jamais à déceler les remaniements et à reconstituer le texte original? Les témoins dont nous disposons ne semblent pas permettre ce triage, mais peut-être une étude plus poussée des sources du *Dialogue* y conduira-t-elle. Sur ce point, l'*Introduzione critica* du P. T. apporte peu de lumière ; il fait allusion à un travail de son confrère, le P. Puccetti, qui prépare un « studio completo ». Le P. T. écarte toute idée de remaniement ou de retouche : « Per loro (Bartolomeo Dominici, Giovanni Tantucci) era un testo sacro e toccarlo sarebbe stato una profanazione » (p. XXIV). Le problème ne se pose pas en termes aussi simples. Le P. M.-H. Laurent, comme nous l'avons vu plus haut, fait allusion à des remaniements et il ajoute : « L'ensemble du traité dénote, il est vrai, une délicatesse toute féminine, mais de trop nombreux passages laissent percer une pensée théologique alourdie par une scolastique assez mal décantée » (l. c.). Ces dernières paroles du savant dominicain traduisent excellemment l'impression de plus d'un lecteur. De son côté, M. Delaruelle parle du « caractère scolaire » du Dialogue. Mais n'insistons pas, car le P. P. Grion, O. P., prépare un travail où il reprendra en détail le pro-

blème des sources du traité de Ste Catherine. Peut-être réussira-t-il à découvrir l'origine des passages « scolastiques ».

Le P. Taurisano vient de publier une troisième édition de ses *Fioretti di Santa Caterina ;* la première avait paru en 1922 (*Anal. Boll.* XLI, 464-467) et la seconde en 1927. Sous ce titre il faut entendre une anthologie où figurent des extraits d'œuvres qui ont célébré la sainte de Sienne et des fragments de ses écrits. Parmi les additions les plus importantes, notons de nombreux passages du Procès de canonisation que le P. M.-H. Laurent a publié naguère (*Anal. Boll.* LXIV, 309) et le bref de Pie XII proclamant Catherine patronne de l'Italie. L'appendice : *Risposta al Prof. Roberto Fawtier*, est une critique du dernier livre du savant professeur de la Sorbonne, critique vive et sévère. Au sujet de la seconde partie, rédigée par M. L. Canet, le P. T. se contente de renvoyer le lecteur à la recension du P. Colosio, O. P. (dans la *Vita Cristiana*, 1948, p. 235-245), qui y voyait « una ricostruzione modernista dell' esperienza spirituale di Caterina ». Disons en terminant que cette anthologie aurait gagné en intérêt si les notices placées en tête de chaque extrait avaient été rédigées de manière à la fois plus sobre et plus technique : date du document, valeur, éditions.

Pour commémorer le sixième centenaire de la naissance de Ste Catherine de Sienne (1347-1947), les plus importants documents que possèdent l'*Archivio di Stato* et la *Biblioteca comunale* de Sienne ont été réunis au palais communal. Le catalogue de cette exposition est dû à la collaboration éclairée de plusieurs historiens tels que G. Prunai et A. Lusini. Il mérite de retenir l'attention, car il constitue un répertoire bibliographique vraiment utile. M. Lusini y a joint une section intitulée : *Manoscritti Cateriniani nelle biblioteche d'Europa.* Ce louable essai constitue un premier inventaire, qui pourra être complété peu à peu. Il énumère, par exemple, dix manuscrits de la Légende majeure de Raymond de Capoue (*BHL.* 1702). Nous en connaissons une trentaine, dont voici la liste sommaire. Le savant spécialiste des études catheriniennes, le P. M.-H. Laurent, O. P., nous a aimablement aidé dans nos recherches, et nous tenons à l'en remercier.

1. Avignon, Bibliothèque du Musée, ms. xve s. Cf. Comtesse de Flavigny, *Sainte Catherine de Sienne* (Paris, 1880), p. 403. — 2. Bologne, Bibliothèque de l'Université, ms. 1741, xve s., fol. 13-172v. Cf. *Anal. Boll.* XLII, 349. — 3. Bonn, Bibliothèque de l'Université, ms. 365, xve s., fol. 1-104. Cf. A. Klette, *Catalogi chirographorum in bibliotheca academica Bonnensi servatorum*, I (Bonn, 1876), p. 105. — 4. Cesena, Biblioteca Malatestiana, ms. plut. (sin.) XXIX, 17, xve s., fol. 1-127. Cf. R. Zazzeri, *Sui codici e libri a stampa della biblioteca Malatestiana di Cesena...* (Cesena, 1887), p. 519-522. — 5. Erlangen, Bibliothèque de l'Université, ms. 661, copié en 1405, fol. 1-128. Cf. H. Fischer, *Katalog der Handschriften der Universitätsbibliothek Erlangen* (Erlangen, 1936), p. 399-400. — 6. Florence, Librairie Leo S. Olschki, xve s. (vers 1461). Décrit par M. Leo S. Olschki lui-même dans *La Bibliofilia*, t. XII (1911), p. 344-347 ; t. XIII, p. 22. — 7. Ljubljana (Lubiana, Laibach), Bibliothèque

nationale, ms. 12, XV^e^ s. (1401), fol. 1-100. Cf. Milko Kos, *Srednjeveški rokopisi u Sloveniji* (Ljubljana, 1931), p. 79-82 (= *Codices aetatis mediae manu scripti qui in Slovenia reperiuntur*). — 8. MILAN, Bibliothèque de Brera, ms. AD. IX. 38, XIV^e^ s., fol. 1-173. Cf. D. FAVA, *La biblioteca della Certosa di Pavia* (Milan, 1908). — 9. NAPLES, Archivio di Stato, ms. 37, XV^e^ s., fol. 1-214. Cf. *Anal. Boll.* XXX (1911), p. 236. Détruit pendant la dernière guerre. — 10. NAPLES, Bibliothèque nationale, ms. VIII B 48, XV^e^ s., fol. 3-124^v^. Cf. ibid., p. 192. — 11. NAPLES, même bibliothèque, ms. XIV B 40, XV^e^ s., fol. 15-117^v^. Cf. ibid., p. 199. — 12. NUREMBERG, Bibliothèque de la ville, ms. Cent. IV. 75, XV^e^ s., fol. 97-198^v^. Cf. *Antonianum*, t. XIV (1939), p. 77-78. — 13. PARIS, Bibliothèque Mazarine, ms. 1715, daté du 9 septembre 1463, fol. 9-133. Cf. A. MOLINIER, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, t. II (Paris, 1886), p. 191. — 14. PARIS, Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 560, XV^e^ s. Cf. Ch. KOHLER, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, t. I (Paris, 1893), p. 292-293. — 15. PARIS, Bibliothèque nationale, ms. latin 18310, daté de 1533, fol. 1-199. Cf. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXXI (1870), p. 551. — 16. PÉROUSE, Bibliothèque communale, ms. 830 (L. 82), XIV^e^ s. ; provient du couvent de Saint-Dominique de Pérouse. Cf. G. MAZZATINTI, *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, t. V (1895), p. 203. — 17. PISE, Bibliothèque du Séminaire, ms. 24, XV^e^ s. Cf. *Studi italiani di filologia classica*, t. VIII (1900), p. 330-331. — 18. ROME, Archives de la maison généralice des PP. Dominicains, ms. XIV, 24 (mentionné parfois sous le n° X, 3002 ou 2003), XIV^e^ s., fol. 18-172. Cf. J. LUCHAIRE, *Un manuscrit de la légende de sainte Catherine de Sienne*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XIX (1899), p. 149-158. — 19. ROME, Bibliothèque Alexandrine, ms. 92, XVII^e^ s., fol. 723-868^v^. Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 149-150. — 20. ROME, Bibliothèque Casanatense, ms. 1378, XV^e^ s., fol. 1-92. Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 255. — 21. SIENNE, Bibliothèque « degli Intronati », T. I, 1, XV^e^ s., fol. 1-118. Cf. *Mostra cateriniana* (Sienne, 1947), p. 68-70. — 22. SIENNE, même bibliothèque, T. III, 1, XV^e^ s., fol. 1-143^v^. Cf. ibid., p. 70-71. — 23. TRÈVES, Bibliothèque de la Cathédrale, ms. 92, XV^e^ s., fol. 139-258^v^. Cf. *Anal. Boll.* XLIX (1931), p. 266. — 24. VATICAN, ms. lat. 10151, fin XIV^e^ s., fol. 1-93^v^. Cf. *Catal. Lat. Vat.*, p. 246. — 25. VATICAN, ms. lat. 13677, première moitié du XV^e^ s., fol. 1-182. Cf. M.-H. LAURENT, O. P., *Codici cateriniani poco noti della Biblioteca Vaticana*, dans *S. Caterina da Siena*, N. S., t. II (1950), p. 18-24. — 26. VATICAN, Fonds Chigi, ms. F. VIII. 211, écrit en 1405, fol. 1-140. Cf. M.-H. LAURENT, l. c. — 27. VIENNE, Bibliothèque nationale, ms. 3700, XV^e^ s., fol. 2-144^v^. Cf. *Tabulae codicum manu scriptorum praeter graecos et orientales in bibliotheca palatina Vindobonensi asservatorum*, t. III (Vienne, 1869), p. 56-57. — 28. VIENNE, même bibliothèque, ms. 4179, XV^e^ s., fol. 1-173. Cf. ibid., p. 194. — 29. VIENNE, ancienne Bibliothèque privée de l'Empereur, ms. 9364 (= *Novale Sanctorum* de Gielemans). Cf. *Anal. Boll.* XIV, 64. — 30. VIENNE, Schottenstift, ms. 193, XV^e^ s., fol. 1-117^v^. Cf. P. A. HÜBL, O. S. B., *Catalogus codicum manu scriptorum qui in bibliotheca monasterii B. M. V. ad Scotos Vindobonae servantur* (Vienne, 1899), p. 210-211.

La bibliographie de S^te^ Catherine vient de s'enrichir de deux contributions de valeur, dont les titres seuls montreront l'intérêt ;

M.-H. Laurent, *Essai de bibliographie catherinienne. Les premières éditions italiennes (1474-1500)*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. XX (1950), p. 349-368, et du même auteur *Codici cateriniani poco noti della Biblioteca Vaticana*, article qui a paru dans la nouvelle série du bulletin siennois *S. Caterina da Siena*, t. II (1950), p. 18-24.

Le petit volume de M. G. Kaftal se distingue non seulement par l'élégance de l'impression, mais par le sérieux de l'information. Il réunit les œuvres de la peinture toscane primitive qui représentent la sainte isolément (images) ou dans un épisode de sa vie (scènes). Les premières sont au nombre de sept, les secondes au nombre de vingt-quatre. Chaque tableau est accompagné d'une brève notice, qui contient tous les renseignements souhaitables. Quand il s'agit d'une scène, l'auteur a eu l'heureuse idée de transcrire le passage du texte hagiographique qui explique le sujet. C'est presque toujours la Légende de Raymond de Capoue, *BHL.* 1702. Du point de vue iconographique, il n'y a pas de meilleure méthode. La Vie de Raymond de Capoue n'est pas citée en latin, mais d'après la version anglaise de John Fen, publiée en 1609 à Louvain et réimprimée à Londres en 1667 par le P. D. Aylward, O. P. La version de J. Fen dérive de la traduction italienne de Lancellotto Politi, en religion Ambrogio Catarino da Siena, O. P. Le livre de M. K. consacré à S. Dominique (*St. Dominic in Early Tuscan Painting*, Oxford, Blackfriars, 1948) mérite les mêmes éloges.

Signalons que Mme Maisie Ward a commencé la publication d'une série de petites monographies de saints : *The Saints in Pictures*. Elle a réservé à la sainte siennoise un des premiers numéros de la collection : *Saint Catherine of Siena* (Londres, Sheed and Ward, 1950). On souhaiterait que le texte pût rivaliser avec les belles reproductions en couleurs qui illustrent cette plaquette ; mais nous craignons que parfois l'auteur n'ait simplifié les données du problème. La brève bibliographie ne révèle-t-elle pas une information trop limitée ?

B. de Gaiffier.

Joseph Le Jollec, S. J. *Histoire miraculeuse contenant le Mystère de Notre-Dame du Folgoët*. Quimper, Roz-Avel, 1949, 71 pp., plans.

Dans l'*Histoire de la Vie, Mort, Passions et Miracles des Saincts*, de P. Viel, Jacques Tigeou, Clément Marchant, Jean Le Frere de Laval, Paschal Robin, sieur du Faux, G. Gazet, C.-D. Bassecourt « et autres », se lit, au 1er novembre, une « Histoire miraculeuse contenant le Mystere de Nostre Dame de Folgoet ou Foulgoat, aus fonds de basse Bretaigne, a cinq lieuës de la ville de Brest sur la mer : aduenu enuiron l'an mil trois cens cinquante : & solennisé au premier iour de Nouembre, feste de Tous-saincts, ou à la my-Aoust, en memoire de S. Salaun. Extraicte du thresor de l'Eglise du pays mesme, où il est reueré, & faicte Françoise par le sieur du Faux. » Elle y est attribuée à « Jean de Longoeznou », inconnu d'autre part, abbé de Landévennec vers 1350, et porte des marques de provenance

qui la rattachent à ce « monstier royal », comme elle l'appelle, d'un titre qui n'était pas le sien au milieu du XIVe siècle. Outre les éditions de Paris, 1579-1580 (en trois volumes, chez Nicolas Chesneau) et 1607 (en un volume), il en parut au moins deux autres : à Douai, en 1597, et à Paris, en 1610. Le P. Le Jollec reproduit (en le modernisant) le texte de 1607 et note quelques variantes insignifiantes dans celui de 1579-1580. Par contre, il néglige complètement les notes et références marginales, que nous trouvons dans l'édition de Douai, la seule que nous ayons sous la main. Ces annotations, particulièrement denses pour ces pages, aideraient à déterminer la part du traducteur, Paschal Robin, certes bien libre d'allure. En outre, le P. Le J. ajoute au texte, qui n'en donnait que l'incipit, « l'original latin du *Languentibus in purgatorio* » — on voudrait savoir d'après quelle édition ou quel manuscrit.

Son opuscule porte en sous-titre : Essai critique, et consacre en effet bien des pages aux « objections ». La première tâche devait être de fixer les méthodes, ou du moins les habitudes, de ces compilateurs ou traducteurs du XVIe siècle finissant. De telles études ont permis d'élucider, pour la Grande-Bretagne, par exemple, les procédés d'abréviateurs comme Jean de Tynemouth ou d'éditeurs comme Jean Capgrave. Aucune trace de ces préoccupations chez le P. Le J. L'ouvrage des « docteurs de Paris » est souvent cité sous le nom de René Benoist, le célèbre curé de Saint-Eustache et confesseur d'Henri IV (cf. P. Calendini, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. VII, 1934, col. 1377-1380), qui ne semble point y avoir collaboré, mais dont « quelques... opuscules appartenant à cette matiere » ont été ajoutés à certaines éditions, entre autres celle de 1610. C'est donc à tort que le P. Le J. l'invoque comme une autorité incontestable (p. 33). En outre, la légende du Folgoët est parfois citée comme figurant au 12 mars dans le recueil de René Gaultier. Le P. Le J. ne s'est pas inquiété de savoir si ce traducteur de Pierre de Ribadeneira avait eu accès à une autre source que la version de Paschal Robin. Il se contente de supposer une confusion entre René Benoist et René Gaultier, inadmissible à cause de la différence des dates.

Une autre recherche à faire, et qu'il n'a point entreprise, concernerait le *Languentibus in purgatorio* que « Jean de Longoeznou » donne pour son œuvre (selon Paschal Robin, lequel fournit une traduction française). Une référence au *Repertorium hymnologicum* d'U. Chevalier, par exemple, permettrait au moins d'en rechercher les éditions. Le P. Le J. ne dit mot de la variante *Lugentibus in purgatorio*, leçon propre, semble-t-il, à la recension en six strophes, qu'il estime originale.

La discussion du culte et des reliques de Salaün (en latin *Salomon*) n'est guère satisfaisante (p. 63-66). Question de fait et de droit, écrit le P. Le J. Pour le droit, simple rappel des décrets d'Urbain VIII. Pour le fait : le pieux auteur ne peut indiquer aucun sanctuaire portant le nom de Salaün, mais « au vu et au su de l'évêque, on lui rendait un culte : s'il n'y a en son nom ni office ni messe propres, il en est fait mention à l'autel, le 15 août et le 1er novembre ». Quelles attestations en cite-t-on ? Aucune, à moins que le P. Le J. n'entende se référer aux « Bulles de Sixte IV et d'Innocent VIII » concédant des indulgences à l'église du Folgoët (« aux termes du décret, on doit faire

mention de Salaün et du miracle du lis », p. 64). Ces pièces originales, qui seraient les plus anciens monuments du culte prétendu, méritaient d'être apportées. Ce ne peuvent être que celles, assurément perdues, dont parle le *Sommaire des Pardons et Indulgences* de J. Guillerm, vicaire général de Saint-Pol-de-Léon, du 22 août 1633 (dans *Le Devot Pelerinage du Folgoet*, de F. C. P., Carme [c'est-à-dire Cyrille Le Pennec], publié à Morlaix en 1634 ; réimprimé par Daniel-Louis Miorcec de Kerdanet dans son édition d'Albert Le Grand, *Les Vies des Saints de la Bretagne-Armorique*, Brest et Paris, 1837, p. 113) : « Et depuis ladicte Église a esté dediée à pareil jour qu'avoit esté le decez dudict Salaun, afin qu'en la celebration de sa dedicace, qui est toujours le dimanche precedant la Toussaincts, il fust à jamais memoire du miracle susdict. » Il n'y a pas là-dedans l'ombre d'une « mention à l'autel, le 15 août et le 1er novembre ». Notons aussi que le 1er novembre fut longtemps considéré comme une fête de la Vierge, non moins que des autres saints, ce qui explique le choix du dimanche précédent pour la dédicace, mais jette un jour inquiétant sur cette date comme anniversaire de la mort de Salaün. Voilà des « faits » qui nous laissent bien loin d'une béatification, même équipollente. Quant aux épithètes de bienheureux et de saint chez les prédicateurs et historiens, elles ont la valeur des sources, rien de plus. Et la Vie, avec le titre de saint, « dans un ouvrage destiné à la France entière », ne saurait être tenue pour une preuve adéquate. Au surplus, détail qui a échappé au P. Le J., la table, en tête de l'ouvrage, inscrit simplement, au 1er novembre : « Histoire de nostre Dame de Folgoet ».

En conclusion, la légende du Folgoët, d'après laquelle un lis, portant : *Ave Maria*, sortit de la tombe du pieux jeune homme, n'inspire guère de confiance. Elle fait irrésistiblement songer à la localisation de quelque *exemplum* ou Miracle de la Vierge. Voici déjà plus de trois siècles, Cyrille Le Pennec en dressait une liste (éd. cit., p. 89-90) : c'est un récit de Thomas de Cantimpré, un autre attribué à S. Anselme (et qui serait ainsi antérieur de deux siècles et demi à la dédicace du Folgoët), un troisième recueilli par Louis de Grenade, et enfin le cas de Joscius, moine de Saint-Bertin († 1173). On peut y ajouter le B. Josbert, moine de Déols († 1187). Quant au B. Guillaume, comte de Montpellier, cistercien de Grandselve († vers 1162), c'est par erreur que Henriquez transcrit la légende sous son nom, en lisant de travers le *Catalogus Sanctorum Cisterciensium* de Jean de Cirey (éd. Gregor Müller, dans *Cistercienser-Chronik*, t. XXVII, 1915, p. 46), lequel rapporte la chose d'un convers anonyme, sans indiquer même le monastère. Pour ne pas pénétrer plus avant dans le labyrinthe de cette littérature, indiquons quelques numéros des *Mir. BVM.* : 594, 650, 1355 (cf. 339) ; 578-560, 598, 994, 1102, 1508 (cf. 1332) ; 336, 459, 629, 639, 941, 988, 1068, 1078, 1084, 1429, 1430 (cf. 478, 836-838, 1021, 1370). Voir aussi C. G. N. De Vooys, *Middelnederlandse Legenden en Exempelen* [2] (Groningen, 1926), p. 90.

Quant à imaginer que Salaün ait eu une vision ou apparition, selon laquelle une statue de la Vierge aurait été exécutée, c'est atteindre les bornes d'une fantaisie que des exemples modernes (p. 61) ne recommanderont point aux esprits sérieux. Dans un opuscule où le style et l'information sentent le prédicateur plutôt que l'archiviste, l'auteur dévot plutôt que l'historien, il eût été prudent de s'interdire des réflexions ou des insinuations telles que le P.

Le J. s'en permet sur Dom Lobineau et Dom Gougaud (p. 55-56), ou même sur les Mauristes en général. M. Alexandre Masseron, à qui l'on doit déjà un charmant *Petit Guide du Pèlerin et du Touriste à Notre-Dame du Folgoët* (chez le Recteur du Folgoët, 1948, 36 pp., ill.), y annonçait, en préparation, *Notre-Dame du Folgoët: Art et Histoire.* Comptons sur lui pour démêler l'écheveau. P. GROSJEAN.

Canice MOONEY, O. F. M. *Boetius MacEgan of Ross.* Killiney, Four Masters Press, 1950, in-12, 68 pp.

La cause de l'évêque franciscain de Ross, en Irlande, massacré il y a trois cents ans par les soldats de Cromwell, a été introduite à Rome. Des recherches diligentes parmi les imprimés de cette période troublée et parmi les archives de diverses maisons de son Ordre permettent à l'auteur de préciser bon nombre de points douteux dans la carrière de ce Boetius Mac Egan, qui fut mêlé aux difficultés religieuses, politiques et militaires de la Confédération de Kilkenny. Il faut d'abord le distinguer soigneusement de plusieurs homonymes : un autre Franciscain irlandais, nommé Boetius Mac Egan, natif de Tuam, plus tard évêque d'Elphin (mort la même année, en 1650), qui, le 27 novembre 1636, avait donné son approbation au Martyrologe de Donegal (recension longue, manuscrit de Bruxelles 5095-5096) ; le P. Boetius (alias Augustin) Mac Egan, Franciscain, professeur de théologie au Collège Saint-Antoine de Louvain, qui forma le projet d'un grand dictionnaire irlandais et mourut en 1654 ; un troisième Franciscain, Boetius Mac Egan, provenant du Connacht et entré au Collège de Louvain en 1651, mentionné de nouveau en 1661 ; et enfin le P. Brian ou Bernard Mac Egan, Franciscain, originaire du diocèse de Kilmore, mêlé aux affaires politiques entre 1630 et 1650, à la même époque que le martyr. Celui-ci, né dans la baronnie de Duhallow, au comté de Cork, appartenait à une famille autrefois renommée pour la connaissance et la pratique de l'ancien droit irlandais. Vers 1641 ou 1642, il était Gardien de Buttevant. Ces détails méritaient d'être précisés : le tome III du *Supplementum et Castigatio* aux *Scriptores* de Sbaralea, publié à Rome en 1936, comme le tome XXIX de la continuation des *Annales Minorum*, publié en 1948, a pris l'un pour l'autre plusieurs de ces personnages. Concernant la date de la mort, la confusion est plus grande encore et s'étend au *Martyrologium Franciscanum* de 1938 et même à certains documents du procès en cours. Le P. M., bien instruit de la chronologie militaire et civile, tient pour pratiquement certain que l'évêque de Ross fut pendu le samedi 21 mai 1650 (soit le 11 mai dans le vieux style employé par les écrivains anglais et protestants au XVII^e siècle). P. GROSJEAN.

M. Donald ATTWATER, collaborateur du P. Thurston pour la seconde moitié de la nouvelle édition d'Alban Butler (*Anal. Boll.* LVII, 123), publie un premier volume de supplément : *The Lives of the Saints* (*Butler*), First Supple-

mentary Volume (Londres, Burns Oates, 1949, XII-200 pp.). Les 92 notices qui viennent ainsi s'ajouter se divisent en trois catégories : saints omis par accident ou pour d'autres motifs dans l'ouvrage principal ; personnages canonisés ou béatifiés depuis 1937 ; saints russes. Le second de ces groupes était le plus facile à traiter, celui aussi où les sources sont le plus accessibles ; M. A. a laissé courir sa plume. Pour le troisième, noms pris au calendrier des catholiques russes de rite oriental, il s'est aidé surtout de l'*Annus ecclesiasticus graeco-slavicus* du P. Martinov et de travaux anglais récents. Le premier était plus ardu, et il faut avouer que le traitement en est inégal, principalement pour les quelques saints scandinaves (où l'autorité principale est la *Saga of Saints* de Mme Sigrid Undset, dans l'édition anglaise de 1934) et les saints celtiques, où la fermeté critique du P. Thurston se fait vivement regretter. L'index est malheureusement incomplet : il ne reprend pas, par exemple, les martyrs des Boxers mentionnés p. 102-103.

Du même auteur, nous avions annoncé, en son temps (*Anal. Boll.*, ibid.), *A Dictionary of Saints*, excellent index du « nouveau Butler », qui fournit pour chaque nom une brève et substantielle notice. Ce n'est pas, comme les éditeurs voudraient le faire croire, une liste complète de tous les saints et bienheureux du calendrier — nous sommes loin de compte. En voici une nouvelle édition (Londres, Burns Oates, 1948, VII-320 pp.), fort chichement corrigée en très peu d'endroits. Il y manque même certains personnages canonisés ou béatifiés depuis 1938.

En présentant la quatrième édition revue et augmentée de *The Book of Saints* (Londres, A. et C. Black, 1947, XVII-708 pp.), les moines bénédictins de Saint-Augustin de Ramsgate lèvent le voile de l'anonymat qui couvrait son premier et principal auteur, feu Dom Thomas Bergh, Abbé Visiteur de la Province anglaise de la Congrégation de Subiaco. Certains défauts de son travail ont été corrigés, nous dit-on, entre autres son conservatisme exagéré, qui l'avait engagé dans une controverse, toujours anonyme, avec le P. Thurston. Tel que le voici, cependant, l'ouvrage demande encore une revision soigneuse. Nous nous contenterons de renvoyer aux pages qu'y a consacrées M. E. I. Watkin dans *The Downside Review*, t. LXVII (1949), p. 109-111, et d'autant plus volontiers qu'une cinquième édition, annoncée, fournira l'occasion de donner au public un répertoire amélioré. Un point que M. Watkin n'a pas remarqué, c'est que, pour S. Patrice, par exemple, la « nouvelle notice » des moines de Ramsgate est simplement une copie démarquée du *Dictionary* de M. Attwater.

C'est un moine de la même abbaye, un des reviseurs, sans doute, du *Book of Saints*, le P. Romanus Rios, O. S. B., qui publie la *Corona Sanctorum Anni Benedictini* (Ramsgate, Abbaye Saint-Augustin, 1948, XII-158 pp.). Il y dresse, jour par jour, la liste des saints, bienheureux et vénérables de l'Ordre monastique (y compris les Camaldules, Vallombrosains, Cisterciens, Silvestrins, Olivétains et la Congrégation de Mont-Vierge), marque l'année de leur mort et ajoute quelques lignes d'éloge. Bref, une sorte de ménologe très condensé. L'index rendra des services, en abrégeant les recherches dans des ouvrages où les saints sont classés dans un autre ordre, mais le livre du P. R. ne saurait être consulté sans précaution : erreurs et inconsistances dans la toponymie, notamment, qui devraient être redressées lors d'une prochaine édition, comme

le latin, que le lecteur doit parfois retraduire en anglais pour le comprendre. La bibliographie (p. XI-XII) montre des tendances peu critiques et s'attaque au P. Thurston, l'excellent éditeur du « nouveau Butler », à cause de sa sévérité, tout en couvrant de fleurs le *Dictionary* de M. Attwater, qui n'est guère que l'index du même ouvrage. P. G.

C'est au public dévot qu'est destiné le petit livre du P. Michel GASNIER, O. P., *Saint Michel Archange* (Paris, Lethielleux, [1946], in-16, 176 pp.). Il ne manque pas de retracer les origines du culte, mais s'étend surtout sur son histoire en France, depuis la fondation de l'église au Mont Tombe jusqu'à l'époque moderne, en insistant particulièrement sur les apparitions à Jeanne d'Arc.

Le P. F. L. FILAS, S. J., a écrit un volume sur la nature et le développement de la dévotion à S. Joseph (*The Man Nearest to Christ*. Milwaukee, Bruce, [1946], XIX-217 pp.). Il divise l'histoire du culte en deux parties, séparées par le milieu du XVI^e siècle. Pour les témoignages les plus anciens, ou du moins pour l'explication de leur absence, un certain manque de préparation se fait sentir : ainsi, le martyrologe hiéronymite (comme l'auteur l'appelle) n'existe point en un exemplaire écrit à Auxerre entre 592 et 599, mais cette date est assignée par la critique à l'archétype auquel nos manuscrits remonteraient. Il n'y est d'ailleurs pas fait mention de S. Joseph. On consultera surtout l'ouvrage du P. F. pour la période moderne. P. G.

Le bibliophile James P. R. Lyell a légué récemment à la Bibliothèque Bodléienne cent manuscrits médiévaux. Avec une diligence digne de tous les éloges le conservateur du « Department of Western MSS. », Dr. R. W. HUNT, vient d'en publier une liste sommaire, qui rendra service en attendant que paraisse le catalogue détaillé de ce nouveau fonds : *The Lyell Bequest* (extr. du *Bodleian Library Record*, t. III, n° 30, oct. 1950, p. 68-82). Nous y relevons les n^os suivants qui intéressent plus ou moins directement l'hagiographie : 5, de la 1^re moitié du XIII^e s., *Vita et passio S. Thome Becket* (*BHL.* 8194-8200) et *Passio S. Katerine*. — 13, fin du XIII^e s., Iacobus de Voragine, *Legenda sanctorum*. — 45, première moitié du XV^e s., Missel romain pour l'église de Saint-Malo, avec calendrier et propre du semestre d'hiver. — 53, XV^e s., Bréviaire d'hiver et de printemps pour Saint-Martin de Bamberg. — 60 (jadis à Melk, n° 194 ou D 32), XV^e s., *Regule Pauli et Stephani, Columbani, Macarii, sanctorum patrum Serapionis, Macharii, Pafnutii*. — 64 (Melk 897, Q 34 ou I 39), XV^e s., *Legenda de S. Fide*, abrégé des Miracles (*BHL.* 2942). — 65 (Phillipps 416), XII^e s., *Passio S. Eustachii* (*BHL.* 2760). — 75, milieu du XV^e s., *De origine monasterii quod dicitur Sancte Bunde* (cf. *Anal. Boll.* XLV, 138). — 92, XII^e s., Ménologe de Métaphraste pour décembre (cf. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand*, t. II, 1938, p. 508-509). F. H.

En dépit de la guerre et de tous les obstacles qu'elle mettait au travail scientifique et surtout à la collaboration entre savants de pays différents, le prof. H. J. W. TILLYARD, de Cardiff, est parvenu à mener à bon terme sa transcription en musique moderne des hymnes de l'Octoëchus. Le tome I^er avait paru en 1940 (cf. *Anal. Boll.* LX, 299-300) ; le tome II porte le millé-

sime de 1949 : *The Hymns of the Octoechus*, Part II (Copenhague, E. Munksgaard, xx-215 pp.), et forme le vol. V de la série *Transcripta* des *Monumenta musicae byzantinae*. On y trouve 1°) 49 *στιχηρὰ προσόμοια* pour le carême, composés par les deux frères S. Joseph de Thessalonique et S. Théodore Studite ; 2°) 11 hymnes du matin sur la Résurrection (*ἑωθινὰ ἀναστάσιμα*), œuvre de l'empereur Léon VI ; 3°) 24 « Resurrection Verses » attribués par certains manuscrits à S. Jean Damascène ; 4°) 32 hymnes dogmatiques du même saint docteur sur la Vierge Marie ; enfin 5°) 30 *σταυροθεοτοκία* de Léon VI (hymnes en l'honneur de la Madone au pied de la Croix). Dans la postface du volume, le savant auteur, après avoir jeté un regard de satisfaction sur les résultats déjà obtenus, souligne l'immensité de la tâche qui reste à accomplir avant que nous ayons fait le tour des « monuments de la musique byzantine ». Parmi les collections de mélodies à éditer, il en signale une qui intéressera plus directement les hagiographes : le *κοντακάριον* ou recueil des odes narratives de S. Romain et de ses successeurs. F. H.

Le P. Basile Roussos, Assomptionniste, a terminé en 1949 la publication de son *Νέος συναξαριστής*, commencée en 1939 (cf. *Anal. Boll.* LIX, 369-370 ; LXVI, 281-282). Le douzième et dernier petit volume (*Δεκέμβριος*) porte les mêmes sous-titres que ses aînés : *Ἥρωες τοῦ χριστιανισμοῦ ἢ βίοι τῶν ἁγίων Δυτικῆς καὶ Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας* (Athènes, *Καθολικὴ ἔκδοσις*, 272 pp. in-12). Il leur ressemble en tous points et ne se distingue d'eux que par deux additions : une table alphabétique générale des saints traités dans les douze recueils mensuels et un *Συγχρονολογικὸς πίναξ* disposé en neuf tableaux dépliants, dont les colonnes parallèles permettent de voir d'un coup d'œil qui étaient, à n'importe quelle date de l'histoire de l'Église, le pape de Rome, le patriarche de Constantinople, d'Alexandrie, de Jérusalem ou d'Antioche et les principaux souverains temporels.

Les trois premiers fascicules de la série *Ἁγιολογικὰ μελετήματα*, inaugurée en 1948 par le Rév. Jean Sp. Ramphos, ont été annoncés ici même (*Anal. Boll.* LXVI, 282-283). Le quatrième et le cinquième ont paru en 1949 et 1950 ; ils sont extraits, comme les précédents, de la revue *Ἐκκλησία*. Ils sont consacrés l'un aux SS. Alexis, Sabas de Palestine et Anastasie la Pharmacolytria (cf. H. Delehaye, *Étude sur le légendier romain*, Bruxelles, 1936, p. 166), l'autre aux SS. Jean Calybite, Tryphon, Blaise et Théophylacte de Nicomédie. Pour rédiger la notice de ce dernier, l'auteur s'est inspiré surtout de la Vie publiée par A. Vogt dans nos *Analecta* (L, 1932, 71-82). F. H.

Nous avons signalé naguère (*Anal. Boll.* LXV, 319) les quatre premiers volumes des *Ancient Christian Writers* (*The Works of the Fathers in Translation*). Lancée en 1946, la collection, que dirigent deux professeurs de l'Université catholique de Washington, J. Quasten et J. C. Plumpe, est éditée par la Newman Press de Westminster (Md.) et progresse rapidement. Voici le titre des tomes 6 à 11 (1948-1950), avec le nom des traducteurs : 6. *The Didache, the Epistle of Barnabas, the Epistles and the Martyrdom of St. Polycarp, the Fragments of Papias, the Epistle to Diognetus*, translated by James A. Kleist, S. J. — 7 et 8. *Arnobius, The Case against the Pagans* (2 vol.), transl. by George E. McCracken. — 9. *St. Augustine, The Greatness of the*

Soul and The Teacher, transl. by Joseph M. Colleran, C. SS. R. — 10. *St. Athanasius, The Life of Saint Antony*, transl. by Robert T. Meyer. — 11. *St. Gregory the Great, Pastoral Care*, transl. by Henry Davis, S. J. Le succès de l'entreprise, comparable à celui des *Sources chrétiennes* de Paris, prouve l'intérêt croissant du public américain pour les écrits des Pères de l'Église.

F. H.

Tertullien est à l'honneur dans les pays de langue néerlandaise. Dans la collection *Scriptores Christiani Primaevi*, que dirige le prof. Bakhuizen van den Brink, de Leyde, et qu'édite la firme Daamen, à La Haye, le Dr. J. W. Ph. Borleffs, un spécialiste des études tertullianéennes, publie une édition critique très soignée et très pratique de trois traités du grand écrivain africain : *Q. Sept. Florentis Tertulliani Libri de Patientia, de Baptismo, de Paenitentia* (1948, 115 pp.). La volumineuse dissertation du Dr. Gerardus Frederik Diercks, présentée à l'université d'Amsterdam, est consacrée au seul opuscule *De Oratione* (Bussum, P. Brand, 1947, civ-312 pp.). Elle en donne une édition critique, précédée d'amples prolégomènes, accompagnée d'une traduction et suivie d'un « philologisch-exegetisch-liturgische commentaar » et d'une bibliographie qui auraient gagné à être réduits de moitié. Quant à l'ouvrage de Dom E. Dekkers, O. S. B., *Tertullianus en de geschiedenis der liturgie* (Bruxelles, De Kinkhoren - Desclée de Brouwer, 1947, 285 pp. ; = *Catholica*, VI, 2), on y trouve réunis suivant un ordre systématique les passages de Tertullien qui peuvent éclairer l'histoire de la liturgie. Les travaux les plus récents ont été consultés pour interpréter aussi exactement que possible les textes classiques et les allusions fugitives. Relevons, au dernier chapitre, quelques pages (240-245) sur les débuts du culte des martyrs dans l'Afrique chrétienne. Le Mavilus ou Maiulus d'Hadrumète, condamné aux bêtes par le proconsul Scapula, est inscrit au martyrologe romain (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 6) ; sur Ste Guddenis, cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 338-339 [et *Anal. Boll.* LXVII, 1949, 260]. A propos de la messe, on comparera maintenant l'article de Mgr J. Beran, archevêque de Prague : *De Ordine Missae secundum Tertulliani Apologeticum*, paru au tome II des *Miscellanea liturgica in honorem L. C. Mohlberg* (Rome, 1949-1950, p. 7-32).

F. H.

On ne connaissait jusqu'à présent aucune attestation sûre du culte rendu à S. Prosdocime, patron de Padoue, antérieurement au xie siècle. M. l'abbé A. Barzon (*S. Prosdocimo Apostolo della Venezia Occidentale*. Padoue, 1949, 42 pp. Extrait du *Bollettino diocesano*) en a découvert deux dans le *Codice diplomatico Veronese* de V. Fainelli (cf. *Anal. Boll.* LXII, 268-270) : une donation de l'évêque Audon de Vérone et le testament du même prélat, datés l'un et l'autre de l'année 860, ont été rédigés *ad ecclesiam sancti Prosdocimi*. Il faut donc écarter l'hypothèse que Mgr Lanzoni avait proposée dans ses *Diocesi d'Italia*[2], p. 913, et d'après laquelle une invention de reliques, entre 1064 et 1076, aurait été peut-être (*forse*) à l'origine du culte de S. Prosdocime. Non content de ce résultat certain, M. B. se fait fort de remonter par delà toute la période lombarde jusqu'à l'époque romaine. Mais, faute de documents, son argumentation ne convaincra que les lecteurs gagnés d'avance à sa cause. Un autre opuscule du même auteur (*S. Giustina Vergine e Martire*

di Padova. Ibid., 1949, 52 pp., ill. Extr. du même *Bollettino*) n'apporte malheureusement aucun témoignage nouveau qui permette soit de garantir le moindre détail de la légende de Ste Justine, soit de préciser la date de son martyre (cf. *Comm. martyr. rom.*, 1940, p. 440). F. H.

Dans la revue *Κυπριακαὶ σπουδαί*, organe de la Société d'études cypriotes fondée à Nicosie en 1937, le distingué conservateur de la bibliothèque de Notre-Dame Phanéroméni, Constant Hadjipsaltis (*Κώστας Χατζηψάλτης*), a publié une *Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Εὐλαλίου*, dont il nous a adressé un tiré à part (31 pp. ; extr. du t. IX, 1945, édité en 1947). Le texte de l'office est emprunté à un manuscrit récent (1868), copié lui-même sur un exemplaire de 1754. La rédaction ne doit pas remonter plus haut que le XVIIe siècle. Le synaxaire (p. 27-28) ne contient que des banalités, qui conviendraient à n'importe quel pontife thaumaturge ; on y relève cependant la mention de l'église Saint-Eulalius, située près du monastère de l'Achéropite, à Lapithos, et celle d'une source qui aurait jailli miraculeusement à la prière du saint. Dans les « prolégomènes » (p. 3-18), l'éditeur s'attache à distinguer l'évêque Eulalius de Lampousa ou Lapithos en Chypre (cf. *Anal. Boll.* XXVI, 255) d'un homonyme d'Édesse avec lequel il est souvent confondu, sans doute parce que ce dernier joue un rôle dans la légende du « mandilion » et que les moines du couvent voisin lui attribuèrent la translation chez eux de cette insigne relique. Aucun document n'a permis jusqu'à présent de déterminer l'époque à laquelle aurait vécu S. Eulalius. Les premiers auteurs qui le nomment seraient les chroniqueurs Léonce Machéras (XVe s.) et Florio Bustron (XVIe s.). Deux témoignages plus anciens ont échappé à M. H. : le synodicon de l'Église de Chypre au XIIe s. (*Byzantion*, t. X, 1935, p. 500-501) et une classe de manuscrits du synaxaire d'été représentée par le Coislin 223 (*Synax. Eccl. CP.*, col. 933, l. 51 : Mc), par le n° 2 de Christ Church à Oxford et par le n° 1204 de Troyes (cf. *Mélanges Henri Grégoire*, t. II, 1950, p. 327) ; il est vrai que dans ces trois codices le siège épiscopal d'Eulalius n'est pas indiqué et la date liturgique (29 août) ne correspond pas à celle de l'acolouthie (22 octobre). Mais il semble que la fête de notre saint se célébrait aussi le 30 août (N. Cappuyns, dans *Byzantion*, l. c. ; C. D. Cobham, *The Churches and Saints of Cyprus*, Londres, 1910, p. 35).

Nous ne pouvons que signaler brièvement d'autres acolouthies publiées dans la même revue *Κυπριακαὶ σπουδαί :* celle de S. Cendéas (6 octobre), éditée au t. X (1946), p. 69-84, par N. Klèridès ; celles des saints de Carpasia, Philon (24 janvier), Synésius (26 mai) et Thyrse (23 juillet), évêques, Photine (2 août) et Sozomène (20 novembre), thaumaturges, qui remplissent le tome XI (1947) ; celle enfin des saints époux Andronic et Athanasie (9 octobre), publiée par N. Klèridès au t. XII (1948), p. 123-167.

De son côté, Mgr Michel, métropolite de Corinthe, offre à ses diocésains l'acolouthie rédigée en l'honneur d'un de ses prédécesseurs, Macaire Notaras († 1805), fêté le 17 avril : *Ἀκολουθία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Μακαρίου ἀρχιεπισκόπου Κορίνθου τοῦ Νοταρᾶ* (Corinthe, 1949, 52 pp.). L'opuscule reproduit l'édition de 1885, laquelle reproduisait déjà celle de 1863 (cf. Louis Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*, Bruxelles, 1926, p. 129-130).

La brochure que le prof. Georges Papageorgiou-Éraldys, directeur du gym-

nase de Trikké ou Trikkala, publie sous le titre suivant : *Ὁ ἅγιος Οἰκουμένιος, ὁ μέγιστος τῶν ἐξόχων ἀνδρῶν τῆς χριστ. Θεσσαλίας* (Trikké, 1949, 32 pp., frontispice) contient aussi une acolouthie, inédite celle-ci, tirée d'un manuscrit de 1836, qui aurait été copié sur un vieil exemplaire appartenant à un monastère des Météores. L'identité de l'évêque Œcuménius de Tricca et de l'exégète homonyme est impossible à maintenir (cf. J. Schmid, dans *Byzant.-neugriech. Jahrbücher*, t. XIV, 1938, p. 322-330). Quant aux liens de parenté que le synaxaire établit entre S. Œcuménius de Tricca, S. Achillius de Larisse et S. Rhéginus de Scopélos, ils relèvent manifestement de la légende. F. H.

A l'occasion de l'année sainte, l'abbé Giuseppe Consoli a publié d'abord un guide illustré de la cathédrale de Catane (*Il duomo di Catania*. Catane, 1950, in-16, 96 pp.), ensuite un volume sur les saints et pieux personnages de la même ville (*Santi ed eroi di carità in Catania*. Catane, 1950, 208 pp.). Dans le premier, on remarquera la description de la chapelle de Ste Agathe, avec ses reliques, notamment le célèbre voile (celui même que la martyre portait en signe de sa virginité !) et la mamelle arrachée à la jeune fille par le bourreau. En appendice, une traduction abrégée des Actes de Ste Agathe et de S. Euplus et quelques détails sur leur culte. — Pour rédiger son manuel d'hagiographie catanaise, l'auteur s'est constamment servi des notes recueillies par le P. Gaëtan Amadio († 1939), biographe du cardinal Joseph-Benoît Dusmet († 1894). On y est frappé dès l'abord par le zèle dont M. C. fait preuve pour multiplier et magnifier les gloires locales, authentiques ou non ; mais on y rencontre aussi quelques notations critiques. C'est ainsi que la Passion de Ste Agathe est datée, avec Lanzoni, du Ve siècle. Par contre, la mission de S. Bérylle par S. Pierre est revendiquée comme vraisemblable, puis enregistrée comme certaine. On voudrait savoir où Lanzoni a bien pu affirmer que les Actes de S. Euplus sont les seuls Actes authentiques d'un martyr italien qui nous soient parvenus (p. 41 ; cf. *Duomo*, pp. 84, 88) ; il n'y a rien de pareil dans les deux éditions de ses *Diocesi antiche d'Italia*, et tel n'est pas non plus l'avis de Pio Franchi de' Cavalieri (*Note agiografiche*, fasc. 7) ni du P. Delehaye (*Comm. martyr. rom.*, p. 334). Les SS. Polycarpe et Philadelphe, marqués au synaxaire le 8 février, mais sans mention de siège épiscopal, sont-ils vraiment attribués à Catane par le manuscrit Vatican grec 2046, fol. 164 ? La « liste complète des évêques du diocèse » (p. 190-201) est notablement plus fournie — on devine pourquoi — que celle du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. XI (1949), col. 1493-1495. F. H.

L'opuscule consacré par M. Giovanni Rizza à S. Paulin de Nole constitue le nº 8 de la *Raccolta di studi di letteratura cristiana antica* publiée par le jeune Centre d'études d'histoire, d'art et de littérature de l'antiquité chrétienne, à Catane : *Paolino da Nola* (Catane, 1947, 71 pp.). La conversion du riche consul et sénateur forme le centre d'une esquisse biographique (p. 9-29), suivie d'un court essai sur le christianisme de Paulin et d'un examen de ses conceptions artistiques et littéraires. F. H.

La Vie de S. Grégoire, évêque d'Agrigente, écrite par Léonce, abbé de Saint-Sabas à Rome (*BHG.* 707), contient une série d'allusions historiques, qui seraient du plus haut prix, si elles n'étaient inconciliables entre elles. Puisqu'il faut choisir, M. Anastase Christophilopoulos croit sage de s'arrêter à la mention d'un concile contre les monothélites et au nom plusieurs fois répété de l'empereur Justinien II, qui régna de 685 à 695 et de 705 à 711 (*Πότε ἔζησεν ὁ Γρηγόριος Ἀκράγαντος;* Extr. de l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XIX, 1949, p. 158-161). Il n'a malheureusement pas eu connaissance de l'étude de Lynn White jr., *The Byzantinization of Sicily*, parue dans l'*American Historical Review*, t. XLII (1936-1937), p. 1-21. L'identité de notre saint avec l'évêque Grégoire d'Agrigente dont il est question dans le Registre de Grégoire le Grand y est démontrée par de bons arguments (cf. *Comm. martyr. rom.*, 1940, p. 541). Comme la fête du prélat sicilien se célèbre le 23 ou le 24 novembre, il y aura lieu de reprendre la question dans les *Acta Sanctorum*, et il n'est pas impossible que l'édition critique de la Vie, qui s'imposera alors, apporte quelque lumière sur la chronologie. F. H.

Pendant de longues années, M. Richard Hayes a fait paraître dans *Studies* une série de notices qu'il groupe en un *Biographical Dictionary of Irishmen in France* (Dublin, Gill, 1949, v-332 pp.). C'est la période moderne qui intéresse surtout M. H., auteur de plusieurs ouvrages sur les soldats envoyés par l'Irlande à la France. Les saints et les personnages célèbres du moyen âge n'y sont cependant pas négligés : citons S. Colomban, S. Fursy, S. Ronan de Locronan, Thomas *Hibernicus* ou *de Hibernia*, docteur de Sorbonne, et Thomas Messingham, premier supérieur du Collège Irlandais de Paris, auteur de ce *Florilegium Insulae Sanctorum* qui fut l'édition princeps de bien des pièces sur les saints irlandais. On regrettera de n'en pas rencontrer d'autres, comme S. Patrice, dont la formation en Gaule rattache ce pays aux débuts du christianisme en Irlande, ou Laurent Sedgrave, ami de Messingham et fondateur de collèges dans le nord de la France et en Belgique. Tel qu'il est, l'ouvrage sera précieux, en conduisant le lecteur aux sources biographiques. P. G.

Sur *Diarmaid Mac Chearbhaill*, qui fut roi d'Irlande de 538 à 588, M. Cormac Ó Cadhlaigh a composé un petit volume, en gaélique, rassemblant et résumant les diverses légendes et les traits peut-être historiques qui se rattachent à son nom (Dublin, Stationery Office, 1950, xiv-247 pp.). Le vi[e] siècle est le siècle des saints. Bon nombre d'entre eux sont mis en rapport avec le roi Diarmaid. L'auteur n'a épargné aucune peine pour les identifier correctement dans les martyrologes et calendriers, et recourt aux travaux érudits les plus sérieux pour éclaircir chaque point. Il n'a pas connu le récit de la guérison du roi à l'intervention de S. Ciarán, publié ci-dessus (p. 96-102) d'après un manuscrit de Michel O'Clery, et se contente de rapporter la version des Annales dites de Clonmacnoise (p. 16-17). L'index toponymique sera particulièrement utile. P. G.

Le culte en Suisse et particulièrement à Zoug du roi de Northombrie S. Oswald a fait l'objet d'une intéressante communication du Rév. E. P. Baker à la Société des Antiquaires de Londres (*St. Oswald and his Church at Zug.* Dans

Archaeologia, t. XCIII, 1949, p. 103-123 et pl. XXII-XXVI, avec cartes). Cette dévotion semble avoir pénétré sur le sol helvétique au cours du XII^e siècle, partant de la puissante abbaye bavaroise de Weingarten, où l'avait implantée Judith, fille de Baudouin IV de Flandre, femme du duc de Bavière Welf IV après avoir été celle du comte Tostig de Northombrie. A Zoug même, elle est due au zèle pieux de Jean Eberhard, curé de Weggis-et-Zoug à la fin du XV^e siècle, dont le journal et le livre de comptes ont été conservés. On y trouve tout le détail de la fondation et de la construction de Saint-Oswald. En appendice, M. B. fournit une liste des dédicaces suisses en l'honneur du saint et une lettre adressée à Jean Eberhard par Guillaume, abbé de Peterborough, où était gardé le bras de S. Oswald. P. G.

Dans *A Procession of Saints* (Londres, Burns Oates, 1949, VIII-204 pp., ill.), le P. James BRODRICK, S.J., fait défiler douze saints d'Angleterre, chacun pour le mois où tombe sa fête : S. Aelred de Rievaulx, S. Colman et S. Cuthbert de Lindisfarne, S. Anselme de Cantorbéry, S. Godric de Finchale, S. Boniface de Mayence, S. Jean Fisher, S. Aidan de Lindisfarne, le B. Ralph Corby, S.J. (exécuté à Tyburn le 7 septembre 1644), S. Thomas de Hereford, S. Hugues de Lincoln, S. Thomas de Cantorbéry. Il y ajoute, pour représenter le Canada, la Vén. Marie de l'Incarnation. Ces articles, profonds et charmants, avaient paru dans *The Clergy Review* au cours de l'année 1946. Ils sont ici revisés et pourvus de notes érudites et critiques.

C'est dans un autre ordre que l'abbé Aloysius ROCHE présente *A Bedside Book of English Saints after 1066* (même éditeurs, 1948, VII-127 pp.), série d'essais qui ne sont pas seulement pleins d'esprit religieux, mais d'esprit tout court, sur les saints anglais depuis la conquête normande jusqu'aux martyrs de la Réforme. On y retrouve, par exemple, S. Wulstan, S^te Marguerite, reine d'Écosse, S. Thomas et S. Edmond de Cantorbéry, S. Simon Stock, S. Thomas More et S. Jean Fisher, entourés d'une multitude d'autres. Notons en particulier un chapitre (p. 74-79) sur les « candidats » à la canonisation : Robert Grosseteste, Richard Rolle, Henry VI, Marguerite Beaufort et Richard Challoner. P. G.

Il n'est sans doute pas encore possible d'apprécier à sa juste valeur la Vie de S^te Marguerite d'Écosse par Turgot (*BHL.* 5325). Que son but ait été l'édification ou la politique, elle permet en tout cas de représenter avec de vives couleurs la carrière variée de cette princesse hongroise devenue, par le hasard d'un naufrage, l'épouse de Malcolm III Canmore, et son influence, réelle ou supposée, sur l'Écosse religieuse et laïque dans le dernier tiers du XI^e siècle. C'est la tâche que s'est assignée M^me A. M. D. HENDERSON-HOWAT (*Royal Pearl. The Life and Times of Margaret Queen of Scotland.* Londres, S.P.C.K., 1948, XII-147 pp., ill.). L'ouvrage, agréable à lire, est destiné au grand public. Les préjugés de l'auteur y transparaissent. Elle éprouve ainsi le besoin de remarquer entre parenthèses (p. 50) que la juridiction de l'Église romaine sur celle de Grande-Bretagne ne s'est jamais fait sentir ni au début, ni longtemps après S^te Marguerite, mais seulement plus tard et pour une très brève période. Cependant, on la voit, dès la page suivante, changer son fusil d'épaule pour entrer dans la controverse en faveur des Épiscopaliens. P. G.

Comment S. Macaire, vénéré à Gand, en l'église Saint-Bavon, comme archevêque d'Antioche, a-t-il vu son culte s'implanter à Mons au début du XVII^e siècle, c'est ce que raconte, avec tous les détails qu'il a pu retrouver, M. Karl PETIT (*Saint Macaire et la Peste à Mons en 1615*. Gembloux, Duculot, 1946, 59 pp., ill.). La ville, ravagée par le fléau, s'était d'abord adressée à Grammont pour en obtenir les reliques de S. Adrien, qui lui furent refusées. Les « messieurs de Saint-Bavon » furent plus compatissants. Par un traité en bonne et due forme, ils consentirent à prêter le précieux dépôt dont ils avaient la garde. Les Montois le leur renvoyèrent, l'année suivante, avec une fort belle châsse, que l'on voit encore à Gand. Une chapelle Saint-Macaire se dresse à Obourg, près de l'ancienne abbaye de Saint-Denis-en-Brocqueroy, pour commémorer le passage des reliques. Le centenaire de cette translation fut célébré en 1715 et en 1815. Des médailles commémoratives furent encore frappées en 1915, mais la dévotion envers le saint s'éteignit comme le mal contre lequel il était invoqué. Les Montois avaient recouru aussi à S. Antoine ermite, à S. Roch et à S^te Lidwine. Un appendice, dû à M. le chanoine Van den Gheyn, archiviste de Saint-Bavon, résout l'énigme posée par l'emblème iconographique de S. Macaire, un cœur surmonté de trois clous. Barbier de Montault et le P. Cahier y voyaient un souvenir de la piété du saint pour les souffrances du Christ. C'est en réalité, transformée par des copies successives, une motte de terre sous trois clous. Elle rappelle le miracle par lequel fut délivré S. Macaire, crucifié au sol : la terre rejeta spontanément les clous. P. G.

Le tome IV de la somptueuse édition de S. Anselme par le P. F. S. SCHMITT, O.S.B., contient la suite de la correspondance, soit les lettres 148-309, écrites pendant l'épiscopat. Elles forment la première partie du livre II (*S. Anselmi Cantuariensis Archiepiscopi Opera Omnia*. Édimbourg, Nelson, 1949, in-4°, XV-232 pp.). Nous avons indiqué naguère la méthode suivie par l'éditeur (*Anal. Boll.* LXV, 304). P. G.

M. Robert SZENTIVANYI rend service aux érudits en publiant son *Catalogus concinnus librorum manuscriptorum Bibliothecae Batthyanyanae* (Szeged, chez l'auteur, 1947, 104 pp.). La collection rassemblée par le comte Ignace Batthyány, évêque d'Alba Iulia (Gyula Fehérvár), en Transylvanie, fut donnée par lui à son Église le 31 juillet 1798. Elle y était toujours en 1947. Un premier catalogue, rédigé par André Cseresznyés en 1824-1826, fut suivi de trois autres, imprimés : ceux de Charles Veszely (*Gyulafejérvári füzetek*, I, Kolozsvár, 1861), d'Antoine Beke (*Index manuscriptorum Bibliothecae Batthyányanae dioecesis Transsylvaniensis*, Károlyfehérvár, 1871) et de Velemir Varjú (*A Gyulafejérvári Batthyány-Könyvtár*, Budapest, 1899, surtout pour la partie médiévale). M. Sz. en fournit un abrégé commode, muni de bonnes tables. Nous y relevons parmi les manuscrits latins trois Passionnaires, non décrits en détail : les numéros 266 (du milieu du XIV^e siècle), 262 (de l'année 1381) et 76 (de l'année 1429), et les textes suivants antérieurs au XVI^e siècle : S^te Barbe (n° 187, milieu du XV^e siècle), S. Bède (n° 218, de l'année 1376), S^te Catherine de Sienne, *BHL.* 1704, semble-t-il (n° 112, XV^e siècle), avec une légende de la même sainte par le chartreux André Alemannus (n° 495, début du XV^e siècle), ainsi que des

Visiones S. Catharinae Senensis (n° 215, de l'année 1425) et celles de Ste Élisabeth de Schönau (n° 29, début du XVIe siècle) ; Ste Élisabeth de Hongrie, *BHL.* 2490 (n° 97, XVe siècle, et n° 148, début du même siècle), le pseudo-Eusèbe sur la mort de S. Jérôme, *BHL.* 3866 (n° 351, XVe siècle), S. Léonard (n° 244, début du XVe siècle), Ste Marie l'Égyptienne, *BHL.* 5419 (vers d'Hildebert, n° 243, milieu du XVe siècle, accompagnés dans le même manuscrit d'un poème semblable, non décrit, sur S. Sébastien) ; la légende de S. Thomas apôtre, *BHL.* 8145, sans le prologue (n° 265, XIVe siècle), celle de S. Valentin (n° 79, milieu du XVe siècle), la Vie de S. Vincent Ferrier, *BHL.* 8666 ou 8668 (n° 112, XVe siècle), le *De vita et miraculis Patrum Italicorum* de Grégoire le Grand (n° 33, début du XVe siècle), enfin un exemplaire de la Légende dorée (n° 345, début du XIVe siècle). A signaler aussi, une Vie de S. Jean-François Régis, composée par le fondateur même de la bibliothèque (n° 557). P. G.

Rendant compte, il y a une quinzaine d'années, d'un ouvrage de C. Juhász, nous avions signalé (*Anal. Boll.* LII, 463-464) l'intérêt de la notice de S. Gérard de Csanàd insérée dans son Légendier par Pierre Calò († 1348) et l'existence à Padoue d'un manuscrit de la Vie longue du même saint, *BHL.* 3424. Mettant à profit cette double indication, le savant hongrois Florio Banfi a publié successivement le texte inédit du vieil hagiographe dominicain (*Vita di San Gerardo da Venezia vescovo di Csanàd nel Leggendario di Pietro Calò*, dans la revue *Janus Pannonius*, t. I, 1947, p. 223-241, et à part : Rome, 1947, 23 pp.) et la recension padouane de la « Legenda maior » (*Vita di S. Gerardo da Venezia nel codice 1622 della Biblioteca universitaria di Padova*, dans la revue *Benedictina*, t. II, Rome, 1948, p. 262-330). Il montre que Pierre Calò s'est contenté d'abréger un peu la « Legenda minor » (*BHL.* 3426), qui est la plus ancienne connue et dont le ms. IX 28 de Saint-Marc, à Venise, offre une copie plus complète et plus fidèle que le codex de Corsendonck utilisé par les anciens Bollandistes. Dans le second article l'auteur étudie longuement la dépendance mutuelle des différentes rédactions de la Vie de S. Gérard (voir les résultats de cette discussion dans le tableau « généalogique », p. 281) et décrit en détail le ms. 1622 de l'université de Padoue, recueil hagiographique du XVe siècle, dont il énumère et identifie de son mieux les 133 textes qu'il contient (*Appendice*, p. 319-330). F. H.

C'est à l'intention de ses ouailles, montagnards des Abruzzes, que Mgr Gilla Vincenzo Gremigni, évêque de Teramo, a rédigé la Vie de son prédécesseur († 19 décembre 1122), qui est aussi le patron du diocèse : *San Berardo di Pagliara* (Teramo, 1947, in-16, 120 pp., frontispice). Dans la dédicace à son clergé et à son peuple, il n'hésite pas à reconnaître que la pénurie de documents l'a amené à reconstituer l'existence de son héros telle qu'il s'imaginait qu'elle avait dû être... On devine les écueils du genre, qui rappelle de trop près la manière des anciens hagiographes et qui relève plus de la littérature que de l'histoire. A noter cependant les chapitres 10 et 11 sur le culte rendu à S. Bérard au cours des siècles et une longue note (p. 35-37) sur la fête et les reliques de Ste Colombe, dont la légende locale fait une sœur de l'évêque (cf. *Act. SS.*, Sept. I, 5 F). Puisqu'il s'agit d'un saint si peu connu, mentionnons (*fragmenta ne pereant*) un article du *Bullettino della R. Depu-*

tazione Abruzzese di storia patria, S. III, t. XVII (1926, édité en 1928), où l'on pourra glaner, p. 150-152, quelques références utiles sur la famille des Palearia. Et souhaitons qu'un prêtre ou un archiviste de Teramo nous donne enfin une édition complète de la Vie de S. Bérard, *BHL.* 1174. F. H.

Dans son précieux répertoire des *Légendes hagiographiques en français* (*Histoire littéraire de la France*, t. XXXIII, 1906, p. 328-458), Paul Meyer mentionnait une Vie de S. Dominique en vers octosyllabiques. Il en avait donné quelques extraits dans la *Romania* (t. XVII, p. 395), d'après les deux seuls manuscrits connus (Arras, n° 307 ; Paris, Bibl. nat., fr. n° 19531). M. Warren Francis Manning a choisi comme thèse de doctorat l'étude et l'édition de ce poème hagiographique : *The Life of Saint Dominic in Old French Verse* (Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1944, XIII-358 pp ; = *Harvard Studies in Romance Languages*, n° 20). Une comparaison attentive de la version française montre que le versificateur s'inspirait de la *Vita S. Dominici* rédigée par Ferrandi (*BHL.* 2235). La mise en langue vulgaire aurait été faite une vingtaine d'années après la rédaction de la Vie latine, qui remonte à 1235-1239. M. M. a consulté les meilleurs travaux relatifs au dossier latin de S. Dominique ; on se demande pourquoi, connaissant la *BHL.*, il ne s'en est pas servi davantage pour désigner les diverses biographies. L'établissement du texte et le commentaire philologique constituaient la partie principale de la thèse. Répondent-ils aux exigences de la critique ? Les spécialistes des études romanes le concéderont volontiers, car il est manifeste que l'auteur fait preuve d'un souci constant de fournir un travail probe et consciencieux. B. G.

Le beau livre de M. E.-J. Arnould, *Le Manuel des péchés. Étude de littérature religieuse anglo-normande* (Paris, E. Droz, 1940, IX-451 pp.), contient plus que ne laisse soupçonner le titre. A propos de cette œuvre didactique de la seconde moitié du XIII^e^ siècle, M. A. donne d'abord un aperçu de la littérature religieuse anglo-normande. Il dresse ensuite l'inventaire détaillé des nombreux *exempla* dont est émaillé le texte, étudiant avec soin les sources latines d'où ils dérivent. Le répertoire du P. Poncelet (*Index Miraculorum B. V. Mariae*, dans *Anal. Boll.* XXI, 241-360), qui n'est pas cité, aurait facilité les recherches de l'auteur. La version de S. Fursy (et non Fursin) dépend du ch. 19 et non 9 du livre III de l'Histoire ecclésiastique de Bède (*BHL.* 3212). L'influence du *Manuel* est attestée par les nombreux manuscrits qui l'ont conservé, par les traductions, les catalogues et les testaments anciens qui le mentionnent. Il faut renoncer, semble-t-il, à attribuer ce traité de morale à William de Waddington ou Widdintone. Nous ignorons si l'édition critique du texte anglo-normand, projetée dès 1940, a paru. Depuis 1930, M. Charlton Laird prépare un travail sur la version anglaise du Manuel : *Handlyng Synne*, exécutée par le moine Robert Manning de Brunne (début du XIV^e^ siècle). Les circonstances ayant retardé la publication, M. Laird a fait connaître dans *Traditio* (t. IV, 1946, p. 253-306) une partie des résultats de son enquête : *Character and Growth of the Manuel des pechiez*. En général, ces résultats rejoignent ceux de M. Arnould. De son côté, M. D. W. Robertson, Jr, a eu l'occasion de souligner l'intérêt du *Manuel* dans deux articles :

Frequency of Preaching in Thirteenth Century (*Speculum*, t. XXIV, 1949, p. 376-388) et *The « Manuel des péchés » and an English Episcopal Decree* (*Modern Language Notes*, t. LX, 1945, p. 439-447). B. G.

Deux volumes concernant le moyen âge nous sont parvenus des presses de l'Université catholique de Washington. Le premier, dû à la Sœur Mary Immaculate Bodenstedt, S. N. D., a pour sujet *The Vita Christi of Ludolphus the Carthusian* (1944, viii-160 pp. ; = *Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, XVI). L'auteur y a rassemblé tous les renseignements accessibles sur la vie et les œuvres du chartreux rhénan, les sources de sa Vie du Christ et son influence en Allemagne, en Écosse, en Espagne, en France, en Italie.

Le P. Jeremiah J. Smith, O. F. M. Conv., a étudié, de son côté, *The Attitude of John Pecham toward Monastic Houses under his Jurisdiction* (1949, x-172 pp. ; = *Studies in Mediaeval History*, N. S., XIII). Il retrace la carrière de l'archevêque franciscain de Cantorbéry, passant rapidement sur la dispute entre mendiants et séculiers pendant son séjour à l'université de Paris, et reprend aux mémoriaux de ses visites régulières une série de détails bien ordonnés et fort intéressants. Il termine par l'examen de la part que prit Jean Pecham dans le conflit entre les moines et les Franciscains. Notons au passage un rapport sur la célébration de la fête des Innocents parmi les petites filles élevées chez les moniales de Barking et de Godstow, qui élisaient une abbesse d'un jour (p. 126-127). P. G.

A côté des imposantes collections du *Bullarium Danicum*, édité par M. Alfred Krarup (Copenhague, Gad, 1932, tome I, *1198-1316*, viii-991 pp.) et des *Acta Pontificum Danica*, du même savant, dont le tome VII a paru en 1943 (ibid., v-873 pp.), la Société danoise de Littérature a estimé qu'il y avait place pour de toutes petites brochures présentant au grand public ces sources essentielles de renseignements et montrant ce qu'on y peut puiser. Ainsi M. Franz Blatt (*Under vor Haand og Segl*. Copenhague, Munksgaard, 1943, 74 pp.) expose-t-il simplement ce que sont au moyen âge les lettres royales, pontificales, épiscopales, celles des gildes et des personnes privées, les lois et coutumes du royaume, enfin la valeur des monnaies. M. C. A. Christensen s'attache plutôt à peindre le fond de la scène sur laquelle se déroule le drame national de l'histoire danoise, telle qu'elle apparaît dans les lettres (*Historiske Oversigter til Danmarks Riges Breve*. Ibid., 1943, 51 pp.).

D'autre part, en Suède, le diligent conservateur des Archives royales, M. Ernest Nygren, a poursuivi le *Svenskt Diplomatarium*. Le fascicule 5 du tome VI a paru en 1946 (Stockholm, Norstedt, in-4°, p. 585-882, planches). Il indique plus de 350 pièces nouvelles pour les seules années 1348-1355 et conduit jusqu'au n° 5521. P. G.

Nous avons présenté naguère à nos lecteurs (*Anal. Boll.* LXV, 323) la collection des *Samlingar och Studier till Svenska Kyrkans Historia* que publie à Stockholm la Svenska Kyrkans Diakonistyrelse sous la direction du prof. Hilding Pleijel. Une dizaine de nouveaux volumes ont paru récemment. M.

Sigurd Kroon y a donné d'après les sources une fort bonne étude des synodes diocésains de l'Église de Suède à la fin du moyen âge (*Det Svenska Prästmotet under Medeltiden* ; n° 18, 1948, 189 pp.). On n'y remarque guère de différences sensibles avec la pratique continentale. Les influences qui se font sentir sont françaises et anglaises, plutôt qu'allemandes. Cette assemblée du clergé se tenait au début de juillet, sans doute pour coïncider avec celle des hommes libres (*Landsting*), et durait normalement trois jours, selon un ordre établi d'avance, dont M. K. fournit les particularités, liturgiques et autres.

Sous le titre de *Missa Lincopensis* (n° 4, 1941, 166 pp.), M. Sven Kjöllerström édite et commente l'ordinaire de la messe réformée introduite par lettre circulaire de l'évêque et du chapitre de Linköping le 5 novembre 1536. Il le compare point par point avec l'usage médiéval du diocèse.

Les artistes ont entouré parfois d'une auréole la tête de Maître Mathias, premier confesseur de Ste Brigitte de Suède. Une sorte de culte s'établit même chez les Dominicains de Stockholm, où était sa tombe, non loin d'un tableau représentant la descente de croix. Les miracles qui s'y produisirent ont été recueillis par un dominicain, Grégoire de Stockholm, vers 1425. C'est donc un sujet en partie hagiographique que traite M. Bengt Strömberg (*Magister Mathias och Fransk Mendikantpredikan*. N° 9, 1944, 192 pp.), mais il s'étend surtout sur l'œuvre principale de son héros, la *Copia exemplorum*, qu'il compare avec les autres recueils du même genre et avec les Révélations de Ste Brigitte et dont il étudie le fond et la forme.

Un rituel de Skara, de la fin du XIVe ou du début du XVe siècle, y est conservé, parmi les livres de musique, dans la bibliothèque diocésaine. M. Hilding Johansson l'édite (*Hemsjömanualet*. N° 24, 1950, 242 pp.). Il décrit soigneusement le manuscrit et assigne à cette compilation liturgique la place qui lui revient dans la tradition médiévale, avec des chapitres spéciaux sur le baptême, le mariage, les funérailles, les bénédictions (notamment celles des cierges à la Chandeleur, des Cendres, des Palmes, du Cierge pascal). Une liste des rituels imprimés jusqu'à l'année 1530 rendra d'excellents services. Elle ne comporte pas moins de 216 pièces (p. 225-242).

Metropolis regni, au sens politique, dès le moyen âge, Stockholm n'était pas le siège d'un évêché. Sa position de capitale lui valut cependant certains privilèges, et le prévôt de Saint-Nicolas, dans les premières années du XVe siècle, était en même temps official de l'archevêque d'Upsal. M. Robert Murray poursuit jusqu'au milieu du XVIIe siècle l'étude de cette juridiction spéciale, qui finit par l'établissement d'un consistoire protestant assez indépendant en certains domaines (*Stockholms Kyrkostyrelse;* n° 20, 1949, XXIII-276 pp.). L'énumération des églises et chapelles médiévales, tant séculières que régulières, de la ville et des faubourgs sera fort utile. Elle puise à toutes les sources manuscrites et imprimées.

Vers la fin du moyen âge, la *prima missa*, parfois dite, parfois chantée, n'était ni une messe privée ni la messe solennelle. C'était celle où généralement se plaçait la communion des fidèles. Elle leur permettait de s'acquitter de leur obligation dominicale. Les réformateurs suédois, comme les allemands, mais de façon différente, utilisèrent et transformèrent une habitude fortement ancrée dans le peuple. C'est le sujet du livre de M. David Lindquist (*Första-Mässan i Stockholm*. N° 12, 1945, 210 pp.). Il n'y aurait pas eu lieu

de faire entrer ici en ligne de compte la *prima missa* de Noël (*in nocte, in primo gallicantu*), qui était solennelle (p. 31-35), si elle n'avait provoqué, elle aussi, certains essais d'adaptation protestante.

Les nos 21-23 concernent exclusivement l'Église réformée (Berndt Gustafsson, *Kyrkoliv och Samhällsklass i Sverige omkring 1880*, 1950, 242 pp. ; Allan Arvastson, *Den Thomander-Wieselgrenska Psalmboken*, 1949, xxxi-318 pp. ; Åke Andrén, *Introductorium theologicum*, 1950, 235 pp.). P. G.

Thomas Percy, comte de Northumberland, fut décapité à York, le 22 août 1572, pour avoir pris la tête de la rébellion du Nord contre la nouvelle religion d'Élisabeth. Il a été béatifié le 13 mai 1895. Mal étudiée jusqu'à présent, sa vie avait prêté à des commentaires parfois malveillants. Mme M. M. Merrick s'est donné pour tâche de la mettre mieux en lumière (*Thomas Percy, Seventh Earl.* Londres, Duckett, 1949, xv-140 pp., ill.). C'est un travail sérieux, accompagné de tableaux généalogiques et d'éclaircissements sur la famille du martyr ; il contribuera à le faire mieux connaître.

A la même région appartient l'humble Marguerite Clitherow, femme d'un boucher, coupable de s'être convertie au catholicisme et d'avoir donné asile à des prêtres. Elle fut mise à mort, de façon barbare, à York, le 25 mars 1586. Margaret T. Monro a rapporté en un petit volume ce que nous savons d'elle, en grande partie grâce au mémoire de John Mush, son directeur spirituel (*Blessed Margaret Clitherow.* Londres, Burns Oates, 1948, in-16, xiii-74 pp.) P. G.

S. Robert Bellarmin (1542-1621) est avant tout connu comme théologien et controversiste ; mais il fut aussi un maître expérimenté de la vie spirituelle et un apôtre. Il n'avait que vingt-deux ans quand il fut chargé de donner à ses frères en religion les exhortations domestiques. Presque jusqu'à la fin de sa vie, il continua ce ministère. Le P. Fr. Van Ortroy, bollandiste, avait publié en 1899 une série d'instructions spirituelles retrouvées à Vienne dans un manuscrit autographe. Mais les bibliothèques et les archives ont conservé beaucoup d'autres documents qui attestent le zèle du pieux cardinal. Le P. Sébastien Tromp, S. J., qui depuis de nombreuses années s'est spécialisé dans l'étude des œuvres théologiques de Bellarmin, a entrepris de recueillir les écrits parénétiques du saint. La moisson a été abondante et jusqu'ici neuf imposants volumes ont paru : *S. Roberti Card. Bellarmini, S. I., Opera oratoria postuma*, t. I-IX (Rome, Université Grégorienne, 1942-1950). C'est le premier ouvrage de la série des *Societatis Iesu selecti scriptores.* On ne pourrait trop louer le soin avec lequel le travail a été accompli. Désormais quiconque s'intéresse à l'œuvre et à la vie du cardinal devra interroger non seulement les textes rassemblés ici, mais les savantes introductions et les notes qui les accompagnent. Les prédications commencent en 1560 et se poursuivent presque jusqu'à sa mort. Il y aurait beaucoup à glaner, même du point de vue hagiographique. Citons, par exemple, l'attitude de S. Robert dans la question de l'apostolat de S. Jacques (t. II, p. 152) ; les premières manifestations du culte de S. Ignace (ibid., p. 250) ; le conseil plusieurs fois répété de lire la Vie des saints. Le cardinal n'écrivait-il pas à son neveu Angelo della Ciaia, évêque de Teano : « Plurimum prodest vitas sanctorum episco-

porum assidue legere : inter quas non ultimo loco ponenda est vita sancti Caroli cardinalis et episcopi mediolanensis, qui nostro saeculo vixit » (t. III, p. 318). C'est peu après 1616 que Bellarmin écrivait ces lignes ; S. Charles, mort en 1584, avait été canonisé en 1610. A l'archevêque de Rouen, François de Harlay, il donne le même conseil (t. c., p. 59). On retrouvera dans le t. IX les *Exhortationes domesticae*. Elles sont publiées ici d'après tous les manuscrits et dans un ordre différent de celui du P. Van Ortroy, qui avait suivi le codex Rossianus 735, conservé jadis à Vienne et maintenant à la Vaticane. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur le riche contenu de l'ensemble quand nous posséderons les *Indices generales* qui sont annoncés.

B. G.

Tout le monde connaît l'attrayante figure du saint vieillard de Lecce en Apulie, Bernardino Realino, S. J. (1530-1616), béatifié par Léon XIII et canonisé par Pie XII. La biographie que vient de lui consacrer le P. Joseph Germier, *S. Bernardino Realino* (Florence, Libreria editrice Fiorentina, 1943, 566 pp., ill.), est écrite *con amore*. L'auteur s'est efforcé de présenter le saint sous tous ses aspects : le juriste, l'humaniste, l'administrateur civil, le religieux humble et charitable, l'apôtre au zèle ardent et perspicace, le supérieur plein d'initiative et d'attentions, le réformateur du clergé, etc. Un de ses soucis constants est de replacer dans son cadre, l'Italie de la seconde moitié du XVI^e^ siècle, *un santo schiettamente italiano* (p. 9). J. V.

S. Jean de Britto, jésuite portugais, missionnaire aux Indes, martyrisé le 4 février 1693 et canonisé le 22 juin 1947, fut principalement célébré et exalté par ses compatriotes. On peut s'en rendre compte en parcourant, dans l'*Archivum historicum Societatis Iesu* (t. XVII, 1948, p. 257-259), la liste des ouvrages publiés à l'occasion de la canonisation. En Italie, le P. Cesare A. Moreschini fit paraître, peu après, sous ce titre : *San Giovanni de Britto, missionario e martire* (Florence, Salani, 378 pp., ill. ; = *I Vittoriosi*), une biographie qu'en réalité il tenait prête dès 1943, comme l'indique l'*imprimatur*. Les considérations pieuses intercalées dans le récit en font une Vie méditée, pour une plus grande édification du lecteur. Notons que le t. XV (1946, édité en 1947) de l'*Archivum historicum Societatis Iesu*, p. 240, n° 209, signale une Vie abrégée du même saint par le même auteur et portant la même date, mais publiée dans la collection italienne *Anime*. J. V.

Le véritable esprit d'un fondateur, ou d'une fondatrice, demeure toujours pour leurs disciples le grand idéal à atteindre. En dégager les traits essentiels est, par ailleurs, une entreprise délicate, à laquelle seul peut se risquer celui dont la pensée et l'action s'inspirèrent constamment aux mêmes sources. C'est ainsi que la Sœur S. Dehin, religieuse du Cénacle, conçut le projet d'écrire son livre : *L'esprit de la Vénérable Mère Thérèse Couderc, fondatrice de l'Institut Notre-Dame de la retraite au Cénacle, 1805-1885* (Paris, Office français du livre, 1947, 313 pp.). La méthode de l'auteur est simple. Mettant à profit les relations autographes de la Mère, les témoignages des religieuses contemporaines, les diaires des maisons où vécut la fondatrice, ainsi que les biographies déjà publiées, elle a groupé et analysé ces documents de manière

à faire apparaître la ligne maîtresse de cette belle vie : l'humilité et l'effacement croissant de Thérèse Couderc. C'est l'unique ambition de cette substantielle esquisse, qui méritait de prendre rang dans la collection des *Maîtres spirituels*. J. V.

Le genre biographique tel que l'a si abondamment cultivé l'abbé, aujourd'hui Mgr F. Trochu, est bien connu de ses nombreux lecteurs. Le ton du récit est alerte, captivant ; l'auteur aime à faire revivre des incidents marquants, parfois tragiques, souvent humoristiques ; bref, il évoque le passé au point qu'on risquerait d'en oublier l'éloignement des faits dans le temps. Ainsi se présente encore la quatorzième biographie sortie de la plume de l'infatigable écrivain : *Le B. Pierre-Julien Eymard, fondateur de la Congrégation des Prêtres et de celle des Servantes du T. S. Sacrement, 1811-1868* (Lyon-Paris, Vitte, 1949, x-501 pp.). Les sources principales qu'a exploitées Mgr T. sont les procès canoniques diocésains et apostoliques, des notes manuscrites du bienheureux (certaines d'entre elles ont été publiées et forment les opuscules sur *La Divine Eucharistie*, *Le Mois du S. Sacrement*, etc.), ainsi que des extraits de sa correspondance. Une table historique, géographique et bibliographique, malheureusement assez incomplète, pourra cependant rendre d'utiles services. J. V.

La Vie de Marie-Thérèse de Soubiran La Louvière (1834-1889), fondatrice de la Société de Marie-Auxiliatrice, mérite d'être lue par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la sainteté contemporaine. Ils y verront avec quelle patience et quelle longanimité la bienheureuse supporta d'être écartée définitivement, par les manigances d'une intrigante, de l'Institut dont elle-même avait jeté les fondements. La grandeur d'âme qu'elle manifesta en ces douloureuses circonstances suffirait à authentiquer l'héroïsme de ses vertus, que l'Église a solennellement reconnu par le récent décret de béatification (20 octobre 1946). Les deux biographies dues à la Mère M.-Th. Delmas (*Bienheureuse Marie-Thérèse de Soubiran La Louvière*. Paris, Spes, 1946, 414 pp.) et au P. A. M. Lanz, S. J. (*La beata Maria Teresa de Soubiran*, Rome, Istituto Maria ausiliatrice, 1946, 531 pp.) célèbrent à l'envi les mérites de l'humble religieuse. Toutes deux doivent beaucoup au travail du P. H. Monier-Vinard, S. J. (*La Mère Marie-Thérèse de Soubiran*, Paris, 1936). Celle du P. Lanz s'appuie aussi sur les documents publiés au cours de l'instruction du procès. Après tout ce qui a été écrit durant les dernières années sur l'origine des béguines et des béguinages, on est un peu surpris de voir la Mère M.-Th. Delmas écrire : « Les Béguinages, ainsi nommés, dit la tradition, en l'honneur de sainte Begghe » (p. 68). B. G.

Contardo Ferrini, professeur à l'université de Pavie et spécialiste du droit romain (1859-1902), ayant été béatifié en 1947, l'université catholique de Milan invita juristes et romanistes du monde entier à collaborer à des *Scritti in onore di Contardo Ferrini in occasione della sua beatificazione*. Ces « mélanges » posthumes ne forment pas moins de quatre tomes, édités à Milan par la Société « Vita e Pensiero », de 1947 à 1949 (= *Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore*, N. S., t. XVII-XVIII, XXIII, XXVIII). Les sciences

juridiques sont trop éloignées de notre domaine pour que nous puissions faire autre chose que nous incliner modestement devant les 65 savants italiens et étrangers qui ont tenu à honorer par une contribution de choix la mémoire du nouveau bienheureux. Nous signalerons cependant trois articles qui intéressent plus directement l'histoire du moyen âge : A. Solmi, *La « declaratio Senatus » dell' anno 872 e il Senato romano nell' alto medio evo* (t. I, p. 410-417) ; G. M. Monti, *Studium generale* (t. II, p. 150-159) ; C. G. Mor, *I criteri per la nomina dei Conti palatini durante il IX-X secolo* (t. III, p. 337-342).

De leur côté, les Pères franciscains de l'Antonianum ont publié une *Miscellanea Contardo Ferrini* (Rome, Pont. Athenaeum Antonianum, 1947, xi-176 pp.), dont le sous-titre indique bien le double caractère : *Conferenze e studi nel fausto evento della sua beatificazione.* Les deux premiers articles du recueil sont des conférences où le sénateur V. E. Orlando évoque ses souvenirs personnels sur son ancien collègue à l'université de Messine (*Contardo Ferrini visto da vicino*, p. 1-24), tandis que le R. P. C. Balić, O. F. M., met en lumière les vertus franciscaines du tertiaire (*L'anima francescana del beato Contardo Ferrini*, p. 25-42). Les cinq autres chapitres sont consacrés au savant, au professeur, au juriste, au romaniste. Trois index terminent le petit volume, où la piété et l'érudition trouvent également satisfaction. F. H.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Abel (A.). *La portée apologétique de la « Vie » de S. Théodore d'Édesse.* Extr. de *Byzantinoslavica*, t. X (Prague, 1949), p. 229-240.

Aherne (Sister C. M.). *Valerio of Bierzo. An Ascetic of the Late Visigothic Period.* A Dissertation. Washington, Catholic Univ. of America Press, 1949, x-211 pp. (= *Studies in Mediaeval History*, N. S., t. XI).

Akinian (N.). *Die Vision des hl. Sahak.* Wien, Mechitharisten, 1948, 93 pp. [en arménien] (= *Nationalbibliothek*, 157).

— *Der hl. Maschtotz Wardapet... nebst einer Biographie des hl. Sahak.* Ibid., 1949, 473 pp. [en arménien] (= *Nationalbibliothek*, 158).

— *Die Einführung des Christentums in Armenien u. Georgien... Die hl. Ripsime u. die hl. Nino.* Ibid., 1949, 348 p. [en arménien] (= *Nationalbibliothek*, 159).

Altaner (B.). *In der Studierstube des heiligen Augustinus.* Extr. de *Amt und Sendung* (Freiburg i. Br., Herder, 1950), p. 378-431.

Amand (D.), O. S. B. *L'ascèse monastique de S. Basile. Essai historique.* Maredsous, Abbaye, 1949, xxvi-364 pp.

Années (Dix) d'études byzantines. Bibliographie internationale (1939-1948). Paris, Association internationale des études byzantines, 1949, 171 pp.

Archives de l'Église d'Alsace. N. S., t. II (1947-1948). Rixheim, Sutter, 1950, in-4°, xi-337 pp.

AUBERT (M.). *Suger*. Saint-Wandrille, Éditions de Fontenelle, 1950, XVI-190 pp. (= *Figures monastiques*).

AUFFRAY (A.). *Un saint de moins de quinze ans. Le B. Dominique Savio*. Lyon, Paris, Vitte, 1950, 228 pp.

BAIX (F.). *Jean Herbeto, curé de Fexhe-Slins, historiographe de S. Remacle*. Extr. du *Bulletin de la Société royale « Le Vieux Liège »*, nº 87 (Liège, 1950), p. 449-456.

— *L'hagiographie à Stavelot-Malmédy*. Extr. de la *Revue bénédictine*, t. LX (Maredsous, 1950), p. 120-162.

BATLLE Y PRATS (L.). *La biblioteca de la catedral de Gerona desde su origen hasta la imprenta*. Gerona, Instituto de estudios gerundenses, 1947, IX-132 pp. (= *Colección de monograf as*, 1).

BATLLORI (M.), S. J., CALDENTEY (M.), T. O. R. *Ramón Llull. Obras literarias*. Introducción biografica de S. GALMÉS. Introducción al *Blanquerna* de R. GINAR BAUÇÁ, T. O. R. Madrid, Editorial católica, 1948, XIX-1147 pp. (= *Biblioteca de autores cristianos*).

BERTELÈ (T.). *Costantino il grande e S. Elena su alcune monete bizantine*. Extr. de *Numismatica*, nº 4-6 (Perugia, 1948), p. 91-106, ill.

Bewahren und Bewähren. Festschrift zur St.-Gebhard-Tausendjahrfeier. Bregenz, Dekanatpfarramt St. Gallus, 1949, in-4º, 135 pp., ill.

BLAKE (R. P.), BRIÈRE (M.). *The Old Georgian Version of the Gospel of John* ... with Latin translation. Paris, Firmin-Didot, 1950, in-4º, p. 451-599 (= *Patrologia orientalis*, t. XXVI, fasc. 4).

CALLAEY (F.), O. M. Cap. *Praelectiones historiae ecclesiasticae aetatis mediae et modernae*. 2e éd. Romae, Athenaeum de Propaganda Fide, 1950, 447 pp., 1 carte (= *Urbaniana*, 1re sér., t. 13).

CENTO (Mgr F.). *Un champion de la papauté. S. Vincent-Marie Strambi, Passioniste, évêque de Macerata et Tolentino*. Courtrai, 1950, 148 pp., ill.

— *S. Vincenzo Maria Strambi, vescovo di Macerata e Tolentino*. Torino, Berruti, 1950, 103 pp.

CHADWICK (O.). *John Cassian. A Study in Primitive Monasticism*. Cambridge, University Press, 1950, XI-213 pp.

CHARLIER (N.). *Le « Thesaurus de Trinitate » de S. Cyrille d'Alexandrie*. Extr. de la *Revue d'hist. ecclés.*, t. XLV (Louvain, 1950), p. 25-81.

CHENEY (C. R.). *English Bishops' Chanceries (1100-1250)*. Manchester, University Press, 1950, XII-176 pp., 7 pl.

CLARK (J. M.). *The Great German Mystics. Eckhart, Tauler and Suso*. Oxford, Blackwell, 1949, 121 pp. (= *Modern Language Studies*, 5).

COHEN (G.). *Scènes de la vie en France au moyen âge*. Saint-Wandrille, Éd. de Fontenelle, 1950, in-4º, XIII-143 pp., ill.

COLL (J. M.), O. P. *El B. Dalmacio Moner, O. P., y los hombres de su tiempo*. 31 pp. Extr. des *Anales del Instituto de estudios gerundenses*, 1948.

— *¿ Ramón de Tárrega fue formalmente hereje ?* Lérida, Instituto de estudios ilerdenses, 1949, 29 pp. Extr. de *Revista Ilerda*, fasc. 10-11.

COMBES (A.). *Le problème de l'« Histoire d'une âme » et des œuvres complètes de sainte Thérèse de Lisieux*. Paris, Éditions Saint-Paul, 1950, 166 pp.

DA COSTA (A. de J.). *S. Martinho de Dume*. 2e éd. Braga, Ed. Cenáculo, 1950, 32 pp., 12 ill.

DEBONGNIE (P.), C. SS. R. *S. Vincent de Paul et Abelly*. Extr. de la *Revue d'hist. eccléS.*, t. XLV (Louvain, 1950), p. 688-706.

DE LAET (A.). *Werd sinte Reinilde te Condé of te Kontich geboren?* Kontich, 1950, 51 pp.

Dictionnaire de spiritualité. Fasc. 11 : *Clugny - Communion fréquente*. Paris, Beauchesne, 1948, col. 1009-1264.

DIERICKX (M.), S. J. *De oprichting der nieuwe bisdommen in de Nederlanden onder Filips II*. Antwerpen, Standaard, 1950, 348 pp., 3 cartes.

DÖLGER (F. J.). *Antike und Christentum*. T. VI, fasc. 4. Münster i. W., Aschendorff, 1950, p. 241-360.

DONNELLY (J. S.). *The Decline of the Medieval Cistercian Laybrotherhood*. New York, Fordham Univ. Press, 1949, x-95 pp. (= *Fordham University Studies*, Hist. Ser., 3).

DRAGUET (R.). *Le Paterikon de l'Add. 22508 du British Museum*. Extr. du *Muséon*, t. LXIII (Louvain, 1950), p. 25-46.

DUBOIS (M.-M.). *Un pionnier de la civilisation occidentale. S. Colomban (c. 540-615)*. Paris, Alsatia, 1950, 239 pp., 8 pl.

Dumbarton Oaks Papers. T. IV et V. Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1948-1950, 2 vol. in-4°, 305, 279 pp.

ENGEL (W.). *Die Rats-Chronik der Stadt Würzburg (XV. und XVI. Jahrhundert)*. Würzburg, Schöningh, 1950, 129 pp. (= *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Bistums... Würzburg*, t. 2).

— *Die mittelalterlichen Seelbücher des Kollegiatstifts St. Gumbert zu Ansbach*. Ibid., 1950, 106 pp. (= *Quellen...*, t. 3).

ENGLISH (M.). *De Sint-Lenaardbedevaart te Dudzele*. [Dudzele], 1950, in-8°.

ERÈVE (P.). *Une oasis franciscaine à Ham-sur-Heure*. Bruxelles, (1950), 39 pp. Extr. de *Franciscana*, t. IV (Saint-Trond, 1949).

Estudis romànics. T. I (1947-1948). Barcelona, Institut d'estudis catalans, 1949, VIII-355 pp.

FERRANDO ROIG (J.). *Iconografía de los santos*. Barcelona, Omega, 1950, 302 pp., 325 ill.

FICHTENAU (H.), ZÖLLNER (E.). *Die Siegelurkunden der Babenberger bis 1215*. Wien, A. Holzhausen, in-4°, XVI-363 pp. (= *Urkundenbuch zur Geschichte der Babenberger in Oesterreich*, I).

GAROŠKA (L.). *Siv. Eufrasinja-Pradslava, igumenja manastyra siv. Spasa u Polacku, patronka Belarusi*. Paris, 1949, 79 pp.

GESSLER (J.). *Virgilius. Van zijn leven, doot* etc. Antwerpen, « De Vlijt », 1950, 80 pp., 39 fac-sim.

GÓMEZ-MORENO (M.). *San Juan de Dios. Primicias históricas suyas*. Madrid, Orden hospitalaria, 1950, 351 pp.

HALKIN (L.). *Documents inédits relatifs au projet d'érection d'une province liégeoise de la Compagnie de Jésus (1646-1650)*. Extr. du *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XXXV (1949), p. 29-76.

HALKIN (L.-E.), HOYOUX (J.). *Bulletin bibliographique d'histoire liégeoise. I. Travaux publiés de 1944 à 1948*. Extr. de l'*Annuaire d'histoire liégeoise*, t. IV (1948), 120 pp.

HALNA (J.). *Avoir 15 ans et être un saint. Vie du B. Dominique Savio, élève de S. Jean Bosco*. Lyon, Paris, E. Vitte, 1950, 47 pp.

HAU (J.), O. S. B. *Aus dem altmattheiser Wunderbuch.* Trier, Abtei St. Matthias, 1949, 375 pp.

HONIGMANN (E.). *Juvenal of Jerusalem.* Extr. des *Dumbarton Oaks Papers*, t. V (Cambridge, Mass., 1950), p. 211-279.

HOVSEPIAN (G.). *Materials for the Study of Armenian Art and Culture.* Fasc. 3 (Armenian Text and English Translation). Antelias, Catholicossat arménien, 1944, in-4°, 136 + 62 pp.

JALABERT (L.), MOUTERDE (R.), S. J. *Inscriptions grecques et latines de la Syrie.* T. III, 1 : *Région de l'Amanus. Antioche.* Paris, Geuthner, 1950, in-4°, p. 385-527 (= *Bibliothèque archéol. et hist.*, t. XLVI).

JERPHANION (G. DE), S. J. *Le Missel de la Sainte-Chapelle à la Bibliothèque de la Ville de Lyon.* Lyon, 1944, in-4°, 88 pp., 33 pl. (= *Documents paléographiques, typographiques, iconographiques*, fasc. 13).

Jours (*Les*) *du Seigneur.* T. I : *Hiver.* Paris, Éditions du Témoignage chrétien, 1950, 314 pp.

KIESEL (G.). *Der hl. Willibrord als Kirchenpatron.* Echternach, 1949, 6 pp.

KNOX (R. A.). *Enthusiasm. A Chapter in the History of Religion.* Oxford, Clarendon Press, 1950, VIII-622 pp.

KÖSTER (K.). *Elisabeth von Schönau* (*1129 bis 1165*). Extr. de *Nassauische Lebensbilder*, t. III (Wiesbaden, 1948), p. 35-59.

KÖTTING (B.). *Peregrinatio religiosa.* Münster i. W., Regensberg, 1950, 473 pp. (= *Forschungen zur Volkskunde*, 33-35).

KOUKOULÉS (Ph.). *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός.* T. III. Athènes, 1949, 403 pp., 8 pl. (= *Collection de l'Institut français*, 43).

KOYEN (M.), O. Praem. *Sinte Odrada van Scheps.* Dans *De Zuiderkempen*, t. XVI (1947), p. 29-37.

LECLERCQ (J.), O. S. B. *Analecta monastica*, I. Roma, S. Anselmo, 1948, VIII-240 pp. (= *Studia Anselmiana*, 20).

— *Manuscrits cisterciens dans les bibliothèques d'Italie. Recherches dans les manuscrits cisterciens d'Espagne.* Extr. des *Analecta sacri Ordinis Cisterciensis*, t. V (Roma, 1949), pp. 94-108 et 109-119.

LEFORT (L.-Th.). *Un martyr inconnu. S. Olympios.* Louvain, 1950, 23 pp. Extr. du *Muséon*, t. LXIII.

LEITE (S.), S. J. *História da Companhia de Jesus no Brasil.* T. X : *Indice geral.* Rio de Janeiro, Instituto nacional do livro, 1950, XXI-317 pp.

LOUIS-LEFEBVRE (M.-Th.). *Le silence de Catherine Labouré.* Paris, Desclée de Brouwer, 1950, XIII-210 pp.

MACLYSAGHT (E.). *Irish Life in the Seventeenth Century.* 2e éd. Cork, University Press, 1950, 480 pp., 16 ill.

MALE (É.). *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes.* Paris, Flammarion, 1950, 329 pp., 16 pl.

MASSERON (A.). *Assise.* Nouv. éd. Paris, Éd. franciscaines, 1950, 191 pp., 32 pl.

— *Dante. La Divine Comédie.* Index, avec une introduction à la bibliographie dantesque. Paris, Albin Michel, 1950, XI-231 pp.

MCNEIL (M. G.). *Simone Fidati and his « De gestis Domini Salvatoris ».* Washington, Catholic University Press, 1950, VIII-255 pp. (= *Studies in Medieval and Renaissance Latin Language and Literature*, 21).

MONNERET DE VILLARD (U.). « *Liber peregrinationis* » *di Jacopo da Verona.* Roma, Libreria dello Stato, 1950, in-4°, XXXI-240 pp.

MUÑOZ SENDINO (J.). *Al-Kindi. Apologia del cristianismo.* Extr. de *Miscelanea Comillas*, t. XI-XII (1949-1950), p. 337-460.

NICOLAU (M.), S. J. *Jerónimo Nadal. Obras y doctrinas espirituales.* Madrid, Instituto Francisco Suárez, 1949, XXXVI-569 pp., 15 pl.

NOORDELOOS (P.). *Enige gegevens over broederschappen van S. Antonius.* Extr. des *Miscellanea Mgr Dr P. J. M. van Gils*, t. I (Maastricht, 1949), p. 477-499, 4 pl.

OEDIGER (F. W.). *Die ältesten Urkunden des Stiftes Rees und Gräfin Irmgardis.* Extr. des *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, fasc. 148 (Köln, 1949), p. 5-31.

ORTIZ DE URBINA (I.). *San Ignacio de Loyola y los Orientales.* Madrid, C.E.O.R., 1950, 89 pp.

PANGE (J. DE). *Le Roi très chrétien.* Paris, A. Fayard, 1949, 448 pp.

PAPADOPOULOS (Chr. A.). *Ὁ ἅγιος Μελέτιος ὁ νέος.* 2e éd. par S. SPELIOPOULOS. Athènes, 1949, 85 pp.

PEEBLES (B. M.). *O Roma nobilis.* Extr. de *The American Benedictine Review*, t. I (1950), p. 67-92.

PERRAT (C.). *Des Pères du Jura à l'humaniste Grynaeus : le papyrus de Bâle I b.* Extr. de la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XII, p. 149-162.

POWICKE (F. M.). *The Life of Ailred of Rievaulx by Walter Daniel.* Edinburgh, Nelson, 1950, CII-81 + 88 pp. (= *Medieval Classics*).

PUECH (H.-Ch.). *Le manichéisme. Son fondateur, sa doctrine.* Paris, Civilisations du Sud (= Musée Guimet, *Bibliothèque de diffusion*, 56).

QUINARD (Cl.). *Message de S. François de Sales pour ce temps.* Tournai, Paris, Casterman, 1950, 249 pp. (= *Les grands témoignages*).

REDIG DE CAMPOS (D.). *Di una presunta immagine del B. Bonaventura da Padova dipinta dall' Angelico in Vaticano.* Extr. de la *Miscellanea Pio Paschini*, t. II (Roma, 1949), p. 157-164.

SÁNCHEZ BELDA (L.). *Cartulario de Santo Toribio de Liébana.* Madrid, Archivo histórico nacional, 1948, LIII-508 pp.

SARALEGUI (L. DE). *El Maestro de Sta. Ana y su escuela.* Valencia, Institución Alfonso el Magnánimo, 1949, IX-63 pp., 18 pl. (= *Cuadernos de arte*, 1).

SCHAMONI (W.). *Das wahre Gesicht der Heiligen.* 3e éd. München, Kösel, 1950, 351 pp., 118 pl.

SCHIRÒ (G.). *Vita inedita di S. Cipriano di Calamizzi.* Extr. du *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, t. IV (1950), p. 65-97.

SCHNEIDER (A. M.). *Die Kuppelmosaiken der Hagia Sophia zu Konstantinopel.* Extr. der *Nachrichten der Akad. der Wiss. zu Göttingen*, 1949, p. 345-355.

SESTON (W.). *A propos de la « Passio Marcelli centurionis ».* Extr. des *Mélanges offerts à M. Maurice Goguel* (Neuchâtel et Paris, 1950), p. 239-246.

SITTLER (L.), STINTZI (P.). *S. Léon IX, le pape alsacien* [Recueil]. Colmar, Alsatia, 1950, 247 pp.

SONET (J.), S. J. *Le Roman de Barlaam et Josaphat.* T. II, 1 : *La version anonyme française*, texte critique. Namur, 1950, 410 pp. (= *Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Namur*, fasc. 7).

SOUPLET (M.). *S. Paul, 13e évêque de Verdun (626-648).* Verdun, 1949, 100 pp. (= *Collection « Les Saints de Verdun »*).

STEIN (Edith), O. C. D. *Kreuzeswissenschaft. Studie über Joannes a Cruce.* Herausgegeben von L. GELBER und R. LEUVEN, O. C. D. Louvain, Nauwelaerts, 1950, XI-300 pp. (= *Edith Steins Werke*, t. I).

STEIN (Ernst). *Histoire du Bas-Empire.* T. II : *De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565).* Paris, Desclée de Brouwer, 1949, XXXIV-900 pp., 3 cartes.

TROCHU (F.). *Henriette Aymer de la Chevalerie (1767-1834), fondatrice... des Religieuses... de Picpus.* Lyon, Vitte, 1950, 331 pp.

VÄÄNÄNEN (V.). *Du segretain moine. Fabliau anonyme du XIII^e siècle.* Édition critique. Helsinki, 1949, 84 pp. (= *Annales Academiae scientiarum fennicae*, sér. B, t. LXII, 2).

VAN DER WOUDE (S.). *Het Calendarium van Windesheim.* Extr. de *Huldeboek Pater Dr. Bonaventura Kruitwagen* ('s Gravenhage, 1949), p. 465-481.

VASILIEV (A. A.). *Justin the First.* Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1950, VIII-439 pp. (= *Dumbarton Oaks Studies*, 1).

Vie des saints et bienheureux... par les Bénédictins de Paris. T. VIII-IX : *Août-Septembre.* Paris, Letouzey, 1950, 638 et 680 p.

VILAMO-PENTTI (E.). *De sainte Leocade.* Édition critique. Helsinki, 1950, 277 pp. (= *Annales Academiae scientiarum fennicae*, sér. B, t. LXVII, 2).

WADE-EVANS (A. W.). *Coll Prydain.* Liverpool, Evans, 1950, 47 pp.

WARD (M.). *St. Anthony of Egypt. St. Jerome. St. Francis of Assisi.* London, Sheed and Ward, 1950, 3 vol. de 40 pp. et 12 pl. (= *The Saints in Pictures*).

WEITZMANN (K.). *Byzantine Art and Scholarship in America.* Extr. de *American Journal of Archaeology*, t. LI (1947), p. 394-418, pl. 101-109.

WILLAERT (L.), S. J. *Bibliotheca Janseniana Belgica.* T. II : *Années 1680-1738* (n^os^ 4072-10390). Namur, 1950, p. 303-725 (= *Bibliothèque de la Faculté de philos. et lettres de Namur*, fasc. 5).

WITHYCOMBE (E. G.). *The Oxford Dictionary of English Christian Names.* 2^e^ éd. Oxford, Clarendon Press, 1950, XLVIII-294 pp.

WITTEK (P.). *Notes sur la Tughra ottomane.* Extr. de *Byzantion*, t. XVIII (Bruxelles, 1946-1948), p. 311-334.

XIBERTA (B. F. M.), O. Carm. *De visione S. Simonis Stock.* Romae, 1950, 334 p., 7 pl. (= *Bibliotheca sacri scapularis*, 1).

LA LÉGENDE PARISIENNE DE S. DENYS L'ARÉOPAGITE

SA GENÈSE ET SON PREMIER TÉMOIN

I. La première Passion latine de S. Denys de Paris.

La Passion de S. Denys de Paris dite *Gloriosae* d'après l'incipit de son prologue (*BHL.* 2171) est, de l'aveu de tous les critiques, la première en date [1]. Léon Levillain, dans une étude substantielle, a montré, définitivement, croyons-nous, que le *Gloriosae* est cité dans la *Vita Genovefae* (composée vers 520), que Grégoire de Tours l'a probablement connu, que les préoccupations de l'auteur et la société qu'il décrit reflètent l'état politique et religieux de la Gaule à la fin du v^e^ siècle [2]. Aux arguments que Levillain met en avant pour prouver que le *Gloriosae* remonte à cette époque on en peut ajouter un, très puissant, tiré de la liturgie : en Gaule comme en Afrique, on lisait à l'office divin, voire à la messe, les Passions des martyrs, longtemps avant que cet usage s'introduisît à Rome [3]. Or, c'est vers 475 que les Parisiens, sous l'impulsion de S^te^ Gene-

[1] H. Moretus Plantin, *Les Passions de saint Denys*, dans *Mélanges offerts au R. P. Ferdinand Cavallera* (Toulouse, 1948), p. 215, n. 1, donne la bibliographie complète. — En résumant, dans *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 118, n. 1, la thèse du R. P. Moretus, j'ai attribué à Odon de Beauvais la Passion de S. Lucien *BHL.* 5010, qui est anonyme. J'en demande pardon au P. Moretus, auquel je prêtais une erreur dont je suis seul responsable. Toutefois, je ne pense pas qu'on puisse citer *BHL.* 5010 (qui paraît dériver d'Odon, *BHL.* 5009) parmi les sources de *BHL.* 2178.

[2] L. Levillain, *Études sur l'abbaye de Saint-Denis à l'époque mérovingienne*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXXII (1921), p. 5-51.

[3] Sur la lecture liturgique des Passions de martyrs en Gaule, en Espagne, à Milan, voir *Paléographie musicale*, t. V (1896), p. 186-187. Pour l'Afrique, voir le canon 36 du concile d'Hippone de 393 ; Mansi, t. III, col. 924.

vième, élevèrent la première église sur le tombeau de S. Denys [1]. A partir de cette date, la célébration annuelle de la fête du saint patron rendait donc nécessaire une Passion écrite. Un clerc parisien, attaché peut-être à la basilique du martyr, qu'il appelle son *peculiaris patronus*, composa le *Gloriosae*, qui a tout au plus été remanié plus tard dans sa forme.

Les cinq éditions du *Gloriosae* sont insuffisantes au point de vue critique, et la dernière en date, celle de Bruno Krusch, n'est pas la meilleure [2]. C'est pourtant celle que nous citerons, parce qu'elle est divisée en petits paragraphes qui en rendent l'usage facile. Ils sont au nombre de 33 : on peut les grouper en six chapitres : I. Prologue (§§ 1-7). — II. Préambule historique (8-14). — III. S. Denys missionnaire (15-20). — IV. Le martyre (21-25). — V. La sépulture (26-29). — VI. Le sanctuaire et les miracles (30-33). — Ce cadre est simple et bien construit. Voyons comment l'auteur l'a rempli.

I. *Prologue* (1-7). — Écrire la Passion d'un martyr est une entreprise grande et difficile, mais on peut compter sur l'aide divine pour la mener à bien. C'est pourquoi l'auteur va raconter *quae longo temporis fuerant obumbrata silentio*. L'absence de documents écrits s'explique par la rigueur des persécutions. Elle est compensée par l'existence d'une tradition orale, qui mérite confiance à l'égal d'un écrit. Il ne faut pas seulement croire tout ce qu'elle dit : on a le droit d'ajouter en esprit aux tourments qu'elle rapporte à propos des martyrs. Qu'on prie donc pour l'auteur, afin que ses omissions lui soient pardonnées et que les fidèles se fassent des martyrs une idée plus haute que celle qu'il peut leur donner. Il va raconter comment S. Denys est venu évangéliser Paris et quels furent ses compagnons. Son récit sera proportionné à l'aide que les martyrs lui accorderont.

II. *Préambule historique* (8-14). — Les apôtres du Christ se sont donné des successeurs dans la personne des évêques missionnaires, tels S. Saturnin, premier évêque de Toulouse et martyr, ou S. Paul, évêque de Narbonne et confesseur. L'auteur va raconter les faits et gestes de son patron particulier (à lui et à tous les Parisiens), sans pouvoir tout dire. Que les fidèles ajoutent à son récit.

III. *Denys, le missionnaire* (15-20). — Envoyé en prédication par les successeurs des apôtres (c'est-à-dire par un pape) [3], Denys s'est

[1] L. Levillain, *Les plus anciennes églises abbatiales de Saint-Denis*, dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXXVI (1909), p. 142-222.

[2] *M. G.*, Auct. ant., t. IV, 2, p. 101-105.

[3] « A successoribus apostolorum », lisait le copiste d'un des cinq vieux manu-

dirigé sur Paris parce que cette ville était une citadelle du paganisme et que la noblesse germanique y fréquentait, en raison de son climat sain, de son beau fleuve, de son sol fertile. Resserrée dans son île, la cité s'y trouvait à l'étroit. S. Denys y bâtit une église, y établit un clergé. Il prêche aux païens ; ses miracles ajoutent à l'efficacité de sa parole ; les hommes armés cèdent devant cet homme sans armes ; les Germains ploient leur cou raide sous le joug du Christ ; ils détruisent les idoles. Le diable est dans le deuil, l'Église triomphe.

IV. *Le martyre* (21-25). — Irrité par ses pertes, le démon suscite la persécution. La foule impie s'attaque aux chrétiens ; ceux qui parcourent l'Occident à leur recherche découvrent à Paris S. Denys et ses inséparables, Rustique, prêtre, et Éleuthère, diacre. Interrogés, ils confessent tous trois la Sainte Trinité ; torturés, il persévèrent dans la foi ; quand le bourreau s'apprête à les frapper, ils confessent le Seigneur. Ils rendent leur corps à la terre, leur âme au ciel. Inséparables dans la mort, ils honorent par leur triple martyre la Sainte Trinité, dans laquelle il n'y a ni premier, ni second, ni troisième, mais trois personnes égales.

V. *La sépulture* (26-29). — Pour empêcher que les chrétiens né vénèrent les martyrs, les persécuteurs donnent ordre de jeter les corps dans un endroit profond de la Seine. Une matrone encore païenne, compatissante, déjoue ces plans. Elle fait enterrer les corps dans un champ labouré, à six milles de Paris.

VI. *Le sanctuaire* (30-33). — Après la persécution, la pieuse matrone fait élever un mausolée au-dessus des corps. Plus tard, les chrétiens bâtissent au-dessus du mausolée une basilique, où s'accomplissent des guérisons miraculeuses et où les possédés, guidés par les saints martyrs, indiquent quel est le tombeau de chacun.

Le lecteur a pu remarquer combien l'auteur insiste sur la pauvreté des sources dont il dispose pour écrire la Passion de S. Denys. Comme tant d'autres hagiographes de tous les temps, il s'est trouvé devant ce problème difficile : ne sachant presque rien sur son héros, comment raconter sa vie de façon à remplir le nombre voulu de pages? Deux voies s'ouvraient à lui : amplifier par des développements de rhétorique les maigres données de la tradition, ou bien imaginer de toutes pièces les faits qui manquaient. Il choisit la première, plus honnête, à notre point de vue, mais aussi plus difficile. Les défauts de son œuvre sont le revers de cette qualité. Un pro-

scrits d'après lesquels est faite l'édition de François Bosquet, et qui a disparu aujourd'hui ; F. Bosquetus, *Ecclesiae Gallicanae historia*, t. I (Paris, 1636), pars secunda, p. 70. *P. L.*, t. LXXXVIII, col. 580 c 3-4. Sur l'expression *a successoribus apostolorum*, cf. L. Levillain, dans *Revue de l'Histoire de l'Église de France*, t. XIII (1927), p. 166, n. 44.

logue et un préambule historique occupent 14 paragraphes sur 33. C'est seulement au § 15 que le héros entre en scène. Quand l'auteur peut employer deux mots pour rendre une idée, il se garde bien de l'exprimer par un seul (par exemple, *formido trepidationis*). L'énoncé des faits est étouffé sous une frondaison de considérations et réflexions pieuses, qui accompagnent le récit tout au long. Le corps de l'ouvrage (§§ 15-20) n'est que le commentaire oratoire des mots « Denys, évêque, missionnaire, martyr ».

Au prix de cette éloquence redondante, l'hagiographe a pu traiter son sujet sans recourir à l'invention pure et simple. Il n'a probablement introduit dans sa narration aucun nom propre étranger à la tradition locale. Ceux de S. Saturnin de Toulouse et de S. Paul de Narbonne figurent seulement dans le prologue, à titre d'exemples ; ces personnages ne sont pas mêlés à l'action. Celui de S. Clément, auquel la plupart des manuscrits attribuent la mission de S. Denys en Gaule, manquait dans un vieux manuscrit employé par François Bosquet [1]. A sa place on y lisait les mots *a successoribus apostolorum*, qui désignent un pape inconnu. On ne voit pas pourquoi un scribe aurait éliminé le nom vénérable de S. Clément ; mais on comprend bien que quelqu'un de moins scrupuleux que notre auteur l'ait introduit. Jusqu'à preuve du contraire, on peut donc croire que l'envoi par S. Clément est une précision postérieure, fort ancienne, il est vrai, puisque la *Vita Genovefae* la connaît déjà [2]. Quand on écarte du texte le nom de S. Clément, la narration du *Gloriosae* se déroule, pour ainsi dire, en dehors du temps. L'empereur, auteur de la persécution, et le juge qui condamne les martyrs ne sont pas nommés. L'exécution a lieu sur les bords de la Seine, mais l'endroit n'est pas autrement précisé. Il faut songer, sans nul doute, aux environs immédiats de la ville, alors réduite à l'Ile de la Cité [3]. La pieuse dame qui ensevelit les corps est anonyme dans les meilleurs manuscrits.

[1] F. Bosquet et *P. L.*, l. c.

[2] « Utique sanctus Dionisius primus episcopus civitatis Pariseorum fuit, a persecutoribus in quarta ab eadem urbe martirium consummavit, ut comperi iuxta traditionem seniorum vel relationem passionis suae, a sancto Clemente, filio in baptismo sancti Petri apostoli, Romae episcopus ordinatus et in hac provincia ab eodem directus est » ; *M. G.*, Script. rer. merov., t. III, p. 221. L. Levillain (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXXII, p. 9-11) a montré (contre Godefroid Kurth) que *relatio* peut et doit s'entendre d'un texte écrit, précisément le *Gloriosae*.

[3] Contrairement au *Gloriosae*, la *Vita Genovefae*, dans le passage cité à la

Le *Gloriosae* n'identifie pas son héros avec Denys l'Aréopagite. Ce silence équivaut à une négation expresse. Aucun hagiographe n'aurait négligé un détail aussi glorieux, s'il en avait rencontré la moindre trace dans la tradition vivante ; l'auteur du *Gloriosae* moins qu'un autre, lui qui avait tant de peine à trouver de la matière pour son récit. A la fin du v^e^ siècle, la légende aréopagitique n'était donc pas née. Et le *Gloriosae* n'en favorisait pas l'éclosion, surtout après que le nom de S. Clément y fut entré. En effet, Denys l'Aréopagite devait normalement venir d'Athènes et tenir sa mission de l'apôtre Paul. Or, le *Gloriosae*, qui le faisait venir de Rome et envoyer par S. Clément, n'orientait pas les esprits dans cette direction. La condition de l'Église de Paris, dont l'évêque était simple suffragant de Sens, ne suggérait pas non plus l'idée d'une fondation quasi apostolique. Comment donc se fit l'identification des deux Denys? Avant de répondre à cette question, il est nécessaire d'interroger le premier témoin de la légende aréopagitique parisienne.

II. Le premier témoin de la légende aréopagitique parisienne.

La Passion de S. Denys *Post beatam et gloriosam* (*BHL.* 2178) est un remaniement de la Passion *Gloriosae*. Nous allons tout d'abord la résumer en suivant l'édition des Bollandistes [1] (qui ont divisé le texte en 18 paragraphes) et en insistant sur les traits qui la distinguent de sa source.

1. Après l'Ascension du Christ ressuscité et la descente du Saint-Esprit, Néron devient empereur, en l'an 808 de Rome. S. Pierre vient à Rome (sous son règne).

2. Les apôtres meurent martyrs en l'an 14 de Néron. Auparavant, S. Pierre remet tous ses pouvoirs à S. Clément. — Après cette introduction chronologique, l'auteur veut aborder l'histoire de S. Denys.

3. Après l'Ascension, S. Paul vient à Athènes, convertit et baptise Denys. Celui-ci se rend à Rome, où il trouve Clément.

4. Denys étant, à Rome, très apprécié par Clément, Philippe, évêque d'Espagne, meurt. Clément ordonne évêque Denys et l'envoie en Occident, avec Saturnin, Marcel, Lucien.

note précédente, indique le bourg de Saint-Denis comme lieu du supplice. On verra plus loin qu'une troisième version localisa le martyre sur la butte de Montmartre. Pour qui connaît les procédés des hagiographes anonymes, aucune de ces trois prétendues « traditions » ne peut être regardée comme authentique.

[1] *Act. SS.*, Oct. t. IV, p. 792-794.

5. Arrivé à Arles avec ses compagnons, Denys envoie Marcel en Espagne et se rend en Gaule, en plein pays païen. Il envoie Saturnin en Aquitaine (!) et va lui-même à Paris, avec Lucien, Rustique et Éleuthère (l'auteur introduit ici ces deux derniers, sans dire où et quand Denys les trouva).

6. Denys envoie Lucien à Beauvais et demeure à Paris. Il bâtit une église.

7. Il prêche, obtient des conversions, établit un clergé, fait des miracles.

8. Sa réputation arrive aux oreilles de l'empereur Domitien, auteur de la seconde persécution, qui ordonne que tous les chrétiens soient mis à mort s'ils refusent de sacrifier. Une troupe choisie est détachée en Occident, avec mission de rechercher Denys, de le faire apostasier ou mourir.

9. Les persécuteurs arrivent en Gaule, à Paris. Ils trouvent Denys occupé à prêcher, assisté par Rustique, prêtre, et Éleuthère, archidiacre, ses amis inséparables, ordonnés par lui.

10. La persécution fait rage ; mais elle n'arrête pas les progrès de l'Église, surtout parmi les Germains.

11. Cependant que l'Église progresse, les persécuteurs interrogent Denys sur sa foi (l'auteur ne parle pas de l'arrestation). Denys, Rustique et Éleuthère répondent en chœur, s'avouant chrétiens.

12. Ils confessent à l'unisson la Trinité, Père, Fils et Esprit, le Fils engendré par le Père, l'Esprit procédant du Père et du Fils. A une nouvelle demande du persécuteur, les trois répondent en confessant le Christ né de la Vierge. Ils sont décapités.

13. Égaux en gloire, comme les personnes de la Trinité, les trois martyrs gisent morts sur un monticule, à un mille de Paris. Mais le corps de S. Denys se dresse et porte sa tête pendant deux milles.

14. On ordonne de jeter à l'eau les corps de Rustique et d'Éleuthère. Mais Catulla, matrone encore païenne, enivre les persécuteurs et fait échouer leur projet.

15. Elle fait ensevelir les corps au sixième mille, dans un champ prêt pour les semailles.

16. Après la persécution, elle fait élever un mausolée au-dessus des tombeaux. Elle se convertit, grâce aux prières des martyrs. Par-dessus le mausolée les chrétiens, disciples des martyrs et convertis par eux, bâtissent une église, où des miracles se produisent tous les jours.

17. Malades, paralytiques, aveugles, sourds, muets sont guéris ; les prières sont exaucées. Avec l'assistance des martyrs, l'auteur a écrit ce que la tradition et un vieux récit écrit lui ont appris à leur sujet.

18. Les écrits rapportant les hauts faits des martyrs ont été la proie des flammes, mais le peu qu'on a dit permet d'imaginer ce qui s'est perdu. Les martyrs ont dû souffrir beaucoup, puisqu'ils font tant de miracles. Ils sont morts sous Domitien, le VII des ides d'octobre, près de Paris.

Comparé à sa source (le *Gloriosae*) ce récit présente pas mal de nouveautés :

1. Denys de Paris est identique à Denys, l'Athénien converti par S. Paul d'après les Actes des Apôtres. Notre auteur n'emploie pas le mot *Areopagita*. L'omission pourrait s'expliquer par la hâte avec laquelle il semble avoir travaillé.

2. Malgré cette identification, l'hagiographe fait venir Denys de *Rome*, et non directement d'Athènes. C'est un hommage à la tradition établie. Pour y rester fidèle, l'auteur invente un voyage de Denys à Rome, d'où il le fait partir pour la Gaule.

3. Denys reçoit de S. Clément, non seulement sa mission apostolique, comme dans le *Gloriosae*, mais encore la consécration épiscopale. Ce dernier détail est sous-entendu dans le *Gloriosae*. Mais le fait que notre auteur (et avant lui la *Vitae Genovefae*) l'ait affirmé explicitement prouve qu'il ignorait la tradition (recueillie par Denys de Corinthe et qu'il aurait pu connaître par Eusèbe-Rufin [1]) selon laquelle Denys l'Aréopagite fut le premier évêque d'Athènes (et donc institué et consacré par S. Paul). Son assertion mettra dans l'embarras Hilduin et les hagiographes byzantins.

4. S. Denys est martyrisé sous l'empereur Domitien. Hilduin acceptera cette précision, sans s'apercevoir qu'elle contredit le pseudo-Denys, selon lequel Denys mourut après Ignace d'Antioche, donc sous Trajan.

5. L'auteur du *Post beatam et gloriosam* laisse de côté le Prologue du *Gloriosae*. Mais il en tire le nom de S. Saturnin de Toulouse et, avec une maladresse insigne, fait de lui un contemporain et compagnon de S. Denys, alors que Saturnin, d'après sa Passion, est mort au IIIe siècle, sous Dèce. De plus, pour dire que S. Denys envoya Saturnin à Toulouse, il emploie les mots *in Aquitaniae partes*. Il écrivait donc à une époque où le comté de Toulouse faisait partie du royaume d'Aquitaine, c'est-à-dire après ce rattachement, qui date de 817 [2].

6. L'auteur présente S. Lucien de Beauvais comme un des com-

[1] *H. E.*, IV, 23 ; *P. G.*, t. XX, col. 385. Hilduin a connu ce passage et l'a cité dans son épître à Louis le Pieux ; *M. G.*, Ep. t. V, p. 331-332.

[2] « Le comté de Toulouse avait été rattaché au royaume d'Aquitaine en 817... Après la mort de Pépin Ier d'Aquitaine en 838, il fut disputé entre Charles le Chauve et Pépin II jusqu'en 849, où il retomba aux mains de Charles... » (Levillain, t. c., p. 56, n. 1).

pagnons de S. Denys. Ce trait pourrait s'expliquer par des relations personnelles avec le Beauvaisis [1].

7. Il donne à S. Denys un autre compagnon, Marcel, envoyé en Espagne pour remplacer un évêque défunt, Philippe. L'un et l'autre sont des inconnus. On ne voit pas à quelle fin peut tendre leur introduction dans le récit.

8. La persécution des chrétiens est provoquée par les succès apostoliques de S. Denys, dont la renommée parvient aux oreilles de Domitien. L'hagiographe n'a pas su résister à la tentation de grandir son héros outre mesure et de le placer au centre des événements de son temps.

9. Contrairement au *Gloriosae*, la description de l'activité apostolique de S. Denys est divisée ici, assez maladroitement, en deux parties : avant la persécution (§ 7) et pendant la persécution (§ 10).

10. Dans leur profession de foi (§ 12), Denys et ses compagnons insistent sur la procession du Saint-Esprit *a Patre Filioque*, selon la formule récemment insérée dans le symbole de Nicée à l'initiative de Charlemagne.

11. Les martyrs sont exécutés sur un monticule situé à un mille de Paris. L'auteur, sans dire le nom, pense au Montmartre, avec l'intention évidente d'accréditer quelque sanctuaire des martyrs situé sur la Butte [2].

12. Après la décollation, S. Denys, portant sa tête tranchée, parcourt un trajet de deux milles. Le miracle a pour but unique la glorification du martyr principal. L'auteur *ne dit pas* que le saint porta sa tête jusqu'au lieu de la sépulture, et il *ne le pense pas*, car il situe lui-même Saint-Denis à six milles de Paris [3].

13. La pieuse matrone qui ensevelit les martyrs s'appelle Catulla, nom dérivé de *Catullacus*, ancienne appellation de Saint-Denis (§ 14).

[1] Il n'est pas nécessaire pour autant de supposer, avec L. Levillain (t. c., p. 58), que le *Post beatam et gloriosam* provient de Beauvais.

[2] Sur ce sanctuaire, qui apparaît dans les textes au IX^e^ siècle, voir L. Levillain, t. c., 43-49.

[3] Levillain, qui voyait dans le lieu de la sépulture le terme obligatoire de la promenade céphalophorique, se déclare obligé de constater que « 1+2 = 6 pour l'auteur » du *Post beatam et gloriosam* (t. c., p. 57), et il conclut que ce texte n'a pas été composé dans la région parisienne (p. 58). Mais l'ignorance de la topographie parisienne n'expliquerait nullement l'équation absurde qu'on prête à l'anonyme.

14. Contrairement à toute vraisemblance, peu après la persécution durant laquelle succombent les martyrs, leurs disciples immédiats élèvent sur leurs tombeaux la première basilique de Saint-Denis (§ 16).

15. Parmi les miracles qui s'accomplissent sur le tombeau des martyrs, on ne mentionne plus la curieuse pratique des possédés qui discernent les tombeaux de S. Éleuthère et de S. Rustique. La disposition des lieux a changé depuis la construction de la basilique carolingienne.

16. Tandis que le *Gloriosae* ne connaît aucune source écrite, l'auteur du *Post beatam et gloriosam* en mentionne une, et c'est précisément le *Gloriosae* (§ 17). De plus, il imagine que des récits plus circonstanciés ont existé, mais se sont perdus (§ 18). Le *Gloriosae*, au contraire, avait expliqué l'absence de sources écrites par les terreurs de la persécution.

Parmi les innovations du *Post beatam et gloriosam*, la thèse aréopagitique occupe la première place. L'auteur a senti le besoin de substituer un texte nouveau à la vieille Passion *Gloriosae* pour faire connaître et répandre dans le public la grande nouveauté, la révélation sensationnelle de la personnalité du martyr. Le reste est accessoire. La composition du *Post beatam et gloriosam* a dû suivre de près cette découverte. Peu importe que le « mérite » en revienne à l'hagiographe anonyme ou à un autre inconnu. Il importe au contraire de fixer autant que possible la date et le lieu où elle fut faite, l'occasion qui la fit naître, la finalité qui inspire toute la légende.

En ce qui concerne la date, nous avons déjà signalé l'année 817 comme *terminus post quem*. Nous croyons avoir montré, d'autre part, que le *Post beatam et gloriosam*, traduit en grec, était connu en Orient dès 833 au plus tard [1]. Mais, pour éviter les risques d'erreur, nous préférons ne pas nous servir de ces conclusions et nous en tenir à deux constatations. D'abord, la thèse aréopagitique était connue et admise à l'abbaye Saint-Denis de Paris dès l'automne de 827. Ensuite, le *Post beatam et gloriosam* est mentionné dans une lettre d'Hilduin, abbé de Saint-Denis, adressée en 834 à l'empereur Louis le Pieux. C'est ce dernier point que nous allons

[1] *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 97.

mettre en lumière tout d'abord, pour revenir sur le premier en traitant de l'occasion qui fit naître la légende aréopagitique.

Cependant, avant d'aborder le petit problème que posent les relations entre Hilduin et les Passions de S. Denys que cet auteur a connues et employées, il faut attirer l'attention sur un accident qui s'est produit de bonne heure dans la tradition manuscrite du *Post beatam et gloriosam* et dont les conséquences nous aideront à découvrir les rapports entre cette Passion et la Vie de S. Denys écrite par l'abbé Hilduin. Il s'agit d'une omission qui caractérise une famille de manuscrits (nous l'appellerons B), tandis que l'autre famille (nous l'appellerons A) contient le texte intégral et authentique.

Parlant de l'envoi de S. Denys en Gaule, l'hagiographe écrit :

> Sed cum iam Dominus omnipotens beatissimi viri Dionisii vitam disponeret in exemplo omnibus declarare, contigit Philippum Hispaniae *episcopum emigrare de mundo ; tum beatus Clemens sanctum Dionisium* episcopum ordinavit et potestatem quam a beato Petro acceperat ei tradidit, dicens : Vade... [1]

Tel est le texte authentique et intégral, celui du manuscrit employé par les Bollandistes et celui du codex Augiensis 233, à la Bibliothèque de Karlsruhe, le plus ancien que l'on connaisse [2]. Une faute des plus banales est à l'origine du texte B. Un copiste distrait a omis le membre de phrase souligné, sautant du premier *episcopum* au second. F. Arbellot avait déjà remarqué cette omission dans plusieurs manuscrits [3]. La bibliothèque Vaticane à elle seule nous en a fourni quatre exemples. Voici le passage en question d'après ces quatre manuscrits :

1.

Sed cum misericordia sua omnipotens deus beatissimi uiri dionisii uitam disponeret in exemplo omnibus declarare, contigit phi-	... καὶ ἐν ὅσῳ θεὸς ὁ παντοδύναμος τῷ μακαρίῳ Διονυσίῳ ζωαρκεῖν ἐδωρήσατο, ἕως ἡμῶν αὐτῶν πᾶσιν ἐπ' εὐσεβείᾳ φανερώσας, καὶ ὁ ἅγιος

[1] *Act. SS.*, Oct. t. IV., p. 792, § 4.

[2] H. Moretus Plantin, disposant d'une collation complète du manuscrit de Karlsruhe, a pu constater « que son texte est, de part en part, conforme à celui de la Passion anonyme » (c'est-à-dire de l'édition bollandienne). *Mélanges Cavallera*, p. 230, en note.

[3] F. Arbellot, *Étude sur les origines chrétiennes de la Gaule*. Première partie, *Saint Denys de Paris*, Paris, 1881. Je n'ai pas cet ouvrage à ma disposition, mais je me rappelle y avoir lu la remarque en question.

lippum hispanie episcopum ordinare et potestatem quam sanctus clemens a beato petro acceperat ei tradidit dicens : uade... (Vat. lat. 1190, f. 148a).

Κλήμης τότε Φίλιππόν τινα Ἱσπανίας ἐπίσκοπον προεστήσατο, καὶ τὴν ἐξουσίαν ἣν αὐτὸς ὁ θεῖος Κλήμης ἀπὸ τοῦ μακαρίου Πέτρου ἔλαβε δέδωκεν αὐτῷ, λέγων πορευθεὶς... (P.G., t. IV, col. 672 D 7 - 673 A 1).

2

Sed cum iam dominus omnipotens beatissimi uiri dionisii uitam disponeret in exemplo omnibus declarare contigit phylippum hispanie episcopum obdormire. unde potestatem quam sanctus clemens a beato petro acceperat ei tradidit, dicens : uade... (Barb. lat. 586, f. 280va).

3

Sed cum iam Deus omnipotens beatissimi uiri Dionisii uitam disponeret in exemplum omnibus declarare, contigit Philippum Hispaniae episcopum dormitionem in domino accipere. sed beatus Clemens ad se adscito beato Dionisio potestatem, quam isdem beatus clemens a beato petro acceperat ei tradidit, dicens : uade... (Vat. lat. 6076, f. 50^{a}).

4

Sed cum iam deus omnipotens beatissimi uiri dionisii uitam disponeret in exemplum omnibus declarare, conuocans eum ad se beatus clemens potestatem quam ipse a beato petro acceperat ei tradidit dicens : uade... (Vat. lat. 6453, f. 150^{a}).

Ces quatre textes représentent trois, sinon quatre façons différentes de remédier au dégât causé par la chute de l'infinitif *emigrare* et des noms *Clemens* et *Dionysium*, sujet et complément de *ordinavit*. Le copiste n° 1 s'est contenté de mettre *ordinavit* à l'infinitif et de réintroduire, à l'aide du contexte, le nom de S. Clément. Chez lui, le discours *Vade* etc., originairement destiné à Denys, s'adresse à Philippe d'Espagne, dont la mort n'est plus mentionnée. Le copiste n° 2 a rétabli cette mention. Le discours ne peut donc plus s'adresser à Philippe, malgré le pronom *ei*, qui demeure comme un témoin du malheur arrivé à la phrase. Suivant la même ligne, le copiste n° 3 rétablit le nom indispensable de S. Denys. Au contraire, le copiste n° 4 s'est tiré d'affaire en éliminant complètement Philippe. Il est intéressant de noter que le traducteur grec a employé un manuscrit du type n° 1, car il ne parle pas de la mort de Philippe, et c'est à celui-ci que S. Clément adresse son discours, comme on peut voir par le passage que nous avons mis en regard du texte n° 1.

La diversité de ces corrections prouve que la chute du membre

de phrase signalé plus haut était involontaire. Dans le cas contraire, le faussaire aurait lui-même corrigé la phrase, et les manuscrits dérivés du sien présenteraient un texte uniforme. Il n'est pas inutile d'insister sur ce point, car la chute des mots en question servait tellement bien les desseins d'Hilduin qu'on aurait pu le soupçonner de l'avoir provoquée. L'accident se produisit de bonne heure, avant la traduction grecque, qui est de 833 au plus tard, et Hilduin invoque le témoignage de la famille de manuscrits B contre les fâcheux qui lui opposaient celui de la famille A, comme nous allons voir à l'instant.

III. Les Passions de S. Denys employées par Hilduin et la date du « Post beatam et gloriosam ».

Hilduin, abbé de Saint-Denis de Paris (814-840) et archichapelain de la cour franque (819-830), a été le propagateur et le défenseur infatigable de la légende aréopagitique, dont sa grande *Vie* de S. Denys (*BHL.* 2175-2176) est le monument principal. Dans les manuscrits, celle-ci est précédée de trois lettres. La première (*Quantum muneris* = *BHL.* 2172) est adressée à Hilduin par l'empereur Louis le Pieux, peu après la restauration du 1er mars 834. La seconde (*Exultavit cor meum* = *BHL.* 2173) est la réponse d'Hilduin à l'empereur. La troisième (*Cum nos Scriptura* = *BHL.* 2174), adressée par Hilduin à tous les fidèles, est la préface proprement dite de l'ouvrage.

Dans sa lettre à Hilduin (sollicitée, inspirée et peut-être même rédigée par ce dernier), l'empereur lui demande de composer une Vie de S. Denys en réunissant les données éparses dans divers écrits, parmi lesquels une Passion de S. Denys : *adiuncta ea quae in libello Passionis ipsius inveniuntur* [1]. Quelle est cette Passion, dont Hilduin parle également au chapitre 5 et au chapitre 11 de sa réponse à Louis le Pieux [2], et encore dans la lettre-préface à tous les fidèles ?

Léon Levillain, ayant prouvé qu'Hilduin connut et employa la Passion *Gloriosae* et croyant avoir démontré que la Passion *Post beatam et gloriosam* datait du xe siècle, ou au plus tôt de la seconde

[1] *M. G.*, Ep., t. V, p. 327, l. 9-10. [2] *M. G.*, Ep., t. c., pp. 330, 332.

moitié du IXe, n'envisagea pas la possibilité qu'Hilduin eût pu *connaître deux Passions*, bien qu'il ne *parlât* que d'*une*, et il identifia le *libellus Passionis* avec le *Gloriosae*. Cependant, comme certains traits contenus, d'après Hilduin, dans le *libellus Passionis* ne se trouvaient pas dans le *Gloriosae*, Levillain imagina que l'abbé de Saint-Denis avait présenté à Louis le Pieux une rédaction du *Gloriosae* revue et corrigée — c'est-à-dire falsifiée — par lui.

Mais si Hilduin a employé le *Post beatam et gloriosam*, tout s'explique sans qu'il soit besoin de recourir à cette édition hypothétique. Tout, y compris les deux phrases empruntées mot pour mot par l'abbé de Saint-Denis à cette Passion [1]. Or, Hilduin nous offre un moyen très simple de reconnaître son *libellus Passionis*. Les adversaires de la théorie aréopagitique objectaient que, d'après la Passion de S. Denys (l'*unique* Passion dont Hilduin *parle*), S. Clément de Rome avait consacré évêque l'apôtre des Gaules. Cette assertion se trouve dans le *Post beatam et gloriosam* (plus précisément dans la recension A), nullement dans le *Gloriosae*. Et Hilduin, qui nous fait connaître l'objection, y répond en renvoyant l'adversaire à l'autre recension, celle de la famille B, où, dit-il, on lit seulement que S. Clément envoya S. Denys en Gaule :

> Quod autem dicunt in Passione istius sancti Dionysii scriptum haberi quia eum sanctus Clemens episcopum ordinaverat Galliasque miserit, procul dubio sciant, quod aut praedictam Passionem ex veris et emendatioribus exemplaribus non susceperunt, aut scriptorum vitio depravatam legerunt, quoniam non ibi scribitur eum episcopum a beato Clemente consecratum, sed apostolum totius Galliae fuisse ordinatum [2].

[1] Ni Levillain ni le P. Moretus Plantin n'ont signalé ces emprunts. J'imprime donc ici les deux phrases, en soulignant ce qui est commun à Hilduin et à sa source : « *Nam cum impiissimus Nero terra marique imperii sui* frena *laxasset*, et nimiae voluptatis successu inter cetera nequitiarum suarum cumulenta etiam *furor crudelitatis eius dira rabie in Christi famulos ebullisset, quarto decimo imperii sui anno*, antequam beatus Dionysius Romam adiret, sanctos Dei apostolos, alterum *per* crucis *trophaeum*, alterum autem gladio animadversum, felici cruore perfusos et martyrii gloria *dignos, transmisit ad superos.* » *P. L.*, t. CVI, col. 38 c (cap. XVII). Cf. *Act. SS.*, Oct. t. c, p. 792, § 2 : « Nempe, *nov*um *prius et inaudit*um *miracul*um, *exanime corpus viventis currere more et hom*inem *iam mortu*um recto gressu *incedere...* » *P.L.*, t. CVI, col. 47 c (cap. XXXIII) ; cf. *Act. SS.*, Oct. t. c., p. 794, § 13.

[2] *M. G.*, Ep., t. c., p. 332, l. 31-36 (cap. 11).

Est-il rien de plus simple et de plus clair? Le *libellus Passionis* dont parle l'empereur Louis le Pieux dans la lettre *Quantum muneris*, la *Passio S. Dionysii* dont parle Hilduin dans sa réponse, existait en deux recensions, correspondant exactement aux familles A et B que nous avons distinguées plus haut dans la tradition manuscrite du *Post beatam et gloriosam*. Il est donc identique à cette Passion. L'idée avait traversé l'esprit de Levillain. Voici pour quelles raisons il l'écarta.

« Il est certain qu'au premier abord ce qu'Hilduin dit de ce « libellus antiquissimus » pourrait s'appliquer au *Post beatam et gloriosam*, qui connaît la thèse aréopagitique, qui fait de saint Denis le chef de la mission envoyée en Gaule par saint Clément, qui introduit Montmartre dans la légende de saint Denis et qui raconte la céphalophorie.

Mais il faudrait admettre tout d'abord que c'était un de ces mauvais textes dont parle Hilduin, puisqu'on y lit que saint Clément ordonna saint Denis évêque.

Ensuite une comparaison attentive des textes détruit la première impression. Le *Post beatam ac salutiferam* donne le contenu du « libellus antiquissimus », comme Louis le Pieux l'avait demandé à Hilduin : or, l'on constate que les emprunts faits par ce « libellus passionis » au *Gloriosae* se présentent dans l'ordre même où nous lisons les mêmes passages dans le *Gloriosae*. Dans le *Post beatam et gloriosam*, au contraire, les emprunts au texte du *Gloriosae* sont disposés dans un ordre différent. [1]»

Des deux difficultés soulevées par Levillain, la première néglige la recension B du *Post beatam et gloriosam*, signalée pourtant par F. Arbellot et avant lui par Hilduin lui-même, si on le lit attentive-

[1] T. c., p. 52-53 : j'ai marqué par des alinéas les divers arguments. — N'admettant pas que le *Post eatam et salutiferam* (c'est-à-dire Hilduin) dépendît du *Post beatam et gloriosam*, Levillain se voyait contraint d'expliquer autrement la parenté littéraire manifeste entre les deux écrits. Selon lui, ils dérivaient « d'une source commune qui était, elle, plus voisine du *Gloriosae* qu'eux-mêmes, et qui ne peut être que le « libellus antiquissimus » (p. 55), c'est-à-dire le *Gloriosae* remanié par Hilduin ; cf. p. 58 : « le *Post beatam et gloriosam*, adaptation souvent maladroite du « libellus antiquissimus ». — Le R. P. Moretus Plantin (*Mélanges Cavallera*, p. 222-229) montre que le *Post beatam et gloriosam* ne peut pas dériver d'Hilduin.

ment ; la seconde s'évanouit dès qu'on admet l'emploi simultané du *Gloriosae* et du *Post beatam et gloriosam*. Hilduin a eu sous les yeux l'une et l'autre Passion. S'il n'a *parlé* que d'une seule, il avait ses raisons. Peut-être même considérait-il le *Post beatam et gloriosam* comme un simple remaniement du *Gloriosae*, ce qui l'autorisait à qualifier d'*antiquissimus* un écrit âgé tout au plus d'une dizaine d'années.

Hilduin a donc connu et utilisé le *Post beatam et gloriosam*. Il y a emprunté mot pour mot deux phrases. Il y a pris surtout la théorie aréopagitique et les autres détails signalés par Levillain dans le passage cité. Mais il n'en est pas l'auteur, car le texte authentique de cette Passion comporte l'affirmation du sacre épiscopal de S. Denys par S. Clément, si contraire aux vues d'Hilduin. Le *Post beatam et gloriosam* est donc antérieur à la lettre *Quantum muneris* de Louis le Pieux, datée de mars 834. Il est, d'autre part, postérieur à l'année 817, ou du moins n'est pas antérieur à cette date, puisqu'il met Toulouse en Aquitaine.

Est-il possible de préciser davantage ? Peut-être. Pour que l'auteur place Toulouse en Aquitaine, il faut croire qu'on était déjà habitué à la situation créée en 817 ; quelques années ont dû passer. D'autre part, Hilduin présente le *Post beatam et gloriosam* comme un *libellus antiquissimus*. Sans attacher trop de valeur à ses dires, on peut croire tout de même que la pièce n'était pas toute neuve. Les environs de l'année 826 concilieraient assez bien la double exigence que nous venons de formuler : ni trop près de 817, ni de 834.

Or, vers cette époque, en 824-825, nous allons voir se produire des événements qui donnèrent lieu à un rapprochement inattendu entre les deux noms : Denys de Paris et Denys l'Aréopagite, et en 827 nous constaterons pour la première fois l'existence de la légende aréopagitique, née vraisemblablement de ce rapprochement.

IV. La genèse de la légende aréopagitique parisienne.

En septembre 827, des ambassadeurs de Michel le Bègue, empereur d'Orient, se présentèrent à Compiègne, à la cour de Louis le Pieux, roi des Francs et empereur d'Occident. Parmi les cadeaux de rigueur, ils apportaient un manuscrit (l'actuel cod. gr. 437 de la Bibliothèque nationale de Paris), contenant les écrits attribués

à S. Denys l'Aréopagite. Le volume fut immédiatement dirigé sur l'abbaye Saint-Denis de Paris, où il arriva le 8 octobre 827, vigile du saint patron, et où il produisit un renouveau de dévotion dont témoignèrent dix-neuf guérisons miraculeuses, enregistrées dans la nuit du 8 au 9 octobre [1]. A Saint-Denis et à la cour de Louis le Pieux, on considérait donc comme un seul et même personnage l'auteur prétendu des fameux écrits mystiques et le martyr parisien homonyme. Il faut même aller plus loin. La présence d'un manuscrit des œuvres du pseudo-Aréopagite parmi les présents que fit l'empereur d'Orient à son collègue d'Occident n'est pas un effet du hasard. C'est une attention délicate, due au fait qu'on savait à Byzance, au moment où l'on choisissait les cadeaux, que les écrits dionysiens feraient plaisir à la cour franque, pour la raison évidente qu'elle identifiait leur auteur avec le patron du sanctuaire national. Or, cela, on ne le savait pas encore à Constantinople au printemps de 824, quand on choisit les présents à faire porter en France par une première ambassade, qui rejoignit Louis le Pieux à Rouen, à l'automne de 824. Dans la lettre de Michel le Bègue à Louis le Pieux du 14 avril 824, on énumère les cadeaux : des vêtements précieux, pas de manuscrits [2]. Et pourtant, les œuvres de S. Denys auraient été mieux à leur place parmi les présents apportés par cette première ambassade, car celle-ci était chargée d'une mission d'ordre intellectuel : il s'agissait de gagner le monarque franc à la cause de l'iconoclasme mitigé, qui était celui de Michel le Bègue, et de le faire agir dans le même sens sur le pape Eugène II.

A l'occasion de cette ambassade, croyons-nous, se produisit le rapprochement décisif entre les deux Denys. Les ambassadeurs de 824 (parmi lesquels figurait Théodore, grand Économe de l'Église de Constantinople), ayant pour mission de gagner Louis le Pieux et son clergé à la thèse iconoclaste et de provoquer une pression franque sur le pape, arrivaient, naturellement, munis d'une documentation théologique, indispensable en l'occurrence. Certains éléments en sont venus jusqu'à nous. Voici comment.

[1] Lettre d'Hilduin à Louis le Pieux, *M. G.*, Ep., t. c., p. 330, l. 3-11 (cap. 4).

[2] *M. G.*, Conc., t. II, 2, p. 475-480. Dans F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches* (Munich-Berlin, 1924-1932), p. 50, n° 408, à la fin du regeste, biffer les mots : « darunter die übersetzung des Dionysios Areopagita ». Sur l'ambassade de 824, voir *Annales Einhardi*, ad 824, *M. G.*, Script., t. I, p. 212, l. 31-40 ; Iohannes Venetus, *Chronicon Venetum*, *M. G.*, Script., t. VII, p. 16, l. 8.

La démarche des envoyés grecs eut pour conséquence, à l'automne de 825, la réunion d'un concile franc, autorisé par le pape, mais ayant un caractère purement consultatif [1]. Les prélats et les théologiens convoqués par l'empereur Louis se montrèrent favorables à la thèse grecque ; ils soumirent au monarque le projet d'une lettre à adresser au pape, dans laquelle ils prétendaient démontrer, à grand renfort de citations patristiques, la légitimité et l'excellence de l'attitude hostile prise par les empereurs grecs à l'endroit du culte des images. Parmi ces textes, il en est qui proviennent d'auteurs grecs dont aucune version latine ne circulait en Occident. Il y a notamment deux passages tirés des écrits du pseudo-Denys : l'un, de l'Épître x (à S. Jean) ; l'autre, de la Hiérarchie céleste [2]. La version latine de ces extraits, conservée dans le projet de lettre des évêques francs, diffère de toutes celles que connut le moyen âge, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'elle est antérieure à celle d'Hilduin, la première complète [3]. Évidemment, les portions grecques de ce florilège avaient été choisies par les mandataires des ambassadeurs grecs de 824 et traduites par leurs soins. On peut même indiquer avec quelque probabilité le traducteur. Théodore, grand Économe, avait un interprète, « le bon Jean » (*ὁ καλὸς Ἰωάννης*). De passage à Rome, il lui fit faire une version de la *Passio S. Anastasiae*, trouvée à Rome « dans la maison de S^te^ Anastasie », c'est-à-dire dans la basilique romaine de la sainte, le *titulus Anastasiae*, au pied du Palatin [4].

Ainsi donc, le nom de S. Denys l'Aréopagite fut prononcé et son autorité quasi apostolique fut invoquée au concile parisien de 825, et sans doute déjà, durant l'automne de 824, dans les entretiens que les envoyés grecs eurent nécessairement avec les théologiens francs, à la cour de Louis le Pieux. Or, au concile de 825, et donc vraisemblablement aussi dans les conversations de 824, on parla également de S. Denys de Paris, disciple de S. Clément, fondateur de la tradition doctrinale propre à l'Église de Paris [5]. Alors, plus que ja-

[1] Concilium Parisiense 825 mense novembri, *M. G.*, Conc., t. II, 2, p. 473-551.

[2] *M. G.*, Conc., t. II, 2, p. 512, l. 31-35 (= *P. G.*, t. III, col. 117 A), et t. II, 2, p. 512, l. 36-41 (= *P. G.*, t. III, col. 121 C).

[3] G. Théry, *Études dionysiennes*, t. II, Paris, 1937.

[4] H. Delehaye, *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), p. 155.

[5] *M. G.*, Conc., t. II, 2, p. 525, l. 32-34.

mais, l'occasion fut favorable au rapprochement des deux noms, d'où la « lumière » a dû jaillir. Or, on l'a vu, le grand Économe Théodore s'intéressait à l'hagiographie.

Les ambassadeurs grecs de 824 passèrent par Rome avant de retourner à Constantinople [1]. Ils y sont donc rentrés au printemps ou durant l'été de 825. N'est-ce pas eux qui ont annoncé à Byzance la découverte sensationnelle que Denys, l'illustre Aréopagite converti par S. Paul, était mort et reposait auprès des lointains Barbares d'Occident? Et deux ans plus tard, Byzance envoie en Occident les écrits pseudo-dionysiens.

La légende de S. Denys l'Aréopagite, évêque de Paris, connue à Byzance dès 827, s'y répandit bientôt grâce à la version grecque de son premier témoin latin, faite avant 834. Est-il téméraire de supposer que les moines de Saint-Denis sont pour quelque chose dans ce succès rapide et qu'en retour des écrits dionysiens, ils envoyèrent à Constantinople un exemplaire — traduit ou à traduire — de sa Passion? Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, l'Église grecque connut la légende occidentale sous la forme que lui avait donnée l'auteur anonyme du *Post beatam et gloriosam*. Sous cette forme, elle entra en conflit avec la légende qui s'était développée en Orient. Il est instructif et relativement facile de suivre la marche du conflit et de constater le résultat final, dans les documents hagiographiques grecs.

APPENDICE

La légende aréopagitique est-elle antérieure a l'année 817?

La Passion *Post beatam et gloriosam* n'est pas antérieure, selon nous, à l'année 817, parce que son auteur place, implicitement mais indubitablement, Toulouse en Aquitaine, ce qui n'est pas vrai avant 817, comme nous l'avons admis sur l'autorité de Levillain. On pourrait objecter que l'auteur a pu commettre une faute de géographie. Mais il faudrait avoir quelque raison positive pour dire qu'il a effectivement commis cette erreur. En attendant qu'on la fournisse, ou qu'on ait réfuté l'argumentation de Levillain, nous

[1] Ibid., p. 482, l. 11-14 ; cf. p. 474, l. 30-39.

devons admettre l'année 817 comme *terminus post quem* de la première Passion aréopagitique de S. Denys de Paris. Mais ne peut-on pas dire que la légende aréopagitique elle-même, au moins sous forme de tradition orale, a existé avant cette date? Les arguments du R. P. Moretus Plantin, qui faisait remonter le *Post beatam et gloriosam* au VIII^e^ siècle, ne conservent-ils pas leur valeur au moins en partie, si on les applique à la légende en ce sens plus large? L'importance même de son étude ne nous permet pas de nous inscrire en faux contre ses conclusions sans examiner ses arguments. Ceux-ci sont au nombre de trois :

1. Entre 758 et 763, le pape Paul I^er^ envoie à Pépin le Bref les écrits de S. Denys l'Aréopagite [1]. Or, ce pape avait hérité de son frère et prédécesseur, Étienne II, une dévotion spéciale à S. Denys de Paris ; il acheva la basilique romaine de Saint-Denys, commencée sous Étienne II. On peut donc voir, dans l'envoi en France des écrits de l'Aréopagite, un effet de cette dévotion et un indice de l'identification des deux saints [2].

2. Vers 810, S. Méthode de Constantinople compose à Rome un panégyrique de S. Denys, dans lequel il fait usage du *Post beatam et gloriosam.*

3. Alcuin († 805) fait deux fois allusion à la légende aréopagitique [3].

Le premier argument — un simple indice — tirait sa force d'une dévotion supposée de Paul I^er^ à S. Denys de Paris, dont on pouvait voir un signe dans la construction d'un sanctuaire à Rome en son honneur. Nous savons aujourd'hui que la basilique romaine de Saint-Denys était dédiée à S. Denys pape, nullement au martyr parisien [4]. Ainsi vient à manquer une des prémisses du raisonnement. D'ailleurs, en affirmant que le pape envoya en France les œuvres de l'Aréopagite, on dit trop, ou pas assez. Voici les propres paroles de Paul I^er^ :

> Direximus itaque excellentissimae praecellentiae vestrae et libros, quantos reperire potuimus : id est Antiphonale et Responsale, insimul Artem gramaticam, Aristo[te]lis, Dionisii Ariopagitis, Geometricam, Orthographiam, Grammaticam, omnes Graeco eloquio scriptas, necnon et horo[lo]gium nocturnum [5].

[1] *M.G.*, Ep., t. III, p. 529.
[2] Ibid., p. 229.
[3] *Mélanges Cavallera*, p. 227.
[4] *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 118-133.
[5] *M. G.*, Ep., t. III, p. 529, l. 19-22.

Le pape expédie au monarque franc « tous les livres que nous avons pu trouver ». Le « tout » impliqué dans *quantos* ne peut avoir de sens que par rapport à une liste de *desiderata* envoyée par Pépin. Il s'agit d'une véritable petite bibliothèque : deux grammaires grecques, un traité d'orthographe grecque, un traité de géométrie, les œuvres d'Aristote, celles de S. Denys l'Aréopagite. Il y avait évidemment à la cour de Pépin quelque docte personnage, désireux et capable de se servir de ces instruments. On pourrait songer à un Oriental rêvant peut-être d'ouvrir une école où il enseignerait le grec, et où Aristote et Denys, un païen et un chrétien, serviraient comme livres de texte pour appliquer la théorie apprise dans les manuels. Quoi qu'il en soit, replacé dans son contexte, l'envoi en France des écrits du pseudo-Denys n'apparaît guère comme une attestation de la légende aréopagitique.

L'argument tiré du panégyrique attribué à Méthode s'applique seulement au texte du *Post beatam et gloriosam*. Le panégyrique est conservé sans nom d'auteur dans deux manuscrits (dont l'un est peut-être une copie directe de l'autre) [1]. Anastase le Bibliothécaire, qui le traduisit en latin, dit dans sa lettre-préface à Charles le Chauve (juin 876) que c'est une œuvre de Méthode de Constantinople [2]. Mais il ne dit ni où ni quand celui-ci l'aurait composé. Même s'il en était l'auteur (ce que je ne crois pas), S. Méthode († 847), comme son ami S. Michel le Syncelle, aurait pu employer la version grecque du *Post beatam et gloriosam* (*BHG.* 554), connue à Constantinople dès 833. La date de 810, proposée par le R. P. Moretus Plantin, est fondée sur l'hypothèse que le panégyrique remonte au séjour romain de S. Méthode (que l'on place aujourd'hui en 815-821 environ) [3]. J'espère revenir sur cette question, s'il m'est donné d'achever mon enquête sur le sort fait à la légende parisienne par les hagiographes byzantins.

Le troisième argument fait état de deux épigrammes d'Alcuin. Dans la première, dit-on, « saint Denis de Paris est appelé docteur » [4]. C'est vrai ; mais l'évêque missionnaire, évangélisateur des Gaules et fondateur de l'Église de Paris, avait sûrement droit au titre de docteur, surtout dans un texte poétique, même sans avoir

[1] *Anal. Boll.*, t. LXVIII, p. 106.
[2] *M. G.*, Ep., t. VII, p. 441, l. 7-10 ; cf. *BHL.* 2184.
[3] *Dict. théol. cath.*, t. X, col. 1598.
[4] *Mélanges Cavallera*, p. 229. *M. G.*, Poet. lat. aevi carol., t. I, p. 309.

écrit une ligne. L'autre poème d'Alcuin ferait explicitement allusion aux ouvrages de S. Denys :

> Pontificalis apex servet Dionysius aram
> hanc, rogo, cum sociis martyribusque aliis,
> quorum scriba tenet coelesti in ara libellos
> ante Dei faciem, nomine perpetuo [1].

Ce qu'on peut traduire :

> Puisse — c'est ma prière — le pontife Denys veiller sur cet autel, avec ses compagnons et les autres martyrs,
> dont le scribe, près de l'autel céleste, tient devant Dieu les livrets, avec leurs noms, à jamais.

Les *libelli* ne sont pas les écrits de S. Denys, parce que *quorum*, en même temps qu'à lui, se rapporte à ses deux compagnons, Éleuthère et Rustique, sinon à tous les martyrs, et que ces personnages n'ont point part aux mérites littéraires de l'Aréopagite. Le *scriba* n'est pas Denys. C'est un ange, celui qui offre sur l'autel céleste les prières des saints [2] et qu'on présente ici sous les traits du comptable céleste : « et *libri* aperti sunt : et alius liber apertus est, qui est vitae. Et iudicati sunt mortui ex his quae scripta erant *in libris*, secundum opera ipsorum » [3]. Le scribe céleste présente au Juge les registres où sont inscrits les mérites de chaque saint et le livre de vie, d'où leurs noms ne seront jamais rayés. Alcuin ne fait allusion ni aux écrits aréopagitiques, ni à la légende qui voit dans leur auteur le martyr de Paris. Celle-ci apparaît pour la première fois en 827 et, quand Hilduin entreprend d'écrire sa Vie de S. Denys, elle est encore une nouveauté, qui provoque, ou risque de provoquer, des objections et des contradictions. Le ton polémique des écrits d'Hilduin en est la meilleure preuve.

Rome. Raymond J. Loenertz, O.P.

[1] *Mélanges Cavallera*, l. c. *M. G.*, t. c., p. 316.
[2] *Apoc.*, VIII, 3-4. [3] *Apoc.*, XX, 12.

MANUSCRITS GRECS
A MESSINE ET A PALERME

Quand le P. Delehaye publia, en 1904, son catalogue des manuscrits hagiographiques grecs de Messine [1], on ne disposait encore d'aucun inventaire imprimé de ce précieux fonds. Le professeur Auguste Mancini ne devait en fournir une description détaillée qu'en 1907 [2]. D'autre part, la seconde édition de la *Bibliotheca hagiographica graeca*, où la plupart des Vies de saints byzantines ont reçu un numéro d'ordre qui permet de les identifier facilement, est encore plus récente [3] ; et le monumental ouvrage où Ehrhard étudie dans son ensemble la tradition manuscrite des collections hagiographiques grecques n'a commencé de paraître qu'en 1936 [4].

Il n'est donc pas étonnant qu'un nouvel examen des trésors de la bibliothèque du Saint-Sauveur permette d'ajouter au catalogue du P. Delehaye un supplément assez copieux. Le huitième Congrès international des études byzantines, qui vient de se tenir en Sicile [5], nous a fourni l'occasion de passer par Messine et de voir sur place la plupart des volumes dont il sera question ci-après [6]. Quel-

[1] *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum monasterii S. Salvatoris, nunc bibliothecae universitatis Messanensis*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIII (1904), p. 19-75.

[2] *Codices graeci monasterii Messanensis S. Salvatoris*, volume de XII-263 pp., formant le fasc. 2 du tome XXII des *Atti della R. Accademia Peloritana* (Messine, 1907).

[3] 1909. Nous la désignons par le sigle *BHG*.

[4] *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*. Le tome Ier a été achevé en 1937, le t. II en 1938 et la première partie du t. III en 1943. Cf. *Anal. Boll.*, t. LXIII (1945), p. 263. La fin du tome III et tout le *Bestand*, promis l'une et l'autre par l'Institut byzantin de Scheyern (Bavière), sont attendus avec impatience.

[5] Les séances ont eu lieu, du 3 au 10 avril 1951, dans les locaux de la Bibliothèque nationale de Palerme.

Nous tenons à remercier le Prof. E. M. Camagna, directeur de la Biblio-

ques-uns cependant avaient été transportés à Palerme pour y être montrés aux congressistes dans une exposition où les miniatures étaient surtout à l'honneur [1]. Nous avons pu les y consulter, avant qu'ils ne fussent enfermés dans les vitrines [2].

Quant aux manuscrits hagiographiques grecs de la Bibliothèque nationale [3] et de la Bibliothèque communale de Palerme [4], leur nombre et leur importance sont incontestablement beaucoup moindres. Nous croyons cependant qu'il ne sera pas tout à fait inutile d'en signaler brièvement l'existence et le contenu à l'attention des érudits.

L'index qui termine ce catalogue (p. 277-281) ne relève pas moins de 300 textes différents, dont beaucoup d'inédits. Puisse-t-il contribuer en quelque manière à la réalisation du vœu émis par le récent Congrès byzantin de voir enfin publier un recueil complet des documents grecs concernant les saints de Calabre et de Sicile !

François Halkin.

thèque universitaire de Messine, et son personnel pour l'extrême obligeance avec laquelle ils ont facilité notre travail.

[1] Le catalogue de cette exposition est intitulé *Mostra di manoscritti in occasione dell' VIII Congresso internazionale di studi bizantini* (Palerme, Bibliothèque nationale, avril 1951). Il est enrichi d'une quinzaine de fac-similés sur autant de planches hors texte ; quatre de ces fac-similés illustrent des mss. hagiographiques (voir ci-dessous, les mss. 27, 29 et 83 de Messine).

[2] Nous renouvelons ici l'expression de notre vive gratitude à M. A. Giraldi, directeur de la Nationale, et à M^me^ A. Daneu-Lattanzi, surintendante bibliographique pour la Sicile occidentale, qui se sont ingéniés l'un et l'autre à nous procurer tout ce dont nous avions besoin : codices, livres imprimés, renseignements et autorisations.

[3] Voir ci-dessous, p. 268-275. Cf. Emidio Martini, *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche italiane*, t. I, 1 (Milan, 1893), p. 49-138.

[4] Voir ci-dessous, p. 276. Cf. A. Mancini, *Codici greci della Biblioteca comunale di Palermo*, dans *Studi italiani di filologia classica*, t. VI (1898), p. 459-469.

I. — Bibliothèque universitaire de Messine, Fonds du Saint-Sauveur [1].

CODEX 1.

1. (Fol. 2-27^{v}). *Γεωργίου* [2] = *BHG.* 673-674.

Inc. mutil. *σεβομένων* = K. KRUMBACHER, *Der hl. Georg in der griechischen Ueberlieferung* (1911), p. 60, l. 16.

3. (Fol. 34-112). *Ἰωάννου* = *BHG.* 875.

Post fol. 48 excidit folium unum.

CODEX 2

(cf. EHRHARD, t. II, p. 252-253).

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

Membraneus, foliorum 214 (et 204 *bis*), cm. 35 × 27, binis columnis saec. XII exaratus.

Insunt praeter homilias alias hae duae :

a. (Fol. 98-101^{v}). *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου λόγος εἰς τὸν εὐαγγελισμὸν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου.*

Inc. *Πάλιν χαρᾶς εὐαγγελία. P. G.*, t. L, col. 791-796.

[1] Le supplément qu'on va lire concerne deux séries de textes hagiographiques : 1° ceux qui ont été relevés par le P. Delehaye, mais pour lesquels nous apportons des renseignements nouveaux (édition récente d'un texte inédit, numéro de la *BHG*^{2}. pour les textes qui ne figuraient pas dans la *BHG*^{1}., etc.) ; 2° ceux qui n'ont pas été signalés par notre prédécesseur.

Ces deux séries ne pouvaient être présentées séparément, sous peine de revenir à deux places sur le même manuscrit. Nous avons donc suivi tout simplement l'ordre numérique des codices. Mais pour distinguer les deux séries, nous réservons à la première les numéros qui désignaient déjà les textes dans le catalogue de 1904 (1, 2, 3...), tandis que les pièces non décrites précédemment sont marquées par des lettres (a, b, c...).

[2] Le nom du saint au génitif suffira pour rappeler le sujet des textes dont le titre manque (mss. mutilés) ou dont le titre a été reproduit par le P. Delehaye. Nous avons de même abrégé le titre des pièces qui figurent dans les « collectanea hagiographica » du P. Octave Gaetani (Bibl. nationale de Palerme, mss. II. E. 8-15) et dans les copies de « Théophane Kérameus » recueillies par le P. François Scorsi (même fonds, mss. IV. H. 10-13).

b. (Fol. 101v-106). *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου λόγος εἰς τὸν εὐαγγελισμὸν τῆς ὑπερενδόξου δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου.*

Inc. *Ἀγαπητοί, βασιλικῶν μυστηρίων ἑορτήν.* *P. G.*, t. LX, col. 755-760.

CODEX 3.

Pars prior (cf. Ehrhard, t. II, p. 192-194).

a. (Fol. 40v-54v). Andreae Cretensis [1] *ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα Γεώργιον* = *BHG.* 681.

Des. *ἡ παγὶς συνετρίβη καὶ ἡμεῖς ἐρρύσθημεν... ἀμήν.*

b. (Fol. 90-95). *Τοῦ ἁγίου Ἐφραὶμ ἐγκώμιον τῶν ἁγίων πάντων τῶν ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ μαρτυρησάντων* = *BHG.* 1183.

2. (Fol. 95v-103v). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1411.

c. (Fol. 103v-109). *Ἀντιπάτρου ἐπισκόπου Βοστρῶν λόγος εἰς τὸ γενέθλιον τοῦ προδρόμου Ἰωάννου καὶ εἰς τὴν σιγὴν Ζαχαρίου καὶ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον* = *BHG.* 847.

d. (Fol. 109-117). *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κπ. τοῦ Χρυσοστόμου λόγος εἰς τὴν γέννησιν τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ* = *BHG.* 848.

4. (Fol. 132-136). *Πέτρου καὶ Παύλου* = *BHG.* 1497.

e. (Fol. 136v-139v). *Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κπ. τοῦ Χρυσοστόμου ἐγκώμιον εἰς τοὺς ἁγίους ἀποστόλους καὶ εἰς τὸ « Ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ Λόγος » καὶ εἰς τοὺς τέσσαρις εὐαγγελιστάς* = cod. Vatic. gr. 455, fol. 118v-120v.

Inc. *Οἱ πρὸ τῆς κλήσεως ἁλιεῖς καὶ μετὰ τὴν κλῆσιν πάλιν ἁλιεῖς* — Des. *ὅτι ἔδει ἐξ ὕψους μεγάλαις ταῖς πτέρυξιν ἐφιπτάμενον τὸ ἅγιον πνεῦμα φίλους Θεοῦ καὶ προφήτας κατασκευάζειν... ἀμήν.*

6. (Fol. 142-156v). *Παντελεήμονος.*

Martyrium hoc S. Panteleemonis aliud est a Passione *BHG.* 1413, quae iisdem verbis incipit et a B. Latyšev, *Hagiographica graeca inedita* (1914), p. 40-53, in lucem prolata est.

[1] Pour beaucoup d'homélies, surtout pour les plus connues, nous n'avons pas cru nécessaire de transcrire tout au long les noms et qualités de l'auteur tels qu'ils sont donnés dans les manuscrits. En outre, nous avons omis régulièrement les discours sur les fêtes mobiles.

f. (Fol. 156v-159). *Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κπ. τοῦ Χρυσοστόμου λόγος εἰς τὴν μεταμόρφωσιν τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.*

Inc. *Ἤκουες τοῦ δεσπότου.* SAVILIUS, t. VII, p. 339-340.

g. (Fol. 159-169). *Ἀναστασίου μοναχοῦ τοῦ Σινᾶ ὄρους λόγος εἰς τὴν ἁγίαν Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν μεταμόρφωσιν ῥηθεὶς ἐν αὐτῷ τῷ ἁγίῳ ὄρει τῷ Θαβορίῳ ἐν ταύτῃ τῇ ἑορτῇ* = cod. Vatic. gr. 1671, fol. 103-113.

Inc. *Ὡς φοβερὸς ὁ τόπος οὗτος* — Des. *εἰς τὸ Θαβὼρ ἑόρτασον τῷ παμβασιλεῖ τῶν βασιλέων... ἀμήν.* — Cf. *P. G.*, t. LXXXIX, col. 23, nº 8 ; C. GIANNELLI, *Codices Vaticani graeci 1485-1683* (1950), p. 422.

h. (Fol. 169v-177v). *Τοῦ μακαρίου Ἀνδρέου ἀρχιεπισκόπου Κρήτης τοῦ Ἱεροσολυμίτου ἐγκώμιον εἰς τὴν πάνσεπτον κοίμησιν τῆς ὑπεραγίας ἐνδόξου δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας* = *BHG.* 1115.

i. (Fol. 178-187). *Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὴν αὐτὴν πάνσεπτον κοίμησιν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου* = *BHG.* 1109.

k. (Fol. 187-198v). *Ἰωάννου ταπεινοῦ Λαμασκηνοῦ μοναχοῦ τῆς παλαιᾶς Λαύρας τοῦ ἁγίου Σάβα εἰς τὴν πάνσεπτον κοίμησιν τῆς δεσποίνης ἡμῶν τῆς παναγίας Θεοτόκου* = *BHG.* 1114.

l. (Fol. 198v-204v). *Τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου λόγος εἰς τὴν Ἡρωδιάδα καὶ εἰς τὴν ἀποτομὴν τοῦ Προδρόμου καὶ περὶ πονηρῶν γυναικῶν* = *BHG.* 859.

m. (Fol. 204v-208v). *Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὴν ὄρχησιν τῆς Ἡρωδιάδος καὶ εἰς τὴν ἀποτομὴν τῆς τιμίας κεφαλῆς τοῦ Προδρόμου* = *BHG.* 867.

Inc. *Ἀγαπητοί, ὑπάρχων Ἰωάννης ὥσπερ τις ἀνὴρ φιλέρημος.*

n. (Fol. 208v-211v). *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Εὐσεβίου ἐπισκόπου λόγος περὶ μνείας ἁγίων.*

Inc. *Μιᾷ τῶν ἡμερῶν.* *P. G.*, t. LXXXVI, col. 357-361. — Cf. cod. Oxon. Barocc. 148, fol. 200v-203.

PARS POSTERIOR (cf. EHRHARD, t. I, p. 315-317).

o. (Fol. 216-221). *Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κπ. τοῦ Χρυσοστόμου λόγος εἰς τὸν προφήτην Ἠλίαν καὶ Ἐλισσαιέ* = *BHG.* 576. Iul. 20.

p. (Fol. 221v-238v). *Περιλογὴ ἐκ τοῦ τετραβασιλείου εἰς τὸν προφήτην Ἠλίαν καὶ Ἐλισσαιέ.* Iul. 20.

Inc. *Ἐν ἔτει δευτέρῳ Ἰωσαφὰτ βασιλέως Ἰούδα βασιλεύει Ἀχαὰβ υἱὸς Ἀμβρί* — Des. *καὶ ἔστη ἐπὶ τοὺς πόδας αὐτοῦ αἰνῶν καὶ δοξάζων τὸν Θεόν. Ταῦτα τοίνυν εἰσὶν τὰ ὑπομνήματα τῶν ἁγίων... Ἠλιοὺ καὶ Ἐλισσαιέ, ἅπερ φιλοπόνως ἀνιστορήσαμεν ἐκ τοῦ τετραβασιλείου ἐκλογὴν ποιήσαντες... ἀμήν.* — Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 384[5].

7. (Fol. 238v-248). *Παντελεήμονος* = *BHG.* 1416. Iul. 27.

8. (Fol. 248-265). *Μακκαβαίων* = *BHG.* 1006. Aug. 1.

q. (Fol. 265-268v). *Τοῦ μακαρίου Ἐφραὶμ εἰς τὴν μεταμόρφωσιν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.* Aug. 6.

Inc. *Ἐκ τῆς χώρας θέρος καὶ χαρμοναί* — Des. *ἔν ἐστιν τὸ πρόσωπον τοῦ Πατρὸς ἄδηλον καὶ ἓν ἐστιν...* Cf. ed. Assemani, t. II, p. 41-49.

r. (Fol. 271-282v). *Ἰωάννου τοῦ ταπεινοῦ καὶ ἁμαρτωλοῦ μοναχοῦ Δαμασκηνοῦ ἐγκώμιον εἰς τὴν ἁγίαν ὑπερένδοξον κοίμησιν καὶ μετάστασιν τῆς δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας* = *BHG.* 1097. Aug. 15

10. (Fol. 283-292v). *Ἀδριανοῦ* = *BHG.* 27. Aug. 26

CODEX 4

(cf. Ehrhard, t. II, p. 186-188).

De foliis insiticiis A et 248, quae fragmenta praebent octobris metaphrastici, saec. xii exarati, cf. Ehrhard, t. II, p. 382-383.

a. (Fol. A-Av). *Δημητρίου* = *BHG.* 498.

Passionis pars ultima.

b. (Fol. Av). *Βίος καὶ μαρτύριον τῆς ἁγίας ὁσιομάρτυρος Ἀναστασίας τῆς Ῥωμαίας* = *BHG.* 77.

Superest solum initium.

c. (Fol. 1-7). Andreae Cretensis *εἰς τὸ γενέθλιον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου* = *BHG.* 1082.

d. (Fol. 7v-15). Eiusdem oratio de eodem festo = *BHG.* 1127.

e. (Fol. 15-25). Item eiusdem oratio de eodem festo = *BHG.* 1080.

f. (Fol. 25-27v). *Παντολέωντος πρεσβυτέρου μονῆς τῶν Βυζαντίων λόγος εἰς τὴν ὕψωσιν τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ* = *BHG.* 430.

g. (Fol. 27v-31v). Iohannis Chrysostomi oratio de crucis exaltatione = *BHG.* 446.

1. (Fol. 32-37). *Παντολέωντος πρεσβυτέρου εὕρεσις... σταυροῦ* = *BHG.* 401.

h. (Fol. 37v-46v). Andreae Cretensis *λόγος εἰς ὕψωσιν τοῦ σταυροῦ* = *BHG.* 443.

i. (Fol. 46v-50v). Chrysostomi oratio de eodem festo = *BHG.* 433.

k. (Fol. 50v-58v). *Παντολέωντος πρεσβυτέρου μονῆς τῶν ἐν Βυζαντίων* (sic) *λόγος πανηγυρικὸς εἰς τὴν ὕψωσιν τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ* = codd. Venet. Marc. 363, fol. 43v-53 ; Holkham. 91, fol. 382-386.

Inc. *Ὅτε τῆς παρούσης ἑορτῆς ἐν νῷ λάβω τὴν οἰκονομίαν* — Des. *καὶ τὴν ἐκ δεξιῶν καθέδραν ἀπολαμβάνοντι... ἀμήν.* Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 197[8] ; t. XXV (1906), p. 469[48].

7. (Fol. 108-117). *Βαρβάρας.*

Initium edidit G. Garitte e codicis Vatic. gr. 1238 foliis palimpsestis 88v, 91v, 91r in *Miscellanea Giovanni Mercati*, t. III (= *Studi e testi*, 123, 1946), p. 28-30.

8. (Fol. 117-121v). S. Nicolai praxis de stratelatis.

Edidit G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, t. I (1913), p. 67-77.

l. (Fol. 158-163). Gregorii theologi oratio. (Dec. 24).

Inc. *Τίς ἡ τυραννίς. P. G.*, t. XXXV, col. 1044-1064.

m. (Fol. 163-169v). Eiusdem *λόγος εἰς γενέθλιον τοῦ Κυρίου καὶ εἰς τὰ ἅγια θεοφάνεια.*

Inc. *Χριστὸς γεννᾶται. P. G.*, t. XXXVI, col. 312-333.

n. (Fol. 169v-204). Eiusdem *λόγος ἐπιτάφιος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Βασιλείου* = *BHG.* 245.

o. (Fol. 204-211v). Eiusdem *εἰς τὰ ἅγια θεοφάνεια.*

Inc. *Πάλιν Ἰησοῦς ὁ ἐμός. P. G.*, t. XXXVI, col. 336-360.

p. (Fol. 211v-231v). Item eiusdem de eodem festo.

Inc. *Χθὲς τῇ λαμπρᾷ.* Ibid., col. 360-425.

q. (Fol. 232-234). Eiusdem *λόγος εἰς τὸν ἅγιον Γρηγόριον ἀδελφὸν τοῦ ἁγίου Βασιλείου ἐπιστάντος μετὰ χειροτονίαν* = *BHG.* 716.

r. (Fol. 234v-246v). Eiusdem *εἰς Ἀθανάσιον ἀρχιεπίσκοπον Ἀλεξανδρείας* = *BHG.* 186.

s. (Fol. 247-247v). Eiusdem *συντακτήριος εἰς τὴν τῶν ρν' ἐπισκόπων παρουσίαν.* (Ian. 25).

Inc. *Πῶς ὑμῖν τὰ ἡμέτερα* Des. mutil. *P. G.*, t. XXXVI, col. 457-460 c 11. — Legenda proponitur oratio die festo S. Gregorii theologi.

t. (Fol. 248v-248r). *Δημητρίου* = *BHG.* 498.

Fragmentum in folio insiticio, de quo supra.

CODEX 5

(cf. Ehrhard, t. II, p. 491).

Metaphrastes alterius partis mensis decembris.

3. (Fol. 35v-51v). *Δανιήλ* = *BHG.* 485.

13. (Fol. 149v-155v). *Στεφάνου* = *BHG.* 1656.

In editis Asterio Amaseno haec laudatio tribuitur, non Gregorio Nysseno.

15. (Fol. 178-198v). *Βίος καὶ πολιτεία... Μαρκέλλου...* = *BHG.* 1028.

16. (Fol. 198v-218). *Μελάνης* = *BHG.* 1242.

CODICES 9 et 10.

In catalogo Patris Delehaye praetermissi.

Membranei, saec. xii exarati, eclogis chrysostomianis constant, quarum ultima in priore codice folia 180v-195v implet, in posteriore vero folia dumtaxat 231-235v quippe quae hic mutila sit. Inscribitur autem

Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον ἀπόστολον Π α ῦ λ ο ν συντεθὲν παρὰ Θεοδώρου μαγίστρου ἀπὸ διαφόρων λόγων τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου = *BHG.* 1463.

CODEX 11.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

(Fol. A). *Συμεών* = *BHG.* 1687.

Folium insiticium, saec. xii exaratum, de quo Ehrhard, t. II, p. 346, fragmentum Vitae exhibet (= *P. G.*, t. CXIV, col. 364 c 13 - 368 b 4).

CODEX 14.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

(Fol. 185). *Κυπριανοῦ* = *BHG.* 455.

Folium hoc insiticium, saec. XII exaratum, de quo EHRHARD, t. II, p. 382-383, fragmentum Passionis habet = *P. G.*, t. CXV, col. 869 B 12 - 872 C 9.

CODEX 15.

a. (Fol. A^{v}-A^{r} et 281^{rv}). *Φιλήμονος* = *BHG.* 1514.

Fragmentum, saec. X-XI exaratum = *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 896 II 28 - 898 I 29. Cf. EHRHARD, t. I, p. 518.

b. (Fol. 11^{rv} et 3-6). *Μακρίνης* = *BHG.* 1012.

Inc. mutila *ἔφη τὸ λεπτὸν τοῦτο* = *P. G.*, t. XLVI, col. 992 A, 1.

c. (Fol. 61^{v}-68^{v}). S. Basilii *λόγος εἰς τὴν Χριστοῦ γένναν.*

Inc. *Χριστοῦ γέννησις ἡ μὲν οἰκεία. P. G.*, t. XXXI, col. 1457-1476.

d. (Fol. 68^{v}-79). Gregorii Nysseni *εἰς τὸ γενέθλιον τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.*

Inc. *Σαλπίσατε ἐν νεομηνίᾳ σάλπιγγι. P. G.*, t. XLVI, col. 1128-1149.

e. (Fol. 79-90^{v}). *Θεοδότου ἐπισκόπου Ἀγκύρων εἰς τὴν ἁγίαν Θεοτόκον καὶ τὴν γένναν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.*

Inc. *Τέρπει μὲν τὰς ὄψεις. P. G.*, t. LXXVII, col. 1418-1432 (latine tantum).

f. (Fol. 90^{v}-98^{v}). Eiusdem *εἰς τὴν ἡμέραν τῆς γεννήσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ* cet.

Inc. *Λαμπρὰ καὶ παράδοξος τῆς παρούσης ἑορτῆς ἡ ὑπόθεσις. P. G.*, t. c., col. 1349-1369.

5. (Fol. 98^{v}-107^{v}). *Στεφάνου* = *BHG.* 1654.

g. (Fol. 107^{v}-117^{v}). Gregorii Nysseni *εἰς τὰ ἅγια φῶτα καὶ εἰς τὸ βάπτισμα.*

Inc. *Νῦν γνωρίζω τὴν ἐμὴν ἀγέλην. P. G.*, t. XLVI, col. 577-600.

6. (Fol. 117^{v}-122^{v}). *Θεοδώρου* = *BHG.* 1760.

Excerpta edidit H. DELEHAYE in *Act. SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 27-29.

h. (Fol. 142v-150). Basilii Magni *ἐγκώμιον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Γορδίου* = *BHG.* 703.

i. (Fol. 150-160). Eiusdem *λόγος εἰς τὴν μάρτυρα Ἰουλίτταν...* = *BHG.* 972.

k. (Fol. 164v-172). Andreae Cretensis *εἰς τὸ γενέθλιον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου καὶ ὅτι ἐκ σπέρματος κατάγεται τοῦ Δαβίδ* = *BHG.* 1127.

CODEX 17.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

Membraneus, foliorum 248, cm. 28 × 21, binis columnis anno 1107 exaratus. Fol. 245v : *ἐτελειώθη ἡ πανίερος αὕτη βίβλος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Θεοδώρου τῶν Στουδίων ἐν τῷ ,ϛχιε' ἔτει μηνὶ μαρτίῳ εἰς τὰς ιζ' ἡμέρας εἰς δόξαν τῆς προσκυνητῆς καὶ ἀδιαιρέτου ἁγίας καὶ πανυμνήτου Τριάδος... ἀμήν.*

Post Theodori Studitae Catecheses additum est eadem manu sancti abbatis testamentum :

(Fol. 246-248v). *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Θεοδώρου ἡ διαθήκη* = *BHG.* 1759.

Des. mutil. *οὐ συνεστιαθήσῃ μετὰ γυναικῶν* = *P. G.*, t. XCIX, col. 1820 6.

CODEX 19.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

Membraneus, foliorum 170, cm. 37×28, binis columnis saec. XI exaratus.

Basilii Magni orationes, e quibus hae ad rem nostram pertinent :

a. (Fol. 82-85). *Περὶ Τριάδος καὶ εἰς τὸν μάρτυρα Μάμαντα · ἐλέχθη ἐν τῇ μνήμῃ αὐτοῦ* = *BHG.* 1020.

Praemissa est homilia de baptismate seu de Spiritu sancto = *P. G.*, t. XXXI, col. 1429-1437.

b. (Fol. 123-128v). *Εἰς τὴν μάρτυρα Ἰουλίτταν καὶ περὶ εὐχαριστίας* = *BHG.* 972.

c. (Fol. 153v-157v). *Ἐγκώμιον εἰς τοὺς ἁγίους μ' μάρτυρας* = *BHG.* 1205.

d. (Fol. 157v-161v). *Εἰς Γόρδιον μάρτυρα* = *BHG.* 703.

e. (Fol. 161v-163). *Εἰς Βαρλαὰμ μάρτυρα* = *BHG.* 223.

f. (Fol. 163-166). *Εἰς τὴν ἁγίαν Χριστοῦ γέννησιν* = cod. Messan. 15, fol. 61v-68v.

CODEX 23

(cf. EHRHARD, t. II, p. 549).

Metaphrastes mensis ianuarii (a die 20 ad 31).

a. (Fol. A-B^{v}). *Ἀθανασίου* = *BHG.* 183.

Vitae pars ultima. De foliis hisce insiticiis, saec. XI exaratis, cf. EHRHARD, t. II, p. 583.

8. (Fol. 144-150^{v}). *Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου* = *BHG.* 877.

10. (Fol. 156^{v}-160). *Κύρου καὶ Ἰωάννου* = *BHG.* 471. Ian. 30.

Post fol. 159^{v} excidit unum folium = *P. G.*, t. CXIV, col. 1240 A 15 - 1241 B 11. — Passio des. mutila = ibid., col. 1244 C 13.

CODEX 25

(cf. EHRHARD, t. II, p. 331).

Metaphrastes mensis septembris.

1. (Fol. 3-6). *Μάμαντος* = *BHG.* 1018.

Inc. mutil. | *κλῷ παρεμβαλὼν εἰς δέησ μέν* = ed. Th. IOANNU, p. 344, l. ab imo 6.

17. (Fol. 140^{v}-144). *Φωκᾶ* = *BHG.* 1539-1540.

24. (Fol. 198-216^{v}). *Γρηγορίου* = *BHG.* 713.

Des. mutil. = *P. G.*, t. CXV, col. 993 A 16.

CODEX 26

(cf. EHRHARD, t. III, p. 207-208).

De foliis insiticiis A, B, C, saec. XII exaratis, cf. EHRHARD, t. II, p. 382-383.

a. (Fol. A^{rv}, C^{rv}, B). *Ἀρέθα* = *BHG.* 167.

Passionis fragmentum et clausula = *P. G.*, t. CXV, col. 1272 C 7 - 1273 C 15 et 1285 C 7 - 1289.

b. (Fol. B^{v}). *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου* = *BHG.* 498.

Solum initium = *P. G.*, t. CXCI, col. 1185 A-C 1.

c. (Fol. 63^{v}-70^{v}). Iohannis Chrysostomi *εἰς τὴν γέννησιν τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ* = *BHG.* 848.

3. (Fol. 70v-74v). *Πέτρου καὶ Παύλου* = *BHG.* 1497.
4. (Fol. 74v-81v). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1411.
d. (Fol. 81v-85v). Chrysostomi *εἰς τὸν προφήτην Ἠλίαν καὶ Ἐλισσαιέ* = *BHG.* 576.
5. (Fol. 85v-97). *Παντελεήμονος* = cod. 3, nº 6.
e. (Fol. 97-105). Anastasii monachi *εἰς τὴν ἁγίαν Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν μεταμόρφωσιν* = cod. 3, litt. g.
f. (Fol. 105-111). Andreae Cretensis *εἰς τὴν πάνσεπτον κοίμησιν τῆς Θεοτόκου* = *BHG.* 1115.
g. (Fol. 111-115). Chrysostomi *εἰς τὴν Ἡρωδιάδα* = *BHG.* 859.
6. (Fol. 115v-117 *bis*). *Λεοντίου.*

Edidit B. Latyšev, *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 2 (1912), p. 73-77 ; at codex omisit in fine precem pro imperatore.

11. (Fol. 168-193v). *Κωνσταντίνου* = *BHG.* 364.
12. (Fol. 193v-202v). *Χαραλάμπους* = *BHG.* 298.

CODEX 27.

(cf. Ehrhard, t. II, p. 650 ; *Mostra...*, tav. 3 et 6 : fol. 202 et 317v).

Metaphrastes a mense februario ad iunium.

2. (Fol. 12v-27v). *Παρθενίου* = *BHG.* 1423.
3. (Fol. 28-41v). *Θεοδώρου* = *BHG.* 1752.
6. (Fol. 120-131v). *Νικηφόρου* = *BHG.* 1332.
7. (Fol. 132-141). *Βλασίου* = *BHG.* 277.
8. (Fol. 141-161). *Μαρτινιανοῦ* = *BHG.* 1178-1179.
9. (Fol. 161v-172v). *Θεοδώρου* = *BHG.* 1763.
11. (Fol. 190v-202). *Τεσσαράκοντα μαρτύρων* = *BHG.* 1202.
17. (Fol. 281-317v). *Ἀρσενίου* = *BHG.* 168.

CODEX 28

(cf. Ehrhard, t. II, p. 403).

Metaphrastes mensis novembris.

1. (Fol. 1*a*-1*b*v). *Ἀκινδύνου* = *BHG.* 23.

Inc. mutil. *ὁμολογήσαιμεν* = *P. G.*, t. CXVI, col. 29 D 1.

2. (Fol. 1*b*v-11v). *Ἀκεψιμᾶ* = *BHG.* 20.

14. (Fol. 163-163v). *Ματθαίου* = *BHG.* 1226.

Des. mutil. *ἐκεῖθεν* = *P. G.*, t. CXV, col. 816 D 9.

CODEX 29.

(cf. EHRHARD, t. III, p. 446-450 ; *Mostra...*, tav. 12 : fol. 213v).

1. (Fol. 1-3). *Εὐαγγελισμοῦ.*

Inc. *Σήμερον ἀγγελικῇ παρατάξει. P. G.*, t. X, col. 1145-1156. Homilia pseudo-Gregorii Thaumaturgi, de qua M. JUGIE in *Anal. Boll.*, t. XLIII (1925), p. 87-90.

2. (Fol. 3-14). *Φιλαρέτου* = *BHG.* 1513.

3. (Fol. 14-14v). *Γεωργίου* = *BHG.* 680.

4. (Fol. 14v-15). Visio S. Georgii.

Cf. I. B. AUFHAUSER, *Miracula S. Georgii* (Lipsiae, 1913), p. 137-147.

5. (Fol. 15-19v). *Γεωργίου* = *BHG.* 678.

Edidit K. KRUMBACHER, *Der hl. Georg in der griechischen Ueberlieferung* (1911), p. 51-58.

6. (Fol. 19v-26v). S. Georgii miracula quattuor.

α'. Cf. AUFHAUSER, op. c., p. 44-64.
δ' = *BHG.* 688.

7. (Fol. 26v-28v). *Μάρκου* = cod. Vatic. gr. 1664, fol. 240v-245v.

Cf. C. GIANNELLI, *Codices Vaticani graeci 1485-1683* (1950), p. 405.

11. (Fol. 35v-41v). *Ἰώβ* = *BHG.* 938-939.

Huius codicis variantes lectiones collegit A. MANCINI in *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, 1911, p. 480-500.

13. (Fol. 43-46v). *Ἰακώβου* = cod. Vatic. gr. 2098, fol. 120-132v.

16. (Fol. 70-71v). *Ἰσιδώρου.*

Cf. cod. Paris. gr. 1470, fol. 28v-31, et cod. Batopedin. 84 (al. 79), fol. 62-64.

18. (Fol. 74v-77v). *Ἐράσμου* = *BHG.* 602.

22. (Fol. 89v-92v). *Βίτου* = *BHG.* 1876.

23. (Fol. 92v-103). *Ἰουλιανοῦ* = cod. Vatic. gr. 1843, fol. 60-79v.

26. (Fol. 108-111). *Σενάτορος* = *BHG.* 1623.

Apographum habes in cod. olim Bollandiano, nunc Bruxellensi Bibliothecae regiae 18906-12, fol. 56v-64v. Cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 224-225.

27. (Fol. 111-112v). *Ἀθηνογένους* = *BHG.* 197.

28. (Fol. 112v-115). *Μαρίνης* = *BHG.* 1170.

32. (Fol. 138v-142). *Χριστίνης.*

Ed. ex hoc codice M. Norsa, in *Studi italiani di filologia classica*, t. XIX (1912), p. 316-327.

33. (Fol. 142-145v). *Φαντίνου* = *BHG.* 1508.

34. (Fol. 145v-152). *Φαντίνου* = *BHG.* 1509.

35. (Fol. 152-154). *Ἰωακὶμ καὶ Ἄννης* = cod. Vatic. 1246, fol. 98v-100v.

36. (Fol. 154-159). *Παρασκευῆς* = *BHG.* 1420.

41. (Fol. 165-171v). *Ματθία καὶ Ἀνδρέα* = *BHG.* 109. Aug. 9.

42. (Fol. 171v-174). *Λαυρεντίου* = cod. Vatic. gr. 2072, fol. 201v-207v.

Cf. *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 19.

44. (Fol. 176v-177v). *Μαξίμου* = *BHG.* 1235.

Edidit B. Latyšev, *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 2 (1912), p. 273-276.

49. (Fol. 190-204v). *Ἡλιοῦ* = *BHG.* 580.

Ecgraphum in cod. Bollandiano 196, fol. 183-220.

51. (Fol. 211-213). *Λόγος ἐγκωμιαστικὸς εἰς τὸν ὅσιον πατὴρ* (sic) *ἡμῶν Βαρθολομαῖον...* = *BHG.* 236.

Apographum in cod. Bollandiano 192, fol. 244-253.

52. (Fol. 213v-221v). *Βαρθολομαίου* = *BHG.* 235.

53. (Fol. 221v-223). *Ἀνδρέου* = *BHG.* 119.

Latyšev, t. c., p. 295-299.

54. (Fol. 223-227). *Φωτίνης.*

Similem narrationem ed. B. Latyšev, *Συλλογὴ παλαιστινῆς καὶ συριακῆς ἁγιολογίας*, t. II (1913), p. 27-34.

57. (Fol. 235v-242v). *Προδρόμου* = *BHG.* 861.

60. (Fol. 245v-251v). *Λουκᾶ.* Dec. 11.

Mox a v. d. Iosepho Schirò edenda in *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata.* Interim apographum videsis in cod. Bruxellensi 18906-12, fol. 64v-79v.

CODEX 30.

(cf. EHRHARD, t. III, pp. 443-446, 449-450).

3. (Fol. 9v-10v). *Ζαχαρίου* = *BHG.* 831.
5. (Fol. 15-29v). *Μιχαὴλ καὶ Γαβριήλ* = *BHG.* 1285-1288.

Apographum in cod. Bruxellensi 8599-8600, fol. 1-51.

6. (Fol. 29v-49v). *Ἡλιοῦ* = *BHG.* 581.

Apographum in cod. Bruxellensi 8450-51, fol. 1-50v.

7. (Fol. 49v-52). *Σταυροῦ* = *BHG.* 446.
9. (Fol. 54v-58). *Νικάνδρου κτλ.* = *BHG.* 1329.

Apographum videsis in cod. olim Bollandiano 159, nunc Bibl. regiae Bruxellensis 8599-8600, fol. 51v-60v.

10. (Fol. 58-62). *Προδρόμου* = cod. Scorial. y. II. 6, fol. 9-17.
12. (Fol. 63v-70v). *Θωμᾶ.* Cf. *BHG.* 1833-1834.
13. (Fol. 70v-76). *Νεκταρίου.*

Apographum in cod. Bruxellensi 8599-8600, fol. 60v-78v.

14. (Fol. 76-96v). *Ἀρτεμίου* = *BHG.* 173.
15. (Fol. 96v-105v). *Μαρτύρων ἑξήκοντα καὶ τριῶν* = *BHG.* 1218.
16. (Fol. 105v-107v). *Κυριακοῦ* = *BHG.* 465.
17. (Fol. 107v-116v). *Μηνᾶ* = *BHG.* 1256-1269.
18. (Fol. 116v-120). *Μαρτίνου* = *BHG.* 1181.
19. (Fol. 120-126v). *Φιλίππου.* Cf. *BHG.* 1525-1526.
24. (Fol. 144-148v). *Κλήμεντος* = *BHG.* 343-344 et 351.
25. (Fol. 148v-152). *Ἀνδρέου* = *BHG.* 93-94, omissa § 1.
26. (Fol. 152-153 *bis*v). *Λόγος κατάστιχος τοῦ... ἀρχιεράρχου... Νικολάου.*

Ed. ex hoc codice S. G. MERCATI, in *Roma e l'Oriente*, t. XI (1916), p. 235-241 ; t. XIII (1917), p. 147-159.

27. (Fol. 153 *bis*v-156v). *Ἄννης* = *BHG.* 132.
28. (Fol. 156v-200v). *Λουκίας* = *BHG.* 996.
29. (Fol. 200v-205). *Ἰησοῦ Χριστοῦ.*

Edidit Sophronius EUSTRATIADES in *Νέος Ποιμήν*, t. III (1921), p. 23-42. Cf. F. DÖLGER, in *Anal. Boll.*, t. LXVIII (1950), p. 6 cum annot. 2.

30. (Fol. 205-209v). *Στεφάνου* = *BHG.* 1654.
35. (Fol. 222v-227). *Χαραλάμπους* = *BHG.* 298.

37. (Fol. 232v-235). *Λέοντος.*

Apographum huius carminis habes in codd. Bruxell. 8599-8600, fol. 95-96v, et 8450-51, fol. 67-72v.

39. (Fol. 236v-239). *Εὐδοκίας* = *BHG.* 605.
40. (Fol. 239-242v). *Εὐτροπίου κτλ.* = *BHG.* 656.
41. (Fol. 242v-245v). *Γερασίμου* = *BHG.* 695.

CODEX 31.

(cf. Ehrhard, t. II, p. 332).

Metaphrastes mensis septembris.

1. (Fol. 1-23v). *Συμεών* = *BHG.* 1686-1687.

Initio deest folium unum. Inc. *πάλιν ἐπειρᾶτο διαναπαύεσθαι* = *P. G.*, t. CXIV, col. 337 c 4.

18. (Fol. 137-140v). *Φωκᾶ* = *BHG.* 1539-1540.

CODEX 32.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

Membraneus, foliorum 196, cm. 35×29, binis columnis anno 1150-1151 exaratus. Bartholomaei scriptoris notam legesis apud Mancini, p. 69.

Inter alias Gregorii theologi orationes hae insunt :

a. (Fol. 17-22). *Μάμαντος* = *BHG.* 1021.
b. (Fol. 72-75v). *Γρηγορίου* = *BHG.* 716.
c. (Fol. 75v-80v, 85-95). *Ἀθανασίου* = *BHG.* 186.
d. (Fol. 95v-103). *Μακκαβαίων* = *BHG.* 1007.
e. (Fol. 103-112). *Κυπριανοῦ* = *BHG.* 457.
f. (Fol. 83-84v, 157-196). *Βασιλείου* = *BHG.* 245.

CODEX 35.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

Folia insiticia A-D, saec. x-xi exarata, fragmenta habent decembris praemetaphrastici (cf. Ehrhard, t. I, p. 518) :

a. (Fol. A et D). *Εὐστρατίου* = *BHG.* 646.
b. (Fol. B). *Φιλήμονος* = *BHG.* 1514.
c. (Fol. C). *Ἐλευθερίου* = *BHG.* 568-569.

CODEX 37.

(cf. EHRHARD, t. II, p. 477).

Metaphrastes mensis decembris (a die 4 ad 13).

2. (Fol. 8-71^{v}). *Σάβα* = *BHG.* 1609.

a. (Fol. 222-228). *Ἀρτεμίου* = *BHG.* 173.

Fragmenta palimpsesta, saec. VII-VIII exarata, nunc autem lectu difficillima. Cf. EHRHARD, t. I, p. 82.

CODEX 39.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.
Chartaceus, foliorum 110, cm. 33×23, saec. XIV-XV exaratus.
Orationes Basilii Seleuciensis episcopi, e quibus has notavimus :

a. (Fol. 39^{v}-42^{v}). *Εἰς τὴν Ἡρωδιάδα* = *BHG.* 862.

b. (Fol. 58-62). *Εἰς τὸν μέγαν Ἠλίαν τὸν προφήτην* = *BHG.* 575.

c. (Fol. 106-110). *Εἰς τὰ νήπια τὰ ἐν Βηθλὲμ ὑπὸ Ἡρώδου ἀναιρεθέντα* = *BHG.* 824.

CODEX 41.

(cf. EHRHARD, t. II, p. 332).

Metaphrastes mensis septembris (cf. *BHG.*, p. 275).

CODEX 42.

PARS PRIOR, saec. X-XI exarata (cf. EHRHARD, t. I, p. 539).

1. (Fol. 1-1^{v}). *Ἰωάννου* = *BHG.* 868.

Inc. mutil. *τοῦτό ἐστι* = *P. G.*, t. CXIV, col. 581 A 12.

2. (Fol. 1^{v}-5^{v}). *Παύλου* = *BHG.* 1467.

6. (Fol. 111-118^{v}, 65-104^{v}). *Εὐθυμίου* = *BHG.* 647-648.

Des. mutil. *τῶν ἐπισκόπων καὶ μο* | = *Νέα Σιών*, 1912, p. 660, l. 7 ; E. SCHWARTZ, *Kyrillos von Skythopolis* 1939), p. 67, l. 4.

Pars posterior, saec. xii exarata (cf. Ehrhard, t. II, p. 459).

7. (Fol. 143-149v). *Ἰωάννου* = *BHG.* 875.

Inc. mutil. | *φότας αὐτὰς παρεσκεύασεν.* Cf. *P. G.*, t. CXIV, col. 1200 c 1-3.

9. (Fol. 156-158v). *Γουρίου* = *BHG.* 736.

Des. mutil. *τὸ κατάλληλον ἀπονεῖμε* = *P. G.*, t. CXVI, col. 132 c 10.

a. (Fol. 159rv). *Φιλήμονος* = *BHG.* 1514.

Fragmentum (= *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 896, col. 1, l. 6-col. 2, l. 27) in folio insiticio, saec. x-xi exarato, de quo Ehrhard, t. I, p. 518.

CODEX 43.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.
Membraneus, foliorum 255, saec. x variis manibus exaratus.
Insunt Gregorii theologi homiliae, additis in margine scholiis nunc paucioribus nunc pluribus.

a. (Fol. 66-71). *Κυπριανοῦ* = *BHG.* 457.
b. (Fol. 71-75v). *Μακκαβαίων* = *BHG.* 1007.
c. (Fol. 81-90v). *Ἀθανασίου* = *BHG.* 186.
d. (Fol. 90v-114v). *Βασιλείου* = *BHG.* 245.
e. (Fol. 115-121v). *Καισαρίου* = *BHG.* 286.
f. (Fol. 121v-126v). *Γοργονίας* = *BHG.* 704.
g. (Fol. 140v-143). *Γρηγορίου ἐπ. Νύσσης* = *BHG.* 716.
h. (Fol. 152-166). *Γρηγορίου ἐπ. Ναζιανζοῦ* = *BHG.* 714.

CODEX 45.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.
De foliis insiticiis A et E, saec. xii exaratis, cf. Ehrhard, t. II, p. 382-383.

a. (Fol. A). *Ἰακώβου* = *BHG.* 764.

Fragmentum = *P. G.*, t. CXV, col. 200 c 1 - 204 a 13.

b. (Fol. E). *Ἀρέθα* = *BHG.* 167.

Fragmentum = *P. G.*, t. c., col. 1252 b 1 - 1253 b 10.

CODEX 46.

De foliis insiticiis A et B, saec. XII exaratis, cf. EHRHARD, t. II, p. 447-448 ; de folio C, item saec. XII, cf. ibid., p. 346.

1. (Fol. A-B). *Ἀκινδύνου* = *BHG.* 23.

   Sola clausula. Inc. *τὴν κάμινον ἐπὶ πλεῖον ὑμῖν* = *P. G.*, t. CXVI, col. 32 C 9.

2. (Fol. B^{v}). *Ἀκεψιμᾶ* = *BHG.* 20.

   Solum initium. Des. *δοκιμωτέρα καθίσταται* = *P. G.*, t. c., col. 833 C 1.

3. (Fol. C). *Συμεών* = *BHG.* 1687.

   Fragmentum = *P. G.*, t. CXIV, col. 337 C 9 - 341 A 6.

CODEX 48.

(cf. EHRHARD, t. II, p. 447-448).

Metaphrastes mensis novembris.

a. (Fol. A). *Ἀναστασίας* = *BHG.* 77.

   Sola clausula, inde a verbis *κατὰ τῆς μάρτυρος δίδωσι ψῆφον* (*P. G.*, t. CXV, col. 1305 C 14) ; cf. EHRHARD, t. II, p. 382-383.

1. (Fol. 1-11). *Ἰωαννικίου* = *BHG.* 937.

   Inc. mutil. *ἀλλά τις Εὐστράτιος* = *P. G.*, t. CXVI, col. 61 D 7.

12. (Fol. 92-98). *Πλάτωνος* = *BHG.* 1551-1552.
18. (Fol. 200^{v}-209). *Μερκουρίου* = *BHG.* 1276.
19. (Fol. 209-220). *Ἀλυπίου* = *BHG.* 64.
20. (Fol. 220-226^{v}). *Ἰακώβου* = *BHG.* 773.
21. (Fol. 226^{v}-246^{v}). *Στεφάνου* = *BHG.* 1667.

   Des. mutil. *οὐχ ὁ Ἀντιοχείας* = cod. Monacensis 179, fol. 177.

CODEX 49.

(cf. EHRHARD, t. II, p. 621).

Metaphrastes a mense maio ad augustum.

a. (Fol. A). *Πελαγίας* = *BHG.* 1479.

   De hoc fragmento (= *P. G.*, t. CXVI, col. 913 A 1 - 916 A 12) codicis metaphrastici, saec. XII exarati, cf. EHRHARD, t. II, p. 382-383.

1. (Fol. *b-i*). *Ἰακώβου* = cod. Messan. 29, fol. 43-46v.
2. (Fol. 1-33v). *Ἀρσενίου* = *BHG.* 168.
10. (Fol. 160v-187). *Μακκαβαίων* = *BHG.* 1006.
11. (Fol. 187v-225). *Θεοτόκου* = *BHG.* 1047-1048.
13. (Fol. 244-266v). *Ἰωάννου* = *BHG.* 835-837.

CODEX 53.

1. (Fol. 1-151v, al. 1-154v). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1410.
2. (Fol. 152-179, al. 155-183). *Νικολάου* = *BHG.* 1349.
3. (Fol. 179v-186, al. 183v-190). *Νικολάου* = *BHG.* 1350.

   Edidit G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, t. I (1913), p. 67-77 ; cf. t. II (1917), p. 40.

4. (Fol. 186-201v, al. 190-206v). *Νικολάου* = *BHG.* 1348.
5. (Fol. 202-219v, al. 207-224v). *Μαρίας* = *BHG.* 1042.

a. (Fol. 220, al. 225). *Κυπριανοῦ* = *BHG.* 456.

De hoc fragmento codicis metaphrastici, saec. XII exarati, cf. Ehrhard, t. II, p. 382-383.

CODEX 54.

(cf. Ehrhard, t. II, p. 332).

Metaphrastes mensis septembris.

a. (Fol. A). *Κυπριανοῦ* = *BHG.* 456.

Fragmentum, saec. XII exaratum, de quo Ehrhard, t. II, p. 382-383.

CODEX 60.

(Fol. 2-131v). *Νήφωντος.*

Cf. *BHG.* 1372 ; *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 300 ; t. LX (1942), p. 242 ; t. LXIV (1946), p. 251-252.

CODEX 61.

(cf. Ehrhard, t. II, p. 403).

Metaphrastes prioris partis mensis novembris.

1. (Fol. 1-15). *Ἀκινδύνου* = *BHG.* 23.

   Inc. mutil. *τοῦ θεάματος* = *P. G.*, t. CXVI, col. 13 B 4.

11. (Fol. 174-279v). *Χρυσοστόμου* = *BHG.* 875.

Des. mutil. *ἐγχειρίσαντες οὕτω περιπαθῆσαι τοὺς εἰλη|* = *P. G.*, t. CXIV, col. 1200 C 2.

CODEX 63.

(cf. Ehrhard, t. II, p. 189-192).

Foliorum A-D et 276 (al. 281), saec. XIII exaratus. Folium 1 (al. 5) et ultimum aliis manibus exarata sunt.

a. (Fol. 1, al. 5). *Σταυροῦ* = *BHG.* 430.

Sola clausula, inde a verbis *ταῦτα γὰρ ὁ εὐαγγελιστὴς Ματθαῖος* = *P. G.*, t. XCVIII, col. 1269 D 1.

1. (Fol. 1-11, al. 5-15). *Κοσμᾶ* = *BHG.* 388.

2. (Fol. 11v-19v, al. 15v-23v). *Ἀνδρέου* = *BHG.* 104.

3. (Fol. 19v-28v, al. 23v-32v). *Βαρβάρας* = cod. Vatic. Barberin. V. 51, fol. 28v-31.

4. (Fol. 28v-35, al. 32v-39). *Νικολάου* = *BHG.* 1362.

5. (Fol. 35-52, al. 39-56). *Νικολάου* = *BHG.* 1348.

6. (Fol. 52v-56v, al. 56v-60v). *Λουκίας* = *BHG.* 995.

7. (Fol. 56v-84v, al. 60v-88v). *Δανιήλ* = prophetia Danielis.

Des. mutil. *ἴδε τὰ σεβάσμα|* = *Dan.* 13, 27.

b. (Fol. 85-92v, al. 89-96v). Oratio Chrysostomi in Danielem et pueros tres.

Inc. mutil. *εἰς μνημόσυνον* = *P. G.*, t. LVI, col. 593, l. 6.

8. (Fol. 92v-101, al. 96v-105). *Προφητῶν* = *BHG.* 1588.

c. (Fol. 101-106v, al. 105-110v). S. Athanasii *εἰς τοὺς ἁγίους πατέρας καὶ προφήτας...*

Inc. *Ἡ ποδηγοῦσα πίστις. P. G.*, t. XXVIII, col. 1061-1073.

d. (Fol. 106v-114, al. 110v-118). Eiusdem *εἰς τὴν ἀπογραφὴν τῆς ἁγίας θεοτόκου Μαρίας καὶ εἰς τὸν Ἰωσήφ.*

Inc. *Ὥσπερ οἱ τὴν χρυσῖτιν. P. G.*, t. XXVIII, col. 944-957.

e. (Fol. 114-122v, al. 118-126v). Basilii Magni *εἰς τὴν γέννησιν τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ* = cod. Messan. 15, fol. 61v-68v.

f. (Fol. 122v-130, al. 126v-134). Chrysostomi *εἰς τὴν τοῦ Κυρίου γένναν.*

Inc. *Μυστήριον ξένον. P. G.*, t. LVI, col. 385-394.

g. (Fol. 130v-136, al. 134v-140). Eiusdem *εἰς τὴν γένναν τοῦ Κυρίου ἡμῶν.*

Inc. *Ὁπόταν ἐκ χειμῶνος. P. G.*, t. LXI, col. 763-768.

h. (Fol. 136-139v, al. 140-143v). Eiusdem de eodem festo.

Inc. *Τί τοῦτο; σημεῖον ἀντιλεγόμενον ὁρῶ* = cod. Mosquensis 215, fol. 90-95 (de quo Ehrhard, t. II, p. 7, n° 14) ; cf. cod. Vatic. 1633, fol. 50v-52, ubi inc. *Σημεῖον ἀντιλεγόμενον ὁρῶ.*

9. (Fol. 139v-147, al. 143v-151). *Στεφάνου.*

N. Franco, in *Roma e l'Oriente*, t. VIII (1914), p. 293-307

10. (Fol. 147-152, al. 151-156). *Στεφάνου* = *BHG.* 1650.

11. (Fol. 152-156v, al. 156-160v). *Στεφάνου* = *BHG.* 1657.

i. (Fol. 156v-160v, al. 160v-164v). *Ἰωάννου μοναχοῦ καὶ πρεσβυτέρου πόλεως Εὐοίας εἰς τὰ ἅγια νήπια τὰ ὑπὸ Ἡρῴδου ἐν Βηθλεὲμ ἀναιρεθέντα καὶ εἰς τὴν Ῥαχήλ* = *BHG.* 825.

k. (Fol. 160v-165, al. 164v-169). *Βασιλείου ἐπισκόπου Ἰσαυρίας λόγος εἰς τὰ ἅγια νήπια τὰ ὑπὸ Ἡρῴδου ἀναιρεθέντα* = *BHG.* 824.

l. (Fol. 165v-167v, al. 169v-171v). Chrysostomi *εἰς τὴν Ῥαχὴλ καὶ εἰς τὰ νήπια.*

Inc. *Ὥσπερ οἱ τοὺς ἡδίστους. P. G.*, t. LXI, col. 697-700.

m. (Fol. 167v-172v, al. 171v-176v). Eiusdem *εἰς τὴν ὀκταήμερον περιτομὴν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.*

Inc. *Οὐ μόνον φορεῖ σάρκα. P. G.*, t. L, col. 807-812.

12. (Fol. 172v-207v, al. 176v-211v). *Βασιλείου* = *BHG.* 247-259.

Sequitur (fol. 207v-209, al. 211v-213) epistula Iuliani imp. ad S. Basilium cum responso Basilii = *P. G.*, t. XXXII, col. 341-348.

13. (Fol. 209v-221, al. 213v-225). *Σιλβέστρου* = *BHG.* 1631-1632.

n. (Fol. 221-225, al. 225-229). Chrysostomi *εἰς τὸ ἅγιον βάπτισμα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.*

Inc. *Ἡ πηγὴ τῶν εὐαγγελικῶν. P. G.*, t. L, col. 805-808.

o. (Fol. 225-228, al. 229-232). Eiusdem *εἰς τὰ ἅγια θεοφάνια* (et in Iohannem Baptistam) = *BHG.* 858.

p. (Fol. 228-230v, al. 232-234v). Eiusdem *εἰς τὰ ἅγια θεοφάνια.*

Inc. *Πάσης οἰκουμένης* = cod. Vatic. gr. 1636, fol. 89v-91.

14. (Fol. 230v-232v, al. 234v-236v). *Τιμοθέου* = *BHG.* 1847.

15. (Fol. 233-242, al. 237-246). *Χρυσοστόμου* = *BHG.* 878.

q. (Fol. 242-248^{v}, al. 246-252^{v}). Amphilochii *εἰς τὴν ἀπαντὴν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ εἰς τὴν Ἄνναν καὶ εἰς τὸν Συμεῶνα.*

Inc. *Πολλοὶ τῶν μεγάλων.* *P. G.*, t. XXXIX, col. 34-60.

r. (Fol. 248^{v}-254^{v}, al. 252^{v}-258^{v}). *Τοῦ μακαρίου Τιμοθέου πρεσβυτέρου Ἱεροσολύμων εἰς τὸν Συμεῶνα καὶ εἰς τὸ « Νῦν ἀπολύεις τὸν δοῦλόν σου ».*

Inc. *Μόνος ἐν ἀνθρώποις.* *P. G.*, t. LXXXVI, col. 237-252.

s. (Fol. 254^{v}-259^{v}, al. 258^{v}-263^{v}). *Κυρίλλου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρίας εἰς τὴν ὑπαπαντὴν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.*

Inc. *Πολλὴ μὲν λίαν ἡ σύνοδος.* *P. G.*, t. LXXVII, col. 1040-1049.

16. (Fol. 259^{v}-266^{v}, al. 263^{v}-270^{v}). *Ἀγάθης* = *BHG.* 37.

17. (Fol. 266^{v}-275^{v}, al. 270^{v}-280^{v}). *Λέοντος* = *BHG.* 981.

t. (Fol. 276, al. 281). *Ἀναστασίας* = *BHG.* 77.

Codicis saec. XII exarati, de quo EHRHARD, t. II, p. 382-383, fragmentum = *P. G.*, t. CXV, col. 1296 A 6 - 1297 A 11.

CODEX 64.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

Membraneus, foliorum 117, cm. 29,5×25,5, binis columnis saec. XIII exaratus.

Post alias Gregorii theologi orationes legitur et haec :

(Fol. 115^{v}-117^{v}). *Εἰς μάρτυρας καὶ κατὰ Ἀρειανῶν* = *BHG.* 1185.

CODEX 65.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

(Fol. A). *Ἰακώβου* = *BHG.* 764.

Codicis saec. XII exarati, de quo EHRHARD, t. II, p. 382-383, fragmentum = *P. G.*, t. CXV, col. 208 C 10 - 212 A 1.

CODEX 69.

(cf. EHRHARD, t. II, p. 426-427).

Metaphrastes posterioris partis mensis novembris.

2. (Fol. 30-37). *Πλάτωνος* = *BHG.* 1551-1552.
8. (Fol. 159-168). *Μερκουρίου* = *BHG.* 1276.
9. (Fol. 168v-181). *Ἀλυπίου* = *BHG.* 64.
10. (Fol. 181-189). *Ἰακώβου* = *BHG.* 773.
11. (Fol. 189v-231). *Στεφάνου* = *BHG.* 1667.
13. (Fol. 243-251v). *Ἀσωμάτων* = cod. Scorialensis *Ω.* I. 14, fol. 6-14.
14. (Fol. 269-270v). *Εὐστρατίου* = *BHG.* 646.

Fragmentum in foliis hisce insiticiis, saec. XI exaratis = *P. G.*, t. CXVI, col. 484 B 5 - 493 C 5.

CODEX 70.

(cf. EHRHARD, t. II, p. 403).

Metaphrastes prioris partis mensis novembris.

11. (Fol. 89-113v). *Ἰωάννου* = *BHG.* 888.

Post fol. 111 excidit folium unum (lacuna = *P. G.*, t. CXIV, col. 957 B 7 - 960 D 5).

CODEX 74.

1. (Fol. A et B). *Μαρκέλλου.*

Foliis hisce insiticiis, saec. X-XI exaratis (cf. EHRHARD, t. I, p. 519), insunt fragmenta duo Vitae nondum editae Marcelli Acoemetorum archimandritae, quae integra legitur in cod. Paris. gr. 1491, fol. 230v-245v, mutila autem in cod. Chalcensi *μονῆς* 88, fol. 280-285 (cf. EHRHARD, t. c., pp. 515, annot. 1, et 511, annot. 4).

2. (Fol. 1-182v). *Βαρλαὰμ καὶ Ἰωάσαφ* = *BHG.* 224.

Inc. mutil. *πνευματικὴν ἀναφέρειν θυσίαν* = *P. G.*, t. XCVI, col. 877 B 14. — Des. mutil. *τῶν πέριξ ἐθνῶν ἀπιστίαν* = col. 1240 B 1 (sola clausula excidit).

CODEX 76.

Membraneus, foliorum 75, cm. 32 × 25, binis columnis saec. XI-XII exaratus.

Fragmentum synaxarii italo-graeci a die oct. 4 ad ian. 19, de quo H. DELEHAYE, *Synax. Eccl. CP.*, col. XXX (litt. Ca).

CODEX 77.

1. (Fol. 1-10ᵛ). *Στεφάνου* = *BHG.* 1654.

Inc. mutil. *|νῶν ἦν · ἔφησαν γὰρ* = *P. G.*, t. XLVI, col. 709 A 8.

4. (Fol. 46ᵛ-47ᵛ). *Κωνσταντίνου* seu *σταυροῦ* = *BHG.* 397.

a. (Fol. 47ᵛ-54ᵛ). *Εὕρεσις τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ.* Cf. *BHG.* 400.

5. (Fol. 55-56ᵛ). *Εὕρεσις τῶν ἥλων.* Cf. *BHG.* 404-408.

6. (Fol. 56ᵛ-70). *Μαρίνας* = *BHG.* 1167.

8. (Fol. 93-104). *Ἀναστασίας* = cod. Paris. Suppl. gr. 1273, fol. 44ᵛ-51.

Excerpta ex *BHG.* 81 ; cf. EHRHARD, t. I, p. 393.

9. (Fol. 104-113ᵛ). *Ἀγάθης* = *BHG.* 37.

b. (Fol. 114-126). *Μαρτύριον τῆς ἁγίας ἐνδόξου μάρτυρος Κυριακῆς* = *BHG.* 462.

11. (Fol. 131ᵛ-148ᵛ). *Πέτρου καὶ Παύλου* = *BHG.* 1490.

Folia 143-148 integra non sunt ; immo post fol. 145 et 147 lacunas notavit Mancini (p. 137).

CODEX 78.

(cf. EHRHARD, t. III, p. 586-587).

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

Chartaceus, foliorum 385, cm. 24 × 17, saec. XIII-XIV exaratus.

(Fol. 374-384, al. 373-383). *Ἐκ τοῦ βίου τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νήφωνος κεφάλαια πάνυ ὠφέλιμα.*

Inc. *Ὁ μακάριος καὶ δοῦλος τοῦ Θεοῦ ὅσιος πατὴρ ἡμῶν Νήφων ἔλεγέ μοι* — Des. *ἀλλὰ πιστεύει τὰ τοῦ διαβόλου ὑπομνήματα.* Eadem excerpta leguntur et in cod. Vatic. gr. 1499, fol. 9-12ᵛ ; cf. cod. Londin. Add. 34554, fol. 95ᵛ-117ᵛ. Vide etiam quae supra de cod. 60 scripsimus.

CODEX 79.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

(Fol. A). *Συμεών* = *BHG.* 1686-1687.

Fragmentum = *P. G.*, t. CXIV, col. 361. De hoc folio insiticio, saec. XII exarato, cf. EHRHARD, t. II, p. 346.

CODEX 83.

(cf. *Mostra...*, tav. 7 : fol. 62).

a. (Fol. 283-288v, al. 284-289v). *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Θεοδώρου ἡ διαθήκη* = *BHG.* 1759.

1. (Fol. 288v-297, al. 289v-298) = *BHG.* 1756.

Sequuntur *Ναυκρατίου στιχελεγεῖα* et *ἰαμβοι*, quae edidit E. AUVRAY, *S. P. N. Theodori Parva catechesis* (Parisiis, 1891), p. LXVI.

2. (Fol. 297v-298v, al. 298v-299v) = *BHG.* 1758.

CODEX 87.

Nuper, commutatis numeris, in locum codicis 159 translatus.

2. (Fol. 53v-72v). *Σιλβέστρου*. Cf. *BHG.* 1628-1630.
3. (Fol. 111-167, al. 168). *Κλήμεντος* = *BHG.* 342.
4. (Fol. 167-175, al. 168-176) = *BHG.* 343-344.
5. (Fol. 175-182v, al. 176-183v) = *BHG.* 351.

CODEX 89.

(cf. EHRHARD, t. II, p. 170-171).

a. (Fol. 211 et A). *Γουρία* = *BHG.* 736.

Fragmenta duo = *P. G.*, t. CXVI, col. 133 C 1 - 136 B 5 et 140 D 1 - 141 C 3. De foliis hisce insiticiis, saec. XII exaratis, cf. EHRHARD, t. II, p. 459.

1. (Fol. 1-1 *bis*). *Εὐσταθίου* = *BHG.* 641.

Inc. mutil. *θυσίας ἀνενεγκεῖν* = *P. G.*, t. CV, col. 412 D 10.

2. (Fol. 1 *bis*-4v). *Δημητρίου* = *BHG.* 497.

Des. mutil. *πανενδόξῳ μάρτυρι Δημητρίῳ* = *P. G.*, t. CXVI, col. 1184 A 4.

3. (Fol. 5-10). *Μιχαήλ* = *BHG.* 1282.

Inc. mutil. *καὶ πίστεως* = *Anal. Boll.*, t. VIII (1889), p. 290, l. 13.

4. (Fol. 10-15). *Μηνᾶ* = *BHG.* 1254.

6. (Fol. 19-26). *Ἀνδρέα* = *BHG.* 93-94, omissa § 1.

9-10. (Fol. 35-36). *Νικολάου* = *BHG.* 1348, §§ 34-36, 37-39.

Edidit G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, t. I (1913), pp. 130-132, 132-133. Cf. t. II (1917), p. 81.

13. (Fol. 49ᵛ-52ᵛ). *Νηπίων* = *BHG.* 825.

18. (Fol. 133-138). *Τεσσαράκοντα* = *BHG.* 1201.

b. (Fol. 138-141). Chrysostomi *εἰς τὸν εὐαγγελισμὸν τῆς Θεοτόκου* = cod. 2, fol. 98-101ᵛ.

c. (Fol. 165ᵛ-170ᵛ). Chrysostomi *λόγος τῇ νέᾳ κυριακῇ τοῦ Θωμᾶ* = *BHG.* 1839.

19. (Fol. 181-190). *Γεωργίου* = *BHG.* 671-672.

Edidit K. Krumbacher, *Der hl. Georg* (1911), p. 41-51.

d. (Fol. 190-196ᵛ). Chrysostomi *εἰς τὴν σύλληψιν τοῦ Προδρόμου καὶ εἰς τὸ γενέθλιον* = *BHG.* 848.

20. (Fol. 196ᵛ-200). *Πέτρου καὶ Παύλου* = *BHG.* 1497.

e. (Fol. 200-202). Chrysostomi *εἰς τὴν μεταμόρφωσιν* = cod. 3, fol. 156ᵛ-159.

21. (Fol. 202-207). *Θεοτόκου* = *BHG.* 1114.

22. (Fol. 207-210ᵛ). *Προδρόμου* = *BHG.* 867.

CODEX 90.

(Fol. 2-5ᵛ). *Ἰωάννου* = *BHG.* 882.

Inc. mutil. *|ετὴς δὲ τῇ νοουμένῃ ἀγχινοίᾳ* = *P. G.*, t. LXXXVIII, col. 597, l. 5. Vitam excipiunt versus duo (*Πεπείραμαι - ἔτους*), ut in editione principe.

CODEX 91.

1. (Fol. 2ᵛ-7). *Ἰωάννου* = *BHG.* 882.

a. (Fol. 182-189ᵛ). *Τὰ κατὰ τὸν μακάριον Δοσίθεον τὸν γενόμενον μαθητὴν πρῶτον τοῦ ἀββᾶ Δωροθέου ἔτι αὐτοῦ ὄντος ἐν τοῖς τοῦ ἀββᾶ Σερίδου.*

Inc. *Ἔτι ὄντος τοῦ μακαρίου ἀββᾶ Δωροθέου* — Des. *κόψαι τὸ ἴδιον θέλημα...* Edidit P. Brun, in *Orientalia christiana*, t. XXVI (1932), p. 102-122. Cf. *Anal. Boll.*, t. LII (1934), p. 413-415.

CODEX 92.

(cf. EHRHARD, t. II, p. 155).

1. (Fol. 1-8). *Τεσσαράκοντα.* Cf. *BHG.* 1201.

a. (Fol. 8v-12v). Theodori Studitae *εἰς τὴν προσκύνησιν τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ* = *BHG.* 414.

b. (Fol. 13-17). Ioseph Thessalonicensis episcopi *εἰς τὸν τίμιον καὶ ζωοποιὸν σταυρόν* = *BHG.* 440.

c. (Fol. 37v-44v). Gregorii thaumaturgi *εἰς τὸν εὐαγγελισμὸν τῆς Παναχράντου* = cod. 29, fol. 1-3.

d. (Fol. 45-48v). Chrysostomi *εἰς εὐαγγελισμὸν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου* = cod. 2, fol. 98-101v.

e. (Fol. 48v-52v) = supra, fol. 37v-44v.

f. (Fol. 52v-56) = supra, fol. 8v-12v.

g. (Fol. 142-148). Gregorii theologi *εἰς τὴν νέαν κυριακήν* (et in S. Mamantem) = *BHG.* 1021.

h. (Fol. 148-154v). Chrysostomi *εἰς τὴν ἀπιστίαν τοῦ Θωμᾶ* = *BHG.* 1839.

3. (Fol. 174-187, al. 181-194). *Πατέρων ἐν Νικαίᾳ* = *BHG.* 1431.

CODEX 94.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

(Fol. Av et B). *Ἰγνατίου* = *BHG.* 814.

Fragmenta duo, initium scilicet et capitula 2-4 (FUNK-DIEKAMP, *Patres apostolici*, t. II, 1913, pp. 340-341[5] et 342[3]-346[7]), in foliis insiticiis saec. X-XI exaratis, de quibus EHRHARD, t. I, p. 519.

CODEX 97.

(Fol. B et A). *Συμεών* = *BHG.* 1686-1687.

Fragmenta duo in foliis insiticiis, saec. XII exaratis, de quibus EHRHARD, t. II, p. 346.

CODEX 98.

(Fol. A^{v}-A^{r} et B). *Ἰακώβου* = *BHG.* 764.

Fragmenta duo (= *P. G.*, t. CXV, col. 204-205 et 213-216) in foliis insiticiis, saec. XII exaratis, de quibus EHRHARD, t. II, p. 382.

CODEX 103.

Membraneus, foliorum 264, cm. 28×22, geminis columnis saec. XII exaratus.

Synaxarium italo-graecum totius anni, principio et fine mutilum, de quo H. DELEHAYE, *Synaxarium Ecclesiae CP.* (1902), col. XXIX-XXX (litt. C).

CODEX 104.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

Membraneus, foliorum 241, cm. 29,5×22, binis columnis saec. XII exaratus.

a. (Fol. 27-33). *Παύλου.* Cf. *BHG.* 1453-1456.

Inc. mutil. *|τρεπομένης πᾶσαν προθυμίαν καὶ σπουδήν* = *P. G.*, t. LXXXV, col. 696 B 14. — Des. *πείθου λοιπὸν Εὐσεβίῳ τῷ χρονογράφῳ...*

Integram commentationem edidit H. VON SODEN, *Die Schriften des Neuen Testaments*, I : *Untersuchungen*, 1 (1902 et iterum 1911), p. 650-656.

b. (Fol. 33^{v}). *Μαρτύριον Παύλου τοῦ ἀποστόλου* = *BHG.* 1458.

CODEX 105.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

(Fol. A et B). *Γουρία* = *BHG.* 736.

Fragmenta haec duo (= *P. G.*, t. CXVI, col. 132 C 14 - 133 et 136 B 5 - 137), in foliis insiticiis ab Aug. Mancini anno 1907 lecta, nunc iam non comparent ; cf. R. CANTARELLA, *Codex Messanensis Graecus 105* (Palermo, 1937), p. IX, annot. 1.

CODEX 133.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.
Membraneus, foliorum 236, cm. 22 × 16, binis columnis anno 962-963 a Daniele monacho exaratus.

(Fol. 198-215). Chrysostomi *εἰς τὸν ἅγιον Παῦλον τὸν ἀπόστολον.*

Inc. *Χρὴ πάντα χριστιανὸν μάλιστα τὸν ἐμφιλόσοφον βίον* — Des. *θέλει γὰρ πάντας σωθῆναι καὶ εἰς ἐπίγνωσιν ἀληθείας ἐλθεῖν...* Legitur hoc *ἐγκώμιον* et in codice Patmiaco 445, ubi tamen Gregorio theologo tribuitur. Cf. I. SAKKELION, *Πατμιακὴ βιβλιοθήκη* (1890), p. 200, cum annot. 3.

CODEX 149.

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.

(Fol. 17 et 22). *Ἐπιφανίου.*

In foliis his palimpsestis, saec. XII exaratis, dinoscuntur fragmenta Vitae S. Epiphanii. Cf. *BHG.* 596-601.

CODEX 162

(cf. EHRHARD, t. III, pp. 556, 653-654).

In catalogo Patris Delehaye praetermissus.
Chartaceus, foliorum A-I et 204, cm. 19 × 15, saec. XIV variis manibus exaratus.

a. (Fol. F^{v}-G^{v}). *Τοῦ ἁγίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ἀρχιεπισκόπου Ἐπιφανίου εἰς τὴν γέννησιν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου* = *BHG.* 1049.

Des. mutil. *καὶ τὴν λαλιὰν αὐτῆς ἦν οὕτως* = *P. G.*, t. CXX, col. 193, l. 5.

b. (Fol. 29-34). *Περὶ τοῦ εὐαγγελισμοῦ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου.*

Inc. *Μῆνα ἕκτον λέγει τὸν τῆς συλλήψεως Ἰωάννου* — Des. *ἀναδεῖξαι αὐτὸν τῷ Ἰσραηλίτῃ λαῷ.*

c. (Fol. 60-63). *Εἰς τοὺς μακαρισμοὺς καὶ εἰς τὴν ἑορτὴν τοῦ ἁγίου Νικολάου.*

Inc. *Ὅτε πρὸς τὴν ἑαυτοῦ θείαν αὐλήν. P. G.*, t. CXXXII, col. 905-917.

d. (Fol. 65v-68). *Εἰς τὴν ἀποτομὴν τοῦ Προδρόμου* = *BHG.* 854.

e. (Fol. 88-90v). Sermones novem brevissimi : *εἰς τὴν ἁγίαν Θεοτόκον — εἰς ἀσωμάτους — εἰς προφήτας — εἰς ἀποστόλους — εἰς εὐαγγελιστὰς καὶ ἀποστόλους — εἰς ὁσίους — εἰς ἱεράρχας — εἰς μάρτυρας — εἰς γυναῖκας μάρτυρας.*

Singulorum prima et ultima verba videsis apud MANCINI, p. 224.

f. (Fol. 90v-91). *Εἰς τὴν ἑορτὴν τοῦ θείου καὶ ἱεροῦ εὐαγγελιστοῦ Λουκᾶ* = cod. Vatic. gr. 1267, fol. 11v-16v.

Inc. *Θαυμασταὶ τῶν ἁγίων αἱ πρὸς τοὺς πιστούς* — Des. *πνεύματος ἄνθη τρυγήσωμεν.* Cf. EHRHARD, t. III, p. 654-655.

g. (Fol. 115v-122v). *Εἰς τὴν ὑπαπαντὴν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ.*

Inc. *Εἰ δὲ καὶ νόμοις βροτείας τεθέσπισται φύσεως* — Des. *ὅτε ἀνήγαγε τὸν Κύριον ἡ μήτηρ.*

Fol. 119v nova legitur inscriptio : *περὶ τῆς περιτομῆς τοῦ Χριστοῦ.*

h. (Fol. 200-200v). *Περὶ ἄρνισης* (l. *ἀρνήσεως*) *Πέτρου.*

Ultima pars homiliae « Theophanis Ceramei » de Petro et Paulo, *BHG.* 1498.

II. — Bibliothèque nationale de Palerme.

A l'exception du codex III. B. 25, qui provient de l'abbaye de San Martino delle Scale, tous les manuscrits mentionnés ci-dessous appartenaient jadis au Collège de la Compagnie de Jésus, à Palerme.

CODEX I. D. 4.

Chartaceus, foliorum 92, cm. 21×14, saec. XV exaratus.

Opuscula ascetica et narrationes e Vitis Patrum excerptae, inter quas hasce notasse sufficiat :

1. (Fol. 16-19). *Ἐν τῷ βίῳ τοῦ ἁγίου Παησίου* = ex *BHG.* 1402-1403.

Inc. *Ἐν τῇ ἐρήμῳ γενομένου τοῦ ἁγίου Παησίου οὐκ ἔλαθε τοὺς ἐραστὰς τῶν ἐκείνου καλῶν ἡ αὐτοῦ παρουσία* — Des. *ταῦτα οὖν ἀκούσας ἐγὼ Ἰωάννης μεγάλας τὰς εὐχαριστίας Θεῷ ἀνέπεμψα.* POMJALOVSKIJ, p. 21, l. 19 - p. 25, l. 5.

2. (Fol. 48-61). Revelationes de vita futura quas S. Macarius ab angelis duobus audivit.

Inc. *Ἐπειδή, ἔφησεν, εἰς ἀνθρώπου μορφὴν μετασχηματιζόμεθα, ὥσπερ εἶδον ποιήσαντά σε ἐποίησα κἀγώ.*

I. Tollius, *Insignia itinerarii italici...* (1696), p. 192-199 ; *P. G.*, t. XXXIV, col. 385-392. Cf. codd. Vindob. theol. 247, fol. 115-118 ; Lips. Univ. 13 (olim 207), fol. 182ᵛ-185, et Oxon. Barocc. 147, fol. 294ᵛ-309.

CODEX I. E. 10.

(cf. Ehrhard, t. III, p. 284-285).

Membraneus, foliorum 242, cm. 22×18, saec. xii exaratus.

1. (Fol. 1-8ᵛ). Andreae Cretensis *λόγος εἰς τὴν γενέθλιον ἡμέραν τῆς παναμώμου δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας* = *BHG.* 1082.

2. (Fol. 9-44). *Ἀλεξάνδρου μοναχοῦ λόγος ἱστορικὸς περὶ τῆς εὑρέσεως τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ σταυροῦ... καὶ ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον σταυρόν* = *BHG.* 410.

3. (Fol. 44ᵛ-50). *Γερμανοῦ ἀρχιεπισκόπου Κπ. ἐγκώμιον εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον, ὅτε προσηνέχθη ἐν τῷ ναῷ τριετίζουσα* = *BHG.* 1104.

4. (Fol. 50-59ᵛ). Athanasii Alexandrini *εἰς τὴν ἀπογραφὴν τῆς ἁγίας Μαρίας καὶ εἰς τὸν Ἰωσήφ* = cod. Messan. 63, d.

5. (Fol. 59ᵛ-88ᵛ). Gregorii theologi *εἰς τὴν γενέθλιον τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ* = cod. Messan. 4, fol. 163-169ᵛ.

Des. *δημιουργεῖ τὸν ἄνθρωπον* = *P. G.*, t. XXXVI, col. 321, in medio cap. 11. Additur commentarius perpetuus.

6. (Fol. 88ᵛ-98ᵛ). Basilii Caesariensis episcopi *λόγος εἰς τὴν Χριστοῦ γέννησιν* = cod. Messan. 15, fol. 61ᵛ-68ᵛ.

7. (Fol. 98ᵛ-105). Basilii episcopi Isauriae *λόγος εἰς τὰ ἅγια νήπια τὰ ἐν Βηθλεὲμ ὑπὸ Ἡρώδου ἀναιρεθέντα* = *BHG.* 824.

8. (Fol. 105ᵛ-111ᵛ). Chrysostomi *λόγος εἰς τὴν περιτομὴν τοῦ Κυρίου καὶ εἰς τὸν Συμεῶνα* = cod. Messan. 63, fol. 167ᵛ-172ᵛ.

9. (Fol. 111ᵛ-125ᵛ). Basilii Caesariensis *λόγος προτρεπτικὸς εἰς τὸ ἅγιον βάπτισμα.*

Inc. *Ὁ μὲν σοφὸς Σολομών. P. G.*, t. XXXI, col. 424-444. Legitur et in codd. Messan. 15, 19, 87.

10. (Fol. 126-134). Amphilochii *εἰς τὴν ἁγίαν Θεοτόκον*

καὶ εἰς τὴν Ἄνναν καὶ εἰς τὸν Συμεών = cod. Messan. 63, fol. 242-248v.

11. (Fol. 134v-140). Gregorii Nysseni *ἐγκώμιον εἰς τὸν εὐαγγελισμὸν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου*.

Inc. *Ἀεὶ ὅταν μνησθῶ τῆς Εὔας τὴν παρακοὴν δακρύω.* Ed. ex hoc codice G. La Piana in *Rivista storico-critica delle scienze teologiche*, t. V (1909), p. 548-563.

12. (Fol. 140v-145v). Chrysostomi *λόγος εἰς τὸν εὐαγγελισμὸν τῆς ἁγίας Θεοτόκου* = cod. Messan. 2, fol. 98-101v.

13. (Fol. 145v-149). Chrysostomi *λόγος εἰς τὴν μεταμόρφωσιν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ* = cod. Messan. 3, fol. 156v-159.

14. (Fol. 149v-165). *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Μανσοῦρ λόγος ἐγκωμιαστικὸς εἰς τὴν πάνσεπτον κοίμησιν τῆς ὑπεραμώμου Θεοτόκου* = *BHG.* 1114.

15. (Fol. 166-169). *Μαρίας* = *BHG.* 1047.

Inc. mutil. *δοκεῖ ὁ περὶ τῆς τῶν ἀποστόλων συνόδου* = B. Latyšev, *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 2 (1912), p. 374, l. 2.

16. (Fol. 170-184v). *Ὑπόμνημα διαλαμβάνον μερικῶς τοὺς ἀγῶνας καὶ τὰ ἆθλα, ἀποδημίας τε καὶ τελείωσιν τῶν ἁγίων καὶ κορυφαίων ἀποστόλων Πέτρου καὶ Παύλου* = *BHG.* 1493.

Des. mutil. *εἰς Μύρα τῆς Λυκίας ἔρχονται* = *Act. SS.*, Iun. t. V, p. 421 B 13.

17. (Fol. 185-242v). Pantoleonis narratio seu oratio de sanctis archangelis = *BHG.* 1285-1288.

Inc. mutil. *καὶ τῶν ἑλλήνων ἕτερος καὶ καθεξῆς ὁμοίως.* Cf. *P. G.*, t. CXL, col. 579, l. 5-6.

18. (Fol. 225-242v). *Ἐπίλυσις τοῦ λόγου τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Γρηγορίου τοῦ θεολόγου εἰς τὰ φῶτα* = cod. Messan. 4, fol. 204-211v.

Additur commentarius perpetuus seu *ἑρμηνεία*.

CODEX II. B. 20.

Chartaceus, foliorum 65, cm. 15×10, saec. XVII exaratus.

(Fol. 31-45v). Gregorii theologi *εἰς Καισάριον τὸν ἀδελφὸν ἑαυτοῦ ἐπιτάφιος* = *BHG.* 286.

CODEX II. D. 26.

Chartaceus, foliorum 54, cm. 21×13, saec. XV-XVI exaratus.

(Fol. 36v-39). *Ἐπιστολὴ τοῦ κυρίου καὶ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ· Χριστοῦ πεμφεῖσα ἐν τῇ παλαιᾷ Ῥώμῃ ἐν τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Πέτρου καὶ Παύλου...*

Inc. *Ἀκούσατε, υἱοὶ τῶν ἀνθρώπων, ὅτι πάντες πλάσμα χειρῶν μού ἐστε* — Des. *κληρονομήσουσιν τὴν ἡτοιμασμένην ἡμῖν βασιλείαν ἐν Χριστῷ... ἀμήν.*

Recensio alia ab iis quas edidit M. Bittner, *Der vom Himmel gefallene Brief Christi...* (Wien, 1906), p. 11-40.

CODICES II. E. 8-11.

Chartacei, saec. XVI-XVII variis manibus exarati ad usum Octavii Caietani, S.I., cui debentur *Vitae sanctorum Siculorum* (Panormi, 1657, 2 vol.). Cf. E. Martini, t. c., p. 135-138.

Codex II. E. 8.

1. (Fol. 86-99v). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1410.
   Ex ms. Cryptae Ferratae (nunc Vatic. gr. 1591) ... *resectis tamen multis quae sunt inutilia.*
2. (Fol. 118-127). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1411.
   E cod. Messan. 3, ni fallor.
3. (Fol. 130-134v, 136). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1411.
   E cod. Messan., fortasse 26.
4. (Fol. 197-200v). *Ἀγάθης* = *BHG.* 36.
   Ex thesauro Senatus Messanensis.
5. (Fol. 260-292v). *Ἀλφίου* = *BHG.* 57-61.
   E cod. *Cryptae Ferratae... a Basilio monacho* exarato, i. e., si recte video, Vatic. gr. 1591.
6. (Fol. 372-378). *Βίτου* = *BHG.* 1876.
7. (Fol. 379-379v). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1410.
   Solum initium.

Codex II. E. 9.

1. (Fol. 111-125v). *Λουκίας* = *BHG.* 996.
   E cod. Messan. 30, ut videtur.
2. (Fol. 350-361v). *Φιλίππου* = *BHG.* 1531.
   Ex bibl. Vaticana, e cod. nempe Vatic. gr. 866.

Codex II. E. 10.

1. (Fol. 198-267). *Γρηγορίου* = *BHG.* 708.
2. (Fol. 285-289^{v}). *Λέοντος* = *BHG.* 981.
3. (Fol. 290-294^{v}). *Μαρκιανοῦ* = *BHG.* 1030.
4. (Fol. 393-397). *Νικάνδρου* = *BHG.* 1329.

Codex II. E. 11.

1. (Fol. 7-14^{v}). *Ἰωσήφ* = *BHG.* 945-946.
2. (Fol. 185-193). *Ἰωάννου θεριστοῦ* = *BHG.* 894.

   Inc. *Οὗτος ἦν κατὰ τοὺς χρόνους τῆς βασιλείας τῶν χριστιανῶν* — Des. *ἀντεγράφη ἐξ ἄλλου βίου παλαιοῦ· ἐγράφη δὲ ἐν ἔτει ,ζτκς' ἰνδ. ς'.* Ipsum exemplar unde versio Caietani facta esse videtur.

3. (Fol. 200-235^{v}). *Φιλαρέτου* = *BHG.* 1513.
4. (Fol. 319-334^{v}). *Βαρθολομαίου* = *BHG.* 235.

CODEX II. E. 15.

Chartaceus, foliorum 141, cm. 26×18, saec. XVI variis manibus exaratus. Sicut codices II. E. 8-14, fuit et hic usui P. Octavio Caietano.

1. (Fol. 1-48^{v}). *Γρηγορίου* = *BHG.* 707.
2. (Fol. 50-58). *Λέοντος* = cod. Messan. 30, fol. 232^{v}-235.
3. (Fol. 61-69). *Νικάνδρου* = *BHG.* 1329.
4. (Fol. 70-89). *Ἰωσήφ* = *BHG.* 945-946.
5. (Fol. 90-125^{v}). *Ἡλιοῦ* = *BHG.* 580.
6. (Fol. 126-132^{v}). *Ἀθανασίου* = *BHG.* 196.
7. (Fol. 135-141). *Μαρίνης* = *BHG.* 1170.

CODEX III. B. 25.

Chartaceus, foliorum 73, cm. 10×8, saec. XV-XVI exaratus.

1. (Fol. 72, 65, 68-71, 66-67, 1-24^{v}). *Ἀποκάλυψις τῆς ἁγίας Ἀναστασίας* = *BHG.* 1868.

   Inc. mutil. |*φλοὺς θεραπεύειν* = R. Homburg, *Apocalypsis Anastasiae* (1903), p. 2, l. 1.

2. (Fol. 25-41). *Ἡ ἀνάληψις τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ θεολόγου* = *BHG.* 921-922.
3. (Fol. 41^{v}-64). *Εὐχὴ* (cod. *Ἀρχὴ*) *τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Κυπριανοῦ*

   Inc. *Ἐν τῇ δυνάμει καὶ ἰσχύι τοῦ μόνου ζῶντος Θεοῦ* — Des. mutil. *παρακαλῶ τῇ σῇ εὐσπλα|*

Cf. *BHG.* 460-461 et F. Bilabel - A. Grohmann, *Griechische, koptische und arabische Texte zur Religion und religiösen Literatur in Aegyptens Spätzeit* (Heidelberg, 1934), p. 232-249.

4. (Fol. 73). Apocalypsis Mariae = *BHG.* 1053.
Fragmentum hocce ed. Homburg, op. c., p. VIII.

CODEX IV. D. 6.

Chartaceus, foliorum 16, cm. 30×21, anno 1745 exaratus.
Oratio Petri Argivorum episcopi de conceptione S. Annae = *BHG.* 132, e cod. Messan. 30 (olim 42), fol. 153 *bis*^{v} - 156^{v}, exscripta.

CODICES IV. H. 10-13

(cf. Ehrhard, t. III, pp. 631, 645, 648).

Chartacei, maximam partem ab ipso Francisco Scorso, S.I., primo «Theophanis Ceramei» editore, vel in eiusdem usum saec. XVII exarati.
Homiliarum collectionem italo-graecam, ter iam sub nomine « Theophanis, archiepiscopi Tauromenii in Sicilia, cognomento Ceramei, » editam, vero tandem auctori Philippo Ceramitae, qui et Philagathus hieromonachus audiebat, restituit A. Ehrhard, t. III, p. 631-681.
Homilias, plus centum numero, singillatim recensuit E. Martini, t. c., p. 90-105. Nos paucas, quae ad rem nostram propius accedunt, breviter indicabimus.

Codex IV. H. 10.

1. (Fol. 28^{v}-31^{v}). *Περὶ τῆς ἐπιτιμήσεως τῶν ὑδάτων · ἐλέχθη τε ἐν τῇ ἑορτῇ τοῦ μεγαλομάρτυρος Δημητρίου.*
Inc. *Διττῆς προφάσεως σήμερον. P. G.*, t. CXXXII, col. 849-857.

2. (Fol. 58^{v}-63). *Εἰς τὴν ἀποστολὴν τῶν δώδεκα μαθητῶν · ἐλέχθη ἐν τῇ μνήμῃ τῶν ἁγίων ἀναργύρων.*
Inc. *Συγκαλεῖ μὲν ἡμᾶς. P. G.*, t. c., col. 857-868.

3. (Fol. 104^{v}-109^{v}). Dominica orthodoxiae = *BHG.* 1394.
4. (Fol. 213^{v}-217). De cruce = *BHG.* 450.
5. (Fol. 221-226^{v}). In Annuntiationem.
Inc. mutil. *ἡ σύλληψις μέχρι μέν τινος* = *P. G.*, t. c., col. 929, l. 4.

6. (Fol. 229-232). *Προκοπίου* = *BHG.* 1582.
7. (Fol. 232-234). *Ὀνουφρίου* = *BHG.* 1382.
8. (Fol. 234-237^{v}). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1412.

9. (Fol. 237v-240). *Παντελεήμονος* = *BHG.* 1417.
10. (Fol. 246-249). *Σταυροῦ* = *BHG.* 427.
11. (Fol. 250-255). *Φιλίππου.*

Inc. *Οὐ μόνον περιπολοῦντες. P. G.*, t. c., col. 884-896.

12. (Fol. 255-267). In Transfigurationem.

Inc. *Οἷόν τι πάσχειν εἰώθει. P. G.*, t. c., col. 1020-1048.

13. (Fol. 267-271). *Νηπίων* = *BHG.* 826.
14. (Fol. 271v-276). In Dormitionem B. M. V. = *BHG.* 1161.
15. (Fol. 276-280v). *Προδρόμου* = *BHG.* 854.

Codex IV. H. 11.

Fol. B : *Theophanis Ceramei... homiliae... ad fidem plurium codicum mss. praesertim parisiensium.*

1. (Fol. 22-27v). *Σταυροῦ* = *BHG.* 450.
2. (Fol. 28-44v). *Μεταμορφώσεως* = cod. IV. H. 10, fol. 255.
3. (Fol. 45-54v). *Σταυροῦ* = *BHG.* 427.
4. (Fol. 54v-62). *Φιλίππου* = cod. IV. H. 10, fol. 250.
5. (Fol. 126-131). *Μαθητῶν* = cod. IV. H. 10, fol. 58v.
6. (Fol. 197v-203v). *Ὀρθοδοξίας* = *BHG.* 1394.
7. (Fol. 248-255). *Εὐαγγελισμοῦ.*

Inc. *Σήμερον ἡ Ἐκκλησία. P. G.*, t. c., col. 928-941.

8. (Fol. 308-313v). *Νηπίων* = *BHG.* 826.
9. (Fol. 318v-322v). *Δημητρίου* = cod. IV. H. 10, fol. 28v.
10. (Fol. 322v-331v). *Προκοπίου* = *BHG.* 1582.
11. (Fol. 332-337) *Ὀνουφρίου* = *BHG.* 1382.
12. (Fol. 355v-361v). *Κοιμήσεως* = *BHG.* 1161.
13. (Fol. 361v-368v). *Προδρόμου* = *BHG.* 854.
14. (Fol. 372-376). *Παγκρατίου* = *BHG.* 1412.
15. (Fol. 378-381). *Ἰνδίκτου* = *BHG.* 822.

Codex IV. H. 12.

Theophanis... homiliae... ad fidem duorum codicum vaticanorum mss., nempe 657 et 1143, de quibus Ehrhard, t. III, pp. 645 et 648

1. (Fol. 1-4v) *Ἰνδίκτου* = *BHG.* 822.
2. (Fol. 5-8v). *Εἰς τὴν ἀποστολὴν τῶν ἑβδομήκοντα μαθητῶν· ἐλέχθη ἐν τῇ ἑορτῇ τοῦ ἀρχιστρατήγου.*

Inc. *Οἱ μὲν αἰσθητοί. P. G.*, t. c., col. 868-884.

3. (Fol. 30-41v). *Μεταμορφώσεως* = cod. IV. H. 10, fol. 255.
4. (Fol. 42-48). *Ἀποστόλων* = *BHG.* 1498.
5. (Fol. 48v-53). *Παντελεήμονος* = *BHG.* 1417.
6. (Fol. 54-57). *Ἀνδρέου* = *BHG.* 108.
7. (Fol. 57v-61). *Εἰς τοὺς μακαρισμούς· ἐλέχθη ἐν τῇ μνήμῃ τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νικολάου* = cod. Messan. 162, fol. 60-63.

8. (Fol. 61v-62v). *Εὐαγγελισμοῦ* = cod. IV. H. 11, fol. 248.

Des. *οὐδὲ ὁ πόνος ἐπηκολούθησε · καὶ τὰ λοιπά* = *P. G.*, t. c., col. 936 B 1.

Codex IV. H. 13.

Ipsum P. Francisci Scorsi autographum, edendis « Theophanis Ceramei homiliis » (Parisiis, 1644) paratum.

CODEX XI. A. 13.

Chartaceus, foliorum 85, cm. 14×10, saec. XVII exaratus.

1. (Fol. 23-32v). Gregorii Nazianzeni *εἰς Καισάριον* = *BHG.* 286.

2. (Fol. 34-42v). Eiusdem *εἰς... Γοργονίαν* = *BHG.* 704.

CODEX XIII. F. 13.

Chartaceus, foliorum 92, cm. 27×20, saec. XIII exaratus.

(Fol. 1-4v). *Δανιὴλ μοναχοῦ ταπεινοῦ Ῥαιθινοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ κυροῦ Ἰωάννου τοῦ σχολαστικοῦ* = *BHG.* 882.

Inc. mutil. |*καρ τῇ ὁρωμένῃ ἡλικίᾳ* = *P. G.*, t. LXXXVIII, col. 597 A 4.

CODEX XIII. H. 2.

Membraneus, foliorum 258, cm. 36×26, binis columnis saec. X exaratus. Basilii Magni homiliae, e quibus hae notandae sunt :

1. (Fol. 115-126v). *Τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία εἰς τὴν μάρτυρα Ἰουλίττην καὶ εἰς τὰ λειπόμενα περὶ εὐχαριστίας* = *BHG.* 972.

2. (Fol. 126v-130v). *Τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία ἤτοι ἐγκώμιον εἰς τοὺς ἁγίους μ' μάρτυρας* = *BHG.* 1205.

3. (Fol. 131-133v, 142-144v). *Γορδίου* = *BHG.* 703.

Inc. mutil. *ἡ εὐσέβεια καὶ πατήρ* = *P. G.*, t. XXXI, col. 496 A 5.

4. (Fol. 144v-146v, 134). *Τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία εἰς Βαρλαὰμ τὸν μάρτυρα* = *BHG.* 223.

5. (Fol. 134v-141v). *Τοῦ αὐτοῦ ὁμιλία προτρεπτικὴ εἰς τὸ βάπτισμα* = cod. I. E. 10, fol. 111v-125v.

Des. mutil. *ἐν ταύτῃ τῇ βίβλῳ ἵνα μετα|* = *P. G.*, t. XXXI, col. 440 A 14.

III. — Bibliothèque communale de Palerme.

CODEX Qq. H. 46.

Chartaceus [1], varia complectens opuscula, variis manibus exarata et postmodum in unum collecta, e quibus unum (n° 2) hic notandum est :

(Fol. 1-3). *Ἀθανασίου* = *BHG.* 196.

Laudatio e cod. Messan. 15 anno 1619 fideliter exscripta.

CODEX 2 Qq. D. 23

(cf. Ehrhard, t. I, p. xlvii).

Chartaceus [2], foliorum 52, cm. 22×15, anno 1662 exaratus.

Totum codicem implet Vita S. Spyridonis auctore Theodoro = *BHG.* 1647.

CODEX 2 Qq. F. 147.

Chartaceus [3], foliorum 552, cm. 32×23, binis columnis saec. xv-xvi exaratus.

(Fol. 3-8). *Διήγησις περὶ τῶν ἁγίων καὶ σεπτῶν εἰκόνων ...* = *BHG.* 1734.

Des. *μέχρι τῆς δεῦρο ἑορτάζεται εὐδοκίᾳ καὶ χάριτι τοῦ ἀληθινοῦ Χριστοῦ...* = Combefis, *Novum auctarium*, t. II, col. 739 A 3.

CODEX 9 (?).

Chartaceus [4], foliorum 151, cm. 18×12, variis manibus saec. xvii-xviii exaratus.

(Fol. 127-133). *Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον Ἀθανάσιον.*

Inc. *Ἐκλαμπρότατοι καὶ ἐπιφανέστατοι πατέρες καὶ ἀδελφοὶ τιμιώτατοι, τὸ μὲν τῆς παρούσης ἑορτῆς μέγεθος* — Des. *Θεὸς ὁ παντεπίσκοπος πάντας ὑμᾶς ἐπὶ μήκιστον διαφυλάξῃ...*

[1] Codex ab Aug. Mancini, in *Studi italiani di filologia classica*, t. VI (1898), p. 459-469, non recensitus. Cf. G. Di Marzo, *I manoscritti della Biblioteca comunale di Palermo*, t. I, 2 (1894), p. 136.

[2] A Mancini non recensitus. [3] Cf. Mancini, t. c., p. 459-460, n° 1.

[4] Ibid., p. 466-468, n° 9. Codex, catalogo nondum inscriptus, in bibliotheca reperiri non potuit, dum Panormi versamur mense aprili 1951.

INDEX SANCTORUM

La lettre *B* renvoie aux numéros de la *Bibliotheca hagiographica graeca*, 2e éd. (1909).

Les noms des saints **italo-grecs** et **siciliens** sont imprimés en **grasse**.

Abibus m. *Vid.* Gurias.
Acepsimas, Ioseph et Aeithalas mm. *B.* 20 : 28[2], 46[2].
Acindynus, Pegasius et soc. mm. *B.* 23 : 28[1], 46[1], 61[1].
Adrianus, Natalia et soc. mm. *B.* 27 : 3[10].
Aeithalas m. *Vid.* Acepsimas.
Agape m. *Vid.* Anastasia.
Agatha v. m. Catanae. *B.* 36 : II E 8[4]. *B.* 37 : 63[16], 77[9].
Alphius, Philadelphius et soc. mm. *B.* 57-61 : II E 8[5].
Alypius stylita. *B.* 64 : 48[19], 69[9].
Ananias, Azarias et Misael. *Vid.* Daniel.
Anastasia m. Romae. *B.* 77 : 4[b], 48[a], 63[t].
Anastasia, Agape, Irene, Chionia mm. *B.* 81 : 77[8].
Anastasia. *Vid.* Visio Anastasiae.
Andreas ap. *B.* 93-94 : 30[25], 89[6]. *B.* 104 : 63[2]. *B.* 108 : IV H 12[6].
Andreas et Matthiasapostoli. *B.* 109 : 29[41].
Andreas tribunus m. *B.* 119 : 29[53].
Angeli : 162[e]. *Καὶ πάλαι τῷ θείῳ Δαβίδ :* 69[13]. *Vid.* Michael.
Anna mater B.M.V. *B.* 132 : 30[27], IV D 6. *Vid.* Ioachim et Anna.
Apollonius m. *Vid.* Philemon.
Apostoli : 162[e]. *Οἱ μὲν αἰσθητοί :* IV H 12[2]. *Οἱ πρὸ τῆς κλήσεως ἁλιεῖς :* 3[e]. *Συγκαλεῖ μὲν ἡμᾶς :* IV H 10[2], IV H 11[5]. *Vid.* Petrus et Paulus.
Arethas et socii mm. Nagranae. *B.* 167 : 26[a], 45[b].
Arsenius anachoreta. *B.* 168 : 27[17], 49[2].
Artemius m. *B.* 173 : 30[14], 37[a].
Athanasius (**quis ?**). *Ἐκλαμπρότατοι καὶ ἐπιφανέστατοι :* Bibl. comm. 9 (?).
Athanasius ep. Alex. *B.* 183 : 23[a]. *B.* 186 : 4[r], 32[e], 43[c].
Athanasius ep. Methonae. *B.* 196 : II E 15[e], Qq H 46.
Athenogenes ep. m. *B.* 197 : 29[27].
Auxentius m. *Vid.* Eustratius.
Barbara v. m. *Ἔδει μὲν ὦ παρόντες :* 4[7]. *Ἐπειδὴ ἡ τῆς μάρτυρος :* 63[3].
Barlaam m. Antiochiae. *B.* 223 : 19[e], XIII H 2[4].
Barlaam et Ioasaph. *B.* 224 : 74[2].
Bartholomaeus ab Messanae. *B.* 235 : 29[52], II E 11[4]. *B.* 236 : 29[51].
Basiliscus m. *Vid.* Eutropius.
Basilius ep. Caesareae. *B.* 245 : 4[n], 32[f], 43[d]. *B.* 247-259 : 63[12].
Blasius ep. m. *B.* 277 : 27[7].
Caesarius frater Gregorii theologi. *B.* 286 : 43[e], II B 20, XI A 13[1].
Cassiodorus m. *Vid.* Senator.
Charalampius et soc. mm. *B.* 298 : 26[12], 30[35].
Chionia m. *Vid.* Anastasia.
Christina m. *Ἦν τις ἀνήρ :* 29[32].
Clemens p. m. *B.* 342: 87[8]. *B.* 343-344 : 30[24], 87[4]. *B.* 351 : 30[24], 87[5].
Cleonicus m. *Vid.* Eutropius.
Confessores (*ὅσιοι*) : 162[e].
Constantinus imp. — Visio. *Vid.* Crux, *B.* 397.

Constantinus et Helena. *B.* 364 : 26[11].
Cosmas et Damianus mm. *B.* 388 : 63[1]. *Συγκαλεῖ μὲν ἡμᾶς :* IV H 10[2], IV H 11[5].
Crescentia m. *Vid.* Vitus.
Crux D. N. I. C. *B.* 397 : 77[4]. *B.* 400 : 77[a]. *B.* 401 : 4[1]. *B.* 404-408 : 77[5]. *B.* 410 : I E 10[2]. *B.* 414 : 92[a], 92[f]. *B.* 427 : IV H 10[10], IV H 11[3]. *B.* 430 : 4[f], 63[a]. *B.* 433 : 4[i]. *B.* 440 : 92[b]. *B.* 443 : 4[h]. *B.* 446 : 4[g], 30[7]. *B.* 450 : IV H 10[4], IV H 11[1]. *Ὅτε τῆς παρούσης :* 4[k].
Cyprianus et Iustina mm. *B.* 455 : 14. *B.* 456 : 53[a], 54[a]. *B.* 457 : 32[e], 43[a]. *Ἐν τῇ δυνάμει καὶ ἰσχύι* (cf. *B.* 460-461) : III B 25[3].
Cyriace v. m. Tropeae. *B.* 462 : 77[b].
Cyriacus ep. Hierosol. m. *B.* 465 : 30[16].
Cyrus et Iohannes mm. in Aegypto. *B.* 471 : 23[10].
Damianus m. *Vid.* Cosmas.
Daniel propheta et pueri tres. *B.* 485 : 5[3]. *Καινὸν ὡς ἀληθῶς :* 63[b]. *Ὅρασις α' περὶ Σουσάννης :* 63[7].
Demetrius m. *B.* 497 : 89[2]. *B.* 498 : 4[a], 4[t], 26[b]. *Διττῆς προφάσεως :* IV H 10[1], IV H 11[9].
Demetrius anachoreta Messanensis. *Vid.* Nicander.
Dominata m. *Vid.* Senator.
Dositheus mon. *Ἔτι ὄντος τοῦ μακαρίου ἀββᾶ Δωροθέου :* 91[a].
Eleutherius m. Romae. *B.* 568-569 : 35[c].
Elias propheta. *B.* 575 : 39[b]. *B.* 576: 3[o], 26[d]. *Ἐν ἔτει δευτέρῳ :* 3[p].
Elias iunior mon. in Calabria. *B.* 580 : 29[49], II E 15[5].
Elias Spelaeota mon. in Calabria. *B.* 581 : 30[6].
Elisabeth Messanensis. *Vid.* Nicander.
Elisaeus propheta. *Vid.* Elias.
Epiphanius ep. in Cypro : 149.
Erasmus m. *B.* 602 : 29[18].
Eudocia m. *B.* 605 : 30[39].
Eugenius m. *Vid.* Eustratius.
Eustathius et soc. mm. *B.* 641 : 89[1].
Eustratius, Auxentius, Eugenius, Mardarius et Orestes mm. *B.* 646 : 35[a], 69[14].
Euthymius ab. *B.* 647-648 : 42[6].
Eutropius, Cleonicus et Basiliscus mm. *B.* 656 : 30[40].
Gabriel archang. *Vid.* Michael.
Georgius m. *B.* 671-672 : 89[19]. *B.* 673-674 : 1[1]. *B.* 678 : 29[5]. *B.* 680 : 29[3]. *B.* 681 : 3[a]. *B.* 688 : 29[6]. *Ἀκούσατε ἀδελφοί :* 29[6]. *Ἄνω μὲν τοὺς ὀφθαλμούς :* 29[4].
Gerasimus mon. *B.* 695 : 30[41].
Gordius m. *B.* 703 : 15[h], 19[d], XIII H 2[3].
Gorgonia soror Gregorii theologi. *B.* 704 : 43[f], XI A 13[2].
Gregorius ep. Agrigent. *B.* 707 : II E 15[1]. *B.* 708 : II E 10[1].
Gregorius Illuminator Armeniae. *B.* 713 : 25[24].
Gregorius anachoreta Messanensis. *Vid.* Nicander.
Gregorius ep. Nazianzenus, pater Gregorii theologi. *B.* 714 : 43[h].
Gregorius ep. Nyssenus. *B.* 716 : 4[q], 32[b], 43[g].
Gregorius theologus. *Πῶς ὑμῖν τὰ ἡμέτερα :* 4[s].
Gurias, Samonas, Abibus mm. *B.* 736 : 42[9], 89[a], 105.
Hadrianus. *Vid.* Adrianus.
Helena imp. *Vid.* Constantinus.
Iacobus ap. frater Domini. *B.* 764 : 45[a], 65, 98.
Iacobus ap. frater Iohannis. *Ὑλικὴ μὲν αἴσθησις :* 29[13], 49[1].
Iacobus Persa m. *B.* 773 : 48[20], 69[10].
Iesus Christus. Vigilia Nativitatis. *Τίς ἡ τυραννίς :* 4[l]. Nativi-

tas. *Λαμπρὰ καὶ παράδοξος:* 15f. *Μυστήριον ξένον:* 63f. *Ὁπόταν ἐκ χειμῶνος:* 63g. *Ὁπόταν τὸ ἔαρ:* 30[29]. *Σαλπίσατε ἐν νεομηνίᾳ:* 15d. *Τέρπει μὲν τὰς ὄψεις:* 15e. *Τί τοῦτο; σημεῖον ἀντιλεγόμενον ὁρῶ:* 63h. *Χριστὸς γεννᾶται:* 4m, I E 10[5]. *Χριστοῦ γέννησις:* 15c, 19f, 63e, I E 10[6]. — Circumcisio. *Οὐ μόνον φορεῖ σάρκα:* 63m, I E 10[8]. — Theophania. *Ἡ πηγὴ τῶν εὐαγγελικῶν:* 63n. *Νῦν γνωρίζω:* 15g. *Ὁ μὲν σοφὸς Σολομών:* I E 10[9], XIII H 2[6]. *Πάλιν Ἰησοῦς ὁ ἐμός:* 4o, I E 10[18]. *Πάσης οἰκουμένης:* 63p. *Χθὲς τῇ λαμπρᾷ:* 4p. *Vid.* Iohannes Baptista, *B.* 858. — Hypapante. *Εἰ δὲ καὶ νόμοις βροτείας:* 162g. *Πολλὴ μὲν λίαν:* 63s. *Πολλοὶ τῶν μεγάλων:* 63q, I E 10[10]. *Vid.* Symeon senex. — Transfiguratio. *Ἐκ τῆς χώρας:* 3q. *Ἥκουες τοῦ δεσπότου:* 3f, 89e, I E 10[13]. *Οἷόν τι πάσχειν:* IV H 10[12], IV H 11[2], IV H 12[3]. *Ὡς φοβερός:* 3g, 26e. — Epistula de caelo missa. *Ἀκούσατε, υἱοὶ τῶν ἀνθρώπων:* II D 26. — *Vid.* Crux.

Ignatius ep. m. *B.* 814 : 94.

Imagines. *Vid.* Orthodoxiae festum ; Theodora imp.

Indictionis principium. *B.* 822 : IV H 11[15], IV H 12[1].

Innocentes martyres. *B.* 824 : 39c, 63k, I E 10[7]. *B.* 825 : 63l, 89[13]. *B.* 826 : IV H 10[13], IV H 11[8]. *Ὥσπερ οἱ τοὺς ἡδίστους:* 63l.

Ioachim et Anna. *Καὶ τὸ μὲν περὶ τῶν ἄλλων:* 29[35]. *Vid.* Anna.

Ioannicius mon. *B.* 937 : 48[1].

Ioasaph. *Vid.* Barlaam.

Iob patriarcha. *B.* 938-939 : 29[11].

Iohannes Baptista. *B.* 831 : 30[3]. *B.* 835-837 : 49[13]. *B.* 847 : 3c. *B.* 848 : 3d, 26c, 89d. *B.* 854 : 162d, IV H 10[15], IV H 11[13]. *B.* 858 : 63o. *B.* 859 : 3l, 26g. *B.* 861 : 29[57]. *B.* 862 : 39s. *B.* 867 : 3m, 89[22]. *Πάντα τὰ μεγάλα:* 30[10].

Iohannes m. in Aegypto. *Vid.* Cyrus.

Iohannes Calybita. *B.* 868 : 42[1].

Iohannes Chrysostomus. *B.* 875 : 1[3], 42[7], 61[11]. *B.* 877 : 23[8]. *B.* 878 : 63[15].

Iohannes Climacus *B.* 882 : 90, 91[1], XIII F 13.

Iohannes eleemosynarius ep. Alex. *B.* 888 : 70[11].

Iohannes messor in Calabria. *B.* 894 : II E 11[2].

Iohannes theologus ap. *B.* 921-922 : III B 25[2].

Ioseph sponsus B. M. V. *Vid.* Maria Deipara et Ioseph.

Ioseph hymnographus. *B.* 945-946 : II E 11[1], II E 15[4].

Ioseph m. *Vid.* Acepsimas.

Irene m. *Vid.* Anastasia.

Isidorus m. *Μωσέα δὴ τὸν θεόπτην:* 29[16].

Iulianus m. Anazarbi. *Ὁ μακάριος Ἰ. εὐγενῶν γονέων:* 29[23].

Iulitta m. Caesareae. *B.* 972 : 15[1], 19b, XIII H 2[1].

Iustina m. *Vid.* Cyprianus.

Laurentius m. Romae. *Μετὰ τὴν τελείωσιν:* 29[42].

Leo ep. Catanae. *B.* 981 : 63[17], II E 10[2]. *Ἀλλ' ὦ πατέρων ἄριστε:* 30[37], II E 15[2].

Leontius m. *Οὐεσπασιανοῦ τοῦ δυσσεβοῦς:* 26[6].

Lucas ev. *Θαυμασταὶ τῶν ἁγίων:* 162f.

Lucas ep. Asylorum in Calabria. *Ἄξιον εἶναι ἡγούμεθα:* 29[60].

Lucia v. m. Syracusis. *B.* 995 : 63[6]. *B.* 996 : 30[28], II E 9[1].

Macarius Aegyptius. *Ἐπειδή, ἔφησεν:* I D 4[2].

Maccabaei martyres. *B.* 1006 : 3s, 49[10]. *B.* 1007 : 32d, 43b.

Macrina soror S. Basilii. *B.* 1012 : 15b.

Mamas m. *B.* 1018 : 25[1]. *B.* 1020 : 19[a]. *B.* 1021 : 32[a], 92[g].
Marcellus Acoemetus. *B.* 1028 : 5[15]. *Ἔννοιά μοι πολλάκις :* 74[1].
Marcianus ep. Syracus. m. *B.* 1030 : II E 10[3].
Marcus evang. *Ἄρτι τοῦ παρακλήτου :* 29[7].
Mardarius m. *Vid.* Eustratius.
Maria Aegyptiaca. *B.* 1042 : 53[5].
Maria Deipara : 162[e]. *B.* 1047-1048 : 49[11], I E 10[15]. *B.* 1049 : 162[a]. *B.* 1053 : III B 25[4]. *B.* 1080 : 4[e]. *B.* 1082 : 4[c], I E 10[1]. *B.* 1097 : 3[r]. *B.* 1104 : I E 10[3]. *B.* 1109 : 3[i]. *B.* 1114 : 3[k], 89[21]. I E 10[14]. *B.* 1115 : 3[h], 26[t]. *B.* 1127 : 4[d], 15[k]. *B.* 1161 : IV H 10[14], IV H 11[12]. — Annuntiatio. *Ἀγαπητοί, βασιλικῶν μυστηρίων :* 2[b]. *Ἀεὶ ὅταν μνησθῶ :* I E 10[11]. *Μῆνα ἕκτον λέγει :* 162[b]. *Πάλιν χαρᾶς εὐαγγελία :* 2[a], 89[b], 92[d], I E 10[12]. *Σήμερον ἀγγελικῇ παρατάξει :* 29[1], 92[c], 92[e]. *Σήμερον ἡ Ἐκκλησία :* IV H 10[5], IV H 11[7], IV H 12[8]. — Purificatio. *Vid.* Iesus Christus, Hypapante.
Maria Deipara et Ioseph. *Ὥσπερ οἱ τὴν χρυσῖτιν :* 63[d], I E 10[4].
Marina m. *B.* 1167 : 77[6].
Marina v. Sicula. *B.* 1170 : 29[28], II E 15[7].
Martinianus erem. *B.* 1178-1179 : 27[8].
Martinus ep. Turon. *B.* 1181 : 30[18].
Martyres omnes : 162[e]. *B.* 1183 : 3[b]. *B.* 1185 : 64. *Μιᾷ τῶν ἡμερῶν :* 3[n].
Martyres XL Sebasteni. *B.* 1201 : 89[18]. *B.* 1202 : 27[11]. *B.* 1205 : 19[c], XIII H 2[2]. *Κατὰ τοὺς καιροὺς ἐκείνους βασιλεύοντος Λικινίου* (cf. *B.* 1201) : 92[1].
Martyres LX (al. LXIII) Hierosol. *B.* 1218 : 30[15].
Matthaeus ap. ev. *B.* 1226 : 28[14].
Matthias ap. *Vid.* Andreas et Matthias.
Maximus confessor. *B.* 1235 : 29[44].
Melania iunior. *B.* 1242 : 5[16].
Menas m. *B.* 1254 : 89[4]. *B.* 1256-1269 : 30[17].
Mercurius m. *B.* 1276 : 48[18], 69[8].
Michael archang. *B.* 1282 : 89[3]. *Οἱ μὲν αἰσθητοί :* IV H 12[2].
Michael, Gabriel, Raphael archangeli. *B.* 1285-1288 : 30[5], I E 10[17]. *Vid.* Angeli.
Modestus m. *Vid.* Vitus.
Natalia m. *Vid.* Adrianus.
Nectarius ep. CP. *Ἀρετὴν ἐπαινεῖν αἱρετόν :* 30[13].
Nicander, Gregorius, Petrus, Demetrius, Elisabeth anachoretae prope Messanam. *B.* 1329 : 30[9], II E 10[4], II E 15[3].
Nicephorus m. *B.* 1332 : 27[6].
Nicolaus ep. Myr. *B.* 1348 : 53[4], 63[5], 89[9-10]. *B.* 1349 : 53[2]. *B.* 1350 : 53[3]. *B.* 1362 : 63[4]. *Ἐν τοῖς καιροῖς τοῦ βασιλέως Κωνσταντίνου :* 4[8]. *Ὅτε πρὸς τὴν ἑαυτοῦ θείαν αὐλήν :* 162[c], IV H 12[7]. *Σκῆπτρα διῴθύνοντος :* 30[26].
Niphon ep. Constantianae. Vita plenior : 60. *Ὁ μακάριος καὶ δοῦλος τοῦ Θεοῦ :* 78.
Onuphrius anachoreta. *B.* 1382 : IV H 10[7], IV H 11[11].
Orestes m. *Vid.* Eustratius.
Orthodoxiae festum. *B.* 1394 : IV H 10[3], IV H 11[6].
Paisius anachoreta. *B.* 1402-1403 : I D 4[1].
Pancratius ep. Tauromenii m. *B.* 1410 : 53[1], II E 8[1], II E 8[7]. *B.* 1411 : 3[2], 26[4], II E 8[2], II E 8[3]. *B.* 1412 : IV H 10[8], IV H 11[14].
Panteleemon m. *B.* 1416 : 3[7]. *B.* 1417 : IV H 10[9], IV H 12[5]. *Βασιλεύοντος τοῦ ἀσεβεστάτου :* 3[6], 26[5].
Parasceve m. *B.* 1420 : 29[36].

Parthenius ep. *B.* 1423 : 27[2].
Patres Nicaeni. *B.* 1431 : 92[3].
Patriarchae et prophetae. *Ἡ ποδηγοῦσα πίστις :* 63[c]. *Vid.* Prophetae.
Paulus ap. *B.* 1453-1456 cet. : 104[a]. *B.* 1458 : 104[b]. *B.* 1463 : 9, 10. *Χρὴ πάντα χριστιανόν :* 133. *Vid.* Petrus et Paulus.
Paulus erem. *B.* 1467 : 42[2].
Pegasius m. *Vid.* Acindynus.
Pelagia paenitens. *B.* 1479 : 49[a].
Petrus ap. Negatio : 162[h]. — *Vid.* Clemens p. m.
Petrus et Paulus apostoli. *B.* 1490 : 77[11]. *B.* 1493 : I E 10[16]. *B.* 1497 : 3[4], 26[3], 89[20]. *B.* 1498 : 162[h], IV H 12[4].
Petrus anachoreta Messanensis. *Vid.* Nicander.
Phantinus asceta Tauriani. *B.* 1508 : 29[33]. *B.* 1509 : 29[34].
Philadelphius m. *Vid.* Alphius.
Philaretus iunior mon. in Calabria. *B.* 1513 : 29[2], II E 11[3].
Philemon, Apollonius et soc. mm. *B.* 1514 : 15[a], 35[b], 42[a].
Philippus ap. *B.* 1525-1526 : 30[19]. *Οὐ μόνον περιπολοῦντες :* IV H 10[11], IV H 11[4].
Philippus presb. Argyrii. *B.* 1531 : II E 9[2].
Phocas m. *B.* 1539-1540 : 25[17], 31[18].
Photina Samaritana et socii mm. *Νέρωνος τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως :* 29[54].
Plato m. *B.* 1551-1552 : 48[12], 69[2].
Pontifices : 162[e].
Procopius m. Caesareae. *B.* 1582 : IV H 10[6], IV H 11[10].
Prophetae : 162[e]. *B.* 1588 : 63[3]. *Vid.* Patriarchae.
Quadraginta mm. Sebasteni. *Vid.* Martyres XL.
Raphael archang. *Vid.* Michael.
Sabas mon. in Palaest. *B.* 1609 : 37[2].
Samonas m. *Vid.* Gurias.
Senator, Viator, Cassiodorus et Dominata mm. *B.* 1623 : 29[26].
Silvester p. *B.* 1628-1630 : 87[2]. *B.* 1631-1632 : 63[13].
Spyridon ep. Trimithuntis. *B.* 1647 : 2 Qq D 23.
Stephanus protomartyr. *B.* 1650 : 63[10]. *B.* 1654 : 15[5], 30[30], 77[1]. *B.* 1656 : 5[13]. *B.* 1657 : 63[11]. *Ἐν ἡμέραις Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου :* 63[9].
Stephanus iunior m. CP. *B.* 1667 : 48[21], 69[11].
Symeon senex Hierosol. *Μόνος ἐν ἀνθρώποις :* 63[r]. *Vid.* Iesus Chr., Circumcisio et Hypapante.
Symeon stylita. *B.* 1686-1687 : 11, 31[1], 46[3], 79, 97.
Synaxarium : 76, 103.
Theodora imperatrix. *B.* 1734 : 2 Qq F 147.
Theodorus m. *B.* 1752 : 27[3]. *B.* 1760 : 15[e]. *B.* 1763 : 27[9].
Theodorus Studita. *B.* 1756 : 83[1]. *B.* 1758 : 83[2]. *B.* 1759 : 17, 83[a].
Thomas ap. *B.* 1833-1834 : 30[12]. *B.* 1839 : 89[c], 92[h].
Timotheus ap. *B.* 1847 : 63[14].
Viator m. *Vid.* Senator.
Visio Anastasiae. *B.* 1868 : III B 25[1].
Visiones Danielis. *Vid.* Daniel.
Vitus, Modestus et Crescentia mm. *B.* 1876 : 29[22], II E 8[6].
Zacharias. *Vid.* Iohannes Baptista *B.* 831 et 847.

UN CALENDRIER FRANCO-HISPANIQUE DE LA FIN DU XII^e SIÈCLE

Dans son article sur *Rainaud l'ermite et Ives de Chartres : un épisode de la crise du cénobitisme au XI^e-XII^e siècle* [1], Dom Germain Morin décrivit sommairement le manuscrit F 105 Sup. de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, « curieux recueil écrit vers la fin du XII^e siècle au monastère clunisien d'Oña ». Il signalait comme particulièrement digne d'attention un calendrier, qui « montre un singulier mélange de fêtes espagnoles et gallicanes, ces dernières pour la plupart clunisiennes ». Le savant bénédictin ajoutait que le calendrier d'Oña méritait de prendre place à côté de ceux commentés par Dom Férotin dans son édition du *Liber Ordinum* de Silos.

Notre contribution n'a pas d'autre but que de réaliser ce souhait.

Que le calendrier provienne d'Oña, c'est ce qu'indiquent les trois commémoraisons du 28 mars : *Translatio S. Enneconis abbatis*, du 1^er juin : *Enneconis abbatis*, et du 8 juin : *Octaba sancti Enneconis*. Dom Morin est d'avis que le texte a été transcrit à la fin du XII^e siècle. L'écriture, la présence ou l'absence de quelques commémoraisons l'ont conduit à cette conclusion. Sur un point toutefois, la note de Dom Morin doit être amendée. Il regarde les mentions de S. Dominique de Silos († 1073) et de la translation de S. Isidore (1062) comme étant les fêtes les plus récentes ; la notice de S. Thomas de Cantorbéry, canonisé en 1173, aurait été ajoutée par une main postérieure. D'après la photographie que nous possédons, les mots *Thome martyris* sont bien de la même main que l'ensemble du calendrier. Nous sommes amené à croire que le texte

[1] *Revue bénédictine*, t. XL (1928), p. 100-101. — Le manuscrit F 105 Sup. comprend une série d'œuvres patristiques. Nous remercions Mgr A. Saba et M. A. Paredi, docteurs de l'Ambrosienne, de nous avoir aimablement fourni des renseignements sur ce codex, qui n'a jamais été décrit en détail.

fut transcrit après 1173. Par ailleurs, les fêtes de S. François d'Assise, canonisé en 1228, de S. Dominique de Guzman, canonisé en 1234, de S. Antoine de Padoue, canonisé en 1232, ne figuraient pas dans la transcription primitive et ont été ajoutées plus tard. C'est donc entre 1173 et 1228 qu'a été compilé le calendrier. D'après l'aspect paléographique du manuscrit, il est assez délicat de trancher s'il appartient au dernier quart du XII^e ou au début du XIII^e siècle.

Parmi les fêtes marquées au calendrier, nous exclurons de notre commentaire celles qui à partir du IX^e siècle se retrouvent dans tous les sacramentaires, missels et bréviaires. Ce fonds, appelé par le chanoine Leroquais « le commun dénominateur » [1], n'a pas à retenir ici notre attention.

En dehors de là, nous pouvons distinguer plusieurs groupes de fêtes.

Le groupe de beaucoup le plus nombreux (environ soixante-dix mentions) est constitué par les saints de la Gaule. Certes, ils appartiennent à toute l'aire de ce pays, mais quelques indices nous orientent vers Cluny : 11 mai, S. Maïeul ; 22 juin, S^te Consortia, dont le culte a été principalement répandu par Cluny ; 5 septembre, sous la mention : *Marcelli papae, confessoris*, il faut reconnaître l'anniversaire de la translation des reliques de S. Marcel à l'abbaye de Cluny. Une fois notre attention attirée vers ce foyer si intense de vie religieuse aux XI^e et XII^e siècles, nous remarquons qu'un très grand nombre de saints proviennent de la Bourgogne et du centre de la Gaule. Ensuite, la région du Midi est particulièrement bien représentée. Ce qui ne nous étonnera pas, si nous songeons aux relations étroites qui unissaient le nord de l'Espagne au midi de la France. De plus, les Clunisiens, en descendant vers la péninsule ibérique, traversaient le Languedoc, la Gascogne et dans ces voyages apprenaient à connaître les saints qui y étaient particulièrement honorés.

Notre calendrier constitue, par conséquent, un excellent témoin de l'influence et de la pénétration des moines de Cluny dans les abbayes du nord de la péninsule. Le jour où on fera une étude d'ensemble de cette infiltration des Clunisiens en Espagne [2], il ne fau-

[1] *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I (Paris, 1934), p. CXXX.

[2] Récemment, M. Defourneaux a retracé l'influence du clergé français en Espagne aux XI^e et XII^e siècles : *Les Français en Espagne aux XI^e et XII^e siècles* (Paris, 1949), p. 17-54.

dra pas omettre de recueillir les indices qui montrent que les moines apportèrent avec eux non seulement une nouvelle liturgie, mais aussi un notable enrichissement du sanctoral.

Si nous possédions des vestiges plus importants de la bibliothèque d'Oña [1], sans doute trouverions-nous un légendier qui contiendrait les Vies des saints gallicans mentionnés dans le calendrier. Le codex F 170 de l'Académie d'histoire de Madrid [2], qui provient de San Millán de la Cogolla, peut, en partie, suppléer à cette lacune. C'est un recueil du XII^e siècle, où sont transcrites les leçons de l'office. Le sanctoral est particulièrement bien fourni. Outre des saints abbés de Cluny, tels que S. Odilon et S. Maïeul, figurent de nombreux autres saints de France : Jean de Réomé, Germain d'Auxerre, Taurin d'Évreux, Philibert, Marcel de Chalon, Léger d'Autun, Gérauld d'Aurillac, Lautein de Silèze (Jura), Quentin, Martial de Limoges, Gilles.

Cette pacifique invasion d'hagiographie française menaçait presque d'éclipser les saints du terroir. Le groupe espagnol compte environ une quarantaine de notices [3]. Si nous le comparons au contenu des calendriers mozarabes, il est à peu près semblable ; légèrement réduit cependant. Il est probable que le compilateur s'est servi d'un calendrier mozarabe, auquel il aura ajouté de nom-

[1] En tête de sa *Colección diplomatica de San Salvador de Oña, 822-1284* (Madrid, 1950), Juan del Alamo a donné un bref aperçu de l'histoire de cette abbaye.

[2] C. Pérez Pastor, *Indice por titulos de los códices procedentes de los monasterios de San Millán de la Cogolla y San Pedro de Cardeña, existentes en la Bibliotheca de la Real Academia de la Historia*, dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. LIII (Madrid, 1908), p. 475-476. Le manuscrit n'est que sommairement décrit par Pérez Pastor ; nous avons mis à profit une analyse faite sur place il y a plus de vingt ans et restée inédite.

[3] Pour l'étude de ces notices, nous nous sommes surtout servi de : M. Férotin, *Le Liber Ordinum* (Paris, 1904), p. 450-495 ; M. Alamo, *Les calendriers mozarabes d'après Dom Férotin. Additions et corrections*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXIX (1943), p. 100-131 ; J. Vives et A. Fábrega, *Calendarios hispanicos anteriores al siglo XII*, dans *Hispania sacra*, t. II (1949), pp. 119-146, 339-380 ; t. III (1950), p. 145-161. Nous n'avons pas banni le mot *mozarabe*, bien qu'il prête à des critiques (cf. L. Brou, « *Mozarabe* » *ou* « *Hispanique* », dans *Ephemerides liturgicae*, t. LXIII, 1949, p. 66-70). A ceux qui s'intéressent à la liturgie mozarabe et plus spécialement aux calendriers, signalons L. Brou, *Bulletin de liturgie mozarabe*, dans *Hispania sacra*, t. II (1949), p. 459-484. Dans ses *Kalendarien von St. Gallen, Untersuchungen* (Beuron, 1951), p. XII-XX (= *Texte und Arbeiten*, Heft 37), le P. E. Munding a donné une riche bibliographie relative aux calendriers.

breux saints d'au-delà des Pyrénées. Nous constatons en effet que non seulement notre texte comprend les mêmes saints hispaniques qui sont énumérés dans les monuments mozarabes, mais que plusieurs saints orientaux, dont le culte n'était pas particulièrement répandu en Occident, et aussi plusieurs saints du midi de la France, se retrouvent de part et d'autre.

Le calendrier d'Oña est apparenté d'une manière spéciale aux deux calendriers de Silos[1], abbaye voisine d'Oña, ainsi qu'au grand légendier wisigothique conservé maintenant à la Bibliothèque nationale de Paris [2] et qui provient de Silos. Les 89 passions que comporte celui-ci sont consacrées à des saints dont les noms se retrouvent tous dans notre calendrier.

Nous ne relevons dans notre texte que trois anniversaires de martyrs de la persécution arabe : Pélage (26 juin) ; Adolphe et Jean (27 septembre) ; Nunilo et Alodia (21 octobre) [3]. Ce petit nombre tend à prouver deux choses : 1° Le compilateur n'a pas suivi Usuard pour établir la liste des fêtes du sanctoral. On sait en effet qu'en 858, lors de son voyage à Cordoue, Usuard recueillit des matériaux qu'il mit en œuvre dans son martyrologe [4]. S'inspirant des écrits de S. Euloge de Cordoue († 859), il inséra environ la moitié de la trentaine de notices biographiques qui se lisent dans les ouvrages du saint. 2° Le silence des calendriers mozarabes et du nôtre montre que les anniversaires des martyrs de la persécution musulmane n'avaient pas reçu les honneurs d'une commémoraison liturgique et que, sans Usuard, ils n'auraient sans doute pas pénétré dans les martyrologes du moyen âge.

[1] A savoir les manuscrits E et F de Dom M. Férotin (l. c.), P[1] et P[2] de Vives et Fábrega (op. c., p. 349).

[2] *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 476-487. Nous n'avons pas voulu instituer une comparaison détaillée avec les passionnaires wisigothiques et nous nous sommes contenté d'un exemplaire particulièrement intéressant, à l'étude duquel nous espérons revenir bientôt, car il contient des recensions de Passions qui n'ont guère été examinées jusqu'ici. Parfois, pour préciser quelques dates, nous avons eu recours au Passionnaire de Cardeña (cf. *Anal. Boll.*, t. LV, 1937, p. 271-272). Il y aurait aussi intérêt à comparer notre texte avec le martyrologe lyonnais analysé par H. Quentin (*Les martyrologes historiques*, p. 131-221), car tant pour les saints espagnols que pour les saints français les commémoraisons identiques sont nombreuses.

[3] Les calendriers mozarabes n'avaient également mentionné que quelques martyrs de Cordoue.

[4] B. de Gaiffier, *Les notices hispaniques dans le martyrologe d' Usuard*, dans *Anal. Boll.*, t. LV (1937), p. 268-283.

Il nous resterait à dire un mot du groupe de saints orientaux, mais, ainsi que nous le notions plus haut, notre texte mentionne, à peu de chose près, les mêmes saints que les calendriers hispaniques. Dès lors, il est plus indiqué de réserver cette question à une étude générale qui embrasserait les documents de l'ancienne liturgie d'Espagne. Cette étude, d'ailleurs, a déjà tenté un orientaliste distingué, A. Baumstark [1]. On verra dans notre commentaire que nous avons eu recours à son savant mémoire, qui est parfois un peu décevant ; l'érudition de l'auteur lui permet d'accumuler les références, mais la lumière n'en jaillit pas nécessairement.

Voici comment a été conçue l'annotation du calendrier. Ainsi que nous l'avons dit, nous ne parlerons pas des saints qui appartiennent au fonds commun de la liturgie occidentale. Pour les saints espagnols et les saints orientaux, nous avons principalement veillé à montrer la concordance de notre texte avec les documents wisigothiques et à souligner éventuellement les discordances. Enfin, dans la série des saints de la Gaule, nous nous sommes contenté le plus souvent d'identifier le personnage et de renvoyer aux récents commentaires du martyrologe hiéronymien et du martyrologe romain [2]. La présence d'un nom dans la première compilation dispense de chercher ailleurs une source, puisque c'est de ce fonds primitif que dérivent les recueils postérieurs. Quant au commentaire du martyrologe romain, il indique en général sommairement l'évolution de la notice depuis sa première apparition jusqu'au XVI^e siècle.

Outre les travaux de Dom Férotin, nous avons consulté le tome III du *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Bibliothecae nationalis Parisiensis* [3], où se trouve la table générale des calendriers et bréviaires de la Bibliothèque nationale (p. 605-733), ainsi que les volumes du chanoine Leroquais consacrés aux sacramentaires [4] et aux bréviaires [5].

[1] *Orientalisches in altspanischer Liturgie*, dans *Oriens christianus*, 3^e série, t. X (1935), p. 1-37.

[2] *Act. SS.*, Nov. t. II, 2 (1931) et Propylée de Décembre (1940).

[3] Bruxelles, 1893.

[4] *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France* (Paris, 1924).

[5] *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France* (Paris, 1934).

Le lecteur qui aura la patience de parcourir ces notes, forcément arides, remarquera que le calendrier d'Oña ne constitue pas seulement un témoin curieux des traditions hagiographiques où se mêlent des éléments hispaniques et français, mais présente de précieuses mentions de culte. Signalons, par exemple, le 12 janvier : S. Victorien ; 28 mars : translation de S. Iñigo ; 16 avril : S. Fructueux de Braga, S. Turibius ; 12 mai : SS. Victor et Basile ; 22 mai : S. Lucien ; 20 juin : S^te^ Florence ; 22 juin, S^te^ Consorcia ; 25 juin, S. Amand ; 24 juillet : S^te^ Sigolène ; 9 août : S. Martin de Brive ; 25 août : S. Aredius ; 2 novembre : S. Lautein ; 11 décembre : S. Masona ; 15 décembre : S. Urbez.

On constatera également que notre calendrier, comme les autres monuments de la liturgie hispanique, pose un problème : pourquoi tant de dates de culte sont-elles différentes du reste de la tradition ? Qu'il suffise d'attirer l'attention sur les cas suivants : 18 janvier, S. Sulpice ; 27 janvier, S. Paul de Thèbes ; 7 février, S^te^ Dorothée ; 12 février, SS. Timothée et Maura ; 1^er^ mars, S. Nicéphore ; 3 avril, S^te^ Théodosie ; 9 avril, Marie l'Égyptienne ; 16 juin, SS. Adrien et Nathalie ; 28 juin, S^te^ Julienne de Nicomédie ; 7 août, S. Mammès ; 29 août, S^te^ Sophie et ses compagnes ; 18 septembre, SS. Cyprien et Justine.

L'historien qui tâchera de résoudre ce problème sera sans doute amené, comme l'avait esquissé M. Baumstark, à confronter l'Occident et l'Orient [1].

[1] Pendant l'impression de cet article, nous recevons la thèse manuscrite présentée en 1950 par M. l'abbé A. Fábrega Grau à l'Université grégorienne : *El pasionario hispanico*. Pour l'étude des passionnaires hispaniques, elle offre un premier essai de synthèse qui rendra de grands services.

LE CALENDRIER D'OÑA

DU MANUSCRIT AMBROSIEN F 105 SUP. [1]

Prima dat undecimam ianus pede septima sextam [2].
Mensis iste habet dies XXXI, luna XXX.

1. Kal. ian. Circumcisio Domini. *Dies egiptiacus.*
2. IIII non. Octab. sancti Stephani.
3. III non. Octab. sancti Iohannis apostoli. Genofefe [3] virg.
4. II non. Octab. sanctorum Innocentium.
5. non. Vigilia Epiphanie. Symeonis [4] conf.
6. VIII id. Epiphania Domini.
7. VII id. Iuliani et Basilisse [5] et comitum martyrum. *Claves Septuagesime* [6].

[1] Nous n'avons pas cru devoir reproduire le nombre d'or, les lettres dominicales, ni les clefs des fêtes mobiles, qui auraient chargé inutilement le texte. Nous avons ajouté pour la facilité du lecteur le quantième du mois d'après l'usage actuel.

[2] On sait que les calendriers latins du moyen âge inscrivaient en tête de chaque mois un vers latin qui indiquait les « jours égyptiens ». Cf. H. GROTEFEND, *Zeitrechnung des Deutschen Mittelalters und der Neuzeit*, t. I (Hanovre, 1891), p. 36-37 ; L. THORNDIKE, *A History of Magic and Experimental Science*, t. I (1923), pp. 685-689, 695-696 ; R. STEELE, « *Dies Aegyptiaci* », dans *Proceedings of the Royal Society of Medicine*, t. XIII, Suppl. (1919), p. 108-121. La série de notre calendrier, qui est assez rare, a ceci de caractéristique : en un seul vers sont signalés les jours et les heures néfastes. Elle a été étudiée par J. LOISELEUR, *Les jours égyptiens, leurs variations dans les calendriers du moyen-âge*, dans *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. XXXIII (1872), p. 248-249.

[3] Ste Geneviève, patronne de Paris, morte en 512 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 23-24 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 4-5).

[4] Le martyrologe hiéronymien annonce au 5 janvier le prophète Syméon et Syméon Stylite (*Comm. martyr. hieron.*, p. 26-27). C'est ce dernier qu'il faut reconnaître dans notre notice : *Symeonis confessoris.* Notons que le martyrologe hiéronymien mentionne une seconde fois le saint stylite au 27 juillet. D'après le P. Delehaye, c'est l'anniversaire du jour où le décès fut connu, la mort du saint remontant au 24 juillet 459 (ibid., p. 398). Quelques calendriers mozarabes, dont aucun ne signale le prophète ou le stylite au début de janvier, commémorent le saint stylite au 29 ou au 30 juillet (FÉROTIN, *Le Liber Ordinum*, p. 472-473).

[5] Le culte des SS. Julien et Basilisse est à la fois très ancien et très répandu en Espagne (cf. *Anal. Boll.*, t. LXIII, 1945, p. 48-49 ; t. LXV, 1947, p. 173-174 ; t. LXVI, 1948, p. 303). Le jour consacré à la fête des deux martyrs est assez variable.

[6] Cf. H. GROTEFEND, t. c., p. 25. Pour les indications de comput qui se

8. VI id. Iuliani, Luciani et Maximi[1] mart.
9. V id. Quadraginta[2] mar.
10. IIII id.
11. III id. *Nox habet horas xvi, dies viii.*
12. II id. Victoriani abbatis[3] conf. *Eductio Iesu ex Egypto*[4].
13. id. Octab. Epiphanie Domini. Ilarii et Remigii[5] ep. conf.

rencontreront dans la suite, nous nous contentons de renvoyer une fois pour toutes à ce manuel.

[1] SS. Lucien, Maximien et Julien de Beauvais (*Comm. martyr. hieron.*, p. 31-32 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 11-12). En général, Lucien est cité le premier. Le second nom a été maltraité par les copistes du martyrologe hiéronymien : *Marianus, Messianus, Maximianus, Marcianus, Maxiamus.*

[2] Il y a en Occident une grande variété dans la fixation de la fête des quarante martyrs. Le martyrologe hiéronymien la place au *VII id. mart.* (9 mars), la Passion *BHL.* 7539 au *II id. mart.* (14 mars), Adon au *V id. mart.* (11 mars), les calendriers mozarabes, ainsi que le nôtre, au 9 janvier. La traduction latine du *sermo S. Basilii magni* (*BHL.* 7541) qui est transcrite dans le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 477) porte le lemma : *Passio sanctorum martyrum quadraginta... qui passi sunt sub Marcello duce, die VI idus ianuarias* (8 janvier). A la fin de cette Passion, on lit : *Passi sunt vero omnes sancti martyres Dei sub Marcello duce, die quinta feria, hora septima, quinto idus ianuarias...* (ibid.). Il y a lieu de noter que le martyrologe hiéronymien inscrit au 13 janvier un groupe de quarante martyrs sur la voie Labicane (*Comm. martyr. hieron.*, p. 38-39). A ce sujet, le P. Delehaye écrit : « Martyres XL Sebastenos illos esse, qui toto orbe die 9 martii coluntur, quorumque reliquiae multa per loca dispertitae sunt, nostra est coniectura » (l. c.). Les monuments mozarabes semblent avoir échappé au P. Delehaye.

[3] Dom Férotin n'avait rencontré ce saint que dans le fragment du calendrier mozarabe publié en 1595 par Francisco de Pisa (op. c., p. 494). S. Victorien, mort le 12 janvier 561 (ou 558), est le fondateur du monastère de San Victorian ou Asan, dans l'ancien diocèse de Huesca (diocèse actuel de Barbastro), au sujet duquel il faut consulter la notice de Dom A. Lambert dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. IV, col. 867-870. Dans les bréviaires, c'est également le 12 janvier que sa fête est annoncée (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 609 ; V. Leroquais, *Bréviaires*, t. V, p. 328). De l'ancienne bibliothèque de Asan, il ne reste que peu de chose. Cf. *Revista de Archivos, bibliotecas y museos*, t. LV (1949), p. 57.

[4] D'après quelques manuscrits du martyrologe hiéronymien, cette fête est célébrée le 7 ou le 8 janvier (*Comm. martyr. hieron.*, p. 29-32 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 9), parfois le 11 (cf. L. Gougaud, *Sur trois anciennes fêtes de Notre-Seigneur*, dans *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, t. IV, 1914, p. 208-210 ; E. Munding, op. c., p. 25-26).

[5] S. Hilaire de Poitiers, mort en 364 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 38-39 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 18-19). Le 13 ou le 15 janvier est commémorée la

14. XVIIII kal. feb. Felicis [1] presb. conf.
15. XVIII kal. Mauri [2] abb. conf.
16. XVII kal. Marcelli pap. et mar. Fursei [3] conf.
17. XVI kal. Antonii mon. conf. Speusipi, Eleusipi, Meleasipi [4] mar.
18. XV kal. Prisce virg. et mar. Sulpicii [5] ep. conf. *Sol in aquario. Primum septuagesime.*
19. XIIII kal. Marii, Marthe, Audifax et Abacuc mar.
20. XIII kal. Sebastiani, Fabiani et comitum mar.
21. XII kal. Agnetis virg. et mar. Fructuosi ep. et Augurii et Eulogii [6] mar.
22. XI kal. Vincentii mar.
23. X kal. Ildefonsi [7] ep. conf. Macharii [8] et Emerentiane virg. et mar.
24. VIIII kal. Babile [9] et trium puerorum mar.

depositio de S. Remy de Reims (ibid.), tandis que la fête du 1er octobre rappelle sa translation.

[1] S. Félix de Nole, martyr, qui est ici qualifié de confesseur suivant une tradition qui remonte au VIe siècle (*Comm. martyr. hieron.*, p. 40 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 20-21).

[2] S. Maur, abbé, disciple de S. Benoît (*Comm. martyr. rom.*, p. 22).

[3] S. Fursy, abbé de Lagny, mort entre 641 et 652 (*Comm. martyr. rom.*, p. 23-24).

[4] Les martyrs de Langres : *martyres tergemini* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 44-45 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 25).

[5] S. Sulpice, évêque de Bourges, mort en 646. Au martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 44-45) et au martyrologe romain (*Comm. martyr. rom.*, p. 25), il est commémoré le 17 janvier. Notre texte, ainsi que quelques calendriers mozarabes (Férotin, op. c., pp. 452-453, 495), l'inscrivent au 18, date exceptionnelle dans les livres liturgiques (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 611 ; Leroquais, *Bréviaires*, t. V, p. 303-304).

[6] Les trois martyrs de Tarragone, dont le culte est attesté par les monuments les plus anciens (*Comm. martyr. hieron.*, p. 52-53 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 29-30).

[7] S. Hildephonse, évêque de Tolède, mort le 23 janvier 667 (*Comm. martyr. rom.*, p. 32-33 ; Férotin, op. c., p. 452-453).

[8] S. Macaire, prêtre d'Antioche, martyr en même temps qu'Eugène, sous l'empereur Julien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 57-58). Leur fête est annoncée le 20 décembre dans le martyrologe romain (*Comm. martyr. rom.*, p. 594).

[9] D'accord avec le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 59-60 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 33-34), tous les calendriers mozarabes signalent ces martyrs le 24 janvier. Leur culte en Espagne est aussi attesté par une inscription (J. Vives, *Inscripciones cristianas de la España romana y*

25. VIII kal. Conversio sancti Pauli ap. Preiecti [1] mar. *Dies egiptiacus.*
26. VII kal. Policarpi ep. et mar.
27. VI kal. Pauli [2] primi heremite.
28. V kal. Agnetis secundo. Tirsi [3] et comitum mar. *Claves quadrag.*
29. IIII kal. Iohannis [4] ep. conf.
30. III kal.
31. II kal.

visigoda, n° 307, p. 102-104). Baumstark fait remarquer que la tradition hispanique concorde avec celle d'anciens martyrologes orientaux (op. c., p. 24).

[1] Quelques manuscrits du martyrologe hiéronymien annoncent S. Prix, évêque de Clermont, en Auvergne, mort en 676 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 61-62 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 34-35).

[2] S. Paul de Thèbes. Comme le remarque le P. H. Delehaye (*Comm. martyr. rom.*, p. 22), la Vie de S. Paul (*BHL.* 6596) n'indique pas le jour de sa mort. Les Grecs le commémorent le 15 janvier, parfois le 5 ; d'anciens calendriers, Bède, Adon, Usuard le mentionnent le 10 janvier. La précision de la mention *Pauli primi heremite* ne permet guère de penser que le scribe ait confondu S^te^ Paule, qui est fêtée le 26 janvier et parfois le 27 (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 613-614), avec S. Paul, ermite.

[3] Si dans le martyrologe hiéronymien les SS. Thyrse, Leucius et Callinicus apparaissent à de nombreuses dates (15, 18, 20, 25, 27, 31 janvier ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 65), les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., pp. 452-453, 494-495), le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 478 : *qui passi sunt apud Nicomediam civitatem, sub die quinto kalendas februarias*) et le martyrologe lyonnais (H. Quentin, op. c., p. 191-192) sont d'accord avec notre texte pour les inscrire au 28 janvier. L'hypothèse laborieusement échafaudée par A. Baumstark (op. c., p. 25-26) pour expliquer la date du 28 janvier avait été réfutée à l'avance par le P. H. Delehaye (*Synax. Eccl. CP.*, col. 982). Au sujet du culte de S. Thyrse en Espagne, voir Férotin (l. c.). Le savant bénédictin s'est toutefois trompé quand il a écrit : « Au VI^e^ siècle on voyait à Merida une basilique dédiée à saint Thyrse » (p. 453). Les *Vitae Patrum Emeritensium*, auxquelles il renvoie, ne renferment aucune allusion à une église dédiée à S. Thyrse.

[4] A première vue, on pourrait croire qu'il faut identifier ce saint avec S. Jean Chrysostome : toutefois, il y a lieu de remarquer d'abord que le grand orateur est commémoré le 27 janvier et non le 29, et en outre que le 28 janvier rappelle deux confesseurs homonymes, Jean l'Aumônier et Jean de Réomé (cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 614 ; Leroquais, *Bréviaires*, t. V, pp. 149, 151). Ce dernier, ayant été abbé et non évêque, ne devrait peut-être pas être retenu, si nous ne constations que dans le Lectionnaire de San Millán (cf. plus haut, p. 284), entre la fête de S. Vincent et celle de S^te^ Agathe, est transcrit un résumé de la Vie de S. Jean de Réomé : *In natale sancti Iohannis confessoris.*

Februs octavam quarta pede tertia denam.
Mensis iste habet dies XXVIII, luna XXVIIII.

1.	Kal. feb.	Brigide [1] virg.
2.	IIII non.	Purificatio sancte Marie [2].
3.	III non.	Blasii ep. et mar.
4.	II non.	*Dies egiptiacus.*
5.	non.	Agathe virg. et mar.
6.	VIII id.	Vedasti [3] et Amandi [4] ep. conf.
7.	VII	Dorothee [5] virg. et mar. *Primus terminus quadrages., veris initium.*
8.	VI id.	*Primum quadrag., occasus pliadum.*
9.	V id.	Scolastice virg.
10.	IIII id.	*Nox habet horas xiiii, dies x.*
11.	III id.	
12.	II id.	Eulalie [6] virg. et mart. Timothei et Maure [7] mar.

[1] S^te^ Brigide de Kildare, morte vers 525. Elle est mentionnée dans plusieurs manuscrits du martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 71-72 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 44-45).

[2] Dom Férotin signale qu'un seul calendrier mozarabe, celui du *Liber Ordinum* (op. c., pp. XXXI, 454), contient l'annonce de cette fête et que c'est par la France qu'elle a été introduite en Espagne. Notre calendrier corrobore cette remarque.

[3] S. Vaast, évêque d'Arras, mort en 540. Mentionné dans quelques manuscrits de l'Hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 79-80 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 51).

[4] S. Amand, évêque de Maastricht (mort en 676 ou 679). Mentionné dans quelques manuscrits de l'Hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 79-80 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 51). S. Vaast et S. Amand sont souvent unis dans la même notice ; le martyrologe romain a maintenu cette tradition.

[5] Les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 454-455) et le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 478 : *apud Caesaream civitatem sub Sabricio praeside, die septimo idus februarias*), ainsi que le nôtre, annoncent S^te^ Dorothée le 7 février, tandis que la date traditionnelle est le jour précédent (*Comm. martyr. hieron.*, p. 79 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 51).

[6] Comme la plupart des calendriers mozarabes, le nôtre annonce S^te^ Eulalie au 12 février et au 10 décembre.

[7] Les synaxaires grecs et la Passion *BHG.* 1849 célèbrent les deux saints soit le 3 mai (*Comm. martyr. rom.*, p. 170), soit le 9 ou le 10 novembre (*Act. SS.*, Nov. t. IV, pp. 10, 315 ; *Anal. Boll.*, t. XL, p. 88). Leur culte, si nous exceptons l'Espagne, n'est guère répandu en Occident. Par l'initiative de Baronius, qui les a introduits dans le martyrologe romain, au 3 mai, ils y ont

13. id.
14. XVI kal. mart. Valentini mar. *Ultimus terminus septuages.*
15. XV kal. *Sol in pisces. Diabolus a Domino recessit* [1].
16. XIIII kal.
17. XIII kal.
18. XII kal.
19. XI kal.
20. X kal.
21. VIIII kal. *Ultimum septuagesime. Ver oritur.*
22. VIII kal. Kathedra sancti Petri.
23. VII kal.
24. VI kal. Mathie apostoli. *Locus bissexti.*
25. V kal.
26. IIII kal. *Dies egiptiacus.*
27. III kal.
28. II kal.

Mars prima primam finalis quarta secundam.
Mensis iste habet dies XXXI, luna XXX.

1. Kal. mart. Albini [2] ep. Nicefori mar. [3]
2. VI non. *Fallit epacta XI anno.*

pénétré au XVI[e] siècle. Le passionnaire de Silos (cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 478-479) contient la Passion latine avec l'indication : *qui passi sunt sub Adriano praeside die II idus februarias*, date qui se retrouve dans quelques calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 454-455) et ici.

[1] Le premier dimanche de carême s'appelait parfois : *Dominica « Diabolus recessit »*, parce qu'on y lisait l'évangile de la tentation au désert. Peu à peu, cette mention fut inscrite au 15 février dans les livres litguriques (cf. L. GOUGAUD, op. c., p. 209).

[2] S. Aubin, évêque d'Angers, mort vers 550. Mentionné dans l'Hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 120-121 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 81-82).

[3] Nicéphore, martyr d'Alexandrie, est cité plusieurs fois dans le martyrologe hiéronymien (24, 28 février ; 1, 3 et 6 mars ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 120). La date du 1[er] mars est attestée par les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 456-457) et le passionnaire de Silos, où on lit : ... *beatissimi martyris Nicephori, qui passus est in partibus Orientis die kalendas martias* (*BHL.* 6085 ; cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 479). Un manuscrit (Paris, Bibl. Nat., lat. n° 5324 ; cf. *Catal. Lat. Paris*, t. II, p. 237) porte la mention : *Passio sancti Nicephori martyris, quae colitur XV kalendas maias* (17 avril). Les Grecs célèbrent ce martyr le 9 février (*Comm. martyr. rom.*, p. 55-56 ; *BHG.* 1331-1334). Signalons toutefois que le Synaxaire annonce, au 1[er] mars : *καὶ τῶν ἁγίων μαρτύρων Χαρησίου, Νικηφόρου καὶ Ἀγαπίου* (*Synax. Eccl. CP.*, col. 500).

3. v non. Emetherii et Celidonii [1] mar.
4. iiii non.
5. iii non. *Septimus embolismus XIX anno.*
6. ii non. Iuliani [2] ep. conf. *Tercius embolismus VIII anno.*
7. non. Perpetue et Felicitatis virg. et mar.
8. viii id.
9. vii id. *Prima incensio lune Paschalis.*
10. vi id. *Nox habet horas xii, dies xii.*
11. v id. *Claves termini Pasche.*
12. iiii id. Gregorii pap. conf.
13. iii id. Leandri [3] ep. conf.
14. ii id. *Ultima quadragesima.*
15. id.
16. xvii kal. april.
17. xvi kal.
18. xv kal. *Sol in ariete.*
19. xiiii kal.
20. xiii kal.

[1] Date traditionnelle des deux martyrs de Calahorra (*Comm. martyr. hieron.*, p. 123-124 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 83 ; Férotin, op. c., p. 456-457).

[2] Notre texte fait écho aux deux calendriers de Silos (Férotin, op. c., p. 457) qui annoncent aujourd'hui : *Obitum domini Iuliani episcopi Toleto*, en parfait accord avec la *Vita S. Iuliani* écrite par le successeur de Julien, Félix, où on lit : *pridie nonas martii... diem vitae clausit extremum* (*BHL.* 4554). On verra dans le *Comm. martyr. rom.* (p. 89) comment Baronius a été amené par erreur à placer au 8 mars la fête de S. Julien.

[3] Une inscription métrique, conservée seulement dans un manuscrit (Paris, Bibl. nat., lat. 8093), célébrait les mérites des SS. Léandre et Isidore et de leur sœur, Florentina. Elle se termine par ces mots :

Obiit felicis memorie Leander episcopus
die II idus marcias era DCXL.
Obiit sancte memorie Isidorus episcopus
die II nonas apriles era DCLXXXIII.
Obiit pie memorie Florentina Deo vota
V kalendas septembres era DCLXXI.

(J. Vives, *Inscripciones cristianas*, p. 80-81, n° 272. Le savant épigraphiste écrit par distraction : « II idus marcias = 14 de marzo, es el día señalado por los calendarios mozarabes. ») Le scribe a sans doute omis une unité : *II idus* au lieu de *III idus* (*Comm. martyr. rom.*, p. 79), car c'est le 13 mars et non le 14 que les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 458-459), les bréviaires espagnols (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 628 ; Leroquais, op. c., t. V, p. 169) et notre document annoncent la *depositio* de S. Léandre. Comme pour S. Ju-

21. XII kal. Benedicti abbatis conf. *Primus dies seculi* [1].
22. XI kal. *Primum Pascha. Equinoctium vernale. Sedes epactarum.*
23. X kal.
24. VIIII kal. *Qualis feria fuerit hic, talis erit concurrens eodem anno.*
25. VIII kal. Annuntiatio [2] *et crucifixio Domini.*
26. VII kal.
27. VI kal. *Resurrectio Domini.*
28. V kal. Translatio sancti Enneconis [3] ab. *Dies egiptiacus.*
29. IIII kal.
30. III kal. Secundi [4] et comitum mar.
31. II kal.

lien de Tolède (6 mars), le martyrologe romain a choisi une date (27 février) que rien ne justifie (*Comm. martyr. rom.*, l. c.) ; et Gams, auquel se réfère Férotin, n'a pas remarqué que le 27 février, qu'il suggère comme date anniversaire de la mort de S. Léandre, était sans appui dans la tradition (*Die Kirchengeschichte von Spanien*, t. II, 2, 1874, p. 4).

[1] Cette expression a été étudiée par F. PIPER, *Die Kalendarien und Martyrologien der Angelsachsen* (Berlin, 1862,) p. 3-7.

[2] *Sancte Marie* ajouté postérieurement.

[3] Nous ne possédons aucun document contemporain pour illustrer cette notice. Dans son mémoire : *Autenticidad de las reliquias de San Iñigo, abad de Oña* (*Revista de archivos, bibliotecas y museos*, t. XXXVIII, 1918, p. 360-381), E. Herrera y Oria, S. J., a réuni un dossier où nous ne rencontrons rien qui permette de préciser les circonstances de la translation commémorée le 28 mars. Il mentionne deux translations, l'une en 1125, l'autre en 1165, mais il s'agit plutôt de déplacement des reliques à l'intérieur des bâtiments claustraux. Le récent livre de J. del Alamo, *Colleción diplomatica de San Salvador de Oña* (*822-1284*), t. I (Madrid, 1950), n'apporte pas davantage la solution espérée. Le manuscrit F 222 de la Bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid (cf. C. PÉREZ PASTOR, op. c., p. 502) contient un calendrier qui commémore au 28 mars, comme le nôtre, la *Translatio Enneconis abbatis*. Ce manuscrit, avant d'appartenir à l'abbaye de San Millán de la Cogolla, avait fait partie de la bibliothèque d'Oña. Au fol. 90, on lit l'oraison suivante : *In translatione sancti Enneconis. Deus qui ecclesiam tuam Onniensem beatissimi Enneconis confessoris tui atque abbatis glorioso corpore dignatus es consecrare, pietatem tuam supplices exoramus ut assidua eius interventione placatus et presentia nobis subsidia prebeas et futura. Per.* Nous remercions M. L. Vázquez de Parga qui a bien voulu vérifier pour nous ces textes.

[4] Les anciens martyrologes ne mentionnent pas ce groupe de martyrs et les textes hagiographiques qui retracent leur passion sont très sujets à caution (*Comm. martyr. rom.*, p. 117). Il s'agit de saints du nord de l'Italie, spécia-

In decimo prima est undeno undenaque aprilis.
Mensis iste habet dies xxx, luna xxviiii.

1. Kal april.
2. iiii non.
3. iii non. Theodosie [1] virg.
4. ii non. Isidori [2] ep. conf.
5. non. Ambrosii ep. conf.
6. viii id. *Ultima incensio lune paschalis.*
7. vii id.
8. vi id. *Nox habet horas x, dies xiiii.*
9. v id. Marie [3] egyptiace conf.

lement honorés à Asti (Fr. Lanzoni, *Le diocesi d'Italia*, 1927, p. 830-834). Ils ne sont pas cités par les calendriers mozarabes, et il est difficile de découvrir par quelle voie ils sont entrés dans notre recueil. V. Leroquais signale, dans ses *Bréviaires* (t. III, pp. 189, 192), un manuscrit du xiii[e] siècle (Paris, Bibl. nat., ms. lat. 10478) qui, après avoir été à l'usage des Chanoines du Temple à Jérusalem, appartint aux Carmes d'Asti. S. Second y est inscrit au 30 mars et au 1[er] juin (cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 631). S. Second fut plus tard revendiqué par l'Espagne (J. Tamayo Salazar, *Anamnesis sive commemoratio sanctorum Hispanorum*, t. II, 1652, p. 421) et transféré à *Asta Regia*, dans la Bétique. Il semble bien que le célèbre faussaire Roman de la Higuera soit responsable de cette attribution mensongère (cf. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. IV, col. 1148-1150).

[1] D'après Eusèbe (*Martyrs de Palestine*, c. vii), S[te] Théodosie a souffert le martyre le 2 avril, et c'est à cette date qu'elle est commémorée dans le martyrologe romain (*Comm. martyr. rom.*, p. 121-122). Les Grecs la célèbrent tantôt le 2, tantôt le 3 avril, parfois le 29 avril et fréquemment le 29 mai (*Synax. Eccl. CP.*, col. 579, 581, 583, 639, 713). Le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 479-480) et les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 460-461), ainsi que le nôtre, placent sa fête le 3 avril, usage qui est signalé dans quelques bréviaires (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 632). A. Baumstark (op. c., p. 29-30) s'est trompé en affirmant que la date du 3 avril n'était attestée que par un seul manuscrit du Synaxaire.

[2] Comme l'indiquait l'épitaphe métrique citée plus haut (13 mars), S. Isidore est mort le 4 avril 636 (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 124-125). C'est par Usuard que son nom a pénétré dans les martyrologes historiques (cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 279).

[3] Le P. Delehaye a clairement résumé ce qu'il faut retenir de la Vie de S[te] Marie l'Égyptienne (*Sanctus*, p. 226-228). Son nom n'est entré que peu à peu dans les martyrologes (*Comm. martyr. rom.*, p. 122). La date la plus fréquente est le 2 avril, mais celle du 9 est assez largement attestée (cf. *Cat. Lat. Paris.*, t. III, p. 634 ; Leroquais, *Bréviaires*, t. V, p. 191). L'épithète de *confessor*,

10. IIII id. *Dies egiptiacus.*
11. III id. Leonis pap. conf.
12. II id. Eufemie [1] virg. Victoris [2] mar. *Diluvium factum* [3].
13. id.
14. XVIII kal. mai. Tiburcii et Valeriani et Maximi mart.
15. XVII kal.
16. XVI kal. Fructuosi [4] ep. Turibii [5] ep. conf.
17. XV kal. *Sol in tauro.*
18. XIIII kal. Eleutherii [6] ep. et mar. *Novissima luna XIIII paschal.*

rare pour les femmes (cf. H. DELEHAYE, *Sanctus*, p. 95), se rencontre en Espagne. Notre mention serait à ajouter à celles que cite le P. Delehaye (cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 302, et ci-dessous p. 306). Les martyrologes désignent souvent Marie l'Égyptienne, comme Marie-Madeleine, par les mots : *Maria paenitens.*

[1] Le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 187) et le sacramentaire gélasien (éd. H. A. WILSON, pp. 170, 339) annoncent la sainte martyre de Chalcédoine le 13 avril. C'est sans doute par erreur que le scribe l'a inscrite la veille. Son nom reparaît, comme dans le sacramentaire gélasien, le martyrologe hiéronymien et plusieurs calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 478-479), au 16 septembre, qui est l'anniversaire du martyre (*Comm. martyr. rom.*, p. 399). Le culte de S^te^ Euphémie en Occident et la signification de la commémoraison du 13 avril ont retenu l'attention des historiens récents. Cf. E. DONCKEL, *Ausserörmische Heilige in Rom* (Luxembourg, 1945), p. 34-38 ; E. BOURQUE, *Étude sur les sacramentaires romains* (Rome, 1949), p. 280-282 (= *Studi di Antichità cristiana*, t. XX) ; A. STUIBER, *Libelli Sacramentorum romani* (Bonn, 1950), p. 20-22 (= *Theophaneia*, t. VI).

[2] Le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 480) a conservé une brève Passion de S. Victor, *qui passus est in provincia Gallecia in civitate Bracara die II idus aprilis.* Les calendriers mozarabes l'annoncent à la même date (FÉROTIN, op. c., p. 460-461 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 135).

[3] Cf. F. PIPER, op. c., p. 11-12.

[4] Nous avons déjà souligné l'intérêt de cette mention (*Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 312). En effet, si nous exceptons le calendrier de l'antiphonaire de la cathédrale de Léon (J. VIVES, *Calendarios hispánicos anteriores al siglo XIII*, dans *Hispania sacra*, t. II, 1949, pp. 6-9, 31), c'est la plus ancienne attestation liturgique du culte rendu à S. Fructueux de Braga († vers 665). La *Vita sancti Fructuosi* (*BHL.* 3194) a-t-elle été écrite par S. Valère de Bierzo ou non, le problème est posé (*Anal. Boll.*, l. c. ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 140).

[5] Si nous ne nous trompons pas, cette mention est la plus ancienne attestation du culte rendu à S. Turibius, évêque d'Astorga au V^e^ siècle (*Comm. martyr. rom.*, p. 140).

[6] S. Éleuthère et S^te^ Anthia, commémorés en ce jour par le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 196-197), ont été honorés en Espagne (FÉROTIN, op. c., p. 460-461). Notre texte en apporte une nouvelle preuve.

19. XIII kal. *Rupti sunt fontes abyssy* [1].
20. XII kal.
21. XI kal. *Pliades cum solis ortu apparent.*
22. X kal.
23. VIII kal. Felicis, Fortunati et Achillei [2] mar.
24. VIII kal. *Egressio Noe de archa* [3].
25. VII kal. Marchi evangeliste mar. *Ultimum Pascha. Letania.*
26. VI kal. *Prime rogationes.*
27. V kal.
28. IIII kal. Prudentii [4] ep. conf. Vitalis [5] mar.
29. III kal. *Claves pentecosten.*
30. II kal. *Orion vespertinus apparet.*

Tercius in maio sextam pede septima denam.
Mensis iste habet dies XXXI. luna XXX.

1. Kal. maii. Philipi et Iacobi. Torquati [6] cum sociis ss. conf. Andeoli [7] mar.
2. VI non. Athanasii ep. conf. Salse [8] virg. et mar. *Fallit epacta VIII° anno.*

[1] En général, cette commémoraison du déluge est placée au 17 avril. Cf. F. PIPER, op. c., p. 10-12.

[2] Avant le mot *Felicis*, un nom a été gratté. Le prêtre Félix et les deux diacres Fortunat et Achillée ont été martyrisés à Valence en Gaule. Ils sont commémorés dans le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 204-205 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 152).

[3] Cf. PIPER, l.c. Souvent c'est le 28 ou aussi le 27 avril que se rencontre cette mention. A la suite, une main postérieure a ajouté : *Georgii mar.*, qui est également inscrit dans les calendriers mozarabes au 24 et non au 23 (FÉROTIN, op. c., p. 462-463).

[4] Tout porte à croire que ce saint doit être identifié avec l'évêque Prudence de Tarazona, dont l'histoire est fort obscure (*Comm. martyr. rom.*, p. 160).

[5] Vital de Bologne, compagnon d'Agricola, dont la fête se célèbre le 4 novembre. Au sujet des différentes commémoraisons de ces saints martyrs, cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 216-217 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 496.

[6] En concordance avec la tradition espagnole, notre calendrier annonce le chef de file des *siete varones apostólicos* le 1er mai et non le 15 (*Comm. martyr. rom.*, p. 189-190). Sur la valeur de leur Passion, consulter les articles de M. J. Vives (cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 304).

[7] S. Andéol, martyr, honoré comme apôtre du Vivarais (*Comm. martyr. rom.*, p. 166). Sur le transfert de ses reliques en Bourgogne, voir ci-dessus, p. 134.

[8] La célèbre martyre africaine est mentionnée dans les calendriers mozarabes

3. v non. Inventio S. Crucis. Alexandri, Eventi et Theodoli mar. Iuvenalis ep. conf. *Dies egiptiacus.*

4. iiii non. *Fallit epacta ultimo anno.*

5. iii non. *Prima incensio lune pentecosten. Ascensio Domini.*

6. ii non. Iohannis ap. ante Portam Latinam.

7. non. *Ultima incensio lune rogationum.*

8. viii id. Inventio basilice S. Michaelis [1].

9. vii id. *Estatis inicium.*

10. vi id. Gordiani et Epimachi mar. *Primum pentecosten.*

11. v id. Maioli [2] ab. conf. *Nox habet horas viii, dies xvi.*

12. iiii id. Nerei et Achillei et Pancracii mar. Victoris et Basilii [3] mar.

13. iii id. Dedicatio S. Marie ad martyres.

14. ii id. Victoris et Corone mar. Isidori [4] mar. Pacomii ab. conf.

15. id. *Missio Spiritus sancti super apostolos.*

16. xvii kal. iun.

soit au 29 avril, soit au 2 mai comme ici (Férotin, op. c., p. 462-463). La date exacte de son martyre est incertaine (*Comm. martyr. hieron.*, p. 549).

[1] L'apparition de S. Michel au mont Gargan est appelée de divers noms : *revelatio, inventio, victoria.* Cette fête n'était pas indiquée dans les calendriers mozarabes.

[2] S. Maïeul, abbé de Cluny, mort le 11 mai 994 (*Comm. martyr. rom.*, p. 183-184).

[3] Grâce au calendrier de Cordoue (Férotin, op. c., p. 465), nous savons qu'il s'agit de deux martyrs honorés à Séville ; mais nous ignorons tout de ces saints, qui ne se rencontrent nulle part ailleurs.

[4] S. Isidore de Chio (*BHG.* 960, 961) est célébré par les Grecs le 14 mai. Les calendriers mozarabes sont en parfait accord avec cette tradition (Férotin, op. c., p. 465). Le second calendrier de Silos (J. Vives, op. c., dans *Hispania sacra*, t. II, p. 358) annonce : *Sancti Isidori martyris in Alexandria* (*sic*), tandis que le calendrier de Léon porte : *Sancti Isidori Cio insula* (ibid., p. 370). En fait, le martyr serait né à Alexandrie et a été mis à mort dans l'île de Chio. Il n'est pas surprenant que le calendrier de Silos écrive : *in Alexandria*, car le passionnaire de la même abbaye (cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 481) contient le lemma : *Passio sancti Isidori martyris Christi, qui passus est in Alexandria sub Decio imperatore, die II idus maias.* Dom Férotin note dans son commentaire : « Saint Isidore le soldat, marqué le 5 février dans le martyrologe Romain » (op. c., p. 465). En réalité, ce dernier recueil commémore S. Isidore le 15 mai (*Comm. martyr. rom.*, p. 190) et le 5 février (ibid., p. 50). Cette seconde date, reprise par Baronius à Molanus, provient, à travers Lipomano (éd. de Venise, 1556, p. 513^{v}) de certains ménologes grecs, par exemple le manuscrit Hist. gr. 3 de Vienne (*Catal. Graec. Germ.*, p. 39, n° 10).

17. XVI kal.
18. XV kal. *Sol in geminis.*
19. XIIII kal. Potentianae [1] virg. et mar.
20. XIII kal. Bauduli [2] mar. Austegisili [3] ep. conf.
21. XII kal. Mantii [4] mar.
22. XI kal. Luciani [5] presb. mar.
23. X kal. Lupi [6] ep. conf.
24. VIIII kal. *Hic oritur estas.*
25. VIII kal. Urbani pape mar. *Dies egiptiacus* [7].
26. VII kal.
27. VI kal.
28. V kal. Germani [8] ep. conf.
29. IIII kal.
30. III kal. *Ultime rogationum.*
31. II kal. Petronille virg. et mar.

[1] Ste Pudentienne (*Comm. martyr. rom.*, p. 261).

[2] S. Baudile, martyr de Nîmes, mentionné à cette date dans le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 264 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 198-199). Son culte a été assez répandu en Espagne pendant le haut moyen âge (Férotin, op. c., p. 464-465 ; J. Vives, *Inscripciones*, nos 326, 328 ; *Catal. Lat. Paris*, t. III, p. 481 ; G. Antolin, *Catálogo de los códices latinos de la real biblioteca del Escorial*, t. I, Madrid, 1910, p. 117).

[3] S. Austrégisile (vulg. Oustrille, Outrille), évêque de Bourges, mort le 20 mai 624 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 264-265 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 198-199).

[4] S. Mantius, martyr à Evora, est également commémoré au 21 mai par les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 464-465). Le martyrologe romain l'a inscrit au 15 mai d'après des sources peu autorisées (*Comm. martyr. rom.*, p. 189-190).

[5] Cette mention est assez énigmatique. On ne rencontre nulle part à cette date un martyr Lucien, prêtre. Au 7 janvier est fêté S. Lucien d'Antioche, prêtre et martyr, qui parfois a été inscrit le 7 juin (*Comm. martyr. hieron.*, p. 29-30), et au 8 janvier est fêté S. Lucien de Beauvais, qualifié lui aussi de prêtre et martyr (*Comm. martyr. rom.*, p. 11-12). Dans les calendriers mozarabes, Lucien n'apparaît que dans le fragment publié par Francisco de Pisa, 8 janvier : *S. Luciani presbiteri, mart. Eliopoli* (Helenopoli) (Férotin, op. c., p. 494). La messe qui se lit le 20 janvier dans le *missale mixtum* (*P. L.*, t. LXXXV, col. 666-669) devrait être étudiée (cf. A. Baumstark, op. c., p. 23-25).

[6] S. Loup, évêque de Limoges, mort en 631. Ce saint, dont le nom n'est pas cité dans les martyrologes historiques, ne se rencontre que dans quelques bréviaires, au 22 mai (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 650 ; Leroquais, *Bréviaires*, t. V, p. 180).

[7] Ici *Translatio sancti Francisci* a été ajouté postérieurement.

[8] S. Germain, évêque de Paris, mort en 576 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 278-279).

In decimo sextam iunius quindenaque quartam.
Mensis iste habet dies xxx. luna xxviiii.

1. Kal. iun. Enneconis [1] ab. Nicomedis et Reveriani [2] mar.
2. iiii non. Marcellini et Petri mar.
3. iii non.
4. ii non. *Ultimus dies ascensionis.*
5. non.
6. viii id. *Nox habet horas vi, dies xviii.*
7. vii id.
8. vi id. Octaba S. Enneconis. Medardi et Gildardi [3] ep. conf.
9. v id. Primi et Feliciani mar.
10. iiii id. *Dies egiptiacus.*
11. iii id. Barnabe ap.
12. ii id. Basilidis, Cirini, Naboris et Nazarii mar.
13. id. *Ultimum pentecosten* [4].
14. xviii kal. iul. Rufi et Valeriani [5] mar. Basilii ep. conf.

[1] S. Eneco (Iñigo), abbé d'Oña au xi[e] siècle. Cette mention, avec celle de l'octave et de la translation (28 mars), constitue un des plus anciens témoignages du culte rendu à ce saint abbé (*Comm. martyr. rom.*, p. 218-219).

[2] Sauf la date de culte, rien n'unit ces deux saints. Le 1[er] juin rappelle la *dedicatio basilicae sancti Nicomedis* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 291) ; la fête du martyr Nicomède est célébrée le 15 septembre (*Comm. martyr. rom.*, p. 397). S. Révérien, évêque d'Autun, n'est connu que par une *Vita* (*BHL.* 7200) fort sujette à caution. Il apparaît pour la première fois dans le martyrologe d'Usuard (*Comm. martyr. rom.*, p. 218). Le manuscrit F 222 de l'Académie d'histoire, dont il a été question plus haut (p. 295) et qui provient d'Oña, contient au 1[er] juin une oraison où les deux saints sont précisément invoqués ensemble : *Oratio. Deus qui nos beatorum Nichomedis et Reveriani martirum tuorum meritis et intercessione letificas, concede propicius ut qui eorum beneficia poscimus dono tue gratie consequamur* (fol. 99). Il est peu probable que le rédacteur de cette collecte se rendait compte exactement de l'objet de la double fête.

[3] S. Médard, évêque de Noyon-Tournai, mort en 545 ou 557 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 309-310). D'après la tradition, il serait le frère de S. Gildard, qui, depuis Usuard, est aussi commémoré le 8 juin (*Comm. martyr. rom.*, p. 228-229).

[4] *Sancti Antonii fratris minorum et conf.* ajouté postérieurement.

[5] Ce sont deux martyrs de Soissons, dont l'éloge se lit au martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 318-319 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 236-237).

15. XVII kal. Viti, Modesti, Crescentie et Margarite [1] mar.
16. XVI kal. Cirici et Iulite. Adriani et Nathalie [2] mar. *Dies egiptiacus.*
17. XV kal. Quiriaci [3] ep. et mar. *Sol in cancro.*
18. XIIII kal. Marci et Marcelliani mar. Siriaci et Paule [4] mar.
19. XIII kal. Gervasii et Protasii mar.
20. XII kal. Florentie [5] virg. *Solsticium estivale.*
21. XI kal.

[1] Au groupe des martyrs Vite, Modeste et Crescence (*Comm. martyr. hieron.*, p. 319-320) le compilateur a joint une sainte Marguerite martyre. Il ne peut être question de la reine d'Écosse († 1093), qui n'est pas martyre. Nous nous demandons si un copiste n'a pas simplement résolu la suspension *Marl* en *Margarita.*

[2] Les Grecs commémorent ces martyrs le 26 août et le martyrologe hiéronymien le 4 mars (*Comm. martyr. hieron.*, p. 125-127). Au sujet de la fête du 8 septembre, voir *Comm. martyr. rom.*, p. 386. A notre connaissance, seul A. Baumstark (op. c., pp. 22, 28) a attiré l'attention sur la tradition représentée par les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 466-467 ; ID., *Liber Mozarabicus sacramentorum*, col. 344-348), qui placent la fête des martyrs de Nicomédie le 16 juin. Au nouveau témoignage apporté à cette tradition par notre texte, ajoutons celui du passionnaire de Silos : *...qui passi sunt in civitate Nicomedis sub Maximiano imperatore die XVI kalendas iulias* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 482), du passionnaire de Cardeña (FÉROTIN, *Le Liber Mozarabicus sacramentorum*, col. 940) et surtout celui du *Liber Orationum* de Vérone, qui, à la suite de la rubrique : *XVI kalendas iulias incipiunt orationes in diem sanctorum Adriani atque Natalie*, contient 12 oraisons en l'honneur des deux martyrs (éd. J. VIVES, p. 339-343).

[3] Le martyrologe hiéronymien commémore à cette date *Quiriacus* ou *Cyriacus* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 322-323). Comme nous le verrons, le jour suivant, il s'agit d'un dédoublement de S. Siriacus du groupe *Siriacus et Paula.* Les calendriers de Saint-Gall annoncent aussi, le 17 juin : *Quiriacus mm.* (E. MUNDING, op. c., p. 69).

[4] Ainsi que nous l'avons montré dans les *Analecta* (t. LX, p. 1-16), c'est grâce aux calendriers mozarabes et à la Passion du célèbre recueil de Cardeña (Londres, British Museum, Add. 25600) qu'il a été possible de restituer à l'Afrique ces deux martyrs dont le martyrologe hiéronymien, sous des formes diverses, annonçait l'anniversaire entre le 17 et le 20 juin (*Comm. martyr. hieron.*, p. 327-328 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 243-244).

[5] C'est, pensons-nous, une des plus anciennes mentions, sinon la plus ancienne, de cette sainte, dont le nom se retrouve dans des martyrologes et des bréviaires de date plus récente. Sous l'influence d'Alphonse de Villegas, Baronius a identifié cette *Florentia*, d'ailleurs inconnue, avec Ste Florentine, sœur des SS. Léandre et Isidore (*Comm. martyr. rom.*, p. 246-247).

22. x kal. Decem milium mart. Alexi[1] conf. Consortie[2] virg.
23. VIII kal. Vigilia S. Iohannis Baptiste.
24. VIII kal. Nativitas S. Iohannis Baptiste.
25. VII kal. Amandi[3] conf.
26. VI kal. Iohannis et Pauli mar. Pelagii[4] mar.
27. V kal. Zoili[5] mar.
28. IIII kal. Vigilia apostolorum Petri et Pauli. Leonis pape. Iuliane[6] virg.

[1] Cette notice de S. Alexis offre un double intérêt, d'abord parce qu'elle constitue une mention liturgique relativement ancienne, ensuite parce qu'à cette date on ne la rencontre nulle part ailleurs. En Occident, la fête est fixée au 17 juillet (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 670 ; E. MUNDING, op. c., p. 80), en Orient au 17 mars ou, mais plus rarement, au 17 juin (*Comm. martyr. rom.*, p. 292). Parmi les bréviaires inventoriés par V. Leroquais (op. c., t. IV, p. 375), un seul transcrit l'office du saint entre le 28 mai et le 19 juin. Rappelons que la légende de S. Alexis a été connue dès le XI[e] siècle en Espagne (cf. *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 281-283).

[2] Cette vierge, qui aurait vécu au VI[e] siècle, a été honorée surtout à Cluny. Absente des martyrologes anciens, nous trouvons ici une des plus anciennes attestations liturgiques (*Comm. martyr. rom.*, p. 250 ; H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 159-162).

[3] Quelques rares documents rappellent la mémoire de ce saint ermite, qui vécut, au VI[e] siècle, à Genouillac dans le Périgord (*BHL.* 330 ; *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 78 ; Oct. t. VIII, p. 835-838). Son nom, inconnu des grandes compilations, apparaît dans quelques martyrologes manuscrits comme, par exemple, le Barberinianus XIV, 19, martyrologe de Bède, fin du X[e] ou commencement du XI[e] siècle : *VII kl. iul. ... in Geneliaco natale sancti Amandi confessoris* (H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 32), ou le martyrologe de l'abbaye de Pulsano sur le mont Gargan (Bibl. des Bollandistes, ms. 634, XII[e] siècle ; cf. DU SOLLIER, *Martyrologium Usuardi*, p. LVIII ; *Anal. Boll.*, t. LVII, p. 174-176 ; au fol. 33, on lit : *Ipso die, sancti Amandi confessoris*), et dans le calendrier de quelques missels et bréviaires de la province de Bourges (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 661).

[4] Un des plus célèbres martyrs de la persécution musulmane à Cordoue. Il fut mis à mort en 925. Son culte se répandit rapidement. Il est mentionné dans le calendrier de Cordoue et dans les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 468-469). Il fut chanté par Hrotsuita (*BHL.* 6618 ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 257).

[5] Célébré par Prudence, Zoïle de Cordoue est annoncé aujourd'hui dans le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 338 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 258).

[6] S[te] Julienne, martyre à Nicomédie, est ordinairement commémorée le 16 février. Le passionnaire de Silos, déjà cité maintes fois, ne laisse aucun doute sur l'identité de la martyre ici annoncée : *Passio sanctae Iulianae virgi-*

29. III kal. Petri et Pauli ap.
30. II kal. Commemoratio S. Pauli. Marcialis[1] ep. conf.
Lucie et Ancegie[2] regis mar.

Tredecimo undenam iulius pede denus eandem.
Mensis iste habet dies XXXI, luna XXX.

1. Kal. iul. Octaba S. Iohannis Baptiste.
2. VI non. Processi et Martiniani mar.
3. V non. Bonifacii[3] ep. conf. *Orion plenus apparet.*
4. IIII non. Ordinatio et translatio S. Martini[4] ep. conf.
5. III non.[5]
6. II non. Octaba apostolorum. Goar[6] conf.

nis et martyris Christi, quae passa est in Nicomedia civitate sub Diocletiano et Maximiano imperatoribus, die III (IIII?) kalendas iulias (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 482). Les calendriers mozarabes la vénèrent aussi le 28 juin (FÉROTIN, op. c., p. 468-469).

[1] S. Martial, évêque de Limoges (*Comm. martyr. hieron.*, p. 344 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 262-263). Cité par un des calendriers de Silos (FÉROTIN, op. c., p. 468-469).

[2] Il s'agit des martyrs Luceia, Auceia et de leurs compagnons, fêtés en général le 25 juin (*BHL.* 4980-4982, *Comm. martyr. hieron.*, p. 335). Les textes légendaires furent assez tôt connus en Espagne (cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 311 ; le passionnaire de Silos, cité plus haut, renferme le texte *BHL.* 4980, mais avec quelques variantes : *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 482 ; FÉROTIN, op. c., p. 468-469).

[3] Cette mention est très mystérieuse. Pour l'éclairer nous disposons des notices parallèles de trois calendriers mozarabes au 3 juillet : *sancti Bonifacii et comitum eius* (FÉROTIN, op. c., p. 470-471), et d'un bréviaire d'Esztergom (Strigoniense), aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris (Lat. 8879, XV^e siècle), qui signale au 3 juillet : *Bonifacius ep.* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 663). Dom Férotin écrivait : « Peut-être saint Boniface d'Adrumète, marqué au 30 août dans le martyrologe romain ». La présence de la formule : *et comitum eius*, ainsi que la commémoraison du bréviaire d'Esztergom, qui célèbre S. Boniface de Mayence, évêque et martyr, assassiné le 5 juin 755 avec ses compagnons, inclinent à croire que c'est ce dernier qu'annoncent et les calendriers mozarabes et le nôtre. Toutefois celui-ci spécifie : *confessoris.* Serait-ce une simple erreur ?

[4] A cette date, les martyrologes inscrivent tantôt la *Dedicatio basilicae S. Martini*, tantôt la *Translatio Martini ep.*, tantôt l'*Ordinatio Martini episcopi ;* parfois les trois commémoraisons ensemble, par exemple le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 352-353 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 269-270).

[5] *Margarite virginis et mar.* ajouté postérieurement.

[6] S. Goar, ermite au diocèse de Trèves, mort vers 649 (*Comm. martyr. hieron.*,

7. non.
8. VIII id.
9. VII id.
10. VI id. Septem fratrum mm.
11. V id. Translatio S. Benedicti ab. Marciane [1] v.
12. IIII id. *Nox habet horas viii, dies xvi.*
13. III id. *Dies egiptiacus.*
14. II id. *Dies caniculares.*
15. id.
16. XVII kal. aug. [2]
17. XVI kal. Iuste et Rufine [3] virg. mar.
18. XV kal. Octaba S. Benedicti ab. Marine [4] virg. Arnulfi [5] ep. conf.
19. XIIII kal. Sperati [6] et comitum mar.
20. XIII kal.

p. 35[illegible]-356 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 272-273). Une main plus tardive ajoute : *Sancto Siro Ian.*, à savoir S. Syr, évêque de Gênes au début du VI[e] siècle, fêté le 29 juin.

[1] Tant les calendriers mozarabes que le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 483) mentionnent aujourd'hui la martyre africaine *Marciana* (*Comm. martyr. hieron.*, pp. 33, 369 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 283-284).

[2] *Quirici et Iulite* ajouté postérieurement.

[3] Tandis qu'Usuard place ces deux martyres de Séville au 19 juillet, c'est au 17 de ce mois que les textes liturgiques d'Espagne les mentionnent (*Comm. martyr. rom.*, p. 296).

[4] La S[te] Marine que les Grecs fêtent le 17 juillet n'est qu'un doublet de la S[te] Marguerite des Latins (20 juillet ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 297 ; *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 306). On ne peut en donner une meilleure preuve que le texte du passionnaire de Silos, dont voici le *lemma : Passio sanctae ac beatissimae Marianae* (sic) *virginis et martyris quae passa est in campo Limiae quae est sub urbe Armeniae, sub Olibrio praeside, die XV kalendas augustas* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 483). C'est un résumé de la Passion de S[te] Marguerite. Dans les calendriers mozarabes, S[te] Marine est souvent unie aux martyrs Scillitains, dont la fête est inscrite non à la date traditionnelle (17 juillet, *Comm. martyr. hieron.*, p. 379-380), mais au 18. Notre texte les mentionne au 19 juillet.

[5] S. Arnould, évêque de Metz, mort le 18 juillet 640 (*Comm. martyr. hieron.* pp. 382-383, 445, 450 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 295).

[6] Le vrai anniversaire des martyrs Scillitains est le 17 juillet (*Comm. martyr. hieron.*, p. 378-380). Les calendriers mozarabes les annoncent le 18 du même mois. On ne trouve guère de témoin qui les signale, comme notre texte, au 19 juillet.

21. XII kal. Victoris [1] et comitum mar. Praxedis virg.
22. XI kal. Marie Magdalene. *Dies egiptiacus.*
23. X kal. Apollinaris ep. mar.
24. VIIII kal. Vigilia Iacobi ap. Seculine [2] et Christine mar.
25. VIII kal. Iacobi ap. Christofori. Cucufati [3] et comitum mar.
26. VII kal.
27. VI kal. Maire [4] virg.
28. V kal. Pantaleonis. Nazarii et Celsi mar.
29. IIII kal. Felicis, Simplicii, Faustini et Beatricis mar.
30. III kal. Abdon et Sennen mar. *Saltus lune.*
31. II kal. Germani [5] ep. conf. Favi [6] mar.

[1] Trois calendriers mozarabes annoncent : *Sancti Victoris Massiliensis, martyris Christi* (FÉROTIN, op. c., p. 472-473), en parfait accord avec le martyrologe hiéronymien et ses dérivés (*Comm. martyr. hieron.*, p. 388-389 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 298-299).

[2] Tant les calendriers mozarabes que le passionnaire de Silos commémorent aujourd'hui S^te^ Segolena (*BHL.* 7570-7572 ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 393-394). Elle n'est pas martyre, mais c'est une pieuse veuve, qui fut abbesse du monastère de Troclare au diocèse d'Albi. Suivant un usage déjà signalé plus haut (p. 296-297), elle est appelée *confessor : Vita vel transitus sanctae Segulinae confessoris Christi, die VIIII kalendas augustas* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 483 ; cf. p. 447-448). Sur la valeur de cette *Vita*, voir W. LEVISON, *Sigolena*, dans *Neues Archiv*, t. XXXV (1909), p. 219-231 ; A. ZIMMERMANN, *Kalendarium Benedictinum*, t. II (1934), p. 496-497. S^te^ Christine, unie ici à S^te^ Sigolène, est la martyre commémorée à ce jour dans le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 393-394).

[3] Le culte de S. Cucuphat est fort ancien ; le martyrologe hiéronymien le mentionne déjà au 16 février (*Comm. martyr. hieron.*, p. 99-100). Guidé par les calendriers mozarabes, qui inscrivent le martyr de Barcelone au 25 juillet, le P. Delehaye a cru reconnaître le nom de Cucuphat dans le forme *Cusa* qui apparaît à cette date dans l'Hiéronymien (ibid., p. 396). Au témoignage des calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 472-473) nous pouvons ajouter celui du *Libellus orationum* de Vérone, qui date du VIII^e^, peut-être du VII^e^ siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 300), celui de notre texte et du passionnaire de Silos : *qui passus est Barcinona in civitate... die VIII kalendas augustas* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 484). Le martyrologe romain a retenu la date du 25 juillet (*Comm. martyr. rom.*, p. 305).

[4] Cette sainte, appelée par les calendriers mozarabes *Maira, Mayra* (FÉROTIN, op. c., p. 472-473), est *Maria ancilla*, fêtée également le 1^er^ novembre (*BHL.* 5422-5425 ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 581-583 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 488-489).

[5] S. Germain, évêque d'Auxerre, mort à Ravenne le 31 juillet 448 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 406-407 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 314-315).

[6] Le martyr Fabius, porte-étendard, mis à mort probablement en 303 ou

Augusti in prima est pars septima fine secunda.
Mensis iste habet dies xxxi, luna xxviiii.

1. Kal. aug. Petri ad vincula. Machabeorum mar. Felicis [1] mar. Eusebii [2] mar. *Dies egiptiacus.*
2. iiii non. Stephani pape mar. *Sextus embolismus VII° anno.*
3. iii non. Inventio S. Stephani, Gamalielis, Nicodemi et Abibon.
4. ii non. *Autumnus permanet dies xci.*
5. non. [3]
6. viii id. Transfiguratio Domini. Sixti pape, Felicissimi, Agapiti. Iusti et Pastoris [4] mar.
7. vii id. Donati atque Mametis [5] mar.
8. vi id. Ciriaci, Largi et Zmaragdi mar.
9. v id. Vigilia S. Laurentii mar. Romani mar. Martini [6] mar.

304 à Césarée de Mauritanie (*Comm. martyr. rom.*, p. 314-315), figure dans plusieurs calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 472-473) et dans le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 484).

[1] Mentionné par Prudence (*Peristeph.* IV, 29-30) et par le martyrologe hiéronymien, S. Félix de Gérone appartient à la couche la plus vénérable de l'hagiographie hispanique (*Comm. martyr. hieron.*, p. 408-411 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 317-318).

[2] S. Eusèbe de Verceil (*Comm. martyr. hieron.*, p. 410-411 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 317-318).

[3] *Dominicus confesores* (sic) ajouté postérieurement.

[4] Les deux martyrs d'Alcala, chantés par Prudence (*Peristeph.* IV, 41-44) et par Paulin de Nole (*Carmen* xxxi, 607-610), sont inscrits au 25 août dans le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 464-466). La tradition hispanique, représentée par le *Libellus orationum* de Vérone (éd. J. Vives, p. 369), le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 485) et les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 474-475), les place le 6 août.

[5] Notre texte unit deux martyrs qui n'ont rien de commun : S. Donat, évêque d'Arezzo (*Comm. martyr. hieron.*, p. 422), et S. Mammès de Césarée de Cappadoce, qui est inscrit dans l'Hiéronymien au 17 août (*Comm. martyr. hieron.*, p. 447 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LVIII, 1940, p. 126-141). Les calendriers mozarabes et le passionnaire de Silos (*Passio beatissimi martyris Christi Mammetis, qui passus est Caesarea Cappadociae sub Alexandro praeside, die VII idus augustas ;* cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 485) annoncent S. Mammès également le 7 août. Notons qu'un calendrier mozarabe mentionne S. Mammès deux fois, au 16 juillet et au 7 août (Férotin, op. c., pp. 470, 474-475).

[6] Il n'existe aucune Passion ou *Vita* de ce saint (cf. M. Gady, *Saint Martin, martyr de Brive*, dans *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéo-*

10. IIII id. Nathale S. Laurentii mar.
11. III id. Tiburcii mar. *Nox habet horas x, dies xiiii.*
12. II id.
13. id. Ipoliti et comitum mar. Iuliani [1] conf. Radegundis [2] virg.
14. XVIIII kal. sept. Vigilia S. Marie. Eusebii conf.
15. XVIII kal. Assumptio S. Marie.
16. XVII kal.
17. XVI kal. Octaba S. Laurentii mar.
18. XV kal. Agapiti mar. *Sol in virgine.*
19. XIIII kal. Magni [3] mar.
20. XIII kal. Philiberti [4] conf.
21. XII kal. Privati [5] ep. mar.

logique de la Corrèze, t. LXVIII, 1946, p. 46-70) ; mais son culte est attesté par le martyrologe hiéronymien : *in urbe Lemovix sancti Martini Brivensis* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 429-430). Selon le P. Delehaye, cette mention ferait allusion non à l'anniversaire de la mort, mais à la dédicace d'une église en l'honneur du saint. Nous comptons revenir sur ce point quand nous aurons eu l'occasion d'étudier plus à loisir les sacramentaires et les bréviaires signalés par Leroquais (*Les sacramentaires et les missels manuscrits*, t. III, p. 387 ; *Bréviaires*, t. V, p. 196).

[1] Quelques manuscrits du martyrologe d'Usuard inscrivent aujourd'hui S. Julien, ou, plus exactement, S. Junien, abbé de Mairé (Mariacensis), dans le Poitou, mort en 587 et qui est, en effet, commémoré le 13 août (*BHL.* 4562-4565 ; *Act. SS.*, Aug. t. III, p. 32-46). C'est également à cette date que sa fête est mentionnée dans les bréviaires (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, 679 ; LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. V, p. 156). D'après la légende, il aurait été le conseiller de S^te^ Radegonde et serait mort le même jour qu'elle (A. ZIMMERMANN, *Kalendarium Benedictinum*, t. II, p. 575).

[2] S^te^ Radegonde, morte le 13 août 587, figure à cette date dans la seconde recension du martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 439-441 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 335-338).

[3] Date traditionnelle de S. Magne, évêque et martyr, particulièrement honoré à Anagni (*Comm. martyr. hieron.*, p. 451 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 346-347).

[4] S. Philibert, fondateur de Jumièges, mort le 20 août 684, est mentionné dans quelques manuscrits du martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 453 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 348-349).

[5] S. Privat, évêque du Gévaudan (*Comm. martyr. hieron.*, p. 454-456 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 350-351), est mentionné dans le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 485), dans le passionnaire de Cardeña (G. ANTOLIN, op. c., t. I, pp 112, 125) et dans quelques calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 474-475)..

22. XI kal. Octaba S. Marie. Timothei et Simphoriani mar.
23. X kal. Vigilia S. Bartholomei ap. Claudii [1] et comitum mar.
24. VIIII kal. Bartholomei ap. Abdoni [2] ep. Censurini [3] ep. et comitum mar.
25. VIII kal. Genesii atque Genesii [4] mar. Aredii [5] ab. conf.
26. VII kal. Victoris [6] mar.
27. VI kal. Cesarii [7] ep. conf. Rufi [8] mar.

[1] Groupe de martyrs de Cilicie (*Comm. martyr. hieron.*, p. 459-461 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 354-355), qui figure dans quelques calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 476-477).

[2] Il est malaisé d'identifier cet évêque Abdon ; toutefois nous croyons reconnaître S. Abda ou Abdias, évêque et martyr, qui est fêté le 5 septembre ou le 31 mars (*Act. SS.*, Sept. t. II, p. 528-534 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 119 ; *BHO.* 6 ; *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 399-415). En effet, Censurinus et ses compagnons, annoncés tout de suite après Abdon, sont en général inscrits au 5 septembre. Par erreur, semble-t-il, Abdon et Censurinus ont été déplacés du 5 septembre (*non. sept.*) au 24 août (*nono kal. sept.*).

[3] Un calendrier mozarabe annonce à la même date : *sancti Censuri et comitum eius* (FÉROTIN, op. c., p. 476). Il s'agit probablement des martyrs d'Ostie, fêtés le 5 septembre (*BHL.* 1722, 1723 ; cf. *Act. SS.*, Sept. t. II, p. 518-524).

[4] Sous cette double annonce, le calendrier commémore le célèbre martyr d'Arles (*Comm. martyr. hieron.*, p. 464-465 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 358-359) et le mime romain, qui en réalité n'est autre que le martyr d'Arles (cf. ibid. ; E. DONCKEL, op. c., p. 45-48). Comme d'autres saints du sud de la Gaule, S. Genès d'Arles est inscrit dans les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 476-477).

[5] Aredius, ou Aridius, Arigius (vulgairement Yrieix, Yrieir, Héray, Hérie, Izaire, Sériès), est un saint abbé du monastère d'Attané (Saint-Yrieix) dans la région de Limoges, mort le 25 août 591 (*BHL.* 664-668 ; *Act. SS.*, Aug. t. V, p. 171-194 ; *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 683 ; LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. V, p. 20).

[6] Le passionnaire de Silos présente à cette date deux Passions : *Passio sanctorum martyrum Victoris et Coronae, qui passi sunt die VII° kalendas septembris*, et *Passio sancti et beatissimi martyris Victoris, qui passus est* [*Caesareae*] *sub die VII kalendas septembris* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 485). Les calendriers mozarabes mentionnent également le groupe Victor et Corona et le martyr Victor de Mauritanie (FÉROTIN, op. c., p. 476-477). C'est vraisemblablement ce dernier, honoré à Cerezo, en Vieille Castille, comme un saint espagnol, qui est visé ici (*Comm. martyr. hieron.*, p. 468 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 360-361).

[7] S. Césaire d'Arles, mort en 542 (*Comm. martyr hieron.*, p. 469-471 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 363-364).

[8] S. Rufus, martyr à Capoue (*Comm. martyr. hieron.*, p. 469-471 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 362-363).

28. v kal. Augustini ep. conf. Iuliani et Hermetis mar.
29. iv kal. Decollatio S. Iohannis Baptiste. Savine virg. mar. Spei Fidei et Caritatis [1] virg. et mar.
30. iii kal. Felicis et Audacti mar. *Dies egiptiacus.*
31. ii kal. Paulini [2] ep. conf.

Tercia septembris parilem decimus pede quartam.
Mensis iste habet dies xxx. luna xxx.

1. Kal. sept. Egidii [3] ab. conf. Vincentii, Leti et Prisci [4] mar.
2. iiii non. Antonini [5] mar. Iusti [6] ep. conf. *Sextus embolismus VI° anno.*
3. iii non. Mansueti [7] ep. conf. *Dies egiptiacus.*
4. ii non. Marcelli [8] m.

[1] Les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 476-477) et le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 486 : *quae passae sunt in urbe Roma die IIII° (IIII° ?) kalendas septembris ;* cf. p. 685 ; cf. G. Antolin, *Catálogo de los códices latinos de la real biblioteca del Escorial*, t. I, Madrid, 1910, p. 119 ; c'est bien *IIII kal. sept.* qui se lit dans le texte du passionnaire b I. 4) commémorent également les saintes martyres le 29 août, tandis qu'Usuard les inscrit au 1er août (*Comm. martyr. rom.*, p. 317-318).

[2] S. Paulin, évêque de Trèves, mort en exil en 358 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 478-479 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 371).

[3] S. Gilles est inscrit dans le manuscrit de Corbie du martyrologe hiéronymien, mais n'apparaît pas dans les martyrologes historiques du ixe siècle (*Comm. martyr. rom.*, p. 373).

[4] Il faut séparer S. Prix du groupe Vincent et Laetus. Le premier, en effet, est un évêque de Capoue (*Comm. martyr. hieron.*, p. 480), tandis que les seconds sont des martyrs du sud de la France, dont le dossier est extrêmement pauvre (*Comm. martyr. hieron.*, p. 480-483 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 373-374). Les calendriers mozarabes sont unanimes à annoncer aujourd'hui S. Vincent et son compagnon (Férotin, op. c., p. 476-477).

[5] S. Antonin de Pamiers (*BHL.* 572-576) n'est vraisemblablement que le dédoublement de S. Antonin d'Apamée (*BHL.* 568-571) : ils sont fêtés l'un et l'autre le 2 septembre (*Comm. martyr. hieron.*, pp. 485-486, 587 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 376-377). Les calendriers mozarabes, comme le nôtre, annoncent le saint sans préciser de qui il s'agit (Férotin, op. c., p. 476-477).

[6] S. Juste, évêque de Lyon à la fin du ive siècle (*Comm. martyr. hieron.*, p. 483-484 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 376-377).

[7] Mansuetus (Mansuy), évêque de Toul, probablement à la fin du ive siècle. Son nom ne figure pas dans les martyrologes historiques (*Comm. martyr. rom.*, p. 377-378).

[8] S. Marcel, martyr de la région de Chalon-sur-Saône (*Comm. martyr. hieron.*, p. 487-488 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 379).

5. non. Marcelli [1] pape conf. *Finiunt dies caniculares.*
6. VIII id.
7. VII id. Evurci ep. et Clodoaldi [2] regis conf.
8. VI id. Nativitas S. Marie.
9. V id. Dorothei et Gorgonii mar.
10. IIII id
11. III id. Prothi et Iacincti mar.
12. II id. *Nox habet horas xii, dies xii.*
13. id.
14. XVIII kal. oct. Exaltatio S. Crucis. Cornelii et Cipriani mar.
15. XVII kal. Octaba S. Marie. Nicomedis et Valeriani [3] mar.
16. XVI kal. Eufemie [4] virg. mar. Lucie et Geminiani mar.
17. XV kal. Lamberti [5] ep. mar. *Sol in libra.*
18. XIIII kal. Iustine et Cipriani [6] mar.
19. XIII kal. Ferreoli [7] mar.

[1] Quel est ce pape Marcel, confesseur? Au 16 janvier notre texte annonce le pape Marcel, martyr, et Marcel II appartient au XVI^e siècle. Mais deux bréviaires provenant de Cluny, dont l'un du XI^e siècle (cf. LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. III, pp. 226, 473), signalent au 5 septembre : *Cluniaco exceptio S. Marcelli pape. XII lect. In cappis.* Il est vraisemblable que c'est à cette translation que se rapporte la notice du calendrier, qui trahit ainsi une fois de plus l'influence de Cluny.

[2] S. Euverte, évêque d'Orléans, mort à la fin du IV^e siècle (*Comm. martyr. hieron.*, p. 492-493 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 384-385). L'Hiéronymien annonce le même jour S. Cloud, mort vers 560 (ibid.).

[3] S. Valérien, martyr à Tournus, près de Chalon-sur-Saône (*Comm. martyr. hieron.*, p. 507-509 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 397). Quant à Nicomède, qui n'est rattaché à S. Valérien par aucun lien, c'est un martyr de Rome (ibid.).

[4] S^te Euphémie de Chalcédoine, martyre (*Comm. martyr. hieron.*, p. 510-511 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 399). Elle figure dans plusieurs calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 478-479). Voir plus haut, la notice du 12 avril.

[5] S. Lambert, évêque de Maastricht, mort à Liège au début du VIII^e siècle, a été inscrit dans quelques manuscrits du martyrologe hiéronymien de la seconde recension (*Comm. martyr. hieron.*, p. 513-514 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 401-402).

[6] Les calendriers mozarabes annoncent S. Cyprien au 14 septembre et quelques-uns S^te Justine, parfois avec S. Cyprien, au 18 du même mois (FÉROTIN, op. c., p. 478-479) ; cette dernière date se retrouve dans le passionnaire de Silos : *Iustinae virginis et Cyprinani episcopi qui passi sunt in civitate Damasco sub Eutulmio comite die XIIII kalendas octobres* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 486), et dans notre texte. En général, cette fête est marquée au 26 septembre (*Comm. martyr. rom.*, p. 417).

[7] D'accord avec le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 516-

20. XII kal. Vigilia S. Mathei ap. Candide [1] virg. mar.
21. XI kal. Mathei ap. *Dies egipt. Equinoctium autumnale.*
22. X kal. Mauricii et sociorum eius mar.
23. VIIII kal. Tecle virg. mar.
24. VIII kal. Conceptio S. Iohannis Baptiste [2]. Andochii, Tirsi, Felicis et Firmini [3] mar.
25. VII kal.
26. VI kal.
27. V kal. Cosme et Damiani mar. Florentini, Ilarii, Adulfi et Iohannis [4] mar.
28. IIII kal.
29. III kal. Michaelis archangeli.
30. II kal. Ieronimi presbiteri.

518), le tribun Ferréol, martyr à Vienne en Gaule, est fêté ici le 19 septembre. A la suite du martyrologe lyonnais, par l'intermédiaire d'Usuard, le martyrologe romain l'a inscrit le 18 du même mois (*Comm. martyr. rom.*, p. 403-404).

[1] Le passionnaire de Silos contient la *Passio sanctae ac beatissimae Candidae virginis et martyris Christi, quae passa est sub Maximiano imperatore, die XIIo kalendas octobres* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 487), et quelques calendriers la commémorent à la même date (FÉROTIN, op. c., p. 481-482). Cette Passion ne nous apprend rien sur cette martyre de Carthage, car elle est une adaptation, à peine déguisée, des Actes des SS. Fausta et Evilasius (*BHL.* 2833 ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 407-408).

[2] Le 24 septembre, le martyrologe hiéronymien annonce : *Conceptio Iohannis Baptistae* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 525). Notre texte, qui suit cette tradition, se sépare ici des calendriers mozarabes. Ceux-ci commémorent le 24 septembre la décollation de S. Jean Baptiste (FÉROTIN, op. c., p. 480-481). Dans une lettre attribuée faussement à S. Augustin, on lit : *Vobis libellum dirigemus, in quo totius anni opificium in lectionibus divinis perflorando perstrinximus, incipientes ordinem Adventus dominici ab octavo calendas octobris* (24 septembre) *aequinoctium autumnale, pro eo quod eadem die Iohannes praecursor Domini a maioribus nostris traditur et angelo nuntiante conceptus, et Herodis funesti gladio trucidatus* (*P. L.*, t. LXXII, col. 431). D'après ce texte, le 24 septembre commémorait et la conception et la décollation. Les Grecs célèbrent la conception le 23 septembre (*Synax. Eccl. CP.*, col. 71 ; cf. A. BAUMSTARK, op. c., p. 18-20).

[3] Outre les trois martyrs d'Autun (*Comm. martyr. hieron.*, p. 525 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 414), notre calendrier mentionne l'évêque martyr d'Amiens, qui est en général commémoré le 25 septembre (*Comm. martyr. rom.*, p. 415).

[4] Florentin et Hilaire sont les martyrs de Brémur (*Comm. martyr. hieron.*, p. 528 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 418-419), tandis qu'Adolphe et Jean sont deux victimes de la persécution d'Abderrahman II, qui régna à Cordoue de 822 à 852 (*Comm. martyr. rom.*, p. 419). Ils sont inscrits dans quelques calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 481 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 273-275).

Tercius octobris quintam decimus pede nonam.
Mensis iste habet dies xxxi, luna xxviiii.

1. Kal. oct. Germani, Remigii et Vedasti [1] ep. conf. Verissimi [2] mar.
2. vi non. Leodegarii [3] ep. mar.
3. v non. *Dies egiptiacus.*
4. iiii non. [4]
5. iii non.
6. ii non. Octaba S. Michaelis. Fidis [5] virg. mar.
7. non. Marci pape conf. Benedicte [6] virg. Sergii et Bacci mar.
8. viii id. Pelagie [7] virg. mar.
9. vii id. Dionisii, Rustici et Eleutherii mar.
10. vi id. Affe [8] et comitum mar.

[1] Le martyrologe hiéronymien contient trois commémoraisons de S. Germain d'Auxerre (31 juillet, 22 septembre, 1er octobre). Cette dernière rappelait l'inhumation solennelle du corps à Auxerre (*Comm. martyr. hieron.*, p. 535-536). De S. Remy, mort le 13 janvier, on célébrait aujourd'hui la translation (*Comm. martyr. rom.*, p. 429). Enfin, au sujet de S. Vaast d'Arras, dont la fête est inscrite le 6 février (*Comm. martyr. hieron.*, p. 79-80), c'est également une translation de reliques qui est annoncée en ce jour (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 697 ; Leroquais, *Bréviaires*, t. V, p. 324).

[2] Les calendriers mozarabes annoncent au 1er octobre les martyrs de Lisbonne : *Verissimus, Maximus et Iulia* ; leur Passion se rencontre dans le passionnaire de Silos (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 487) et dans le passionnaire de Cardeña (G. Antolin, *Catálogo de los códices latinos del Escorial*, t. I, Madrid, 1910, p. 121 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 281).

[3] Quelques manuscrits de l'Hiéronymien mentionnent : *In Galliis natale sancti Leudegarii episcopi et martyris* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 537-538). Il s'agit de S. Léger, évêque d'Autun, mis à mort en 679 ou 680 (*Comm. martyr. rom.*, p. 430-431).

[4] *S. Francisci conf. fundatoris ordinis minorum fratrum* ajouté postérieurement. Le 11, la même main écrit : *Oct. sancti Francisci.*

[5] La célèbre martyre d'Agen, vénérée avec les SS. Caprais, Prime et Félicien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 542-543 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 437-438).

[6] C'est en général le 8 octobre qu'est commémorée Ste Benoîte, vierge et martyre, dont les reliques sont conservées à Origny-sur-Oise (*Comm. martyr. rom.*, p. 441-442). Depuis Usuard, elle est insérée dans les martyrologes. Il y a bien peu à retenir de ses Actes légendaires.

[7] Ste Pélagie d'Antioche (*Comm. martyr. hieron.*, p. 545-546 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 441-442).

[8] Sans doute faut-il corriger *Affa* en *Afra*. En effet, le martyrologe hiéro-

11. v id. *Nox habet horas xiiii, dies x.*
12. iiii id.
13. iii id. Fausti, Ianuarii et Marcialis [1] mar. Geraldi [2] conf.
14. ii id. Calixti pape mar.
15. id.
16. xvii kal. nov. Galli [3] conf.
17. xvi kal.
18. xv kal. Luce evangeliste. Agne, Luci et Victoris [4] mar.
19. xiiii kal. Aquilini [5] ep. conf. *Sol in scorpione.*
20. xiii kal.
21. xii kal. Nunnilonis et Alodie [6] virg. mar.
22. xi kal. *Dies egiptiacus.*
23. x kal. Servandi et Germani [7] mm. Leotadii [8] ep. conf.

nymien mentionne au 9 octobre la martyre d'Augsbourg, qui est vénérée les 5 et 7 août (*Comm. martyr. hieron.*, p. 547-548). Un bréviaire espagnol la commémore également au 10 octobre : *S. Afra et soc. mm.* (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 701).

[1] Les trois martyrs de Cordoue, connus de Prudence (*Peristeph.* IV, 19-20), inscrits dans l'Hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 554) et dans les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 482-483).

[2] S. Géraud d'Aurillac, mort en 909 (*BHL.* 3411-3414). Rappelons que l'archevêque de Braga, Géraud († 1118), qui était d'origine française, avait introduit au Portugal le culte de son saint patron (*Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 307-308).

[3] Fondateur de Saint-Gall, mort dans la première moitié du viie siècle (*Comm. martyr. rom.*, p. 457-458).

[4] Le martyrologe hiéronymien éclaire cette mention insolite. De l'enchevêtrement des noms de personnes et de lieux, le P. Delehaye a dégagé : *in Ostia civitate Agnae* et *in Africa Leuci et Victorici* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 560-561). Il est plus que vraisemblable que le compilateur de notre calendrier ignorait tout des trois saints dont il transcrivait les noms.

[5] S. Aquilin, évêque d'Évreux, mort vers 695 (*Comm. martyr. rom.*, p. 462-463). Son nom apparaît au 18 octobre dans un des manuscrits (Corbie) de l'Hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 560). Les bréviaires l'annoncent au 19 (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 706 ; Leroquais, *Bréviaires*, t. V, p. 19).

[6] Ces deux sœurs subirent le martyre au milieu du ixe siècle dans l'Espagne du nord. Citées dans les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 482-483), elles sont surtout connues grâce à la Passion écrite par S. Euloge de Cordoue (*BHL.* 6252).

[7] Le calendrier de Cordoue de 961 résume la Passion (*BHL.* 7608) de ces deux martyrs de l'Espagne méridionale. Une inscription de 662 mentionne leurs reliques (Férotin, op. c., p. 484-485 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 470-471 ; *Anal. Boll.*, t. LXI, p. 132).

[8] S. Léothade, évêque d'Auch, mort au début du viiie siècle (*Act. SS.*,

24. VIIII kal.
25. VIII kal. Crispini et Crispiniani [1] mar.
26. VII kal.
27. VI kal. Vigilia Symonis et Iude.
28. V kal. Symonis et Iude. Vincentii, Savine et Christete [2] mar.
29. IIII kal. Marcelli [3] mar.
30. III kal. Claudii, Luperci et Victorici [4] mar. Narcisi [5] ep. conf.
31. II kal. Vigilia omnium sanctorum. Quintini [6] mar.

Octava quintam noni pede tercia quintam.
Mensis iste habet dies xxx, luna xxx.

1. Kal. nov. Omnium sanctorum. Cesarii [7] m.
2. IIII non. Eustachii cum sociis suis. Lauteni [8] ab. conf.

Quintus embolismus XIIII° anno.

Oct. t. X, p. 122-128 ; *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 708 ; LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. V, p. 173.)

[1] Les martyrs de Soissons, Crépin et Crépinien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 570-571 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 475-476).

[2] Ces trois martyrs, qui auraient été mis à mort à Avila sous Dioclétien, sont mentionnés au 28 octobre dans les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 484-485). Florus les a placés le 27 octobre, date qui a été acceptée par le martyrologe romain (*Comm. martyr. rom.*, p. 479).

[3] S. Marcel de Tanger (*Comm. martyr. rom.*, p. 484-485 ; *Anal. Boll.*, t. LXI, p. 116-139).

[4] Le nom de ces trois martyrs de León revient le 19 avril, les 30 et 31 octobre dans les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., pp. 460, 484-485 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 484-485). La légende les a rattachés sans aucun fondement à S. Marcel de Tanger (*Anal. Boll.*, t. LXI, p. 129-130).

[5] Deux saints Narcisse sont fêtés le 29 octobre : l'un fut évêque de Jérusalem et mourut vers 222 (*Comm. martyr. rom.*, p. 483-484) ; l'autre apparaît dans la légende de S^te^ Afra ; il aurait été évêque de Gérone. Si le plus souvent il est commémoré le 18 mars (*Comm. martyr. rom.*, p. 101-102), on rencontre toutefois son nom le 29 octobre (LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. V, p. 213). L'épithète *confessor* semble indiquer qu'il s'agit ici du premier.

[6] S. Quentin, apôtre du nord de la France (*Comm. martyr. hieron.*, p. 579-580 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 486-487).

[7] S. Césaire, martyr, diacre de Terracine (*Comm. martyr. hieron.*, pp. 201, 581-582 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 488-489).

[8] S. Lautein, abbé de Silèze, dans le Jura, au début du VI^e^ siècle (*Act. SS.*, Nov. t. I, p. 280-284 ; *BHL.* 4800). Si quelques manuscrits d'Usuard le commémorent au 1^er^ novembre, il est mentionné généralement dans les bréviaires le 2 du même mois (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 713 ; LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. V, p. 168).

3. III non. Valentini et Ilarii [1] mar.
4. II non.
5. non. *Dies egiptiacus.*
6. VIII id. Leonardi [2] conf. *Hyemis initium.*
7. VII id.
8. VI id. Octaba omnium sanctorum. Quatuor coronatorum mar.
9. V id. Passio ymaginis Domini [3]. Theodori mar.
10. IIII id. *Nox habet horas xvi, dies viii.*
11. III id. Martini ep. conf. Menne m.
12. II id. Emiliani presbiteri [4] conf.
13. id. Bricii ep. conf. Paterni [5] mar.
14. XVIII kal. dec.
15. XVII kal.
16. XVI kal. Eucherii [6] ep. conf. *Sol in sagitario.*
17. XV kal. Asciscli et Victorie [7] mar. Aniani et Gregorii [8] ep. et conf.

[1] Ces deux martyrs de Viterbe ne se rencontrent pas dans les martyrologes historiques (*Comm. martyr. rom.*, p. 492-493 ; cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 714-715 ; LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. V, p. 322).

[2] S. Léonard, ermite, fondateur de Noblac, dans le Limousin, au VI^e^ siècle (*Comm. martyr. rom.*, p. 500-501). Son culte s'est surtout répandu au XI^e^ siècle.

[3] Il s'agit du crucifix miraculeux de Beyrouth, dont la commémoraison ne semble pas avoir été très fréquente dans les calendriers (cf. GROTEFEND, op. c., t. II, p. 88 ; voir aussi *Comm. martyr. rom.*, p. 506-507).

[4] Commémoré dans les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 486-487), l'ermite San Millán (VI^e^ siècle) est surtout connu grâce à la *Vita* écrite par S. Braulio (*BHL.* 100). Usuard l'a inscrit dans son martyrologe (*Comm. martyr. rom.*, p. 517).

[5] Si Usuard et après lui le martyrologe romain inscrivent S. Paterne, martyr à Sens, le 12 novembre, la *Vita* dit expressément : *Passus est... Paternus martyr in idibus novembribus Senonico comitatu villa Serginia* (*BHL.* 6479 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 514). De nombreux bréviaires, ainsi que notre texte, le mentionnent au jour anniversaire de sa mort (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 718 ; LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. V, p. 237).

[6] S. Eucher, évêque de Lyon, mort en 449 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 601-603 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 526).

[7] Comme les calendriers mozarabes, notre calendrier annonce les martyrs de Cordoue, Ascicle et Victoria (IV^e^ siècle), au 17, tandis que le martyrologe hiéronymien les a inscrits, ainsi que le calendrier de Cordoue, au 18 (FÉROTIN, op. c., p. 486-487 ; *Comm. martyr. hieron.*, p. 605-607). Le martyrologe romain les a placés au 17 (*Comm. martyr. rom.*, p. 527-528).

[8] S. Aignan, évêque d'Orléans, mort au V^e^ siècle (*Comm. martyr. hieron.*,

18. XIIII kal. Octaba S. Martini. Romani et comit. mar.
19. XIII kal.
20. XII kal.
21. XI kal. Columbani [1] ab. conf.
22. X kal. Cecilie virg. mar.
23. VIIII kal. Clementis pap. mar. Felicitatis mar.
24. VIII kal. Grisogoni mar.
25. VII kal. Petri [2] ep. et mar. Catherine virg. et mar.
26. VI kal. *Saltus lune secundum Romanos.*
27. V kal. Facundi et Primitivi [3]. Agricole et Vitalis mar.
28. IIII kal. *Dies egiptiacus.*
29. III kal. Vigilia S. Andree ap. Saturnini [4] mar.
30. II kal. Andree ap.

Septima dat primam sextam pede deno decembris.
Mensis iste habet dies XXXI, luna XXVIIII.

1. Kal. dec. Crisanti et Darie mar. Caprasii [5] mar.
2. IIII non. *Primus embolismus tercio anno.*

pp. 318, 603-605 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 527-529), et Grégoire de Tours, mort en 595 (*Comm. martyr. rom.*, p. 527-529).

[1] S. Colomban, fondateur de Luxeuil, mort le 23 novembre 615 et commémoré à cette date par le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, p. 615-617). Florus et à sa suite de nombreux livres liturgiques ont inscrit le saint au 21 novembre (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 722). C'est encore à cette date qu'il apparaît dans le martyrologe romain (*Comm. martyr. rom.*, p. 537-539).

[2] S. Pierre, évêque d'Alexandrie, mort martyr en 311 (*Comm. martyr. hieron.*, p. 620-621 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 545-546).

[3] Les deux martyrs espagnols apparaissent pour la première fois dans une inscription du VII[e] siècle (J. Vives, *Inscripciones*, n° 307). Ils sont commémorés par tous les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 488-489 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 548-550). On a voulu les rattacher arbitrairement à S. Marcel de Tanger (cf. *Anal. Boll.*, t. LXI, p. 130-131).

[4] S. Saturnin de Toulouse, dont le nom se retrouve dans les calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 488-489 ; *Comm. martyr. hieron.*, p. 626-627 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 554).

[5] Le 20 octobre est la date traditionnelle de S. Caprais d'Agen (*Comm. martyr. hieron.*, p. 564 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 464-465). Nous avons en vain cherché la source de cette mention. Deux calendriers mozarabes et le passionnaire de Cardeña (G. Antolin, op. c., t. c., f. 117) commémorent S. Caprais le 28 novembre (Férotin, op. c., p. 488-489).

3. III non. Gentiani Fusciani et Victorici [1] mar.
4. II non. *Quartus embolismus XI° anno.*
5. non.
6. VIII id. Nicholai ep. conf.
7. VII id. Octaba S. Andree ap. *Dies egiptiacus.*
8. VI id. Conceptio S. Marie.
9. V id. Leocadie [2] virg. mar. *Nox habet horas xviii, dies vi.*
10. IIII id. Eulalie [3] virg. mar.
11. III id. Damasi et Masone [4] ep. conf. Pauli [5] Narbone.
12. II id.
13. id. Lucie virg. mar.

[1] Les trois martyrs d'Amiens, Gentien, Fuscien et Victoricus, figurent au 11 décembre dans l'Hiéronymien ; la tradition liturgique n'apporte aucun appui à la date du 3 décembre (*Comm. martyr. hieron.*, p. 645 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 577).

[2] S^te^ Léocadie, vierge et martyre, était surtout honorée à Tolède, où trois églises lui étaient consacrées. Le *Liber Orationum* de Vérone l'a inscrite *quinto idus decembris* (éd. VIVES, p. 38), date adoptée par les calendriers mozarabes (FÉROTIN, op. c., p. 490-491) et par le nôtre. Dans le martyrologe hiéronymien, la notice, fort défigurée, est placée au 13 décembre (*Comm. martyr. hieron.*, p. 646).

[3] Le *Liber Orationum* de Vérone contient, tout de suite après la longue série de prières en l'honneur de S^te^ Léocadie, une trentaine d'oraisons *in diem sancte Eulalie* (éd. J. VIVES, p. 50-61, n° 153-183). Célébrée le 10 décembre dans les calendriers mozarabes et dans le martyrologe hiéronymien (FÉROTIN, op. c., p. 490-491 ; *Comm. martyr. hieron.*, p. 641-643 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 575-577).

[4] Notre calendrier unit au pape Damase l'évêque de Merida, Masona (VI^e^ siècle), dont les *Vitas Patrum Emeritensium* ont raconté la vie (*BHL.* 2530). A notre connaissance, c'est une des plus anciennes mentions du culte (cf. *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 98-99) ; elle est d'autant plus précieuse qu'aucun calendrier mozarabe ne signale le saint évêque.

[5] Deux calendriers mozarabes annoncent aujourd'hui : *Obitum sancti Pauli, confessoris Christi* (FÉROTIN, op. c., p. 490-491). Le savant bénédictin commente ainsi cette notice : « Saint Paul ermite, mort le 10 janvier 341 et dont la fête est renvoyée au 15 dans l'office romain ». Il n'a pas remarqué qu'il s'agissait de S. Paul de Narbonne, célébré à cette date dans de nombreux livres liturgiques (*Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 729 ; LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. V, p. 239) ; A. Baumstark aussi a cru qu'il s'agissait de S. Paul de Thèbes (op. c., p. 32). Dans le martyrologe hiéronymien, S. Paul de Narbonne est inscrit au 22 mars (*Comm. martyr. hieron.*, p. 155-156 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 107).

14. XVIIII kal. ian. Iusti et Abundi [1] mar.
15. XVIII kal. Maximini [2] ab. et Urbici [3] conf.
16. XVII kal.
17. XVI kal.
18. XV kal. Festivitas S. Marie [4]. *Sol in capricornio.*
19. XIIII kal.
20. XIII kal. Dominici [5] ab. conf.
21. XII kal. Thome ap. *Solsticium hyemale.*
22. XI kal. Translatio S. Isidori [6] ep. et conf. *Die segiptiacus.*
23. X kal.
24. VIIII kal. Vigilia Nathalis Domini.
25. VIII kal. Nativitas Iesu Christi. Anastasie virg.
26. VII kal. Stephani prothomartyris.
27. VI kal. Iohannis ap.
28. V kal. SS. Innocentium.
29. IIII kal. Thome [7] mar.

[1] Le calendrier de Cordoue de 961 annonce à cette date : *In ipso est Latinis festum Iusti et Habundi martyrum, interfectorum in Ierusalem* (Férotin, op. c., p. 491). Il s'agit donc des deux martyrs célébrés par la Passion *BHL.* 4596. On sait que les auteurs des *Falsos Cronicones* ont voulu les annexer à l'Espagne (*Comm. martyr. rom.*, p. 582-583).

[2] S. Maximin (Mesmin), abbé de Micy, mort vers 520 (*Comm. martyr. rom.*, p. 584-585).

[3] S. Urbez ou Urbice, solitaire près de Huesca au IXe siècle (J. Saroïhandy, *Un saint bordelais en Aragon*, dans *Bulletin hispanique*, t. VIII, 1906, p. 122-128 ; A. Canellas López, *El monasterio de San Urbez de Serralbo*, dans *Universidad*, t. XX, 1943, p. 3-34). Récemment M. Vázquez de Parga a découvert un texte latin se rapportant à cet ermite peu connu, sur lequel nous espérons pouvoir revenir bientôt.

[4] Au sujet de cette fête de la Vierge, qui se rencontre dans tous les calendriers mozarabes, voir Férotin, op. c., p. 490-492.

[5] S. Dominique de Silos, mort le 20 décembre 1073 (*Comm. martyr. rom.*, p. 594-595).

[6] Le 22 décembre 1062, les reliques de S. Isidore étaient transférées de Séville à Léon (*BHL.* 4488). Cet événement, qui eut un grand retentissement, est commémoré dans quelques calendriers mozarabes (Férotin, op. c., p. 492-493 ; *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 731).

[7] S. Thomas de Cantorbéry, assassiné le 29 décembre 1170 et canonisé en 1173. Ainsi que nous le disons dans l'introduction, c'est la mention la plus récente inscrite de première main dans le calendrier (plus haut, p. 282). Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 606-607. Une main plus tardive a ajouté : *et beati Girardii.*

30. III kal. Translatio S. Iacobi[1] ap.
31. II kal. Silvestri pape conf. Columbe[2] virg. mar.

B. DE GAIFFIER.

INDEX SANCTORUM

de quibus actum est in annotationibus.

Abdias ep. m. 309.
Abdon ep. *Vid.* Abdias.
Adulphus et Iohannes mm. Cordubae 285, 312.
Aegidius ab. 284, 310.
Aemilianus Cucullatus conf. Tarracone 316.
Affa. *Vid.* Afra.
Afra et soc. mm. Augustae Vindel. 313.
Agnes v. m. Romae 314.
Albinus ep. Andegav. 293.
Alexius conf. 303.
Amandus erem. Genuliaci 287, 303.
Amandus ep. Traiect. 292.
Andeolus m. 298.
Andochius, Thyrsus et Felix mm. 312.
Anianus ep. Aurelian. 316.
Antia, mater S. Eleutherii ep., m. Romae 297.
Antoninus m. Apamiis in Gallia 310.
Antonius de Padua 283.
Aquilinus ep. Ebroic. 314.
Aredius (*al.* Aridius, Arigius) ab. Lemovic. 287, 309.
Arnulfus ep. Mett. 305.
Asciscius et Victoria mm. Cordubae 316.
Austregisilus ep. Bituric. 300.
Babylas ep. Antioch. m. 290.
Basilius m. Hispali cultus 287, 299.
Baudelius m. Nemausi 300.
Benedicta v. m. in territorio Laudunensi 313.
Bonifatius m. Adrumeti 304.
Bonifatius ep. conf. (quis?) 304.
Brigida v. Kildariae 292.
Caesarius ep. Arelat. 309.
Caesarius diac. m. Terracinae 315.
Candida v. m. Carthagine 312.
Caprasius m. Aginni 317.
Censurinus et soc. mm. ad Ostia Tiberina 309.
Chlodoaldus presb. 311.

[1] Primitivement, l'Église d'Espagne fêtait le 30 décembre le *natalis* de S. Jacques le Majeur ; sous l'influence de la liturgie romaine, la fête fut transférée au 25 juillet, mais pour maintenir une solennité à la date du 30 décembre, on lui assigna comme objet la translation. Le *Liber Sancti Iacobi* ou *Codex Calixtinus* renferme de nombreuses allusions à ces différentes commémoraisons (cf. ci-dessus, p. 174).

[2] Ste Colombe de Sens (*Comm. martyr. hieron.*, p. 16-18) a été très honorée en Espagne depuis une époque reculée. Le *Liber Orationum* de Vérone, le passionnaire de Silos et tous les calendriers mozarabes mentionnent son anniversaire (éd. VIVES, p. 117-119 ; *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 477 ; FÉROTIN, op. c., p. 494-495).

Christina v. m. Vulsinii 306.
Claudius et soc. mm. Aegis 309.
Claudius, Lupercus et Victoricus mm. Legione 315.
Columba v. m. apud Senones 320.
Columbanus ab. Luxov. 317.
Consortia v. Cluniaci 283, 287, 303.
Crispinus et Crispinianus mm. 315.
Cucufas m. Barcinone 306.
Cyprianus ep. Carthag. 287, 311.
Cyriacus et Paula mm. Malacae 302.
Dominicus fund. O. P. 283, 307.
Dominicus ab. Exilien. 282, 319.
Donatus ep. m. Aretii 307.
Dorothea v. m. Caesareae 292.
Eleutherius ep., Antia mater eius et soc. mm. Romae 297.
Emetherius et Celedonius mm. Calaguri 294.
Eneco ab. Oniensis 282, 295, 301.
Eulalia v. m. Barcinone 292.
Eulalia v. m. Emeritae 318.
Eulogius presb. Cordubae m. 285.
Euphemia v. m. Chalcedone 297, 311.
Eusebius ep. Vercell. 307.
Evurtius ep. Aurelian. 311.
Fabius vexillifer m. Caesareae in Mauritania 306.
Facundus et Primitivus mm. in Gallaecia 317.
Faustus, Ianuarius et Martialis mm. Cordubae 314.
Felix m. Gerundae 307.
Felix presb. Nolanus m. 290.
Felix, Fortunatus et Achilleus diac. mm. Valentiae 298.
Ferreolus tribunus m. Viennae 311.
Fides v., Caprasius, Primus et Felicianus mm. Aginni 313. *Vid.* Caprasius.
Fides, Spes, Caritas mm. Romae 310.
Firminus ep. Ambian. m. 312.
Florentia v. 287, 302.
Florentina v. Hispali 294, 302.
Florentinus et Hilarius mm. 312.
Franciscus Assis. 283, 300.
Fructuosus ep. Bracar. 287, 297.
Fructuosus ep. Tarracon., Augurius et Eulogius diac. mm. 290.
Furseus ab. Latiniac. 290.
Gallus ab. 314.
Genesius m. Arelate vel Romae 309.
Genovefa v. Paris. 288.
Gentianus, Fuscianus et Victoricus mm. 318.
Geraldus comes Auriliac. 284, 314.
Germanus ep. Autisiodor. 284, 306, 313.
Germanus ep. Paris. 300.
Gildardus ep. Rotomag. 301.
Girardus (quis?) 319.
Goar presb. 304.
Gregorius ep. Turon. 316.
Hadrianus m. Nicomediae 287, 302.
Hilarius ep. Pictav. 289.
Hildefonsus ep. Tolet. 290.
Iacobus Maior ap. 320.
Iesus Christus D. N. — Eductio ex Aegypto 289. — Imago 316.
Iohannes Baptista 312.
Iohannes Eleemosynarius ep. Alexandriae 291.
Iohannes Chrysostomus ep. CP. 291.
Iohannes ab. Reomaensis 284, 291.
Isidorus m. in insula Chio 299.
Isidorus ep. Hispal. 282, 294, 296, 302, 319.
Iuliana v. m. Nicomediae 287, 303.
Iulianus, Basilissa et socii mm. Antinoi 288.
Iulianus m. Bellovaci 289.
Iulianus ep. Tolet. 294.

Iunianus ab. Mariac. 308.
Iusta et Rufina vv. et mm. Hispali 305.
Iustina m. Nicomediae 287, 311.
Iustus et Pastor mm. Compluti 307.
Iustus et Abundius mm. in Hispania (?) 319.
Iustus ep. Lugdun. 310.
Lambertus ep. Traiect. 311.
Lautenus ab. 284, 287, 315.
Leander ep. Hispal. 294, 302.
Leocadia v. m. Toleti 318.
Leodegarius ep. Augustodun. m. 284, 313.
Leonardus conf. Nobiliac. 316.
Leothadius ep. Auxitanus 314.
Leucius et Victorius in Africa 314.
Luceia, Auceia et soc. mm. Romae 304.
Lucianus ep. et soc. mm. Bellovaci 289.
Lucianus presb. m. (quis?) 287, 300.
Lucus. *Vid.* Leucius.
Lupus ep. Lemovic. 300.
Macarius presb. Antioch. 290.
Magnus ep. Tran. m. 308.
Maiolus ab. Cluniac. 283-284, 299.
Mamas seu Mammes m. Caesareae Cappadociae 287, 307.
Mansuetus ep. Tull. 310.
Mantius m. prope Eboram 300.
Marcellus papa m. 283, 311.
Marcellus m. prope Cabillonem 284, 310.
Marcellus m. Tingi 315.
Marciana v. m. Caesareae in Mauritania 305.
Margarita m. (?) 302.
Maria Deipara. — Purificatio 292. — Annuntiatio 295. — Nativitas 311. — Maternitas 319.
Maria Aegyptiaca 287, 296.
Maria ancilla 306.
Marina (seu Margarita) v. m. Antiochiae 305.
Martialis ep. Lemovic. 284, 304.
Martinus m. Brivate 287, 307.
Martinus ep. Turon. 304.
Masona ep. Emerit. 287, 318.
Maurus ab. 290.
Maximinus ab. Miciac. 319.
Maximus m. Bellovaci 289.
Medardus ep. Noviom. 301.
Michael archang. 299.
Narcissus ep. Hierosol. 315.
Natalia uxor Hadriani m. 287, 302.
Nicephorus m. in Oriente 287, 293.
Nicomedes presb. m. Romae 301, 311.
Nunilo et Alodia vv. et mm. Oscae 285, 314.
Odilo ab. Cluniac. 284.
Paternus mon. et m. apud Senonas 316.
Paula vid. Romana 291.
Paulinus ep. Trever. 310.
Paulus ep. Narbon. 318.
Paulus Thebaeus erem. 287, 291, 318.
Pelagia paenitens Antiochiae 313.
Pelagius m. Cordubae 285, 303.
Petrus ep. Alexandr. m. 317.
Philibertus ab. Gemmetic. 284, 308.
Praeiectus ep. Arvernus 291.
Priscus ep. Capuanus 310.
Privatus ep. Gabalit. 308.
Prudentius ep. Turiason. 298.
Pudentiana v. Romana 300.
Quintinus m. Viromand. 284, 315.
Quiriacus ep. m. *Vid.* Cyriacus et Paula.
Radegundis regina. 308.
Remigius ep. Rem. 289, 313.
Reverianus ep. m. Augustoduni 301.
Rufinus et Valerius mm. in agro Suessionensi 301.
Rufus m. Capuae 309.
Rufus et Valerianus. *Vid.* Rufinus et Valerius.
Salsa v. m. Tipasi. 298.
Saturninus ep. Tolos. m. 317.

Scillitani Martyres 305.
Secundus m. Astensis 295.
Segolena abb. Troclar. 287, 306.
Servandus et Germanus mm. in Hispania 314.
Sophia. *Vid.* Fides, Spes et Caritas.
Speratus et soc. *Vid.* Scillitani.
Speusippus, Eleusippus, Meleusippus tergemini mm. 290.
Sulpitius Pius ep. Bituric. 287, 290.
Symeon stylita senior 288.
Syrus ep. Ianuensis 305.
Taurinus ep. Ebroic. 284.
Theodosia v. m. Caesareae 287, 296.
Thomas Becket ep. Cantuar. m. 282, 319.
Thyrsus, Leucius, Callinicus et soc. mm. 291.
Timotheus et Maura mm. in Thebaide 287, 292.
Torquatus ep. in Hispania 298.
Turibius ep. Asturic. 287, 297.
Urbitius conf. 287, 319.
Valentinus et Hilarius mm. Viterbii 316.
Valerianus m. Trenorchii 311.
Vedastus ep. Atrebat. 292, 313.
Verissimus m. Ulysippone 313.
Victor m. (quis?) 314.
Victor m. Bracar. 297.
Victor m. Hispal. 287, 299.
Victor m. Massil. 306.
Victor m. in Mauritania 309.
Victorianus ab. 287, 289.
Vincentius, Sabina et Christeta mm. Abulae 315.
Vincentius ep. et Laetus mm. Aquenses 310.
Vitalis m. Bononiae 298.
Vitus, Modestus et Crescentia mm. Romae 302.
Zoilus m. Cordubae 303.

LES VIES DE S. FINNBARR DE CORK, DE S. FINNBARR D'ÉCOSSE ET DE S. MAC CUILINN DE LUSK

Outre une Vie irlandaise, en deux recensions fort voisines [1], on connaît six formes différentes de la Vie latine de S. Finnbarr (alias Findbarr, Barrfinn, Barrfind, Barrus, Barrius, Barrinthus etc.), réputé premier évêque de Cork. En voici la liste.

[1] Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, nos 5 et 6. Aux manuscrits de la Vie n° 6 signalés par Plummer, on peut ajouter les suivants, tous du xixe siècle, sauf indication contraire : Musée britannique, à Londres, Add. 39665, fol. 107-112v ; ibid., Add. 18948, fol. 32-38 ; Académie Royale d'Irlande, à Dublin, 23. B. 30 (Catalogue, n° 182), p. 122-169 ; ibid., 24. C. 16 (Catalogue, n° 598), p. 137-154 ; ibid., 24. M. 32 (Catalogue, n° 614), p. 193 et suivantes ; ibid., 24. A. 22 (Catalogue, n° 659), p. 111-138 ; ibid., 24. A. 27 (Catalogue, n° 661), p. 257-282 ; ibid., 23. M. 50 (Catalogue, n° 1008, xviiie siècle), p. 129-137 ; ibid., 24. A. 25 (Catalogue, n° 1015), p. 337 et suivantes ; enfin, le manuscrit gaélique n° 220 de la Bibliothèque nationale, à Dublin, dont la description complète n'a pas encore paru, contient une Vie qui doit appartenir à la même recension. — La Vie irlandaise ancienne (Catalogue, n° 5) est éditée par Plummer, *Bethada Náem nÉrenn*, t. I, p. 11-12, avec traduction anglaise au t. II, p. 11-21, et notes au tome II, p. 324-326. Les principales variantes significatives de la Vie n° 6 sont indiquées en note par le même éditeur ; voir son introduction, t. I, p. xv-xvi. — W. K. Sullivan, dans son introduction au remarquable ouvrage d'Eugène O'Curry, *On the Manners and Customs of the Ancient Irish*, t. I (Londres et Dublin, 1873), p. cccxxii, note 560, cite en traduction un long passage pris au début d'une Vie irlandaise de S. Finnbarr : ce n'est pas la Vie n° 5, mais un texte plus développé, sans doute un exemplaire de la Vie n° 6, à en juger par les variantes de Plummer, op. c., t. I, p. 11. Sullivan indique sa source : « *Life of St. Finnbarr*, O'Curry MS. C.U.I., p. 1-2, and MS. *Book of Lismore.* » La référence au Livre de Lismore est une erreur (cf. Whitley Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. xliv). Le manuscrit d'O'Curry, autrefois à C.U.I. (Catholic University of Ireland), où la Vie de S. Finnbarr figurait au début (p. 1-2), n'a sans doute pas disparu. Il est peut-être conservé aujourd'hui à Maynooth. — La Vie n° 6 se lisait dans

1. *BHL.* 2983 (= **MT**), dont la seule bonne édition est celle de Plummer [1], d'après deux manuscrits de Dublin, à la bibliothèque Marsh (M) et au Collège de la Trinité (T). Un troisième manuscrit existe à Maynooth [2].
2. *BHL.* 2984 (= **Rawlinson**), dont on ne possède qu'une édition fort insuffisante. Quelques variantes des manuscrits d'Oxford, bibliothèque Bodléienne, Rawlinson B. 485 et 505, sont données par Plummer, au bas des pages de son édition de *BHL.* 2983. Un troisième manuscrit, copie exécutée au XVII^e^ siècle pour les hagiographes irlandais de Louvain, est conservé aujourd'hui chez les Franciscains de Dublin, à Merchants' Quay [3]. Le recueil de *Collectanea Bollandiana* numéroté 150 dans notre bibliothèque en renferme une copie du XVII^e^ siècle, fol. 1-5 ; en tête, Bollandus a inscrit : « Ex ms. R. P. Hug. Vardaei » ; c'est donc bien une copie du manuscrit précédent, qui fut en effet à la disposition de Hugh Ward.
3. *BHL.* 2985 (= **Cork**), dont quelques brefs passages seulement ont été publiés jusqu'ici. Nous l'imprimons ci-dessous, p. 333-336, d'après le seul témoin que nous en connaissions, notre même recueil de *Collectanea Bollandiana*, n° 150, fol. 120-120^v^. C'est une Vie en forme de leçons pour la cathédrale de Cork, copiée par un certain Bernard Mede en 1624.
4. *BHL.* 2986 (= **Aberdeen**), brèves leçons du *Breviarium Aberdonense*, Pars aestiva (Aberdeen, 1510), Proprium Sanctorum, fol. 115-115^v^ ; réimprimées ci-dessous, p. 337-338.
5. *BHL.* 2987 (= **Lusk**), leçons arrangées pour le bréviaire de Lusk, à 15 milles environ au nord-nord-est de Dublin. Le nom du saint y est arbitrairement remplacé par celui du patron de l'endroit, Mac Cuilinn, en latin Maculinus. Inédites et imprimées ci-dessous, p. 338-343, d'après le manuscrit E. 3. 8 du Collège de la Trinité à Dublin, fol. 128-130 (= **A**), et notre même recueil de *Collectanea Bollandiana*, n° 150, fol. 6-8 (= **B**). Nous n'en connaissons pas d'autre témoin. — Le manuscrit A est étudié ci-dessous, en appendice, p. 343-347.
6. Une série de leçons inédites, dans une sorte de supplément au bréviaire pour les fêtes de quelques saints irlandais, manuscrit

le Livre des Uí Cruimin, famille du comté de Cork, et ce manuscrit est l'ancêtre de plusieurs des copies modernes, sinon de toutes. Il n'a pas été retrouvé. Dans le *Journal of the Cork Historical and Archaeological Society*, t. XL, n° 151 (1935), p. 56, une note de C. J. Mac Carthy, *A Lost Manuscript*, attire l'attention des chercheurs sur ce témoin, qu'il serait intéressant de redécouvrir.

[1] Une traduction anglaise annotée avait été donnée par T. A. Lunham au même *Journal*, 2nd series, t. XII (1906), p. 105-120.

[2] Décrit *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 118.

[3] Décrit ibid., p. 113.

du XIVe siècle environ, au Collège de Corpus Christi, à Cambridge, nº 405, vers la p. 130 [1].

Il faut rayer sans hésitation de la *Bibliotheca hagiographica latina* la Vie placée en quatrième lieu, entre les numéros 2985 et 2986. Ces deux passages [2] ne sont qu'une traduction, ou plutôt une paraphrase latine, de paragraphes de la Vie irlandaise ancienne [3].

*
* *

Les Vies *MT* et *Rawlinson* ne nous retiendront pas longtemps. Elles ont été examinées à fond par Plummer, qui a excellemment exposé les rapports mutuels des deux collections auxquelles elles appartiennent [4], en glissant légèrement sur les trois autres Vies [5].

Le texte de *Cork* ne semble pas avoir été conçu originellement pour la cathédrale, où il était en usage [6] : la neuvième et dernière

[1] Le saint y est appelé Barrmedinus. *Inc.:* Anno ab incarn. d. n. I. C. milesimo ccº viiiº viiº idus augusti presidente (presidenti *ms.*) sedi apostolice d. Innocentio papa quarto, cathedensis (*sic*) ecclesie obtinente uen. episcopo Dauid... ; *expl.:* benedictum spiritum emisit et sic cum Christo mundo quievit ab isto. Explicit vita b. Barrmedini. (D'après M. R. James, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Corpus Christi College, Cambridge*, t. II [Cambridge, 1912], p. 281.) Ce texte serait à examiner de plus près.

[2] Colgan, *Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 607 et de nouveau p. 629-630, repris *Act. SS.*, Sept. t. VII, p. 146 ; Colgan, op. c., p. 221, col. 2.

[3] Éd. Plummer, *Bethada*, t. I, p. 17-18, § 34, et p. 17, § 32, respectivement.

[4] *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V (1905), p. 429-454 ; *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. IX-XXIII, XXXI-XXXII.

[5] « The Bollandists (A.S. Sept. vii. 142 ff.) had three lives of this Saint : one, 'ex MS. Hugonis Varaei [?Vardaei, Hugh Ward] Minoritae Hiberni' ; another copied by Bernard Mede from a Cork Lectionary ; the third found among Henry Fitzsimon's papers. Ward's text may have been either M or R ; the other two, of which the incipits are given, I have not met with. The Bollandists considered them all too fabulous to be printed. The present edition is not limited by such considerations. » *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. c., p. XXXII.

[6] Voici la lettre qui l'accompagne dans notre recueil de *Collectanea*. C'est la seule indication de provenance qui subsiste, et aucun indice ne porte à douter des affirmations qu'elle contient : « 19 Apr. 1624 — Corcagia —Bernardus Medus fratri Doctori Gerardo Medo. — Vitam S. Fynbarri cum his meis accipies de verbo ad verbum, ut habetur in Legenda communi et in officio illius quondam fieri solito Corcagiae in Ecclesia Cathedrali eiusdem. Marginalia autem mea

leçon, d'une longueur disproportionnée, donne à penser que la rédaction primitive était destinée à un office, sans doute monastique, qui en comportait douze. *Cork*, beaucoup moins bref qu'*Aberdeen*, est pourtant lui aussi un résumé d'une Vie plus longue encore. Les premiers chapitres de *MT* et *Rawlinson*, qui traitent du grand-père de Finnbarr, ont été simplement omis. Suivent quelques incidents choisis, dont le caractère parfois extraordinaire n'est pas sans éveiller quelque suspicion chez l'abréviateur [1]. L'ensemble ne laisse pas trop mauvaise impression. Il est suivi de l'oraison liturgique.

Les leçons du bréviaire d'Aberdeen, au 25 septembre, portent la marque de l'érudition du xv^e^ siècle. Le saint (*Fymberrus*, *Fimberrus*) est rattaché uniquement à une île située près de l'Écosse [2]. Rien ne rappelle son origine irlandaise. La première leçon le fait naître dans cette île, d'une noble famille. Les suivantes sont principalement consacrées aux merveilles qui précédèrent sa naissance. La dernière résume en quelques lignes toute sa vie : nom de baptême (*Fymberrus*), instruction chrétienne, pèlerinage à Rome, où il est consacré évêque par Grégoire (le Grand), retour en Écosse, apostolat ; enfin, on ajoute que S. Colum Cille, avant son ordination sacerdotale, vécut sous la direction de Fymberrus : détail on ne

sunt. Et noveris D. Rothum eandem Historiam tulisse secum in Gallias exprimendam, quam tandem pro rerum admirabilitate propalare omisit, eo quod maiori auctoritate non fuerit suffultus nisi tamen sufficerent antiqua episcopii acceptatio et traditio quo scilicet in cardine vertitur illius sanctificatio, prout et aliorum multorum. Si inciderem in Vitam ipsius Hibernice descriptam non dubito quin plura notatu digna de eo invenirem. » — La lettre est transcrite de la main de Rosweyde. Bollandus ajoute : « S. Barri (au-dessus de : Eadem) Vita habetur in MS. P. FitzSimon sed sub nomine Maculini Episcopi pag. 19. » Les notes marginales de Bernard Mede sont reproduites ci-dessous, p. 333-336, au bas du texte. Elles font preuve chez lui de quelque sens critique et, ce qui est plus précieux, d'un remarquable souci d'exactitude dans la transcription de ce qu'il avait sous les yeux. L'original y est désigné par le mot *quaternio*, comme s'il avait formé un cahier séparé, soit conservé à part, soit détaché d'un ouvrage complet. Aucune indication sur l'âge précis du manuscrit utilisé.

[1] Noter, par exemple : *sicut fertur*, aux §§ 7 et 9 ; *ut dicitur*, au § 7.

[2] Où placer exactement cette *Cathania insula?* On songe au comté de Caithness, où un culte tout spécial s'adressait à S. Finnbarr comme évêque de la région, mais ce n'est pas une île *maris undique sequestrata fluctibus* (§ 1) et la position de ce territoire ne saurait guère se définir comme à l'ouest des Orcades (ibid.), quoiqu'il soit bien au nord du comté de Ross.

peut plus invraisemblable, puisque le futur abbé d'Iona vécut en Irlande jusqu'à son âge mûr et arriva dans les îles écossaises abbé et prêtre. La collecte indiquée est la même que celle de *Cork*. Elle fait allusion à l'élection de Fymberrus dès le sein de sa mère (ce qui fait le fond des leçons d'Aberdeen), mais aussi à sa consécration épiscopale par les anges, remplacés pourtant ici par Grégoire.

Lusk est beaucoup plus mauvais encore, à bien des points de vue. Tout d'abord, nous l'avons dit, une fraude impudente y a remplacé le nom de Finnbarr par celui du patron local, dont on ne sait presque rien, l'évêque Mac Cuilinn, latinisé Maculinus [1]. Résumons le peu que nous apprennent les sources. Le martyrologe de Tallaght inscrit ce saint au 6 septembre [2] et de nouveau à la fin de la liste du lendemain [3] ; le *Félire* d'Óengus, au 6 septembre [4], ainsi que le calendrier du missel de Drummond et le *Félire* de Máel Muire Úa Gormáin, ce qui semble corroborer suffisamment cette date de fête. Mac Cuilinn, « le fils de Cuilenn », n'est pas vraiment un nom. Le saint aurait été appelé primitivement Lúachán [5]. Ceci donne bien à penser : *Locanus* ou *Lochanus*, latinisation de Lúachán, est le nom original de S. Finnbarr dans les Vies *MT* et *Rawlinson*. L'insertion de cette forme dans un commentaire du *Félire*, à côté de Cuinnid, qui est traditionnel, comme nous allons le voir, est un indice assez sérieux que la Vie de S. Finnbarr avait été transférée à S. Mac Cuilinn de Lusk à une date antérieure à la copie du manuscrit Rawlinson B. 505, où elle se lit (xv^e^ siècle). La plupart des anciens auteurs tiennent cependant que le nom de baptême du saint était Cuinnid [6]. Il figure dans la vieille liste des saints

[1] Presque tout est à rejeter de la notice composée sur ce saint par John O'Hanlon (*Lives of the Irish Saints*, t. IX, p. 165-174), qui s'est trop fié aux leçons de Lusk, mais a eu le mérite d'en donner l'édition princeps, en note aux pages 165-168.

[2] *Meic Culind ep. Lusca*, « (fête) de Mac Cuilinn, évêque de Lusk ».

[3] *Vel hic Mac Culind*, « ou bien (c'est) ici (que doit venir) Mac Cuilinn ».

[4] *Luscai la Macc Cuilinn*, « avec Mac Cuilinn de Lusk ».

[5] Commentaire du *Félire* d'Óengus, dans le manuscrit Rawlinson B. 505, éd. Stokes[2], p. 202 : *Macc Cuilinn .i. Lúachan mac Cuilind ut alii putant. Cuinnid nomen eius prius. Cathmog nomen patris eius.*

[6] Commentaire du *Félire* d'Óengus, dans d'autres manuscrits, Stokes[2], l.c. ; note au *Félire* de Máel Muire Úa Gormáin, au 6 septembre ; note sur les noms

évêques irlandais [1] et dans les généalogies [2]. A part ces mentions, nous ne voyons plus guère qu'un récit qui le mette en scène : c'est celui qui introduit l'Élégie sur S. Cíarán de Clúain Moccu Nois [3]. La mort de Cuindid, dit Mac Cuilinn, fils de Cathmog et évêque de Lusk, est marquée à la même année que celle du pape Gélase (496) dans plusieurs Annales irlandaises et semble appartenir à l'ancien fond de la tradition, mais cette mention, qui comporte des variantes et des additions [4], devrait être étudiée de plus près dans l'ensemble de ces sources. En tout cas, la fête de Mac Cuilinn sert aux annalistes à fixer le jour d'un événement, trois siècles plus tard [5] : c'est sans doute la première attestation qui puisse en être exactement datée.

Dans *Lusk*, Maculinus est donc partout substitué à Finnbarr, et Lusk à Cork. Le reste des noms propres, jusqu'à celui du père du saint, est inchangé. Sans doute comptait-on sur la distance qui sépare les deux endroits pour éviter que fût jamais découverte cette fraude, qui ne semble guère remonter plus haut que la fin du moyen âge [6] et que pas un mot d'excuse ou d'explication ne justifie. Les deux manuscrits A et B fourmillent d'erreurs, mais celles-ci se laissent corriger assez facilement. L'ensemble est arrangé de façon fort maladroite. On le verra, par un simple résumé.

D'abord un prologue (§ 1), exorde passe-partout de quelque sermon fort général, que nous n'avons pas réussi à identifier. Il est suivi d'une phrase de transition (§ 2, début). La conception du père de Finnbarr est empruntée à la Vie de ce dernier [7], mais l'abréviateur de *Lusk* a cru qu'il s'agissait de son héros : il appelle le nouveau-né Maculinus et le conduit jusqu'à la consécration épiscopale inclusivement (§ 2), ce qui ne l'empêche pas, au § 3, de raconter de nouveau et de manière différente la conception et la naissance du saint [8].

des saints irlandais dans le manuscrit Egerton 92, fol. 27, col. 1, éd. P. Grosjean, dans *Irish Texts*, t. III, p. 82 ; même note dans le Livre de Leinster, fac-similé, p. 354, éd. id., op. c., t. IV, p. 99 ; extrait de la même note dans le manuscrit Laud 610, n° 284, éd. id. dans *Irish Texts*, t. III, p. 101.

[1] Éd. id, n° 27, ibid., p. 28.

[2] Par exemple, dans celles en vers, éd. id., n° 236, ibid., p. 77 ; en prose, éd. Paul Walsh, *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, chap. xxxvi, n° 16, p. 124, et Livre de Leinster, fac-similé, p. 352, col. 7, ou *Lebor Brecc*, fac-similé, p. 21, col. 2.

[3] Publié ci-dessus, p. 102-106. [4] Comme l'*alias* Mac Cuilinn.

[5] Annales d'Ulster, à l'année 799, et passages parallèles.

[6] Voir ci-dessus, p. 328. Cf. *MT*, éd. Plummer, § 1.

[8] Cf. ibid., § 2.

Le § 4 débute par une allusion aux *praedicti tres viri*, dont on a oublié de parler jusqu'ici [1]. Il relate un miracle de l'enfance du saint, son arrivée chez S. Cairpre, qui est présenté comme un disciple de S. Grégoire, et le triple miracle en faveur du roi Acchoreus. Au § 5, Maculinus se rend en Écosse pour y détruire un monstre. Le § 6 l'envoie à Rome, où un prodige arrête S. Grégoire (le Grand) au moment de le consacrer évêque (alors que la consécration de Maculinus a été mentionnée dès le § 2), le ramène en Irlande, puis en Écosse. Au § 7, voici Maculinus élevé à l'épiscopat par le Seigneur même, tandis que des anges marquent les limites de son cimetière privilégié, où S. Cairpre est inhumé le premier. Maculinus souhaite de passer sous l'obédience de S. Eolang [2], qui, lui, veut au contraire se soumettre à Maculinus. Les discours des deux saints remplissent le § 8. Le dernier paragraphe, enfin, rapporte la mort de Maculinus, ses funérailles, sa translation à Lusk, la réunion d'autres reliques en cet endroit par « son dernier vénérable successeur », et conclut par un épilogue oratoire, qui n'apprend rien de particulier sur le héros [3].

* * *

Quels sont les rapports de ces trois séries de leçons (*Cork*, *Aberdeen* et *Lusk*) entre elles et avec les deux Vies longues (*MT* et *Rawlinson*)? C'est ce qui reste à déterminer.

Aurait-on pu tirer *Cork* de *Lusk?* La réponse est négative. En effet, voici trois points de *Cork* auxquels rien ne correspond dans *Lusk* et qui suffiront abondamment :

1° *Cork* (§ 2) parle de libérer les parents du saint de la condition servile et donne son nom de baptême, *Loanus* [4] ;

2° *Cork* (§ 3) raconte le miracle de la biche qui se laisse traire pour assouvir la soif du saint enfant [5] ;

3° *Cork* (§ 4) relate l'épisode de S. Brendan [6].

D'autre part, *Lusk* ne saurait provenir de *Cork*, qui ne mentionne même pas les faits rapportés dans *Lusk*, § 2 [7], et *Lusk* est certaine-

[1] Ce sont les trois anachorètes des §§ 3 et 4 de *MT*, éd. Plummer.

[2] Noter qu'un saint de ce nom figure au 5 septembre dans les calendriers. C'est là peut-être que le compilateur de la Vie l'aura trouvé.

[3] Cet épilogue est fort semblable en quelques endroits au § 15 de *MT*, éd. Plummer, mais paraît avoir emprunté ailleurs encore quelques lieux communs.

[4] Le nom de baptême, peu différent, est mentionné aussi dans *MT* et *Rawlinson*, mais à un autre point du récit.

[5] Ce miracle est rapporté par *MT* et *Rawlinson*.

[6] Il est aussi dans *MT* et *Rawlinson*.

[7] Dans *MT*, § 1, éd. Plummer ; dans *Rawlinson*, au début également.

ment abrégé d'un texte plus complet que n'est *Cork :* ce texte introduisait les trois anachorètes entre les paragraphes 3 et 4 de *Lusk* [1].

Mais on observe des ressemblances frappantes entre *Cork et Lusk :*

1° la description des *fulmina et tonitrua* (*Cork*, § 1 ; *Lusk*, § 3) est pratiquement identique, alors qu'il ne se trouve rien de pareil dans *MT*, *Rawlinson* et *Aberdeen*, ce qui suffit à exclure la possibilité que *MT* ou *Rawlinson* soient les sources de *Cork* ou de *Lusk ;*

2° la mention de reliques, autres que celles du principal héros, rassemblées auprès du corps de celui-ci par « son (dernier, *Lusk*) vénérable successeur » (*Cork*, § 9 ; *Lusk*, § 9) ; encore une fois, rien de tel dans *MT*, *Rawlinson* ou *Aberdeen*, ce qui conduit à la même conclusion ;

3° *Cork* (§ 6) et *Lusk* (§ 4) sont également les deux seuls textes [2] qui identifient le personnage en faveur de qui le saint opère le miracle du noisetier avec le père de l'aveugle et de la muette [3].

En outre, un bon nombre d'expressions similaires indiquent que *Cork* et *Lusk* procèdent tous deux d'une même Vie développée. Celle-ci, nous venons de le voir, ne peut être ni *MT*, ni *Rawlinson*. Les caractéristiques de cette Vie développée, perdue, qu'il est permis d'entrevoir ainsi, conviendraient fort bien à un texte qui serait dans le même rapport, à l'égard de *MT* et *Rawlinson*, que le sont généralement vis-à-vis de ces deux collections les Vies contenues dans le Codex Salmanticensis. Ce dernier manuscrit [4] ne renferme actuellement aucune Vie de S. Finnbarr. Celle que nous sommes amené à postuler remplirait ce vide.

Il convient de noter ici que *Lusk* a certainement disposé d'une Vie dont l'épilogue était fort semblable à celui de *MT*. Les correspondances verbales, dans la comparaison du saint à certains apôtres, sont remarquables [5]. Cette finale se lisait donc aussi dans la Vie perdue dont *Cork* et *Lusk* sont des abrégés, ce qui n'a rien

[1] A l'endroit où, dans le cours normal du récit, ils sont en effet introduits par *MT* et *Rawlinson;* ci-dessus, p. 330, note 1.

[2] *Aberdeen* omet l'épisode et n'entre donc pas ici en ligne de compte.

[3] La *diaboli sagitta*, dont l'atteinte a fait périr l'épouse du roi, père de l'aveugle et de la muette (*Lusk*, § 4), ne figure dans aucun autre des textes (*MT*, *Rawlinson* et *Cork*) qui rapportent ce miracle.

[4] Autrefois à la Bibliothèque des Bollandistes, maintenant à la Bibliothèque royale de Bruxelles, n° 7672-7674, du xv^e^ siècle.

[5] Comparer *Lusk*, § 9, avec *MT*, éd. Plummer, p. 73.

d'improbable, les Vies de la recension *MT* étant souvent des arrangements de celles du *Salmanticensis*.

Il n'est guère facile, à première vue, d'assigner aux leçons d'Aberdeen leur place exacte dans la tradition : brèves à l'excès, remaniées par un éditeur soucieux d'enjolivures, à la mode du xv^e^ siècle, et qui se contente rarement de transcrire plus de quelques mots sans les marquer de son empreinte, elles n'offrent guère de prise à la critique. Que tirer, par exemple, de la variante *Tigrinatus* (*Aberdeen*, § 1)? Cette fausse leçon sort naturellement de *Tigernacus*, latinisation du gaélique *Tigernach*, lequel a pu figurer dans un original quelconque. *Aberdeen*, qui ne contient que fort peu d'épisodes, ne peut en aucun cas être la source d'un des autres textes.

On doit présumer, en outre, qu'*Aberdeen* ne descend pas de *Lusk*, où *Finnbarrus* a été partout remplacé par *Maculinus*. C'est, en effet, le nom même de Finnbarr qui a dû attirer l'attention du rédacteur d'*Aberdeen* sur une composition existante (Vie complète ou leçons), portant, dans l'intitulé, le nom de saint qu'il lisait, sous la forme *Fymberrus* ou *Fimberrus*, dans son calendrier, au 25 septembre, et qu'il lui fallait pourvoir de leçons historiques.

Cependant, le hasard a conservé deux brefs passages auxquels nous pouvons nous raccrocher :

1° *Aberdeen* (§ 2) paraît bien utiliser un récit de l'interrogatoire de la mère différent de *MT* et de *Rawlinson*, mais qui évoque *Lusk* (§ 3) [1] ;

2° *Aberdeen* (§ 8) rappelle plutôt *Cork* (§ 2) qu'aucun des trois autres, bien que la phrase d'introduction : *Quid enim sibi vult novum hoc prodigium?* se retrouve aussi dans *Lusk* (§ 3) ; mais l'expression d'*Aberdeen : cuius gracia parentes a crudeli liberentur pena, priusquam parentum nomen habere meruerunt*, est très proche de *Cork* (§ 2) : *per quem parentes interitu liberantur priusquam parentes proprie valeant nominari* [2].

Aberdeen, donc, ne descend ni de *Lusk*, ni de *Cork*, ni de *MT*, ni de *Rawlinson*, mais semble remonter à la même Vie longue, perdue, semblable à celles du *Salmanticensis*, que nous avons été amené à postuler comme l'original de *Cork* et de *Lusk*.

[1] Cet interrogatoire est omis dans *Cork*.

[2] Ni *MT*, ni *Rawlinson*, ni *Lusk* n'ont cette phrase.

Ainsi, ces trois séries de leçons du bas moyen âge permettent d'atteindre, pour S. Finnbarr, un texte disparu, appartenant à la collection la plus ancienne que l'on connaisse des Vies des saints irlandais.

Paul Grosjean.

I. Leçons du bréviaire de Cork.

Voir ci-dessus, p. 325.

Vita S. Fynbarri alias Barri

1. Lectio prima. Erat quidam rex in Hibernia, nomine [1] Tegerna, qui ancillam habuit pulchram nimis. A quo edictum exiit per eius dominium universum ut nemo praedictam virginem presumeret deflorare. Sed unus ex eius militibus, Amargen nomine, illam clanculo impregnavit. Quo cognito per tumorem uteri et iuvenculae passionem, rex praecepit ambos in ignem proiici colligatos, sed ecce fiunt fulmina, tonitrua et pluviae habundantes [2] atque edax ignis naturam suam cohibens lignis parcere videbatur, ipsa nullatenus invadendo. Infans etiam de matris utero clamans dixit : « O rex, si perfeceris quod intendis, non eris ob hoc acceptabilior apud Deum. »

2. Lectio secunda. Rex igitur admirans et perterritus sic effatur : « Quid sibi vult prodigium istud novum? Quis, putas, est hic puer, qui, mutans iura naturae, prius loquitur quam nascatur? qui apparet in virtutibus et nullatenus in persona? per quem parentes interitu liberantur priusquam parentes proprie valeant nominari? » Rege igitur ipsos absolvi a vinculis imperante, flumina [1] et tempestates aliae cessavere. Infans autem nascendo prodiens in hanc lucem, ipsum regem protinus salutavit, procurans et impetrans ab eodem parentum suorum absolutionem a conditionibus servitutis. Quo facto, linguam non exercuit in loquelam ante annos habiles ad loquendum. Sanctus vero parvulus baptizatus Loanus [2] a parentibus primitus nominatus est.

3. Lectio tertia. Post haec tribus viris religiosis a parentibus traditur sanctus puer litteris imbuendus. Cum quibus pergens in itinere tempore aestivali prae siti nimia coepit flere, sed illi confi-

1. — [1] Alii Tigernacus, Mede ; *quo nomine addito significatur hic et porro annotatio Bernardi Mede, de quo supra, p. 326, annot. 6.* — [2] Sic enim scribitur, Mede.

2. — [1] Fulmina puto legendum, Mede. — [2] Alii Luanus. Hic in Mumonia dicitur natus, sed in antiquo instrumento quod penes me est, ita habetur : Gregorio successoribusque eius peregrinis de Conacia S. Barri compatriotis, Mede.

dentes de Dei auxilio ob parvi sanctitatem, ad cervam quam in monte conspiciunt indomitam servum mittunt, si forsitan Dei nutu mitis fieret ad mulgendum. Illa vero, quam citius patiens se mulgeri, lac praebuit habundanter, quo sitis parvi est extincta. Et quia hoc miraculum ibidem fuerat perpetratum, in eodem monte eum fecerunt addiscere alphabetum. Loanum mutaverunt in Fynbarrum [1] ob pulchritudinem capillorum.

4. Lectio quarta. Eodem tempore beatus Brandanus haud procul ab illis in via cum discipulis suis stetit, alternis vicibus nunc laetus et hilaris et nunc tristis. Discipulis autem sciscitantibus cur sic varie mutabatur : « Fueram, inquit, laetus eo quod quidam parvulus miraculo claru< it> hodierno, qui et miraculis fulgebit imposterum satis magnis, sed quandoque tristit<ia> me pulsavit, cum cogitarem de quadam parochia in australi Mumoniensium parte sita, quam cum a Deo postularem successoribus meis dari, ipsa non mihi seni sed sibi infanti a Domino concessa est. »

5. Lectio quinta. Exposito deinde puerulo psalterio addiscendo, in signum nitoris spiritus quo fulgebat et cuius augmentum per psalmos davidicos adquirebat, toto tempore quo dicto studio intendebat, domus in qua didicit nive continua est operta, non obstantibus ardentibus deintus crebris flammis et etiam solis ardoribus deforis satis magnis. Receptis [1] tandem in quodam monasterio tribus viris religiosis saepius memoratis, Fynbarrus Corporeum [2] adivit episcopum, papae Gregorii discipulum praedilectum. Ab eo evangelium didicit atque Paulum.

6. Lectio sexta. Eodem tempore Dominus ob Fynbarri merita cuiusdam regis, Fattne [1] nomine, uxorem, filium filiamque curavit. Nam, ipso orante, recepit filius, qui coecus fuerat, intuitum oculorum, et filia, quo caruerat, linguae donum ; uxor etiam mortua dicti regis est vitae pristinae restituta. Quibus miraculis perpetratis, rex memoratus Fattnez, sedens cum Fynbarro sub umbra cuiusdam coruli [2], tempore iam vernali, rogavit eum pro aliquo novo miraculo faciendo. Mox ad eius orationem corulus maturum fructum protulit autumpnali tempori deputatum. Nam arbor excutitur nondum florens et circumstantibus replet nucibus sinus suos. Quo miraculo palam facto, partem terrae suae contulit rex Fynbarro.

3. — [1] Fionn Bharra .i. candidus vertex, unde scribendum semper puto Fynn-Barrum, MEDE.

5. — [1] Crediderim illum fuisse canonic<or>um regularium ordinis S. Augustini monasterium, nam quod censetur illius ordinis prope Corcke vocatur monasterium de Antro S. Fynbarri, licet in alio loco legatur esse monasterium S. Gregorii, apud nos Mainistir Giolladh. Tales fuerunt communiter sacerdotes antiquitus, ut patet ex Theatro Protestantium authore Ioanne Copomgero, MEDE. — [2] Torporeum *cod.*

6. — [1] Fattne- scribitur in ipso quaternione, sed Fachnez legendum existimo, MEDE. — [2] Coruli legendum puto coryli, MEDE.

7. Lectio septima. Post haec miles Albaniam [1] petiit, ibique permanens tempore aliquanto, innumeris miraculis coruscavit. Erat autem tunc in Albania quaedam ferox bestia, immo serpens, quae suo veneno pestifero patriam devastavit fere totam. Compatiens vero Fynbarrus interitum populi iam extincti, et lachrymis ac precibus viventium condescendens, fusa oratione ad Dominum, cruce signavit vallem baculo suo sancto in qua misera bestia morabatur, et statim, flammis missis coelitus, exuritur vallis illa et serpens in pulverem redactus est. Et in signum huius miraculi, sicut fertur, vallis usque hodie expers permanet tenebrarum. Ob quod etiam beneficium Albani S. Fynbarro quandam civitatem cum magna parochia contulerunt. Cum vero parochia [2] dicta defectu aquae notabiliter laboraret, S. Fynbarrus cuidam apposuit petrae manum, ex qua fons scaturiens mox prorupit, quae, ut dicitur, usque nunc permanet, et inde civitas nomen habet. In eadem patria, cum duo nobiles per aliqua tempora contendissent, tandem unus per alterum oculis est orbatus. Quo comperto, mater iuvenis excoecati tristis cucurrit et eiulans ad Fynbarrum, a quo, precibus factis, lumina praedicta filio reparantur.

8. Lectio octava. His miraculis in Albania gestis aliisque nonnullis, B. Fynbarrus Romae apostolica limina visitavit. Gregorius autem, habitaculum Dei sanctum, tunc rexit Ecclesiam sanctam Dei, qui S. Fynbarrum, cuius prius audiebat mira facta, mox voluit in episcopum consecrare. Sed ecce flamma de coelo ipsos subito intercessit et, S. Gregorio dicente, instinctu Spiritus Sancti : « Non ego, sed summus pontifex te consecrabit, » ductu pervenit angelico ad locum ubi nunc Corcagiae civitas situatur. Ubi peracto ieiunio triduano, quidam nobilis, Edo nomine, sibi contulit dictum locum, in quo praefatam constituit civitatem. Post quae ipso orante quodam tempore cum populo civitatis, Dominus noster Iesus Christus de coelo descendens, choris assistentibus angelorum, beatum Fynbarrum, sicut S. Gregorius praedixerat, infulavit, atque tempore consecrationis suae de terra olei fons manavit.

9. Lectio nona. Sanctus igitur Fynbarrus in episcopum consecratus est. Eius autem consecrationis officio iam completo, cemiterii ecclesiae S. Fynbarri spatium angeli signarunt. Inter quos etiam exiit, sicut fertur, quod quicunque fidelium poenitentiam agentium in illo cemiterio sit sepultus, carebit [1] in futuro cruciatibus infernorum. Ubi etiam Corporeus [2] episcopus, qui B. Fynbarrum, ut praemittitur, < docuerat> , primus omnium sepelitur. S. Fynbarrus, subesse praeeligens magis quam praeesse, venerabilem virum adiit Ealangum [3], volens se totaliter eius subdere disciplinis. Quod vir sanctus renuit

7. — [1] Albania haec quaenam sit, an illa quae dicitur Scotia, an vero illa quae est in Italia, nescio. Haec tamen non videtur esse, quia alias res esset notior et celebrior, MEDE. — [2] illa *add. sed del. cod.*

9. — [1] Videtur fuisse indulgentia plenaria, MEDE. — [2] Torporeus *cod.* — [3] Alii Ealongum seu Eolongum, MEDE.

Ealangus : « Hoc, inquiens, divinae resisteret voluntati. Quin potius, me et meum monasterium ac omnia Deo offero atque tibi. A vobis tamen pro munere hoc exposco, ut consepulti in uno loco diem resurrectionis ultimum expectemus. » Cui Fynbarrus, futura praevidens, sic respondit : « Scio quod hoc Altissimus tibi dabit. » Tunc Fynbarrus addidit, flens amare : « Proposui subditus esse tibi vel alteri praesuli idoneo cuicunque. » Cui respondit Ealangus : « Sicut summus pontifex per nullum mortalium sed per semetipsum voluit [4] < te> consecrare, ita vult te sibi soli et nulli alteri praesuli famulari. » Eodem vero die, Dominus noster Iesus Christus apparuit eis cum agmine angelorum, cui supplicans Ealangus : « Deus, inquit, meus, suscipe ad te istum. » Christus autem continuo manu Fynbarrum [5] dextera apprehendens in aerem elevavit. Tunc Ealangus, de verbo quod praedixerat penitens, clamans ait : « Orex gloriose, praeeminens universis, illum digneris concedere modicum adhuc [6] in terris. » Ipsum igitur ad terram Domino remittente, ab illo nemo pro claritate respicere poterat [7] dexteram manum eius, quae ob hoc deinceps manica est operta. Ecce quomodo exaltatur qui se ob humilitatem volebat subiicere universis. Nemo autem divinorum miraculorum quae facta sunt ob eius sanctitatem poterit numerum enarrare, nisi qui cuncta statuit in certo numero, pondere et mensura. Haec autem pauca sufficiunt in praesenti, coeteris, ne fastidium generent, praetermissis. Cum autem dies sui exitus immineret, monasterium adiit Cloanensem, ubi ecclesiastica accipiens, sacram glebam deposuit corporis, celestibus in anima sociatus. Ad cuius exequias celebrandas cum sanctorum Hibernensium fuissent quam plurimi congregati, permixtus eisdem adfuit sine numero exercitus angelorum. Sol autem illius diei spatium adeo protelavit quod per quindecim dies occasum penitus refutavit. Post haec deportatum est illud sanctissimum corpus cum hymnis et canticis ad Corkagensem civitatem et in argenteo vasculo [8] collocatum. In qua etiam civitate omnium fere sanctorum Hibernensium venerandae reliquiae requiescunt, ab ipso S. Fynbarro primitus congregatae et postea ab eius venerabili successore collectae, quibus in aeternis sedibus ob eorum preces et merita sociemur, concedente Domino Iesu Christo, cui est honor et gloria in saecula saeculorum.

Haec ex quaternione antiquo membrani manuscripto. Oratio etiam ex eodem est talis: Deus, qui gloriosum famulum tuum Fynbarrum ex utero matris elegisti et angelis ministrantibus eundem infula pontificali sublimasti, concede, quaesumus, ut qui, vitiis gravantibus, ad ima pertrahimur, eius intercedentibus meritis, ad virtutum fastigia sublimemur. Per Dominum etc.

[4] Te ibi videtur omissum, MEDE. — [5] Fynbarri *cod.* — [6] *sup. lin.* — [7] Iuxta haec depingenda est, meo quidem iudicio, imago illius, MEDE. — [8] Ubinam iam haec sint nescitur, nec umquam verisimile scietur, nisi per divinam revelationem. Unde si quos noscas sanctos consulendi essent simul (?) et de veritate huius historiae. Monumentum tamen iacet in coemiterio quod dicitur monumentum S. Fynbarri, ubi crediderim Torporeum saltem fuisse sepultum, MEDE.

II. Leçons du bréviaire d'Aberdeen.

Voir ci-dessus, p. 325.

Sancti Fymberri pontificis qui in Cathania magno cum honore habetur.

Oracio. Deus, qui gloriosum famulum tuum Fymberrum ex utero matris elegisti et angelis ministrantibus eundem infula sublimasti pontificali, concede, quesumus, ut qui, viciis gravantibus, ad yma pertrahimur, eius meritis ad virtutum vestigia [1] sublevemur. Per Dominum nostrum.

Deinde fiat memoria de sancto Firmino episcopo et martyre cum mediis lectionibus eiusdem. Oracio de communi.

Ad matutinum IX lectiones.

Lectio prima. Fimberrus ex Cathania insula, que ad occidentalem Scocie plagam vergit [2], Rossiam ab austro habens provinciam et Orchades, Oceani maris insulas, ab oriente, eiusdem maris undique sequestrata fluctibus, non ex ignobili Scotorum familia duxerat parentelam. Unde regulus quidam, Tigrinatus nomine, vernaculam habens vultu decoram, a quo edictum promulgatum est publicum, ut illius puelle thorum nemo violaret. Quo non obstante, miles quidam illius regis familie puellam, diversis persuasam mediis, carnaliter cognovit. Unde prolem conceperat et gravida facta est. Tu autem.

Lectio II. Cumque cognovisset rex puellam gravidam et prolem cuidam militi concepisse, partuique propinquam esse, ira succensus eam coram se statim convocari iussit. Interrogata de quo concepisset, ipso rege pro tribunali sedente, reatus crimen palam confessa est, quod de milite familie sue concepisset. Confessione eiusdem per regem audita, diram equidem et perperam [3] protulit sentenciam, ut igne et sulphure consumeretur.

Lectio III. Verum, igne accenso valido, puellam, beato Fymberro presente, gravidam silicet, manibus ligatam et pedibus in ignem per spiculatores detrudi precepit et comburi. Sed divina gracia ipsius ignis actionem preveniens ita prohibuit, quod in eos nequaquam agere permisit et suam exercere naturam negavit. At interea res satis memoratu digna nec a multis audita seculis visa divino fieri accidebat nutu.

Medie lectiones de sancto Firmino episcopo. (. . . . . .)

Lectio VII. Infans Fymberrus in materno clausus utero, medio in igne positus, ita regi tyranno, cunctis audientibus et admirantibus, cui verbula proferre natura abhorruit, divinitus : « Quamquam, ita inquit, rex inique, si te regem nominare phas erit, ymo impie et

[1] *Lege* : fastigia. — [2] virget ED. — [3] *lege* properam ?

tyranne crudelissime, cur innocentem cum delinquente, ut ascribis, condemnandum iudicas, aut iustum cum impio ad mortem trudendum iubes? » Tu autem.

Lectio VIII. Perterritus autem rex et admirans prophetando ait : « Quid enim sibi vult novum hoc prodigium? De maternis inclusus visceribus, cuius virtutes divinitus predicantur, antequam mundo cernitur, et cuius gracia parentes a crudeli liberantur pena, priusquam parentum nomen habere meruerunt? » Quare matrem a vinculis absolvi et a morte liberari iussit.

Lectio IX. Nato, inquam, infantulo, unda regeneratus [4] baptismatis, nomen ei Fymberrus imponitur. Qui postea litteris instructus evangelicis, Romam aggreditur, ubi a Gregorio patre sanctissimo paulo post constituebatur antistes. Scociam denuo reversus, quamplurimos ad Christi fidem servandam persuasit. Sub cuius eciam tutela reverendissimus pater Columba in levitarum ordine diu militavit. Cuius gracia quam plurima fieri contingebant miracula. Tu autem.

Cetera omnia de communi unius confessoris et pontificis.

III. Leçons du bréviaire de Lusk.

Voir ci-dessus, p. 325.

Vita S. Maculini

1. Lectio prima [1]. Venerabilem huius diei sanctissimi [2] memoriam recolentes, quo gloriosus [3] Christi pontifex Maculinus, deposito carnis onere [4], ad gaudia transmigravit aeterna [5]. Qui dum viveret, inopes alere, pauperes recreare, nudis vestimenta tribuere, esurientes pascere, peregrinis et viduis caeterisque [6] opera misericordiae largiri [7] solebat. Deviantes etiam et a via veritatis declinantes ad spem fiduciae verbo suae praedicationis revocabat. In Dei templo quasi Lucifer a<p>paruit matutinus [8]. Quicquid enim erat in eo, Dei virtute atque potentia mirabiliter refulsit [9]. In Dei servitio in ecclesia iugiter existebat, tum stando, tum orando, tum legendo, tum genua flectendo, continue laborando corpusque suum vigiliis ieiuniisque [10] macerabat. Insistebat itaque divino operi pietatis, ecclesias, monasteria et oratoria iugiter continueque fabricando. Quid plura referam? Tantas per eum Deus [11] operatus est virtutes, quas praesens libellus nequeat continere, nec hominum linguae enucleare valeant. Tu autem, Domine, miserere [12] nostri [13].

[4] *sic* ED.

1. — [1] (L. p.) *hic et ubique om.* B. — [2] sanctissim A. — [3] gloriosius B. — [4] onore A. — [5] *aliquid hic desiderari videtur.* — [6] caeteraque A, caetera B. — [7] largire A. — [8] Maculinus A. — [9] refulcit A. — [10] (tum orando tum - ieiuniisque) tum orando tum ieiuniis B. — [11] Dominus B. — [12] re *add. sup. lin.* A. — [13] (Tu - nostri) *om.* B.

2. Lectio secunda. Igitur de beatissimi militis Maculini vita admirabili pauca revocemus ad memoriam, qui multo iam tempore priusquam terris innotuit, virtutibus admirandis [1] claruit. Rex etenim quidam [2] nobilissimis [3] Briunensium [4] natalibus [5] ortus, ad Loth similitudinem, ebrietate repletus, nefando scelere sororem premendo [6] violavit. Quae mox concepit in utero ac duos genuit filios. Ille autem sceleris iniquitatem celare est [7] conatus, inventis illis, nequitiis gravioribus : unum ex illis demersit [8], alium [9] mater arripuit, quem nutrivit ac baptizari fecit, Maculinumque vocavit. Qui litterarum studiis [est] traditus, cepit moribus florere, virtutibus et miraculis coruscare, quotidie sedulo [10] insistendo orationibus et vigiliis, corpusque suum ieiuniis macerando, non destitit [11]. Sicque fama sancti per adiacentes circumquaque provincias advolavit. Quid plura? Defuncto illius regionis episcopo, Maculinus ab omni clero et populo eligitur [12] et infula pontificali sublimatur. Tu autem, Domine, miserere [13] nostri [14].

3. Lectio tertia. In diebus illis erat quidam rex Rathlinensis [1], Tigernacus [2] nomine, qui quandam virgunculam habuit forma et vultu pulcherrimam [3], a quo etiam [4] edictum exiit, ut nemo thorum illius virgunculae [5] violaret. Unus autem ex eius militibus, Amargen nomine, optimus scilicet [6] faber ferrarius, illam cognovit. Quae mox concepit in utero. Rex autem cum agnovit [7] illam partui proximam, interrogavit eam de quo concepisset. At illa statim confessa est. Tunc rex valde iratus iussit illos alligari ambos [8] et in ignem mitti nudos. Sed qui cuncta condidit [9], hoc non permisit. Fulmina enim [10] et tonitrua pluviaeque de caelis precibus sancti Maculini facta sunt in illa hora. Elementa inter se invicem repugnavere [11] atque edax ignis, parcendo lignis, vim negavit naturae. Interea infans de matris utero novam protulit loquelam claraque voce dixit ad regem : « O rex impie, immo crudelissime tyranne, nequissimum sacrilegumque [12] scelus agere disponis. Nam, ut levius [13] dicam, acceptabilior fueris si hoc non consummaveris. » Ac si manifestius [14] diceret : « Cur [15] illos, qui me fecerunt ad vitam, detrudis [16] ad mortem? » Rex autem perterritus [17] valdeque [18] ad ineffabilem admiratus allocutionem ait : « Quid sibi vult hoc novum [19] prodigium? » Tunc rex iussit fabrum ferrarium cum virgunculae praegnante honorabiliter custodiri. Quae peperit filium sanctitate et vita laudabilem. In bonis cepit operibus vigere [20] et in Dei ecclesia mirabiliter florere.

2. — [1] admirandum A, admirandus B. — [2] quidem A. — [3] nobilissimus A. — [4] Brumencium A, Brumensium B. — [5] *om.* A. — [6] presumendo B. — [7] (e. c.) c. e. B. — [8] dimisit A. — [9] aliumque filium B. — [10] *om.* B. — [11] desistit A, destituit B. — [12] elegitur A. — [13] re *add. sup. lin.* A. — [14] (Tu - nostri) *om.* B.

3. — [1] Rathlunensis A, Rathinensis B. — [2] Tugerna A. — [3] pulcherimam A. — [4] et B. — [5] (i.v.v.) violaret virgunculae B. — [6] (o. s.) s. o. B. — [7] *om.* A. — [8] eos B. — [9] novit B. — [10] *om.* B. — [11] repugnaverunt B. — [12] sacrilegiumque B. — [13] *om.* A. — [14] aperte B. — [15] cum B. — [16] detendis B. — [17] perteritus A. — [18] valde B. — [19] nomen *add.* B. — [20] (o. v.) v. o. B.

4. Lectio quarta. Post haec autem praedicti tres viri beatum puerum ad fines Laginensium [1] perduxerunt, ubi [2] inter caetera quae ibidem [3] gessit miracula, quamdiu ipse psalmos didicit [4] tamdiu domum nive vestitam respexit [5], ac si de intus crebris ardentibus flammis videretur [6] necnon et de foris, ardoribus solis ferventibus, eodem omnino habitu permanere fecit. Postea vero monasterium illis signavit. Ibi aliquanto [7] tempore permansit. Denique [8], Laginensium [9] relinquendo partes, Carpreum [10] adivit [11], sancti Gregorii discipulum, per cuius magisterium evangelium et epistolam legit. Eodem tempore rex quidam, Acchoreus [12] nomine, sanctum Maculinum rogavit [13] ut orbatum luminibus filium, necnon et filiam videlicet linguae expertem [14], curaret [15]. Protinus autem [16], orante beato Maculino, unus illorum [17] munera luminum, altera linguae facundiam loquendi recepit. In eodem temporis momento, eiusdem regis coniugem, diaboli sagitta subito percussam, idem gloriosus Dei famulus revocavit ad vitam. Eodem quoque die, rex memoratus Maculinum quasi [18] postulando de miraculis amplius faciendis rogavit. Erat enim vernale tempus. Et illius dicto nondum finito, corylus [19], sub cuius umbra positi fuerant, priusquam flores extulisset, maturos fructus protulit, eiusque sinum [20] vernali tempore autumnalibus repleverat nucibus. Tunc rex glorificavit [21] beatum Maculinum [22] eique partem terrae suae donavit [23].

5. Lectio quinta. Post haec venerabilis Christi miles Maculinus Albaniam petiit, ibique aliquanti temporis spatio permanens, innumeris coruscavit miraculis. Erat autem eo tempore quaedam immensae magnitudinis ac tantae ferocitatis bestia, quod [1] omnes Albaniensium fines invasit ac totam provinciam pene evacuavit. Tunc omnes Albanienses [2] in unum congregati ad sancti Maculini pedes catervatim provolvuntur [3], qui omnes quasi ex uno ore dixerunt [4] : « Salva nos ! » Ab illa etiam die evacuata est terra [5], nec usquam comparuit. Et sic Maculini precibus sunt liberati [6].

6. Lectio sexta. Post haec autem et alia plura miracula quae beatus Maculinus operatus est [1], reliquit Albaniam et, ut proposuit, Romam adiit. Gregorius autem tunc apostolicam rexerat arcem, cum vir Dei Maculinus pervenit ad illam [2]. Qui cum episcopali diademate sanctum sublimare cepisset Maculinum, flamma cadens de

4. — [1] Laginensium A. — [2] unde B. — [3] ibi B. — [4] (p. d.) plurimos B. — [5] respexerit A. — [6] *leg.* ureretur ? — [7] aliquando A. — [8] deinde B. — [9] Laginencium A. — [10] Carbrinum A. — [11] *littera* a *in rasura* A. — [12] Atthoreus B. — [13] (M. r.) r. M. B. — [14] ex parte A. — [15] (ut - curaret) ut turpem curaret illius prolem, ex parte scilicet linguae puellam, orbatumque luminibus filium B. — [16] ante B. — [17] eorum B. — [18] quum A. — [19] torilus B. — [20] sinus A. — [21] grorificavit A. — [22] (g. b. M.) b. M. g. B. — [23] (eique - donavit) divinam partem sibi donavit B.

5. — [1] quae B. — [2] se *add.* A. — [3] provolverunt B. — [4] *sup. lin.* A. — [5] *leg.* fera ? bestia ? — [6] (et - liberati) sancti M. meritis liberati sunt A.

6. — [1] (o. e.) *sup. lin.* A. — [2] villam B.

coelo intrat. Sic [3] Gregorius, de coelis per angelum admonitus, sancto ait Maculino : « Revertere ad patriam [4] tuam et in loco quo resurrecturus fueris, a summo pontifice pontificali infula sublimaberis [5]. » Angelico igitur ductu pervenit beatus Maculinus ad patriam, Drumconil [6] oppidum [7] videlicet, in quo protinus sanctificavit monasterium. Deinde agitatus motu angelico, Albaniense [8] monasterium fundavit, in quo tanto tempore permansit, donec illud quibusdam sancti Rudicani discipulis dereliquit [9]. Duodecim enim [10] monasteria fundavit ac pro suae caritatis [11] et misericordiae opere [12] suis proximis ea concessit.

7. Lectio septima. Orante autem beato [1] Maculino cum turba [2] iustorum in eadem civitate, Dominus noster Iesus Christus, angelicis ministrantibus choris, illum pontificali diademate, ut beatus Gregorius iam antea [3] praedixerat, infulavit atque in eius officio fons olei largus de terra emanavit. Huius autem ordine pontificali [4] completo, coemeterii spatium angeli signaverunt. Tunc etiam [5] sermo inter eos [6] exiit, quod si quis fidelium poenitentiam agentium in illo quiesceret coemeterio, inferni cruciatibus careret in futuro. Corporeus [7] autem ipsius Maculini magister [8] primus [9] in illo dormire sacrosancto promeruit coemeterio [10]. Post haec autem gloriose et [11] honorabiliter beatus Maculinus in sua civitate cum [12] sanctorum nimia multitudine, illius ministerio prout doctrinae salutaris [13] norma fuerant informati, permansit ac inde [14] semetipsos cum suis monasteriis in aeternum obtulerunt. Sanctus autem [15] Maculinus desiderans subesse plus quam praeesse, venerabilem virum Eolangum adiit, quem praesulem elegit. Igitur, ad praefati senioris beato Maculino cum suis perveniente [16] monasterium, idem laetus in eorum erat adventu [17], quos antea ad suum hospitium venturos esse praevidit in spiritu ; sed cum [18] rem tantam [19] cur Maculinus advenisset ille cognosceret, ministris suis ait : « Hospites sancti bene reficiantur et in [20] crastina die unde venerunt revertantur. Ego enim non alloquar [21] illos, donec post septem dies ad Luske pervenero villam. » Ministris haec verba magistri [22] Maculino narrantibus, ipse crastina die, sicut venerabilis senex praecepit, ad suam perrexit villam.

8. Lectio octava. Igitur cum septem transacti essent dies, beatus Eolangus, sicut praedixit, Luske pervenit villam, ac protinus ad sancti pedes Maculini pronus procidit, dicens : « Tibi Deoque offero

[3] (i. S.) intersit. Tunc A. — [4] provinciam A. — [5] sublimabis A. — [6] (p. D.) provinciam de Durpconyle A. — [7] opidum A. — [8] Albanense B. — [9] (donec - dereliquit) *om.* A. — [10] *om.* A. — [11] claritatis A. — [12] (m. o.) nomine operae A.

7. — [1] sancto B. — [2] *locum aliquot litterarum vacuum reliquit* B. — [3] ante A. — [4] pontificii A. — [5] et B. — [6] (i. e.) *om.* A. — [7] copore A, cum B. — [8] magistri A. — [9] (m. p.) primo B. — [10] coemetereo A. — [11] ac B. — [12] *om.* A. — [13] et *add.* A. — [14] deinde B. — [15] *om.* B. — [16] preveniente A. — [17] *om.* A. — [18] (sed cum) sic A. — [19] tantamque A. — [20] *om.* B. — [21] alloquor B. — [22] magistro *add.* B.

memetipsum meumque [1] monasterium. » Tunc Maculinus amare flevit et dixit : « Non hoc ego proposui, sed ut semper tibi subditus essem. » Ille autem [2] respondit : « Sed [3] et ego a te inde [4] remunerari expostulo, ut in loco uno simul resurrectionem expectemus. » Cui Maculinus dixit : « Hoc tibi Deus praestabit. Sed [5] adhuc multum movet me, quoniam [6] praepositum [7] sive idoneum non habeo praesulem, cuius praelatione [8] digna [9] semper subditus atque subiectus essem. » Tunc sanctus Eolangus [10] dixit : « Hodie te [11] summo committam pontifici, cui cuncti praepositi famulantur [12]. Sicut enim a nullo mortalium nisi a semetipso te pontificio [13] concessit sublimari, ita et nemini nisi sibimetipsi [14] te vult famulari. » In eodem ergo loco [15] Dominus noster Iesus Christus cum angelorum agmine apparuit [16] eis, cui Eolangus dixit : « Deus [17] meus, suscipe a me hunc hominem iustum. » Qui [18] continuo, manum illius beati Maculini [19] contingens dexteram, elevavit eum in sublime. Tunc Eolangus, quasi penitus perterritus [20], dixit : « O rex gloriose [21], qui dominaris in coelis, adhuc modicum concedere digneris illum in terris. » Tunc Dominus remisit illum, et [22] ab illa die nemo propter [23] nimiam claritatem illius [24] manus cernere potuit, atque circa illam manicam continebat accinctam. Hinc igitur completum est quod veritas protulit : « Qui se humiliat [25], exaltabitur. » Quantocunque enim Maculinus [26] se humilem atque subiectum universis praeferebat [27], tanto illum excelsum ac praelatum cunctis Deus [28] dirigebat. Nemo autem [29] multitudinem virtutum eius enarrare potuit, nisi qui cuncta creavit. Nam si temporum curricula non praeterirent, signa autem eius superessent.

9. **Lectio nona**. Cum vero [1] dies exitus eius immineret, monasterium de Luske adiit, quo sanctus Kuadani [2] discipulos antea [3] reliquit [4]. Ibique postquam eisdem [5] benedixit, acceptis tam salutiferis pacis muneribus, corporalem deposuit glebam, sedem promeruit adire supernam. Tunc plurimus sanctorum [6] Hibernensium [7] chorus collectus est ad Maculini corpus sanctissimum sepeliendum, cui [8] angelorum nova cantica modulantium permixtus erat exercitus, quorum numerum noverat Deus. Sol autem illius diei protelando spatium, per quindenos dies aut noctes [9] non cognovit occasum. Postea vero sanctum illud corpusculum, cum hymnis et canticis ad Luske translatum erat villam, quo cum honore maximo in [10] sarculo servatur

8. — [1] (meumque) meum B. — [2] *om.* A. — [3] sic A. — [4] *om.* B. — [5] sic A. — [6] quum A. — [7] propositum B. — [8] praelate B. — [9] (c. p. d.) cui non dedignatus A. — [10] *om.* A. — [11] (h. t.) hoc hodie B. — [12] (p. f.) f. p. B. — [13] pontificem B. — [14] sibimetipso A, sibimet B. — [15] *om.* B. — [16] aparuit A. — [17] Domine B. — [18] me *add.* B. — [19] (i. b. M.) eius B. — [20] perteritus A. — [21] gloriae B. — [22] *om.* B. — [23] praepositus A. — [24] (c. i.) i. c. B. — [25] humiliabit B. — [26] *om.* B. — [27] praeferrebat A ; percernebat B. — [28] Dominus B. — [29] enim A.

9. — [1] *om.* A. — [2] Rudiani B ; *lege* Ruadani. — [3] ante A. — [4] dereliquit B ; *lege* quod sancti R. discipulis antea dereliquit. — [5] eosdem B. — [6] *om.* A. — [7] Hiberniencium A. — [8] qui AB. — [9] (d. a. n.) *om.* A. — [10] cum B.

dignissimo, quo etiam [11] plures sanctorum Hybernensium [12] venerandae requiescunt reliquiae, ab ipso [13] Maculino primum congregatae necnon hactenus <a> venerabili successore postremo recollectae. Quam [14] igitur veneranda est, fratres charissimi [15], ista [16] dies per orbem, qua post victoriam felix Maculinus conscendit [17] ad arcem! Et quamvis mirabilis fulgebat in terris, nunc multo mirabilior [18] resplendet in coelis. Nos autem ut sufficiant timeamus verba quibus sancti praesulis congrua laude enarremus gesta. Erat enim [19] aspectu angelicus, in sermone verax et nitidus, in iudicio [20] iustus, nulli odibilis, cunctis amabilis. Hic erat stabilis et constans in fide ut Petrus, doctor egregius et vas electionis ut [21] Paulus, virilis ut Andreas, divina gratia plenus ut Iohannes. Quid moror in verbis? Nam omnibus apostolis erat consimilis, per omnia illorum sequens vestigia. Qui felici commercio caduca pro aeternis, peritura commutavit mansuris. Ubi inter caeteros [22] Dei sanctos et electos in regno Patris sui fulget tanquam sol et [23] tanquam scintilla in arundineto discurret, nationes iudicabit et cum vero [24] iustitiae sole electos congregabit, qui cum Patre [25] et Spiritu sancto vivit in saecula saeculorum. Amen.

[11] et B. — [1c] Hyberniencium A. — [13] episcopo scilicet B. — [14] quantum B. — [15] kalendarium B. — [16] illa B. — [17] concendit A, contendit B. — [18] mirabilius A. — [19] autem B. — [20] (in sermone - iudicio) *om.* B. — [21] *sup. lin.* A. — [22] aeternos, *prius* aetenos A. — [23] (t. s. et) *om.* B. — [24] *om.* B. — [25] *cetera om.* B.

Appendice

Le manuscrit E. 3. 8 du Collège de la Trinité, à Dublin (= **A**), utilisé pour notre texte de *Lusk*, est intéressant à plus d'un titre et mérite une description qui complète et rectifie celle de T. K. Abbott [1]. Nous en devons les éléments à la grande obligeance du P. Aubrey Gwynn, S.J., à qui nous exprimons notre vive gratitude.

C'est un recueil sur papier [2], copié par diverses mains dans la première moitié du XVII[e] siècle, qui renferme des extraits divers sur l'histoire ecclésiastique des Iles Britanniques. Il a certainement appartenu au célèbre historien et controversiste Jacques Ussher, archevêque protestant d'Armagh, mais les anciennes cotes ont disparu lors d'une reliure. Son intérêt consiste en partie dans les preuves nouvelles qu'il apporte des relations amicales entretenues, presque clandestinement, par Ussher avec des correspondants catholiques à l'étranger, entre autres avec le P. Héribert Rosweyde, prédécesseur de Bollandus.

Il compte encore environ 169 feuillets in-folio (340 × 220 mm.).

[1] *Catalogue of the Manuscripts in the Library of Trinity College, Dublin* (Dublin et Londres, 1900), p. 94-95.

[2] Il aurait dû trouver sa place dans notre *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Dubliniensium* (*Anal. Boll.*, t. XLVI, 1928, p. 98).

D'après l'ancienne table des matières (fol. 1), il en comprenait à l'origine au moins 180 : deux ou trois pièces manquent vers la fin.

Une erreur de reliure a placé les fol. 49-56 entre les fol. 127 et 128. L'ancienne table indique que les fol. 49-56 (soit les numéros 22 et 23 d'Abbott) doivent s'insérer entre les numéros 12 et 13. Une fois l'ordre ainsi rétabli, le n° 24 d'Abbott, commençant par la *Vita Maculini*, suit immédiatement le n° 21, formé de passages sur l'Irlande et sur quelques saints irlandais, recueillis par David Mollony dans un manuscrit ayant appartenu au monastère irlandais de Saint-Jacques de Ratisbonne. Le n° 24 continue le même sujet par d'autres extraits de diverses sources [1].

Cet ensemble se divise en trois sections, chacune d'une main différente : a) fol. 128-130 (Maculinus) ; b) fol. 131-141 (Tathaeus, Carantocus, Kebius, Aidius, Brendanus, Germanus) ; c) fol. 142-162 (Wilfrithus, David, Kentigernus). La *Vita Sancti Florentini*, mentionnée ici par Abbott, se lit en réalité aux fol. 61^{v}-64.

Voici la description détaillée des portions hagiographiques.

1. (fol. 49-52) A Breife Relation of Ireland and the diuersity of Irish in the same. *Inc.:* In the kingdome of Ireland there be three kinds of Irish : to wit, Auncient Irish, English Irish, and mixt Irish. The Auncient Irish descend from the Spaniards. En marge, au coin supérieur gauche du fol. 49, une note de la main d'Ussher : « presented to y^{e} councell of Spayne, circ. an. 1618, by Florence y^{e} pretended archb. of Tuam. and thought to be penned by Philip OSulleuan Bear. » *Expl.:* And this is in breife all the relation that may be made of Ireland, for the aboue mentioned intent of the King of Spayne. Copia vera.

Le fol. 52^{v} est blanc. Entre les fol. 52 et 53 se lit une lettre autographe de H. Laffan, du 4 février 1622 (nouveau style : 1623). La main est anglaise et l'orthographe assez fantaisiste [2]. Le *Paedagogus*

[1] Les extraits du registre épiscopal de Milo Sweteman, « De iure primatiali », débutent au fol. 57.

[2] En voici le texte, avec les quelques abréviations résolues : « Worthy: and my estemed friend. I haue these monnethes past discontinued my intercours with the Paedagogus for reasons not vnknowen, which himself may ghesse. and whearin I haue bene in some parte satisfied by your own meanes. I made reddy a while agon some papers to be sent him, which he was desirous to see, as I vnderstood by his last. them I do here inclose, and are as followeth. Officium S. Dympnae virginis et martyris. Legenda siue vita et martyrium eiusdem Sanctae ex Originali Ecclesiae Collegiatae B. Dympnae de Gheele. Sancti Lieuini Episcopi et Martyris ad florbertum Abbatem monasterii Sancti Bauonis (ex Manuscripto Corssendonckano) carmen. Item eiusdem Epitaphium Sancti Bauonis. ex eodem Manuscripto Regula Sancti Columbani Abbatis. Item eiusdem Regula coenobialis siue liber de quotidianis poenitentiis monachorum. This of Columbanus is the very copy taken owte of the manuscript by the friendly writer whose correctors coniectures go in the margent. & wheare

dont il est ici question est certainement Ussher, qui publia à Dublin, en 1622, son *Appendix to Sir Christopher Sibthorp's Friendly Advertisement to the Pretended Catholickes of Ireland* [1]. Son *Discourse of the Religion anciently professed by the Irish* parut en 1623, peu de mois plus tard. Les autres ouvrages imprimés sortis de sa plume, auxquels H. Laffan fait allusion, peuvent avoir été les trois sermons de propagande anti-catholique, prêchés dans l'année qui suivit sa consécration comme évêque protestant de Meath-et-Clonmacnois (juin 1621) [2]. H. Laffan écrivait peut-être du Collège irlandais d'Anvers [3]. C'est dans cette ville qu'il pouvait le plus facilement entrer en relation avec Rosweyde [4]. Christophe Talbot, qui n'a pu être exactement identifié, appartenait sans doute à la famille Talbot de Malahide.

2. (fol. 53-54) Legenda sive vita et martyrium B. Di< m>phnae virginis et martyris patronae municipii de Gheel = *BHL.* 2532, sans le prologue. *Expl.:* alia vero impetrat beneficia apud Dominum nostrum I. C. *etc.*

Le texte, d'une écriture continentale, est suivi immédiatement d'une note de la même main : « Haec copia Legendae sive martyrii Beatissimae virginis Dympnae et martyris patronae de Gheel et gentis Hibernicae ad honorem Dei eiusque matris virginis Mariae et Dympnae nostrae patronae et ad instantiam D. Dominorum Superiorum et rectorum Hibernorum Collegii Antverpiensis descripta per me Benedictum Paschasium Canonicum ecclesiae Collegiatae S. Dympnae < de> Gheel quae de verbo ad verbum cum suo originali concordat. quod idem attestor. Benedictus Paschasius praedictae ecclesiae canonicus anno 1620 4^to^ Augusti. » Une seconde note, toujours de la même main, se lit en marge, au fol. 54^v^ : « Haec est vera copia

among them you will finde the letter H. they are obseruations made owte of the copy of Heribertus Rosweidus by him communicated vnto me. out of wich you haue in charta separata cap. 7. de cursu psalmorum. I haue written for diuers things to france which weare reddy to be sent me by the first oportunity. as hereafter you may vnderstand. By our mediation I will expect the Loane of B Jordanus a Saxonia de vitis fratrum. ita eiusdem de discretione. which I coniecture may be founde in the Library of the Colledge or elswheare in that citty as you may learn of the Paedagogue. whose appendix to Siptorfes booke I haue not sene as yet nor other his late printed Labours. Lett not these papers be loste because I haue no other copy of moste of them. Vale. 4 februarii. 1622. Your own allwayes H. Laffan. » Adresse au dos : « To his verry worthy and respected friend Doctor Christopher Talbot these be delivered. Dublin. » — En tête se trouve la capitale *K* entre deux barres, indiquant vraisemblablement où cette lettre devait se classer dans les papiers d'Ussher. La signature est bien H. Laffan (et non N. Laffan, comme l'imprime Abbott).

[1] *Dictionary of National Biography*, t. LII, p. 188, col. 2, i.v. Sibthorp.

[2] Ibid., t. LVIII, p. 66, col. 2, i.v. Ussher.

[3] Voir ci-dessous les notes qui suivent la copie de la Légende et de l'Office de S^te^ Dymphne.

[4] Voir encore ci-après, p. 346, note 1.

copiae cum suo originali concordantis a R. D. Benedicto Paschasio ecclesiae collegiatae S^tae Dympnae de Gheel descriptae et ad nos missae. ita testor. » Le copiste n'indique pas son nom. On peut se demander si ce témoin du texte *BHL.* 2352 a été connu des anciens Bollandistes, qui ont utilisé un manuscrit de la même église de Geel, mais où l'*explicit* est différent.

3. (fol. 54^v-56) < Officium S. Dympnae> . *Inc.:* 15 Maii. In festo S. Dympnae virginis et martyris patronae Incolarum de Gheel. Ad primas vesperas Antiph. 1^a Sacro foelix germine laetetur Hybernia. *Expl.:* Nunc regis filia mortis supplicia ne patiatur gens misera prece propitia nobis concilia quem genuit puerpera. Alleluia.

A la fin de cet office, une nouvelle note marque l'authenticité de cette copie prise de celle de Benedictus Paschasius, dans les mêmes termes que pour la Légende (fol. 54^v, ci-dessus).

La Légende et l'Office de S^te Dymphne semblent constituer les deux seuls textes subsistant dans le manuscrit E. 3. 8 de la série mentionnée par H. Laffan dans sa lettre du 4 février 1623 [1].

4. (fol. 61^v-64) Vita S. Florentini, ex antiquis voluminibus Capituli eiusdem sancti Florentini in oppido Ambasiae fundati desumpta. *Inc.:* Praeclara sanctorum merita confessorum. *Expl.:* omnibus credentibus usque in hodiernum diem praestante Domino Nostro I. C. *etc.*

Cette Vie de S. Florentin, confesseur à Amboise et prétendu Irlandais, que nos prédécesseurs avaient crue perdue (*Act. SS.*, Oct. t. X, p. 850-851), mériterait assurément d'être éditée. On n'en connaît pas d'autre. Elle est ici placée à côté des textes concernant S^te Dymphne parce que S. Florentin d'Amboise est également invoqué pour la guérison de la folie. La main est bien anglaise et non continentale. Ni date, ni nom de copiste. On ne saurait douter pourtant qu'elle soit de la même époque que les autres textes groupés par Ussher dans ce volume, vers 1620-1625.

5. (fol. 128-130) < Vita S. Maculini > = *BHL.* 2987.

Texte imprimé ci-dessus, p. 338-343. L'écriture, une sorte d'imi-

[1] Aucune trace, dans la description d'Abbott, de la Règle et du Pénitentiel de S. Colomban, non plus que du poème, d'ailleurs pseudépigraphe, adressé par S. Liévin à S. Florbert (*Act. SS.*, Nov. t. I, p. 380-381). Cependant, Ussher avait bien reçu cette dernière pièce, dont il donna l'édition princeps d'après le manuscrit de Corsendonck transmis selon une copie de Rosweyde. Voici comment il indique sa source : « Hos autem S. Livini Elegos, ex manuscripto Corssendonckiano ab Heriberto Rosweydo descriptos, communicavit mihi D. Rothaeus, patriarum antiquitatum indagator diligentissimus » (*Veterum epistolarum Hibernicarum Sylloge*, Dublin, 1632, *Recensio* de ce poème). A juger d'après sa lettre, H. Laffan n'est pas un simple alias de David Rothe (ou Roth, Routh), évêque catholique d'Ossory depuis 1618 et aussi célèbre qu'Ussher dans l'histoire et la controverse. Nous verrions plutôt en H. Laffan un agent ou correspondant de David Rothe à Anvers, chargé par lui de transmettre certaines pièces à Ussher sous le couvert de Christophe Talbot.

tation d'imprimé, ne se rencontre pas ailleurs dans le manuscrit E. 3. 8. Elle paraît continentale plutôt qu'anglaise. Au haut du fol. 130v, resté blanc d'abord, se lit une note théologique, transcrite d'une main anglaise qui revient plus d'une fois dans le volume.

6. (fol. 131-133v) Vita S. Tathaei = *BHL.* 7987.

7. (fol. 133v-134v) Vita S. Carantoci = *BHL.* 1563 et 1562, ces deux Vies se suivant sans interruption.

8. (fol. 134v-136v) Vita S. Kebii = *BHL.* 4640.

9. (fol. 136v-139) Vita S. Aidii episcopi = *BHL.* 184.

10. (fol. 139v-141) Vita S. Brendani = *BHL.* 1438, incomplète, se terminant au fol. 141 par les mots : Terram de qua locutus est pater Barinthus repromissionis sanctorum in corde meo xxxx (*sic*).

11. (fol. 141) De Brittaniis Sancto Germano speciali cultu obnoxiis, de (hospitio? pietate?) subulci et rege eiecto = *BHL.* 3462, extrait. *Inc.:* Dum per mediterranea circumvecti loca. *Expl.:* tanta potuisse consideras. Ce passage [1] des *Miracula S. Germani* d'Héric d'Auxerre conclut le livre premier.

Le reste de la page est blanc. C'est la fin de cette section (fol. 131-141), où l'écriture est toujours la même, caractéristiquement anglaise. Bien que ces pièces ne portent aucune indication d'origine, les nos 6-10 sont certainement copiés du manuscrit Cotton Vespasianus A. XIV, où ils se suivent dans le même ordre et avec les mêmes erreurs et mutilations ; ce manuscrit Cotton porte d'ailleurs, en marge, des notes de la main d'Ussher [2].

12. (fol. 142-157) Vita S. Wilfrethi episcopi = *BHL.* 8889. Cette Vie a été collationnée soigneusement sur un ou plusieurs autres exemplaires ; les marges portent des corrections et des variantes, apparemment de la main d'Ussher lui-même.

13. (fol. 157v [numéroté par erreur 158v] -159) <Vita S. David ep. Mevennensis> = *BHL.* 2107, extrait. Le titre est de la main d'Ussher : Ex Ricemarcho, in Vita Davidis Menevensis.

14. (fol. 159-162v) < Vita S. Kentigerni > = *BHL.* 4646, extrait. Le titre est de la main d'Ussher : Ex Jocelino, in Vita S. Kentigerni, ad Jocelinum episcopum. MS. in Bibliotheca Cottoniana. Les cinq pages suivantes sont de la main d'Ussher, le copiste du no 13 écrit une bonne partie du fol. 161v ; puis Ussher reprend jusqu'à mi-chemin du fol. 162 ; ensuite de nouveau le copiste ; Ussher, enfin, termine au fol. 162v. Le reste de la page est blanc. C'est la fin de cette section du manuscrit. L'alternance des mains montre que ce texte a dû être copié à Westminster, chez Sir Robert Bruce Cotton, et sans doute que le no 13 provient de la même bibliothèque. Le no 14, en effet, est certainement transcrit du manuscrit Cotton Vitellius C. VIII, fol. 148-195.

[1] *Act. SS.*, Iulii t. VII, p. 272, nos 80-82.

[2] Voir, en dernier lieu, Robin Flower, cité par A. W. Wade-Evans, *Vitae Sanctorum Britanniae et Genealogiae* (Cardiff, 1944), p. viii-xi.

LE LIEU DE NAISSANCE
DE SAINTE RENELDE
D'APRÈS SA « VITA »

Dans le vocabulaire spécial du culte des saints, la date et le lieu du *natalis* se rapportent à l'entrée du héros chrétien dans sa vie glorieuse et donc au terme, non au commencement de son combat terrestre [1]. En rappelant naguère ce point, le P. H. Delehaye faisait observer qu'il est confirmé par le langage même des fidèles ; ceux-ci, pour citer un exemple, s'adressent à S. Antoine de *Padoue* et nullement à S. Antoine de *Lisbonne* [2]. Le savant critique allait jusqu'à dire qu'en hagiographie le lieu de la naissance proprement dite est chose indifférente. Il n'entendait d'ailleurs aucunement ôter par là aux historiens le droit, ou le devoir, de déterminer la localité où un futur saint a vu le jour. Le cadre géographique, ethnique, social et religieux où se situe cette naissance présente, en effet, un intérêt réel, que nul ne songe à contester.

[1] Dans ses *Natales sanctorum Belgii*, Molanus appelle quelque part, par antiphrase, « natalem ad miserias » le jour de la naissance proprement dite. Par une curieuse coïncidence, c'est précisément dans la notice de S^te^ Renelde (16 juillet), dont il va être traité ici même.

[2] *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, p. 13. De même, de nos jours on invoque S^te^ Thérèse de Lisieux, et non d'Alençon. Bien entendu, cette coutume, qui n'est nullement une règle, souffre beaucoup d'exceptions. Sans compter que nombre de saints se sont illustrés au lieu même où ils naquirent (S. Guidon d'Anderlecht) et que d'autres portent ce nom d'origine à l'égal d'un nom de famille (S. Ignace de Loyola), les évêques et les abbés sont nommés respectivement d'après leur siège ou leur monastère. Ainsi, S. Germain d'Auxerre ne sera pas S. Germain de Ravenne, bien qu'il soit mort en cette dernière ville, au cours d'un voyage.

I. — Condé ou Kontich?

Histoire d'une controverse

Si l'on s'accorde à placer au village de Saintes, près de Hal en Brabant, le lieu où se consomma la mort violente — avec la tradition nous dirons : le martyre — de Ste Renelde [1], il existe, par contre, un problème critique au sujet de son lieu d'origine. Faux problème, à notre avis, comme il n'en existe que trop dans le domaine de l'hagiographie, et qui, depuis une époque assez peu ancienne, oppose les partisans de Kontich, commune de la province d'Anvers, et ceux de Condé-sur-Escaut, dans le département français du Nord : *Condacensi castro, quod super Scolt flumen situm est, extitit oriunda*, lit-on dans le meilleur manuscrit de la *Vita Reineldis* [2]. Parler ici de partisans et d'opposants peut d'ailleurs paraître excessif, car la controverse, qui se poursuivit surtout entre intellectuels, ne fut guère animée. Nous ferons observer, au surplus, qu'en bien des cas de ce genre, c'est chose assez illusoire de compter parmi les « tenants » d'une opinion nombre d'auteurs qui, sans avoir étudié personnellement la question controversée, peut-être même en l'ignorant, se font simplement l'écho de quelque « autorité » ancienne ou moderne. *Non numerandi...*

Il nous a semblé opportun de dire, à notre tour, un mot dans le débat que nous venons de définir. Les solutions qu'on a proposées n'ont pas manqué d'influer sur les conceptions, parfois aventureuses, qu'on se forme du passé le plus lointain des deux localités, ainsi que sur l'évolution moderne du culte de Ste Renelde. Pas mal d'inexactitudes se répètent, qu'il convient d'éliminer de la discussion. Celle-ci vient de trouver un regain d'actualité par la publication d'une étude, à certains égards fort instructive, que M. l'abbé A. De Laet a fait paraître sur le sujet et dont

[1] Formes anciennes de ce nom : Raganhildis, Raginhilt, Reginhilda, Rainildis, Reineldis. Cf. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, I : *Personennamen*, col. 1233-1234. Ste Renelde est honorée le 16 juillet ; le martyrologe Romain l'annonce en ces termes : « Sanctis in Gallia sanctorum martyrum Raineldis virginis et martyris et sociorum eius, qui a barbaris pro fide Christi caesi sunt. » Voir notre récente notice, dans *Comm. martyr. rom.*, p. 291.

[2] Manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles 18018, décrit ci-dessous, p. 365, et dont le texte (*BHL.* 7082) doit être préféré à tous les autres.

il nous a prié de rendre compte [1]. Toutefois, afin d'éviter qu'on se méprenne sur le but de ces lignes, ajoutons aussitôt : pour nous, il s'agit moins d'établir avec une pleine certitude quel fut le véritable lieu natal de Ste Renelde — cela paraît bien ambitieux avec les documents dont nous disposons — que de déterminer l'endroit que son biographe entendait désigner par *castrum Condacense*. A partir d'une réponse ferme donnée à cette dernière question, nos lecteurs jugeront eux-mêmes dans quelle mesure ils se sont rapprochés d'une solution plausible du problème proprement historique, plus important, certes, mais aussi plus délicat.

Rappelons, en effet, que la plus ancienne mention que nous possédions de cette sainte et de ses parents, dont on fixe l'existence à l'époque de Pépin de Landen et de Ste Gertrude, ne date que du XIe siècle. Aucun document antérieur soit diplomatique soit liturgique, du moins parmi ceux qui ont survécu, ne la nomme. Rien non plus dans les vieilles annales ou dans les monuments figurés n'évoque son martyre ou son patronage. Ce silence peut paraître bien profond, encore que, dans l'histoire des saints mérovingiens de renom assez local, il ne soit pas unique.

Au moyen âge, il n'apparaît pas qu'un culte quelconque ait été institué envers Ste Renelde en son lieu d'origine présumé, qu'il s'agisse de Kontich ou de Condé. Dans ces deux localités, des signes particuliers d'une vénération publique en son honneur ne se firent jour qu'à la suite de l'interprétation divergente donnée aux premières lignes de la *Vita Reineldis*, et — chose paradoxale, peut-on dire aujourd'hui — ce culte fut introduit à Condé bien plus anciennement qu'à Kontich. C'est l'église de Saintes, détentrice de la châsse de Ste Renelde, qui demeura toujours le centre incontesté de la dévotion [2] ; à ce sanctuaire, en effet, s'attachait la mémoire de son supplice et de celui de ses compagnons Grimoald

[1] *Werd Sinte Reinilde te Condé of te Kontich geboren?* Kontich, 1950, 51 pp. Cette brochure reproduit, avec quelques remaniements, un article paru sous le même titre dans les *Collectanea Mechliniensia*, t. XXXV (1950), pp. 420-445, 552-576.

[2] Une notice a été consacrée récemment à cette commune par M. G.-P. Speeckaert : *Saintes en Brabant. Ses origines et son histoire.* Sans lieu d'édition, 1950, 45 pp. Situé sur la chaussée de Hal à Enghien, à 23 km. de Bruxelles, non loin de la frontière linguistique, Saintes est appelé Sinternelle par les pèlerins flamands. Les Wallons y viennent prier « sainte Ernelle ». La paroisse de Sainte-Renelde faitactuellement partie du diocèse de Malines.

et Gondulphe. En dehors de cette localité, dont le nom même (*Sanctis*) doit s'expliquer par la présence des trois corps saints [1], le monastère de Lobbes comptait aussi notre martyre parmi ses protecteurs privilégiés. La raison qu'on en donne est que Wiger, père de Renelde, ayant fini ses jours comme religieux dans l'abbaye, celle-ci bénéficia largement des donations de sa fille. Une relique insigne de Ste Renelde fut d'ailleurs acquise par Lobbes, au déclin du XIIe siècle [2].

La plus ancienne notice imprimée de Ste Renelde que nous connaissions se lit dans l'incunable *Die alder excellenste Cronyke van Brabant* (« geprent bi my Rolant vanden Dorp wonende Thantwerpen in die huyvetters strate, anno MCCCCXCVII op den laetsten dach van Februarius ») [3]. C'est, au chapitre IV de cette

[1] *Sanctis* est une graphie du Polyptyque de Lobbes, composé en 868 (J. Warichez, *L'abbaye de Lobbes depuis les origines jusqu'en 1200*, Louvain, 1909, p. 188). On trouve aussi *Nahtinas sive ad Sanctas*, d'où la forme féminine Saintes, sans doute à cause de la prépondérance de Renelde dans le groupe des martyrs. Comparez, outre Xanten, sur le Rhin, divers exemples en France : Sains (*Sanctis*), dans l'Aisne ; Sains (*fundus nomine Sanctorum*), dans la Somme ; Sains-lez-Marquion (*Sancti*, avec Ste Saturnine ; cf. *Gesta epp. Cameracensium*, II, 12 : *de villa Sanctis, apud Sanctos*, et III, 17 : *ad monasterium Sanctas*), dans le Pas-de-Calais ; Saints (*ad Sanctos*), dans l'Yonne ; et autres localités, citées par A. Vincent dans sa *Toponymie de la France* (Bruxelles, 1937), p. 340.

[2] Le P. Van den Gheyn a publié ici même (t. XXII, 1903, p. 439-445) une *Translatio S. Reineldis in monasterium Laubiense*, d'après le manuscrit 43 du Séminaire de Tournai (voir ci-après, p. 368). Les mots *in monasterium Laubiense* ne se lisent pas dans le *lemma* du texte et pourraient tromper le lecteur. En fait, cette translation (*BHL.* 7082 b), qui débute par une sorte de sermon, relate l'ouverture solennelle de la châsse de Ste Renelde et l'ostension de ses reliques, à Saintes, en octobre 1170 ; au cours de la cérémonie, l'Abbé de Lobbes préleva pour son monastère une côte, dont il donna la moitié à l'Abbé d'Eename, lequel était présent et avait exalté en public les vertus de la martyre. Les *oppidani* s'opposèrent jalousement à ce qu'on entamât davantage leur précieux trésor. Les reliques furent ensuite renfermées dans une fierte plus belle. A l'année précitée, les *Annales Laubienses* indiquent, en effet : *Hoc anno translatum est corpus sanctae Rainildis in novo feretro* (*M.G.*, Script., t. IV, p. 25). C'est sans doute pour avoir lu trop hâtivement le texte de la *Translatio* que Warichez (op. c., p. 288) a écrit fort erronément : « Le corps de la vénérable fille de sainte Amelberge reposait à Eename ».

[3] M.-L. Polain, *Catalogue des livres imprimés au quinzième siècle des bibliothèques de Belgique*, t. I (Bruxelles, 1932), p. 681, n° 1063.

chronique, un récit d'environ trois colonnes, précédé d'une gravure sur bois représentant Ste Renelde dans le costume de son pèlerinage à Rome. La relation du martyre à Saintes est suivie de la remarque : « En dairom heet die plaets te Santen, want daer rusten IIII Santen », le quatrième corps ajouté ici contre toute tradition étant celui d'une servante (« een hairdienst wijf ») [1]. Du lieu natal de la sainte il n'est fait aucune mention ; rien non plus sur ses donations à Lobbes.

Bien qu'il ne l'ait pas, à vrai dire, suscitée, comme on l'a cru, c'est Molanus qui, à la fin du XVIe siècle, a surtout mis à l'ordre du jour la question du lieu de naissance de Ste Renelde. On peut constater, dans ses écrits sur les saints des Pays-Bas, comment le problème s'est posé à lui. Le premier en date de ses répertoires, l'*Indiculus Sanctorum Belgii*, publié à Louvain en 1573, porte au fol. 64 une courte notice avec ces mots : « Sancta Reineldis... nata in castro sive oppido Condatensi super Scaldam (*sic*) ». Décédé en 1585, Molanus laissait dans ses papiers la matière des *Natales Sanctorum Belgii*, ouvrage beaucoup plus développé que l'*Indiculus* et conçu d'après un plan tout différent. Henri Cuyckius en donna une première édition chez les imprimeurs louvanistes Jean Masius et Philippe Zangrius en l'année 1595 ; une seconde, aujourd'hui la plus répandue, parut à Douai en 1616 par les soins de quelques docteurs de l'Université de cette ville. Si ces deux éditions, concordantes, ont fidèlement rendu l'original, Molanus y avait, dès avant 1585, écrit dans sa notice de Ste Renelde, au 16 juillet : « Natalem autem ad miserias accepit haec sancta virgo in Condaco ad Scaldim ». A la fin de ce texte, qui couvre deux pages et est tiré « ex variis monumentis Lobiensis monasterii quae ad me misit Erminus Fransois, reverendus abbas Lobiensis », l'auteur a soin de noter : « Examinent vero Belgicarum antiquitatum studiosi, an nata sit in Condato Hannoniae oppido, an vero Condaci apud Antverpiam ». La différence des toponymes qu'on remarque au début des notices respectives de l'*Indiculus* (« in oppido Condatensi ») et des *Natales Sanctorum* (« in Condaco ») indique, selon nous, qu'en 1573 Molanus avait eu sous les yeux un texte de la *Vita* portant la variante *castro Condatensi* [2], ou bien

[1] L'auteur s'est peut-être souvenu, à cet endroit, de l'*ancilla* qui accompagna Ste Renelde au cours de son pèlerinage aux Lieux saints (*Vita*, c. 7, éd. Sollerius, p. 177 A).

[2] Voir plus loin, p. 369, notre examen de la transmission manuscrite de

qu'il avait enregistré, sans la discuter, une tradition existant alors à Condé, mais que, dans la suite, la lecture des documents transmis par l'Abbé de Lobbes lui avait fait mettre en doute le bien fondé de sa première opinion et incliner vers une autre. De telle sorte que la question qu'il pose, à la fin de sa notice des *Natales Sanctorum Belgii*, doit se comprendre comme suit : « On a fixé le lieu de naissance de Ste Renelde à Condé en Hainaut ; mais ne serait-il pas, comme je le suggère plus haut, à Kontich près d'Anvers? Aux historiens compétents d'examiner de plus près la question. »

C'est d'ailleurs ainsi que l'ont compris des écrivains plus proches de Molanus, tels que Jacques Le Roy dans sa *Notitia Marchionatus sacri Imperii, hoc est urbis et agri Antverpiensis* [1]. S'étant prononcé à son tour en faveur de Kontich, cet auteur ajoute : « Idem olim suspicabatur Molanus in Natalibus SS. Belgii ad xvi iulii, quo colitur S. Rayneldis, dum ait : Examinent vero... ». Le diligent érudit louvaniste aurait donc, le premier, rappelé à l'attention un ancien élément traditionnel de l'histoire de Ste Renelde, élément bien peu vivace, puisqu'une tradition différente avait pu le supplanter, apparemment sans conflit.

Ce point, dont on verra plus loin l'intérêt, vaut d'être mieux éclairé. Nous avons sous les yeux un opuscule français anonyme : *La Vie de Madame S. Renelle, vierge et martyre*, « imprimée derechef utilement » [2] à Douai en 1617. Il relate, en un langage assez archaïque et sans trahir la moindre hésitation, que « Madame saincte Renelle... fut née en la ville de Condé en Haynault située auprès de la rivière que nous appellons Escaut » et qu'elle était

la *Vita*. Deux copistes au moins ont mélangé les formes *Condatensi* et *Condacum*, ou l'inverse.

[1] Amsterdam, 1678, p. 142, au ch. xv du livre II, lequel décrit « Het Landt van Ryen ».

[2] Ainsi dans l' « approbation », signée le 29 mars 1617 par François Sylvius, docteur en théologie et professeur. Notre bibliothèque possède un exemplaire de cet opuscule, devenu très rare. La page-titre, ornée d'une image gravée de Ste Renelde avec le bâton de pèlerine, l'aumônière et la palme, porte deux indications manuscrites anciennes, en bas : *Croij*, et en haut : *Societatis Iesu Hallis*. L'édition de 1617, chez Marc Wyon, à l'enseigne du Phénix, est signalée dans la *Bibliographie douaisienne* de H.-L. Duthillœul, t. II (Douai, 1854), p. 22, mais l'originale, dont on serait heureux de connaître la date, n'a pas été dépistée.

issue de la plus noble race de France et de Lorraine. Ce récit, dans un petit livret de piété qu'on réimprime au début du XVII^e^ siècle pour édifier les fidèles de l'Artois, ne dérive certainement pas de la brève mention de S^te^ Renelde dans l'*Indiculus* louvaniste. Au reste, le fait qu'au XVI^e^ siècle déjà une tradition s'était formée à Condé pour voir dans notre sainte une illustration locale, se confirme par un passage, peu remarqué jusqu'ici, du rapport que le magistrat de la petite cité adressa vers 1595, sur sa demande, au duc Charles de Croy, grand bailli de Hainaut, sous le titre : *Parties des antiquitez et singularitez des ville et chasteau de Condé.* Dans ce curieux mémoire officiel, qui a été publié à petit nombre par E. Matthieu en 1896 d'après un manuscrit du fonds Goethals à la Bibliothèque royale de Bruxelles, on rencontre les lignes suivantes : « Sans pouvoir obmectre, comme trop remarcquable, la bonne heuvre (*sic*) que ladicte ville de Condé peult et doibt avoir en ce regard que la nayssance de madame saincte Raynelde, celebrée vierge et martire... »[1]. Suit une notice biographique de la sainte ; elle s'inspire directement de la *Vita* et non de Molanus.

Si nous avons cité ces deux témoignages locaux, ce n'est nullement parce qu'ils ajouteraient quelque poids à l'opinion de ceux qui reconnaissent dans Condé-sur-Escaut la patrie de Renelde ; mais nous croyons qu'ils méritaient d'être mieux connus, afin qu'on ne retarde pas outre mesure, comme on l'a fait, l'origine de cette tradition[2]. Rien de bien étonnant, d'ailleurs, que l'attention

[1] *Rapport sur les antiquités de Condé fait par le magistrat de cette ville à la fin du XVI^e^ siècle*, publié par E. Matthieu (= *Société des Bibliophiles séant à Mons*, n° 29 des Publications, Mons, 1895), p. 20. M. Matthieu, dans une note au texte, fait observer que S^te^ Renelde est même honorée d'un culte spécial à Condé. « A Condé, dans la cour du château, devenu l'arsenal, subsiste encore un puits antique connu sous le nom de puits de sainte Renelde. On vient y puiser l'eau pour être guéri des maux d'yeux » (p. 48).

[2] Ainsi l'abbé De Laet, op. c., p. 29, où il ne distingue pas assez tradition, dévotion populaire et culte officiel. Nous ignorons vers quelle date la liturgie, à son tour, adopta S^te^ Renelde, à Condé. Sur sa fête et son office en cette ville, on trouve un témoignage intéressant dans le *Proprium Sanctorum et Festorum ratione fundationis in ecclesia insigni collegiata B. Mariae V. Condatensis ritu duplici celebrandorum* (« Duaci, typis P. Sarazin, regis typographi, sub signo Rosarii coronati, MDCCXXXVI »). Au 16 juillet, ce Propre annonce la fête de S^te^ Renelde, vierge et martyre ; sa célébration est habituellement transférée au 18, en raison de la fête de N.-D. du Mont-Carmel. Suit

de nombreux lecteurs de la *Vita* se soit portée spontanément vers Condé, car ce nom géographique est fréquemment rappelé dans l'histoire depuis le partage de Meersen [1] et les incursions normandes [2] ; il apparaît à plusieurs reprises dans la chronique de Gislebert de Mons [3] ; on le trouve cité comme lieu de culte, à propos de S. Wasnulphe [4]. Il surpassait certainement en notoriété celui de Kontich. En cette dernière commune, la dévotion des habitants n'a été attirée vers Ste Renelde qu'au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler [5].

Venons-en à l'interprétation du document essentiel, la *Vita Reineldis* [6]. La Vie que nous possédons est l'œuvre d'un moine de Lobbes qui la rédigea au XIe siècle, près de quatre cents ans après la mort de la sainte. Une translation que M. Van der Essen [7] rapporte à l'époque de Gérard II, évêque de Cambrai (1076-1092), n'est pas encore mentionnée dans cette *Vita ;* on en conclut que le biographe de Renelde a écrit avant le dernier tiers du siècle. Au cas où l'auteur de la translation aurait été Gérard Ier (1012-1051)

l'indication : « Dominica sequenti habetur processio solemnis cum Ven. Sac. per urbem in honorem huius virginis fundata, quae ex devotione capituli ad sacellum eius in Veteri Castro protrahitur, ibidemque Missa collegialis solemniter cantatur ab D. Hebdo. » Au second nocturne de l'office, la leçon IV commence par ces mots : « S. Raineldis virgo et martyr in oppido annoniae (*sic*) Condato ad Scaldim nata... ».

[1] *Annales Bertiniani*, ann. 870, éd. Waitz, p. 112 (*Condatum*).

[2] Par exemple, *Annales Vedastini*, ann. 882 (*in Condate sibi sedem firmant; Nortmanni Condato ad naves reversi*), 883 (*a Condato egressi*), etc., éd. de Simpson, pp. 52-54. Et de là dans les chroniques.

[3] Voir aux années 1147, 1174, 1176, le rôle joué par le *castrum* de Condé construit en 1147 par Nicolas d'Avesnes (éd. L. Van der Kindere, pp. 77, 116, 120).

[4] Honoré le 1er octobre.

[5] Cf. De Laet, op. c., p. 28, avec la note 6.

[6] *Act. SS.*, Iul. t. IV, p. 176-178 ; *Act. SS. Belgii*, t. IV, p. 648-652. On trouvera ci-dessous des fragments du texte, extraits du meilleur manuscrit, provenant de Lobbes, lequel n'avait pas encore été mis à profit.

[7] *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique* (Louvain, 1907), p. 299. On lit dans la Translation de 1170 (*BHL.* 7082 b, ch. 2) la phrase suivante : *Subsequente ibidem tempore a domno Gerardo, prescripte ecclesie episcopo, beati corporis thesaurus loculo decentiori repositus est, sicut ex eius sigillo supra beata membra postea a nobis reperto evidenter probatum est* (éd. *Anal. Boll.*, t. XXII, p. 444).

— hypothèse qu'on ne peut exclure, pensons-nous —, la *Vita* daterait de la première moitié du siècle. Outre divers motifs légendaires, souvent exploités en pareil cas pour meubler le silence des documents, et qui se mêlent aux actes présumés de l'héroïne du récit, le texte nous fournit dans ses paragraphes initiaux quelques renseignements relatifs à la famille de Wiger et d'Amelberge, parents de Ste Renelde, ainsi qu'à certaines propriétés destinées à constituer le patrimoine de leur fille aînée, laquelle en ferait don à l'abbaye sambrienne. Ces données précises ont-elles plus de chance que le reste d'être en accord avec l'histoire? Divers critiques inclinent à le croire et acceptent sans trop les suspecter les passages susdits, bien qu'ils s'inspirent assez manifestement de la sauvegarde des intérêts matériels de Lobbes, alors si souvent menacés et compromis. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Assurément, les préoccupations dynastiques et féodales, caractéristiques de l'époque, s'y reflètent déjà. C'est ainsi que Wiger est censé régir « tout le duché de Lotharingie »[1] et qu'Amelberge, à tort ou à raison, apparaît à ses côtés comme une sœur du B. Pépin de Landen. Quant à leurs enfants, qu'énumère l'hagiographe, ils ne dépassent pas ici le nombre de trois : Renelde, Gudule et Aldebert, qu'on appellera aussi Emebert. Dans des Vies du même cycle, on leur adjoignit deux sœurs : Ste Pharaïlde et Ste Ermelinde, sous l'influence de la *Vita Gudulae*, puis encore deux frères : S. Venance et S. Gengulphe, martyrs, quitte à faire de Ste Amelberge la veuve d'un premier mari[2]. Sans parler des liens de parenté avec Ste Gertrude et les Stes Aldegonde et Waudru.

Dans les *Acta Sanctorum*, la Vie de Ste Renelde a été publiée, au 16 juillet, par J.-B. Sollerius, tout comme, au 10 du même mois, celle de Ste Amelberge. Il est nécessaire de lire conjointement les deux commentaires qui les précèdent.

Sollerius était doué d'un tempérament positif et bien équilibré.

[1] Anachronisme à rapprocher de la signature *Hydulphi ducis Lotharingiae*, qu'on trouve au bas de deux faux diplômes, datés de 691 et 697, fabriqués à Lobbes. Cf. J. Warichez, op. c., p. xix-xx.

[2] L'abbé S. Balau a tenté jadis de débrouiller l'écheveau généalogique formé par les *Vitae* du xie siècle, en nos régions. Voir *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège*, Bruxelles, 1902, surtout p. 247-249, où il traite des Vies apparentées dont il est question dans notre article. Peu après, M. Van der Essen s'est appliqué à la même analyse (op. c., p. 296-308) et y fait intervenir le chap. I, 16 des *Gesta episcoporum Cameracensium*.

« Magnus scriptor et oeconomus », lit-on sous le portrait gravé qu'on a de lui. Chargé de la gestion matérielle de l'œuvre bollandienne, il savait ce que vaut la bonne monnaie et que, dans la littérature hagiographique, tout ce qui brille n'est pas or. D'où, chez lui, à côté des sentiments d'une piété robuste, des réflexions tantôt sceptiques tantôt désabusées, lorsque, par leurs récits tendancieux, biographes et chroniqueurs prétendent lui en faire accroire [1]. Aussi ironise-t-il à propos de Pierre Divaeus qui, dans ses *Rerum brabanticarum libri XIX* [2], a fabriqué « satis liberali calamo » une si merveilleuse généalogie de Ste Amelberge : « Ita Divaeus, écrit-il, paucis multa asserens quae difficillimum sit ad veritatis limam exigere. Unde tam mira acceperit, id rectissime ad marginem opponi curavit *alios aliter* sentire ; addere poterat omnino aliter, si quid cerebri habeant, sentire debere. » [3] Pour les surenchères de l'hagiographe binchois, Gilles Waulde, il se montre non moins sévère, et il raille de même quelques « neoterici » qui ne savent pas douter, moins encore ignorer, quand il convient : « Diceres in id certatim studia contulisse ut quae perplexa conciliare non poterant, accitis aliunde nebulis magis involverent. [4] » Tel, un « legendista gallicus », « qui alibi alia deglutiit, hic vero rotunde admisit bina S. Amalbergae coniugia » [5]. Il s'agit vraisemblablement de la Vie anonyme de « Madame saincte Renelle » qui a été alléguée ci-dessus. Par les citations qu'on vient de lire, on peut voir que l'état d'esprit de Sollerius en traitant le problème qui nous occupe ne l'orientera nullement vers les solutions aventureuses.

Lorsque, dans son *commentarius praevius*, notre prédécesseur aborde la question des origines de Ste Renelde [6], il est fort sobre de détails et invite le lecteur à relire ses exposés antérieurs sur la famille de Wiger. Comme celui-ci a été parfois qualifié de bienheureux ou de saint, Sollerius lui avait consacré un chapitre spé-

[1] Nous publions, en annexe, le questionnaire très précis qu'il adressa au Recteur du Collège de Hal, en le priant de s'informer, à Saintes, du culte de la patronne du lieu.

[2] Anvers, 1610, pp. 7, 43. Notons, en passant, que Divaeus appelle Wiger seigneur de Condé (« viro nobili Condati Domino »).

[3] *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 163 F.

[4] Ibid., p. 65 A.

[5] Ibid., p. 64 F.

[6] *Act. SS.*, Iul. t. IV, p. 174 F.

cial (§ IV), mais dans le cadre de l'histoire de son épouse Amelberge [1] ; Wiger, en effet, n'a jamais joui des honneurs d'un culte public. Et c'est dans ce contexte que Sollerius avait rencontré le point litigieux déjà signalé comme tel par Molanus : quelle est parmi les possessions du comte Wiger celle qui dans la *Vita Reineldis* est désignée sous le nom de *castrum Condacense?* Après avoir réexaminé la question, il se déclare d'accord, malgré certaines remarques de Cointius dans ses *Annales* [2], avec la solution qu'avait défendue là-dessus Bollandus lorsqu'il traita des actes du B. Pépin de Landen, au 21 février [3]. Sollerius, au reste, fait valoir les mêmes arguments, qui lui paraissent assez solides, en faveur de Kontich, « pagus insignis, medio inter Mechliniam et Antverpiam spatio, aliquot millibus passuum a Scaldi ». La base du raisonnement est la suivante. On trouve énumérées dans la *Vita* diverses localités de l'ancien Brabant que possédait Wiger. En tête de la liste, l'auteur indique le *castrum nomine Condacum* que, plus haut, il avait désigné comme le lieu natal de Renelde. Et plus bas, il relate que la fille aînée de Wiger, par piété filiale, donna au monastère de Lobbes tous ses biens patrimoniaux. Or, on peut constater aisément que les moines de Lobbes possédèrent toujours des biens importants dans la région de Kontich où, à l'époque (« etiamnum »), après la vente de certaines propriétés au cardinal Granvelle, ils exerçaient encore des droits. Par contre, ils ne prétendent nullement en avoir jamais acquis sur le territoire de Condé, en Hainaut. Si donc cette dernière ville (« Condatum »), située au confluent de l'Escaut et de la Haine, a pu être considérée comme ayant donné le jour à S^te^ Renelde, c'est à cause de la mention

[1] *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 67-69. Nous appelons Wiger le père de S^te^ Renelde, parce que son nom dans les manuscrits anciens de la *Vita* est *Wigerus* ou *Wigherus* (cf. FÖRSTEMANN, *Personennamen*, col. 1584 : Wigher, Wigger). Ce nom est par son radical différent de *Witgerus* (cf. ibid., col. 1567 : Widger, Witger). Et il ne correspond pas à Witterik (Widricus), comme le pense M. De Laet (p. 32, note 1). Notons que dans les *Gesta epp. Cameracensium* (I, 16) on lit : *patre videlicet Witgero comite* (*M.G.*, Script., t. VII, p. 408), d'après la *Vita Gudulae*. Nous n'avons pas étudié la tradition manuscrite de celle-ci, dont la recension primitive n'est d'ailleurs plus accessible.

[2] C. LE COINTE, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. III (Paris, 1668), p. 367-368. L'auteur ne touche qu'indirectement au problème, en traitant (à l'année 653, num. XXII) du comte Wiger, de sa famille et de ses attributions.

[3] *Act. SS.*, Feb. t. III, p. 251 AB.

super Scolt, dont l'hagiographe, mal au courant, a fait suivre le toponyme. Cet élément de localisation ne parut pas convenir à Kontich, que Bollandus et Sollerius, habitant à Anvers, savaient, d'expérience personnelle, être situé à quelque distance du fleuve. D'autre part, ils s'étonnèrent d'autant moins d'une bévue de l'auteur médiéval qu'on peut relever dans son récit pas mal d'autres erreurs. Ne parle-t-il pas de *Lotharingia* à propos d'une sainte qui a vécu au VII^e^ siècle?

Le raisonnement, comme nous venons de le résumer, est robuste, bien que la justification de la preuve soit seulement esquissée et qu'une étude comparée des toponymes, qu'on était en droit d'attendre, n'ait pas été entreprise. Nous estimons néanmoins que nos prédécesseurs ôtèrent à l'argument beaucoup de son poids en imputant à l'auteur de la *Vita* non pas la simple inexactitude géographique qui consistait à situer Kontich sur (*super*) l'Escaut, mais la confusion elle-même de Kontich avec Condé, qui devait découler un jour de cette méprise. Ce faisant, n'ont-ils pas perdu de vue que le biographe de Renelde vivait à Lobbes, où son œuvre devait prendre place dans le légendier du monastère parmi les *Vitae* des protecteurs locaux, et que, partant, l'énumération qu'on y lit des propriétés du comte Wiger — devenues possessions de l'abbaye — n'était sans doute pas dictée, comme nous l'avons dit, par le plus pur désintéressement? Ce n'est pas à Lobbes qu'on se serait trompé au XI^e^ siècle sur le véritable site de Kontich, si l'on doit admettre que le monastère y possédait à cette époque des biens et des revenus.

Ajoutons, car on ne l'a pas remarqué dans le camp favorable à Kontich, que Bollandus s'était déjà prononcé incidemment dans le même sens lorsque, au tome I^er^ de février (1658), il édita la Vie de S^te^ Berlinde[1]. Honorée à Meerbeek, à une demi-lieue de Ninove, cette sainte vierge nous est présentée par son biographe, lui aussi religieux à Lobbes, comme la fille d'Odelard, officier influent qui commandait sous Wiger *a portu Antverpiensium usque Condacum*[2]. C'est notamment dans un manuscrit de Lobbes que Bollandus a lu *Condacum*, tandis que d'autres copistes ont écrit *Condatum*, le passage du *c* au *t* s'effectuant avec facilité

[1] C'est le texte *BHL.* 1184, dont on a voulu faire, à tort, une œuvre d'Hériger ; éd. dans *Act. SS.*, Feb. t. I, p. 379-381.

[2] *Act. SS.*, t. c., p. 379 B et F (note *c*).

dans l'écriture du xv^e^ siècle. A cette variante qu'il signale, l'éditeur accrocha la note suivante : « S. Reinildis *Condacensi castro, quod super Scelt fluvium situm est, oriunda* dicitur. Viri quidam eruditi Contick interpretantur, amplum pagum medio fere spatio inter Antverpiam et Mechliniam situm. Et pertinuit olim ad Lobienses monachos ex donatione S. Reinildis, ut putant ; retinent certe etiamnum ius aliquod. Alii Condatum sive Condaeum Hannoniae oppidum volunt intelligi, ubi Hayna amnis Scaldi miscetur. At longus sane inter eum locum et Antverpiam tractus, neque in Condaeum iuris quidquam est Lobiensibus. Verum Brabantense nostrum Contacum aliquot millibus passuum abest a Scaldi ; fortassis olim arcem habuit aliquam Scaldi impositam, circa Rupelae fluminis ostium, novem circiter millibus passuum ab Antverpiensium portu distans, ut illa omnis ora vastissimi fluminis Comitis Odelardi praesidio contra incursus Barbarorum defenderetur. »

De cette note nous retiendrons que Bollandus, le premier, que nous sachions, à justifier par des arguments la version *Condacum* = *Kontich*, n'était cependant pas le seul de son temps à opiner de la sorte. Parmi les « viri quidam eruditi » dont il parle, comptait-il, lui aussi, Molanus, comme le fera Jacques Le Roy [1] ? Quant à son

[1] Nous ne trouvons indiqué le lieu natal de S^te^ Renelde ni dans Guillaume Gazet, *Tableaux sacrés de la Gaule Belgique* (Arras, 1610), p. 65, ou *L'histoire ecclésiastique du Pays-Bas* (Arras, 1614), p. 70 ; ni dans Aubert Miraeus, *Fasti Belgici et Burgundici* (Bruxelles, 1622), p. 427 ; ni dans Héribert Rosweyde, *Het leven der HH. Maeghden* (Anvers, 1626), p. 289-291. Le prêtre montois Phil. Brasseur, dans son *Panegyricus Sanctorum Hannoniae... heroico versu deductus* (Mons, 1644), consacra une page à S^te^ Renelde et à ses compagnons, le théâtre de leur supplice se trouvant aux confins du Hainaut (« Nunc sanctae Rayneldis ades, celeberrima villa, / quae tribus a sanctis de nomine Santha vocaris »). Il s'inspire de la *Vita*, mais sans faire allusion au lieu de naissance de l'héroïne (p. 64-65) ; ailleurs, le poète exalte S. Wasnulphe et la ville de Condé (« urbs Condatensis », « Condatum »), laquelle conserve, dit-il, outre le corps de son patron, les restes de S. Guinebaud et d'un des saints Innocents (p. 40). Pour montrer comment naissent et se propagent les erreurs, nous ajoutons ici la mention d'un ouvrage qui parut au début du siècle suivant. Dans le second volume de sa collection de *Levens der Heylige* (sic) *van Nederlant* (Gand, 1705), Adrien Van Loo a consacré trois pages à S^te^ Renelde : « De H. Reinelde oft Ernelle, maget ende martelaresse *in 't Lant van Cleef.* » Pourtant, le texte qui porte ce titre déclare formellement que la fille de Wiger vécut à Saintes, aux confins du Brabant et du Hainaut. Et l'auteur prend même soin d'ajouter : « Dese plaetse en was niet het kleyn stedeken van Santen in 't Lant van Cleef bij den Rhyn, gelijk sommige hebben willen

hypothèse subsidiaire d'un poste de défense destiné à protéger, sur l'Escaut, le secteur Anvers-Kontich contre les incursions ennemies, elle n'a pas été reproduite plus tard, ni par lui ni par Sollerius.

Lorsqu'en 1784, Joseph Ghesquière, qui avait, dès avant la suppression de l'Ordre des Jésuites, été détaché du groupe des Bollandistes [1], publia le tome II des *Acta Sanctorum Belgii*, il y reproduisit le commentaire de Bollandus sur le B. Pépin. Dans une des notes que le nouvel éditeur ajouta à cette réimpression [2], il s'écarta, en ce qui concerne le lieu natal de S^te^ Renelde, de l'opinion qu'il y trouvait exposée. Le motif qu'il fit valoir en faveur de Condé, où la tradition dans l'entretemps devait s'être ancrée encore davantage dans les esprits, est essentiellement d'ordre toponymique. Ghesquière avait lu chez d'Anville [3] que *Condate*, d'où les formes *Condatum* et *Condacum* lui semblèrent toutes deux dériver, signifie *confluent*. Or, Condé, situé à l'endroit où la Haine se jette dans l'Escaut, répond fort exactement à cette signification, tandis qu'on voyait Kontich distant de deux lieues tant de l'Escaut que du Rupel. L'annotateur réfute ensuite — bien faiblement, il faut le dire — l'objection qu'aurait pu lui faire Bollandus. Si les religieux de Lobbes, remarque-t-il, n'ont plus souvenance d'avoir jadis possédé des biens dans la région de Condé, il a pu exister différentes raisons pour que le monastère en ait été spolié, ou les ait revendus, en des temps peut-être fort éloignés.

Notons, pour être complet, qu'au tome IV du même ouvrage, en republiant à son tour le commentaire de Sollerius sur la Vie de S^te^ Amelberge, Corneille Smet, collaborateur de Ghesquière, rappelle d'un mot le débat, mais sans prendre aussi ouvertement parti que son confrère [4].

On va voir comment le problème, qui, d'après l'aspect considéré, comportait une double solution, s'éclaircira lorsqu'on aura montré,

voordragen, maer 't gene ligt tusschen Halle, Nivelle en Soignies, daer nu tegenwoordig Henegauw en Brabant aen een palen » (p. 53).

[1] H. Delehaye, *A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes* (Bruxelles, 1920), pp. 164, 172. Rectifier, d'après cela, De Laet, p. 5, qui fait travailler Ghesquière, comme bollandiste, de 1771 à 1802.

[2] P. 343, note *c*.

[3] Il renvoie lui-même à la *Notice de l'ancienne Gaule*, p. 236.

[4] P. 639, note *b*.

preuves à l'appui, qu'à l'époque où écrivaient les auteurs des Vies de Ste Renelde et de Ste Berlinde, le territoire de Kontich s'étendait bel et bien jusqu'au confluent de l'Escaut et du Rupel. Ce qui ne signifie pas que, du point de vue historique, toute objection contre la thèse des partisans de Kontich s'évanouirait pour autant.

C'est au chanoine C.-B. de Ridder qu'appartient le mérite d'avoir indiqué à la critique une voie qui la ferait sortir du dilemme où elle semblait enfermée. Dans ses *Quelques mots sur le lieu de naissance de Ste Renelde* [1], il fit observer, en 1872, que le litige amorcé par Molanus avait souffert jusque-là d'une erreur d'appréciation concernant les données topographiques du problème. Si Ghesquière, avec raison, tint compte de l'élément étymologique, il eut tort, tout comme l'avaient fait avant lui Bollandus et Sollerius, de considérer seulement la position qu'occupait de leur temps le village de Kontich.. De Ridder esquissa la preuve, étayée de quelques documents, que la paroisse primitive de Kontich avait subi au cours des âges divers démembrements, notamment du côté de l'Escaut. Comme anciennes dépendances, érigées plus tard en filiales, il mentionne Reet, Aartselaar, Boom, Hemiksem, Mortsel, Hove, Niel et Schelle. « De tout ce qui précède, dit-il en terminant, nous concluons, sans crainte de nous tromper, que c'est bien Contich qui est le lieu de naissance de sainte Reinelde : 1° parce que ce village était réellement situé sur l'Escaut et sur le Rupel et que, sur son territoire, ou tout au moins à quelques pas de là, se trouvait le confluent du Rupel et de l'Escaut et même de la Dyle, de la Senne et des deux Nèthes, formant ensemble le Rupel ; 2° parce que les possessions de sainte Reinelde données à l'abbaye de Lobbes se trouvaient à Contich et dans ses hameaux érigés plus tard en paroisses séparées. [2] »

Ces conclusions furent admises et exploitées par les uns, ignorées ou rejetées par d'autres. On trouvera des noms et des références chez M. De Laet, et nous nous dispensons de les passer

[1] *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. IX, p. 33-41. Dans l'article *Reinelde* (*Ste*) de la *Biographie nationale* (t. XVIII, col. 925), on attribue par erreur ces pages, signées de simples initiales, au chanoine E. Reusens.

[2] Op. c., p. 37-38.

ici en revue [1]. Plusieurs auteurs se prononcent sans discuter la question ; d'autres encore laissent celle-ci ouverte, exprimant par un « on croit que » ou un « semble-t-il » que la solution qu'ils énoncent demeure sujette à quelques réserves [2].

Pour un historien local tel que P.-J. Goetschalckx [3], Kontich, lieu habité des plus anciens, devint le centre d'un vaste territoire, dont Lobbes dès le VII^e^ siècle posséda, au moins durant un certain temps, le domaine probablement intégral. S'appuyant fréquemment sur les vues analogues de J.-B. Stockmans, auteur de diverses monographies de communes de la région [4], Goetschalckx s'efforce de retracer l'évolution historique de la paroisse-mère de cette « gouw Contich » et fait jouer largement en faveur de sa thèse les témoignages respectifs des Vies de S^te^ Renelde et de S^te^ Berlinde. Il ne doute aucunement que Kontich ait vu naître la fille de Wiger.

Cet exposé, paru dans les *Bijdragen tot de Geschiedenis*, provoqua une courtoise mais vive réplique de la part du chanoine J. Laenen [5], archiviste diocésain de Malines, peu enclin, on le sait, à fonder des théories sur des documents dont la valeur serait, en tout ou en partie, contestable. La *Vita Reineldis*, notamment, est jugée par lui très sévèrement. Il incline à rejeter en bloc son témoignage comme trop tardif, intéressé, truffé de légendes ; mais il consent à l'interroger sur le point crucial du *castrum nomine Condacum*. L'examen, un peu rapide, il faut le dire, et non exempt d'erreurs matérielles, se termine par une fin de non-recevoir. Le raisonne-

[1] Notons seulement parmi eux : pour Kontich, outre ceux que nous avons déjà nommés, J.-B. Stockmans, G. Kurth, Ch. De Smedt, P.-J. Goetschalckx, É.-H. Van Heurck ; pour Condé, L. Van der Essen, R. Podevijn, A. Van Gennep et R. Delame, dont nous citons plus loin la monographie sur Condé. On trouvera un bon aperçu de la question chez M. K. Roelandts, *Bijdrage tot de studie van de vlaamsche* -acum-*namen*, dans *Feestbundel H. J. Van de Wijer*, t. I (Louvain, 1944), p. 289-329.

[2] Ainsi, J. Vos, auteur de *Lobbes, son abbaye et son chapitre*, t. I (Louvain, 1865), p. 127 ; le P. É. de Moreau, dans son *Histoire de l'Église en Belgique*, t. I^2^ (Bruxelles, 1945) p. 198. L'historien moderne de Lobbes, J. Warichez, n'a pas, que nous sachions, émis dans ses ouvrages un avis sur la question.

[3] *Geschiedenis der parochie Contich*, dans *Bijdragen tot de geschiedenis*, t. XIV (Anvers, 1922), pp. 1-29 et 323-383.

[4] Notamment sa *Geschiedenis der gemeente Mortsel*, Anvers, 1882 ; elle est munie de nombreux documents d'archives.

[5] Dans le même volume XIV (1922) des *Bijdragen*, p. 471-475, sous le titre : *Contich*.

ment de Sollerius — il n'a pas reconnu que ce fut d'abord celui de Bolland — pèche, selon lui, par la base : Lobbes, en fait, n'a jamais eu de propriétés domaniales à Kontich, quoi qu'en aient pu dire ou penser ses religieux au XVII^e siècle, mais seulement, à partir de 1149, l'*altare* de cette paroisse et de quelques autres alentour. D'où la confusion et l'idée, qui s'accrédita chez les moines, que Kontich tout entier leur avait jadis appartenu. Nulle trace de cette prétention dans les actes vraiment anciens ! Et l'incisive remontrance frise l'hypercritique, lorsqu'elle met en doute que le biographe de S^te Renelde, en écrivant *castrum Condacense*, ait voulu désigner une localité quelconque (« bedoelde hij er zelfs een ? »). Cette opinion radicale, dont l'exposé, comme nous le verrons, méconnaît la cohésion de certains faits, se tempéra quelque peu, surtout quant à la forme, dans une note que le chanoine Laenen imprima plus tard, au tome II de son *Kerkelijk en godsdienstig Brabant* [1]. En définitive, il se refuse à reconnaître dans Kontich le lieu natal de S^te Renelde ; de Condé, il ne dit mot, mais ne lui accorde évidemment pas plus de titres.

En 1927, de la plume de M. René Delame, parut à Valenciennes une monographie, largement conçue, de cette dernière ville : *Condé sur Escaut*. L'auteur, pour sa part, ignore Kontich. Après S. Wasnulphe, ou Wasnon, patron de Condé, les habitants, dit-il, invoquent avec une vénération profonde le nom de S^te Renelde, que de nombreux liens rattachent à leur cité [2]. Il relate alors le début de la *Vita* et appuie partiellement sur celle-ci ses conjectures sur la formation du Vieux-Condé. « Witger et Amalberge auraient possédé, croit-on, le château de Condé sur l'emplacement duquel s'éleva plus tard l'Arsenal et Renelde y serait née, ou plutôt, aurait habité cette demeure seigneuriale. Au reste, il existe encore dans la cour de l'Arsenal un puits qui porte son nom. » Il reparle plus loin de « l'arsenal actuel (l'ancien *castrum ?*) » qui doit occuper, à son avis, « l'emplacement du monastère primitif à côté duquel se trouvait le puits que sanctifia S^te Renelde et qui devint par la suite un lieu de pèlerinage fort fréquenté » [3]. On s'étonnera d'entendre l'auteur faire mention d'un monastère mérovingien à

[1] Tome II (Anvers, 1936), p. 236, note 1, où l'on corrigera la date de l'ancien Polyptyque de Lobbes : 868, au lieu de 986.

[2] P. 14.

[3] Ibid., p. 19.

Condé. Pourtant, il croit savoir que S. Amand le fonda, non sans l'appui du roi Dagobert, et il suppose que Renelde en fut la première abbesse. On comprend que M. Delame ait en vain cherché les vestiges de cette abbaye de femmes, dont le site, avoue-t-il ailleurs, et pour cause, « demeure inconnu ». Du château de Wiger et du couvent de sa fille, il fait le noyau primitif de la future cité, s'étonnant néanmoins qu'après les invasions normandes il ne soit « plus question du monastère détruit », lequel pourtant, ajoute-t-il encore, « ne dut point disparaître sans retour » [1].

Il était temps, on le voit, de reviser la question du lieu natal de Ste Renelde, considérée dans son ensemble ; c'est ce qu'a voulu faire M. l'abbé De Laet, dont il nous reste à étudier la solution. Mais avant d'ouvrir sa brochure, il est expédient de fixer avec plus de soin les textes mêmes qui alimentèrent la controverse. Faute d'avoir préalablement examiné la tradition manuscrite de la *Vita Reineldis*, on discuterait bien inutilement sur certains points que ce seul examen suffirait déjà à mettre hors de la contestation. Bien que satisfaisante par le fond, l'édition de Sollerius, qui fut reprise plus tard par Smetius, ne saurait pourtant nous donner toute sécurité, le meilleur témoin de la *Vita*, comme on va le constater, étant demeuré inconnu à ces deux savants.

II. — La transmission manuscrite de la Vita Reineldis

Voici les manuscrits de la *Vita Reineldis* dont nous avons pris connaissance en vue de la présente étude :

D'abord deux recueils qui représentent la tradition de Lobbes.

1. Bruxelles, Bibliothèque royale, nº 18018, fol. 151v-155 : *Vita et passio sanctę Reineldis gloriosę virginis.* Ce recueil est un légendier de Lobbes : *Liber Sancti Petri Laubiensis*, où se rencontrent plusieurs autres Vies de saints de la région. Diverses mains ont collaboré à son exécution. L'ensemble a été daté des premières années du XIIe siècle par nos prédécesseurs, qui ont publié le *Catalogus codicum hagiographicorum Bibliothecae regiae Bruxellensis* [2], et, un peu trop sommairement, du XIIe siècle tout court dans le *Catalogue* du même fonds, édité sous les auspices du P. Van den Gheyn [3]. Pour la

[1] Ibid., p. 67. [2] T. II, p. 414. [3] T. V, p. 247.

Vie de Ste Renelde, l'aspect de l'écriture ferait encore remonter cette copie au XIe siècle, selon nous, et nous ne sommes pas seul de notre avis [1]. Ce qui rapproche singulièrement le présent témoin de l'époque même où la Vie fut composée. Et comme cette rédaction se fit au *scriptorium* de Lobbes, le texte que nous plaçons ici en tête de la liste des manuscrits reflète sans doute avec assez de fidélité la *Vita et Passio* de Ste Renelde dans sa teneur native.

Afin de faire l'économie de la réédition d'un texte dont la portée historique est, en somme, assez restreinte, nous imprimons seulement ci-dessous quelques passages choisis à dessein, que nous distinguons par des lettres et qui permettront de noter les variantes les plus importantes.

a. *Beatissima igitur virgo Reineldis nobilissimis natalibus Condacensi castro, quod super Scolt flumen situm est, extitit oriunda...*

b. *Pater illius nomine Wigerus... Fuit autem possessio eius supra dictum castrum nomine Condacum et Amnianum Virginacumque cum aliis prędiis multis, quorum nomina non expedit hic recitari.*

c. *Coniunxit ergo sibi in matrimonio puellam regiam, supra titulati regis sororem, nomine Amalbergam, forma speciosissimam... Ex hac ergo dedit ei Deus sobolem* (prius *subolem*) *sanctissimam Aldebertum sanctę Cameracensis ecclesię pastorem beatissimum, cuius gesta plena miraculis atque virtutibus in eadem ecclesia usque in hodiernum <diem> florent, duasque filias, quarum una Gudila* (*u* et *i* in ras.), *altera vero Reineldis vocabatur...*

d. *Nam Wigerus, dux prudentissimus, sacrę religionis habitu suscepto, monasticę regulę se disciplinę subdidit. Uxor vero illius Amalberga, sacro velamine ab Autberto sanctę Dei genitricis ecclesię Cameraci episcopo suscepto, Christo se dedicavit. His itaque, omni mundano honore postposito, Deo copulatis, prędia cum beneficiis sanctę Reineldi sororique eius remanserunt.*

Le texte a été divisé, jusqu'à cet endroit marqué *huc usque*, en quatre leçons, indiquées dans la marge par la main ancienne. Une main plus jeune a poursuivi le partage en huit leçons.

e. *Sancta igitur Reineldis... Cum igitur nihil pręter Deum habere decrevisset, placuit ei, divina inspirante clementia, cum sancta sorore Gudila* (*u* et *i* in ras.) *Laubias adire et beato Petro apostolorum principi universa quę habebat tradere...*

f. *Nam cęlestis regni clavigero Sanctas cum quinque villis appenditiisque earum omnibus tradidit, ut ab eo cęli palatium mereretur introduci. Dehinc, benedictione suscepta a patre monasterii cunctisque fratribus, humanę laudis fumum et inanis glorię appetitum fugiens volensque maioris certaminis cursum aggredi, urbem pacis visionem dictam, unius tantum servi et ancillę comitatu contenta, adiit...*

[1] Voir, chez M. De Laet, op. c., p. 8, note 1, les avis de M. M. Gijsseling et de M. É. Sabbe.

g. *Post septennium vero, adquisitis reliquiis sanctorum preciosissimis, parte videlicet sepulchri lignique Domini vestisque incorruptę Theotocos Mariae aliisque multis, ad patriam rediens, Sanctas intravit et a servis et ancillis suis omnibusque loci illius indigenis cum summa lętitia suscepta humanum modum transcendens supra se vixit et usque ad Hunorum tempora quasi in extasi mentis iam posita terrenis omnibus conculcatis cęlestibus inians (inhians* corr.) *contemplativę vitę statum miraculis atque virtutibus refulgens optinuit... Sed... Huni exire permissi sunt. Qui Galliam intrantes, gladiis cuncta perimendo, incendiis omnia tradendo, universam regionem penitus vastaverunt... Cum hęc et his similia fortissima Christi athleta Reineldis diceret, fugientibus omnibus, in eodem loco sola remansit cum duobus tantum viris prę cęteris sibi familiarius adhęrentibus, clerico scilicet nomine Grimoaldo servientique nomine Gondulfo. Irruentibus igitur barbaris, puella sacro pneumate plena... ante altare ecclesię beatissimi Quintini martyris in modum crucis dominicę se prostravit.*

k. *Quo dicto cervicem extendit et ferientis ictum suscipiens, capite cęso, spiritum cęlo reddidit. Sanctus vero Grimoaldus subdiaconus eius clericus eidem sententię decollationis subcubuit, Gondulfus tribus cappatis infixis cerebro illius clavis vitam finivit...*

l. *Consummavit igitur sacrosancta sponsa Christi Reineldis cursum martyrii cum sanctis asseclis suis* XVII° *kal. augusti et cum victorię palma obdormivit in Domino... Levata est autem sacratissima gleba corporis eius de terra anno Dominicę incarnationis octingentesimo sexagesimo sexto et recondita est cum magnis populorum atque psallentium clericorum laudibus in teca argentea, pręsentibus tribus confinium dioceseum episcopis.*

m. *Post hęc, paucorum revoluto annorum curriculo, cuiusdam nobilissimi viri filius iuvenis, amore litteralis studii accensus, nativum locum, Sanctas nomine, ripę Rheni insitum, relinquens, dum ad has partes deveniret, Sanctas nostras intravit atque ibi hospitio a quodam presbytero sapienti viro benigne susceptus est. Sed... nocte quadam, custodibus incaute dormientibus, fracto scrinio, caput sanctę Reineldis cum libello in quo gesta ipsius habebantur furatus abiit... Tunc pater et mater... sicut Deo sanctęque virgini voverant adimplentes, monasterium feminarum iuxta easdem Sanctas in prędio suo, Elthina vocabulo, construunt atque ibi Dei servitio devote <se> mancipantes cursum vitę feliciter transegerunt.*

n. *Hęc igitur pro posse scientiolę rudis nostrę licet incompositę de vita et actibus sanctę Reineldis virginis atque martyris Christi digessimus. Restat itaque...*

Nous ferons observer que ce manuscrit ancien présente généralement les noms de personnes, les toponymes et les nombres en toutes lettres, ce qui remédie heureusement, en plus d'un cas, aux leçons fautives propagées par les abréviations. Une collation même rapide avec l'édition des *Acta SS.* montre que le texte de Lobbes, confirmé par le manuscrit suivant, de même origine, est un peu plus long ; dans les

copies brabançonnes qui ont servi à Sollerius, la *Vita*, en effet, a été allégée de nombreux membres de phrases qui servaient à étoffer de-ci de-là le récit, surtout au point de vue de l'édification. D'autre part, le manuscrit de Lobbes présente, outre quelques tournures plus archaïques, telle et telle précision de détail nullement superflue. Par exemple dans le passage *m*, pour désigner Xanten, il porte : *nativum locum, Sanctas nomine, ripę Rheni insitum*, localité qu'il distingue de *Sanctas nostras*. En dehors de Lobbes, ce *nostras* n'ayant plus été compris, la phrase a été amputée par les copistes. De même, plus loin, l'auteur place un couvent de moniales *supra rivum in prędio suo, Elthina vocabulo*, ce qui, avec un peu de bonne volonté, ferait croire qu'on a peut-être pensé au monastère d'Elten, situé en pays rhénan entre Xanten et Emmerich [1]. Le toponyme *Elchina* des manuscrits postérieurs, sans détermination aucune et, de ce chef, vainement cherché par Sollerius, demeurait fort en l'air, dans le texte édité.

2. Tournai, Séminaire diocésain, manuscrit 43, fol. 3-6 : *Vita vel passio sancte Raineldis virginis et martyris*. Ce recueil [2], pour l'ensemble un sermonnaire, provient, lui aussi, de Lobbes : *Iste liber pertinet ecclesie sancti Petri Lobiensis*. Il fut exécuté sous l'Abbé Jean Ansiel (1447-1472) et est orné de deux miniatures représentant la visite de Ste Renelde à l'abbaye. La *Vita* y est suivie (fol. 8-11) d'une *Translatio beatissime Raineldis*, qui fut éditée en 1903 par le P. Van den Gheyn dans les *Analecta Bollandiana* (t. XXII, p. 438-445), d'après ce manuscrit [3]. La collation avec le précédent révèle un accord presque constant, ce qui s'explique aisément par leur commune origine. Quelques légères variantes : *Raineldis, Godela, Amniacum, Virginiacum*, et le terme bien curieux *flurivira*, d'une lecture incontestable après *super Scolt*, au lieu de *flumen*. Parfois, un coup de lime : *obtineret* pour *optineret*, *immisericordes* pour *inmisericordes*, *succubuit* pour *subcubuit*, etc. La phrase finale est un peu différente.

[1] Fondé en 963, sous le patronage de S. Vit, par le comte Wichman de Hamaland : *Monasterium sororum Deo sacratarum quod Wichmannus comes in litore Rheni in comitatu Hamelant, cuius nomen est Eltena, et a fundamento usque construxit... et ditavit* (charte d'Otton Ier, datée du 29 juin 968 ; Böhmer-von Ottenthal, *Regesta Imperii*, II, 1, nº 470).

[2] Voir la description de ce manuscrit par l'abbé Pierre Van Sint Jan dans P. Faider et P. Van Sint Jan, *Catalogue des manuscrits conservés à Tournai* (Gembloux, 1950), p. 236-238.

[3] Lorsque M. De Laet déclare (op. c., p. 8, note 1) que les Bollandistes n'ont pas fait mention de ce recueil, il faut l'entendre du seul Sollerius ; le P. Van den Gheyn, pour sa part, l'a décrit avec soin, et on ne saurait donc être surpris que le texte de la *Translatio* qu'il en a tiré « concorde mot pour mot » avec la photocopie qu'en possède M. De Laet.

Dans les manuscrits suivants, tous du xv^e siècle et, semble-t-il, originaires du Brabant, on voit le texte s'altérer, à mesure qu'il s'éloigne de sa source.

3. Bruxelles, Bibliothèque royale, n° 8272-82, fol. 113-117^v : *Vita sancte Rayneldis virginis et martiris.* Ce recueil [1] de Vies de saints, écrit sur papier par plusieurs mains du xv^e siècle, a appartenu à l'ancienne bibliothèque des Bollandistes, dont il porte la marque *O. MS. 17.* Au fol. 178, au début d'un cahier, se trouve le nom de *Nizella*, sans qu'on puisse en inférer que l'ensemble ait eu son origine dans cette abbaye.

Dans les phrases du début, on lit *Condatensi castro, quod super Scolt fluvium situm est, extitit oriunda* (a), mais, plus bas : *supradictum castrum nomine Condacum* (b). Le copiste a donc mal distingué le *c* du *t* dans l'exemplaire qu'il transcrivait. Variantes, pour les noms de personnes : *Rayneldis, Wigherus, Amelberga, Gudula, Autbertus* (le frère). Pour les toponymes : *Aminacum, V'gīacūqz, Lobbias.*

Ce manuscrit, néanmoins, demeure encore nettement plus fidèle au texte de Lobbes que les suivants.

4. Bruxelles, Bibliothèque royale, n° 8751-60, fol. 114-116 (anciennement 112-114) : *De vita et conversatione sancte Rayneldis virginis.* Ce manuscrit [2] provient de Rouge-Cloître, en forêt de Soignes : *Liber S. Pauli in Zonia* (et nullement, comme on l'a répété, de « Saint-Paul de Soignies ») [3]. Il appartint ensuite aux Bollandistes : + *MS. 50.* L'écriture le fait remonter au milieu du xv^e siècle ; au moins pour une partie, il est de 1442 (et non 1422). C'est le manuscrit dont s'est surtout servi Sollerius. Le texte de la *Vita Reineldis* y a subi une série de corrections et d'additions empruntées à un autre recueil, encore au xv^e siècle. C'est ainsi qu'il se terminait primitivement à *cursum vite feliciter transegerunt* (m).

Il commence par *I g i t u r beatissima virgo Rayneldis nobilissimis natalibus Condacensi castro, quod super Scout* (en marge *Scolt*) *fluvium situm est, extitit oriunda.* Plus bas, par une faute semblable à celle du manuscrit précédent mais dans l'ordre inverse, il porte *predictum castrum Condatum*, et poursuit : et *Āmacū* (entre la lettre *m* et le second *a*, la main correctrice a ajouté *ni* dans l'interligne), *W'giniacūqz cum aliis prediis multis.* Il est à remarquer que *Wigerus* et *Amelberga* avaient, dans le texte de la première main, *duas filias*, à savoir *Gudila* et *Rayneldis* (remarquez l'ordre inverse des noms) ; *duas* a été biffé et remplacé par *tres* dans la marge, où on lit, en

[1] Voir J. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. V, p. 171-174.

[2] Voir *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 252-254 ; J. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. V, p. 191-192.

[3] Ainsi encore chez M. De Laet (op. c., pp. 3, 38) et dans la notice sur Saintes par M. Speeckaert (p. 31).

outre, après *vocabatur: Et tercia Pharaildis, ut in vita beate Gudile habetur.* On peut supposer ici une influence brabançonne et même bruxelloise ; Ste Gudule, en effet, qui a été particulièrement mise en évidence dans ce passage remanié, est patronne de Bruxelles et c'est près de cette ville que se trouve Rouge-Cloître, où travailla Jean Gielemans († 1487), l'auteur de l'*Hagiologium Brabantinorum*, que nous citerons plus loin. Notons qu'en tête de notre manuscrit, on lit une généalogie carolingienne des saints brabançons, comme en fabriqua Gielemans. Le frère de Ste Renelde, Aldebert ou Autbert, est appelé ici *Emebertus.* Enfin, le titre de *dux*, donné à leur père Wiger, a été par deux fois barré et remplacé en marge par celui de *comes.*

5. Bruxelles, Bibliothèque royale, 3391-99, fol. 153v-156 (166v-169) : *De vita et conversatione sancte Rayneldis virginis et martiris.* Ce légendier de la fin du xve siècle, qui contient plusieurs Vies de saints belges [1], paraît provenir de Bethléem près de Louvain, d'après une indication *Beth. Lov.*, de main peu ancienne, il est vrai, mais que confirme la présence de la Vie de Ste Vérone de Berthem, *cuius corpus sepultum est prope Lovanium in via media inter Lovanium et villam que appellatur Fura* (fol. 45v). Le texte de la *Vita Rayneldis*, avec son *lemma* et sa graphie du nom identiques, est apparenté au précédent. Il commence aussi par *Igitur beatissima*, et se termine par *cursum vite feliciter transegerunt. Deo gratias.* Renelde naquit *Condacensi castro, quod super Scout fluvium situm est.* Wiger possédait *castrum Condacum et Ámacū W'giniacūqz cum aliis prediis multis.* De sa femme, *Amelberga*, il eut *tres filias ;* cette fois, ce nombre se lit sans rature, incorporé au texte, ainsi que l'explication : *Et tercia Pharaildis.* Le fils se nomme Emebert.

Nous mentionnerons ensuite, mais sans les avoir collationnés, les manuscrits de l'*Hagiologium Brabantinorum* et du *Sanctilogium* de Gielemans, où la Vie de Ste Renelde se trouve insérée, respectivement aux fol. 109v-112v (tome I) et 1055-1055v (tome IV). Ces recueils, bien connus des spécialistes de notre hagiographie nationale, ont été décrits en détail dans nos *Analecta* [2] dès 1898 ; ils se trouvent malheureusement loin de leur pays d'origine, à Vienne, où ils entrèrent autrefois dans la bibliothèque privée de la famille impériale. Nous pouvons négliger ici la notice consacrée à Ste Renelde dans le *Sanctilogium* [3]. Sa Passion, dans l'*Hagiologium* [4], suit la Vie de sa sœur Ste Gudule, sous le *lemma* suivant : *Passio S. Raineldis virginis, sororis couterinae predicte virginis, de stirpe Karolidarum, apud Sanctas in Hannonia quiescentis.* Le texte, semblable

[1] Voir *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 381-392 ; J. Van den Gheyn, *Catalogue*, t. V, p. 113-115.

[2] T. XIV, p. 5-88. [3] Ibid., p. 37. [4] Ibid., p. 46, 28°.

à celui de l'édition des *Acta*, est précédé d'un prologue : *Congruum est et utile populorum turbis*, qui ne se retrouve nulle part ailleurs et qui doit être de la plume de Gielemans lui-même [1].

Enfin, il n'est pas superflu de mentionner la *Vita* telle qu'elle se présente dans la collection *De probatis Sanctorum historiis* de Laurent Surius, au 16 juillet : « Vita S. Raineldis v. et m., sororis beatae Gudilae, per F. Laur. Surium ex quodam Ms. codice mutato stylo comprehensius descripta ». En fait, la rédaction primitive y a été assez profondément modifiée. Ce qui touche au lieu natal de la sainte a été omis et les possessions de son père, que Surius avait sans doute du mal à identifier, sont passées sous silence. On signale seulement la donation au monastère de Lobbes du domaine de Saintes et d'autres biens : *Sanctas cum quinque villis et ad eas attinentibus*. En marge, à cet endroit, on lit : « Zanchtas ». Plus bas, dans l'épisode final, l'auteur distingue *Sanctas oppidum ad Rheni ripam situm* et *Sanctas Brabantiae*. Le couvent de moniales fondé à *Elchina, prope Sanctense oppidum*, n'a pas bénéficié d'une indication marginale de la part du chartreux de Cologne. Amelberge est mère d'un fils, *Emebertum, quem etiam Aldebertum appellant*, et de deux filles, *Raineldem et Gudilam*. Par une erreur de lecture la première élévation des reliques a été rapportée à l'année 806.

De notre examen de la transmission manuscrite de la *Vita Reineldis*, nous retiendrons comme principal résultat que, pour l'étude critique du texte, seuls l'exemplaire n° 1 et, subsidiairement, le n° 2, tous deux originaires de Lobbes, doivent être pris en considération. Les autres ne serviront guère qu'à expliquer certaines altérations que le récit primitif a subies sous la plume des commentateurs.

III. — Examen d'une solution récente

M. l'abbé De Laet a eu la sagesse de ne pas fonder d'emblée sa démonstration en faveur de Kontich sur les données de la *Vita Reineldis*. Il connaissait l'opinion défiante qu'avait émise au sujet de ce texte tardif M. Van der Essen ; de plus, le verdict brutal de feu l'archiviste diocésain Laenen ne laissait pas d'impressionner quelque peu. Travaillant sur place — ce qui a de réels avantages, tout en créant parfois une tendance au plaidoyer — l'auteur de la nouvelle brochure a porté aussi bien ses investigations dans le

[1] On peut donc le biffer dans la description que donne du texte original la *Bibl. hag. latina*, au n° 7082.

domaine de la topographie et de l'histoire locales ; il utilise le cadastre et les archives de la région ; il a étudié l'évolution des règles administratives, au temporel et au spirituel, en ce pays ; il a consulté avec profit des spécialistes de la linguistique appliquée aux noms de lieux.

Cependant, s'il reconnaît que la *Vita* présente une certaine « mise en scène » légendaire autour des faits et gestes de la sainte et qu'une lecture impartiale y découvre des mobiles intéressés, M. De Laet discerne, dans les trois premiers paragraphes du texte, des éléments qui sont communs à d'autres Vies du même cycle et qui dériveraient d'une source plus ancienne ; il les considère, de ce chef, comme historiquement recevables. Reprochant au chanoine Laenen de n'avoir pas tenu compte de la distinction essentielle entre le début et le corps de la Vie, il se réclame de l'autorité de M. Van der Essen. Nous avouons avoir vainement cherché dans l'*Étude critique* du professeur de Louvain un raisonnement susceptible de justifier la valeur historique des premiers chapitres, que le contexte de la page indiquée [1] paraît, au contraire, démentir. En fait, c'est du livre de Dom R. Podevijn sur Ste Gudule et sa famille que M. De Laet est, sur ce point, tributaire ; on y retrouvera sans peine les mêmes affirmations [2]. Quoi qu'il en soit du bien fondé de celles-ci — n'est-ce pas plutôt à la fin de l'enquête qu'il conviendrait d'en juger? — l'auteur a trop intimement lié au jeu de son argumentation, croyons-nous, des données qu'il estimait sûres, sans leur laisser dans la discussion un coefficient, indispensable en cette matière, de doute méthodique.

Parmi les adversaires de la thèse que défend M. De Laet, il n'y a pas seulement, il importe de le remarquer, ceux qui en face de l'équation *Condacum* = Kontich posent *Condacum* = Condé ; il faudrait d'abord convaincre ceux qui rejettent la véracité, ou du moins la compétence, des biographes qui, bien tardivement, ont écrit sur Ste Amelberge, Ste Renelde, Ste Gudule et Ste Berlinde. Le fait que M. De Laet trouve dans ces *Vitae* des éléments qui se

[1] *Étude critique*, p. 299.

[2] Dom Renerius Podevijn, *De heilige Gudula en hare familie* (Alost, 1927), p. XXIII. On peut regretter que dans son *Étude critique sur la* Vita Gudulae (*Revue belge de philologie et d'histoire*, t. II, 1923, p. 619-641), le même auteur n'ait pas examiné à fond les rapports qui existent entre les Vies de Ste Gudule et de Ste Renelde.

correspondent et s'appuient mutuellement met plutôt en défiance certains critiques. Ils feront observer que ces documents hagiographiques sortent pour une part de la même officine : l'abbaye de Lobbes, où ils furent fabriqués à une époque où le désir de rappeler leurs droits de propriété sur des biens usurpés engageait les religieux, selon la coutume du temps, à renforcer singulièrement ces droits en les mettant à couvert sous l'égide de donations saintes [1]. Quand M. Van der Essen écrit que « la venue de Reinelde à Lobbes est sans doute inventée à l'abbaye pour expliquer l'origine de la possession de Saintes [2] », il entend, selon nous, cette « invention » des moines au sens où le chanoine Laenen l'entendra, lui aussi, en 1923, à savoir que Ste Renelde ne fut probablement pour rien dans l'accession de ce bien au domaine de l'abbaye. Mais Saintes apparaît déjà comme propriété de Lobbes dans le Polyptyque de 868, deux cents ans avant la composition de la *Vita* incriminée, et nulle autre que Renelde n'a jamais été nommée en qualité de donatrice, répliquera M. De Laet. Sans doute ; mais entre l'époque présumée où vécut la sainte et celle du Polyptyque s'étend aussi un intervalle de deux longs siècles, sans le moindre document pour éclairer l'acquisition de la *villa*, laquelle a pu s'opérer de bien des manières. Si les bonds dans le temps n'effraient pas l'auteur de la brochure que nous résumons, il est des critiques plus exigeants, qui préfèrent n'avancer que pas à pas et sur un terrain sûr.

Au reste, nous ne voudrions nullement rejeter en bloc les données de la *Vita*, nous privant peut-être ainsi, à la légère, de quelques indications utiles en une matière où le butin de l'historien est déjà si mince. Pour ce qui concerne l'objet particulier de son étude, nous ferons toutefois remarquer à M. De Laet que *castrum Condacense*, indiqué comme lieu de naissance de Ste Renelde dans sa Vie, et *Condacum*, mentionné incidemment dans celle de Ste Berlinde, ne se lisent pas, contrairement à ce qu'il déclare à diverses reprises [3], dans les Vies de Ste Amelberge et de Ste Gudule. En outre, le fait qu'on trouve rapportés aussi dans la *Vita Amalbergae*, par exemple, certains traits concernant la famille de Re-

[1] M. De Laet signale lui-même l'étude de notre collègue le P. B. de Gaiffier sur *Les revendications de biens dans quelques documents hagiographiques du XIe siècle*, parue dans cette revue, t. L (et non I), p. 123-138.

[2] *Étude critique*, p. 300.

[3] Op. c., pp. 8, 10.

nelde, ne saurait leur servir de confirmation, ni leur donner une garantie nouvelle d'historicité, puisque l'auteur de la Vie de Ste Amelberge a tout simplement transcrit ou adapté à son dessein la *Vita Reineldis*, qu'il avait sous les yeux [1]. A titre de contrôle, on peut se demander ce qu'il en est, historiquement, de la dignité d'évêque de Cambrai dont le biographe honore le frère de Ste Renelde, appelé Aldebert dans le meilleur manuscrit [2] et qu'on nomma aussi Emebert. Nous posons la question à M. De Laet. Et s'il regarde cette information comme recevable (« betrouwbaar »), en quel rang et sous quel nom faut-il placer cet Aldebert dans la liste épiscopale cambrésienne? Nous n'avons pas à traiter ici ce point, qui demeure un objet de controverse, tout comme celui de ressaisir à travers des écrits remaniés les données primitives de la tradition, au sujet de la famille de Ste Gudule ; mais nous constatons que Dom Podevijn, sur qui l'abbé De Laet s'appuie par ailleurs pour accorder une valeur documentaire aux trois premiers paragraphes de la *Vita, Reineldis*, ne trouve point place pour le fils de Wiger et d'Amelberge dans la série des titulaires de Cambrai et voit en lui un évêque régionnaire résidant en Brabant et y poursuivant le labeur apostolique de S. Ursmer [3].

Quant à une recension plus ancienne de la *Vita*, que M. De Laet, d'accord aussi sur ce point avec Dom Podevijn, postule comme un document préalable à l'*elevatio* de 866, il est assurément dommage qu'aucun vestige n'en ait été conservé. La Vie que nous possédons n'a malheureusement pas de prologue, au moins contemporain, où l'hagiographe, selon la coutume littéraire, aurait pu nous renseigner sur les sources orales ou écrites qu'il mettait à profit et protester de son entière sincérité. En fait, il n'en signale pas formellement ; pourtant, dans le curieux épisode final de son récit [4], que l'auteur situe vers la fin du IXe siècle (peu d'années

[1] Les emprunts littéraux sont trop manifestes pour qu'il soit nécessaire d'insister sur cette dépendance. D'autre part, la Vie de Ste Amelberge, à en croire le texte édité, donne quatre filles à la mère de Ste Renelde, et celle-ci, d'après sa propre *Vita*, n'a qu'une seule sœur. Sur ce point, d'importance en ce qui concerne le foyer de Wiger, il n'y a donc nullement une confirmation mutuelle des textes, ni l'écho fidèle d'une source qui leur serait commune.

[2] *Sobolem sanctissimam Aldebertum sanctę Cameracensis ecclesię pastorem beatissimum, cuius gesta plena miraculis atque virtutibus in eadem ecclesia usque in hodiernum diem florent.* Dans les *Gesta epp. Cameracensium* (l. c.) on l'appelle *Ablebertus*.

[3] Op. c., p. 31-32.

[4] *Vita Reineldis*, c. 15-14.

après l'*elevatio* de 866, écrit-il), on voit un jeune homme venu de Xanten à Saintes pour l'amour des lettres — étrange démarche, vraiment — fracturer à la faveur des ténèbres nocturnes la châsse de Ste Renelde et en ôter la tête de la martyre [1] avec un *libellus in quo ipsius gesta habebantur*. Un pareil *libellus* a bien pu exister, mais le biographe ne dit nulle part avoir pris connaissance de son contenu dans quelque autre exemplaire, qui aurait survécu. En quoi, dès lors, la mention de cet écrit devait-elle servir son propos? La réponse peut se tirer du contexte. Le jeune voleur, retourné en pays rhénan avec le double fruit de son larcin, est puni par les tourments d'une possession démoniaque et réduit bientôt à l'extrémité. Anxieux de perdre leur fils unique et informés de son crime, ses parents font alors vœu d'édifier sur leur terre un couvent de femmes en l'honneur de Ste Renelde, dont ils ont appris les grands mérites. N'est-ce pas grâce au *libellus* qui accompagnait la précieuse relique qu'on leur fait connaître l'histoire de la martyre brabançonne? M. De Laet n'a pas pris argument de cet aventureux épilogue de la *Vita*, inventé peut-être pour expliquer l'absence du chef de Renelde à Saintes — il manque [2], en effet, dans la châsse — ou l'existence — que nous ignorons — d'un culte envers elle non loin de la localité homonyme des bords du Rhin [3]. Ajoutons, pour épuiser toutes les hypothèses, que ce serait supposer trop de rouerie et de finesse chez le moine du XIe siècle que de croire qu'il a voulu mieux accréditer ses propres récits sur Ste Renelde par une allusion aussi occasionnelle à des *Gesta* plus anciens. N'aurait-il pas, en ce cas, souligné plus clairement un pareil avantage?

[1] On peut lire un épisode semblable dans la *Vita Berlindis* (c. 16, éd. *Act. SS.*, Feb. I, 381 A). Un moine de Toul, qui se fait agréer comme gardien de l'église à Meerbeek en Brabant, y ravit pendant la nuit des reliques de Ste Berlinde ; elles seront honorées à Thin-le-Moutier (Ardennes), où un sanctuaire et un couvent d'hommes furent édifiés successivement à cet effet, raconte l'hagiographe.

[2] Voir la relation de la dernière ouverture de la châsse, faite le 16 juillet 1922, en présence du cardinal Mercier, archevêque de Malines, et au cours de laquelle le Dr Vervaeck classifia les ossements. Parmi ceux-ci, relativement bien conservés, on ne relève que « quatre fragments de la base du crâne, dont les deux condyles » (*La Vie diocésaine*, t. XI, Malines, 1922, p. 409-411).

[3] Nous n'en avons pas trouvé trace dans l'ouvrage de W. Stüwer, *Die Patrozinien im Kölner Grossarchidiakonat Xanten*, Bonn, 1938.

Suivons maintenant M. De Laet sur un terrain plus accessible et plus ferme. Il s'agit de l'usage du mot *Condacum* et du lieu qu'il désigne dans la *Vita*.

Ici, l'auteur s'est assuré l'aide d'un linguiste distingué dont nous avons déjà signalé, en note, l'étude sur les toponymes en *-acum* [1], M. K. Roelandts, chargé de cours à l'Université de Louvain, ainsi que celle de M. M. Gijsseling, jeune archiviste et chercheur déjà qualifié en matière de noms de personnes et de lieux dans nos régions [2]. Ces correspondants de M. De Laet estiment, l'un et l'autre, après enquête, que les graphies diverses du nom qui représente Condé-sur-Escaut dérivent toutes assez clairement du gaulois *Condate* [3], tandis que *Condacum*, dans sa forme primitive et ses altérations successives, se rapporte bien à Kontich près d'Anvers [4]. Nous rappellerons ici que *castrum Condacense* et *Condacum* sont les seules graphies dûment attestées dans les meilleurs manuscrits de la *Vita Reineldis*, dont deux témoins du XV^e^ siècle présentent, par suite d'une bévue manifeste du copiste, l'un *Condatensi castro* en même temps que *Condacum* et l'autre *Condacensi castro* en même temps que *Condatum*.

[1] Ci-dessus, p. 363, note 1.

[2] Il est l'éditeur, avec M. A.-C.-F. Koch, de la récente collection des *Diplomata belgica ante annum millesimum centesimum scripta*, et vient de publier une *Toponymie van Oudenburg*, Tongres, 1950. Nous n'avons pas pris connaissance du mémoire de licence, non encore publié, de M. R. Van Passen, *Bijdragen tot de toponymie van Kontich en omgeving* (1947), dont M. De Laet a pu se servir à diverses reprises au cours de ses recherches.

[3] Voir A. Vincent, *Toponymie de la France*, p. 99, où on trouvera de nombreuses formes du toponyme : Condat, Condé, Condes, Candé, Candes, avec ou sans spécification de cours d'eau (cf. p. 33-34 : Condé-sur-Aisne, Condé-sur-Marne, Condé-sur-Noireau, etc.). Les formes latines, telles que *Condatum, Condetum, parrochia Condatensis, ecclesia Condadensis*, ne se terminent jamais en *-acum* ou *-acensis*, à part deux ou trois exceptions dans des graphies secondaires (cf. K. Roelandts, op. c., p. 301). Dans l'*Alt-celtischer Sprachschatz*, I, col. 1092, i. v. *Cond-ācu-s*, A. Holder signalait Contich (sub 2) ; plus loin, col. 1094, i. v. *Con-dā-ti-*, Condé-sur-Escaut (sub 18). Signalons que, d'après E. Förstemann - H. Jellinghaus, *Altdeutsches Namenbuch*, II : *Geographische Namen*, I (Bonn, 1913), col. 1716, *Condacum castrum* ne désignerait pas Contich.

[4] Voir aussi A. Carnoy, *Origines des noms des communes de Belgique*, t. II (Louvain, 1949), p. 376. L'auteur, toutefois, ne nous semble pas avoir rendu exactement la pensée de M. Roelandts au sujet de la forme douteuse *Condatu in Rien*, qu'on a relevée, sans indication de source, dans une note manuscrite du chanoine De Ridder.

M. Roelandts s'était déjà occupé longuement du problème, en 1944, dans son article précité, auquel nous renvoyons le lecteur. On y trouvera un ample répertoire de graphies successives des noms de Kontich et de Condé à travers les âges, ainsi que les explications proposées pour le passage de *d* à *t* dans *Condacum*, *Contheca*, *Contheke*, *Contike*, *Contich*. Tout en inclinant à exclure désormais Condé du débat comme ne répondant pas au toponyme *Condacum* et situé hors de la zone d'intérêt de Lobbes, l'auteur eut la prudence de ne pas émettre d'opinion décisive sur le problème proprement historique du lieu natal de Ste Renelde. Nous ignorons s'il est devenu plus hardi sur ce point depuis que des recherches récentes ont eu pour objectif de retrouver les traces d'un ancien *castrum* à Kontich.

M. De Laet a tenu, en effet, à démontrer, indépendamment de la *Vita Reineldis* et pour confirmer le témoignage de celle-ci, qu'en remontant par échelons vers un passé même très lointain, on pouvait aboutir à déterminer sur le territoire de Kontich [1], l'emplacement d'un château fortifié, entouré d'eau et palissadé, qu'au VIIe siècle déjà un comte aurait défendu, pour le roi, à un nœud de routes assez important dans cette région Escaut-Rupel.

L'auteur trouve son point de départ dans un « Hooghuis », domaine occupant environ deux hectares au centre de la localité durant les XVIe et XVIIe siècles ; puis il passe à un « Casteel-bloc » attesté au même endroit vers le début du XIVe, pour, de là, conclure à un *castrum* comtal, qui aurait servi aussi d'abri éventuel à la population rurale. Il s'appuie notamment sur le site occupé dans les temps anciens par l'église du seigneur, dédiée à S. Martin, et, secondairement, sur un vieux fossé, la « Zwarte Gracht », ainsi que sur un chemin, désigné jadis comme le « Kerkweg », dont on peut reconnaître le tracé constant, d'après les cartes, entre les parcelles exploitées, vers le château et son église. De quand date ce premier lieu de prière ? Des indices convergents amènent M. De Laet à en reculer l'origine jusqu'à l'époque mérovingienne, du temps où un S. Ursmer, évêque missionnaire, parcourait la Flandre et le Brabant pour évangéliser les campagnes et y rencontrait fréquemment l'appui des officiers royaux [2]. Le récit des premiers

[1] Une carte de la localité accompagne l'exposé, p. 12.

[2] Cf. J. Warichez, op. c., p. 178, où l'auteur traite des nombreux accroissements du patrimoine de Lobbes à cette époque.

chapitres de la *Vita Reineldis* trouverait ainsi tout naturellement un cadre approprié à Kontich. Le nom semble le plus ancien de ce terroir. On verra plus loin qu'il est celui de la plus vieille paroisse-mère, et le patronage de S. Martin est favorable à une haute antiquité.

Nous pensons qu'en tout ceci on pourrait attendre une confirmation, par exemple celle de la pioche, puisque aussi bien M. Jacques Breuer, l'éminent préposé aux fouilles en Belgique, a déjà laissé entrevoir le concours du service qu'il dirige [1].

Poursuivant son exposé, M. De Laet explique alors le *super Scelt fluvium* (ou mieux, d'après le manuscrit de Lobbes : *super Scolt flumen*) [2], qui a tant embrouillé la question. Une petite carte de ce coin de la région d'entre Escaut et Rupel, avec ses onze paroisses et leurs circonscriptions respectives, est destinée à donner une claire vue de l'étendue du territoire primitif de Kontich et à faciliter l'historique de son démembrement. On examine successivement l'aire du patronat de Lobbes au XIV^e^ siècle, avec ses droits d'espèce diverse ; celle du « cens de Saint-Martin » et de la paroisse-mère de Kontich ; le système triparti des dîmes en vigueur dans tout ce pays ; enfin, ce que l'auteur croit pouvoir appeler, avec Goetschalckx, la « gouw Kontich », laquelle touchait tant à l'Escaut qu'au Rupel.

Parmi les documents consultés qui doivent renforcer la thèse du chanoine De Ridder et de ceux qui l'ont suivi, il y a, certes, de bonnes pièces d'archives ; on regrette néanmoins que dans le nombre il ne s'en présente pas qui remontent plus haut dans le passé, et qu'il faille se montrer assez hardi dans le raisonnement qu'on fonde sur celles qui nous restent. Feu M. Laenen, qui a certainement connu la plupart de ces documents, par exemple ceux qui ont été publiés par Mgr De Ram [3] et par Stockmans [4], n'admettait

[1] De Laet, p. 18, se réfère à une lettre du professeur Breuer.

[2] Nous regrettons que M. De Laet n'ait pas eu soin de citer la *Vita* d'après le meilleur texte, qu'il sait pourtant être celui du manuscrit 18018 de la Bibliothèque royale.

[3] Notamment un relevé publié sous le titre : *Parochiae et beneficia cum taxa eorumdem sub archidiaconatu Antverpiensi in ecclesia Cameracensi circa finem saeculi XIV*, dans la *Synopsis actorum Ecclesiae Antverpiensis* (Bruxelles, 1856), p. 306-318.

[4] Ainsi, la *Scedula seu inventarium bonorum* que Lobbes possédait, du temps de Granvelle, *circa Antverpiam;* on la trouve publiée dans la *Geschiedenis der gemeente Mortsel*, p. 233-234.

pas, on l'a dit, qu'à côté de droits de nature purement ecclésiastique ils eussent assuré aussi à Lobbes, sur l'ancien territoire de Kontich, la possession de nombreux biens domaniaux (« grondeigendom ») [1]. Cependant on peut, en divers lieux, prouver de façon directe cette possession, à l'encontre de M. Laenen, notamment pour les terres, à la vérité peu importantes, de Diezegem, Bersvelt, Royendonck et autres. M. De Laet, en outre, s'appuyant sur Warichez, affirme que dans la terminologie de Lobbes il convient de distinguer le terme *ecclesia* de celui d'*altare*, lesquels devraient être synonymes. Tandis qu'*altare* indique seulement des revenus d'origine spirituelle : offrandes, sépultures, ministère des sacrements, à l'exclusion du domaine, *ecclesia* désigne à Lobbes l'ensemble des revenus curiaux. Nous citons ici les assertions mêmes de Warichez [2]. Mais ne faudrait-il pas aussi distinguer les époques? A de plus compétents de décider dans chaque cas particulier.

L'argument que M. De Laet tire du très ancien passage d eau sur le Rupel, appelé *Lobsveire* (ou *Lobbesveer*) [3], est intéressant à noter. L'auteur l'étudie en rapport avec l'organisation par les religieux de Lobbes d'un réseau de routes fluviales, destiné à faciliter l'acheminement vers leur entrepôt sur la Sambre des ressources matérielles de leurs lointains domaines [4].

Après avoir établi que *Condacum* n'a pu signifier que Kontich, après avoir constaté ensuite que l'ancien territoire de ce nom s'étendit, autour d'un *castrum* primitif, jusqu'à l'Escaut et jusqu'au Rupel, M. De Laet montre comment l'organisation, par le cardinal de Granvelle, du comté de Cantecroy vint changer la face des choses en ce pays. Par suite d'un héritage et d'achats successifs, l'archevêque de Malines acquit le village de Kontich avec six autres, séparant ainsi l'ancienne paroisse-mère de ses filiales d'Hemiksem, Schelle, Niel et Boom et l'isolant par le fait même des deux rivières et de leur confluent. Depuis 1570, *super Scelt* ne pouvait plus se

[1] *Contich*, p. 373-374. On ne trouve pas mention, chez M. Warichez, d'un grand domaine constitué par Lobbes à Kontich, aux temps anciens.

[2] Op. c., p. 169-170. Sur l'histoire des circonscriptions et des propriétés ecclésiastiques au pays de Kontich, nous pouvons attendre un exposé de M. J. Verbesselt, dans un prochain volume de son ouvrage *Het parochiewezen in Brabant*, dont seul le tome I[er] (Zoutleeuw, 1950) a paru.

[3] Sur le territoire de Schelle ; De Laet, p. 24.

[4] Cf. J. Warichez, op. c., p. 284-285.

comprendre, conclut l'auteur ; et il estime qu'alors seulement l'identification de *Condacum* avec Condé-sur-Escaut devint possible. Nous avons montré plus haut que, sur ce dernier point, il doit faire erreur : la tradition de la naissance de Ste Renelde à Condé est plus ancienne. Il n'est guère concevable, d'ailleurs, qu'elle se serait implantée soudainement et aurait été transmise dans les termes que nous avons rapportés, presque au moment où, dans le cabinet de Granvelle, des titres de propriété changeaient de main. L'interprétation de la *Vita Reineldis*, texte fort peu répandu, n'était tout de même pas, en cette fin du XVIe siècle, l'objet d'une constante étude, surtout du point de vue juridique [1]. La quasi-homonymie latine de deux localités a dû suffire pour créer quelque jour — on ne saura sans doute jamais à quelle date — la confusion entre elles au profit de la plus connue. Il y a même lieu de croire que cette dernière opinion avait largement prévalu, au point que Molanus en 1573 n'en connaissait pas d'autre, quand il publia son *Indiculus*.

C'est à Lobbes qu'il faut revenir pour retrouver Kontich. Molanus et Bollandus y revinrent. M. De Laet, dans la dernière partie de sa brochure, se tourne encore vers l'abbaye de la Sambre. Il entreprend, en effet, de montrer, en confirmation de sa thèse, que les possessions de Wiger d'après la Vie de Ste Renelde et les donations de celle-ci à Lobbes, d'une part, ainsi que les propriétés possédées en Brabant par ce monastère aux IXe-Xe siècles et celles qu'il s'y vit restituer au cours du XIIe, d'autre part, se correspondent parfaitement. C'est là le gond où vient finalement s'appuyer toute l'argumentation de l'auteur. Il serait long de donner ici le détail de ses preuves. Au lecteur de s'y référer. Qu'il nous suffise d'y accrocher quelques réflexions.

La *Vita*, rappelons-le, énumère d'abord, comme possessions de Wiger, *Condacum et Virginacum, Amnianumque cum aliis praediis multis, quorum nomina non expedit hic recitari*. Elle nomme seulement, dit M. De Laet, les biens qui intéressent l'héritage de Renelde, et non ceux qui reviendront à son frère Aldebert, tel

[1] L'érection du comté de Cantecroy créait, sans conteste, un nouveau droit dans la région ; mais, au concret, opéra-t-elle un tel changement dans l'interprétation de la topographie locale ? Depuis bien longtemps sans doute on voyait Kontich, comme lieu habité, à distance de l'Escaut et séparé du fleuve par d'autres villages.

Merchtem, ou à Gudule, sa cadette, comme Hamme-sous-Herdersem. Pour Renelde, il s'agit donc de Kontich, Virginal et Hamme-sous-Termonde. Plus loin, on verra que l'aînée possédait, en outre, la *villa* de Saintes, que sa mère avait apportée comme bien personnel lors de son mariage et où la future martyre avait fixé sa demeure. A l'origine, ce lieu s'appelait peut-être *Nachtinas* [1], nom qui a survécu dans Quenestine-sous-Saintes.

Quant à la donation de Ste Renelde à Saint-Pierre de Lobbes, elle est ainsi décrite : *caelestis regni clavigero Sanctas cum quinque villis appenditiisque earum tradidit* [2]. De l'avis de M. De Laet, — bien que la chose ne soit pas immédiatement évidente — on ne peut manquer de compter parmi ces *quinque villae* les trois propriétés de Kontich, Virginal et Hamme-sous-Termonde, mentionnées au début de la *Vita*. Les deux autres seraient, d'après lui, Ter Lint et Diezegem.

Le Polyptyque de Lobbes, établi, comme on sait, en 868 par les soins de Jean, évêque de Cambrai, sur l'ordre de Lothaire II, doit nous servir ici de premier moyen de contrôle [3]. Il indique un état des biens au IXe siècle et suit donc, de fort loin, répétons-le, les temps de Wiger et de Renelde. A noter aussi que le temporel de l'abbaye sambrienne ira toujours en déclinant ; quantité de biens fonds, en Flandre et en Brabant, demeurent à l'abandon ou en mains étrangères. Nous y trouvons mentionnés, dans le *pagus Bragbattensis :* Saintes (*Sanctis cum appenditiis*), Virginal (*Verzenau*) ; dans le *pagus Rien :* Diezegem (*Tissengien*) et Schoten (*Scota*) ; dans le *pagus de Waes :* Hamme (*Ham*).

La question se pose aussitôt : et Kontich ? Pourquoi, en effet, *Condacum* n'apparaît-il pas dans cet inventaire, surtout si ce vocable représentait un aussi important domaine qu'on l'a dit, et alors

[1] Cf. J. Warichez, dans *Bull. de la C. R. d'histoire*, 1909, p. 257.

[2] J. Warichez (op.c., p. 179) admet que Renelde « offrit le domaine de Saintes et cinq autres *villae* brabançonnes ». Nous ne comprenons pas pour quelle raison il ajoute : « en don de joyeuse entrée ». Parmi les propriétés qu'on fait remonter aux origines de Lobbes, le P. de Moreau (*Histoire de l'Église en Belgique*, t. I², p. 186-187) signale Saintes et Hamme (arr. Termonde), « qui auraient appartenu à sainte Reinelde ». On trouvera mentionnée aussi la donation de Ste Renelde par M. L. Genicot, *Donations de* villae *ou défrichements. Les origines du temporel de l'abbaye de Lobbes*, dans *Miscellanea historica in honorem Alberti De Meyer*, t. I (1946), p. 286-296.

[3] Publié par J. Warichez, *L'abbaye de Lobbes*, p. 182-195.

que Diezegem, un petit bien, en somme, sous Mortsel, s'y trouve inscrit. Ce silence a de quoi étonner ; aussi Laenen en tirait-il un sérieux argument [1]. Stockmans, pour sa part, crut éliminer cette objection à sa thèse en identifiant, sans aucun motif plausible, *Scota* avec Kontich [2]. M. De Laet ne l'imitera pas. Ses explications, toutefois, courent le risque de ne pas satisfaire également tous les lecteurs.

Il fait d'abord observer que le *castrum* proprement dit de Kontich ne pouvait avoir été cédé à Lobbes, parce qu'il appartenait au domaine royal. Renelde n'aurait pu en disposer, alors même qu'il se trouvait édifié sur un terrain appartenant à Wiger. Pour le domaine, l'auteur propose alors l'alternative suivante : ou bien, écrit-il, l'énumération des propriétés de Witger par l'hagiographe est une fiction, et ceci ne cadrerait ni avec notre exposé précédent ni avec les données si précises qui suivront ; car on verra, en 1149, l'*ecclesia* de Kontich restituée à Lobbes avec ses dépendances Waarloos, Hemiksem et Niel. Ou bien, poursuit l'auteur, il faut admettre que, dès avant la confection du Polyptyque de 868, le pays de Kontich avait été en partie spolié et incorporé au domaine de la cupide famille des Berthout de Malines, dont, au XIII^e siècle, on constate les droits seigneuriaux. Au XIII^e siècle, soit ; mais une action des Berthout dès le milieu du IX^e, voilà qui peut étonner et exigerait une attestation plus positive.

Nous venons de lire que M. De Laet arguait de la restitution de Kontich et de trois de ses dépendances à Lobbes en 1149. Il s'agit d'un acte de l'évêque Nicolas de Cambrai, consigné dans le cartulaire de l'abbaye, au fol. 287 : *dedi ecclesie Sancti Petri Laobiensis ecclesiam de Contheca, cum appendiciis suis Waerloos, Hemingsham, Nila, liberam et sine persona* [3]. Dans la monographie de Warichez, sur laquelle M. De Laet appuie souvent ses dires, cette donation de Nicolas de Cambrai n'est pas présentée comme une restitution [4], et l'auteur a eu la loyauté de le faire remarquer. Cependant l'étude du document et d'autres donations similaires d'évêques de Cambrai et de Tournai pour la même période, avec le souci marqué de venir en aide au monastère appauvri, amène

[1] *Contich*, p. 373.

[2] *Geschiedenis der gemeente Mortsel*, p. 408 ; voir aussi *Het Hof van Wolfschate* (Brecht, 1898), p. 21.

[3] De Laet, p. 21-22.

[4] Op. c., p. 168.

M. De Laet à conclure au « retour » à Lobbes de divers biens. On relève notamment: l'*altare* de Saintes, en 1100 ; celui de Hamme-sous-Termonde, en 1135 ; l'église de Kontich, avec les trois *appendicia* déjà mentionnés, en 1149 ; l'*altare* de Virginal, en 1151 ; enfin, celui de Mortsel, en 1158. Un tableau récapitulatif de la concordance des anciennes *villae*, d'une part, et des églises ou autels restitués, d'autre part, se trouve inséré à la page 49 de la brochure.

M. De Laet a donc voulu jeter, à Kontich, un pont solide entre le VII^e siècle et l'époque où, à son sens, il devint possible de se méprendre sur la signification de *castrum Condacense*. Jusqu'à quel point a-t-il réussi dans sa tentative?

Assurément, en ce genre de recherches, autre chose est de déclarer : avec l'aide de bons documents, on *doit* conclure que tout s'est passé *ainsi ;* autre chose, de dire : grâce à la documentation, malheureusement assez tardive et lacunaire, qui a survécu, il est *permis* de se représenter les faits *comme si* la tradition était fondée, encore que d'autres hypothèses ne doivent pas être exclues. Nul ne manquera de reconnaître l'extrême ingéniosité avec laquelle M. De Laet a su conduire sa démonstration ; mais il reste, à la base même de celle-ci, des obscurités et des silences qui empêchent de remonter avec une pleine sûreté à l'époque de S^te Renelde. Nous n'affirmons nullement que les souvenirs des hagiographes de Lobbes concernant la famille de Wiger auraient été forgés de toutes pièces au XI^e siècle pour être exploités dans les écrits qui virent le jour à cette époque dans le *scriptorium* de la grande abbaye. La fraude s'y remarquerait à des indices plus révélateurs, plus conjugués entre eux, mieux liés aussi aux soucis d'intérêt qu'on découvre par ailleurs dans ces pièces. De plus, antérieurement à cette activité littéraire, il y a le fait du culte ancien, la présence des corps vénérés comme reliques de martyrs [1] et le

[1] Nous sommes loin, cependant, de garantir l'historicité des circonstances de leur supplice, tel qu'il est décrit dans la *Vita Reineldis*. Sans parler du rôle joué par les Huns, en qui certains critiques préféreraient voir des Frisons, on reconnaît divers emprunts. Les clous dont les meurtriers se servent pour torturer Gondulphe, un des compagnons de la sainte, devant l'autel de S. Quentin, rappellent les tourments infligés à ce martyr. Et le nom même de Gondulphe pourrait bien avoir été emprunté à l'évêque de Maastricht

nom même de la localité, à Saintes. Mais on regrette, répétons-le, de ne pas découvrir soit dans des documents nettement plus vieux que la *Vita Reineldis* — et il en existe à Lobbes — soit dans des textes rédigés hors de l'ambiance de ce monastère, des témoignages ou des vestiges de la même tradition. Or, on sait combien souvent des sépultures dont s'était perdue, par la durée et le malheur des temps, la signification historique précise, mais auxquelles s'attachait une vague et tenace dévotion populaire, devinrent par la suite l'objet de récits très circonstanciés, surtout lorsque des moines ou des clercs, formés aux lettres et administrant le culte au nom d'une abbaye propriétaire du lieu, fixaient ces « échos » du passé dans un écrit hagiographique, notamment en vue d'obtenir de l'autorité religieuse une *elevatio reliquiarum*. Nous avons étudié récemment un cas de ce genre [1]. Au reste, la lecture et la confrontation habituelle des Vies médiévales oblige à conclure que les hommes de ce temps n'avaient pas au même degré que ceux d'aujourd'hui le sens des réalités historiques.

Ce que M. De Laet a confirmé avantageusement par des arguments nouveaux et concordants, c'est le fait, entrevu par Molanus à la fin du XVI^e siècle et mis en lumière à plusieurs reprises par Bollandus et Sollerius : le *castrum Condacense*, où un écrit hagiographique rédigé à Lobbes fait naître S^te Renelde, désigne Kontich et non pas Condé.

Maurice Coens.

ANNEXE

Les deux volumes de *Collectanea bollandiana* qui constituent les manuscrits n^os 200 et 201 de notre bibliothèque contiennent respectivement un questionnaire du bollandiste Sollerius sur S^te Renelde adressé au Recteur de la maison des Jésuites de Hal, proche du village de Saintes, et la lettre du P. Arnold Van den Eynden [2] qui y

honoré le même jour, 16 juillet, en compagnie de son prédécesseur S. Monulphe.

[1] *La Vie de S^te Ode d'Amay*, dans *Anal. Boll.*, t. LXV (1947), p. 196-244. Notons ici qu'à défaut de son nom, la sépulture de la fondatrice de l'église d'Amay est dûment attestée par un document contemporain.

[2] Ce religieux, qui gouverna le collège de Hal et fut à deux reprises *socius* du Père Provincial, mourut à Utrecht, après avoir été longtemps missionnaire en Hollande, le 13 janvier 1740, cinq mois environ avant Sollerius. Cf. A. Pon-

répond point par point. Nous plaçons ces deux textes sous les yeux du lecteur parce qu'ils éclairent d'un jour intéressant la manière pratique dont nos prédécesseurs se documentaient sur le culte des saints locaux et sur les traditions qui entouraient leur châsse. Le premier document n'est pas daté ; la réponse qui y fut faite, avec un réel empressement, semble-t-il, est du 6 mars 1723.

I

De S. Reinelde vulgo Sinte Renelle.

Vita est de genere earum, quales ferme sunt Belgicae, scriptae saeculo x vel xi post Normannicas grassationes, ex mera vulgi traditione, obscure et confuse.

Quaeritur

1° Quid sint *Sanctae* vel *Santhae* (Santen), quantum distent Hallis, an etiam hodie subsint abbati Laubiensi?

2° Utrum istic nihil reperiatur ad S. Reineldis vitam et miracula spectans, praeter libellum gallicum (Éloge raccourci)[1] vel similes alios, in quibus gratis multa dicuntur?

3° An nulla exstent instrumenta circa translationes reliquiarum, factas per Episcopos Cameracenses vel Abbates Laubienses, quas libelli isti memorant quidem, ast ego maiori fide suffultas cuperem?

4° An nulla ibi umquam habita ratio aut notitia miraculorum, postremis saeculis patratorum?

5° Quaenam reliquiae ibi hodiedum superstites sint, et quo in honore habeantur?

6° Qualis sit lipsanotheca, quam antiqua, a quo data, et an impetrari non posset eius delineatio[2]?

CELET, *Nécrologe des Jésuites de la province Flandro-Belge* (Wetteren, 1931), p. 162.

[1] Nous possédons de cet opuscule un exemplaire dont l'approbation, signée par le vicaire général de Liège, J. E. baron de Surlet, est du 11 juin 1681. C'est déjà une réédition. Voici le titre : *Eloge racourci (sic) des grandeurs de la princesse royale S. Reinelde vierge et martyre, honorée à Saintes près de Halle en Hainaut...* (« à Bruxelles, chez P. de Dobbeleer, en décendant du Canterstein »). La généalogie de la sainte y remonte jusqu'à Pharamond. Comme lieu de naissance, l'auteur indique Condé : « Elle naquit à Condé, qui étoit une des terres de son père ». Contrairement à ce que croit M. De Laet (p. 29, note 2), cet *Éloge raccourci* n'est pas la plus ancienne publication en faveur de la thèse qu'il combat. Voir ci-dessus, p. 353.

[2] On peut voir une reproduction de la châsse de Ste Renelde dans *Act. SS.*, Iul. t. IV, p. 174. Au n° 6 de son commentaire, Sollerius remercie le P. Van den Eynden de ses obligeantes démarches à Saintes.

7° Quis sit hactenus peregrinantium ad eas concursus, et ob quas potissimum infirmitates?

8° Qua solemnitate celebrari solita sit sanctae ipsius festivitas XVI julii? An nullo die ob translationes etc.?

9° Utrum S. Reineldis sit praecipua templi patrona? Etc.

Adiungo exemplar libelli gallici, vere encomiastici, ineptiis genealogicis aliisque scatentis : ea maxime observari et probari velim quae § XVI et XVII a me subvirgulata sunt. Notanda clausula § 16 qua dicitur S. Reineldis in Germania celebris esse, atque ibi (nempe Xanthis in Clivia) eiusdem sacrum caput, nescio in quo coenobio, depositum olim fuisse, quorum omnium nec vestigium invenire est. Non minus me vexat Vita ipsa Latina, quam puriorem ceteris existimo, dum narrat, a iuvenis furis parentibus conditum monasterium in *Elchina* prope Sanctas ipsas Hannoniae [1]. Elchinam istam cum coenobio quaero qui nobis revelet.

Responsa mittantur Antverpiam
ad P. Joannem Baptistam Du Sollier, S. J.

II

Reverende in Christo Pater,

Heri excurri in Xaintes, ibidemque egi cum parocho loci qui instrumenta prorsus nulla habet spectantia ad S. Rayneldem eiusque vitam ac miracula, nec aliam notitiam quam quae in libello a R. V^a^ ad me misso continetur. Accludo imaginem quam ab aedituo petii, cum mihi lipsanothecam ostendit, item regulas confraternitatis. Melius R. V^m^ informaturi creduntur monachi Abbatiae Laubiensis.

Nunc ad quesita respondeo, ut possum.

Ad 1. Saintes, vel Xaintes distant Hallis 5 quadrantibus, Bruxellis vero leucis quatuor. Abbas Laubiensis decimator est statuitque pastorem. Dominus loci titulum habet solum estque saecularis.

2. Nihil. 3. Nulla.

4. Nulla. Miracula patrantur annis singulis quam plurima.

5. Corpus integrum, si caput excipias [2], magno in honore habetur in sacello sanctae dicato, capsa exposita in altaris parte superiori ;

[1] Si Sollerius avait connu l'ancien manuscrit de la *Vita*, originaire de Lobbes, il n'aurait pas cherché un monastère *Elchina* en Hainaut, mais près de Xanten sur le Rhin.

[2] Ce point est à noter. Est-ce l'absence de la tête de S^te^ Renelde à Saintes qui a donné lieu dès le XI^e^ siècle à la rédaction du curieux épilogue de la *Vita* (c. 14-15)? Le curé de l'endroit a-t-il confirmé cette absence, lorsque le P. Van den Eynden lui fit visite, ou bien le Recteur de Hal fait-il seulement écho à ce qu'il a lu dans l'*Éloge raccourci*, qui résume la *Vita Reineldis*?

infra eam binae sunt aliae minores, in quibus reliquiae Martyrum eiusdem temporis ac loci. Hae tres capsae pro pictura altaris serviunt.

6. Lipsanotheca videtur esse ex cupro deaurato, icunculis Apostolorum condecorata, sex ex una, sex item ex altera parte laterali. Delineationem aliam hic non invenias. *In marg.* Quam antiqua sit, a quo data, nescitur.

7. Concursus summus est. Nulla prorsus dies quin veniant peregrini ; ita testatus mihi est parochus. Omnis generis infirmitates ad invocationem huius sanctae curari perhibentur, potissimum vero ulcera, aliaque incommoda fluida v. g. puris, etc.

8. 16 Julii est festum in populo. Antehac consimili festo colebatur S. Quintinus, nunc non amplius. Festo S. Mathiae apostoli particulari cultu honoratur etiam S. Rayneldis, ac praecipue die Virgini in caelos Assumptae sacra, quando sacrae eius reliquiae curru triumphali circumvehuntur, ut in acclusa imagine videre est.

9. Nunc est ; olim fuit S. Quintinus, ut scripsi.

Quae a R. V^a in libello gallico subvirgulata sunt probari non possunt. *Elchina* hic nota non est. Atque haec sunt quae ad informationem R. V^ae rescire potui.

Medio fere quadrante a pago Saintes abest fons famosus dictus *fons S^ae Rayneldis*, cuius aqua mirabilem vim habet sanandi quaevis ulcera, vulnera, etc. Testatus est parochus se eiusdem applicatione subito sanatum fuisse. Istiusmodi alia valde recentia hic audivi saepius. Ea certe aqua tum Hallis tum vicinis in locis et alibi adhibetur frequentissime, imo ad remotiora deportatur non sine sperato saepe successu.

Nonne operae pretium fuerit, si R. V^a vel collegarum aliquis huc excurrat, ut haec omnia cognoscantur penitius? Ista ego occasione viros tam bene de Societate meritos complecti hic spero et pro mea tenuitate excipere humaniter. Hac me spe ne fraudaveris, R^de Pater, qui semper futurus sum

R^ae V^ae servus in Christo
Arnoldus Van den Eynden.

Hallis Deiparae, 6 martii 1723.

Collegas omnes veneror ac saluto peramanter.

P. S. In sacello S. Rayneldis appensa est Tabula illius genealogica, valde antiqua, visu, ut apparet, dignissima. Haec sola meretur excursionem [1]. Venite et videte, ac beate me optatissima vestra praesentia. Vobis me adiungam comitem. Deambulatiuncula tantum est hinc in Xaintes.

[1] Sur l'église actuelle de Saintes, avec sa chapelle de Sainte-Renelde, sa châsse, le grand panneau généalogique de la première moitié du XVI^e siècle, dont il est ici question, les autres tableaux, la statue, le retable, on peut lire une description dans la notice *Saintes en Brabant* de M. Speeckaert.

PUBLICATIONS RÉCENTES DE TEXTES HAGIOGRAPHIQUES GRECS

IV (1946-1950)

Nos trois précédents bulletins quinquennaux[1] couvraient ensemble la période qui s'étend de 1931 à 1945. Ce quatrième bulletin ne concerne, en principe, que le lustre suivant : de 1946 à 1950. Mais il le déborde, en réalité, par les deux bouts : d'une part, les publications de 1951 y ont été insérées tout de suite, dans la mesure où nous en avons eu connaissance à temps ; et d'autre part, nous y avons fait entrer un certain nombre d'éditions, intégrales ou plus souvent partielles, des quinze années précédentes, qui nous avaient échappé ou que nous n'avions pas cru devoir signaler jusqu'ici.

En attendant que paraisse une troisième édition, notablement augmentée, de la *Bibliotheca hagiographica graeca*[2], on trouvera donc dans le présent bulletin et dans ses trois aînés une sorte de supplément, aussi complet que possible, pour les vingt dernières années écoulées.

En vue de faciliter la consultation, nous suivons cette fois-ci l'ordre alphabétique des noms de saints sous leur forme latine.

Agatha virgo et martyr Catanae in Sicilia.

Il y a près de trois siècles, en 1658, Bollandus avait publié, non dans le grec original, mais dans une traduction latine due au P. Patè, un discours en l'honneur de Ste Agathe attribué au patriarche S. Méthode de Constantinople[3]. Or, en préparant pour les *Mélanges Paul Peeters*[4] l'édition du texte grec[5], M. E Mioni a découvert que toute la seconde partie de la soi-disant version est un faux, composé au début du XVIIe siècle pour soutenir les traditions de Catane contre les prétentions palermitaines. Le texte authentique, retrouvé dans

[1] *Anal. Boll.*, t. LIII (1935), p. 366-381 ; t. LIX (1941), p. 299-305 ; t. LXIV (1946), p. 245-257.

[2] La première édition avait paru en 1895. La deuxième, publiée en 1909, est presque épuisée.

[3] *Act. SS.*, Feb. t. I, p. 624-631.

[4] T. II (= *Anal. Boll.*, t. LXVIII, 1950), p. 76-93.

[5] *BHG.* 38.

le manuscrit 362 de Saint-Marc à Venise, suit d'ordinaire le récit de la Passion *BHG.* 36. Mais il y ajoute une relation fort curieuse de l'*ἐκβλυσμὸς κανδηλῶν*, miracle annuel qui se produisait à Constantinople dans le sanctuaire de la martyre, le jour de sa fête, et dont S. Méthode déclare avoir été trois fois le témoin émerveillé.

Andreas et Matthias apostoli.

Dans son anthologie du grec post-classique [1], le professeur Albert Debrunner a voulu donner un spécimen de l'ancienne littérature chrétienne. Il a choisi les trois premiers chapitres des Actes légendaires des apôtres André et Matthias chez les anthropophages, *BHG.* 109 ; il en reproduit le texte d'après l'édition de Lipsius et Bonnet.

Apolinaria virgo.

Le roman édifiant de cette fille d'empereur qui se retire au désert pour y vivre en moine sous le nom de Dorothée [2] n'était connu que par une traduction latine insérée dans le premier tome des *Acta* [3] et par les abrégés des synaxaires [4]. M. James Drescher vient d'en publier le texte grec *BHG.* 148, en appendice à ses *Three Coptic Legends* [5]. Il a malheureusement poussé le respect du manuscrit (le Vaticanus 819, du xi^e^ siècle) jusqu'à en conserver la ponctuation et les fautes d'itacisme, comme si l'idéal d'une édition critique était la fidélité matérielle d'un fac-similé.

Arethas et socii martyres Nagranae in Arabia, † 523.

En regard des fragments géorgiens de la Passion des martyrs himyarites [6], découverts dans un manuscrit de l'Université de Cambridge, le regretté professeur Rob. P. Blake († 1950) a reproduit [7] les passages parallèles du texte prémétaphrastique *BHG.* 166.

Artemius martyr Antiochiae.

Au dernier volume de leur grand recueil d'*Hermetica* [8], W. Scott et A. S. Ferguson ont publié et commenté les §§ 26-30, 34 et 46 de la Passion d'Artémius *BHG.* 170, repris à l'édition de Philostorge par J. Bidez [9].

[1] *Nachklassisches Griechisch* (= *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*, n° 165 ; Berlin, 1933), p. 21-23.

[2] Cf. *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 8, n° 8.

[3] *Act. SS.*, Ian. t. I, p. 258-261. [4] *Synax. Eccl. CP.*, col. 369-372.

[5] Supplément aux *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, cahier n° 4 (Le Caire, 1947), p. 152-161. Aux planches xi et xii on trouvera un négatif de la dernière page de la Vie de S^te^ Apolinaria dans les mss. Vatic. gr. 819 et Oxford Barocc. 148.

[6] Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 473-474 (notice du P. Peeters).

[7] Dans *Harvard Theological Review*, t. XXV (1932), p. 216-220.

[8] T. IV (Oxford, 1936), p. 236-242.

[9] *Philostorgius Kirchengeschichte* (Leipzig, 1913), p. 158-164.

Bartholomaeus abbas Cryptae Ferratae in Latio.

En vue du prochain volume des *Acta Sanctorum* nous avions préparé, il y a près de quinze ans, l'édition d'un long panégyrique de S. Barthélemy de Grottaferrata († vers 1050), copié en 1229-1230 par Jean de Rossano [1]. Dans nos brèves *Notes critiques* sur le plus célèbre des disciples et successeurs de S. Nil, nous avions fait usage à plusieurs reprises de ce texte inédit [2]. Le P. Germano Giovanelli, hiéromoine de Grottaferrata, vient de nous devancer en publiant lui-même le *Λόγος σμικρότατος* [3]. Il y a joint une traduction italienne et quelques notes. Dans l'introduction il soutient, après Rocchi, que Jean de Rossano n'a pas seulement transcrit le discours, mais qu'il en est l'auteur.

Bessarion monachus in Aegypto, saec. IV-V. — Iun. 6 et 17, feb. 20.

Au début de sa vie religieuse, le futur cardinal Bessarion (1401-1472) composa en l'honneur de son nouveau patron un bref encomion, qui resta inédit. L'abbé Pierre Joannou en a publié le texte [4], d'après le manuscrit 533 de Saint-Marc, à Venise, seul témoin connu. Il l'a fait suivre [5] d'un canon acrostiche de l'hymnographe Joseph pour la fête de S. Bessarion (6 juin), tiré du Parisinus grec 345.

Christina virgo et martyr Tyri in Phoenicia.

Il y a quarante ans, un morceau d'un rouleau de papyrus, qui remontait au Ve-VIe siècle de notre ère, révéla une Passion de Ste Christine où dominait déjà l'élément épique et le merveilleux légendaire [6]. Publié deux fois par L. Cammelli [7], ce fragment, vénérable au moins par sa haute antiquité [8], a été reproduit naguère par Mlle Medea Norsa dans son grand ouvrage de paléographie grecque [9].

Cyprianus ex mago Antiochensi martyr cum Iustina.

La « Prière de saint Cyprien [10] » doit avoir joui d'une sorte de vogue ou de popularité comme amulette et comme formule magique, puis-

[1] Manuscrit *B. β.* 3 (ou 442) de Grottaferrata.

[2] *S. Barthélemy de Grottaferrata. Notes critiques*, dans *Anal. Boll.*, t. LXI (1943), pp. 203-204, 206.

[3] *L'Encomio in onore di S. Bartolomeo il Giovane*, dans le *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, N. S., t. IV (1950), pp. 158-174, 208-234.

[4] *Un opuscule inédit du cardinal Bessarion : le panégyrique de S. Bessarion, anachorète égyptien*, dans *Anal. Boll.*, t. LXV (1947), p. 116-133 ; introduction critique, p. 107-116.

[5] Ibid., p. 134-138.

[6] Cf. H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. XXX (1911), p. 458-459.

[7] Dans *Omaggio al IV Convegno dei classicisti* (Florence, 1911), p. 11-13, et dans *Papiri greci e latini*, t. I (Florence, 1912), p. 59-61.

[8] Cf. A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur der griechischen Kirche*, t. I (1937), p. 58-59.

[9] *La scrittura letteraria greca dal sec. IV a. C. all' VIII d. C.* (Florence, 1939), p. 33 ; fac-similé : pl. 15.

[10] *BHG.* 460-461. Cf. ci-dessus, p. 272-273. Certains manuscrits (par exemple,

qu'on en a retrouvé toute une série de recensions grecques différentes. Les professeurs Frédéric Bilabel et Adolphe Grohmann ont imprimé, en colonnes parallèles, six formes du prologue [1], puis le texte complet de la Prière [2], telle qu'elle se lit dans le manuscrit A 56 sup. de la Bibliothèque ambrosienne, sans oublier quatre rédactions arabes nouvelles [3].

Cyprianus abbas Calamitensis in Calabria, saec. XII. — Nov. 20.

On ne savait à peu près rien jusqu'à présent de la vie de ce saint higoumène calabrais ; on l'avait même pris pour un moine oriental et on avait arbitrairement fixé sa mort en 904 [4]. Or la courte biographie [5] que M. Joseph Schirò vient de tirer du Sinaiticus grec 522 [6] nous apprend que Cyprien, né à Reggio, exerça d'abord la profession de médecin, avant d'entrer au monastère du Saint-Sauveur. Plus tard, il se retira comme ermite à Pauliana, près d'un sanctuaire de S^te^ Parascève ; les disciples affluèrent bientôt. A la mort de Paul, abbé de Saint-Nicolas de Calamizzi, il est élu pour le remplacer, et l'archevêque Thomas le décide à accepter cette charge. Son gouvernement est marqué par une série de constructions et par la prospérité croissante du monastère et de ses dépendances. Maladies corporelles et spirituelles sont également guéries par l'ancien médecin devenu higoumène. Parvenu à un âge avancé, le saint meurt ; avec la permission de l'archevêque Giraud, il est enterré dans l'église du couvent.

Ce récit de bon aloi permet à l'éditeur de rajeunir Cyprien d'environ trois siècles et de le situer approximativement entre les années 1110 et 1190. L'édition [7] est accompagnée d'une traduction italienne, ordinairement correcte. A la ligne 20, cependant, il n'èst pas question de « santa perseveranza » ni d'émission des vœux, mais de l'ordination sacerdotale conférée au jeune cénobite « contre son gré »

le Nanianus 225 de Saint-Marc, à Venise) attribuent la prière à S. Cyprien de Calamizzi, l'abbé calabrais dont nous aurons à nous occuper tout de suite ; voir F. Pradel, *Griechische und süditalienische Gebete, Beschwörungen und Rezepte des Mittelalters* (Giessen, 1907), p. 20.

[1] *Griechische, koptische und arabische Texte zur Religion und religiösen Literatur in Ägyptens Spätzeit* (Heidelberg, 1934), p. 232-235. La teneur du deuxième (ms. Ottobon. 290) doit être corrigée ; cf. J. Simon, dans *Orientalia*, t. V (Rome, 1936), p. 159.

[2] Op. c., p. 236-249. [3] Ibid., p. 260-283 ; trad., p. 284-293.

[4] Pradel, op. c., p. 136 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 297.

[5] *Vita inedita di S. Cipriano di Calamizzi*, dans le *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, N. S., t. IV (1950), p. 65-97. Le texte grec occupe les pages paires de 88 à 96.

[6] Cf. Ehrhard, op. c., t. II (1938), p. 231-232.

[7] Aux lignes 22, 31 et 39, lire κατοικῆσαι pour κατοικίσαι, etc. Pareilles fautes d'itacisme doivent être corrigées sans scrupule, car le contexte exige évidemment le verbe κατοικεῖν, non κατοικίζειν.

(*καὶ βίᾳ*, formule fréquente pour indiquer les protestations d'humilité de l'ordinand qui se juge indigne d'un tel honneur ; cf. l. 59-60 : *βιάζεται* et *μηδ' ὅλως θέλοντα*). L. 60-61, les expressions *προχειρίζει ὑποψήφιον* (non *ὑπὸ ψηφίον*) et *τελειοῖ* doivent signifier que l'évêque déclare Cyprien abbé élu et lui donne ensuite la bénédiction abbatiale. Enfin, l. 86, *ὕστερον* ne veut pas dire « per ultimo », mais « plus tard [1] ».

Demetrius martyr Thessalonicensis.

Dans la revue du patriarcat œcuménique [2], M. Mamegris analyse, d'après le manuscrit 99 du monastère de la Panaghia de Halki (auj. à la bibliothèque patriarcale du Phanar), un récit de la translation à Constantinople du voile qui recouvrait le tombeau de S. Démétrius à Thessalonique [3]. S'il avait consulté la *Bibliotheca hagiographica graeca*, il aurait appris que ce texte *BHG.* 533 a été publié intégralement, dès 1897, par A. Papadopoulos-Kerameus et qu'il est attribué par le ms. 11 de la Bibliothèque royale de Madrid au diacre Nicaise, moine du Pantocrator.

Euplus martyr Catanae in Sicilia.

En 1909, le dossier grec de S. Euplus ne comprenait que deux textes édités : la Passion ancienne *BHG.* 629 et une métaphrase aussi infidèle que verbeuse *BHG.* 630. Quatre rédactions nouvelles de la Passion ont été publiées depuis, une par B. Latyšev dans le second fascicule de son « ménologe impérial [4] » et les trois autres par Pio Franchi de' Cavalieri [5]. Trois éloges du martyr, encore inédits, ont été signalés plus ou moins récemment ; ils ont pour auteurs, respectivement, Constantin l'Acropolite [6], Jean Ascandalès, prêtre d'Énos [7], et un évêque anonyme de Bérée [8].

Euthymius patriarcha Constantinopolitanus.

La Vie de S. Euthyme *BHG.* 651 a été publiée par C. De Boor en 1888 d'après le seul manuscrit connu, Berlin Gr. Fol. 55. Le professeur N. Bees a cru bon d'en refaire une collation minutieuse :

[1] F. Dölger a proposé quelques autres corrections de détail : *Byz. Zeitschrift*, t. XLIII (1950), p. 423.

[2] *Ὀρθοδοξία*, t. XXIV (1949), p. 381-389 : *Μεταφορὰ ἐκ Θεσσαλονίκης εἰς τὴν μονὴν Παντοκράτορος τῆς Πόλεως τοῦ προκαλύμματος τῆς σοροῦ τοῦ μεγαλομάρτυρος Δημητρίου.*

[3] Il en reproduit quelques extraits, p. 382-387.

[4] *Menologii anonymi byzantini* fasc. II (Saint-Pétersbourg, 1912), p. 266-269.

[5] *Note agiografiche*, fasc. 7 (= *Studi e testi*, 49 ; Rome, 1928), pp. 47-52 et 239-240.

[6] Cf. H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 265.

[7] Cf. Jos. Boyens, ibid., t. XX (1901), p. 68.

[8] Cf. Ehrhard, op. c., t. III (1943), p. 718.

il relève la ponctuation du codex, signale les citations et réminiscences bibliques et propose quelques corrections au texte [1].

Georgius martyr Diospoli in Palaestina.

Les papyrus du VI^e^ au VIII^e^ siècle découverts dans le Négeb par l'expédition Colt (1937) [2] ont fourni quelques fragments des Actes de S. Georges, qui ont trouvé place dans la luxueuse publication de MM. L. Casson et E. L. Hettich [3]. Ils semblent représenter une version nouvelle, apparentée à celles que Krumbacher a tirées des manuscrits 442 d'Athènes et 770 de Paris [4].

Georgius Hiberus monachus Hagiorita.

La Vie géorgienne de S. Georges d'Iviron († 1066) a été traduite en latin par le P. Peeters [5]. Il est douteux qu'elle ait jamais été traduite intégralement en grec. Mais le P. G. Hofmann, professeur à l'Institut oriental pontifical, vient d'en découvrir trois chapitres [6] mis en grec et en latin dès le XIII^e^ siècle et insérés par le dominician Bonaccorsi [7] dans son *Thesaurus fidei*. Il publie ces passages d'après trois manuscrits [8], met en relief l'intérêt qu'ils présentent pour l'histoire des controverses entre Grecs, Latins et Arméniens, et souligne le témoignage qu'ils rendent à la fidélité des Géorgiens envers l'Église de Rome [9].

Gregorius Decapolita peregrinus.

Les aventures de cet intrépide voyageur, qui parcourut l'Orient et l'Occident sous les derniers empereurs iconoclastes, ont été racon-

[1] *Ἡ βιογραφία τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου Εὐθυμίου Α' ἀντιβαλλομένη πρὸς τὸν Βερολίνειον κώδικα Graec. fol. 55* (= *291*), dans les *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, t. XIX (1944, éd. 1949), p. 105-129 ; fac-similé du fol. 12 : p. 107.

[2] Cf. H. D. Colt, dans *Palestine Exploration Fund Quarterly Statement*, 1936, p. 220 ; C. J. Kraemer Jr., dans les *Actes du V^e^ Congrès international de Papyrologie, 1937* (1938), p. 240 ; R. Devreesse, dans la *Revue des sciences religieuses* de Strasbourg, t. XX (1940), pp. 243, 249-250.

[3] *Excavations at Nessana*, t. II : *Literary Papyri* (Princeton, 1950), p. 128-142.

[4] *Der heilige Georg in der griechischen Überlieferung* (Munich, 1911), pp. 109-126, 138-147.

[5] *Histoires monastiques géorgiennes* (= *Analecta Bollandiana*, t. XXXVI-XXXVII, 1917-1919, publié en 1922-1923), p. 74-159.

[6] Les §§ 76-78 dans la traduction du P. Peeters (p. 136-138).

[7] Mort vers 1275.

[8] Paris gr. 1251 et 1252 ; Ambros. D 78 sup., tous trois du début du XIV^e^ siècle.

[9] *Texte zum Religionsgespräch vor Kaiser Konstantin X. Dukas*, extrait de la *Miscellanea G. Galbiati*, t. III (= *Fontes Ambrosiani*, XXVII ; Milan, 1951), p. 249-262.

tées par un contemporain, le diacre Ignace. Dans une importante étude consacrée à ce curieux récit *BHG.* 711, le professeur F. Dvornik, de Prague, a procuré une nouvelle édition du texte [1] basée sur six codices, principalement sur le Parisinus 501. Mais il semble bien que, pour les *Acta Sanctorum* du 20 novembre, il sera indispensable d'examiner encore toute la tradition manuscrite du *Βίος*. Plusieurs témoins, en effet, et non des moindres, ont échappé aux recherches du savant tchèque [2] ; et ceux mêmes qu'il a interrogés devront être collationnés de nouveau, comme le prouve la série de corrections proposées par M. S. G. Mercati [3].

Gregorius Illuminator episcopus Maioris Armeniae.

Pour illustrer un fragment géorgien d'Agathange, où il est question des S^tes^ Rhipsimé et Gaïané, M. Gérard Garitte, à qui nous étions déjà redevables de plusieurs savants travaux sur le sujet [4], publie le passage correspondant (§ 77-78) du texte grec *BHG.* 712, collationné sur le palimpseste Vatican grec 1853, du x^e^ siècle [5].

Hypatius episcopus Gangrensis et martyr.

La Passion légendaire de ce personnage probablement historique a été publiée par S. Ferri en 1931 [6]. Mais, pour une raison qui nous échappe, deux chapitres et non des moins bizarres ont été omis par l'éditeur. Nous avons comblé cette lacune, dans la *Festschrift Franz Dölger* [7], en appendice à notre description d'*Un recueil de légendes hagiographiques : le ms. Bollandien 1009.*

Iesus Christus. Evangelium Thomae de infantia Salvatoris.

Dans son recueil d'évangiles apocryphes, édités avec introduction, notes et traduction italienne, le P. Bonaccorsi a fait une place à l'Évangile de l'enfance de Thomas l'Israélite [8]. Comme de juste, il en reproduit la recension longue, publiée d'abord par Mingarelli en 1764. Mais il n'ignore ni la recension brève, rapportée par Tischendorf de son voyage au Sinaï, ni la rédaction nouvelle, plus proche

[1] *La Vie de saint Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IX^e^ siècle* (Paris, 1926), p. 45-75.

[2] Vaticanus gr. 807, du x^e^ siècle (cf. Ehrhard, *Ueberlieferung*, t. I, p. 479) ; Athos Dochiariou 5, xii^e^ s. (ibid., t. II, p. 417) ; Halki, *Μονῆς* 82 (ibid., t. II, p. 420) ; Halki, *Παναγίας* 1 (cf. Athénagoras, dans l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. X, 1933, p. 242) ; Athos, Lavra *Δ* 78 (cf. V. Laurent, dans *Échos d'Orient*, 1932, p. 114, note 5) ; Messine 30 (cf. *Anal. Boll.*, t. XXIII, p. 44), etc.

[3] Dans *Studi bizantini e neoellenici*, t. III (1931), p. 296-297.

[4] Cf. *Anal. Boll.*, t. LX (1942), p. 230-233 ; t. LXIV (1946), p. 249-250.

[5] Dans *Le Muséon*, t. LXI (1948), p. 98-99.

[6] Dans *Studi bizantini e neoellenici*, t. III, p. 87-102 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 392-395.

[7] *Byzantinische Zeitschrift*, t. XLIV (1951), p. 253-257.

[8] Giuseppe Bonaccorsi, *Vangeli apocrifi*, t. I (Florence, 1948), p. 110-146.

de la version latine, que le professeur Armand Delatte a éditée en 1927 d'après le manuscrit 355 (xv^e siècle) de la Bibliothèque nationale d'Athènes [1].

Iesus Christus. Epistula Abgari et Imago Edessena.
Voir ci-dessous, au mot *Thaddaeus*.

Iohannes theologus.
La dernière partie des Actes apocryphes de Jean l'apôtre par Prochore [2] raconte la mort du saint. Elle se rencontre parfois à l'état isolé dans les manuscrits, par exemple dans le codex 35 du Patriarcat grec de Jérusalem, d'où elle a été tirée naguère par A. Mousikidès [3].

Iohannes Xenos eremita in Creta. — Aug. 7, sept. 20.
Le testament autobiographique de ce saint personnage du x^e-xi^e siècle nous est parvenu en deux recensions, l'une, originale, à ce qu'il semble [4], et l'autre, retouchée par un métaphraste, qui la modernisa, sépara des dispositions testamentaires le récit de la vie et mit toute la partie narrative à la troisième personne. L'archiviste Nicolas Tômadakis a republié les deux textes [5] avec une bonne étude, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs [6]. Plus récemment il a édité [7] quelques textes liturgiques en l'honneur du même saint : un canon alphabétique anonyme, deux canons acrostiches de Marc Chamétès et de Démétrios Souroumès, un triodion de Gabriel Roditès et un synaxaire en langue vulgaire (ms. Lavra *E* 110).

Irene imperatrix, † 1134. — Aug. 13.
La fille de S. Ladislas de Hongrie, épouse de l'empereur Jean II Comnène et fondatrice du couvent du Pantocrator à Constantinople, fut honorée comme une sainte. Sa Vie, insérée dans quelques synaxaires, est connue depuis l'édition du P. Delehaye [8]. Mais le pompeux prologue dont elle est parfois précédée n'a été publié qu'en 1939, dans un article en hongrois [9]. Nous l'avons reproduit récemment [10], d'après le synaxaire de Chifflet [11].

[1] *Anecdota Atheniensia*, t. I (= *Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l' Université de Liége*, fasc. 36), p. 264-271. Cf. M. R. James, dans le *Journal of Theological Studies*, t. XXX (1928-1929), p. 51-54.

[2] *BHG.* 916.

[3] *Νέα Σιών*, t. XLII (1947), p. 245-246 ; t. XLIII (1948), pp. 51-53, 121-122.

[4] Éditée d'abord par le P. Delehaye, en appendice à ses *Deux Typica byzantins* (Bruxelles, 1921), p. 191-196.

[5] Dans *Κρητικὰ Χρονικά*, t. II (1948), pp. 57-61 et 61-66.

[6] *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 283-284.

[7] *Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XX (1950), p. 314-330.

[8] *Synax. Eccl. CP.*, col. 887-890.

[9] A. Graf, dans l'*Archivum philologicum* de Budapest, t. LXIII, p. 74-75.

[10] *Anal. Boll* , t. LXVI (1948), p. 29-30. [11] Troyes, ms. 1204, fol. 359.

Lazarus amicus Christi.

Une homélie inédite de Basile de Séleucie sur le frère de Marthe et de Marie a été publiée et traduite en français par le P. P. Camelot, O. P., dans les *Mélanges offerts à A.-M. Desrousseaux* [1].

Une autre homélie sur la résurrection de Lazare a été éditée et commentée par le professeur Franz Doelger dans les *Mélanges Paul Peeters* [2] ; elle nous est parvenue dans le manuscrit *B. α.* 14 de Grottaferrata, du x[e] siècle, où elle est attribuée au moine et prêtre « Jean d'Eubée », *Ἰωάννης Εὐοίας*, contemporain de S. Jean Damascène et auteur de quatre textes hagiographiques [3]. On remarquera, dans les dernières lignes de l'homélie, la mention d'un écrit (*ὑπομνήματα*) relatant l'épiscopat chypriote de S. Lazare et son martyre.

Mamas martyr Caesareae.

Dans un fragment de papyrus du v[e]-vi[e] siècle, Grenfell et Hunt avaient cru reconnaître des Actes apocryphes, peut-être ceux de Paul et de Thècle [4]. Il s'agit en réalité d'une Passion ancienne de S. Mamas, comme A. Ehrhard l'a démontré [5] en comparant les quelques lignes du papyrus au passage parallèle d'une recension plus récente de ce martyre, le texte *BHG.* 1419, encore inédit.

Maria Deipara. Apocryphes.

Le Protévangile de Jacques (*BHG.* 1046), dont l'abbé Primo Vannutelli avait donné, dans sa revue *Synoptica*, une édition en colonnes parallèles [6], a été republié par ses soins en un volume à part [7]. Le même apocryphe a trouvé place dans le recueil du P. Bonaccorsi [8], déjà signalé ci-dessus [9], ainsi que l'opuscule du pseudo-Jean l'Apôtre sur la Dormition de la Vierge (*BHG.* 1055) [10].

Un fragment sur papyrus d'un évangile gnostique de Marie a été déchiffré et commenté par le réputé papyrologue d'Oxford, C. H. Roberts, dans le t. III du *Catalogue of the Greek and Latin Papyri in the John Rylands Library, Manchester* [11].

De la Vie de Notre-Dame par le moine Épiphane (*BHG.* 1049), M. A. Xérouchakès a éd té quelques extraits [12], pris à un manuscrit

[1] (Paris, 1937), p. 35-48. Ms. Vatic. Ottobon. gr. 14.

[2] T. II (= *Anal. Boll.*, t. LXVIII, 1950), p. 19-26.

[3] Homélie sur la conception de la Vierge, *BHG.* 1117 ; sermon sur les SS. Innocents, *BHG.* 825 ; martyre de S[te] Parascève (cf. *Anal. Boll.*, t. XXI, p. 396) et panégyrique de S[te] Anastasie (cf. *Catal. Graec. Paris.*, p. 79).

[4] *The Oxyrhynchus Papyri*, t. VI (1908), p. 19, n° 851.

[5] *Ueberlieferung und Bestand*, t. I (1937), p. 59-60.

[6] Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 304, note 7.

[7] *Protevangelium Iacobi synoptice* (Rome, 1940), p. 7-147.

[8] *Vangeli apocrifi*, t. I, p. 58-109. [9] P. 394, note 8.

[10] Bonaccorsi, p. 260-288. [11] (Manchester, 1938), p. 21.

[12] Dans la revue athénienne *Θεολογία*, t. XI (1933), p. 345-349.

du XII[e] siècle [1] et intitulés : 1) *Τὰ σύσσημα* (« les traits caractéristiques, le portrait ») *τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου καὶ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ;* 2) *Περὶ τοῦ ἀδελφοθέου* (*Ἰακώβου*).

Maria Deipara. Homélies.

Dans son étude sur *Le « miracle habituel » de Notre-Dame des Blachernes* [2], le P. Venance GRUMEL, A. A., reproduit, après Bidez, Sidéridès et J.-B. Papadopoulos [3], le passage d'un discours de Michel Psellos où ce miracle est décrit avec des détails circonstanciés dont il fait ressortir l'intérêt.

Grâce au manuscrit 964 de l'Académie roumaine, D. FECIORU a pu donner, non pas une édition critique, mais un texte plus complet de l'homélie de S. Germain de Constantinople sur l'Annonciation, *BHG.* 1096 [4].

Le discours de Chrysippe de Jérusalem en l'honneur de la Théotocos ayant été republié par le P. M. Jugie [5], le professeur Antoine SIGALAS en a collationné le texte sur des photographies du Parisinus 1173 [6]. De son côté, le P. Ch. MARTIN a comparé cette homélie à celle d'Hésychius de Jérusalem, *BHG.* 1132 ; il constate entre elles une affinité si grande qu'il est tenté d'admettre une certaine dépendance d'un des deux auteurs à l'égard de l'autre [7].

Martyres X in Creta.

Les deux inédits que nous souhaitions naguère de voir versés au dossier des Dix martyrs [8] ont été publiés l'un et l'autre dans les *Κρητικὰ Χρονικά :* la Passion abrégée, due au prêtre Hésychius, par E. PSALIDAKIS [9], et le panégyrique d'André de Crète, par B. LAOURDAS [10].

Martyres Palaestinenses.

En 1897 [11], le futur cardinal MERCATI avait relevé dans le ms. 1183 du Sinaï les variantes de l'abrégé d'Eusèbe sur les martyrs de Pales-

[1] Venise, San Marco I 944, fol. 24-26[v].

[2] *Échos d'Orient*, t. XXX (1931), p. 129-146. Texte grec, avec une nouvelle traduction française, p. 136-138.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 72, note 2.

[4] Dans la revue *Biserica ortodoxă română*, t. LXIV (1946). Cf. V. LAURENT, *Byzant. Zeitschrift*, t. XLIII (1950), p. 417.

[5] *P. O.*, t. XIX (1926), p. 336-343.

[6] Sa liste de corrections a été imprimée deux fois : *Byzantinisch-neugriech. Jahrbücher*, t. XI (1934), p. 147-149 ; *Texte und Forschungen zur byzantin.-neugriech. Philologie*, n° 20 (Athènes, 1937), p. 103-106.

[7] *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXV (1939), p. 54-60.

[8] *Anal. Boll.*, t. LXIV (1946), p. 248.

[9] T. II (1948), p. 570-574.

[10] T. III (1949), p. 185-197.

[11] Dans *Rendiconti del R. Istituto lombardo*, série II, t. XXX, p. 1074-1078.

tine [1]. Ces précieuses notes ont été reproduites telles quelles au tome II de ses *Opere minori* [2].

Martyres XL Sebasteni.

Le Testament des Quarante martyrs *BHG.* 1203 a été republié par le Rév. Jean Ramphos dans le fascicule 2 de ses *Ἁγιολογικὰ μελετήματα* [3].

Quant au petit poème ïambique où chacun des héros de Sébastée devait être appelé par son nom et félicité — mais les 20 derniers vers n'ont pas été transcrits par le copiste —, il relève plutôt de l'hymnographie que de l'hagiographie proprement dite. Dom David Amand l'a présenté et publié [4] d'après le seul manuscrit connu, le Parisinus grec 476, fol. 291v.

Metrophanes episcopus Constantinopolitanus.

Dans la Vie des SS. Métrophane et Alexandre *BHG.* 1279, feu Peter Heseler a cru déceler un fragment de l'Histoire ecclésiastique de Gélase de Césarée. Il reproduit ce passage [5] et le compare aux deux extraits du même Gélase qui se lisent dans la Vie de Constantin par Ignace de Sélybria [6]

Michael archangelus.

L'éloge de l'archange S. Michel par Chrysippe de Jérusalem a été publié en 1926 par le professeur Antoine Sigalas [7]. Reprenant et complétant les corrections proposées par Jean Sykoutrès [8], l'éditeur a dressé lui-même une liste d' « Emendationen [9] ».

Narrationes animae utiles.

A la fin d'une étude comparée sur *Un groupe de récits « utiles à l'âme* [10] », apparentés à la légende de Ste Marie l'Égyptienne, le P. Delehaye a édité, d'après le manuscrit Paris Suppl. gr. 28, fol. 343-344, l'histoire édifiante des deux frères ennemis, dont l'un vient à mourir avant la réconciliation ; l'autre alors court de confesseur en confesseur pour obtenir son pardon et finit par embrasser le défunt, qui lui est apparu grâce aux prières d'un pieux laïc.

[1] *BHG.* 1193. [2] (= *Studi e testi*, 77; Vatican, 1937), p. 13-16.

[3] (Athènes, 1948), p. 32-35. Extrait de la revue *Ἐκκλησία*. Cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 283.

[4] Dans la revue *Scriptorium*, t. III (1949), p. 52-58. Inc. *Ἐὰν δὲ κλίσεις* (lisez *κλήσεις*)) *μαθεῖν τούτων θέλεις.*

[5] *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. IX (1930-1932), p. 329-330.

[6] *BHG.* 362. Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 300.

[7] Dans l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. III, p. 88-93.

[8] Dans les *Byzant.-neugriech. Jahrbücher*, t. VII (1928-1929), p. 199-200.

[9] *Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Johannes den Täufer* (Athènes, 1937), p. 110-111. Cf. *Anal. Boll.*, t. LV (1937), p. 378.

[10] Dans les *Mélanges Bidez* (Bruxelles, 1934), t. I, p. 255-266.

Deux autres récits [1], où intervient également le thème de la femme-ermite dont les vêtements, tombés peu à peu en lambeaux, ont complètement disparu, sont attribués à l'évêque Paul de Monembasie (x[e] siècle). Avec deux autres légendes du même auteur, ils ont été publiés par l'hiéromoine Sabbas dans un annuaire athonite de diffusion fort restreinte [2].

Patricius episcopus Prusae.

Pour tirer au clair une citation homérique dans la Passion de S. Patrice *BHG.* 1432, le professeur Silvio G. Mercati s'est imposé la peine de collationner les cinq manuscrits connus. Il en a été récompensé par la découverte, dans le Monacensis gr. 366, d'un texte parfaitement correct [3].

Patrum Vitae.

Continuant à faire le procès de l'édition de l'Histoire lausiaque par feu Dom Cuthbert Butler, le professeur René Draguet consacre un article de 26 pages à l'examen du ms. Wake 67 de Christ Church, à Oxford. Il constate que Butler l'a découvert trop tard, en a tiré parti assez négligemment et a passé sous silence tout un important paragraphe du chapitre 22 qui ne se lit dans aucun autre témoin connu. M. Draguet publie ce passage [4], relatif à la formation de Paul le simple par S. Antoine, et joint à son édition commentée un fac-similé du fol. 63 où Butler n'a pas pu ne pas le remarquer.

De son côté, le P. Martin Jugie, A. A., imprime [5], avec un commentaire doctrinal, *Un apophtegme inédit sur le Purgatoire*, tiré des mss. Vatic. gr. 1599 et 1632 et dont le héros principal est également Paul le simple.

Un spécialiste de la littérature chrétienne araméenne de Palestine, le D[r] Hugo Duensing, a ajouté aux textes déjà publiés par lui de nouveaux fragments d'une version araméenne du Geronticon et d'une collection alphabétique d'apophtegmes [6]. En regard, il a eu soin de mettre les passages correspondants des originaux grecs, qu'il a trouvés soit dans les éditions de Nau et de Cotelier [7], soit dans les mss. Phillipps 1624 de Berlin et Marcianus 346 de Venise.

Dans une anthologie de textes grecs postérieurs à la naissance du

[1] Le premier (*BHG.* 1449) était déjà connu par une édition de 1884.

[2] *Ἁγιορειτικὸν Ἡμερολόγιον*, t. II (1928), p. 20-23 ; t. IV (1930), p. 26-29 ; t. V (1931), p. 20-24 ; t. VI (1932), p. 33-36. Un cinquième récit édifiant du même Paul de Monembasie a été signalé par Mgr Devreesse dans le manuscrit Vatic. gr. 573, fol. 81-85[v] (*Codices Vaticani graeci*, t. II, 1937, p. 473).

[3] *Mélanges Bidez* (Bruxelles, 1934), t. II, p. 613-618.

[4] Dans *Le Muséon*, t. LXIII (1950), p. 220-221.

[5] Dans le *Mémorial Louis Petit* (Bucarest-Paris, 1948), p. 249-250.

[6] *Neue christlich-palästinisch-aramäische Fragmente*, dans les *Nachrichten der Akademie der Wiss. in Göttingen*, 1944, p. 215-227.

[7] Cf. *BHG.* 1443-1445.

Christ [1], J. Mehler a inséré, comme spécimen de la littérature religieuse populaire du VI^e-VII^e siècle, le chapitre 143 du *Pré spirituel* de Jean Moschus [2].

Les trois éditions existantes du *Pré spirituel* [3] sont loin de donner pleine satisfaction. M. Elpidio Mioni a donc raison d'écrire qu'une révision critique s'impose absolument. D'un premier examen des principaux manuscrits [4], il a tiré la conclusion que le Laurentianus X 3 — celui-là même qui a servi au camaldule Ambroise Traversari pour faire sa traduction latine [5] — est en somme le meilleur témoin connu, bien qu'il y manque un certain nombre d'épisodes remontant à l'original. Le Marcianus II 21 [6], de la fin du X^e siècle, dont M. Mioni fournit une analyse détaillée, contient, à son avis, 27 ou même 36 de ces récits authentiques ; comme les deux tiers d'entre eux ont déjà été publiés ailleurs [7], le jeune byzantiniste de Padoue édite les douze autres [8], non sans relever, quand il y a lieu, les variantes des mss. Turin gr. C et Vienne hist. gr. 42.

Paulus apostolus.

Voir ci-dessus, au mot *Mamas*, et ci-dessous, au mot *Thecla*.

Petrus apostolus. Apocalypsis.

En regard du célèbre fragment de l'Apocalypse de Pierre retrouvé à Akhmîm (*BHG.* 1487), nous pouvons placer deux autres fragments sur parchemin, conservés respectivement à la Bodléienne d'Oxford [9] et parmi les papyrus de l'archiduc Rainer, à Vienne [10]. M. R. James, qui avait publié le premier en 1911 [11], a réédité le second en 1931 [12]. Il estime qu'ils proviennent l'un et l'autre d'un seul et même codex, du V^e siècle [13], et soutient que leur texte est plus proche de l'original que celui d'Akhmîm.

Photius asceta Thessalus, saec. XI. — Iul. 9.

Dans un bref article sur *Le fondateur et la date de fondation du monastère thessalonicien d'Acapniou* [14], le P. Venance Grumel cite

[1] *Bloemlezing uit na-christelijke Griekse schrijvers* (Leyde, 1943), p. 177-179.

[2] *BHG.* 1441-1442. [3] Celles de Fronton du Duc, de Cotelier et de Migne.

[4] *Il Pratum Spirituale di Giovanni Mosco*, dans *Orientalia christiana periodica*, t. XVII (1951), p. 61-94.

[5] *BHL.* 6536. Cf. *Anal. Boll.*, t. LXV (1947), p. 286 ; E. Mioni, *Le « Vitae Patrum » nella traduzione di Ambrogio Traversari*, dans *Aevum*, t. XXIV (1950), p. 319-331. [6] Nanianus 42.

[7] Notamment par Th. Nissen, en 1938 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 303.

[8] *Gli episodi inediti del cod. Marciano greco II 21*, t. c., p. 83-94.

[9] Ms. Gr. Theol. f. 4 (P) = Madan, *Summary Catalogue*, n° 31810.

[10] Édité par C. Wessely, dans *P. O.*, t. XVIII (1924), p. 482-483, puis par le P. K. Prümm, dans la revue romaine *Biblica*, t. X (1929), p. 78.

[11] *Journal of Theological Studies*, t. XII, p. 367-369.

[12] Ibid., t. XXXII, pp. 271, 278-279. [13] P. 278.

[14] Dans les *Échos d'Orient*, t. XXX (1931), p. 91-95.

un passage de la Vie (ou plutôt de l'encomion) de S. Photius. *BHG.* 1545. Par d'ingénieux recoupements avec d'autres textes, il montre que cet ascète est bien le fondateur d'Acapniou, que la fondation eut lieu dans le premier tiers du XI^e^ siècle et que la fête du saint se célébrait le 9 juillet.

Polycarpus episcopus Smyrnensis et martyr.

Dans son *Antologia patristica dal 90 al 200 dopo Cristo* [1], l'abbé Primo VANNUTELLI n'a pas manqué de faire figurer en bonne place l'incomparable lettre de l'Église de Smyrne sur le martyre de son vieil évêque, *BHG.* 1556-1559.

En appendice à leur mémoire sur *La véritable date du martyre de S. Polycarpe*, MM. GRÉGOIRE et ORGELS ont mis sous les yeux de nos lecteurs [2] l'épilogue du pseudo-Pionius dans ses deux recensions, *BHG.* 1559-1560.

Prophetarum Vitae.

Pour inaugurer la *Monograph Series* du *Journal of Biblical Literature*, un savant américain, le professeur Ch. Cutler TORREY, a publié l'apocryphe anonyme *BHG.* 1588 sur les noms, la vie et la mort des prophètes [3]. Il a pris pour texte de base celui du codex Machalianus de l'Ancien Testament, c'est-à-dire le Vaticanus gr. 2125, qu'il date du VI^e^ siècle ; mais il donne en note quelques variantes d'autres recensions.

Pueri VII in Epheso.

Sous le texte copte de la Passion des Sept Dormants, qu'il a tiré du ms. M 633 de la bibliothèque Pierpont Morgan, à New-York, M. James DRESCHER [4] a reproduit, d'après l'édition de M. Huber, le texte grec *BHG.* 1593, qui en est fort voisin.

Sabas hegumenus in Palaestina.

Dans une étude sur le monastère des Castellia près de la mer Morte, M. Apostolos G. KONSTANTINIDÈS a transcrit les passages des deux Vies de S. Sabas *BHG.* 1608 et 1609 relatifs à cette fondation [5].

Symeon Metaphrastes logotheta.

L'élégie composée par Nicéphore Ouranos pour la mort de son ami intime et collègue en hagiographie, Syméon Métaphraste, était encore inédite. Le professeur Silvio G. MERCATI, qui l'a tirée du ms. Vatican Ottobon. gr. 324, montre bien qu'elle confirme la date assignée par le P. Delehaye et Mgr Ehrhard au plus fameux des hagiographes byzantins [6].

[1] 2^e^ éd. (Rome 1942), p. 36-49. Nous n'avons pas vu la 1^e^ édition.

[2] Ci-dessus, p. 33.

[3] *The Lives of the Prophets*, Greek Text and Translation (Philadelphie, 1946), p. 19-32.

[4] *Three Coptic Legends* (Le Caire, 1947), p. 32-66. Voir ci-dessus. p. 389.

[5] Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, t. XXX (1931), pp. 616-618 et 618-622.

[6] *Mélanges Paul Peeters*, t. II (= *Anal Boll.*, t. LXVIII, 1950), p. 126-132.

Thaddaeus apostolus.

Les fouilles de 'Auja-el-Hafir, au sud de la Palestine, n'ont pas seulement fourni aux hagiographes les fragments d'Actes de S. Georges que nous avons mentionnés ci-dessus [1] ; elles ont encore mis au jour une copie, sur papyrus du VI^e^-VII^e^ siècle, de la fameuse lettre d'Abgar au Sauveur et de la réponse du Christ au roi d'Osrhoène [2]. On sait que cette correspondance, dont l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe nous a conservé une recension brève [3], forme la première partie d'un texte hagiographique grec consacré à la prédication de l'apôtre Thaddée et à la célèbre image édessénienne de Jésus [4]. Les deux lettres, surtout la seconde, ont joui dans tout l'Orient hellénisé [5] d'une vogue étendue et durable, comme le prouvent deux autres exemplaires sur papyrus [6], cinq inscriptions anciennes, trouvées respectivement à Éphèse [7], à Gurdju [8] et à Euchaïta [9] dans le Pont, à Édesse [10] et à Philippes de Macédoine [11], et un rouleau de parchemin illustré de treize miniatures au XIV^e^-XV^e^ siècle [12].

Thecla virgo et martyr Seleuciae.

Parmi les fragments théologiques découverts à Antinoopolis par l'Egypt Exploration Society, on admirera une feuille de parchemin, très abîmée, en vérité, mais provenant d'un manuscrit de luxe étonnamment petit (cm. 7,2×8,7). L'écriture, fort soignée, remonte au IV^e^ siècle. Le texte correspond au § 2 et aux premiers mots du § 3 des Actes de Paul et de Thècle, *BHG.* 1710.

Suivant la remarque du savant éditeur [13], nous avons ici le cin-

[1] P. 393. [2] *Excavations at Nessana*, t. c., p. 146-147.

[3] Livre I, ch. XIII.

[4] *BHG.* 1704. Ce récit paraît n'être qu'une amplification de celui d'Eusèbe.

[5] Pour ne rien dire des rédactions syriaques, arabes, coptes, arméniennes, latines.

[6] Celui de la Bodléienne, à Oxford (cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 369), et celui de Gothenbourg en Suède, publié d'abord par H. FRISK, *Papyrus de la Bibliothèque municipale de Gothembourg* (Göteborg, 1929), p. 42, puis par K. F. W. SCHMIDT, dans la *Philologische Wochenschrift*, t. L (1930), col. 239-240, et par H. C. YOUTIE, dans *Harvard Theological Review*, t. XXIII (1930), p. 299.

[7] H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, fasc. 1 (Paris, 1922), p. 37.

[8] *Studia Pontica*, t. III, 1 (Bruxelles, 1910), p. 199 (J. G. C. ANDERSON).

[9] Ibid., p. 213 (F. CUMONT).

[10] *Sitzungsberichte der k. preuss. Akademie der Wiss.*, 1914, p. 825.

[11] P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine* (Paris, 1945), p. 88-89.

[12] S. DER NERSESSIAN, *La légende d'Abgar d'après un rouleau illustré de la bibliothèque Pierpont Morgan à New York*, dans les *Actes du IV^e^ Congrès international des études byzantines*, t. II (Sofia, 1936), p. 98-106.

[13] C. H. ROBERTS, *The Antinoopolis Papyri*, t. I (Londres, 1950), p. 27.

quième témoin trouvé en Égypte des *Acta Pauli* en grec [1]. Il faudrait dire : le sixième ; car un autre fragment des Actes de Paul et de Thècle, écrit sur parchemin au v^e^ siècle, a été publié dès 1898 dans le tome I^er^ des *Oxyrhynchus Papyri*, sous le n° 6 [2]. Cet apocryphe était donc, avec le *Pasteur* d'Hermas, l'ouvrage le plus populaire de la littérature chrétienne, en dehors de la bible ; et son succès était grand jusque parmi les riches, puisqu'on en faisait à leur usage des copies aussi précieuses que maniables.

Theodorus martyr.

Le professeur Antoine Sigalas avait imprimé, en 1921, l'éloge de S. Théodore par Chrysippe de Jérusalem [3] et, en 1924, un recueil de douze Miracles parallèles à ceux que raconte Chrysippe [4]. Revenant plus tard sur ces deux textes, il a proposé toute une série de corrections [5].

Triphyllius episcopus in Cypro, saec. IV. — Iun. 13.

La découverte, à Troyes en Champagne, du fameux synaxaire de Chifflet nous a permis de donner une édition revue et corrigée de la longue et curieuse notice de S. Triphyllius qu'il est seul à nous avoir conservée [6].

P. S. — **Patres Nicaeni.**

La *Liste inédite des Pères de Nicée*, signalée naguère par M. Giannelli dans le ms. Vatic. gr. 1587 (cf. ci-dessus, p. 158), ne contient que 301 noms. Elle vient d'être publiée par M. E. Honigmann, qui la compare à celle du Vatic. gr. 44 et à celles de 318 noms [7].

François Halkin.

[1] Les quatre autres sont : le papyrus de Hambourg (cf. *Anal. Boll.*, t. LV, 1937, p. 354) : celui d'Ann Arbor, n° 3788 (cf. ibid., t. LXIV, 1946, p. 246-247) ; le n° 1317 du même fonds + le papyrus 13893 de Berlin (cf. ibid., t. LIX, 1941, p. 303 ; C. Schmidt, *Sitzungsberichte der preuss. Akademie*, 1931, p. 37-40) ; enfin la feuille de parchemin Gand 62 (= P. Oxy. 1602, identifié par A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand*, t. I, p. 68-69, et reproduit par H. A. Sanders, *Harvard Theological Review*, t. XXXI, 1938, p. 79, note).

[2] Cf. Ehrhard, t. c., p. 69.

[3] *Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Theodoros Teron* (Leipzig, 1921), p. 51-79. Le P. Delehaye en a donné dans les *Acta SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 55-72, une recension moins fidèle, tirée du ms. Paris. gr. 1452. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIII (1925), p. 41.

[4] Dans l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. I, p. 310-339. Ces 12 Miracles ont également trouvé place (à l'exception du 4^e^ et du 8^e^) dans le tome IV des *Acta SS. Novembris*, au bas des pages 60-71.

[5] *Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Johannes den Täufer* (Athènes, 1937), pp. 91-93 et 94-96. Cf. *Anal Boll.*, t. LV (1937), p. 378.

[6] *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 12-19.

[7] Dans *Byzantion*, t. XX, p. 63-71.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Paul Peeters. *Recherches d'histoire et de philologie orientales.* Bruxelles, Société des Bollandistes, 1951, 2 vol., 336 et 310 pp. (= *Subsidia hagiographica*, n° 27).

Quelques mois avant sa mort, survenue le 18 août 1950, le R. P. Paul Peeters, « senior » des Bollandistes, donna son acquiescement de principe au projet formé par ses confrères et ses amis de réunir en un ou deux volumes, dans la collection bollandienne des *Subsidia hagiographica*, les principaux articles qu'il avait, au cours de sa longue carrière, dispersés hors des *Analecta Bollandiana* dans une série de revues, de recueils jubilaires et de « mélanges ad honorem », dont plusieurs sont difficiles à atteindre pour la plupart des chercheurs. L'auteur n'étant plus là pour mettre au point cette réédition, nous ne pouvions que reproduire tel quel le texte original, quitte à y insérer de-ci de-là une note ajoutée par lui dans la marge de son exemplaire manuel ou une référence à des travaux plus récents, notamment au *Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (Bruxelles, 1950), qui est comme le testament scientifique du P. Peeters et le couronnement de ses cinquante années de recherches [1].

Il suffit de parcourir les trente mémoires groupés dans ces deux volumes pour être frappé à la fois par l'étonnante variété des sujets traités et par l'immense étendue des champs d'études explorés par le savant orientaliste. D'autre part, la simple succession chronologique de ces articles rédigés de 1909 à 1950 permet de suivre d'année en année les progrès réalisés par un esprit qui ne se flatta jamais d'avoir atteint toute la vérité et dont l'évolution se dessine nettement, surtout vers 1910-1912 [2].

La Table des noms de personnes et la Table des noms géographiques ne couvrent pas moins de 31 pages. Elles aideront le lecteur à retrouver rapidement une multitude d'indications précieuses et de rapprochements ingénieux, comme le P. Peeters en semait volontiers

[1] Peu nombreuses au total, ces additions ne se trouvent que dans les notes et sont marquées par des crochets carrés.

[2] Cf. P. Devos, *Le R. P. Paul Peeters (1870-1950). Son œuvre et sa personnalité de bollandiste*, ci-dessus, notamment p. xvii-xxi.

dans tous ses articles, mais que l'absence d'index dans les recueils originaux vouait fatalement à un oubli immérité.

Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes, par les RR. PP. Bénédictins de Paris. Tomes VI-IX (*Juin-Septembre*). Paris, Letouzey et Ané, 1948-1950, 548, 798, 638, 680 pp.

Lorsqu'il mourut à la tâche, en 1929, Dom Baudot, bien connu pour son penchant intrépide de vulgarisateur, avait préparé en manuscrit cinq des douze volumes de *Vies des Saints* qu'il comptait publier. C'est à Dom Chaussin, son héritier et continuateur, qu'il était réservé de mettre sous presse, à partir de 1935, les premiers tomes. Il respecta le plan primitif, qui avait pour but, écrivait-il, de fournir « un répertoire des faits les moins controversés concernant la vie des saints et bienheureux que l'Église catholique honore d'un culte public ». Pour orienter le lecteur, on imprimerait, en tête de chaque jour du mois, une traduction du martyrologe romain, avec une liste succincte d'autres saints personnages qui n'y sont pas inscrits et qui intéressent particulièrement un Français. En des exposés relativement courts et faciles à lire, suivraient alors des notices biographiques, par lesquelles on instruirait au mieux les prêtres et les fidèles « cherchant à s'édifier au récit véridique et authentique des hauts faits de nos pères dans la foi ». Objectif assurément louable, mais ambitieux, lorsqu'on songe aux nombreux et importants problèmes qui, en pareil domaine, demeurent malgré tout sujets à controverse et qu'on ne saurait esquiver sans manquer à son rôle d'informateur exact. A ce rôle, parfois ardu, Dom Baudot, il faut bien le dire, n'avait pas toujours fait honneur dans son *Dictionnaire d'hagiographie*, paru en 1925 (cf. *Anal. Boll.* XLIV, 383). Sa documentation était trop limitée et sa critique, le plus souvent, retardait.

Les *Vies de Saints* marquèrent heureusement un progrès sur le *Dictionnaire*. Mais avant même de publier le mois d'avril, Dom Chaussin décédait à son tour. Un avis des éditeurs annonça que, sur leurs instances, les RR. PP. Bénédictins de Paris acceptaient d'assumer « la direction littéraire » de l'entreprise. Le style des notices devint, en effet, plus vivant et plus direct, notamment par un tour de phrase mieux adapté au goût moderne et même, de-ci de-là, par des épithètes ou des allusions piquantes qui provoquent la surprise amusée du lecteur.

Qu'on lise par exemple la notice de S^te^ Macrine la Jeune (19 juillet), l'aînée d'une famille de dix enfants qui, sous Dioclétien, s'abrite « en camping forcé » dans la solitude des bois. Éducatrice de ses frères, dont trois deviendront de grands évêques dans la chrétienté, «elle apprivoisera à l'humble vie quotidienne » Basile, son cadet, « ce beau poulain piaffant d'idées et de rhétorique ». De S. Augustin (28 août), puissant génie qui sut se pencher sur les besoins des humbles, on dit assez curieusement : « Cet aigle fut aussi une mère poule. »

Tel de ses sermons, ajoute-t-on, emprunte à l'avance la technique du cinéma : « C'est un film spirituel qui se déroule rapidement, avec son imagerie gesticulante, parlante et colorée. » L'histoire de Ste Godelive de Ghistelles (6 juillet), la mal mariée, « dépasse en horreur les plus affreux romans de M. François Mauriac ». Ailleurs, à propos de S. Christophe (25 juillet), on cite du Verlaine, louangeant la simple fidélité du chien. Les notices, fort développées, de S. Vincent de Paul, de S. Ignace de Loyola, de S. Jean Berchmans, de S. Sidoine Apollinaire, de Ste Radegonde, pour en citer quelques-unes, témoignent particulièrement de cette recherche d'un accord plus sincère avec le réel, en dehors des formes clichées et désuètes. C'est fort bien, pourvu que l'humour ne glisse jamais à un badinage par trop désinvolte.

Toutefois, cette nouvelle direction ne devait pas se limiter au seul point de vue littéraire. Les volumes que nous annonçons portent aussi la marque d'une orientation plus nette vers la vérité historique, qu'il est souvent si difficile d'atteindre à travers le dédale des erreurs indéfiniment répétées et la luxuriance des traditions légendaires. On s'aperçoit sans peine, par le choix des ouvrages consultés, que l'information des rédacteurs s'est beaucoup élargie, même dans le cas des saints les moins célèbres ; ce qui suppose une grande somme de travail, et de travail parfois ingrat. De nombreux points d'interrogation, traduisant le *non liquet*, émaillent à présent le texte des annonces : on doit y voir des signes de l'honnêteté professionnelle, et non des traces de l'inaptitude à la recherche.

Dans les questions épineuses, les auteurs se rangent volontiers aux opinions d'un Mgr Duchesne, d'un Pio Franchi de' Cavalieri, d'un Dom Quentin ou d'autres maîtres tels que les PP. Thurston et Delehaye, dont ils se plaisent à louer « la sage critique » ou « l'excellente hagiographie ». Les notices rédigées par les chanoines Aigrain et Bardy pour la nouvelle encyclopédie *Catholicisme* leur ont été aussi d'une aide appréciable. On a fait, en outre, aux diverses publications bollandiennes, jusqu'aux plus récentes, l'honneur de fréquentes références. A la première page du tome VI nous trouvons, à cet égard, une indication qui ne peut que nous réjouir : on y avertit le lecteur que le commentaire historique du martyrologe romain, édité en 1940 comme propylée aux *Acta Sanctorum* de décembre, serait désormais consulté à la manière d'un guide indispensable.

Il ne saurait être question d'entreprendre ici la discussion des centaines de notices dont se composent les nombreux volumes déjà parus. Qu'on y découvre de-ci de-là des assertions moins sûres ou même erronées n'étonnera personne. Il est certain — et c'est l'essentiel — que la qualité est allée en progressant : telles pages où il est traité de Ste Marie Magdeleine, de S. Vincent de Paul, de S. Eustache, de S. Janvier, de Ste Philomène — nous citons au hasard — auraient sans doute été conçues un peu différemment, si elles avaient dû paraître dans les premiers mois de la collection. Mais nous sommes loin du programme primitif où l'on prétendait n'exposer, au sujet des saints, que « les faits les moins controversés ». Les lecteurs qui recherchent avant tout le profit — bien légitime — de l'édification se plaindront peut-être, dans certains cas, de rester, comme on

dit, sur leur faim lorsqu'au lieu du beau récit qu'ils espéraient, ils lisent le verdict : « Vie légendaire, vide de toute substance historique ». A ces lecteurs moins intéressés par la science, nous ferons une concession. Parmi les saints qui ne figurent pas au martyrologe romain et qui sont annoncés, chaque jour, « à la suite » dans ces volumes, on aurait pu omettre — puisqu'il s'agit là d'un choix — les personnages d'ailleurs obscurs au sujet desquels on affirme que rien de sûr ne peut être retenu. Choisissons un exemple : le lecteur français trouvera-t-il grand profit à savoir qu'à Tronchiennes (localité qu'il n'aurait pas été superflu de situer dans la banlieue de Gand) on a honoré des reliques d'un S. Basin et de sa fille (14 juillet), que la tradition populaire a gratifiés d'une renommée locale fort inconsistante et dont l'existence même, nous dit-on, est problématique?

Nous ignorons à quels vieux auteurs on a emprunté d'assez nombreuses formes archaïques de noms de lieux et de personnes.

Bien peu de contemporains reconnaîtront le village de Tiegem (Flandre occidentale) dans *Tydenghem*, indiqué sans autre explication comme le lieu natal de S. Arnoul, évêque de Soissons (15 août) ; une ligne plus bas, il est question de *Pamèle*, nom qui, avec cet accent grave, sonne curieusement à des oreilles flamandes. De même, *Oldensée* pour Oldenzaal, à propos de S. Marchelme (14 juillet), étonnera les Hollandais. Ce Marchelme de Deventer a été francisé aussi en *Marceaumes*, pour l'usage de qui? A la même date, on mentionne S. Libert, lequel « aurait été ressuscité et baptisé par *S. Rambaud* » ; ce dernier nom doit désigner le célèbre patron de Malines Rumoldus, qu'en français on appelle S. Rombaut, fêté le 1er juillet et dont il est traité ici au 24 juin, jour de sa mort. Enfin, les habitants de Mons en Hainaut retrouveront mal sous le nom de *Valtrude* la protectrice de leur vieille cité, Ste Waudru.

M. Coens.

Marcel Simon. *Verus Israel. Étude sur les relations entre chrétiens et Juifs dans l'empire romain (135-425)*. Paris, E. de Boccard, 1948, 475 pp.

Pierre Courcelle. *Les lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore*. Nouvelle édition. Ibid., 1948, xvi-440 pp.

Ces deux gros « fascicules » de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* ont été accueillis avec une faveur si universelle qu'il serait à la fois superflu de les présenter encore à nos lecteurs et impertinent de prétendre les critiquer. Il nous suffira d'en rappeler brièvement les conclusions principales et d'en signaler les parties qui touchent de plus près à nos études.

On admettait assez généralement que la seconde guerre de Judée, celle d'Hadrien, en 135, avait marqué la fin du prosélytisme juif : replié sur lui-même et renonçant à toute expansion, le judaïsme aurait dès lors cessé d'exercer sur les chrétiens une influence quelconque. Le doyen M. Simon, professeur à l'université de Strasbourg, s'applique à démontrer, au contraire, que la vitalité religieuse d'Israël s'est soutenue dans l'empire romain jusqu'à la disparition, en

425, du patriarcat juif. Pendant les trois siècles qui séparent ces deux dates, on voit en effet la tradition universaliste de la Diaspora non seulement survivre, mais constituer pour certains chrétiens un réel danger et justifier ainsi la polémique anti-juive d'un S. Jean Chrysostome ou d'un Isaac d'Antioche.

A propos du rôle des Juifs dans les persécutions contre les chrétiens, M. S. s'en tient à l'exposé de J. Parkes, *The Conflict of the Church and the Synagogue* (Londres, 1934), et constate que ce rôle fut modeste. Des témoignages qu'il emprunte aux Actes de Polycarpe, de Pontius, de Lucillianus et de ses compagnons, enfin de Pionius (p. 149-155), il y aurait peut-être lieu de rapprocher la tradition attestée par Origène et d'après laquelle S. Zacharie, le père de Jean Baptiste, aurait été tué par des Juifs (cf. P. Peeters, dans *Act. SS.*, Nov. III, 9-11). Concernant les SS. Paul, Valentine et Théa, les affirmations de Parkes, résumées par M. S. (p. 149-150), appellent un correctif : s'il est exact que la recension brève du livre d'Eusèbe sur les Martyrs de Palestine, chap. VIII, ne signale pas la présence des Juifs dans la foule qui assiste au procès, la rédaction longue, au contraire, oppose avec insistance l'attitude des païens qui avaient renié leurs dieux pour embrasser le christianisme à celle des Juifs qui rejetaient le messie annoncé par leurs prophètes (voir dans *Synax. Eccl. CP.*, col. 1026, la référence à l'édition syriaque de Cureton et à la traduction allemande de Violet).

Dans le dernier chapitre de son ouvrage, intitulé « Superstition et magie », M. S. souligne l'attrait que les rites, formules et usages juifs exerçaient sur les populations païennes ou chrétiennes ; il rappelle l'origine juive de l'angélologie et du culte des anges, notamment de S. Michel, et montre comment le culte des saints et des reliques fit reculer l'angélolâtrie judaïsante. Il annonce, en terminant (p. 431, note 7), une étude spéciale sur le culte chrétien des saints de l'Ancienne Alliance. En attendant que paraisse ce mémoire, qui sera important pour nos études, on peut lire, du même auteur, quelques pages sur le culte judéo-chrétien des Maccabées à Antioche (*Mélanges Franz Cumont*, 1936, p 413-420) et sur le culte alexandrin du prophète Jérémie (*Revue d'hist. et de philos. relig.*, 1941, p. 185-189). De son côté, M. H.-I. Marrou a donné au *Mémorial J. Chaine* (Lyon, 1950, p. 281-290) quelques réflexions sur *Les Saints de l'Ancien Testament au martyrologe romain ;* sa documentation provient d'un double article du P. Jean de Menasce, O. P., publié sous le nom de J. Demarie dans le *Bulletin catholique de la question d'Israël*, en 1929. A défaut de ce périodique introuvable, on consultera les notices des patriarches, des prophètes et des autres saints préchrétiens dans le dernier volume des *Acta Sanctorum* (1940).

M. Courcelle, professeur à la Sorbonne, a divisé en trois parties sa brillante histoire des *Lettres grecques en Occident*, dont la première édition (1943) a été si rapidement épuisée : 1) « Les grands courants de l'hellénisme à la mort de Théodose » ; 2) « Les tentatives de confrontation et le déclin de l'hellénisme au v^e^ siècle » ; 3) « La renaissance de l'hellénisme sous les Ostrogoths ». Macrobe et S. Jérôme, S. Augustin, Boèce et Cassiodore sont les figures de premier plan dans ce tableau synthétique ; elles attirent d'emblée l'attention et la

retiennent presque sans interruption. Mais beaucoup de personnages mineurs apparaissent aussi sur la scène, comme, par exemple, S. Paulin de Nole (p. 131-133), Cassien (p. 212-216), Gennade (p. 221-223), Sidoine Apollinaire (p. 235-244). Les hagiographes ne sont pas oubliés, notamment les traducteurs Denys le Petit (p. 313-316) et Avit de Braga (p. 223). D'autres Vies de saints, traduites à cette époque du grec en latin, auraient pu être mentionnées pour donner une idée plus complète de l'importance relative de ce genre littéraire dans les échanges culturels entre l'Orient et l'Occident. Citons, entre autres, la Vie de S^te^ Mélanie la Jeune (*BHL.* 5885 ; cf. *Anal. Boll.* XXV, 401-450), la Passion des Maccabées (*BHL.* 5111 ; cf. *Anal. Boll.* LVII, 138), les Actes fabuleux de S. Georges et des SS. Ciryque et Julitte, condamnés par le décret gélasien. Le *Syrus quidam* à qui Grégoire de Tours se dit redevable d'une version de la légende des sept Dormants d'Éphèse n'était sans doute pas un Syrien (p. 249), mais un Grec (cf. P. Peeters, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, 1950, p. 142). F. Halkin.

Ernest Stein. *Histoire du Bas-Empire.* Tome II : *De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, publié par Jean-Remy Palanque. Paris-Bruxelles, Desclée De Brouwer, 1949, XXXIV-900 pp., 3 cartes hors texte.

S'il avait vécu quelques mois de plus, le P. Peeters aurait tenu à faire lui-même le compte rendu de cet ouvrage capital, dont il souhaitait ardemment la publication et qu'il s'empressa d'utiliser dès qu'il eut paru (voir la première note de son mémoire posthume : *Hypatius et Vitalien*, dans les *Mélanges Henri Grégoire*, t. II, p. 5).

Le tome I^er^ de l'*Histoire du Bas-Empire* d'E. Stein avait été publié en allemand : *Geschichte des spätrömischen Reiches*, I. *Vom römischen zum byzantinischen Staate, 284-476* (Vienne, 1928). Il couvrait la période qui va de l'avènement de Dioclétien à la fin de l'Empire d'Occident. Le tome II, en 900 pages, comprend les règnes de Zénon, d'Anastase, de Justin et de Justinien, soit quatre-vingt-dix ans, dont l'importance fut capitale au point de vue religieux comme au point de vue de l'histoire politique. La mort prématurée de l'auteur, survenue en 1945, quand il se préparait à rentrer à Louvain après cinq années d'exil, d'angoisses et de tribulations inouïes, l'empêcha d'y mettre la dernière main. La collaboration, aussi intelligente que dévouée, de M^me^ Stein et de M. Palanque a réussi, grâce à de longs et patients efforts, à terminer suivant les intentions de St. lui-même et à éditer d'une manière digne de lui l'œuvre remarquable à laquelle il avait consacré les dix-sept dernières années de sa vie laborieuse et mouvementée. On y retrouve, cela va sans dire, toutes les qualités de l'historien auxquelles ses travaux précédents nous avaient habitués : la critique impartiale des sources, l'indépendance du jugement à l'égard des opinions courantes, la minutieuse exactitude du détail, la prédilection pour l'histoire des institu-

tions. La rédaction dense et précise, sans concessions aux agréments de la forme, n'exclut pourtant pas la netteté, la vivacité, le coloris de certains portraits ; il suffit pour s'en convaincre de lire, entre autres, les quelques pages où sont esquissés la figure et le rôle de l'impératrice Théodora (p. 235-239), de Jacques Baradée, le rénovateur du monophysisme (p. 625-626), de Cyrille de Scythopolis, « précurseur des Bollandistes » (p. 698-700), de Jean Malalas, chronographe de bas étage (p. 703-705), ou de Procope, le Polybe byzantin (p. 709-723). Comme l'écrit très justement M. Palanque, St. ne s'est pas contenté « de rassembler et de faire le point des écrits anciens et récents ; il apporte beaucoup de nouveau sur divers détails chronologiques, mais aussi sur plusieurs points touchant principalement aux institutions, par exemple la politique financière d'Anastase ou les rapports de l'Empire avec Odoacre et Théodoric » (p. XVI). Les discussions techniques sont d'ordinaire reléguées dans les notes ; les plus développées, cependant, ont été groupées en 26 excursus, à la fin du volume.

Nous ne céderons pas à la tentation de signaler ici les passages qui intéressent plus directement nos études. En réalité, c'est toute l'*Histoire du Bas-Empire* que les hagiographes et les historiens de l'Église devraient lire et relire, quitte à la consulter encore à l'occasion en s'aidant des tables, copieuses à souhait (p. 847-900). Relevons seulement les pages 260-261 et l'excursus F, relatifs au pape Jean Ier et à son voyage à Constantinople ; et regrettons en terminant que la guerre et ses suites n'aient pas permis au savant auteur de prendre connaissance du commentaire bollandien du martyrologe romain, paru en 1940 : il n'aurait pas laissé de remarquer dans ce dernier volume des *Acta Sanctorum* la notice critique du P. Peeters sur les martyrs de Nedjrân, etc

F. Halkin.

A. A. Vasiliev. *Justin the First. An Introduction to the Epoch of Justinian the Great.* Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1950, VIII-439 pp. (= *Dumbarton Oaks Studies*, 1).

Ce nouveau volume de l'infatigable vétéran des études byzantines est le fruit d'une lecture immense, agencée avec une dextérité dont on reste émerveillé, même quand il faut se défendre d'en être un peu ébloui. Le chapitre II, où sont retracées les origines de Justin (*From Swineherd to Emperor*, p. 43-101) est un déploiement d'érudition encyclopédique, où rien n'est omis de tous les problèmes, hypothèses et controverses, auxquels savants et amateurs se sont livrés à propos du prédécesseur de Justinien, de sa patrie, de sa famille, de ses attaches ethniques et des vicissitudes de sa carrière à partir de ses humbles débuts. Mais il semble que le détail infini de cette succession de tableaux ait sollicité de trop de côtés à la fois l'attention et la curiosité de l'auteur pour lui laisser l'envie de s'enfoncer dans une investigation dont l'intérêt n'a été encore signalé par aucune bibliographie. † P. Peeters.

Louis Bréhier. *La Civilisation byzantine.* Paris, Albin Michel, 1950, xxv-627 pp., 24 pl., carte (= *Le Monde byzantin*, t. III).

Phédon Koukoulés. *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, t. III. Athènes, 1949, 403 pp., 8 pl. (= *Collection de l'Institut français d'Athènes*, n° 43).

Anne Hadjinicolaou-Marava. *Recherches sur la vie des esclaves dans le Monde byzantin.* Athènes, 1950, 134 pp. (Même collection, n° 45).

C'est avec une légitime fierté que le doyen des byzantinistes français († 1951) a pu dire son *exegi monumentum*, après avoir achevé de 1947 à 1950 sa trilogie sur le monde byzantin. Le tome Ier retraçait l'histoire de Byzance, le IIe était réservé aux institutions de l'empire d'Orient et le IIIe, que nous annonçons, se présente comme un tableau de la civilisation byzantine réparti en cinq panneaux d'importance inégale. Les trois premiers (vie privée, vie urbaine, vie économique) ont été traités de manière plus rapide, tandis que L. Bréhier s'est arrêté avec une complaisance marquée aux deux derniers : « La vie spirituelle » (p. 231-315) et surtout « La vie intellectuelle » (p. 317-570). A lui seul, l'art byzantin, domaine propre du savant auteur, revendique en entier deux chapitres sur quinze, sans parler de plusieurs paragraphes dans le reste du volume. Nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de cette disproportion, puisqu'elle nous vaut une synthèse écrite de main de maître et illustrée d'une série de 24 planches hors texte. Les pages consacrées au culte des saints et des reliques (258-266), au culte des icones (266-277) et à l'hagiographie (357-362) ne sont pas les moins intéressantes ni les moins agréables à lire ; mais leur documentation retarde hélas ! de plusieurs décades.

S Ménas ne fut pas décapité à Kotyaeon en Asie Mineure (p 265) ; c'est un authentique martyr d'Égypte, comme le P. Delehaye l'a démontré il y a quarante ans (*Anal. Boll.* XXIX, 1910, 121-127 et 145 ; cf. P. Peeters, dans *Comm martyr. rom.*, 1940, au 11 novembre). On s'étonne et on regrette que B. se soit fié à l'article sans valeur de feu Sophrone Eustratiadès pour dater Syméon Métaphraste du xie siècle (p. 362), alors que les deux spécialistes de la question, le P. Delehaye et A. Ehrhard, ont fait valoir en faveur du xe plusieurs arguments irréfutables (*Bibliotheca hagiographica graeca*[2], 1909, p. 269-271 ; *Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur der griechischen Kirche*, t. II, 1938, p. 307-313). Les références au bas des pages désignent les ouvrages cités par des chiffres romains qui vont de I à DCCCXX : c'est un vrai casse-tête pour le ecteur ; mais la faute n'est pas imputable à B., vu que le système a été imposé à tous les collaborateurs de la collection *L'Évolution de l'humanité.*

Le *magnum opus* de M. Koukoulés, professeur à Athènes, représente à la fois les résultats et le couronnement de sa féconde carrière de folkloriste. C'est aussi la civilisation byzantine qu'il étudie, mais d'un point de vue différent : la vie quotidienne, les usages et les mœurs, voilà ce qui retient toute son attention. Pour éclairer cet

aspect trop peu connu de l'empire grec au moyen âge, il a dépouillé attentivement les textes littéraires, religieux, juridiques, historiques et y a relevé mille détails précis et curieux. Groupant ensuite par matières ces renseignements épars, il en a composé une série de monographies souvent très neuves et dont l'intérêt ne doit échapper ni aux historiens ni aux philologues. Les hagiographes voient avec plaisir que les Vies de saints ont fourni bien des indications utiles.

Les tomes I et II, divisés chacun en deux gros fascicules, avaient paru en 1948. Ils examinaient successivement les écoles, l'éducation et les jeux ; les chansons, les proverbes et les énigmes ; les gestes ; les superstitions, la divination et la magie ; les fêtes et réjouissances populaires ; les œuvres de bienfaisance ; les métiers, le commerce et l'artisanat ; le costume et le mobilier ; la prostitution ; enfin la vie d'une femme à Byzance. Le tome III, qui ne sera sans doute pas le dernier, réunit à son tour une belle variété de sujets : les jeux de l'hippodrome et du stade ; les prisonniers de guerre ; la *διαπόμπευσις* ou cortège des condamnés exposés aux outrages de la foule ; voleurs et prisons ; spectacles et foires ; altercations et injures, malédictions, souhaits et serments.

Élève de M. Koukoulés à l'université d'Athènes, avant de fréquenter la Sorbonne, M^me^ Hadjinicolaou vient de publier, sur l'esclavage à Byzance, une dissertation dont le professeur R. Guilland n'hésite pas à dire dans la préface que c'est une des meilleures parmi les publications récentes de l'école byzantine grecque. Le problème qu'elle s'est appliquée à résoudre en puisant à toutes les sources disponibles, surtout aux recueils juridiques et canoniques, n'est pas sans importance pour l'histoire générale du moyen âge chrétien. Il s'agit d'abord de l'attitude de l'Église et de l'État byzantins en face de l'esclavage, puis du nombre, du rôle et de la vie des esclaves à Byzance, enfin de leur provenance et des affranchissements.

F. Halkin.

Adolf Reinle. *Die heilige Verena von Zurzach. Legende, Kult, Denkmäler.* Basel, Holbein-Verlag, 1948, in-4°, 246 pp., nombreuses planches (= *Ars docta*, VI).

Parmi les monographies récentes qui ont pour objet la vie et le culte d'un saint local — cet adjectif « récent » acquiert, dans les bulletins critiques, un sens de plus en plus extensible, convenons-en —, celle de M. Reinle sur la patronne de Zurzach, au canton d'Argovie, est une des plus belles et des plus complètes qu'on puisse voir. Déjà l'attrayante présentation, le luxe des planches et une exécution typographique parfaite invitent à la lecture. Nous ajouterons aussitôt que l'analyse du contenu réserve au spécialiste de réelles satisfactions. On doit louer, chez l'auteur, outre la clarté de son exposé, la rigueur de sa méthode, les soins qu'il apporte à inventorier le riche butin qui a récompensé ses longues recherches, son souci, enfin, de donner aux problèmes, parfois compliqués, qu'il rencontre sur sa route des solutions adéquates et de ne dégager qu'à bon escient de la documentation qu'il a réunie un noyau historique suffisamment solide.

L'ouvrage se divise en deux grandes sections : I. Légende et culte de Ste Verena ; II. Les édifices religieux de Zurzach. C'est la première partie qui nous intéresse ici le plus, avec ses subdivisions principales : le cadre historique et géographique ; les plus anciens documents sur Zurzach et Ste Verena ; les *Vitae* de la sainte ; l'épanouissement de son culte au xe siècle ; le recueil de ses Miracles et le pèlerinage à sa tombe, vers cette époque ; l'évolution ultérieure du culte et de la liturgie jusqu'à la Réforme et depuis lors ; les coutumes populaires ; l'iconographie ; le trésor de l'église Sainte-Verena ; enfin, le résidu historique de la tradition.

Il ne saurait être question, faute de place, d'énumérer ici tous les résultats obtenus ni même de discuter certaines assertions moins sûres qui se rencontrent dans ce livre. Nos observations viseront quelques points particuliers qui se rapportent aux documents essentiels sur la vie et le culte de l'héroïne à la fois si énigmatique et si populaire de l'Argovie. La tradition, comme on sait, fait de Verena — ce nom devint, dans l'usage régional, Frena, Vreni, Vreneli et, en français, bien qu'assez rarement, Varenne — une vierge venue d'Égypte en Italie par dévotion, passant ensuite les Alpes pour l'amour d'un soldat Victor, tombé martyr avec ses compagnons de la légion Thébéenne aux champs d'Agaune, puis, recluse et thaumaturge, gagnant le pays alémanique à la foi du Christ. Elle est honorée le 1er septembre (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 375). Son nom n'appartient pas au fond primitif des martyrologes classiques ; s'il apparaît dans certains exemplaires, qui se trouvent être tantôt un Bède amplifié, tantôt un Florus ou un Usuard, c'est à la faveur d'additions locales que nous rencontrons à partir du ixe siècle. A cet égard, le tableau récapitulatif de la p. 18 demande à être correctement interprété ; il ne s'agit là que de quelques manuscrits qui ont survécu. On trouve dans trois exemplaires du martyrologe de Wandelbert de Prüm, respectivement du ixe, du xe et du xiie siècle, l'annonce métrique de Ste Verena. Mais c'est surtout Notker le Bègue qui, à Saint-Gall, fit écho par une longue notice à la vénération dont bénéficiait dans son pays la patronne de Zurzach. Notre prédécesseur Stilting, citant le texte de Notker (*Act. SS.*, Sept. I, 159), estima que ces lignes du martyrologiste constituèrent la trame sur laquelle broda ensuite l'auteur de la *Vita Verenae*. Cette opinion prévalut jusqu'à présent, mais elle doit céder devant un fait, dûment établi par M. R. et que déjà, en 1788, le bénédictin Hohenbaum van der Meer avait énoncé sans trouver d'écho, à savoir que la Vie publiée par Stilting (*BHL.* 8541) est la forme notablement augmentée d'une recension plus ancienne, que les recherches de M. R. ont dépistée dans trois manuscrits du xe siècle. Ici, nos lecteurs voudront bien se rappeler que, dans un compte rendu du Catalogue des manuscrits de Zurich, nous avions signalé ici même (LV, 401), d'après Dom Cunibert Mohlberg, un texte plus ancien de la *Vita Verenae* dans un recueil de fragments divers provenant de Rheinau. C'est d'après ce manuscrit de base (Rh. 81), collationné avec Einsiedeln 257 et Saint-Gall 577,

que M. R. imprime la *Vita prior* (p. 26-31). Sur la véritable histoire de S^te^ Verena, cette publication n'apporte, il est vrai, pas de clartés nouvelles. Lorsqu'elle fut composée, une bonne part du travail de la légende — évoqué d'ailleurs par un *ut ferunt*, qui dès la première ligne du récit vient frapper notre œil critique — s'était déjà accompli. De plus, on retrouve presque mot pour mot ce texte court dans la *Vita posterior*. Toutefois, M. R. a interrogé avec un réel profit le titre, assez spécial, et le prologue du document primitif, ainsi qu'une exhortation qui, à la fin, s'adresse à une pieuse personne de haut rang qui s'est retirée du monde. De l'interprétation qu'on nous donne de cet épilogue — celui-ci, pour cause, n'a pas été repris dans l'œuvre remaniée —, il ressort que la première *Vita Verenae* fut adressée vers 888 par Hatton III, alors abbé de Reichenau, à l'impératrice Richardis, qui possédait le couvent de Zurzach et qui devait être honorée elle-même plus tard comme une sainte. Quant à la recension postérieure, agrémentée de nouveaux épisodes et de miracles, elle fut rédigée, semble-t-il, par un membre de la communauté de Zurzach, qui écrivait près d'un siècle après Hatton. M. R. édite à nouveau (p. 38-43) les parties de ce texte qui ne se lisent pas dans la *Vita prior*, de même que le recueil de Miracles (*BHL.* 8542), terminé vers 1010 au lieu de pèlerinage (p. 49-61), et une Vie métrique (*BHL.* 8543), qui date du x^e^ siècle (p. 84-85). Tous ces textes latins sont accompagnés ici d'une traduction en allemand et d'un commentaire.

Quoi qu'il en soit des explications diverses qui ont été proposées pour rendre compte de l'affabulation thébéenne de la *Vita*, dont le succès alla croissant — ne verra-t-on pas, au XVIII^e^ siècle, le norbertin Jérôme Richter appeler Verena « die glorreiche Thebäische Amazonin », la présenter comme une parente de S. Maurice et lui donner le titre de martyre? — le culte de la sainte autour de sa tombe remonte très haut. Ici, M. R. fait justice de certaines fantaisies de l'école des mythologistes qui ne voudraient voir dans Verena qu'une « alamannische Gaugöttin » christianisée. Le jugement de l'auteur sur l'aspect proprement historique du problème est sobre et nuancé à souhait.

Signalons, enfin, que les spécialistes de l'art religieux trouveront dans ce beau volume un ample sujet d'étude ; en matière d'iconographie, notamment, on peut lire d'intéressantes remarques de M. R. sur l'origine des attributs principaux de S^te^ Verena, à savoir un peigne et une cruche, deux objets que l'on voit aussi représentés assez fréquemment sur les pierres tombales de dames gallo-romaines.

Une remarque de détail qui touche à l'invocation de S^te^ Verena dans les litanies et, par conséquent, à la diffusion de son culte. Page 25, l'auteur se refère à notre édition (*Anal. Boll.* LIV, 20) d'un fragment de litanies, contenu jadis dans le manuscrit de Munich Clm. 14816, originaire de Saint-Emmeran de Ratisbonne et détaché depuis sous la cote 29164 I, 1, n° 8. Parmi les treize noms de saintes qu'il a retenus, on relève celui de Verena de Zurzach. Avec nous, M. R. a daté du IX^e^ siècle cette mention liturgique. Nous regrettons

de l'avoir, bien involontairement, induit en erreur ; nous avons appris, en effet, par un bon connaisseur des manuscrits bavarois, M. B. Bischoff, qu'une partie du feuillet en question, lequel est bien du IXe siècle, a subi un grattage partiel et que les invocations qui s'y lisent ont été retouchées par une main un peu moins ancienne. En compensation, nous pouvons ajouter à la liste de M. R. deux autres mentions de Ste Verena dans des litanies bavaroises. La première, dans le palimpseste Clm. 6333, remonte aux toutes premières années du IXe siècle, sinon aux dernières du VIIIe, d'après Dom Alban Dold (dans les *Texte und Arbeiten* de Beuron, fasc. 15-18, p. 66* : *Uirina*). Le manuscrit Clm. 27305, du Xe siècle, originaire, comme le précédent, de Freising renferme aussi une invocation à sainte *Verena* (cf. *Anal Boll.*, t. c., 27).

M. Coens.

Horae monasticae. XXXIII Bijdragen van monniken uit Noord en Zuid. T. I. Tielt, J. Lannoo, in-4°, 1947, 264 pp., illustré.

Mélanges bénédictins, publiés à l'occasion du XIVe centenaire de la mort de S. Benoît par les moines de l'abbaye de Saint-Jérôme de Rome. Saint-Wandrille, Éditions de Fontenelle, 1947, 450 pp.

Fulgens radiatur... C'est sur une traduction néerlandaise de l'encyclique pontificale en l'honneur de S. Benoît que s'ouvre le premier de ces deux recueils, beaux volumes dignes d'un grand sujet. Le nom illustre du Père des moines d'Occident et son œuvre toujours féconde dans la chrétienté inspireront longtemps encore les travaux de ses fils. Études érudites d'histoire monastique, aperçus techniques sur la Règle et l'activité quotidienne, pages de haute spiritualité se côtoient dans ces mélanges jubilaires.

Les *Horae monasticae* sont le fruit d'une collaboration fraternelle — ou, si l'on veut, familiale — entre religieux bénédictins et cisterciens, appartenant aux abbayes et prieurés tant du Nord que du Sud de l'aire géographique où l'on use du néerlandais. Le premier article est une étude, approfondie et nuancée à souhait, de Dom B. Capelle, abbé du Mont-César à Louvain, sur « la profession monastique considérée comme un second baptême » (p. 33-45). En cette matière, une conception que l'on pourrait appeler « pneumatique » a fini par faire prévaloir une interprétation abusive et quasi sacramentelle d'une analogie qui est essentiellement d'ordre ascétique et moral. La bonne méthode suggérait de remonter aux sources. Dom Capelle examine, de la sorte, un passage de la Vie de S. Antoine, où S. Athanase prélude à une comparaison entre le renouveau purifiant de l'entrée en religion et les effets du baptême, deux lettres de S. Jérôme, l'une à Paule, l'autre à Démétriade, déjà plus précises, puis encore les Collations de Cassien et la Règle de S. Benoît : ces écrits autorisés nous placent sur le plan d'une renaissance spirituelle mais nullement sur celui de l'*opus operatum*. Pourtant, dès le Ve siècle, un récit qu'on lit dans les *Acta Anthusae* (*BHG.* 136) amorce des vues d'une théologie plus mystique, et une anecdote de Léonce, évêque en Chypre, auteur de la Vie de S. Syméon Salos (*BHG.* 1677),

contient l'expression, soulignée par un higoumène, d'ἐξαναβαπτίζεσθαι. Chez Gennadius de Marseille, bien qu'il ne parle pas de baptême, la profession est mise sur le même pied qu'une pénitence qui opère la réconciliation. La tradition s'affirme, en termes qui évoquent le baptême, chez le Pseudo-Fauste, auteur du traité *Ad monachos de paenitentia*. Fort tôt, le « second baptême » entrera dans le rituel même de la profession et sera pris au sens formel par bien des commentateurs.

Nous avons mentionné plusieurs textes hagiographiques. Un appel est fait aussi à des Vies de saints considérées comme sources et donc comme points de repère chronologiques dans un aperçu de Dom A. Nuij, de Doetinchem, sur le problème, toujours brûlant, des rapports entre la *Regula monasteriorum* et la *Regula Magistri* (p. 95-111). L'auteur de cet article, très irénique, signale la *Passio Eugeniae*, la *Passio Anastasiae*, la *Vita Pauli monachi*, la *Visio Pauli*, citées nommément par le Maître, ainsi que la *Passio Sebastiani*. Dom N. rappelle qu'il importerait grandement de dater avec quelque précision ces diverses œuvres, d'ailleurs apparentées. En terminant, il fait observer qu'avant de pouvoir émettre un avis décisif au sujet de la Règle du Maître et de son ancienneté, on devrait en posséder un texte critique suffisamment sûr. C'est la sagesse même.

D'autres contributions historiques ont pour objet : le Mont Cassin et les vicissitudes de son glorieux destin, par Dom A. Beckman, d'Egmond (p. 171-182) ; la part respective des collaborateurs de S. Robert de Molesme dans la fondation de Cîteaux, notamment celle de S. Albéric et de S. Étienne, par le P. S. Lenssen, de Tilbourg (p. 209-224) ; l'introduction de la réforme de Bursfeld à l'abbaye de Sainte-Godelive de Ghistelles, par Dame N. Rommel, moniale à Bruges (p. 225-232), article suivi de quelques pages intitulées *Ad locum martyrii* et consacrées au même monastère par son abbesse, la R^de^ Dame P. De Keuster (p. 233-240) ; enfin, une solide étude sur la réforme de Bursfeld, déjà nommée, à Saint-André-lez-Bruges, par Dom N. Huyghebaert, moine de cette communauté (p. 241-259).

Une remarque à propos de l'abbaye de Ten Putte à Ghistelles. P. 233, il est question d'un écrit d'Étienne de Tournai, dans lequel, « vers 1200 », cet évêque fait état de la rigoureuse pauvreté des moniales de Sainte-Godelive. Cette citation n'étant munie d'aucune référence, nous eûmes la curiosité de rechercher d'où elle était extraite et traduite. Il s'agit, en effet, du plus ancien document que l'on connaisse sur le couvent qui fut édifié au lieu du martyre de la sainte flamande, et plus d'un historien répugne à trop rapprocher de l'époque où mourut Godelive cette fondation, qu'adornent divers détails apparemment légendaires. Voici donc le passage essentiel du texte invoqué, une lettre de l'évêque Étienne († 1203), adressée fort probablement à son collègue de Thérouanne, Lambert, et publiée par L. Auvray dans une contribution aux *Mélanges Paul Fabre*, p. 291 : *Est in diocesi nostra monasterium virginum, exiguum nomine, precipuum honestate. Earum religionem commendabilem facit et ex-*

clusa curiositas et paupertas inclusa. Matrona sancta [remarquons le terme employé], *cuius ibi memoria celebratur, beata Godelef dicitur. Cuius nomen, etsi barbarum nobis videatur* [Étienne était d'Orléans], *meritum tamen inestimabile estimatur. Primam sillabam, que dicitur God, teutonico sive anglico sermone Deum credimus interpretari. Reliquam vobis, qui lingue idioma intelligitis* [Lambert était de Bruges], *id est lief, relinquimus exponendam.* Ce curieux passage méritait d'être signalé à l'attention des historiens.

Les *Mélanges* publiés par l'abbaye de Saint-Jérôme groupent une douzaine d'articles. Pour les « introduire », le R^me^ Abbé, Dom P. Salmon, disserte d'abord, avec un réel bonheur d'expression, sur l'idée de « la tradition bénédictine » ; après quoi, il présente une étude fouillée du « silence religieux », d'après de nombreux écrivains ascétiques et les coutumes de l'Ordre. Parmi les autres contributions, nous relèverons surtout les suivantes, plus proches de nos travaux. Le P. F.-M. Guéret, de Clervaux, nous initie aux recherches qui l'ont conduit à une hypothèse intéressante : *Une recension stoudite des règles basiliennes ?* (p. 58-68). De l'analyse de textes nombreux et variés, Dom J. Antin a voulu dégager un concept : *Le monachisme selon S. Jérôme* (p. 69-113), pour le confronter ensuite avec la pensée bénédictine. Dom J. Muller nous livre les résultats d'une enquête : *La Vision de S. Benoît dans l'interprétation des théologiens scolastiques* (p. 143-201) ; sagement, il s'occupe moins de contrôler la réalité historique du fait raconté par S. Grégoire (*Dialogues*, II, 35), que de déterminer le sentiment véritable du grand pape, lorsqu'il commente le don charismatique à caractère lumineux dont aurait bénéficié le Père des moines, ainsi que l'explication théologique et mystique, souvent excessive, qu'on en donna au cours des âges. Sous le titre : *L'œuvre de S. Benoît d'Aniane* (p. 235-258), le R^me^ Abbé de Clervaux, Dom J. Winandy, présente une appréciation équitable et documentée de l'influence profonde et, quoi qu'on en ait pu dire, heureuse du réformateur d'Aniane sur les destinées du monachisme en Occident. Dom H. de Sainte-Marie, de son côté, a longuement étudié *Les lettres de S. Anselme et la règle bénédictine* (p. 259-320). Enfin, de la plume alerte et autorisée de Dom J. Leclercq, on peut lire un mémoire, nourri de preuves inédites, sur *Les études universitaires dans l'Ordre de Cluny* (p. 349-371). M. Coens.

Michael W. Hughes. *The End of Roman Rule in Britain. A Defence of Gildas.* Dans *The Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion*, Sessions 1946-1947 (London, 1948), p. 150-187.

Josiah Cox Russell. *Arthur and the Romano-Celtic Frontier.* Dans *Modern Philology*, t. XLVIII (1951), p. 145-153.

L'auteur du premier de ces travaux s'est donné pour tâche de restituer à S. Gildas de Rhuys la place qui lui reviendrait comme au premier des écrivains qui nous renseignent un peu largement sur la Grande-Bretagne du v^e^ et du vi^e^ siècle, et de démontrer que, sauf

erreurs inévitables et explicables, il mérite confiance. Bien peu d'autres sources, y compris la Chronique anglo-saxonne, seraient à mettre sur le même pied. Et cependant, un érudit ingénieux et patient a su tirer récemment bien des détails nouveaux de ces textes trop négligés. M. Hughes n'a pu utiliser ces articles de M. A.-W. Wade-Evans au tome 193 (1948) de *Notes and Queries : The « Island of Britain » in Britain* (p. 35-36), *The Origin of Glastonbury* (p. 134-135), *The Origin of Cornwall* (p. 289-292), *Arthur and Octa* (p. 308-309), *Aelle, the First Bretwalda* (p. 542-544).

M. H. examine successivement l'usage fait par Bède du *De Excidio et Conquestu Britanniae*, avec les conséquences de cette interprétation de Bède, notamment chez Nennius. Il passe enfin en revue les conclusions des historiens les plus récents, M. R. H. Hodgkin (*A History of the Anglo-Saxons*, Oxford, 1935 ; cf. *Anal. Boll.* LIV, 199) et MM. R. G. Collingwood et J. N. L. Myres (*Roman Britain and the English Settlements* ², Oxford, 1937). Deux pièces hagiographiques méritent plus d'honneur qu'il ne leur en fait : la *Vita Germani Autissiodorensis* de Constance (*BHL.* 3453) et les écrits de S. Patrice (*BHL.* 6492-6494). Les singularités de l'interprétation du critique gallois n'influent guère sur sa thèse générale. Elles valent cependant l'examen.

Il est aventureux de suivre M. Hodgkin (op. c., p. 64), quand celui-ci opine qu'au milieu du v^e^ siècle, date de S. Patrice, le système impérial était intact en Grande-Bretagne, du moins en ce que les *decuriones* ou *curiales* auraient formé encore la classe responsable des taxes devant « le gouvernement » (celui auquel ils auraient eu à présenter leurs comptes n'est pas autrement spécifié, et pour cause, comme l'observe M. H., p. 173). En fait, S. Patrice rappelle incidemment que son père était, ou avait été, *decurio*, ce qui nous reporte vers la fin du IV^e^ siècle peut-être et ne s'accorde pas trop mal avec ce que nous pouvons apprendre d'ailleurs. C'est une méprise aussi de supposer la Grande-Bretagne vide de population, une bonne vingtaine d'années plus tard, quand S. Patrice marcha pendant vingt-huit jours sans rencontrer d'habitants : ce voyage à pied, comme on s'en serait aperçu en recourant au texte même de la *Confessio* (ch. 19), ne se situe pas en Grande-Bretagne, mais en Gaule, à trois jours de navigation de l'Irlande. Voilà comment il convenait de réfuter les arguments de M. Hodgkin, au lieu de faire confiance à un critique aussi audacieux que le Rév. J. R. Ardill, qui recule la carrière de S. Patrice jusqu'à la fin du second siècle (*St. Patrick, A. D. 180 ;* cf. *Anal. Boll.* LI, 213). Plus d'une étude récente a, du reste, montré l'inanité de ce décalage chronologique.

En un autre endroit, M. H. semble confondre le sens ancien et le sens médiéval du nom des *Scotti :* lorsque Prosper d'Aquitaine écrit que Palladius fut envoyé *ad Scottos in Christo credentes*, il ne peut avoir songé aux convertis de S. Ninian, dans l'Écosse actuelle, comme le suggère M. H. (p. 179). A la fin du premier tiers du v^e^ siècle, en effet, le mouvement d'émigration qui, cinq ou six cents ans plus tard, devait faire dénommer *Scotia* le nord de la Grande-Bretagne était tout au plus amorcé par des incursions et des débarquements intermittents.

L'auteur soulève un point de chronologie fort intéressant (p. 178-179). Il examine le système de Bède dans ses *Chronica maiora*, antérieur à celui de l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, où le vénérable historien s'est corrigé sur plusieurs détails. Les *Chronica* consistent ici en une liste datée des empereurs romains et des principaux événements de chaque règne. A l'an du monde 4303, c'est-à-dire 424 de l'ère chrétienne, Bède note l'avènement de Théodose le Jeune ; ensuite la création de Valentinien II comme empereur et la collation à Placidia du titre d' *ugusta*, l'invasion des Vandales, Alains et Goths, la mort de S. Augustin (28 août 430 de notre computation). Viennent alors les phrases : *Ad Scottos in Christo credentes ordinatus a papa Caelestino Palladius primus episcopus mittitur anno Theodosi octavo. Recedente a Brittania romano exercitu, cognita Scotti et Picti reditus denegatione, redeunt ipsi et totam ab aquilone insulam pro indigenis muro tenus capessunt nec mora, caesis, captis, fugatis custodibus muri et ipso interrupto, etiam intra illum crudelis praedo grassatur. Mittitur epistula lacrimis erumnisque referta ad romanae potestatis virum Aetium ter consulem, vicesimo tertio Theodosii principis anno* (*M.G.*, Auct. ant., t. XIII, p. 302-303). Tout ce qui suit les mots *Recedente a Brittania* n'est qu'une paraphrase du texte de Gildas (ibid., p. 35-36), avec deux exceptions très importantes, écrit M. H. : la date du départ de l'armée romaine (431) et le chiffre du consulat d'Aetius (troisième). Il est possible, remarque-t-il, que la première date se rapporte en réalité à la mission de Palladius. C'est non seulement possible, mais tout à fait certain, et les auteurs anciens ne s'y sont pas trompés (voir, par exemple, les références alignées par Stokes, *The Tripartite Life of Patrick*, pp. 32, 332, 420, 499, 550). Le troisième consulat d'Aetius et la vingt-troisième année de Théodose correspondent à l'an 446 de notre ère. *Ter consul* signifie : « (qui a été) trois fois consul » ; *tertio consul* : « (qui est) consul pour la troisième fois ». Gildas fournit l'adresse de la lettre : *Agitio ter consuli gemitus Britannorum*. Ce ne saurait être une citation exacte : la forme *Agitius* est étrange, l'expression *gemitus Britannorum* est du pur Gildas, et cet homme érudit a bien pu connaître l'étonnement causé par le triple consulat d'Aetius, chose inouïe en dehors de la famille impériale. Si cette demande de secours était de fait adressée à Aetius consul pour la troisième fois, elle se placerait vers 446. Mais la date de 431 nous paraît plus probable. Il importe de noter, en effet, que les *Chronica maiora* mentionnent ensuite le pape Sixte III (ordonné le 31 juillet 432, mort au milieu d'août 440), à propos du retour à Rome de l'impératrice Eudoxie, revenant de son pèlerinage aux Lieux saints (vers la fin de 439). Nous sommes donc d'accord avec M. H., mais pour d'autres raisons, quand il écrit que, selon Bède, le départ des Romains ne peut avoir suivi que de fort près l'année 430 ou 431.

Trois de ces événements, poursuit M. H., l'élévation au trône de Valentinien, la mort de S. Augustin et la mission de Palladius, sont mentionnés dans le même ordre par Prosper d'Aquitaine à des années qui correspondent à 425, 430 et 431 de notre ère. Bède, dit-il, peut avoir connu la chronique de Prosper, quoiqu'il ne l'appelle que Prosper *rhetor*. Mais on sait depuis longtemps que les *Chronica maiora* sont farcies d'extraits de Prosper, et l'épithète *rhetor* est parfaitement normale. On ne voit pas pourquoi Bède, qui n'ignorait pas, comme bien des modernes, l'activité théologique de l'Aquitain, l'aurait qualifié d'historien ou de chroniqueur.

Toujours est-il qu'en 431 Aetius était occupé à combattre les Goths à Arles, qu'en 431-432 il luttait contre les Francs sur le Rhin moyen (Ch. Verlinden, dans *Bijdragen tot de Geschiedenis der Nederlanden*, t. I, 1945, p. 1-15), et qu'en 432, ayant perdu la faveur impériale, il cherchait refuge chez les Huns. Les années 428 à 431, conclut donc M. H., furent les seules où il était loisible à Rome d'envoyer une expédition en Grande-Bretagne ; en 431, cette armée n'aurait pu s'y maintenir que difficilement ; après 432, Aetius avait quitté la Gaule. Notre critique oublie qu'élevé à la dignité de patrice, Aetius s'y retrouva entre 433 et 440 et y remporta des victoires sur les Goths et les Burgondes (Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. I, 1, col. 702), la situation militaire n'étant guère pire qu'en 431.

Nous pensons pourtant, avec M. H., que Bède n'a pu tirer d'aucune source saxonne la date de 431 pour la retraite des Romains de Grande-Bretagne. Le pape Célestin, et surtout le futur Léon le Grand et Palladius, diacres de l'Église romaine, étaient certes au fait de cet événement. Il n'est pas incroyable que la Rome pontificale, qui avait envoyé S. Germain dans l'île sur les instances de Palladius en 429 (cf. *Anal. Boll.* LXIII, 80), ait entrepris la mission *ad Scottos* dans l'espoir que la prédication chrétienne se montrerait une protection aussi efficace pour les Bretons que l'avait été l'armée romaine. Les descentes de pirates irlandais sur les côtes britanniques cesseront, en effet, après la prédication de S. Patrice, quelques dizaines d'années plus tard mais pour un tout autre motif, peut-être, qu'un changement de cœur chez les chefs : les Irlandais ne s'étaient-ils pas déjà trouvé une compensation suffisante dans l'Écosse actuelle ?

Passons à la *Vita Germani*. L'impression que laisse Constance, d'une Grande-Bretagne encore assez bien gouvernée, correspond sans doute à la réalité des souvenirs de S. Germain d'Auxerre. Mais, poursuit M. H., les circonstances ne furent celles que décrit Constance que pendant quelques années, entre 428 et 431, quand la seconde expédition romaine (selon le compte de Gildas) y avait rétabli l'ordre et la sécurité. Est-ce bien sûr, ou la chronologie un peu fantaisiste de M. H. n'est-elle pas ici encore en défaut ? On a vu dans le témoignage de Constance comme une preuve que les institutions romaines en Grande-Bretagne étaient florissantes lors de la visite de S. Germain. L'expédition en question, si elle a eu lieu, n'était pas sans offrir une occasion propice à la visite des évêques gaulois. La présence de l'armée romaine les protégerait contre les maraudeurs Pictes et Scots, si vraiment S. Germain comptait pousser jusqu'à la zone des opérations (nord de l'Angleterre actuelle et côte occidentale). Et ce que rapporte Constance de la victoire « alléluiatique » deviendrait assez explicable. Une bande de maraudeurs, s'approchant d'un établissement britannique et percevant les cris d'une grande multitude, a fort bien pu prendre le large si elle savait les forces romaines dans le pays, sans en connaître l'emplacement exact. Cela évite, en tout cas, de supposer chez S. Germain assez d'expérience et d'aptitude militaires pour conduire à la victoire une foule sans armes (ainsi que l'admet Hodgkin, op. c., p. 61) ; mais c'est là une version bien affaiblie de ce que raconte Constance.

On a voulu voir aussi un magistrat régulier dans le *vir tribuniciae potestatis*, père de la miraculée dont parle l'hagiographe. C'est peut-être un peu osé. Il a pu s'agir de n'importe quel citoyen chargé d'une responsabilité plus ou moins

officielle. Comme le fait remarquer M. H. (p. 180), l'écrivain devait, en dernière analyse, recourir à des mots latins. Il n'en faut pas tirer des conclusions précises sur les pouvoirs réels dont disposait ce personnage. M. Donald Atkinson a cependant observé, dans un autre contexte (*The English Historical Review*, 1951, p. 131), que le titre de tribun se lit sur des inscriptions funéraires tardives. Il note aussi que des inscriptions récemment découvertes à la limite méridionale de la Tripolitaine et qui remontent vraisemblablement à la même époque, ont été érigées par des troupes indigènes, peut-être des *foederati*, en leur langue, mais contenant le mot *tribunus*. Il se demande si les tribuns de la Grande-Bretagne au v^e^ siècle ne seraient pas également des chefs d'unités « fédérées », maintenues en place après l'évacuation du personnel administratif romain, et en fait détenteurs d'une autorité militaire plutôt que civile. C'est là un bel exemple de la clarté que projetterait sur les points controversés de l'histoire britannique l'étude d'autres régions frontières, au moment de la chute de l'empire.

M. H. est un peu trop disposé, nous l'avons dit, à jeter par dessus bord le témoignage de S. Patrice. Il convient de remarquer qu'ici l'apôtre des Irlandais est presque un témoin direct : attaché alors au clergé d'Auxerre, il a dû entendre le récit de ce qui s'était passé dans son pays d'origine, de la bouche même de S. Germain et de ses compagnons de mission, lors du retour de ceux-ci en Gaule. Et rien dans les écrits de S. Patrice ne montre, au début de sa carrière, une Grande-Bretagne désorganisée, quand il y rendit visite à ses parents (sans doute près de la frontière nord et sur la côte ouest ; cf. *Anal. Boll.* LXIII, 65-72), lors de la mission de S. Germain ensuite, et enfin quand Palladius et lui-même traversèrent le sud-ouest de l'île, c'est-à-dire, à ce qu'il semble, en 431 et en 432.

M. Russell étudie avec beaucoup plus de pertinence le nœud du problème que pose l'interprétation du témoignage de Gildas sur la Grande-Bretagne au vi^e^ siècle. Des travaux récents, moins fondamentalement hostiles au vieil historien que la critique ne l'avait été jusqu'ici, ont montré qu'il avait utilisé, non seulement des traditions vivantes autour de lui, mais encore des sources écrites, de provenance continentale et parfaitement identifiables. Que reste-t-il de propre à lui assigner ? Ce sont, d'après M. R., les souvenirs de faits bien connus sur la frontière romano-celtique de l'Angleterre occidentale et de la plus grande partie du Pays de Galles actuels, le pays de ceux que Gildas appelle ses concitoyens (*cives*) et qu'il regarde comme des Romains. La mémoire d'un chef nommé Arthur était encore vivace. Sans doute se souvenait-on de ce L. Artorius Castus qui avait commandé sous Hadrien la Sixième légion et dont on a retrouvé l'inscription funéraire. Gildas conserve ainsi des traditions qui concernent surtout, comme il fallait s'y attendre après un siècle de guerres, les fortifications, les troupes, les chefs militaires. Les batailles d'un général romain s'inscrivent bien dans ce cadre. Les noms en ont été gardés par Nennius, qui les assigne à Arthur. Les dates fournies par les *Annales Cambriae* méritent plus de confiance qu'on ne leur en accorde d'habitude. Elles seraient substantiellement exactes. On peut même se risquer à esquisser les différentes phases de la lutte contre les envahisseurs : perte des terres basses avant

l'époque d'Ambrosius Aurelianus (vers 472), pertes et gains alternés jusqu'à l'affaire du Mont Badon (en 516), prospérité et paix relative jusqu'au moment où écrivait Gildas. Dans un passage qui constitue une *crux interpretum*, M. R. propose de lire, au lieu de *mense iam uno emenso, qui et meae nativitatis est* (éd. Mommsen, p. 40) : *mense ianuario, mense qui et meae nativitatis est.* C'est une correction brillante. P. Grosjean.

E. G. Bowen. *The Travels of the Celtic Saints.* Dans *Antiquity*, t. XVIII (1944), p. 16-28.

Id. *The Settlements of the Celtic Saints in South Wales.* Même revue, t. XIX (1945), p. 175-186.

Id. *The Celtic Saints in Cardiganshire.* Extr. de *Ceredigion, Journal of the Cardiganshire Antiquarian Society.* Aberystwyth, 1950, 15 pp., 5 cartes.

Id. *The Settlements of the Celtic Saints in North Wales.* Dans *Antiquity*, t. XXV (1951).

Les *Lives of the British Saints* de S. Baring-Gould et J. Fisher, achevées en 1913, semblaient une somme d'hagiographie valable pour bien des générations à venir et, avec quelques réserves importantes qui n'ont pas manqué d'être faites ici même (*Anal. Boll.* XXVII, 432 ; XXIX, 173 ; XXXIII, 91 ; XL, 215), sauf découvertes nouvelles et aménagements de détail, elles le seraient encore si les sources n'étaient que littéraires. Toute une bibliothèque a paru sur l'interprétation des Vies de saints celtiques, mais, préoccupés presque exclusivement de problèmes textuels, littéraires ou liturgiques, les critiques ont peu cherché à déterminer le rôle de ces pionniers dans les mouvements et la fixation des groupes humains, ou dans l'épanouissement de la civilisation que reflètent les plus anciens documents pour le Pays de Galles. L'archéologie, ou plutôt la préhistoire, alors dans l'enfance, a fait depuis des pas de géant. On connaît bien mieux aujourd'hui les deux millénaires précédant l'âge des saints, non seulement par le produit des fouilles, mais surtout grâce à l'étude méthodique de la distribution de ces objets, qui permet de déterminer les périodes avec une précision suffisante, de tracer les anciennes voies d'échange et de communication, de délimiter des territoires aux cultures diverses. La toponymie et l'archéologie atteignent de façon plus sûre une période plus reculée que ne le font les documents écrits, en adaptant la méthode qui, pour le Cornwall surtout, a donné des résultats si précieux entre les mains du regretté chanoine G. H. Doble. M. le professeur E. G. Bowen, d'Aberystwyth, s'est particulièrement attaché à silhouetter, sur ce fond de lumière qui est l'aube de l'histoire, les premiers apôtres de son pays. Ses recherches, encore incomplètes, permettent déjà d'ordonner nos connaissances sur un plan nouveau. Étendues aux autres pays celtiques, elles apporteraient sans doute quelques clartés sur certains personnages énigmatiques, comme S. Carantoc d'Irlande.

M. B. accepte par hypothèse l'opinion aujourd'hui assez générale qui voit, dans le nom d'un saint celtique donné à certaines églises et chapelles, une marque de leur origine première. Le saint, pense-t-on, ou l'un de ses disciples immédiats, s'y est rendu en personne pour y fonder une petite communauté. S'il en est ainsi, en portant sur une carte toutes les dédicaces connues à un patron déterminé, nous y trouverons inscrite son influence, l'aire de son culte, et nous pourrons replacer son œuvre apostolique dans son vrai milieu géographique et parfois historique, indiquer non seulement les endroits visités par lui pendant sa vie, mais encore les limites de sa *patria* ou, comme disaient les Irlandais, de sa *paruchia*, c'est-à-dire du territoire où son nom était en honneur. Un avantage supplémentaire de cette méthode est l'indépendance à l'égard des Vies, dont la plupart ne remontent qu'au XII^e^ siècle, soit quelque six ou sept cents ans après les événements qu'elles prétendent rapporter. Elles sont l'œuvre, au reste, de moines anglo-normands, soucieux d'accommoder les traditions celtiques aux conceptions courantes de leur temps en matière de doctrine comme de discipline.

Nous ne sommes guère enclin à accorder simplement ces présupposés de « l'érudition moderne » (*Antiquity*, t. XVIII, p. 165). Cette vue est, à notre sens, trop entière, trop schématisée. Elle constitue la base même de l'enquête de M. B. Il faut en vérifier de près la solidité, avec la même conscience et la même minutie que met l'archéologue à ses relevés.

Sans parler des changements de dénomination qui ont pu intervenir et qu'il convient d'étudier à loisir dans chaque cas particulier, nous tenons pour assuré que souvent le patronage d'un saint ne démontre que l'appartenance à une confédération d'églises qui se réclamait de lui (en latin d'Irlande, sa *paruchia*). Souvent, la fondation de l'église ou son entrée dans la *paruchia* sera plus récente, de plusieurs générations peut-être. Le groupement des patronages n'est alors qu'une preuve, s'il en fallait, du développement graduel autour d'une fondation primitive, et celle-ci n'est pas toujours aisée à discerner dans les textes refaits qui nous sont parvenus. Ainsi parfois les dédicaces ne garderaient pas trace de l'activité historique du saint et de ses disciples immédiats, mais bien de successeurs, aussi éloignés d'eux que le sont, par exemple, du fondateur de leur Ordre, les Jésuites qui, de nos jours, en pays de mission, consacrent une chapelle en l'honneur de S. Ignace.

M. B., cependant, a tenté de démontrer (*Travels*, p. 16) que les réveils d'un culte ont fort peu modifié l'allure générale de sa distribution. Il est clair pourtant, ajoute-t-il, qu'avant d'appliquer définitivement la méthode proposée, chaque dédicace devrait être examinée de façon critique. Ce travail, amorcé déjà, en collaboration avec des historiens et des philologues, exigera bien du temps. En attendant, M. B. a voulu présenter quelques essais préliminaires. Il s'attache aux dédicaces facilement identifiables et accepte la théorie qui les associe intimement toutes, sauf celles qui sont visiblement modernes, à une fondation initiale, au même endroit, dès les premiers temps de l'évangélisation, par le saint en question ou un de ses disciples. Les cartes de dédicaces dres-

sées par lui représenteraient donc des aires de culte très anciennes, qu'il est aisé de faire coïncider avec les aires de culture préhistoriques. Les conclusions à tirer de ces rapprochements sont d'autant plus valables pour les régions montagneuses de la Grande-Bretagne et le Pays de Galles en particulier, que l'on s'accorde maintenant sur le caractère essentiellement militaire qu'y revêtit l'occupation romaine : les garnisons disparues, on voit se reprendre ou se poursuivre une vie indigène fort semblable à celle des temps préhistoriques.

A supposer que le souvenir des événements se soit effacé, au bas moyen âge, date de rédaction de la plupart des *Vitae*, deux voies sont ouvertes pour l'explication des dédicaces, écrit M. B. (*Cardigan*, p. 2) : ou bien celles-ci sont réellement antiques et la *Vita* est écrite à partir d'elles pour en rendre compte, ou bien elles sont plus tardives encore et procèdent de la *Vita*. La seconde hypothèse est souvent insoutenable : la répartition des lieux de culte révèle, en effet, une disposition qui ne saurait avoir été inventée de toutes pièces par l'hagiographe. Celui-ci doit donc avoir eu recours à des traditions plus anciennes. Par un choc en retour, la publication de la *Vita* a fait revivre le culte en plus d'un endroit. Ainsi, l'étude diligente des dédicaces d'églises rejoint un état du culte certainement antérieur à la *Vita* et qui reflète probablement avec assez de fidélité la situation religieuse du territoire à l'âge des saints. La carte obtenue peut être alors confrontée avec les conclusions, certaines ou vraisemblables, de l'archéologie. Or, en règle générale, les données coïncident : les zones de culte des chefs religieux répondent à des divisions territoriales déjà bien délimitées par le préhistorien, preuve additionnelle, s'il en était besoin, que ces aires de culte ne sont pas de pures imaginations médiévales. Les cartes font également ressortir l'importance de la voie maritime à cette époque reculée. Les voyageurs suivaient la côte, mais franchissaient à pied les péninsules, pour éviter de doubler les pointes, trop dangereuses. Ainsi rejoignons-nous la conclusion générale des historiens : les parties montagneuses de la Grande-Bretagne, nord et ouest, sont extrêmement conservatrices.

Il est évident pourtant que, lors de la prédication chrétienne et du développement de la vie monastique, les habitudes ancestrales avaient été sérieusement modifiées par le réseau des routes romaines, reliant les forts dispersés dans les collines. Pour le reste, cette influence étrangère ne s'était guère fait sentir aux indigènes. Le retrait graduel des troupes s'accompagna donc d'une résurrection de la culture locale, et l'activité s'accrut sur la mer d'Irlande. Les routes nouvelles cessèrent assez tôt d'être utilisables par suite de la détérioration des ponts et d'un réveil du banditisme. Telle est la situation à l'arrivée des premiers missionnaires chrétiens.

Les plus anciens témoignages qui les concernent, à part quelques traces d'une église romaine à Caerwent, sont des inscriptions lapidaires du milieu du v^e^ siècle, étudiées récemment par M. V. E. Nash-Williams (*The Early Christian Monuments of Wales*, Oxford, 1951). La plupart se sont rencontrées au nord-ouest, au sud-ouest et le long de la côte occidentale, indiquant que, de ce côté, les routes de mer vers la Gaule restaient ouvertes. L'emploi de l'écriture ogamique dans certaines inscriptions montre que les missionnaires gallo-romains trouvèrent des établissements irlandais ou peut-être déjà des collègues irlandais. Les routes romaines étaient sans doute encore passables, au v^e^ siècle finissant et au vi^e^. C'est par elles que pénétrèrent la foi chrétienne et l'écri-

ture ogamique. M. B. observe, après le retrait des troupes romaines, une reprise sur les routes maritimes qui joignaient la Grande-Bretagne celtique à la Gaule de l'ouest. C'est par elles, écrit-il (*South Wales*, p. 178), que se maintint le contact avec la Méditerranée ; c'est de Lérins et de Marseille à Bordeaux, à travers le Midi de la France, et ensuite par mer vers l'Irlande et l'Écosse, que la foi chrétienne se propagea vers le nord sous la forme celtique. Ces vues nous paraissent fort incomplètes. Il ne faut pas oublier les preuves documentaires d'une mission en Irlande, voulue et déterminée par la Rome pontificale et qui, datant tout juste d'avant la rupture des relations régulières, se fit par la voie romaine de Milan à Boulogne, en passant par Auxerre. L'Église fondée en Irlande par S. Patrice était de caractère épiscopal, comme celles qu'il avait connues en Gaule, comme celle de Grande-Bretagne avant les invasions. On n'y remarque pas encore de prédominance monastique. Les textes permettent aussi de relever les noms d'auxiliaires et de successeurs envoyés peu après de Gaule au secours de S. Patrice. C'étaient des clercs, non des moines, et qui, plus que probablement, arrivèrent encore par Boulogne. Du reste, les plus anciens documents sur S. Samson de Dol, par exemple, ne suggèrent-ils pas que la succession épiscopale des sièges envahis par les barbares dans l'est de la Grande-Bretagne se perpétua parmi les populations chrétiennes réfugiées au Pays de Galles actuel ? C'est pourquoi nous ne saurions admettre une sorte de monopole de Lérins et de Marseille. L'influence de S. Martin est prouvée, entre autres, par des survivances remarquables de son culte en pays celtique. Le voyage en Grande-Bretagne de S. Victrice de Rouen, les missions de S. Germain d'Auxerre, accompagné une fois de S. Loup de Troyes, sont historiquement bien attestées. D'autre part, on aperçoit nettement, dans l'ensemble que forme l'Irlande avec l'Écosse actuelle, que la *paruchia* d'un saint ne constituait jamais un territoire d'un seul tenant. Les dépendances des grandes fédérations monastiques, pour ne parler que de celles-là, s'enchevêtrent, dans bien des régions, selon une disposition encore assez mal connue et qui n'est pas sans rapport avec les contrecoups d'événements politiques, tout en formant parfois, autour de la fondation principale et dans le canton propre du saint, un noyau important, d'origine primitive.

Instruit par un plus long contact avec son sujet, M. B., dans ses plus récents travaux, n'a pourtant pas encore assoupli la rigidité de ses premières conceptions. Son premier article, consacré aux voyages des saints celtiques, traçait un parallèle assez rigoureux, si l'on tient compte de tout ce que l'hagiographie, non moins que l'archéologie, a d'incertain, entre les territoires où s'est exercée l'influence apostolique de quelques saints et l'aire de certains monuments mégalithiques. Cette étude était accompagnée de cartes, marquant, pour S. Columba d'Iona, pour S. Chattan d'Écosse, pour S^te^ Breaca et ses compagnons dans le Cornwall, pour S. Samson de Dol et ses disciples immédiats, la répartition des dédicaces.

Le sud-est du Pays de Galles, soit à peu près le Glamorgan, en était la portion la plus profondément romanisée. Là aussi, la route maritime, entrant dans la baie de Bristol, pénétrait le plus intimement l'ouest de la Grande-Bretagne. La carte des dédicaces à S. Dubricius (*South Wales*, carte III) est fort suggestive : une demi-douzaine de sites dans le sud-est, un seul dans la montagne, un seul au sud de la baie. M. B. en conclut qu'il faut ranger ce saint

parmi les tout premiers pionniers de l'évangile. L'aire de son culte coïncide avec celle de l'âge du fer dont on a retrouvé le centre à Glastonbury. Une église, nous l'avons dit, s'élève dans le Somerset. Toute la région a été d'une importance majeure dans l'histoire de la chrétienté celtique après le départ des Romains.

Au Glamorgan encore appartiennent deux autres grands saints, Cadoc et Illtud. Le territoire du premier s'étend largement : nord-ouest et sud-ouest gallois, Cornwall, Armorique et même Écosse, fait extrêmement rare, mais qui s'accorde fort bien avec ce que se représentent les historiens et les archéologues : des communications tout à fait libres par la route de mer, au moment où la « frange celtique » se trouva tout entière placée sous l'influence chrétienne, et des déplacements fréquents et aisés d'une péninsule à une autre. Cette situation ne dura guère. Entre le sud du Pays de Galles et l'Écosse actuelle, le lien se rompit au moment des troubles qui suivirent l'établissement des compagnons de Cunedda (milieu du v[e] siècle). Les saints plus récents du sud gallois, à en juger par l'aire de leurs dédicaces, se confinèrent à leur pays d'origine (y compris parfois le sud de l'Irlande), au Cornwall et à l'Armorique. C'est le cas de S. Illtud (*South Wales*, carte v), à qui une seule église est dédiée dans le nord-ouest, sous la forme originelle de son nom, *Elltud*. Né peut-être dans le nord, il aurait reçu son éducation religieuse dans le sud et s'y serait taillé un champ d'apostolat. Quant à S. Cadoc, ses missions auraient précédé la rupture des relations avec l'Écosse. L'ensemble des sites des trois saints (*South Wales*, carte vi) est très parlant : églises se pressant en plaine, vers le sud-est, rares en montagne.

Un autre groupe est celui des « descendants de Brychan Brycheiniog », qui ne fut pas un saint, mais un père de saints. Les généalogistes médiévaux s'en sont donné à cœur joie et, faute de critère, il est sage de prendre pour base la plus ancienne liste (Vespasianus A. XIV), qui ne lui donne que 11 fils et 25 filles, tous saints, avec un total de 29 dédicaces dans le sud gallois. Cette « famille » a, du côté de l'Irlande, des affinités au fond inexplorées jusqu'aujourd'hui. M. B. porte donc sur la même carte (*South Wales*, vii) les dédicaces à S. Brynach de Nevern, dit Brynach Wyddell (« Brynach le Gaël »). L'aspect est ici nettement différent de la carte précédente : églises nombreuses dans les collines et sur la côte sud-ouest. C'est l'aire des inscriptions ogamiques, d'origine irlandaise (*South Wales*, carte viii) ; dès une haute antiquité, elle se distingue à d'autres points de vue également, dans les rites funéraires, par exemple. Les quelques dédicaces aux « descendants de Brychan » dans la région côtière marquent l'importance des franchissements de la péninsule entre la baie de Bristol et celle de Carmarthen, et c'est là encore une voie préhistorique, tracée dès l'époque des mégalithes, deux millénaires et demi avant Brychan.

De ces deux groupes de saints, celui des SS. Dubricius, Cadoc et Illtud, ou celui que forment les « descendants de Brychan » avec S. Brynach, lequel est antérieur à l'autre ? La réponse est ambiguë : ils peuvent avoir été contemporains, le premier s'attachant à évangéliser la zone romanisée, et l'autre, les cantons de culture indigène.

Étudiant ensuite S. Teilo et S. David, M. B. remarque qu'au contraire de S. Cadoc et de S. Illtud, bien que commémorés non seulement dans leur pays d'origine, mais encore en Cornwall et en Armorique, leurs noms n'apparaissent

pas au nord d'une ligne tracée d'ouest en est de l'embouchure de la rivière Wyre jusqu'à Glasbury, sur la Wye. Les dédicaces à S. Teilo (*South Wales*, carte IX) couvrent tout le sud du pays, sans distinction apparente entre la plaine orientale, la montagne et la côte occidentale. S. Teilo daterait d'une époque où les différences avaient eu le temps de s'effacer, plus récente donc que celle des précédents. Teilo semble marquer une préférence pour les sites inoccupés jusqu'alors, et plutôt vers l'ouest.

Les sources écrites mettent souvent S. David en relation avec S. Teilo, dans la même région. Sa carte (*South Wales*, X) n'y contredit pas, mais elle montre l'abbé de Mynyw, dont la base était placée, comme celle de S. Teilo, sur la côte ouest, poussant la foi chrétienne plus avant que ce dernier. Ce qui caractérise S. David, c'est que plus de la moitié de ses églises couvrent des territoires négligés par les saints mentionnés jusqu'ici : il aurait donc fondé des établissements nouveaux dans des régions éloignées et inaccessibles. Telle est la conclusion de M. B. Pour nous, devant un phénomène aussi extraordinaire, nous garderions une prudente expectative. Libre à l'auteur d'imaginer que S. David en personne réalisa l'occupation chrétienne de régions jusque-là privées d'églises. Ce serait alors un organisateur de paroisses, tel plus d'un évêque mérovingien, comme S. Hubert. Il n'est pas incroyable, pourtant, que ses dédicaces soient loin d'être toutes aussi anciennes. Reconnu pour patron du grand diocèse de St. David's, il était naturel qu'on lui dédiât pas mal d'églises établies des siècles, peut-être, après sa mort. En effet, pour l'antiquité et pour le moyen âge, chez les Celtes aussi bien que chez les Anglo-Saxons et même chez leurs successeurs les Anglo-Normands, le monastère, le diocèse, c'était le saint patron éternellement vivant, présent et continué. On donnait à Dieu et à S. Patrice, à Dieu et à S. Pierre, et souvent la formule se réduit à S. Patrice, à S. Pierre tout simplement. Nous aurions ainsi affaire non à une très vaste action apostolique de S. David en personne ou de ses successeurs immédiats, mais à la lente prise de possession des territoires abandonnés, ou qui commençaient seulement à se peupler, au cours, non d'une ou deux générations, mais d'un demi-millénaire. M. B. a vu que l'extension extraordinaire des dédicaces à S. David pourrait être attribuée à une recrudescence de dévotion assez tardive. Il rejette cette hypothèse en se fondant sur ce que le saint, réputé pour son austérité, aurait pris la tête d'un de ces réveils religieux caractéristiquement gallois. S. David se serait donné pour mission de crier dans le désert et d'y rechercher les brebis perdues. Conjectures, à notre avis, que tout cela : la rigueur de vie de S. David porte plutôt la marque monastique. Le problème posé par ses patronages d'églises ne nous paraît pas résolu.

En conclusion, M. B. divise en trois phases l'établissement des saints dans le sud gallois : d'abord, et très tôt, ils évangélisent le sud-est bien romanisé ; une autre phase, peut-être non moins ancienne, mais nettement irlandaise dans ses attaches, occupe les hautes terres partiellement romanisées des comtés de Glamorgan, de Brecon et de Carmarthen, ainsi que la péninsule occidentale soustraite à l'influence romaine ; une troisième phase, vraisemblablement bien plus tardive, est celle de S. Teilo et de S. David, le premier surtout dans les basses terres, le second pénétrant partout. M. B. croit percevoir un écho de la différence entre S. Cadoc et S. Illtud d'une part, S. Teilo et S. David d'autre part, en ce que les fondations du premier groupe, Llancarvan et Llantwit, se

rendirent fameuses par l'union de la culture chrétienne à la culture classique, héritage romain assurément, tandis que Llandeilo Fawr et Glyn Rhosyn ne sont célébrés que pour leur austérité.

Sur 70 églises anciennes que compte le Cardiganshire, 40 portent des noms de saints celtiques. Aucune ne garde le souvenir des saints de la toute première époque, Dubricius, Cadoc et Illtud. Un peu plus tard, les routes de mer y amenèrent quelques saints du sud-est. L'un des plus importants est S. Padarn (*Paternus*), à distinguer de ses deux homonymes (M. B. n'a pas connu notre étude sur *S. Paterne d'Avranches et S. Paterne de Vannes dans les anciens martyrologes*, *Anal. Boll.* LXVII, 1949, 384-400). *Letavia* (en gallois moderne *Llydaw*) est l'ancien nom d'un district du sud-est et aussi celui de la Basse-Bre-Bretagne : d'où quelque confusion. D'après les archéologues, les rapports entre le sud et la côte ouest étaient plus étroits que jamais immédiatement avant l'arrivée des Romains ; après le départ de ceux-ci, la reprise des communications est si vraisemblable que l'origine galloise de Padarn en est confirmée.

M. B. prend un autre exemple en dehors du Cardiganshire, celui de S. Beuno. La carte des dédicaces, pour celui-ci comme pour S. Padarn, coïncide remarquablement, dans le Pays de Galles du nord et de l'est, avec celle de certains forts préhistoriques. Leurs églises se répartissent tout le long de la voie maritime occidentale, dans les vallées qui y débouchent, et aussi, de l'autre côté des passes, dans le Radnorshire, le nord du Carmarthenshire et la région de Cader Idris. On retrouve auprès de S. Beuno, des deux côtés des montagnes, les compagnons que lui assigne la tradition écrite : S. Cynnllo, S. Cadvan et S. Tydecho, ainsi que, pour le comté de Cardigan, S. Cynon, S. Sulien et S. Gwnnws (*Guinnius*). A ceux-là, sur le même plan, viennent s'adjoindre trois saints que les sources n'associent pas à S. Padarn : S. Afan, S. Tysul et S. Llwchaiarn.

Un autre groupe, toujours dans le Cardiganshire, semble s'être cantonné près de la côte : S. Cybi, S. Cynwyl, les saints corniques Petroc et Carantoc. Ce dernier, peut-être chef d'une équipe qui comprenait les SS. Gwbert, Columb et Tenanet, reparaît en Cornwall ainsi que dans le Léon, en Armorique.

Au moins deux séries de dédicaces indiquent encore une prolongation septentrionale de la voie de mer : celles de S. Deiniol et de S. Tysilio, dont les généalogistes font des cousins. Les incursions de pirates irlandais sont bien connues. Elles furent suivies d'établissements gaéliques. Pour l'ouest du Cardigan, M. B. note S^te^ Brigide (sous le nom gallois de *Ffraid*), sans doute celle de Kildare, et peut-être un S. Ciarán, si tel est bien l'original du gallois Caron. D'autres contingents sont arrivés par terre. Ainsi pour S. David, le plus abondamment représenté dans les dédicaces du Cardigan, avec sa mère, S^te^ Non. M. B. suggère que l'apostolat de S. David serait postérieur à celui des SS. Dubricius, Cadoc et Illtud, et même à celui de S. Padarn et de ses compagnons. Il rappelle que ces dédicaces à S. David s'arrêtent brusquement à une ligne tirée d'ouest en est et qu'on n'en trouve aucune dans le Pays de Galles du nord. Ce serait la frontière du dialecte brythonique du sud. S. David, orateur réputé, n'aurait pu se faire entendre au delà avec la même facilité. Aux philologues d'examiner, grâce peut-être à la toponymie, le bien fondé de cette hypothèse. Les saints auraient largement contribué à assurer dans le sud la prépondérance du brythonique contre le gaélique, qui était la langue des colons venus d'Irlande. Pour le nord, au contraire, le dialecte se rattacherait aux parlers anciens

de l'Écosse actuelle, à la suite de la transplantation des tribus commandées par les successeurs de Cunedda. L'activité des saints celtiques, en général, se fit moins sentir dans le nord que dans le sud du Pays de Galles. C'est dans le sud que la plupart des Vies furent rédigées sous la forme que nous lisons, même dans le cas de saints aussi septentrionaux que Beuno. Les titulaires de dédicaces inconnus en dehors du Cardigan sont S. Bledrwys, S. Cynfelin, S. Gwenog, S. Ina, S. Ilar, S. Tegwy, S. Ceitho, S. Gartheli et S. Tyfriog (si celui-ci n'est pas un *alias* de S. Brieuc).

Le Pays de Galles du nord et en particulier le futur Gwynedd ne nourrit longtemps qu'une population très clairsemée, à cause des montagnes et des forêts. L'île d'Anglesey, la péninsule de Lleyn qui s'y rattache et la plaine côtière d'Arfon qui lui fait face étaient pourtant moins désertes dans l'antiquité qu'elles ne le sont aujourd'hui. La rigueur romaine contre cette région, dernier refuge de l'opposition et du druidisme, en 61 de notre ère, n'a pu qu'affaiblir les traditions du paganisme celtique et diminuer la distance à franchir pour adopter la foi chrétienne, quelques siècles plus tard. C'est là une différence notable avec le Pays de Galles du sud, où, dans les montagnes et sur la côte, la culture indigène resta profondément enracinée. Un autre point à noter, c'est que l'activité commerciale, dirigée jadis du côté de l'Irlande, avait dû se retourner, sous l'influence romaine, vers les ports britanniques de la baie de Bristol. Le nord du Pays de Galles était donc presque sans culture propre. Le chaos des incursions barbares eut pour conséquence de rouvrir les voies maritimes naturelles vers l'Irlande et le continent, en même temps que de laisser le champ libre à de vastes mouvements de population. Des éléments irlandais s'installèrent sur les péninsules galloises, tandis que, pour chasser ces Irlandais, les « hommes du nord » pénétraient dans le pays, soit de leur propre chef, soit sur des instructions reçues de Rome, solution vers laquelle nous penchons de plus en plus. De même, des peuples brythoniques en marche traversaient le Cornwall pour fuir vers l'Armorique. Les saints celtiques s'associèrent à ces mouvements ou les suivirent, si bien que les routes abandonnées depuis un demi-millénaire furent celles qu'empruntèrent les missionnaires chrétiens. L'île d'Anglesey, avec ses environs, devint un centre accessible par mer dans trois directions et par une voie de terre qui remontait à l'époque du bronze.

Les contacts maritimes vers le nord, écrit M. B., offrent le grand intérêt d'être probablement ceux par où la foi chrétienne atteignit d'abord ces régions. Son attention, un peu exclusivement limitée aux saints gallois, lui fait oublier ici S. Ninian et même S. Patrice, dont le père vivait sans doute dans le Cumberland actuel (*Anal. Boll.* LXIII, 1945, 65-72). Mais passons. Les dédicaces à S. Kentigern et à ses disciples (*North Wales*, carte 1) illustrent la situation de façon remarquable. La *Vita Kentigerni* (du XII^e^ siècle, *BHL.* 4645) met en relief ses travaux apostoliques auprès des Bretons de Strathclyde, dans l'Écosse d'aujourd'hui. Il fut obligé de s'enfuir chez ses parents, établis, à la suite de Cunedda, dans le nord gallois, et y fonda Llanelwy, pour revenir en Strathclyde, une fois la tempête apaisée, accompagné, à ce que l'on pense, de quelques disciples gallois. Après son retour en Écosse, la sphère de ses activités s'élargit, et on lui trouve des dédicaces jusqu'à l'est des Grampians. Des églises de S. Idan et de S. Finan les avoisinent. Ce sont probablement deux disciples amenés de Galles : ils ont deux dédicaces l'une à côté de l'autre en

Anglesey, Llanfinan et Llanidan. Leurs noms, d'ailleurs, ajouterons-nous, sont irlandais. La carte I s'accorde donc avec les documents écrits. En outre, elle coïncide à peu près point pour point avec celle de certains types de poterie de la fin de l'âge du bronze (*North Wales*, carte II). M. B. note une dédicace à un S. Cyndeyrn, forme plus récente de Kentigern, à Llangyndeyrn, dans le sud-est du comté de Carmarthen. Elle est assignée unanimement à un certain S. Cyndeyrn, fils de Cyngar, dont on ignore tout sinon que les généalogistes le rattachent à la famille de Cunedda. Le vrai patron, suggère M. B., n'est autre que le grand S. Kentigern, qu'une tradition représente comme s'étant rendu dans le sud gallois pour y faire visite à S. David. Ce genre de voyage nous laisse plutôt sceptique, comme trop facile à inventer, et contient un anachronisme flagrant, mais la situation de Llangyndeyrn, d'après M. B., s'inscrirait assez bien sur la carte générale de S. Kentigern.

Le cas de S. Deiniol, à qui est dédiée la cathédrale de Bangor, montrerait que les futurs diocèses de Bangor et de St. Asaph ne se distinguaient pas encore l'un de l'autre à l'époque du saint. L'influence irlandaise s'est fait sentir (on relève un Llanbadrig, « église de Patrice », en Anglesey), mais sans être prépondérante, dans le nord du Pays de Galles, au début de la pénétration chrétienne. L'histoire intérieure de l'Église d'Irlande donne raison, pensons-nous, à M. B. C'est l'Irlande alors qui reçoit, pour donner davantage un siècle ou deux plus tard. Des visites de l'une à l'autre rive de la mer sont fréquemment mentionnées dans les Vies de S. David, de S. Samson, de S. Cybi, et l'on rapporte à propos de ces trois saints qu'ils fondèrent des églises en Irlande. Ce dernier point, pourtant, vu la date des *Vitae*, ne devrait, à notre sens, être accepté qu'avec beaucoup de réserve. La répartition en Grande-Bretagne et en Armorique des églises de S. Cybi et de ses parents, les SS. Cyngar, Iestin et Cystennin (*North Wales*, carte III), suit le tracé des routes maritimes, qui se reproduit, moins marqué, dans le cas de S. Petroc. C'est une image familière aux préhistoriens depuis l'âge des mégalithes jusqu'à l'époque romaine (*North Wales*, carte IV).

Le patronage le plus fréquent dans le nord est celui de S. Beuno (*North Wales*, carte V), parfaitement d'accord avec les traditions consignées dans sa Vie galloise, transcrite en 1346 et fondée sur une Vie latine perdue. Cette pièce le fait naître dans le Powys et lui assigne pour compagnons beaucoup de saints représentés par des églises du Gwynedd : S. Ceidio, S. Aelhaiarn, S. Llorcan Wyddel (« Lorcán l'Irlandais »), S. Deiniol l'ancien, S. Deiniol le jeune, S^te^ Winifred, S. Tygiwg, S. Twrog, S. Tefydd, S. Gwyan, S. Dona et S. Edern. Leurs dédicaces sont portées sur la même carte. Elles se groupent autour de celles de leur chef. Il se peut que la Vie ait arbitrairement associé à S. Beuno les saints dont ces églises rappelaient le nom, ou que ces dédicaces aient été modifiées pour concorder avec les données de la Vie, qui aurait fourni l'occasion d'une nouvelle propagation du culte, mais, plus probablement, l'hagiographe n'était guère en mesure d'inventer des divisions territoriales entièrement disparues de son temps et qui coïncident si bien avec les données de la préhistoire. Telle était déjà la conclusion de M. A. W. Wade-Evans (*Beuno Sant*, dans *Archaeologia Cambrensis*, 1930, p. 324) : Beuno est par excellence un saint nord-gallois, mais ses rapports avec le Gwent sont à peine moins bien attestés.

M. B. se tourne ensuite vers les autres dédicaces du nord. S'il lui paraît

impossible d'en déterminer l'époque, il croit permis de supposer que ces saints arrivèrent dans la région après S. Kentigern, S. Cybi et S. Beuno. Un bon nombre d'entre eux sont rattachés par la généalogie à la descendance de Maelgwn Gwynedd et presque toutes leurs églises sont sises dans le Gwynedd. Même remarque pour celles des saints de la famille d'Ithel Hael (*North Wales*, carte VI). Les documents assignent à ce groupe une origine armoricaine et non galloise, et de fait leurs églises se situent exactement où devraient se placer celles de *peregrini* voyageant vers le nord. L'aspect des dédicaces à S. Tysilio, originaire du Powys (*North Wales*, carte VII), est fondamentalement différent de celui que présente la carte VI (saints du Gwynedd) et concorderait avec les résultats de l'étude de G. H. Doble (cf. *Anal. Boll.* LVI, 177).

Un mot encore en terminant. A propos de l'opuscule de G. H. Doble sur S. Illtud, M. B. déclare que « les méthodes des Bollandistes laissent beaucoup à désirer du point de vue de l'érudition moderne » (*Antiquity*, t. XVIII, p. 165). L'hagiographe du Cornwall s'était en effet efforcé, disait-il, de suivre les méthodes scientifiques découvertes et perfectionnées par les Bollandistes. Mais, reprend M. B., il lui manque d'avoir marqué à S. Illtud la place qui lui revient dans l'histoire générale des migrations humaines. Les mérites de M. B. lui donnent certes le droit de se montrer difficile. Il nous permettra cependant de redire ce que nos prédécesseurs n'ont cessé de répéter : les Bollandistes ne se proposent point d'écrire des Vies de saints, mais bien de présenter les documents qui les concernent, dans le meilleur texte possible, accompagnés d'une introduction critique sur les sources, de variantes et de notes surtout chronologiques et topographiques. Les *Acta Sanctorum*, en d'autres mots, fournissent des matériaux de construction. Que des édifices, solides ou fragiles, s'élèvent plus tard, grâce parfois à leurs obscurs travaux, ce n'est plus l'affaire des éditeurs de textes, bien que l'occasion ne nous manque pas d'émettre parfois un jugement sur les méthodes et les résultats, dans le présent Bulletin, par exemple. De-ci de-là, M. B. lui-même, s'il l'avait connu et utilisé, aurait pu puiser chez nous quelques renseignements utiles à sa thèse ou y rencontrer des objections.

P. GROSJEAN.

Françoise DE CATHEU. *La collégiale de Saint-Junien. Le tombeau. Les peintures murales.* Paris, Picard, 1948, in-4°, 91 pp., illustré.

La collégiale de Saint-Junien dans le Limousin (Haute-Vienne) s'élève sur l'emplacement de Comodoliac, où S. Amand et son disciple S. Junien, aux V^e^-VI^e^ siècles, menèrent la vie érémitique. L'édifice actuel, qui appartient à l'art roman, subit en 1922 un grave dommage : la coupole centrale du transept et le clocher qui la surmontait s'effondrèrent. M^lle^ de Catheu a voulu non seulement faire connaître l'église et le tombeau de S. Junien, mais « relater son origine (de l'église) au VI^e^ siècle, la vie du saint solitaire, qui en fut la pierre angulaire, les actes de ceux qui, à partir des X^e^ et XI^e^ siècles élevèrent la collégiale sur les ruines de l'abbaye... » (p. 6). Pour réaliser ce programme, elle a consulté les archives locales et les fonds de Paris, mais les résultats de ces recherches, à en juger par l'exposé presque totalement privé de notes et de références, semblent

avoir été assez maigres. Dans les quelques pages relatives à la vie de S. Junien il n'est question ni de la valeur de la *Vita BHL.* 4560, ni de sa tradition manuscrite. L'édition de B. Krusch au t. III des *Scriptores rerum merovingicarum* indiquait les deux manuscrits qui ont conservé cette biographie et que M^lle de C. a cherchés vainement : ce sont les manuscrits latins 5365 et Nouv. acq. 2261 de la Bibliothèque nationale de Paris (cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 382, et t. III, p. 515 ; signalons l'erreur de la table du catalogue qui place ces deux codices sous le nom de S. Junien de Mairé).

Pour décrire et dater le tombeau, M^lle de C. disposait d'une excellente étude de M. Paul Deschamps : *Les inscriptions du tombeau de saint Junien et la date de ses sculptures* (*Fondation Eugène Piot. Monuments et Mémoires*, t. XXIX, 1928, p. 193-208). Une analyse détaillée de l'épigraphie permet de conclure que tant les sculptures extérieures que les inscriptions sont de la fin du XII^e siècle, tandis que la première inscription, placée maintenant à l'intérieur du tombeau, serait du début du XII^e siècle. M^lle de C. se rallie à ces conclusions.

Deux publications récentes, consacrées aux saints du Limousin : M. Pénicault, *Les grands saints limousins* (Paris, Arthaud, 1947), et Ch. Chalmette, *Les saints limousins* (Limoges, 1944), contiennent une brève biographie de S. Junien. On regrette que la critique soit un peu trop absente de ce genre de publications. A propos de la seconde, M. A. Perrier remarque : « L'abbé Chalmette n'avait pas l'intention d'écrire un ouvrage critique ; il a voulu seulement conter des légendes pieuses » (*Quarante-deux saints limousins*, dans *Bulletin de la société archéologique et historique du Limousin*, t. LXXXII, 1947, p. 316). L'avant-propos du livre de M. Chalmette ne fait pas cette distinction ; on y lit : « Le but de cet ouvrage est de faire connaître les saints limousins et de les faire aimer » (p. 3).

B. de Gaiffier.

Saint Bernard de Clairvaux. *Textes choisis* par Albert Béguin et Paul Zumthor. Fribourg, Egloff, 1944, 291 pp. (= *Le cri de la France*, n° 14).

Id. *Œuvres* traduites et préfacées par M.-M. Davy. Paris, Aubier, 1945, 2 vol., 477, 479 pp. (= *Les maîtres de la spiritualité chrétienne. Textes et études*).

Id. *La considération.* Traduit du latin par Pierre Dalloz. Grenoble, Didier et Richard, 1945, XXIV-321 pp.

Alexis Presse, O. C. R. *Les plus beaux écrits de Saint Bernard.* Introduction historique de Daniel-Rops. Paris, La Colombe, 1947, 223 pp.

Jean Leclercq, O. S. B., *Saint Bernard mystique.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1948, 490 pp. (= *Les grands mystiques*).

Saint Bernard. *Textes choisis et présentés* par Étienne Gilson. Paris, Plon, 1949, XLIV-330 pp. (= *Bibliothèque spirituelle du chrétien lettré*).

Chanoine Despinay. *L'âme embrasée de Saint Bernard.* Paris, Siloë, 1950, 505 pp., 23 gravures.

J. Denaix. *Recherches sur les relations de saint Bernard avec l'Église de Verdun.* Hattonchâtel (Meuse), 1947, 20 pp.

M. Souplet. *Le bienheureux pape Eugène III et saint Bernard à Verdun.* Verdun, 1951, 63 pp., illustrations (= *Une trilogie pontificale verdunoise*, 2).

On a parfois parlé d'une éclipse du rayonnement de S. Bernard et de ses écrits après le XVII^e siècle. Ce qui est certain, c'est que, depuis le début du XX^e siècle, l'intérêt porté à son œuvre n'a fait que croître (cf. A. Forest, *Actualité de Saint Bernard*, dans *Giornale di Metafisica*, 1949, p. 591-597).

Les quelques notes qui suivent n'ont nullement la prétention d'énumérer tout ce qui a été publié sur le fondateur de Clairvaux durant les dernières années. Elles groupent des ouvrages récents dont l'étude simultanée est éclairante. Quiconque écrit sur l'illustre cistercien bourguignon est tributaire de l'abbé E. Vacandard et de M. É. Gilson. La *Vie de saint Bernard* rédigée par le premier reste indispensable à qui veut connaître l'homme et le milieu (4^e édition, 1910 ; cf. *Anal. Boll.* XXXVIII, 213). La synthèse si claire et en même temps si nuancée d'Étienne Gilson : *La théologie mystique de saint Bernard* (Paris, 1934) ouvre des perspectives qui permettent d'apprécier à sa juste valeur la richesse d'une vie où pensée et action ont été étroitement harmonisées.

Les anthologies de S. Bernard ne sont pas une nouveauté ; il en existait deux particulièrement réussies, celles de Vacandard (Paris, 1904) et du chanoine R. Aigrain (Paris, 1929). Même après les nouveaux ouvrages que nous annonçons ici, toutes deux gardent leur valeur et initient parfaitement aux écrits du saint.

MM. Béguin et Zumthor ont uni leurs talents pour nous présenter l'abbé de Clairvaux ; le premier traite dans la préface de *l'Humanisme de saint Bernard ;* le second de *Saint Bernard dans son siècle.* Les textes ont été traduits sur frais nouveaux, sauf les extraits du *De diligendo Deo*, empruntés à l'édition de H.-N. Delsart (1921).

L'œuvre de M^lle Davy est plus volumineuse, et sans doute l'expression de « petit livre » (p. 5) n'a-t-elle pas été écrite sans une pointe d'ironie. Les 176 pages d'introduction constituent une véritable monographie, qui s'inspire principalement des travaux de M. Gilson. L'auteur, depuis longtemps spécialisée dans l'étude des écrivains du XII^e et du XIII^e siècles, se meut avec aisance dans l'exposé de la pensée bernardine. Toutefois on a un peu l'impression que les différents aspects de la personnalité sont plutôt juxtaposés que fondus l'un dans l'autre. Les quelque 700 pages d'anthologie comprennent des extraits — parfois considérables — des traités, des sermons — dont 38 de la série sur le Cantique des Cantiques —, quelques lettres. On aurait aimé savoir comment M^lle D. avait conçu son rôle de traductrice, mais elle néglige de nous faire part de sa méthode. Cette discrétion a déterminé M. P. Dumontier à entreprendre une enquête, dont le résultat a été publié dans la *Revue du moyen âge*

latin (t. II, 1946, p. 192-204). La médiocre traduction de Dion-Charpentier (Paris, 1865 ; cf. L. Janauschek, *Bibliographia Bernardina*, Vienne, 1891, n° 2393) a fourni la plus grande partie des textes et n'a nullement été améliorée.

M. Dalloz a été conduit à S. Bernard par une voie détournée. Fervent de l'architecture cistercienne, il a souvent visité Fontenay, le Thoronet, Silvacane ; désireux de mieux connaître le grand moine dont le génie avait présidé à l'éclosion de tant de monuments admirables, il entreprit de lire ses œuvres. Le *De Consideratione* a été pour lui une révélation. Patiemment, pendant les dures années de la lutte clandestine, il a analysé phrase par phrase le latin de S. Bernard. De ce probe labeur est sortie une traduction, je ne dirai pas brillante, mais fidèle et limpide. On ne fait bien que ce que l'on fait « con amore ». L'admiration que M. D. porte à S. Bernard lui a permis de pénétrer sa pensée. Traduction et notes montrent avec quel soin il s'est acquitté de sa tâche.

Les textes réunis par Dom Alexis Presse sont précédés d'une esquisse biographique de l'abbé de Clairvaux — presque la moitié du volume — écrite par Daniel-Rops. Avec l'étonnante faculté d'assimilation qui lui a valu sa réputation mondiale, l'illustre écrivain réussit à dominer l'ensemble du sujet. Il campe un S. Bernard bien vivant, dont les principaux traits sont heureusement mis en valeur. Les quelques pages consacrées à *S. Bernard et l'art*, si elles posent bien le problème, paraissent cependant trop dépendantes des travaux de M^lle^ Armand, dont nous avons parlé ici (LXVI, 348-349). Les extraits qui ont retenu l'attention de Dom P. ont pour but de mettre en lumière la spiritualité du grand mystique. Ils sont en général fort courts et de ce chef fragmentent peut-être outre mesure les écrits du saint. Un passage, même saillant, ne garde toute sa valeur que dans le contexte. Aucun avertissement ne nous précise l'origine de la traduction.

Avec Dom Jean Leclercq, O. S. B., c'est à un des meilleurs spécialistes des études bernardines que nous avons affaire. Il suffit de lire la « note bibliographique » (p. 478-480) pour se rendre compte que l'auteur est depuis longtemps familiarisé avec le sujet. Le volume de près de 500 pages s'équilibre en deux parties égales : une *Vie de saint Bernard* (p. 15-250) et des *Textes choisis*. Dans la première, le P. L. ne cache pas son ambition de combler une lacune : « On commence à bien connaître sa vie (de S. Bernard), son œuvre et sa doctrine. Mais l'histoire de sa vie intérieure peut encore être retracée. » C'est le but principal de cette nouvelle Vie. Elle marque certes un réel progrès sur ses devancières ; l'aspect paradoxal d'une existence à la fois active et contemplative est dûment souligné et aussi expliqué ; on assiste graduellement à la maturation d'une spiritualité qui parvient à unir des éléments en apparence opposés ; toutefois une frange d'ombre continue à envelopper cette âme, qui pourtant s'est livrée avec une grande spontanéité. De quoi étaient faites les heures silencieuses que Bernard aimait à passer seul à seul avec Dieu ? Comment

concrètement s'élaborait sa prière et comment y initiait-il ses disciples? Il y a là une zone mystérieuse devant laquelle notre curiosité reste insatisfaite et nous croyons savoir que, si le P. L. reprenait le sujet, il décrirait avec encore plus de pénétration la physionomie intérieure du saint fondateur. Un problème mériterait d'être approfondi. Certes un saint n'échappe pas aux idées et aux traditions de son époque, mais le christianisme de Bernard n'a-t-il pas été trop indulgent à des conceptions peu en harmonie avec l'esprit de l'évangile : lutte armée contre l'infidèle, recours au bras séculier, âpreté à pourfendre l'adversaire tant sur un champ de bataille que dans un conflit d'idées? Le P. L. a beaucoup insisté sur l'amour que Bernard portait à Dieu ; comment la sincérité de cet amour n'a-t-elle pas adouci une certaine dureté envers tel ou tel contemporain?

Les passages groupés par le P. L. se rapportent surtout à l'union de l'âme avec Dieu ; c'est en effet *Saint Bernard mystique* qu'il voulait faire connaître. Il reproduit la traduction de Ravelet et Lafinneur, parue en 1865 à Paris (cf. L. Janauschek, op. c., nos 2403, 2439), sauf pour les extraits du *De consideratione*, cités d'après la version de M. Dalloz. P. 478, Dom L. écrit que la thèse de feu l'abbé R. Bourgeois, *La société chrétienne selon saint Bernard*, soutenue en 1938, est en cours de publication. Nous apprenons qu'elle ne paraîtra pas.

Depuis l'impression de ce livre, le P. L. a parcouru l'Europe en tout sens pour inventorier les manuscrits des œuvres de S. Bernard. Un bref aperçu de cet *Iter* a été publié dans la *Revue d'histoire ecclésiastique: L'édition de saint Bernard. Problèmes et perspectives* (t. XLV, 1950, p. 715-727). Il n'est pas douteux que cet effort conduise à une meilleure connaissance non seulement du texte mais aussi de la pensée de S. Bernard. Souhaitons que le P. L. puisse mener à bonne fin ce grand travail.

A peine le livre du savant bénédictin était-il mis en circulation que, de son côté, M. Gilson offrait au public une anthologie. L'introduction est brève : sept pages pour esquisser la vie, vingt pages pour décrire l'œuvre. Seul un maître qui domine parfaitement le sujet peut présenter une vue synthétique qui, sans appauvrir le contenu de la doctrine, en trace les lignes de faîte. Viennent ensuite des « Notes sur les œuvres choisies de S. Bernard ». M. G. a retenu six lettres, quelques sermons du *De laudibus Virginis Mariae*, les traités *De gradibus humilitatis*, *De diligendo Deo* et un bon nombre des sermons sur le Cantique des Cantiques. Il n'a pas hésité à préférer la traduction de Dom Antoine de Saint-Gabriel (Desprez), religieux feuillant du XVIIe siècle (cf. L. Janauschek, op. c., passim). On voit que chaque auteur d'anthologie apprécie différemment la valeur des anciennes versions.

Comment caractériser le livre de M. le chanoine Despinay, *L'âme embrasée de S. Bernard*? Est-ce une biographie, une anthologie, une étude de spiritualité? C'est tout cela à la fois, ce qui ne va pas sans inconvénient. Pour y mettre de la clarté, l'auteur multiplie titres

et sous-titres : Amour humain de S. Bernard, recherche de Dieu, amour divin, amour mystique, amour conquérant ; mais ce compartimentement assez artificiel laisse l'impression d'un manuel d'ascétique et de mystique où l'abstraction dessèche les données immédiates et vivantes de l'expérience. En outre, comme si la matière n'était déjà trop abondante, M. D. ne se prive pas de s'étendre en des excursus tels que : Le mariage spirituel d'après S. Jean de la Croix ; L'exemple cistercien : Ste Lutgarde, la Bse Alice de Schaerbeek ; la Bse Élisabeth de Spalbeek ; Thierry d'Alsace et le Saint-Sang de Bruges.

Ni la préface, rédigée par un moine cistercien, ni les notes ne nous avertissent des méthodes de travail de l'auteur. Tel qu'il se présente et surtout grâce à la table analytique, le volume de M. D. offre comme une somme abrégée où il est aisé de retrouver sur tel ou tel point la pensée du saint docteur. Le style manque de sobriété et tombe assez souvent dans la grandiloquence ou l'emphase onctueuse : « plaintes haletantes » du Christ ; âmes « ardemment obéissantes et affamées de sacrifice,... totalement assoiffées du gain des âmes », « désir consumant », « solennelles et publiques demandes » du Seigneur, « pathétiques appels », pour ne citer que quelques exemples empruntés tous à la p. 307. L'édition est ornée de vingt-trois gravures tirées du beau volume imprimé à Anvers en 1653 par les religieux de l'abbaye de Baudeloo (Gand) à l'occasion du cinquième centenaire de la mort de S. Bernard (cf. L. Janauschek, op. c., nº 1078).

P. 124, l'auteur écrit : « Peut-on s'étonner que le chant quotidien du *Salve Regina*, clôturant la journée cistercienne, remonte sinon aux origines de l'Ordre, du moins au temps de S. Bernard ? » Comme vient de le montrer le P. R. Bauerreis, O. S. B., le *Salve Regina* est antérieur au XIIe siècle (*Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. LXII, 1951, p. 30-33).

Le 11 novembre 1147, Eugène III procédait à la dédicace de la cathédrale de Verdun. L'anniversaire de cet événement a été commémoré d'abord par M. l'abbé J. Denaix, curé de Hattonchâtel, qui en a pris occasion pour rappeler les relations que S. Bernard avait eues avec l'Église de Verdun. M. le chanoine Souplet, le zélé historien du passé verdunois, a repris le même sujet en s'inspirant, souvent presque littéralement, de la brochure de M. Denaix. Il retrace la carrière du pape Eugène III, auquel S. Bernard adressa son *De Consideratione*. Ce n'est que sous Pie IX que fut approuvé le culte rendu au saint pontife, dont le nom est maintenant inscrit au martyrologe romain (*Comm. martyr. rom.*, p. 278). Quelques petites erreurs ont échappé à l'auteur : p. 7, lisez Miterre et non Miterne (pseudonyme qui cachait M. l'abbé Halflants) ; p. 15, Farfa n'est pas en Toscane, mais dans la Sabine ; p. 55, plusieurs noms d'abbayes empruntés aux regestes de Jaffé-Wattenbach ont été estropiés. Vu le caractère de l'ouvrage, il eût été préférable de renoncer à ces notes érudites.

En terminant, signalons deux brochures allemandes : *Von Kreuzzug, Krieg und den Juden. Zwei Briefe des Bernhard von Clairvaux*, lateinisch und deutsch, übersetzt von O. Fhr. von Taube (Munich, 1948) ; P. Rohbeck, *Bernhard von Clairvaux. Gestalt und Idee* (Warendorf in W., 1949) ; et un ouvrage autrichien : Fr. Heer, *Anfang Europas. Eine Studie zu den Zusammenhängen zwischen po-*

litischer Religiosität, Frömmigkeitsstil und dem Werden Europas im 12. Jahrhundert (Vienne, 1949). Ce dernier ouvrage accorde une grande place à S. Bernard. La manière dont l'homme et l'œuvre y sont appréciés ne manquera pas de susciter l'intérêt. Nous attendrons pour en parler que le second volume, qui doit contenir les notes et les pièces justificatives, ait paru.

B. DE GAIFFIER.

Maurice F. BOND. *The Inventories of St. George's Chapel, Windsor Castle, 1384-1667*. Windsor, Oxley, 1947, XI-302 pp., ill. (= *Historical Monographs relating to St. George's Chapel, Windsor Castle*, edited by S. L. OLLARD).

A. K. B. ROBERTS. *St. George's Chapel, Windsor Castle, 1348-1416. A Study in Early Collegiate Administration*. Ibid., 1947, XXIII-264 pp. (même collection).

Les inventaires de Windsor énumèrent, entre autres trésors, un grand nombre de reliques. Nous signalerons ici celles de deux personnages non canonisés, objets d'un culte local dans la chapelle Saint-Georges, où ils étaient inhumés. La liste de 1534 indique, au nº 91, (p. 174), les éperons et le chapeau du roi Henry VI (cf. P. GROSJEAN, *Henrici VI Angliae Regis Miracula Postuma*, pp. 230*, 250*, note 6 ; M. B. n'a pas connu cet ouvrage, où il aurait trouvé mention, p. 261, d'autres reliques du roi Henry VI, remises par Henry VIII au doyen de Windsor vers 1528, qui ne semblent figurer dans aucun inventaire). L'auteur consacre quelques pages (284-286) aux reliques d'Henry VI à Windsor et mentionne notamment, d'après le *Dictionarium Angliae Topographicum et Historicum* de Guillaume Lambarde (Londres, 1730) et les *Fasti* qui accompagnent certaines éditions des *Athenae Oxonienses* d'Anthony à Wood (fin du XVII^e siècle), les draps de lit dans lesquels Henry VI était couché quand il fut assassiné à la Tour de Londres ; ceux-ci furent donnés à la chapelle par Lord Hastings, sous Henry VIII. M. B. décrit aussi le tronc, orné d'un *H*, en fer forgé, du XV^e siècle, destiné à recevoir les offrandes des pèlerins (actuellement près de la porte sud de la nef). Un tronc semblable fut fabriqué, au XV^e siècle également, pour le tombeau de Maître Jean Shorne (de son vivant curé de North Marston, dont l'avouerie appartenait aux chanoines de Saint-Georges), qui faisait face à celui d'Henry VI, dans le transept sud-est. La perte causée au Chapitre, lors de la Réforme, par la suppression du culte de Jean Shorne, fut évaluée à 500 livres par an, somme énorme pour l'époque.

Le volume de M^lle Roberts, dans la même série, s'arrête à l'année 1416. Il n'a donc pas trait au culte, plus récent, de ces deux personnages. Une autre relique attirait alors les pèlerins : la croix appelée *Cross Gneyth, Cross Neit* ou *Croisneit*, qui renfermait une parcelle de la vraie croix (pp. 46, 94). Celle-ci figure maintes fois dans les inventaires publiés par M. Bond.

P. GROSJEAN.

G. Schurhammer et I. Wicki, S. I. *Epistolae S. Francisci Xaverii aliaque eius scripta.* Rome, Institutum Historicum S. I., 1944-1945, 2 vol., xl-245*-475 et xii-654 pp. (= *Monumenta historica S. I.*, t. 67-68).

A. Valignano, S. I. *Historia del principio y progresso de la Compañía de Jesús en las Indias orientales (1542-1564)*, herausgegeben und erläutert von Josef Wicki, S. I. Rome, 1944, 109*-510 pp. (= *Bibliotheca Instituti Historici S. I.*, vol. II).

G. Schurhammer, S. I. *Der hl. Franz Xaver in Japan (1549-1551).* Extrait de *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*, t. II (1946), pp. 165-186, 255-273.

J. Wicki, S. I. *Die Mitbrüder Franz Xavers in Indien.* Extrait de la même revue, t. III (1947), pp. 39-48, 179-192.

En 1899-1900 paraissait le premier tome des *Monumenta Xaveriana* (cf. *Anal. Boll.* XIX, 1900, 466-467). Outre l'introduction, il comprenait la première partie de l'*Historia* du P. Valignano, relatant les travaux de S. François Xavier aux Indes, et 167 lettres ou écrits du grand apôtre. De cet ensemble, les lettres viennent d'être réimprimées. De multiples raisons justifiaient cette nouvelle édition. Le volume de 1899 est totalement épuisé ; de plus, le texte de la correspondance, bien que marquant un progrès très net sur les publications antérieures, présentait un grave défaut, qui fut tout de suite signalé par le P. J.-M. Cros, S. J. (*Saint Francois de Xavier. Sa vie et ses lettres*, t. II, 1900, p. xxv-xxix). Quand un texte était transmis par la tradition sous plusieurs formes, toutes étaient reproduites et le lecteur était invité à choisir lui-même celle qu'il jugeait la meilleure. N'était-ce pas lui imposer une tâche souvent au-dessus de ses forces et abandonner à la disposition des vulgarisateurs hâtifs des recensions sans valeur ? Ajoutons enfin que, depuis cinquante ans, grâce en particulier aux recherches du P. G. Schurhammer, l'ensemble du dossier historique de S. François Xavier a été soumis à un nouvel examen qui, sur plus d'un point, a donné des résultats intéressants. Des 167 documents publiés naguère, 29 ont été reconnus apocryphes et relégués parmi les *spuria*. Neuf lettres nouvelles figurent maintenant dans la série et pour 17 autres une recension meilleure a été découverte. Après une collation soigneuse des copies, un seul texte fut retenu et les principales variantes ont été signalées en note. « Nova praeterea est Introductio generalis, novae sunt introductiones peculiares, novae notae, novae tres chartae geographicae, novae appendices », disent les auteurs dans la préface, et ils ont raison d'insister, car c'est à juste titre qu'ils peuvent écrire : *nova editio ex integro refecta ;* il s'agit en effet d'une véritable refonte du travail antérieur. Parce qu'ils dominaient parfaitement le sujet, les deux savants éditeurs n'ont laissé dans l'ombre aucun aspect de la correspondance : caractère de François révélé par ses missives, orthographe, langue, style, fréquence des courriers et périple des navires,

étude des manuscrits et des éditions précédentes, tout dénote un travail probe et sérieux. Pour chaque lettre, ont été réunis les éléments bibliographiques et historiques qui en décrivent la tradition et éclairent toutes les allusions. Un bref résumé, nettement formulé, fournit l'essentiel du contenu. Le futur biographe de S. François Xavier parviendra difficilement à exploiter à fond une pareille richesse ; il est vrai que le but principal est de permettre au lecteur de retrouver la pensée du saint telle qu'elle s'est exprimée, directe et simple, souvent vibrante. Ce n'est pas sans émotion qu'on lit les lettres d'octobre et de novembre 1552, remplies de l'espérance de pénétrer en Chine et, si le projet échouait, d'entrer dans l'éternité : « e se nesta vida nâo for, seja na gloria do paraizo ».

L'appendice II est consacré à la prière « No me mueve, Señor », attribuée parfois à S. François Xavier. La revision des textes et des opinions conduit les auteurs à en rejeter l'authenticité. Nous ne connaissons la thèse de M. C. Huff, *The Sonnet « No me mueve, mi Dios »* (Washington, 1948), que par la recension de M. M. Bataillon (*Bull. hisp.*, t. LI, p. 442).

A l'occasion du quatrième centenaire de l'approbation de la Compagnie de Jésus (1540-1940), l'Institut historique de l'Ordre avait inauguré une nouvelle série de publications, la *Bibliotheca Instituti Historici S. I.* (cf. *Anal. Boll.* LIX, 364). Le second volume, paru en 1944, est dû à un des meilleurs spécialistes des missions des Indes, le P. Joseph Wicki, S. J. ; il contient le texte intégral de l'*Historia del principio y progresso de la Compañia de Jesús en las Indias Orientales dividida en dos partes* écrite par le P. Valignano, S. J. (la forme Valignano est préférable à Valignani). Jusqu'ici seule la première partie, sous le titre de *Vita S. Francisci*, avait été publiée.

Après S. François Xavier, Valignano peut être considéré comme le plus grand apôtre de l'Orient. C'était déjà l'opinion de Bartoli, et le P. Tacchi Venturi la ratifiait tout récemment. Né à Chieti (Italie) en 1538, il partit pour les Indes à l'âge de 36 ans, comme visiteur général ; il resta jusqu'à sa mort, survenue à Macao le 6 mai 1606, l'infatigable organisateur des chrétientés naissantes.

L'importance de l'Introduction du P. W. n'échappera à personne. Elle traite non seulement de l'auteur et de son œuvre, mais aussi des origines de l'historiographie des missions dans la Compagnie de Jésus. Grâce à cet exposé d'ensemble, puisé aux meilleures sources, on se rend bien compte des circonstances qui ont amené le P. Valignano à rédiger son mémoire.

Dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* du P. C. Sommervogel (t. VII, col. 403-407), l'*Historia* ne figure pas parmi les œuvres du P. Valignano ; elle est mentionnée dans le supplément du P. E.-M. Rivière (Toulouse, 1911-1930), à la col. 35 sous le nom de Valignano, avec cette remarque : « Cette *Historia* a été ordonnée par le P. Manuel Teixeira, d'après les documents fournis par Valignano. » Depuis longtemps, en effet, les historiens sont divisés au sujet de l'origine de l'ouvrage, les uns l'attribuant à Valignano, les autres à Teixeira, jésuite portugais, mort à Goa en 1590. Reprenant le débat, le P. W. met

sous les yeux du lecteur tous les éléments du problème et conclut que Valignano est bien l'auteur du mémoire (voir pp. 79* et 82*). Pour rédiger la première partie, où est relaté l'apostolat de S. François Xavier, Valignano s'est servi de la *Vida* écrite par son confrère portugais, mais en la contrôlant sans cesse d'après les informations dont il disposait. La première partie a été composée au Japon en 1580-1581, la seconde à Cochin en 1583.

Dans l'annotation, qui révèle partout une parfaite maîtrise du sujet, signalons la note relative à la date de mort de S. François Xavier. En 1912, les auteurs des *Monumenta Xaveriana* (t. II, p. 791-794), au terme d'une longue discussion, arrivaient à cette conclusion : « Magnus Xaverius obiit post dimidium noctis quae sequebatur diem veneris 2am Decembris, id est incepta iam die sabbati 3a Decembris anni 1552 » (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 561). Le P. W. estime la date du 2 décembre plus probable : « Somit hat der 2. Dezember, der auch im römischen Martyrologium als Todestag genannt wird, grösste Wahrscheinlichkeit für sich » (p. 262). Quand on parcourt la série des témoignages, on rencontre des éléments discordants, car si le quantième du mois est en général le 2 décembre, ce jour coïncide pour les uns, avec le dimanche, pour d'autres avec le samedi ou le vendredi. En fait, en 1552, le 2 décembre, jour de Ste Bibiane, était un vendredi.

Depuis cette édition de l'*Historia*, le P. W. a encore publié deux volumineux recueils de *Documenta Indica*, qui constituent les tomes 70 et 72 des *Monumenta historica Societatis Iesu*. Ils ont trait à la période 1540-1553.

En parcourant cette imposante trilogie : Lettres de S. François-Xavier, Histoire de Valignano et *Documenta Indica*, les Bollandistes se demandent avec une certaine perplexité comment il faudrait concevoir, dans les *Acta Sanctorum*, le commentaire destiné à illustrer le grand apôtre. L'abondance des documents ne ferait-elle pas craquer les cadres ? Faudrait-il se limiter à un bref schéma, renvoyant aux érudites publications que nous analysons ici ? Et le cas de S. François-Xavier est loin d'être unique parmi les saints de novembre et décembre !

Les PP. Schurhammer et Wicki ne se préoccupent pas seulement d'exhumer des documents et de les publier avec toute la précision souhaitable ; ils en dégagent des informations qui, patiemment groupées et mises en œuvre, restituent au passé son vrai visage. C'est ainsi que le P. Sch. a condensé dans un bref mais substantiel aperçu toute l'activité du saint apôtre au Japon. Le savant appareil de notes prouve avec quel soin l'auteur a glané les renseignements au cours de ses inlassables recherches. L'objet du mémoire du P. W. est clairement indiqué dans le sous-titre : *Methode ihrer Heidenbekehrung und Unterweisung der Christen* (*1545-1552*). On trouvera en effet dans ce mémoire non des esquisses biographiques des compagnons de Xavier, mais la description des méthodes d'apostolat employées tant auprès des infidèles que des chrétiens. Cet article fait du reste suite à un premier travail publié dans la même revue (t. II, 1946, p. 85-103) et intitulé : *Zur Missionsmethode des hl. Franz Xaver.*

B. DE GAIFFIER.

Le concept chrétien du martyre n'est pas une invention tardive de l'Église médiévale ; ce n'est pas davantage un héritage des Juifs ou des païens. On en trouve déjà les éléments essentiels dans S. Paul. Le professeur Erik Peterson l'a bien montré en commentant verset par verset l'épître aux Philippiens. Son opuscule *Apostel und Zeuge Christi* (2e éd., Herder, 1941) a été traduit en italien par Mgr Arrigo Pintonello : *Apostolo e martire nella Lettera ai Filippesi* (Roma, Edizioni liturgiche, 1947, 55 pp. in-12).

La même idée du martyre a été reprise et développée en maintes occasions par S. Cyprien († 258), dont l'important témoignage a été analysé et mis en valeur par le P. Edelhard L. Hummel : *The Concept of Martyrdom according to St. Cyprian of Carthage* (Washington, The Catholic University of America Press, 1946, xviii-202 pp.). Son volume forme le n° 9 des *Studies in Christian Antiquity* fondés en 1941 par le professeur J. Quasten. Les principaux chapitres étudient successivement les thèmes suivants : martyr et confesseur, le martyre accomplissement parfait de la volonté divine, le martyre comme lutte avec le démon, le Christ souffrant modèle et soutien du martyr, le baptême de sang, la dignité des martyrs et leur puissance d'intercession. F. H.

Le professeur Saul Lieberman, du Jewish Theological Seminary of America, nous a envoyé trois études que nous nous excusons de présenter avec un certain retard à nos lecteurs : 1) *Roman Legal Institutions in Early Rabbinics and in the Acta Martyrum* (extr. de la *Jewish Quarterly Review*, N. S., t. XXXV, 1944-1945, p. 1-57) ; 2) *Palestine in the Third and Fourth Centuries* (ibid., t. XXXVI, 1945-1946, p. 329-370) ; 3) *Two Lexicographical Notes* (extr. du *Journal of Biblical Literature*, t. LXV, 1946, p. 67-72). Le second de ces articles, d'allure historique, arrive aux conclusions suivantes : aucune persécution n'a été déclenchée contre les Juifs de Palestine aux IIIe et IVe siècles ; aucune rébellion juive de quelque importance n'est à signaler à cette époque ; le poids des taxes dont les rabbins ne cessaient de se plaindre ne pesait pas plus lourdement sur les Juifs que sur les autres provinciaux. Les deux autres mémoires intéressent davantage la philologie ; ils tirent de documents trop souvent négligés (le Talmud de Palestine et d'autres écrits juifs) une série d'indications précieuses sur les institutions et le vocabulaire juridiques de l'antiquité. En comparant ces données avec celles que fournissent les Actes des martyrs, le savant américain aboutit à des résultats dignes d'être retenus. Voir, par exemple, ce qu'il dit de l'identité du *gradus* et de la *catasta*, tribune mobile dressée en face du tribunal ou *βῆμα* et sur laquelle les accusés montaient pour être interrogés et pour subir la torture (p. 13-16) ; voir aussi les appendices (p. 39-48) sur l'emploi des mots *πρόοδος*, « interrogatoire », et *χάμος*, « crochet » que le juge faisait mettre dans la bouche du condamné pour l'empêcher de protester. La dernière des *Notes* de M. L. (p. 69-72) est consacrée au mot *ἐντολή* (et à son équivalent

hébreu) pris au sens d'aumône, ainsi qu'à l'adjectif dérivé φιλέντολος, « ami de l'aumône, généreux, charitable ». Aux exemples qu'il signale dans la Vie de S. Jean l'Aumônier, la Vie de S. Hypace, les Constitutions apostoliques, le Testament d'Aser et l'Histoire Lausiaque de Pallade, on pourrait ajouter l'anecdote édifiante que nous avons publiée naguère (*Anal. Boll.* LXIII, 56-64) et dont le héros est qualifié de φιλέντολος, sans qu'il soit possible de définir avec certitude s'il s'agit là d'un nom propre ou d'une épithète. F. H.

L'« essai historique » de Dom David Amand, moine de Maredsous, sur *L'ascèse monastique de saint Basile* (Maredsous, 1948, xxvi-364 pp.) ne pèche certes point par excès de concision. Le fécond auteur, dont le premier livre, paru en 1945, comptait plus de 600 pages, semble préoccupé de tout dire, sans crainte de se répéter, comme il siérait dans un manuel. Ce souci pédagogique de la clarté ne risque-t-il pas de décourager certains lecteurs, capables de réfléchir et qui préféreraient qu'on leur laisse quelque chose à trouver par eux-mêmes? Cette réserve faite, on ne peut que louer le travail du savant bénédictin. Après un premier chapitre sur les sources où Basile a puisé les éléments de sa doctrine, Dom A. esquisse l'ascèse monastique du grand docteur d'après ses lettres 2 (à Grégoire de Nazianze) et 22 (à ses communautés religieuses), puis il trace, en s'inspirant surtout des Grandes règles, l'idéal du moine basilien. Viennent enfin — et c'est le morceau de résistance — les exposés détaillés de l'« ascèse négative » (lutte contre le péché, renoncement, tempérance) et de l' « ascèse positive » (observation des commandements et pratique des vertus évangéliques). Une « synthèse finale » souligne les traits les plus caractéristiques de la spiritualité monastique de S. Basile, notamment son rigorisme. F. H.

Dans le *Corpus scriptorum latinorum Paravianum*, M. Ignace Cazzaniga a publié en édition critique, avec introduction en latin, notes et index, deux opuscules de l'antiquité chrétienne : le *De Virginibus* de S. Ambroise (Turin, Paravia, 1948, xxxii-95 pp.) et le *De Lapsu Susannae* ou *De Lapsu virginis consecratae* d'un auteur anonyme (ibid., 1948, lxvii-83 pp.). On ne peut que se réjouir de voir les écrits des Pères prendre place à côté des classiques dans une collection italienne justement réputée. F. H.

Dans les *Classical Essays presented to James A. Kleist, S. J.* (Saint Louis, The Classical Bulletin, 1946, xx-122 pp., portrait), Charles Christopher Mierow publie une nouvelle édition de la Vie de Malchus par S. Jérôme (p. 31-60). Le texte adopté résulte de la collation de cinq manuscrits, choisis parmi les trente-cinq qui sont conservés à la Vaticane et qui ont tous été étudiés avec soin (cf. *Anal. Boll.* LXIV, 280-281). Les variantes, même les plus insignifiantes, ont été relevées dans l'appareil critique, où les leçons vrai-

ment intéressantes risquent ainsi de passer inaperçues. Une traduction anglaise court au bas des pages. Cinq planches reproduisent les onze scènes qui illustrent la Vie de Malchus dans le ms. Vatic. 375, du XIV^e^-XV^e^ siècle. F. H.

M. Sidney J. MADGE consacre une monographie bien faite et bien illustrée à la paroisse anglicane dont son fils est le recteur, *Blisland Church and its Patron Saints, with an Account of the Finding and Opening of St. Hyacinth's Tomb* (Exeter, Townsend, 1950, 67 pp.). L'église médiévale, sur le plateau central du Cornwall, une des plus belles du duché, est décrite dans le plus grand détail et l'histoire locale est retracée avec soin. Le nom populaire de la paroisse est St. Pratt, et la dédicace aux SS. « Prothus et Iacinctus » est attestée en 1436. On s'en est demandé l'origine. Il faut songer d'abord à la transformation du nom de quelque saint celtique, mais aucun des érudits qui se sont livrés à cette recherche n'a rien suggéré de satisfaisant. D'après M. M., elle se rattacherait au développement du culte de ces martyrs romains, à Florence, sous Côme de Médicis, qui leur fit faire une châsse en 1428. Il nous paraît incroyable, cependant, que la nouvelle en ait pu parvenir de Toscane jusqu'à la Cornouaille britannique en si peu d'années et qu'elle ait eu pour conséquence la dédicace de Blisland. Aucune autre église n'est placée sous ce patronage ni en Angleterre, ni en Écosse, ni au Pays de Galles. C'est du côté des calendriers qu'il eût convenu de pousser les investigations : Protus et Hyacinthus y figuraient en Angleterre comme ailleurs, aussi bien dans l'usage d'York que dans celui de Sarum, de Hereford et d'Exeter. Quant à l'identité du patron, S. Pratt, elle est confirmée par la date de la fête locale (22 septembre, c'est-à-dire 11 septembre en vieux style). M. M. n'a pas observé non plus que la patronne primitive semble avoir été S^te^ Adwen (en latin *Adwenna, Athwenna ;* en cornique, au XIV^e^ siècle, *Adwyn*), qui est rattachée par les généalogistes au groupe des descendants de Brychan Brycheiniog et patronne certaine d'Advent, à deux lieues au nord-est de Blisland (*The Cornish Church Guide*, Truro, 1925, pp. 53, 57). M. M. s'est fait traduire le récit de la découverte du corps de S. Hyacinthe, à Rome, en 1845, par le P. Marchi, tel que celui-ci le rapporte dans son *Architettura della Roma sotterranea cristiana* (Rome, 1844-1845). Ce n'est pas la meilleure partie de son petit livre. Son ignorance de l'italien et de la littérature du sujet en général lui a fait commettre quelques erreurs qu'il aurait évitées en consultant le commentaire du Martyrologe romain et surtout celui du Martyrologe hiéronymien, au 11 septembre. En outre, p. 31, lire *Tiphania* au lieu de *Tiphama*, forme impossible du nom de baptême tiré d'*Epiphania*.

C'est entièrement à l'imagination d'un poète, le Rév. Robert Stephen Hawker (1803-1875), que l'on doit l'association du nom d'un saint avec une curiosité naturelle du Cornwall, la cascade de Trevillet, près de Tintagel. Hawker, dans diverses éditions, a d'ailleurs dénommé successivement ce faux patron Neot et Nectan. La seconde

appellation est restée. M. Madge publie une brochure sur ce sujet (*The « Chapel, » Kieve and Gorge of « Saint Nectan, » Trevillet Millcombe, Tintagel.* Bodmin, Liddell, 1950, 82 pp., ill.). L'ermitage ou chapelle est aussi le fruit de l'imagination romantique. Hawker lui-même l'a avoué, pour le nom du « saint », dans une lettre du 10 février 1868 au Rév. W. West. Celui-ci, dans sa réponse, rappelle la répartie du guide irlandais des Sept églises de Glendalough, lequel, interrogé sur la façon dont il charmait ses loisirs en hiver, faute de touristes, répliqua : « I be inventin' ould traditions. » Le Rév. R. S. Hawker ne prenait pas moins de libertés. C'est lui qui modifia arbitrairement le nom de sa paroisse de Moorwinstow en Morwenstow, qui a subsisté, afin de prendre pour patronne Ste Morwenna, qu'il confondit, d'ailleurs, avec Modwenna. Ainsi s'exprime M. M. (p. 62), mais l'église de Morwenstow contient une ancienne peinture de Ste Morwenna (*Cornish Church Guide*, éd. cit., p. 167). P. G.

Nous signalions récemment (ci-dessus, p. 201-202) la monographie du Rév. E. P. Baker sur le culte de S. Oswald en Suisse. Le même érudit poursuit son sujet dans l'Italie du Nord (*The Cult of St. Oswald in Northern Italy.* Dans *Archaeologia*, t. XCIV, 1951, p. 167-194 et planches xxx-xxxv, ill. et cartes). Le roi martyr y est vénéré notamment à Venise, à Padoue, à Trévise et environs, à Vicence, ainsi qu'à proximité d'Udine et ailleurs dans le Frioul. M. B. souligne les rapports de ce patronage, assez populaire à l'époque moderne, avec l'invocation du saint contre la peste. La dévotion descend du nord, par la Suisse, et trouve son origine à l'abbaye de Weingarten, en Bavière, dotée de reliques par Judith de Flandre, en 1094 (cf. Meta Harrsen, *The Countess Judith of Flanders and the Library of Weingarten Abbey*, dans les *Papers of the Bibliographical Society of America*, t. XXIV, 1930). Les villages allemands des hautes vallées alpestres sont surtout remarquables par leur fidélité au souvenir de S. Oswald. Une documentation artistique et bibliographique très complète fait des essais de M. B. un élément indispensable à l'étude de la *gloria postuma*. En appendice, on trouvera la liste des dédicaces en Vénétie et un résumé d'une Vie populaire, en vers, du xve siècle (manuscrit du Séminaire de Bressanone A. 22, fol. 184-185), curieux aboutissement de la légende. Enfin (p. 193-194) quelques notes diverses : sur la possibilité d'une influence irlandaise dans la propagation du culte en Allemagne du sud, par l'intermédiaire de S. Virgile de Salzbourg, car S. Oswald était vénéré en Irlande, au témoignage de Bède ; sur les reliques de l'abbaye Notre-Dame, à Soissons, où l'on croyait posséder, au xviie et au xviiie siècle, le corps entier du martyr ; sur la dédicace, en Bretagne, de l'église de Lantic, où le roi de Northombrie est transformé en prince irlandais ; sur l'invocation du saint pour obtenir le beau temps à Bergues-Saint-Winnoc, en Flandre. Enfin, M. B. a tenté sans succès de découvrir un exemplaire de la Vie flamande qui aurait été publiée à Anvers, en 1615, par le Carme Jean de la Court (men-

tionnée par F. Daniel, *Speculum Carmelitanum*, Anvers, 1680, t. II, p. 1111). P. G.

Du pays de Bade nous parvient un petit livret de pèlerinage, avec notice historique et exercices de piété, composé par le curé d'Ettenheimmünster, au diocèse de Fribourg-en-Brisgau, M. Robert Merkle : *St. Landelin. Wallfahrtsbüchlein zur Verehrung des hl. Märtyrers Landelin von Ettenheimmünster* (Lahr, « Anzeiger », 1949, 128 pp., ill.). Cet opuscule pose un intéressant problème, dont nos prédécesseurs ont brièvement traité au 21 septembre (*Act. SS.*, Sept. VI, 182). L'absence de toute documentation ancienne au sujet de ce personnage dont la tradition fait un missionnaire irlandais, devenu ermite sur la rive du Lauterbach, puis assassiné par des chasseurs vers le milieu du VII^e^ siècle, rendait alors assez plausible l'hypothèse d'une confusion avec S. Landelin, abbé de Crespin en Hainaut, dont une translation de reliques est précisément fêtée le même jour. M. M. rejette avec vivacité cette conjecture des Bollandistes. Il se fonde sur un exposé — non encore publié, croyons-nous — de M. Médard Barth, et notamment sur la mention d'un S. Landelin martyr qui figure, au XI^e^ siècle, dans la liturgie strasbourgeoise. Nous nous réservons de revenir sur cette question et peut-être publierons-nous alors la légende latine du saint (*BHL.* 4699), qui est demeurée inédite. Signalons ici que le plus récent volume du *Freiburger Diözesan-Archiv* (t. LXX, 1950, p. 43-56) contient un article posthume du regretté P. Joseph Braun, qui a reconnu sur le couvercle sculpté d'un sarcophage de la fin du XIII^e^ siècle, actuellement au Musée de Karlsruhe, des scènes de la vie de S. Landelin : *Eine missdeutete Darstellung auf einem Sarkophagdeckel im Badischen Landesmuseum in Karlsruhe*. Ces restes lapidaires proviendraient de Münchmeier, lieu de la sépulture du martyr, situé non loin d'Ettenheimmünster. M. C.

Il semble bien que c'est en 1243 que S. Bonaventure entra dans l'Ordre franciscain au couvent des Cordeliers de Paris (cf. *Anal. Boll.* XXII, 1903, 361-362 : *Dictionnaire d'hist. et de géogr. ecclésiastiques*, t. IX, col. 744-745). Pour commémorer ce septième centenaire, les PP. Franciscains de Paris ont réuni dans le premier *Cahier des Cordeliers* une série d'études intitulées : *Saint Bonaventure, 1243-1943* (Paris, Éditions franciscaines, 1946, 96 pp., illustrations). Deux ont retenu particulièrement notre attention, celle d'A. Garreau, *L'entrée de saint Bonaventure dans l'Ordre des Frères Mineurs en 1243 et ses séjours à Paris* (p. 25-34) et celle de M^lle^ J. Picault, *L'iconographie de saint Bonaventure* (p. 52-90). Ce dernier essai constitue incontestablement le meilleur exposé sur le sujet. Ayant eu la bonne fortune de pouvoir consulter les dossiers iconographiques réunis par les PP. Cahier et Martin, l'auteur a pu signaler non seulement les peintures et les sculptures, mais de nombreuses gravures. Il est à souhaiter que ce bon travail soit repris et publié à part. M^lle^ P.

aura ainsi l'occasion de compléter son information en tenant compte, par exemple, de la notice du P. Braun parue dans *Tracht und Attribut der Heiligen in der deutschen Kunst* (Stuttgart, 1943), col. 145-147. Il y aurait aussi avantage à adopter une méthode descriptive plus sobre et plus uniforme et à dégager, dans un chapitre spécial, les principales caractéristiques de l'iconographie du saint docteur, en ayant soin d'indiquer les sources littéraires qui éclairent les différentes scènes ou attributs. P. 55, M^lle^ accepte la thèse du P. B. Kleinschmidt, O. F. M. (*Franziskanische Studien*, t. III, 1916, p. 186-188), d'après laquelle ce n'est pas le docteur séraphique qui aurait été représenté par Fra Angelico dans la chapelle de Nicolas V au Vatican, mais le B. Bonaventura Baduario, des Ermites de S. Augustin. Tout récemment, M. D. Redig de Campos a montré que primitivement l'artiste avait peint S. Jérôme. Les lettres qui figurent encore sur l'auréole : SCS H... YMUS ne laissent aucun doute. Plus tard, on aurait inscrit au-dessous de l'image du saint : *S. Bonaventura*, voulant signifier par là le saint franciscain et nullement le bienheureux augustin (*Di una presunta immagine del beato Bonaventura da Padova dipinta dall' Angelico in Vaticano*, dans *Miscellanea Pio Paschini*, t. II, 1949, p. 157-164). B. G.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Agnello (G.). *I monumenti bizantini della Sicilia.* Firenze, « Nuova Italia », 1951, 63 pp., 98 ill.

Aigrain (R.). *Une abbesse mal connue de Sainte-Croix de Poitiers* [S^te^ Baldegonde]. Extr. du *Bulletin philologique et historique, 1946-1947* (Paris, 1950), p. 197-202.

— *Une phrase mal éditée de Fortunat* [dans la *Vita Radegundis*]. Extr. de la *Revue des études latines*, t. XXVI (1948), p. 99-101.

Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου... ἀποστόλου Παύλου. Athènes, 1951, 26 pp.

Alivisatos (H. S.). *Ἡ οἰκονομία κατὰ τὸ κανονικὸν δίκαιον τῆς Ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας.* Athènes, 1949, 112 pp.

Andriessen (P.). *Un prophète du Nouveau Testament.* Extr. des *Bijdragen uitgegeven door de Noord- en Zuid-Nederlandse Jezuieten*, t. XI (1950), p. 140-150.

Antin (P.). *Essai sur S. Jérôme.* Paris, Letouzey et Ané, 1951, 267 pp.

Architecture (L') *monastique.* Numéro spécial du *Bulletin des relations artistiques France-Allemagne* (Mayence, mai 1951), IV-174 pp., ill.

Bacht (H.). *Barlaam und Joasaph.* Extr. du *Reallexikon für Antike und Christentum*, t. I, fasc. 8 (1950), col. 1193-1200.

Baix (F.). *S. Remacle et les abbayes de Solignac et de Stavelot-Malmédy.* Extr. de la *Revue bénédictine*, t. LXI (1951), p. 167-207.

— *Le souvenir de S. Sigebert à Stavelot-Malmédy.* Extr. de *Folklore Stavelot-Malmédy*, t. XIV (1950), p. 5-27.

Bakalopoulos (A. E.). *Συμβολὴ στὴν ἱστορία τῆς Θεσσαλονίκης ἐπὶ Βενετοκρατίας (1423-1430).* Salonique, 1950, 23 pp. Extr. du *Τόμος ἐπὶ τῇ ἑξακοσιετηρίδι τοῦ Ἁρμενοπούλου.*

Baynes (N. H.). *The Icons before Iconoclasm.* Extr. de *The Harvard Theological Review*, t. XLIV (1951), p. 93-106.

Becher (H.). *Die Jesuiten. Geschichte und Gestalt des Ordens.* München, Kösel, 1951, 438 pp., 20 pl.

Bernardinus Senensis. *Opera omnia.* T. I-II : *Quadragesimale de christiana religione.* Quaracchi, 1950, 2 vol. in-4°, lxxii-568, 500 pp.

Bibliographie de l' Université Saint-Joseph de Beyrouth (75 ans de travaux littéraires et scientifiques). Beyrouth, 1951, 207 pp.

Bischoff (B.). *Eine Sammelhandschrift Walahfrid Strabos (Cod. Sangall. 878).* Extr. de *Aus der Welt des Buches* (= Beiheft 75 zum *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, 1950), p. 30-48.

Bolton (C. A.). *Salford Diocese and its Catholic Past.* Manchester, Carter, 1950, 255 pp., ill.

Bonenfant (P.). *La charte de fondation du chapitre de Sainte-Gudule à Bruxelles.* Extr. du *Bulletin de la Commiss. roy. d'hist.*, t. CXV (1950), p. 17-55.

Borawska (D.). *Histoire d'une légende. Sur les origines du culte de S. Stanislas évêque* [en polonais avec résumé en français]. Varsovie, 1950, 104 pp. (= *Travaux de l'Institut d'histoire de l' Univ. de Varsovie*, 4).

Borchgrave d'Altena (J. de). *Notes au sujet de la châsse de S. Hadelin conservée à Visé.* Extr. de la *Revue belge d'arch. et d'hist. de l'art*, t. XX (1951), p. 15-27, 10 ill.

Brooks (E. St. J.). *Knights' Fees in Counties Wexford, Carlow and Kilkenny (13th - 15th Century).* Dublin, Stationery Office, 1950, xiv-306 pp.

Brosch (J.). *Hymnen und Gebete des seligen Hermann Josef.* Aachen, J. Volk, 1950, 45 pp. (= *Veröffentlichungen des bischöflichen Diözesanarchivs*, 9).

Buescher (G. N.), O. M. *The Eucharistic Teaching of William Ockham.* Dissertation. Washington, The Catholic Univ. of America Press, 1950, xxvii-173 pp. (= *Studies in Sacred Theology*, 44).

Buraud (G.). *Pie X. Le pape de l'unité.* Bruges, Desclée de Brouwer, 1951, 143 pp.

Capelle (B.). *Hippolyte de Rome.* Extr. des *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. XVII (1950), p. 145-174.

Casini (A.). *Cento conventi. Contributo alla storia della provincia francescana ligure.* Genova, Francescani, 1950, 735 pp., ill.

Cerulli (E.). *Studi etiopici*, IV : *La lingua caffina.* Roma, 1951, vi-561 pp. (= *Pubblicazioni dell' Istituto per l'Oriente*).

Chalon (P.). *Saint-Hubert-en-Ardenne.* 1 : *Vie de S. Hubert et histoire de l'abbaye;* 2 : *Description de la basilique.* Saint-Hubert, 1950, 20 et 24 pp.

Chartreuse (La Grande) par un chartreux. 8e éd. Paris-Grenoble, Arthaud, 1950, iv-330 pp., 15 pl.

Chevallier (Ph.). *Le texte du Cantique spirituel mis au net par S. Jean de la Croix.* Solesmes, 1951, 227 pp.

COEBERGH (C.). *S. Gélase Ier auteur principal du soi-disant Sacramentaire léonien.* Extr. des *Ephemerides liturgicae*, t. LXIV (1950), p. 214-237.

COLL (J. M.). *Participación española en las misiones de la Tartaria durante el siglo XIV.* Madrid, 1950, 33 pp.

— *Tres escritores dominicos del siglo XIV, en lengua vernácula.* Extr. des *Anales del Instituto de estudios gerundenses* (Gerona, 1949), 32 pp.

COMBES (A.), NOCHÉ (A.), S. J. « *La Petite sainte Thérèse* » *de Maxence van der Meersch devant la critique et devant les textes.* Paris, Éditions Saint-Paul, 1950, 562 pp.

CONSOLI (G.). *S. Agata vergine e martire Catanese.* T. I-II. Catania, Istituto Pio IX, 1951, 2 vol., 72, 317 pp.

CROSS (F. L.). *St. Cyril of Jerusalem's Lectures on the Christian Sacraments* [with Translation by R. W. CHURCH]. London, S. P. C. K., 1951, XLI-83 pp. (= *Texts for Students*, 51).

DAHMUS (J. H.). *The Metropolitan Visitations of W. Courteney, Archbishop of Canterbury (1381-1396).* Urbana, University of Illinois Press, 1950, 209 pp. (= *Illinois Studies in the Social Sciences*, t. XXXI, 2).

DANIELSSON (B.). *Studies on the Accentuation of Polysyllabic Latin, Greek and Romance Loan-Words in English.* Stockholm, Almqvist, 1948, XVI-644 pp.

DARQUENNES (A.), S. J. *De juridische structuur van de Kerk volgens S. Thomas van Aquino.* Leuven, Universiteitsbibliotheek, 1949, XVI-225 pp.

DEBONGNIE (P.), C. SS. R. *Commencement et recommencements de la dévotion au Cœur de Jésus.* Extr. des *Études carmélitaines*, t. XXIX (1950), p. 147-192.

DEINLEIN (I.). *Der Renaissancetext des Pseudo-Turpin von 1527 und seine Quellen.* Würzburg, Aumühle, 1940, 98 pp.

DEL ALAMO (Juan). *Colección diplomática de San Salvador de Oña (822-1284).* T. I. Madrid, Escuela de Estudios medievales, 1950, XLIX-486 pp.

DESCHAMPS (P.). *La légende de S. Georges et les combats des Croisés dans les peintures murales du moyen âge.* Extr. des *Monuments et Mémoires* (*Fondation E. Piot*), t. XLIV (1950), p. 109-123, pl. 12-15.

DHANENS (E.). *Sint Poppo in de kunst.* Extr. du *Jaarboek van K. O. K.*, fasc. 17 (Deinze, 1950), 38 pp., 19 pl.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. 67-68. *Catulinus-Charles Borromée.* Paris, Letouzey et Ané, 1950-1951, 2 fasc., 512 col.

Dictionnaire de spiritualité. Fasc. 13 : *Connaissance de soi - Contemplation.* Paris, Beauchesne, 1950, col. 1521-1776.

DÖLGER (F.). *Zwei byzantinische Reiterheroen erobern die Festung Melnik.* Extr. des *Serta Kazaroviana* (= *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, t. XVI, 1950), p. 275-279.

DOLD (A.). *Bericht über einen Fund stark zerstörter Fragmente. Stücke einer « Vita Andreae Ap. » und der « Vita Evurtii Epi. »* Extr. de *Libri*, t. I (Copenhague, 1950), p. 101-112, 5 fac-sim.

DONCKEL (E.) *Die Kirche in Luxemburg von den Anfängen bis zur Gegenwart.* Luxemburg, Sankt Paulus-Verlag, 1950, 248 pp.

DUMONT (L.). *La Tarasque. Essai de description d'un fait local d'un point de vue ethnographique.* Paris, Gallimard, 1951, 252 pp., 24 pl.

Enciclopedia cattolica. T. V-VI : *Ea-Inna.* Firenze, Sansoni, 1950-1951, 2 vol. in-4° de XXVII pp. et 2016 col. chacun.

ENEPEKIDES (P. K.). *Der Briefwechsel des Maximos Margunios, Bischof von Kythera (1549-1602).* Extr. du *Jarbuch der Oesterreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, t. I (1951), p. 13-66.

ENGLEBERT (O.). *The Lives of the Saints.* Translated by C. and A. FREMANTLE. London, Thames and Hudson, 1951, XI-532 pp.

ENGLISH (M.). *Sinte Godelieve en haar beevaart te Gistel.* Gistel, Abdij ten Putte, 1951, 109 pp.

FEDOTOV (G. P.). *A Treasury of Russian Spirituality.* London, Sheed and Ward, 1950, XVI-501 pp., 9 pl.

FERRANDIS LUNA (S.). *Estampas de S. Vicente Ferrer.* Madrid, « Lo Rat Penat », 1950, 55 pp., ill.

— *Elogio de S. Vicente Ferrer.* Madrid, 1951, 20 pp.

FOLZ (R.). *Études sur le culte liturgique de Charlemagne dans les églises de l'Empire.* Paris, Les Belles Lettres, 1951, 156 pp. (= *Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fasc. 115).

— *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'empire germanique médiéval.* Ibid., 1950, XXIV-624 pp., carte (= *Publications de l'Université de Dijon*, 7).

FORCADELL (A. M.). *Commemoratio solemnis B. M. V. de Monte Carmelo.* Rome, 1951, 227 pp., 4 fac-sim. (= *Bibliotheca sacri scapularis*, 2).

FROLOW (A.). *L'église rouge de Perustica.* Extr. des *Coptic Studies in Honor of W. E. Crum* (Boston, 1950), p. 449-477, 31 fig.

— *La croix dans le ciel.* Extr. des *Mélanges André Mazon* (= *Revue des études slaves*, t. XXVII, 1951), p. 104-112.

GAIFFIER (B. DE). *Le Passionnaire du Collège de Clermont conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague.* Extr. de *Scriptorium*, t. V (1951), p. 20-25.

GARITTE (G.). *Constantin, évêque d'Assiout.* Extr. des *Coptic Studies in Honor of W. E. Crum* (Boston, 1950), p. 287-304.

GARTH (H. M.). *Saint Mary Magdalene in Mediaeval Literature.* Baltimore, 1950, 114 pp. (= *The Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, t. LXVII, fasc. 3).

GAVA (J.). *S. Amarin d'Alsace.* Colmar, Alsatia, 1950, 275 pp., 38 pl.

GENICOT (L.). *Les lignes de faîte du moyen âge.* Tournai, Casterman, 1951, XII-394 pp. (= *Collection « Lovanium »*).

GERASIMOS MIKRAGIANNANITÈS. *Ἀκολουθία τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Ζωοδόχου Πηγῆς.* Athènes, 1950, 37 pp.

GORISSEN (P.). *Femine van Hoye en het Leven van Christina de Wonderbare.* Extr. de *Handelingen der Zuidnederlandse Maatschappij voor taal- en letterkunde en geschiedenis*, t. IV (1950), 3 pp.

GREGORIUS EP. TURON. *Libri historiarum X.* Edit. alteram curaverunt B. KRUSCH et W. LEVISON. Fasc. 3 : Praefatio et indices. Hannover, Hahn, 1951, in-4°, pp. XLII, 537-641 (= *M. G. H., Script. rer. merov.*, t. I, 1, 3).

HALKIN (L.-E.). *Initiation à la critique historique.* Paris, Colin, 1951, 175 pp. (= *Cahiers des Annales*, 6).

HAY (D.). *The « Anglica Historia » of Polydor Vergil, A.D. 1485-1537.* Edited with a Translation. London, 1950, XLII-373 pp. (= *Camden Society*, 3e sér., t. 74).

HELBIG (J.). *De glasschilderkunst in België. Repertorium en documenten.* T. II. Antwerpen, De Sikkel, 1951, in-4°, 108 pp., 75 pl.

HERBILLON (J.). *Les « Miracula S. Trudonis » et la toponymie.* Extr. du *Bulletin de l'Institut archéol. liégeois*, t. LXVII (1949-1950), p. 321-329.

HESBERT (R.-J.). *Les témoins manuscrits du culte de S. Odilon.* Extr. de *A Cluny. Congrès scientifique, 9-11 juillet 1949* (Dijon, 1950), p. 51-120.

HILDBURGH (W. L.). *Folk-Life Recorded in Medieval English Alabaster Carvings.* Extr. de *Folk-Lore*, t. LX (London, 1949), p. 249-265, 4 pl.

— *Representations of the Saints in Medieval English Alabaster Carvings.* Extr. de *Folk-Lore*, t. LXI (1950), p. 68-87, 8 pl.

HITCHCOCK (E. V.), HALLETT (Mgr P. E.). *Ro. Ba. The Lyfe of Syr Thomas More, sometymes Lord Chancellor of England.* London, 1950, XXV-340 pp. (= *Early English Text Society*, t. 222).

HOLTZMANN (W.). *Drei unbekannte Briefe zur Geschichte Engelberts des Heiligen.* Extr. des *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, fasc. 149-150 (1951), p. 233-237.

HONIGMANN (E.). *La date de l'homélie du prêtre Pantoléon sur la fête de l'Exaltation de la Croix (VII^e siècle) et l'origine des collections homiliaires.* Extr. du *Bulletin de l'Acad. roy. de Belgique*, 5^e sér., t. XXXVI (1950), p. 547-559.

HUIDOBRO Y SERNA (L.). *Las peregrinaciones jacobeas.* Madrid, Instituto de España, 1950-1951, 3 vol., IX-854, 767, 802 pp.

JANINI CUESTA (J.). *Pathos y dieta de San Jeronimo.* Extr. des *Archivos iberoamericanos de historia de la medicina*, t. I (1949), p. 299-366.

JANN (A.). *Monumenta Anastasiana. Documenta vitam et gesta S. D. Anastasii Hartmann, O. M. Cap., episcopi (1803-1866), collustrantia.* Pars I. Lucerne, Capucins, 1939-1948, 5 vol., XLVII-1192, XVII-1105, XXIII-1252, XXIX-1124, XLVIII-1319 pp.

JOANNOU (P.). *Les croyances démonologiques au XI^e siècle à Byzance.* Extr. des *Actes du VI^e Congrès international d'études byzantines, Paris 1948*, t. I (Paris, 1950), p. 245-260.

JOHNSTONE (H.). *Annals of Ghent.* Edinburgh, Nelson, 1951, XXIX-100-105 pp. (= *Medieval Classics*).

KAFTAL (G.). *St. Francis in Italian Painting.* London, Allen & Unwin, 1950, XIV-121 pp., 39 pl.

KAVANAGH (St.), WHITE (N. B.). *Commentarius Rinuccinianus.* T. VI. Dublin, Stationery Office, 1949, 308 pp., 17 pl. (= *Irish Manuscripts Commission*).

KHALIFÉ (I.-A.). *Les traductions arabes de Marc l'Ermite.* Extr. des *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XXVIII (Beyrouth, 1949-1950), p. 117-224, fac-sim.

KLOSTERMANN (R. A.). *Die slavische Ueberlieferung der Makariusschriften.* Göteborg, 1950, 56 pp. (= *Göteborgs kungl. vetenskaps- och vitterhetssamhälles Handlingar*, Bd. 4, n° 3).

KNOWLES (D.). *The Episcopal Colleagues of Archbishop Thomas Becket.* Cambridge, University Press, 1951, VIII-190 pp.

— *The Monastic Constitutions of Lanfranc.* Edinburgh, Nelson, 1951, XL-149-157 pp. (= *Medieval Classics*).

KRAEMER (E. v.). *« Du clerc qui fame espousa et puis la laissa »*, miracle de GAUTIER DE COINCI. Helsinki, 1950, 140 pp. (= *Annales Academiae scientiarum fennicae*, sér. B, t. LXII, 2).

KRISS (R.), RETTENBECK (L.). *Wallfahrtsorte Europas*. München, Hornung-Verlag, 1950, in-4°, 323 pp., ill.

LAVELLE (L.). *Quatre saints*. Paris, Albin Michel, 1951, 213 pp.

LENSSEN (S.). *Hagiologium Cisterciense*. Pars II. Tilburg, Koningshoeven, 1949, ronéotypé, in-4°, XIX-420 pp.

LEROY (O.). *Miracles*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1951, 152 pp.

MACALISTER (R. A. S.). *The Book of Mac Carthaigh Riabhach, otherwise The Book of Lismore*. Dublin, Irish Manuscripts Commission, 1950, in-fol., XXXVII pp., 396 fac-sim.

MACINTYRE (D.). *The Coffin of Saint Cuthbert*. Introduction by E. KITZINGER, Oxford, University Press, 1950, in-4°, 6 pp., 6 pl.

MACNEILL (Ch.). *Calendar of Archbishop Alen' s Register c. 1172-1534*. Dublin, Royal Soc. of Antiquaries of Ireland, 1950, XXXVIII-377 pp.

MADOZ (J.). *Martin de Braga (550-1950)*. Extr. des *Estudios eclesiásticos*, t. XXV (1951), p. 219-242.

— *Segundo decenio de estudios sobre patristica española (1941-1950)*. Oña, Colegio Máximo S. I., 1951, 211 pp. (= *Estudios Onienses*, 1re sér., t.V).

MALLARDO (D.). *Giovanni diacono Napolitano. La continuazione del « Liber pontificalis »*. Extr. de la *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, t. IV (1950), p. 325-358.

MARILIER (J.). *Chartes et documents concernant l'abbaye de Cîteaux (1098-1150)*. Édition de travail. Fasc. 1-2. Hauteroche, 1950, polycopie, in-4°, 97 pp.

MASPERO (H.). *Mélanges posthumes sur les religions et l'histoire de la Chine*. Paris, Civilisations du sud, 1950, 3 vol., 257, 268, 270 pp. (= Musée Guimet, *Bibliothèque de diffusion*, t. 57-59).

MATTHAIAKÈS (T. E.). *Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ἀποστόλου Τιμοθέου*. Athènes, 1951, 35 pp.

Mélanges Colombaniens. Actes du Congrès international de Luxeuil (20-23 juillet 1950). Paris, Éd. Alsatia, 1951, 419 pp., ill.

MERCATI (A.). *Saggi di storia e letteratura*. T. I. Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1951, 436 pp., 4 pl.

MOHR (W.). *König Heinrich I. (919-936)*. Saarlouis, N. Fontaine, 1950, 87 pp.

MORENZ (S.). *Die Geschichte von Joseph dem Zimmermann*. Berlin, Akademie-Verlag, 1951, x-136 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, 56).

MUYLDERMANS (J.). *L'apport des éditions arméniennes de Venise à la patristique*. Extr. de *Mekhitar, 1749-1949* (= *Pazmaveb*, t. CVII, fasc. 6-12, Venise, 1950), p. 386-398.

NEUSS (W.). *Die Kirche des Mittelalters*. 2e éd. Bonn, Buchgemeinde, 1950, 440 pp.

O'MEARA (J. J.). *St. Augustine. Against the Academics*. Westminster (Md.), The Newman Press, 1951, 213 pp. (= *Ancient Christian Writers*, 12).

PACETTI (D.). *S. Bernardino da Siena. Pagine scelte*. Milano, Vita e pensiero, 1950, 334 pp.

PALANQUE (J.-R.). *Les évêchés provençaux à l'époque romaine*. Extr. de *Provence historique*, t. I (1951), p. 105-143.

PAPADOPOULOS (Chr. A.). *Ὁ ἅγιος Μελέτιος ὁ νέος*. Athènes, 1949, 82 pp.

— *Ἐκ τῆς ἱστορίας τῆς Ἐκκλησίας ΚΠόλεως κατὰ τὸν ΙΘ' αἰῶνα*. Éd. G. PAPAMICHAEL. Extr. de *Θεολογία*, XX (1949), 61 pp.

— *Ἡ ἐξωτερικὴ κατάστασις τῆς Ἐκκλησίας ΚΠόλεως*. Éd. G. Papamichael. Athènes, 1950, 58 pp.

Papamichael (G.). *Μάξιμος ὁ Γραικός, ὁ πρῶτος φωτιστὴς τῶν Ῥώσων*. Athènes, 1950, 654 pp.

Pérez de Urbel (J.)., González y Ruiz-Zorrilla (A.). *Liber Commicus*. Edición crítica. T. I. Madrid, Escuela de Estudios medievales, 1950, cli-354 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, ser. liturg., 2).

Pirenne (H.). *Histoire économique de l'Occident médiéval*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1951, 668 pp.

Portela Pazos (S.). *Anotaciones al Tumbo A de la catedral de Santiago*. Compostela, Seminario conciliar, 1949, 109 pp., ill.

Poulakis (A.). *Ἀκολουθία τῶν ἁγίων Σταματίου, Ἰωάννου καὶ Νικολάου νεομαρτύρων... ἐν Χίῳ*. Le Pirée, N. Mytilenaios, 1951, 31 pp.

Price (L.). *The Place-Names of Co. Wicklow*. III : *The Barony of Talbotstown Upper*. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1949, p. iii-iv, 107-184.

Processus canonizationis et legendae variae S. Ludovici O. F. M. episcopi Tolosani. Quaracchi, Collegio S. Bonaventura, 1951, lix-471 pp. (= *Analecta franciscana*, t. VII).

Rigodon (R.). *Vision de Robert, abbé de Mozat... Relation par le diacre Arnaud*. Extr. du *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, t. LXX (Clermont-Ferrand, 1950), p. 22-55.

Roach (W.), Ivy (R. H.). *The Continuations of the Old French « Perceval » of Chrétien de Troyes*. T. II. Philadelphia, Univ. of Pennsylvania Press, 1950, xiii-615 pp.

Roggen (D.), Dhanens (E.). *De zeventiendeeuwse schilderijen van het Jezuietencollege te Ieper*. Extr. des *Gentse Bijdragen tot de kunstgeschiedenis*, t. XII (1949-1950), p. 129-196, 8 ill.

Runciman (S.). *A History of the Crusades*. I. Cambridge, University Press, 1951, xiv-377 pp.

Russo (F.), M. S. C. *Il santuario della Madonna delle Armi presso Cerchiara*. Roma, 1951, 59 pp.

Sagüés Azcona (P.). *Fray Diego de Estella (1524-1578)*. Madrid, Institución « Príncipe de Viana », 1950, 165 pp.

Schiffers (H.). *Karls des Grossen Reliquienschatz und die Anfänge der Aachenfahrt*. Aachen, J. Volk, 1951, 11 pp., 5 pl. (= *Veröffentlichungen des bischöflichen Diözesanarchivs Aachen*, 10).

Schirò (G.). « *S. Luca di Bova* », *problema insoluto*. Extr. de l'*Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, t. XVIII (1949), p. 151-159.

Schmidt (L.). *Die burgenländischen Sebastianispiele*. Eisenstadt, 1951, 65 pp. (= *Burgenländische Forschungen*, 16).

Schneider (A. M.). *Mauern und Tore am Goldenen Horn zu Konstantinopel*. Extr. des *Nachrichten der Akad. der Wiss. in Göttingen*, Phil.-hist. Kl., 1950, p. 65-107.

Sobieski (J.). *Jean de Pologne à Louvain (1253)*. Bruxelles, 1950, 68 pp. (= *Cahiers de l'Institut d'études polonaises en Belgique*, 8).

Sperantsas (Th. K.). *Τὰ σωτήρια τῆς Σίφνου εἰς τὴν Ζωοδόχον Πηγήν*. Athènes, 1951, 16 pp., 2 pl.

Synopsis historiae Societatis Iesu. [Éd. J.-B. Goetstouwers, S. I.] Lovanii, 1950, in-4°, 821 col.

Szołdrski (W.). *Święty Wojciech w hymnologii łacińskiej.* Extr. de *Oredownik diec. Chełmińskiej*, 1949, pp. 63-78, 147-152, 211-216, 315-320.

Tervarent (G. de). *Enquête sur le sujet des majoliques.* Extr. de *Kunstmuseets Årsskrift*, Copenhague, 1950, 48 pp.

Théméles (Ch.). *Παναγία Ὑπαπαντή... ἐν Καλάμαις.* Kalamai, Église métropolitaine, 1950, 36 pp., 1 pl.

Thurneysen (R.). *Old Irish Reader.* Translated by D. A. Binchy and O. Bergin. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1949, x-139 pp.

Typaldos (C.). *Ἱερὰ Ἀκολουθία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν... Φωτίου.* 3e éd. par I. N. Karmirès. Athènes, 1951, 22 pp.

Vaultier (R.). *Le culte populaire de S. Côme et S. Damien.* Extr. de *La Presse médicale*, n° 81 (Paris, 25 déc. 1949), p. 1242-1244, ill.

Vázquez de Parga (L.), Lacarra (J. M.), Uría Ríu (J.). *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela.* Madrid, Escuela de estudios medievales, 1948-1949, 3 vol., 592, 596, 260 pp., 148 pl.

Villain (M.). *S. François et les peintres d'Assise.* 2e éd. Paris-Grenoble, Arthaud, 1941, 232 pp., 118 ill. (= *Collection « Arts et paysages »*, 12).

Wade-Evans (A. W.), Pierce (T. J.), Jhomas (C.), Tarman (A. O. H.), Jones (D. G.), Evans (G.). *The Historical Basis of Welsh Nationalism.* Cardiff, Swyddfa Plaid Cymru, 1950, II-147 pp.

Walpole (R. N.). *Charlemagne's Journey to the East : the French Translation of the Legend by Pierre de Beauvais.* Extr. des *Semitic and Oriental Studies* (= *University of California Publications in Semitic Philology*, t. XI, 1951), p. 433-456.

Weigel (H.). *Martinskirchen in der Oberpfalz.* Extr. de *Die Oberpfalz*, t. XXXVIII (1950).

Das Patrozinium des hl. Martin. Extr. de *Studium generale*, t. III (Berlin, 1950), p. 145-155.

Whithorn Volume. Dumfries, Dumfriesshire and Galloway Natural History and Antiquarian Society, 1950, 245 pp., 11 pl.

Wicki (J.), Dendal (R.). *Le Père Jean Leunis, S. J., fondateur des Congrégations mariales.* Rome, Inst. hist. S. J., 1951, XXI-138 pp.

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 238-276 et 282-320 vide pp. 277-281 et 320-323.

Aba = Maraba.
Abgarus rex Edessae. Epistula ad Dominum 63-65, 160, 402.
Abraham mon. Palaest. XVIII.
Abraham patriarcha 71, 73.
Acacius ep. Meliten. 159.
Achillius ep. Lariss. 200.
Acilius Glabrio, Manilius (m.?) sub Domitiano 41.
Adalbertus ep. Prag. m. 453.
Adwenna (Athwenna) culta in Cornubia 443.
Aelhaiarn cultus in Wallia 430.
Aena Moccu Laigse (*al.* Oenu, Oennu) ab. in Clonmacnois 98-99.
Afan cultus in Wallia 428.
Agape, Chionia et Irene vv. mm. 156. — *Vid.* Anastasia et soc.
Agatha v. m. Catanae 200, 388-389.
Agathonice m. *Vid.* Carpus.
Aibertus pr. in Hannonia 144.
Aidanus = Idan.
Aidanus ep. Lindisfarn. 202.
Aidus ep. Fernensis 344, 347.
Albericus ab. Cisterc. 416.
Albinus ep. Andegav. 117.
Aldebertus seu Emebertus ep. Camerac. 356, 370, 374.
Aldegundis abb. Malbod. 356.
Aleidis Scharembecana mon. 436.
Alexander ep. CP. 398.
Alexander ep. Icon. m. 156.
Alexius conf. 197.
Amalberga vid. in Belgio 356-357, 361, 366, 372-373.
Amandus erem. Commodoliac. 431.
Ambrosius ep. Mediol. 162-163, 442.
Ambrosius Traversari 400.
Anastasia patricia 159.
Anastasia v. m. 197, 396, 416.
Anastasia, Agape, Irene et Chionia mm. 156.
Andeolus subdiac. m. Vivar. 132-134.
Andochius, Thyrsus et Felix mm. Augustodun. 139.
Andreas ap. 155, 157, 160, 450. — Andreas et Matthias app. 158, 389.
Andreas ep. Cret. 397.
Andronicus iun. m. 155.
Andronicus et Athanasia 199.
Anectus m. Corinthi 36.
Angeli 161, 408. — *Vid.* Michael.
Anicetus p. m. 22-23, 26, 30-31.
Anna mater B. V. M. 166.
Anselmus ep. Cantuar. 202, 417.
Anthusa m. Tarsi 415.
Antonius ab. in Theb. 156, 159, 198, 203, 215, 399, 415.
Antonius Qoraisites m. XXXII.
Apolinaria v. 389.
Apollonius m. Romae 19.
Apostoli 28, 35-36, 155, 158, 160.
Arethas et soc. mm. Nagranae 160, 389, 410.
Arnulfus ep. Mett. 173.
Arnulfus ep. Suession. 407.
Artemius m. Antioch. 389.
Athanasius ep. Alexandr. XXXIII, 159.
Athanasius Athonita 156.
Athanasius ep. Methon. 166.
Athwenna = Adwenna.
Augustinus ep. Hippon. XI, XIV, 162, 197, 211, 405, 408.
Autbertus ep. Camerac. 366.

Autonomus m. in Bithynia 164.
Babylas ep. Antioch. m. 158.
Baithinus ab. Hiensis 87.
Baldegundis abb. 446.
Barbara v. m. Nicomed. 157, 203.
Barbarus erem. vel m. cultus in Peloponneso 166.
Barlaam m. Antioch. 159.
Barlaam et Ioasaph (Iosaphat) xxii, xxv, 215, 446.
Barrmedinus ep. = Findbarrus ep.
Bartholomaeus ab. Cryptae Ferratae 389.
Basilius pr. m. Ancyrae 75.
Basilius m. cultus in Arabia 74.
Basilius ep. Caesar. 157-159, 405, 442. — *Vid.* Hierarchae tres.
Basilius m. Scythopoli 68, 74-75.
Basinus cultus Truncinii 407.
Bavo conf. 344.
Bécáni, varii, culti in Hibernia 90.
Beda Venerabilis 203.
Benedictus ab. Anian. 417.
Benedictus ab. Casin. 415, 417.
Benignus ep. Ardmach. 77.
Benignus m. Divione 139.
Berardus ep. Aprutinus 204.
Berlendis v. Merbecae 358, 372, 375.
Bernardinus Realino 209.
Bernardus ab. Clarevall. 432-437.
Bernice et Prosdoce mm. Antioch. 158.
Bertha 142-143.
Beryllus ep. Catan. 200.
Bessarion mon. in Aegypto 389.
Beuno ab. in Cambria 428-431.
Birgitta vid. Suec. 187.
Blasius ep. Sebast. m. 75, 157, 197.
Bledrwys cultus in Wallia 429.
Boetius ep. Rossensis m. 194.
Bonaventura O. M., card. 445-446.
Bonaventura Baduario card. 446.
Bonifatius ep. Mogunt. m. 202.
Breaca v. in Cornubia 425.
Brendanus ab. Clonfertensis 80, 83, 330, 334, 344, 347.
Brigida abb. Kildar. 87, 428.
Briocus ep. 429.
Brynach Wyddell in Wallia 426.
Bucolus ep. Smyrn. 8, 10-11, 17.
Cadocus ab. in Llancarfan 426-428.
Cadvan cultus in Wallia 428.
Cainechus ab. Achadboensis 78.
Cairpre magister S. Findbarri 330, 334-336, 340-341.
Calantius in Cypro 152.
Callinicus m. 69.
Calliopius m. Pergae 152.
Callis m. 152.
Callista (*an* Callistus?) m. 152.
Callistratus et soc. mm. Romae 152.
Candida m. in Perside 153.
Canidius m. Trapezunte 152.
Cantidius = Cattidius.
Carantoc cultus in Cornubia 428.
Carantoc in Hibernia 344, 347, 422.
Carius in Cypro 152.
Carolus Borromaeus 209.
Caron (*an* Ciarán?) in Wallia 428.
Carpus, Papylus (*al.* Papyrius) et Agathonice mm. Pergami 2-4, 8, 11, 21, 27-28, 152.
Carterius m. Tavii 153.
Carthacus (Mochuda) ep. Lismor. 104.
Carur mon. Ptolemaide 159.
Castor m. Alex. 152.
Catharina v. m. Alex. xviii, 152, 157, 196.
Catharina Labouré 214.
Catharina v. Senensis 182-191, 203.
Cattidius m. in Cappadocia 153.
Ceidio cultus in Wallia 430.
Ceitho cultus in Wallia 429.
Cendeas Cyprius 199.
Chariton ab. in Palaest. 159, 161.
Chattanus cultus in Caledonia 425.
Chionia v. m. *Vid.* Agape, Anastasia.
Christina v. m. Tyri 390.
Christina Mirabilis 449.
Christophorus m. 406.
Chromatius ep. Aquil. 150.
Ciarán. *Vid.* Caron, Kiaranus.
Cirycus et Iulitta mm. 72, 409.
Clemens I p. m. 15-16, 57-58, 60, 162-163, 220-221, 226-227, 229, 231.
Codratus m. Corinthi 6-7, 34, 36.
Codratus m. Nicomed. 158.

Colma filia Comgalli = Columbana.
Colmán filius Comgalli ab. Clonfert. 80-84.
Colmán ingen Comgaill = Columbana.
Colmán mac Lugna seu Colmán moccu Laigse = Colmán filius Comgalli.
Colmán Stellán ab. in Clúain Éidnech 80.
Colmanus ep. Lindisfarn. 202.
Columb cultus in Wallia 428.
Columba ab. Hiensis 83, 87, 98-99, 102, 104, 327, 338, 425.
Columba v. soror S. Berardi ep. 204.
Columbana (*al.* Columba) filia Comgalli 81.
Columbanus ab. Luxov. et Bob. 196, 201, 344, 346.
Coma filia Comgalli = Columbana.
Comgán ab. in Glenn Uissen 84.
Congallus ab. Benchor. 94-95.
Conon Isaurus m. 158.
Constantinus imp. 398. — Constantinus et Helena 212.
Constantinus in Wallia = Cystennin.
Contardus Ferrini 210-211.
Conus mon. Nasi 160.
Cormacus ep. et rex, filius Cuilennani 103.
Cosmas et Damianus mm. XXXI, 68, 160, 166, 450.
Crispinus et Crispinianus mm. 116.
Cuinnid = Findbarrus ep. Corc.
Cummán filia Dallbronachi 82.
Cuthbertus ep. Lindisfarn. 202.
Cybi = Kebius.
Cyndeyrn filius Cyngari 430.
Cynfelin cultus in Wallia 429.
Cynnllo cultus in Wallia 428.
Cynon cultus in Wallia 428.
Cynwyl cultus in Wallia 428.
Cyprianus ab. Calamit. 391-392.
Cyprianus ep. Carthag. m. 54, 162, 441.
Cyprianus m. Corinthi 36.
Cyprianus et Iustina mm. 159, 390-391.
Cyrus et Iohannes mm. in Aegypto XVIII, 68, 71, 162.
Cystennin (Constantinus) cultus in Wallia 430.
Daniel et pueri tres 158.
Daniel stylita 163-164.
Darerca (*al.* Modwenna) v. 444.
Darlugdacha abb. Kildar. 87.
David seu Dewi ep. Mevenn. 344, 347, 426-428, 430.
David erem. cultus Papiae 166.
David erem. Thessalonicae 164-166.
Deiniol cultus in Wallia 428, 430.
Deiniol senior cultus in Wallia 430.
Deiniol iunior cultus in Wallia 430.
Demetrius m. Thessal. 157, 160, 392.
Desiderius ep. m. apud Lingonas 141.
Diarmaid ab. in Glenn Uissen 84.
Dionysius p. 54, 149.
Dionysius Areopagita m. XVIII, **217-237**.
Dionysius ep. Corinthi 35-36.
Dionysius m. Corinthi 36.
Dionysius ep., Rusticus et Eleutherius mm. Parisiis 57-58, 60, 175, **217-237**.
Dometius medicus in monte Quros XXXI.
Dometius m. Persa XXXI.
Dominicus fund. O. P. 149, 182, 191, 205.
Dominicus Savio 212-213.
Domitilla (Flavia) v. m. 40-41.
Domnallus, cognomento Breifnech, filius Óengusii 93-94.
Domninus m. 69.
Dona cultus in Wallia 430.
Dormientes septem Ephesi XXXIV, 409.
Dositheus mon. 149, 155.
Drosis m. in Syria 159.
Dubricius ab. Landav. 425-426, 428.
Dympna v. m. Gelae 344-346.
Edern cultus in Wallia 430.
Edmundus Rich ep. Cantuar. 202.
Eleutherius p. m. 21, 23, 25-26, 37.
Eleutherius diac. m. Parisiis 219. *Vid.* Dionysius ep.
Elias propheta 67, 72.
Elisabeth abb. Schonaug. 204.
Elisabeth Spalbecana 436.
Elisabeth landgr. Thuring. 204.

Emebertus ep. Camerac. = Aldebertus.
Engelbertus ep. Colon. m. 450.
Eolang amicus S. Findbarri 330, 335-336, 341-342.
Ephraem Syrus 159.
Epiphanius ep. Constantiae in Cypro 21, 152.
Ermelindis v. in Brabantia 356.
Ethelredus ab. Rievall. 202.
Eugenia m. Romae 416.
Eugenius III p. 433, 436.
Eulalius ep. in Cypro 199.
Eulogius latomus 159.
Euphrosyna (Euphrasia) abb. Poloc. 213.
Euplus m. Catan. 200, 392.
Euretes m. = Heuretes.
Eusebia seu Xene Mylasae 155.
Eusebius ep. Alex. 158.
Eusebius, Pontianus, Vincentius, Peregrinus mm. Romae 132-133.
Eustachius et soc. mm. 160, 171, 196, 406.
Eustathius ep. Antioch. 159.
Euthymius ep. CP. 392-393.
Euthymius Hiberus mon. Hagiorita XXII, XXV.
Euthymius ab. in Palaestina 155.
Eutropius ep. Sancton. **57-66.**
Evurtius ep. 448.
Fabianus p. m. 54.
Fides v. m. Agini 196.
Filii Comgalli in Mag Corainn 82.
Finan in Caledonia et Wallia 429.
Findbarrus ep. Corcag. **324-347.**
Findbarrus ep. in Scotia **324-347.**
Fintán cultus die 1 octobris 86.
Fintán Corach 80, 83.
Fintán de Dermag 84.
Fintán Máelduib **77-88.**
Fintán moccu Echdach ab. Clonenagh. 79-80, 84.
Fintani quattuor culti in Clúain Éidnech 80.
Fintanus seu Munnu ab. in Hibernia 79, 94.
Firminus ep. Ambian. m. 116, 337.
Florentinus conf. Ambasiae 344, 346.
Florbertus ab. S. Petri Gandav. 344-346.
Florentinus et Hilarius mm. Pseudini 141.
Franciscus Salesius 215.
Franciscus Xaverius 438-440.
Frigdianus ep. Luc. 178.
Furseus ab. Latiniac. 201, 205.
Fuscianus, Victoricus et Gentianus mm. Ambianis 116.
Gabriel archang. *Vid.* Michael.
Gartheli cultus in Wallia 429.
Gelasius p. 448.
Gengulfus. *Vid.* Venantius.
Genovefa v. Paris. 217.
Georgius m. XVIII, 68-69, 72, 74-76, 157-158, 160, 393, 409, 448.
Georgius Chozebita mon. 164.
Georgius, Aurelius, Felix et soc. mm. Cordub. 134.
Georgius Hiberus mon. Athon. XXV, 393.
Geraldus com. Auriliac. 141-143.
Gerardus ep. Chanad. m. 204.
Germanus ep. Autisiodor. 141, 344, 347-348, 418, 420-421, 425.
Germanus ep. CP. 397.
Gertrudis abb. Nivial. 350, 356.
Gildas Sapiens ab. Ruien. 417-422.
Girardus comes de Rosselon **131-144.**
Godeleva v. m. Ghistellae 406, 416, 449.
Godricus erem. Finchalae 202.
Golinduch m. in Mesopotamia XXIX-XXX.
Gregentius ep. Tephr. 155.
Gregorius ep. Agrigent. 201.
Gregorius catholicus Alban. m. XXV.
Gregorius Chandzthae archimandrita XXIV.
Gregorius Decapolita 393-394.
Gregorius Illuminator Maioris Armeniae XXV-XXVIII, 161, 394.
Gregorius p. Magnus 198, 201, 327, 330, 334-335, 338, 340-341.
Gregorius Nazianz. ep. CP. 442. — *Vid.* Hierarchae tres.

Gregorius ep. Nyss. 159.
Grimoaldus m. Sanctensis 350, 367.
Guddenis m. Carthag. 198.
Gudila v. 356, 366, 370-373.
Guhištazad m. in Persia XXVIII.
Guido = Wido.
Guinnius cultus in Wallia 428.
Gundulfus m. Sanctensis 351, 367.
Gundulfus ep. Traiect. 383.
Gwbert cultus in Wallia 428.
Gwenog cultus in Wallia 429.
Gwnnws = Guinnius.
Gwyan cultus in Wallia 430.
Hadelinus conf. 447.
Hadrianus m. Nicomed. 203.
Helena imp. *Vid.* Constantinus.
Henricus VI rex Angl. 202, 437.
Hermannus Iosephus 447.
Heuretes m. Iǫ(no)poli 164.
Hierarchae tres 158.
Hieronymus presb. 30-31, 36, 162, 204, 408, 415, 417, 446.
Hilarion Hiberus mon. Thessalonicae XXIII-XXIV.
Hilarius ep. Pictav. 162.
Hippolytus Rom. 447.
Hostianus pr. Vivar. 132-133.
Hucbertus ep. Leod. 169, 427.
Hugo ep. Lincoln. 202.
Hypatius ep. Ancyr. (?) 159.
Hypatius ep. Gangr. m. 159, 394.
Hypatius Meliten. (?) 159.
Hypatius hegum. in Rufinianis 442.
Iacobus Maior ap. 31, 57, 173-175, 208.
Iacobus Minor ap., frater Domini 397.
Iacobus Nisibenus XXVIII.
Iacobus Sarug. ep. XXXII, 150, 161.
Ianuarius ep. Benevent. m. 406.
Iazdbozid m. in Persia XXIX.
Idan in Caledonia et Wallia 429.
Ieiunius mon. in Calabria 160.
Ieremias propheta 408.
Iestin cultus in Wallia 430.
Iesus Christus D. N. — Evangelium Infantiae XXIII, 394. — Reliquiae 155. — Nomen 182. — Epistula de caelo missa 55-56. — Festum Corporis Christi 160. — Crux 157-158, 160, 437, 450. — Imagines 165, 177-178, 199, 402. — Varia 155. — *Vid.* Abgarus.
Ignatius ep. Antioch. m. 8, 34, 159.
Ignatius ep. CP. 151.
Ignatius de Loyola 208, 348, 406.
Ilar cultus in Wallia 429.
Iltutus ab. in Wallia 426-428, 431.
Ina cultus in Wallia 429.
Indictionis principium 158.
Innocentes mm. 70, 157-158, 396.
Ioannicius iun. 155.
Iohannes ap. 7-10, 27-28, 32, 70, 156, 161, 395.
Iohannes I p. 410.
Iohannes Baptista 68-71, 157-158, 161.
Iohannes Berchmans 406.
Iohannes de Britto m. 209.
Iohannes Calybita 197.
Iohannes Chrysostomus 160, 408. — *Vid.* Hierarchae tres.
Iohannes Climacus 156, 160.
Iohannes Columbini 187.
Iohannes a Cruce 436.
Iohannes Damascenus 197, 396.
Iohannes Duns Scotus 149.
Iohannes ep. Edessenus XXXII.
Iohannes Eleemosyn. ep. Alex. 163-164, 442.
Iohannes Fisher ep. Roffensis m. 202.
Iohannes Franciscus Regis 204.
Iohannes Hiberus mon. Athon. XXV.
Iohannes Lycopol. XXXIII.
Iohannes messor in Calabria 160.
Iohannes Shorne Windsoriae 437.
Iohannes Xenos erem. in Creta 395.
Iosbertus mon. Dol. 193.
Ioscius mon. Sithiv. 193.
Ioseph ab Arimathaea 147, 179, 182.
Ioseph sponsus B. M. V. XXIII, 196. — *Vid.* Maria et Ioseph.
Ioseph ep. Thessalonic. 197.
Irenaeus ep. Lugdun. m. 6-7, 9, 11, 19, 22, 24-26, 28, 32-34.
Irene imp. 395.
Irene v. m. *Vid.* Agape, Anastasia.
Irenicus m. Mazamiae 164.
Isaac patr. Armen. = Sahak.

Isaias propheta 67, 74.
Iulianus m. Anazarbi 159.
Iunianus erem. Commodoliac. 431-432.
Iunianus ab. Mariac. 432.
Iustina v. m. Patav. 198.
Iustinus philosophus m. 19, 162.
Iuventinus et Maximinus mm. Antioch. 158.
Kebius ep. in Wallia 344, 347, 428, 430-431.
Kentigernus (*al.* Mungo) ep. Glascuensis 169, 344, 347, 429-431.
Kiaranus quidam (Caron) 428.
Kiaranus ab. in Clonmacnois **96-106**, 201, 329.
Kuadanus = Ruadanus.
Ladislaus rex Ungariae 395.
Landelinus ab. Crispin. 445.
Landelinus m. cultus in Ettenheim 445.
Lasreanus ab. Lethglin. 92.
Lazarus amicus Christi 137-139, 396.
Legenda aurea 196.
Leo I p. 420.
Leonardus conf. 204, 213.
Leonides m. Corinthi 152.
Leonides m. pater Origenis 20.
Liadnán ab. (in Fobar?) 86.
Libertus m. Mechlin. 407.
Lidwigis (Lidwina) v. Schiedam. 203.
Livinus ep. m. 344, 346.
Llorcan Wyddell cultus in Wallia 430.
Llwchaiarn cultus in Wallia 428.
Loanus, Lochán = Findbarrus.
Lot patriarcha 67, 73.
Lúachán = Findbarrus.
Lucas evang. 178.
Lucas iunior in Hellade 166.
Lucia v. m. Syracus. 157.
Lucianus Antioch. m. Nicomed. 159.
Lucianus ep. m. Bellovaci 116, 221, 223.
Lucillianus et soc. mm. Byzantii 408.
Lugidus ab. Clonfert. 88-89.
Lugna pr. in Cell Tarsna 99.
Lugna mac Lugach 98-99, 101.
Lupus ep. Trec. 141, 425.
Macarius Aegyptius 196.
Macarius ep. Antioch. Armen. 203.
Macarius Notaras ep. Corinthi 199.
Maccabaei mm. 159, 408-409.
Mac Cuilinn(e) = Maculinus.
Macrina soror S. Basilii 405.
Maculinus ep. Luskensis 104-105, **324-347**.
Máel Anfaid ab. in Dairinis 88-89.
Máeldub Bec ab. in Fobar 86-88.
Máeldub de Clúain Imorrois 84.
Máeldub = Fintán.
Máel Póil ab. de Cell Bécáin 89-92.
Magnus comes Orcadum 169.
Maiulus m. Hadrumeti 198.
Malchus mon. captivus 442-443.
Mamas m. Caesar. 158-159, 396.
Maraba catholicus Orientis xxix.
Marcellinus ep. Ebredun. 117.
Marcellus m. Tingi 215.
Marchelmus pr. Daventriae 407.
Marcus evang. 160.
Marcus ep. Arethus. m. 68.
Margarita comitissa de Beaufort 202.
Margarita de Civitate Castelli 187.
Margarita Clitherow m. 208.
Margarita reg. Scotiae 202.
Maria Deipara xix, 70, 155-158, 160, 179, 191, 197, 396-397. — Maria et Ioseph 158.
Maria Aegypt. 140, 147, 158, 204, 398.
Maria Goretti m. 150.
Maria iunior Bizyae xxxiv.
Maria Magdalena 134-140, 145-147, 406.
Maria Teresia de Soubiran 210.
Marina vel Maria m. 73.
Marina m. Antioch. Pisid. 160.
Martha hospita Christi 137, 139.
Martha hegumena Monembasiae 166.
Martha mater S. Symeonis stylitae iunioris xxxi.
Martinianus erem. 160, 163.
Martinus I p. m. xxxiv.
Martinus ep. Bracar. 451.
Martinus ep. Turon. 425.
Martyres omnes 71, 73, 158-160.

Martyres Aegyptii 159.
Martyres X in Creta 397.
Martyres Emesenae xxxii.
Martyres Garamaei xxix.
Martyres Lugdun. 2, 16, 19-29, 37-38.
Martyres Nagran. *Vid.* Arethas
Martyres Palaestinenses 12, 160, 397-398, 408.
Martyres Persae 162.
Martyres XI (XII) Philadelph. 2, 19.
Martyres Sabaitae 70.
Martyres Scillitani 3, 13.
Martyres XL Sebasteni 68, 157, 398.
Maštots = Mesrop.
Matthias ap. *Vid.* Andreas et Matthias.
Matthias Magister Holmiae 207.
Mauritius et soc. mm. Agaun. 413-414.
Mavilus m. = Maiulus.
Maximinus ep. Aquis Sextiis 135.
Maximus Confessor 160, 162.
Melania iunior 409.
Meletius ep. Antioch. 159.
Meletius iun. Myopol. 215.
Menas m. in Aegypto xxxiii, 164, 411.
Mesrop seu Maštots doctor Armeniorum xxvi-xxvii, 211.
Methodius ep. CP. 235-236, 388-389.
Metrophanes ep. CP. 398.
Michael archang. 157, 196, 398, 408. — Michael et Gabriel 161.
Michael mon. Sabaita m. xxxii.
Michael Syncellus 236.
Mochoemocus ab. Liathmor. 94.
Modwenna = Darerca.
Monachi in Sina mm. 155.
Morwenna culta in Cornubia 444.
Mungo = Kentigernus.
Narrationes animae utiles 156, 159, 398-399, 442.
Narses ep. Šahrqarth, Ioseph et socii mm. xxix.
Nectanus cultus in Cornubia 443.
Neotus erem. in Anglia 443.
Nicodemus mon. italo-graecus 160.
Nicolaus ep. Myr. 157, 159.
Nicon *ὁ Μετανοεῖτε* mon. 166-167.
Ninianus ep. ap. Pict. 169, 418, 429.
Nino, quae et Theognosta, v. in Hiberia xxv, 211.
Niphon ep. Constantianae 160.
Nonna mater S. David ep. 428.
Oda Amaniensis vid. 384.
Odrán in Lettracha Odráin 104-105.
Oecumenius ep. Tricc. 200.
Oengus mon. in Clúain Éidnech 80.
Oenu, Oennu = Aena.
Osgitha v. m. in Anglia 182.
Ostianus = Hostianus.
Oswaldus rex Nordanhymbr. m. 201-202, 444.
Pachomius ab. xxxiii, 155, 159.
Padarn = Paternus.
Palladius ep. ap. Scottorum 418-421.
Pantaleon (Panteleemon) m. Nicomed. 158.
Paphnutius ab. 196.
Papylus (Papyrius) m. *Vid.* Carpus.
Parasceve v. m. 159-160, 391, 396.
Paternus ep. Abrinc. 428.
Paternus ep. Venetic. 428.
Paternus cultus in Wallia 428.
Patres Nicaeni 158, 403.
Patriarchae 408, 442.
Patricius ep. ap. Hibern. 195, 201, 418, 420-421, 425, 429-430.
Patricius ep. Prusae m. 399.
Patrum Vitae 155-156, 159-160, 163, 399-400, 442.
Paulinus ep. Nol. 200, 409.
Paulus ap. xv, 7, 9-10, 32, **119-130**, 155, 159-160, 221, 396, 402-403, 416, 441.
Paulus ep. Narbon. 218.
Paulus Simplex 399.
Paulus Theb. 416.
Paulus et Stephanus abb. 196.
Paulus, Valentina et Thea mm. 408.
Pelagia v. m. Antioch. 159.
Peregrinus ep. Autisiodor. m. 139.
Perpetua et Felicitas mm. Carthag. 3, 27.
Petrocus ab. in Cornubia 428, 430.
Petrus ap. xv, 31, 119, 156, 162-163. 221, 400. — Petrus et Paulus app. 68, 155, 158.

Petrus ep. Alex. m. 162.
Petrus ep. Argiv. 164, 166-167.
Petrus m. Capitoliade xxxii.
Petrus Hiberus ep. Maiumensis xxxii.
Petrus Iulianus Eymard 210.
Petrus Mavimenus m. = Petrus m. Capitoliade.
Pharaildis v. 356, 370.
Philadelphius ep. (feb. 8) 200.
Philaretus mon. in Calabria 160.
Philemon mon. 155.
Philippus ap. 157.
Philippus diac. 34, 151.
Philippus Argyr. pr. 160.
Philippus ep. Heracl. m. Hadrianopoli 151.
Philo ep. Carpas. 152, 199.
Philogonius ep. Antioch. 158-159.
Philomena v. m. 406.
Photina thaumaturga in Cypro 199.
Photius asc. Thessalus 400-401.
Piato pr. m. 116.
Pionius pr. Smyrn. m. 2, 4-14, 26-27, 33, 408.
Pippinus dux 356, 361.
Pius p. X 447.
Plato m. Ancyr. 164.
Polycarpus ep. Smyrn. m. 1-38, 197, 401, 408.
Polycarpus ep. (feb. 8) 200.
Pontius m. Cimell. 408.
Porphyrius ep. Gazae xxii.
Pratt = Protus.
Priscus ep. Capuanus 138.
Procopius m. Caesar. 73, 76.
Prophetae 155, 401, 408.
Prosdocimus ep. Patav. 198.
Protus et Hyacinthus mm. 443.
Publius ep. Athen. m. 35.
Quadratus ep. Athen. 34-36.
Quintinus m. Viromand. 116, 383.
Rabbulas ep. Edessae xxxi.
Radegundis reg. Franc. 406, 446.
Radulphus Corby S. I. m. 202.
Raineldis (Reineldis) v. m. Sanctensis 348-387.
Remaclus ep. ab. 446.
Rheginus ep. Scopeli 200.
Rhipsime, Gaiana et soc. vv. mm. in Armenia 211, 394.
Richardus Challoner 202.
Richardus Rolle erem. 202.
Robertus Bellarminus 208.
Robertus ep. Lincoln. 202.
Robertus ab. Molism. 416.
Rochus conf. 203.
Rognvaldus Kalius 169.
Romanus m. Antioch. 75, 159.
Romanus melodus 197.
Romanus mon. neomartyr xx, xxiii, xxxii.
Ronanus ep. erem. in Armorica 201.
Ruadanus (Rudianus, Rudicanus, Kuadanus) ab. Lothr. 341.
Rufinus et Valerius mm. Suession. 116.
Rumoldus ep. m. Mechlin. 407.
Rusticus pr. m. Parisiis 219. *Vid.* Dionysius ep.
Sabas ab. in Palaest. 197, 401.
Sagaris m. 19.
Sahak patr. Armen. xxvi-xxvii, 211.
Salomon cultus apud Folgoet in Armorica 192-193.
Samson ab. ep. Dol. 425, 430.
Sapor, Isaac et socii mm. in Persia xxix.
Sativola v. m. Exoniae 182.
Saturninus ep. Tolos. m. 218, 221, 223.
Scillitani martyres 3, 13.
Sebastianus m. Rom. 204, 416.
Senach filiùs Comgalli (vel filius Lugnae) 81-83.
Senach Garb ab. Clonfert. 80, 83.
Senanus ep. Iniscath. 167.
Serapion ab. 196.
Serapion conditor Zarzmae xxiv.
Sergius et Bacchus mm. xxx-xxxi, 68.
Sidonius Apollinaris ep. Arvern. 406, 409.
Sigibertus rex Franc. 447.
Silvester p. 155.
Simon comes Crespeiensis 144.
Simon Stock 202.
Simon et Iudas Thaddaeus app. 58-60.
Sisinnius et Sisinnodorus 160.
Sixtus III p. 419.

Sozomenus thaumaturgus in Cypro 199.
Speusippus, Eleusippus et Meleusippus mm. 139.
Spyridon ep. Trimith. 156.
Stanislaus ep. Cracov. m. 447.
Stephanus protomartyr 68, 71-72, 74-75, 157-158.
Stephanus ab. *Vid.* Paulus et Stephanus.
Stephanus Harding 416.
Sulien cultus in Wallia 428.
Šušanik matrona m. xxvii.
Symeon bar-Sabbā'e ep. Seleuciae et Ctesiphontis xxix.
Symeon Metaphrastes 401, 411.
Symeon Salus 163, 415.
Symeon stylita iunior xxxi.
Symeon stylita senior xxx-xxxi, 148.
Synesius ep. Carpasiae in Cypro 199.
Tatheus conf. in Anglia 344, 347.
Tefydd cultus in Wallia 430.
Tegwy cultus in Wallia 429.
Teliavus ep. Landavensis 426-427
Tenanet cultus in Wallia 428.
Teresia a Iesu Infante 348, 448.
Thaddaeus ap. 65, 160, 402. — *Vid.* Simon et Iudas.
Thais paenitens 159.
Thecla m. (quae?) 69.
Thecla m. Caesareae 70.
Thecla v. Seleuc. 70, 161, 396, 402-403.
Theobaldus erem. Vicent. 144.
Theodorus m. 68, 72, 156-157, 160, 403.
Theodorus ep. Edessenus xxxii, 211.
Theodorus Studita 156, 197.
Theodorus Syceota ep. 163-164.
Theodosius coenobiarcha 155.
Theodota cum tribus filiis mm. Niceae 152.
Theodulus et Agathopus mm. Thessalonicae 166.
Theophylactus ep. Nicomed. 197.
Thomas ap. 68-69, **119-130**, 158, 204.
Thomas m. Anasarthae 68.
Thomas ep. Cantuar. m. 176, 179, 196, 202.
Thomas mon. Emesenus xxxi.
Thomas ep. Hereford. 202.
Thomas Morus m. 202.
Thomas Percy m. in Anglia 208.
Thraseas m. 10-11.
Thyrsus ep. Carpasiae in Cypro 199.
Timotheus ap. 10.
Triphyllius ep. in Cypro 403.
Trudo ab. 450.
Tryphon m. Nicaeae 197.
Tydecho cultus in Wallia 428.
Tyfriog cultus in Wallia 429.
Tygiwg cultus in Wallia 430.
Tysilio cultus in Wallia 428, 431.
Tysul cultus in Wallia 428.
Valentinus pr. m. Romae 204.
Venantius et Gengulfus mm., dicti S. Amalbergae filli 356.
Verena v. Zurziaci 412-415.
Verona culta Berthemii 370.
Victricius ep. Rotomag. 425.
Vincentius Ferrerius 204.
Vincentius Maria Strambi 212.
Vincentius a Paulo 213, 406.
Vitus m. Romae 368.
Vulstanus ep. Wigorn. 202.
Waldetrudis abb. Montibus 356, 407.
Waldevus ab. Melros. 169.
Wasnulfus conf. in Hannonia 355, 360, 364.
Wenefreda v. m. in Wallia 430.
Wido seu Guido conf. Anderlac. 348.
Wilfridus ep. Eborac. 344, 347.
Willelmus dux mon. Gellon. 143.
Willelmus comes mon. Grandisilv. 193.
Xene = Eusebia.
Zacharias pater S. Iohannis Baptistae 408.
Zacharias propheta 67.
Zita v. Lucensis 182.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

Altaner, Patrologie 161.

Amand, Ascèse monastique de S. Basile 442.

— Poème en l'honneur des XL martyrs 398.

Andrén, Introductorium theologicum 208.

Arnould, Manuel des péchés 205.

Arvastson, Thomander-Wieselgrenska Psalmbokken 208.

Attwater, Lives of the Saints 194.

— Dictionary of Saints 195.

Baker, St. Oswald at Zug 201.

— Cult of St. Oswald in Italy 444.

Ball, Nature in St. Cyprian 162.

Banfi, Vita di S. Gerardo vescovo di Csanád 204.

— Vita di S. Gerardo da Venezia 204.

Barzon, S. Prosdocimo 198.

— S. Giustina di Padova 198.

Baynes. Vid. *Dawes*.

Bees, *Βιογραφία τοῦ πατριάρχου Εὐθυμίου* 392.

Béguin, *Zumthor*, S. Bernard, Textes choisis 432.

Bergh, Book of Saints 195.

Beyenka, Consolation in St. Augustine 162.

Bilabel, *Grohmann*, Griechische, koptische und arabische Texte zur Religion Aegyptens 391.

Blake, Georgian Manuscripts in Cambridge 389.

Blatt, Under vor Haand og Segl 206.

Bodenstedt, The Vita Christi of Ludolphus 206.

Bonaccorsi, Vangeli apocrifi 394, 396.

Bonaventure (Saint), 1243-1943 : 445.

Bond, Inventories of St. George's Chapel, Windsor Castle 437.

Borleffs, Tertulliani Libri de Patientia, Baptismo, Paenitentia 198.

Bowen, Celtic Saints in Cardiganshire 422.

— Settlements of Celtic Saints in North Wales 422.

— Settlements of Celtic Saints in South Wales 422.

— Travels of Celtic Saints 422.

Braun, Missdeutete Darstellung auf einem Sarkophagdeckel 445.

Bréhier, Civilisation byzantine 411.

Brodrick, A Procession of Saints 202.

Camelot, Une homélie inédite de Basile de Séleucie 396.

Casson, *Hettich*, Excavations at Nessana 393, 402.

Catheu (*de*), La collégiale de Saint-Junien 431.

Cazzaniga, De Lapsu Susannae 442.

— S. Ambrosii De Virginibus 442.

Centenario (VI) di S. Caterina da Siena. Mostra cateriniana nel palazzo del comune di Siena 182.

Christensen, Historiske Oversigter til Danmarks Riges Breve 206.

Christophilopoulos, *Πότε ἔζησεν ὁ Γρηγόριος Ἀκράγαντος ;* 201.

Colleran, St. Augustine, The Greatness of the Soul 197.

Consoli, Il duomo di Catania 200.

— Santi ed eroi in Catania 200.

Courcelle, Lettres grecques en Occident 407.

Curtayne, Saints and Scholars 167.
Dalloz, S. Bernard, Considération 432.
David, Livre de S. Jacques 173.
Davis, St. Gregory the Great, Pastoral Care 198.
Davy, S. Bernard, Œuvres 432.
Dawes, Baynes, Three Byzantine Saints 163.
Debrunner, Nachklassisches Griechisch 389.
Dehin, L'esprit de la Vénérable Thérèse Couderc 209.
Dekkers, Tertullianus en de geschiedenis der liturgie 198.
De Laet, Sinte Reinilde 350.
Delaruelle, S^te^ Catherine de Sienne et la chrétienté de son temps 182.
Delehaye, Un groupe de récits « utiles à l'âme » 398.
Delmas, B^se^ Marie-Thérèse de Soubiran La Louvière 210.
Denaix, Relations de S. Bernard avec l'Église de Verdun 433.
Despinay, L'âme embrasée de S. Bernard 433.
Devreesse, Codices Vaticani graeci 154.
Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques 151.
Dierckx, Tertulliani De oratione 198.
Dölger, Johannes « von Euboia » 396.
Draguet, Butler et sa « Lausiac History » face au ms. Wake 67 : 399.
Drescher, Three Coptic Legends 389, 401.
Duensing, Neue christlich-palästinisch-aramäische Fragmente 399.
Dvorník, Vie de S. Grégoire le Décapolite 394.
Ellspermann, Christian Latin Writers toward Pagan Literature 162.
Enciclopedia cattolica 149.
Enciclopedia ecclesiastica 150.
Essays (Classical) presented to J. A. Kleist 442.
Fawtier, Canet, Double expérience de Catherine Benincasa 182.
Fecioru, Un nouveau genre de prédication (au IV^e^-V^e^ siècle) 397.
Filas, The Man Nearest to Christ 196.
Frutaz, Diaconia 150.
— Vid. *Enciclopedia cattolica*.
Garitte, Sur un fragment géorgien d'Agathange 394.
Garreau, L'entrée de S. Bonaventure dans l'Ordre des Frères Mineurs 445.
Gasnier, S. Michel archange 196.
Germier, S. Bernardino Realino 209.
Giannelli, Codices Vaticani graeci 157.
Gilson, S. Bernard, Textes choisis 432.
Giovanelli, Encomio di S. Bartolomeo il Giovane 390.
Grégoire, Orgels, La véritable date du martyre de S. Polycarpe 401.
Gremigni, S. Berardo di Pagliara 204.
Grumel, Miracle des Blachernes 397.
— Monastère thessalonicien d'Acapniou 400.
Gustafsson, Kyrkoliv och Samhällsklass i Sverige omkring 1880 : 208.
Hadjinicolaou, Esclaves dans le monde byzantin 411.
Hadjipsaltis, *Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Εὐλαλίου* 199.
Halkin, Ms. Bollandien 1009 : 394.
— Synaxaire de Chifflet 395, 403.
Hayes, Biographical Dictionary of Irishmen in France 201.
Henderson-Howat, Royal Pearl. Margaret Queen of Scotland 202.
Heseler, Hagiographica 398.
Hofmann, Texte zum Religionsgespräch vor Konstantin Dukas 393.
Honigmann, Liste inédite des Pères de Nicée 403.
Horae monasticae 415.
Hughes, End of Roman Rule in Britain 417.
Hummel, Martyrdom according to St. Cyprian 441.
Hunt, The Lyell Bequest 196.
Huyghebaert, S. Hubertus 169.
James, The Rainer Fragment of the Apocalypse of Peter 400.
Joannou, Panégyrique de S. Bessarion 390.
Johansson, Hemsjömanualet 207.

Jugie, Apophtegme inédit sur le Purgatoire 399.
Kaftal, St. Catherine in Tuscan Painting 182.
Kjöllerström, Missa Lincopensis 207.
Kleist, The Didache 197.
Klerides, Ἀκολουθίαι 199.
Konstantinides, Ἡ παρὰ τὴν Νεκρὰν Θάλασσαν μονὴ Καστελλίων 401.
Koukoulés, Βυζαντινῶν βίος 411.
Krarup, Bullarium Danicum 206.
— Acta Pontificum Danica 206.
Kroon, Svenska Prästmotet under Medeltiden 207.
Lanz, Maria Teresa de Soubiran 210.
Laourdas, Ἀνδρέου Κρήτης ἐγκώμιον εἰς τοὺς Δέκα μάρτυρας 397.
Leclercq, S. Bernard mystique 432.
Le Jollec, N.-D. du Folgoët 191.
Lieberman, Palestine in the Third and Fourth Centuries 441.
— Roman Legal Institutions in Rabbinics and Acta Martyrum 441.
— Two Lexicographical Notes 441.
Linquist, Första-Mässan i Stockholm 207.
Louis, Girart, comte de Vienne 131.
MacCracken, Arnobius 197.
MacDonald, Augustine's de Fide 162.
Madge, Blisland Church and its Patron Saints 443.
— Chapel of Saint Nectan 443.
Mamegris, Μεταφορὰ τοῦ προκαλύμματος τῆς σοροῦ τοῦ μεγαλομάρτυρος Δημητρίου 392.
Manning, Life of St. Dominic in Old French Verse 205.
Marrou, Saints de l'Ancien Test. 408.
Martin, Hésychius et Chrysippe de Jérusalem 397.
Mehler, Bloemlezing uit na-christelijke Griekse schrijvers 400.
Mélanges bénédictins (XIV^e^ centenaire de S. Benoît) 415.
Mercati (*G.*), I martiri di Palestina di Eusebio nel codice Sinaitico 398.
Mercati (*S. G.*), Per il testo della Vita di S. Gregorio Decapolita 394.
— Citazione omerica nel martirio di S. Patrizio di Prusa 399.
— Versi di Niceforo Uranos in morte di Simeone Metafraste 401.
Merkle, St. Landelin 445.
Merrick, Thomas Percy 208.
Meyer, St. Athanasius, The Life of St. Antony 198.
Michel, Ἀκολουθία Μακαρίου τοῦ Νοταρᾶ 199.
Mierow, S. Hieronymi Vita Malchi 442.
Mioni, Encomio di S. Agata 388.
— Il « Pratum spirituale » 400.
— Le « Vitae patrum » nella traduzione di Ambrogio Traversari 400.
Miscellanea Contardo Ferrini 211.
Monro, Bl. Margaret Clitherow 208.
Mooney (*C.*), Boetius MacEgan 194.
Mooney (*J.*), Eynhallow 168.
— Cathedral and Royal Burgh of Kirkwall 168.
Moreschini, S. Giovanni de Britto 209.
Mousikides, Τὰ ἀναδυόμενα 395.
Murray, Stockholms Kyrkostyrelse 207.
Norsa, Scrittura letteraria greca 390.
Nygren, Svenskt Diplomatarium 206.
Ó Cadhlaigh, Diarmaid Mac Chearbhaill 201.
Palanque. Vid. *Stein*.
Papageorgiou-Eraldys, Ὁ ἅγιος Οἰκουμένιος 199.
Peeters, Recherches d'histoire et de philologie orientales 404.
— Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine 148.
Peterson, Bemerkungen zu den Acta Pauli 119.
Peterson, *Pintonello*, Apostolo e martire nella Lettera ai Filippesi 441.
Petit, S. Macaire et la peste à Mons en 1615: 203.
Picault, Iconographie de S. Bonaventure 445.
Presse, Les plus beaux écrits de S. Bernard 432.
Psalidakis, Ἀνέκδοτον μαρτύριον τῶν δέκα μαρτύρων 397.

Ramphos, Ἁγιολογικὰ μελετήματα 197, 398.
Redig de Campos, Presunta immagine del B. Bonaventura da Padova 446.
Reinle, Hl. Verena von Zurzach 412.
Richard, Répertoire des bibliothèques et des catalogues de mss. grecs 153.
Rios, Corona Sanctorum 195.
Rizza, Paolino da Nola 200.
Roberts (*A. K. B.*), St. George's Chapel, Windsor Castle 437.
Roberts (*C. H.*), Antinoopolis Papyri 402.
— Papyri in Rylands Library 396.
Roche, Bedside Book of English Saints 202.
Roussos, Νέος συναξαριστής 197.
Russell, Arthur and Romano-Celtic Frontier 417.
Sabbas, Παύλου Μονεμβασίας περὶ ἐναρέτων ἀνδρῶν 399.
Samlingar och Studier till Svenska Kyrkans Historia 206.
Schirò, Vita inedita di S. Cipriano di Calamizzi 391.
Schmitt, S. Anselmi Opera omnia 203.
Schurhammer, Hl. Franz Xaver in Japan 438.
Schurhammer, *Wicki*, Epistolae S. Francisci Xaverii 438.
Scott, *Ferguson*, Hermetica 389.
Scriptores christiani primaevi 198.
Scritti in onore di Contardo Ferrini 210.
Sigalas, Chrysippos' Enkomion auf Iohannes den Täufer 397-398, 403.
— Zu Jugie, Homélies mariales byzantines 397.
Simon, Verus Israel 407.
Smith, Attitude of John Pecham toward Monastic Houses 206.
Societatis Iesu selecti scriptores 208.
Souplet, Eugène III et S. Bernard à Verdun 433.
Stein, Histoire du Bas-Empire 409.
Strömberg, Magister Mathias och Fransk Mendikantpredikan 207.
Studies (Patristic) 161.
Szentivanyi, Catalogus mss. Bibliothecae Batthyanyanae 203.
Taurisano, S. Caterina da Siena 182.
— S. Caterina da Siena, Dialogo della divina Provvidenza 182.
— Fioretti di S. Caterina da S. 182.
Testore. Vid. *Enciclopedia cattolica*.
Tillyard, Hymns of the Octoechus 196.
Tômadakis, Ὁ ἅγ. Ἰωάννης ὁ Ξένος 395.
— Ὑμνογραφικὰ καὶ ἁγιολογικὰ Ἰωάννου τοῦ Ξένου 395.
Torrey, Lives of the Prophets 401.
Trochu, Pierre-Julien Eymard 210.
Tromp, S. Roberti Bellarmini Opera oratoria postuma 208.
Valignano, Historia de la Companía de Jesús en las Indias orientales 438.
Vannutelli, Antologia patristica 401.
— Protevangelium Iacobi synoptice 396.
Vasiliev, David of Thessalonica 164.
— Justin the First 410.
— St. Peter of Argos 164.
Vies des saints et des bienheureux par les Bénédictins de Paris 405.
Ward, St. Catherine of Siena 191.
Whitehill, Liber S. Iacobi 173.
Wicki, Documenta Indica 440.
— Mitbrüder Xavers in Indien 438.
— Zur Missionsmethode des hl. Franz Xaver 440.
— Vid. *Schurhammer*, *Valignano*.
Wilde, Treatment of the Jews in the Greek Christian Writers 162.
Williamson, The Arrow and the Sword 176.
Woodforde, Stained Glass in Somerset 180.
Writers (Ancient Christian). 197.
Xerouchakes, Σύσσημα τῆς Θεοτόκου καὶ τοῦ Κυρίου 397.

TABLE DES MATIÈRES

Paul Devos. Le R. P. Paul Peeters. Son œuvre et sa personnalité de bollandiste I

Bibliographie du P. Paul Peeters XLVIII

Henri Grégoire, avec la collaboration de Paul Orgels. La véritable date du martyre de S. Polycarpe (23 février 177) et le « Corpus polycarpianum » 1

Fernand De Visscher. Le régime juridique des plus anciens cimetières chrétiens à Rome . . . 39

Clovis Brunel. Nouvelle version provençale de la lettre du Christ tombée du ciel 55

Baudouin de Gaiffier. Les sources de la Passion de S. Eutrope de Saintes dans le « Liber Sancti Iacobi » 57

François Halkin. Inscriptions grecques relatives à l'hagiographie (*suite*) 67

IV. La Palestine 68

Paul Grosjean. Notes d'hagiographie celtique (*suite*) 77

15. S. Fintán Máeldub 77
16. Un feuillet de Michel O'Clery 88
17. Un miracle posthume de S. Carán de Clúain en faveur du roi Diarmait mac Cerrbéoil . . . 96
18. Élégie de S. Ciarán de Clúain Moccu Nois . . . 102

Maurice Coens. L'origine corbéienne du psautier de Zurich Car. c. 161 d'après ses litanies . . . 107

Paul Devos. Actes de Thomas et Actes de Paul . 119

Baudouin de Gaiffier. Hagiographie bourguignonne

A propos de la thèse de doctorat de M. René Louis sur Girart, comte de Vienne 131

Appendice : *Sermo de S. Maria Magdalena* . . . 145

Raymond J. Loenertz, O. P. La légende de S. Denys l'Aréopagite. Sa genèse et son premier témoin 217

I. La première Passion latine de S. Denys de Paris . 217

II. Le premier témoin de la légende aréopagitique parisienne 221

III. Les Passions de S. Denys employées par Hilduin et la date du *Post beatam et gloriosam* . . . 228

IV. La genèse de la légende aréopagitique parisienne 231

Appendice. La légende aréopagitique est-elle antérieure à l'année 817? 234

François Halkin. Manuscrits grecs à Messine et à Palerme 238

I. Bibliothèque universitaire de Messine, Fonds du Saint-Sauveur 240

II. Bibliothèque nationale de Palerme 268

III. Bibliothèque communale de Palerme . . . 276

Baudouin de Gaiffier. Un calendrier franco-hispanique de la fin du XII^e siècle 282

Le calendrier d'Oña du ms. Ambrosien F. 105 Sup. 288

Paul Grosjean. Les Vies de S. Finnbarr de Cork, de S. Finnbarr d'Écosse et de S. Mac Cuilinn de Lusk 324

Appendice : Description du manuscrit E. 3. 8 du Collège de la Trinité à Dublin 343

Maurice Coens. Le lieu de naissance de S^te Renelde d'après sa *Vita* 348

I. Condé ou Kontich? Histoire d'une controverse . 349

II. La transmission manuscrite de la *Vita Reineldis* . 365

III. Examen d'une solution récente 371

François Halkin. Publications récentes de textes hagiographiques grecs. IV (1946-1950) 388

Bulletin des publications hagiographiques . . 148, 404

GTU Library
3 2400 00253 1626

V. 69
1951 Analecta Bollandiana

V. 69
1951

THREE DAY 38141

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709